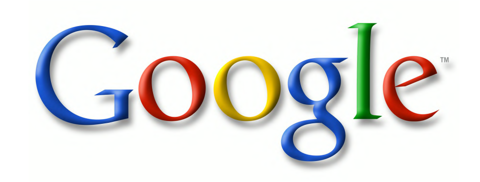


COLLECTION PORTATIVE
D'OEUVRES CHOISIES
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ANCIENNE ET MODERNE.

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autr ouvrages destinés à l'étude des langues alleman et française,

ET PAR

CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langu française et allemande; ancien maître à l'institut d Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannhei

PREMIÈRE SÉRIE.

Douzième Livraison.

Stuttgart,
chez les frères Franckh,
libraires-éditeurs.
1826.

II.

HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE-ARMÉE PENDANT L'ANNÉE 1812.

PAR

M. LE GÉNÉRAL COMTE DE SÉGUR.

AUX VÉTÉRANS

DE

LA GRANDE-ARMÉE.

MES COMPAGNONS,

J'entreprends de tracer l'histoire de la grande-armée et de son chef pendant l'année 1812. J'adresse ce tableau à ceux d'entre vous que les glaces du Nord ont désarmés, et qui ne peuvent plus servir la patrie que par les souvenirs de leurs malheurs et de leur gloire. Arrêtés dans votre noble carrière, vous existez plus en-

core dans le passé que dans le présent; mais quand les souvenirs sont si grands, il est permis de ne vivre que de souvenirs. Je ne craindrai donc pas, en vous rappelant le plus funeste de vos faits d'armes, de troubler un repos si chèrement acheté. Qui de nous ignore que, du sein de son obscurité, les regards de l'homme déchu se tournent involontairement vers l'éclat de son existence passée, même lorsque cette lueur brille sur l'écueil où se brisa sa fortune, et quand elle éclaire les débris du plus grand des naufrages.

Moi-même, je l'avouerai, un sentiment irrésistible me ramène sans cesse vers cette désastreuse époque de nos malheurs publics et privés. Je ne sais quel triste plaisir ma mémoire trouve à contempler et à reproduire les traces douloureuses que tant d'horreurs lui ont laissées. L'âme aussi est-elle donc fière de ses profondes et nombreuses cicatrices? se plaît-elle à les montrer? est-ce une possession dont elle doive s'en-

orgueillir? ou plutôt, après le désir de connaître, son premier besoin serait-il de faire partager ses sensations? Sentir et faire éprouver, sont-ce là les plus puissants mobiles de notre ame?

Mais enfin, quelle que soit la cause du sentiment qui m'entraîne, je cède au besoin de retracer toutes les sensations que j'ai éprouvées dans le cours de cette funeste guerre. Je veux occuper mes loisirs à démêler, à rassembler avec ordre, et à résumer mes souvenirs épars et confondus. Compagnons, j'invoque aussi les vôtres! ne laissez pas se perdre de si grands souvenirs, achetés si chers, et qui sont pour nous le seul bien que le passé laisse à l'avenir. Seuls contre tant d'ennemis, vous tombâtes avec plus de gloire qu'ils ne se relevèrent. Sachez donc être vaincus sans honte! relevez ces nobles fronts, sillonnés de toutes les foudres de l'Europe! n'abaissez pas ces yeux qui ont vu tant de capitales soumises, tant de rois vaincus! Le sort vous devait sans

doute un plus glorieux repos; mais, quel qu'il soit, il dépend de vous d'en faire un noble usage. Dictez à l'histoire vos souvenirs: la solitude et le silence du malheur sont favorables à ses travaux; et qu'enfin la vérité, toujours présente aux longues nuits de l'adversité, éclaire des veilles qui ne soient pas infructueuses.

Pour moi, j'userai du privilège, tantôt cruel, tantôt glorieux, de dire ce que j'ai vu; j'en retracerai peut-être avec un soin trop scrupuleux jusqu'aux moindres détails: mais j'ai cru que rien n'était minutieux dans ce prodigieux génie et ces faits gigantesques, sans lesquels nous ne saurions pas jusqu'où peut aller la force, la gloire, et l'infortune de l'homme.

HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE-ARMÉE PENDANT L'ANNÉE 1812.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis 1807, l'intervalle entre le Rhin et le Niémen se trouvait franchi; ces deux fleuves étaient devenus rivaux. Par ses concessions à Tilsitt, aux dépens de la Prusse, de la Suède, et de la Turquie, Napoléon n'avait gagné qu'Alexandre. Ce traité

était le résultat de la défaite de la Russie, et la date de sa soumission au système continental. Il attaquait, chez les Russes, l'honneur, compris par quelques-uns, et l'intérêt, que tous comprennent.

Par le système continental, Napoléon avait déclaré une guerre à mort aux Anglais; il y attachait son honneur, son existence politique, et celle de la France. Ce système repoussait du continent toutes les marchandises, ou anglaises, ou qui avaient payé un droit quelconque à l'Angleterre. Il ne pouvait réussir que par un accord unanime: on ne devait l'espérer que d'une domination unique et universelle.

D'ailleurs la France s'était aliéné les peuples par ses conquêtes, et les rois par sa révolution et sa dynastie nouvelle. Elle ne pouvait plus avoir d'amis ni de rivaux, mais seulement des sujets; car les uns eussent été faux, et les autres implacables: il fallait donc que tous lui fussent soumis, ou elle à tous.

C'est ainsi que son chef, entraîné par sa position, et poussé par son caractère entreprenant, se remplit du vaste projet de rester seul maître de l'Europe, en écrasant la Russie et en lui arrachant la Pologne. Il le contenait avec tant de peine que déjà il commençait à lui échapper de toutes parts. Les immenses préparatifs que nécessitait une si lointaine entreprise, ces amas de vivres et de munitions, tous ces bruits d'armes, de chariots, et des pas de tant de soldats, ce mouvement universel, ce cours majes-

tueux et terrible de toutes les forces de l'Occident contre l'Orient, tout annonçait à l'Europe que ses deux colosses étaient près de se mesurer.

Mais, pour atteindre la Russie, il fallait dépasser l'Autriche, traverser la Prusse, et marcher entre la Suède et la Turquie: une alliance offensive avec ces quatre puissances était donc indispensable. L'Autriche était soumise à l'ascendant de Napoléon, et la Prusse à ses armes; il n'eut qu'à leur montrer son entreprise: l'Autriche s'y précipita d'elle-même; il y poussa facilement la Prusse.

Néanmoins la première s'y jeta sans aveuglement. Située entre les deux colosses du nord et de l'ouest, elle se plut à les voir aux prises; elle espéra qu'ils s'affaibliraient mutuellement, et que sa force s'accroîtrait de leur épuisement. Le 14 mars 1812, elle promit trente mille hommes à la France: mais elle leur prépara en secret de prudentes instructions. Elle obtint une promesse vague d'agrandissement pour indemnité de ses frais de guerre, et se fit garantir la possession de la Gallicie. Toutefois elle admit la possibilité à venir de la cession d'une partie de cette province au royaume de Pologne; elle eût reçu en dédommagement les provinces illyriennes: l'article 6 du traité secret en fait foi.

Ainsi le succès de la guerre ne dépendit pas de la cession de la Gallicie, et des ménagements qu'imposait la jalousie autrichienne pour cette possession.

Napoléon aurait donc pu, dès son entrée à Vilna, proclamer ouvertement la libération de toute la Pologne, au lieu de tromper son attente, de l'étonner, de l'attiédir par des paroles incertaines.

C'était là pourtant un de ces points saillants qui, dans toute affaire de politique comme de guerre, sont décisifs, auxquels tout se rattache, et sur lesquels il faut s'opiniâtrer. Mais, soit que Napoléon comptât trop sur l'ascendant de son génie, sur la force de son armée, et sur la faiblesse d'Alexandre; ou qu'envisageant ce qu'il laissait derrière lui, il crût une guerre si lointaine trop dangereuse à faire lentement et méthodiquement; soit, comme lui-même va le dire, incertitude sur le succès de son entreprise, il négligea ou n'osa point encore se décider à proclamer la libération du pays quil venait affranchir.

Et cependant il avait envoyé un ambassadeur à sa diète. Lorsqu'on lui fit observer cette contradiction, il répliqua „que cette nomination était un acte de guerre, qui ne l'engageait que pour la guerre, tandis que ses paroles l'engageraient et pour la guerre et pour la paix.“ Aussi ne l'a-t-on entendu répondre à l'enthousiasme lithuanien que par des paroles évasives, tandis qu'on l'a vu attaquer Alexandre corps à corps jusque dans Moscou.

Il négligea même de nettoyer les provinces polonaises du sud des faibles armées ennemies qui con-

tenaient leur patriotisme, et de s'assurer, par leur insurrection, fortement organisée, une base solide d'opération. Accoutumé aux voies courtes, à des coups de foudre, il voulut s'imiter lui-même, malgré la différence des lieux et des circonstances: car telle est la faiblesse de l'homme, qu'il se conduit toujours par imitation, ou des autres, ou de lui-même; c'est-à-dire, dans ce dernier cas, celui des grands hommes, par l'habitude, qui n'est qu'une imitation de soi-même; aussi est-ce par leur côté le plus fort que ces hommes extraordinaires périssent!

Celui-ci s'en remit au destin des batailles. Il s'était préparé une armée de six cent cinquante mille hommes; il crut que c'était avoir assez fait pour la victoire. Il attendit tout d'elle. Au lieu de tout sacrifier pour arriver à cette victoire, c'est par elle qu'il voulut arriver à tout: il s'en servit comme d'un moyen, quand elle devait être son but. Elle n'était déjà que trop nécessaire. Mais il lui confia tant d'avenir, il la surchargea d'une telle responsabilité, qu'il la fit pressante et indispensable. De là sa précipitation pour l'atteindre, afin de sortir d'une position si critique.

Au reste, qu'on ne se presse point de juger un génie aussi grand et aussi universel: bientôt on l'entendra lui-même; on verra combien de nécessités le précipitèrent, et qu'en admettant même que la rapi-

dité de son expédition ait été téméraire, le succès l'aurait vraisemblablement couronnée, si l'affaiblissement précoce de sa santé eût laissé aux forces physiques de ce grand homme toute la vigueur qu'avait conservée son esprit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Quant à la Prusse, dont Napoléon était maître, on ne sait si ce fut son incertitude sur le sort qu'il lui réservait, ou sur l'époque de la guerre, qui lui fit refuser, en 1811, l'alliance qu'elle lui proposait, et dont il dicta lui-même les conditions en 1812.

Son éloignement pour Frédéric-Guillaume était remarquable. On avait souvent entendu Napoléon reprocher au cabinet prussien ses traités avec la république française. „C'était," disait-il, „avoir abandonné la cause des rois." Selon lui, „les négociations de la cour de Berlin avec le directoire décelaient une politique timide, intéressée, sans noblesse, qui sacrifiait sa dignité et la cause générale des trônes à de petits agrandissements." Chaque fois que, sur ses cartes, il suivait le tracé des frontières prussiennes, il s'irritait de les voir encore si

étendues, et s'écriait: „Se peut-il que j'aie laissé à cet homme tant de pays!"

Cette aversion pour un prince pacifique et doux étonnait. Comme rien dans Napoléon n'est indigne de l'histoire, on doit en rechercher les causes. Quelques-uns en font remonter l'origine au refus que le premier consul éprouva de Louis XVIII, quand il lui fit offrir des arrangements par l'intermédiaire du roi de Prusse; ils croient que Napoléon s'en prit au médiateur de l'inutilité de sa médiation. D'autres l'attribuent à l'enlèvement de l'agent anglais Rumbolt, que Napoléon fit saisir à Hambourg, et que Frédéric, protecteur de la neutralité du nord de l'Allemagne, l'obligea de rendre. Jusque-là une correspondance secrète avait lié Frédéric et Napoléon; elle était si intime qu'ils se confiaient jusqu'à des détails de leur intérieur: cet évènement la fit, dit-on, cesser.

Cependant, au commencement de 1805, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre cherchaient encore vainement à engager Frédéric dans leur troisième coalition contre la France. La cour de Berlin, les princes, la reine, Hardenberg, et toute la jeunesse militaire prussienne, excités par l'ardeur de faire valoir l'héritage de gloire que leur avait laissé le grand Frédéric, ou par le désir d'effacer la honte de la campagne de 1792, s'unissaient au vœu de ces trois puissances; mais la politique pacifique de Frédéric et de son ministre Haugwitz leur résistait, quand la violation

du territoire prussien vers Anspach, par le passage d'un corps français, exaspéra tellement toutes les passions, que leur cri de guerre prévalut.

Alexandre était alors en Pologne; on l'appelle à Potsdam; il y court, et, le 3 novembre 1805, il engage Frédéric dans la troisième coalition. Aussitôt l'armée prussienne s'éloigne des frontières russes, et M. de Haugwitz se rend à Brünn pour en menacer Napoléon. Mais la bataille d'Austerlitz lui impose silence, et, quatorze jours après, l'habile ministre s'étant agilement retourné vers le vainqueur, signe avec lui le partage des fruits de la victoire.

Cependant Napoléon dissimule son mécontentement; car il a son armée à réorganiser, le grand-duché de Berg à donner à Murat son beau-frère, Neufchâtel à Berthier, Naples à conquérir pour son frère Joseph, la Suisse à médiatiser, le corps germanique à dissoudre, la confédération du Rhin à former; il veut s'en faire déclarer protecteur; changer en un royaume la république hollandaise et la donner à son frère Louis; c'est pourquoi, le 15 décembre, il a cédé le Hanovre à la Prusse, en échange d'Anspach, de Clèves et de Neufchâtel.

„D'abord la possession du Hanovre séduisit Frédéric; mais, quand il fallut signer, sa pudeur hésita; il ne voulut accepter cette province qu'à demi et comme un dépôt. Napoléon ne put concevoir une politique si timide. „Ce prince,“ s'écria-t-il, „n'ose

donc faire ni la paix ni la guerre? Me préfère-t-il les Anglais! est-ce encore une coalition qui se prépare? méprise-t-on mon alliance?" Cette supposition l'indigne, et le 8 mars, par un nouveau traité, il force Frédéric à déclarer la guerre à l'Angleterre, à s'emparer du Hanovre, et à recevoir des garnisons françaises dans *Wesel* et dans *Hameln*.

Le roi de Prusse se soumet seul; sa cour, ses sujets s'exaspèrent; ils reprochent à leur roi de s'être laissé vaincre sans avoir osé combattre, et, s'exaltant de leurs souvenirs, ils se croient seuls appelés à triompher du vainqueur de l'Europe. Dans leur impatience ils insultent le ministre de Napoléon; ils ont aiguisé leurs armes sur le seuil de sa porte; Napoléon lui-même, ils l'outragent. Leur reine elle-même, si brillante de graces et d'attraits, revêt un habit de guerre; leurs princes, l'un d'eux sur-tout, dont la démarche et les traits, dont l'esprit et l'intrépidité semblent leur promettre un héros, s'offrent à les conduire. Une ardeur, une fureur chevaleresque s'empare de tous les esprits.

On assure qu'en même tems, des hommes, ou perfides, ou abusés, ont persuadé à Frédéric que Napoléon est forcé de se montrer pacifique, que ce guerrier ne veut point la guerre; ils ajoutent qu'il traite perfidement de la paix avec l'Angleterre, au prix de la restitution du Hanovre, qu'il veut reprendre à la Prusse. Frédéric, entraîné par le mou-

vement général, laisse enfin éclater toutes ces passions. Son armée s'avance, il en menace Napoléon, et quinze jours après il n'a plus d'armée, plus de royaume; il fuit seul, et Napoléon date de Berlin ses décrets contre l'Angleterre.

La Prusse humiliée et conquise, il devint impossible à Napoléon de s'en dessaisir; elle se serait rangée sous le canon des Russes. Ne pouvant la gagner, comme la Saxe, par un grand acte de générosité, il restait à la dénaturer, en la divisant: et cependant, soit pitié, soit effet de la présence d'Alexandre, il ne se décida pas à la démembrer. Cette position était fausse, comme la plupart de celles où l'on s'arrête en chemin; Napoléon ne tarda pas à le sentir, et quand il s'écriait: „Se peut-il que j'aie laissé à cet homme tant de pays!“ c'est que vraisemblablement il ne pardonnait pas à la Prusse la protection d'Alexandre: il la haïssait, s'y voyant haï.

En effet, les étincelles d'une haine jalouse et impatiente échappaient à la jeunesse prussienne, qu'exaltait une éducation patriotique, libérale et mystique. C'était au milieu d'elle que s'était élevée une puissance formidable contre celle de Napoléon: elle se composait de tout ce que sa victoire avait dédaigné ou offensé; elle avait toutes les forces des faibles et des opprimés, le droit naturel, le mystère, le fanatisme, la vengeance; la terre lui manquant, elle s'appuyait du ciel, et ses forces morales échappaient

à la puissance matérielle de Napoléon. Animée de cet esprit de secte ardent, dévoué, infatigable, elle épiait tous les mouvemens de son ennemi, tous ses côtés faibles, se glissait dans tous les intervalles de sa puissance; et, se tenant prête à saisir toutes les occasions, elle savait attendre avec ce caractère patient et flegmatique des Allemands, cause de leur défaite, et contre lequel s'usait notre victoire.

Cette vaste conspiration était celle des *amis de la vertu* [1]. Son chef, c'est-à-dire celui qui vint à propos

---

1) En 1808, plusieurs hommes de lettres de Kœnigsberg, affligés des maux qui désolaient leur patrie, s'en prirent à la corruption générale des mœurs; elle avait, selon ces philosophes, étouffé le véritable patriotisme dans les citoyens, la discipline dans l'armée, le courage dans le peuple. Les hommes de bien devaient donc se réunir pour régénérer la nation par l'exemple de tous les sacrifices. En conséquence ceux-ci formèrent une association qui prit le nom d'*Union morale et scientifique*. Le gouvernement l'approuva, en lui interdisant toutefois la politique. Cette résolution, toute noble qu'elle était, se serait peut-être perdue, comme tant d'autres, dans le vague de la métaphysique allemande; mais, vers le même tems, le prince Guillaume, dépossédé du duché de Brunswick, s'était retiré dans sa principauté d'Oels en Silésie: on dit que, du sein de ce refuge, il aperçut les premiers progrès de l'union morale dans la nation prussienne. Il s'y affilia; et, le cœur tout rempli de haine et de vengeance,

pour donner une expression précise, une direction et de l'ensemble à toutes ces volontés, fut *Stein*. Peut-être Napoléon eût-il pu le gagner; il préféra le punir. Son plan venait d'être découvert par l'un de ces hasards auxquels la police doit la plupart de ses miracles: mais quand les conjurations sont dans les intérêts, dans les passions, et jusque dans les consciences, on ne peut en saisir les fils; chacun s'entend sans se com-

---

il conçut l'idée d'une autre ligue: elle devait se composer d'hommes déterminés à renverser la confédération du Rhin, et à chasser les Français du sol de la Germanie. Cette union, dont le but était plus réel et plus positif que celui de la première, l'attira tout entière dans son sein, et de ces deux associations se forma celle des *Amis de la vertu*.

Déjà, vers le 31 mai 1809, trois entreprises, celle de Katt, Dœrnberg, et de Schill, avaient signalé son existence. Celle du duc Guillaume commença le 14 mai. Les Autrichiens la soutinrent d'abord. Après des fortunes diverses, ce chef, abandonné à lui-même au milieu de l'Europe soumise, et seul avec deux mille hommes contre toute la puissance de Napoléon, ne céda pas; il lui tint tête; il se jeta sur la Saxe et sur le Hanovre; mais, n'ayant pu les soulever, il se fit jour à travers plusieurs corps français qu'il battit, atteignit la mer à Elsfleth, et s'échappa du continent sur des vaisseaux anglais qui l'attendaient là pour recueillir sa haine et la gloire qu'il venait d'acquérir.

muniquer, ou plutôt tout est communication; c'est une sympathie générale et simultanée.

Ce foyer répandait ses feux, gagnait de proche en proche; il attaquait la puissance de Napoléon dans l'opinion de toute l'Allemagne, s'étendait jusqu'en Italie, et menaçait toute son existence. Déjà l'on avait pu voir que, si les circonstances nous devenaient contraires, les hommes ne manqueraient pas pour les seconder. En 1809, même avant le malheur d'Esslingen, c'étaient des Prussiens qui, les premiers, avaient osé lever contre Napoléon l'étendard de l'indépendance. Il les avait fait jeter dans les fers destinés aux galériens: tant ce cri de révolte, qui répondait à celui des Espagnols, et qui pouvait devenir général, lui avait paru important à étouffer.

Enfin, sans toutes ces causes de haine, la position de la Prusse entre la France et la Russie obligeait Napoléon à y être le maître: il ne pouvait y régner que par la force; il ne pouvait y être fort qu'en l'affaiblissant.

Il ruinait ce pays, sachant bien pourtant que la pauvreté rend audacieux; que l'espoir de gagner devient seul maître chez ceux qui n'ont plus rien à perdre; qu'enfin, ne leur laisser que du fer, c'était les forcer de s'en servir. Aussi, dès que l'année 1812 s'approcha, avec la terrible lutte qu'elle apportait dans son sein, Frédéric, inquiet et fatigué de son asservissement, voulut en sortir par une alliance ou

jours après la réception de cette instruction, n'avait point conclu l'alliance offensive que la France lui dictait; mais, tandis que le maréchal traçait le plan de marches nécessaires pour cette opération, il apprit que le traité du 24 février 1812 était ratifié.

Cette soumission n'a point encore rassuré Napoléon. A sa force il ajoute la feinte: les forteresses que, par pudeur, il laisse à Frédéric, sa défiance en convoite encore l'occupation; il exige que ce monarque n'entretienne que cinquante ou quatre-vingts invalides dans les unes; il veut qu'il souffre la présence de plusieurs officiers français dans les autres; toutes doivent lui envoyer leurs rapports et recevoir ses ordres. Sa sollicitude s'étend à tout. „Spandau," dit-il dans ses lettres au maréchal Davout, „est la citadelle de Berlin, comme Pillau est celle de Kœnigsberg;" et déjà des troupes françaises ont l'ordre de se tenir prêtes à s'y introduire au premier signal: il en indique même la manière. A Potsdam, que le roi s'est réservé, et dont l'entrée est interdite à nos troupes, il veut que les officiers français se montrent souvent pour observer, et pour accoutumer le peuple à leur vue. Il recommande les plus grands égards pour Frédéric et ses sujets; mais il exige en même tems qu'on leur enlève tout ce qui pourrait leur servir dans une révolte: il désigne tout, jusqu'à la moindre arme; et, prévoyant la perte d'une bataille et des vêpres prussiennes, il ordonne que ses

troupes soient, ou casernées, ou campées, et mille autres précautions d'un détail infini. Enfin, dans le cas d'une descente des Anglais entre l'Elbe et la Vistule, et quoique Victor, et plus tard Augereau, duissent occuper la Prusse avec cinquante mille hommes, il s'est assuré d'un secours de dix mille Danois.

Au milieu de toutes ces précautions, sa défiance subsiste encore: quand le prince d'Hatzfeld est venu lui demander un secours de vingt-cinq millions pour les frais de la guerre qui se prépare, il a répondu à Daru „qu'il se garderait bien de donner des armes contre lui-même à un ennemi.“ C'est ainsi que Frédéric, enlacé dans un réseau de fer, qui l'environne et le saisit de toutes parts, s'est résigné à mettre vingt à trente mille hommes, et la plupart de ses forteresses et de ses magasins à la disposition de Napoléon 1).

1) Par ce traité, la Prusse s'engageait à fournir deux cent mille quintaux de seigle, vingt-quatre mille de riz, deux millions de bouteilles de bière, quatre cent mille quintaux de froment, six cent cinquante mille de paille, trois cent cinquante mille de foin, six millions de boisseaux d'avoine, quarante-quatre mille bœufs, quinze mille chevaux, trois mille six cents voitures attelées, conduites, et portant chacune quinze cents pesant; enfin, des hôpitaux pourvus de tout pour vingt mille malades. Il est vrai que toutes ces fournitures devaient être faites en déduction du reste des taxes imposées par la conquête.

CHAPITRE TROISIEME.

Ces deux traités ouvraient à Napoléon le chemin de la Russie; mais, pour pénétrer dans les profondeurs de cet empire, il fallait encore s'assurer de la Suède et de la Turquie.

Toutes les combinaisons militaires s'étaient tellement agrandies, qu'il ne s'agissait plus, pour tracer un plan de guerre, de considérer la configuration d'une province, celle d'une chaîne de montagnes, ou le cours d'un fleuve. Quand des souverains tels qu'Alexandre et Napoléon se disputaient l'Europe, c'était la position générale et relative de tous les empires qu'il fallait embrasser d'un coup d'œil universel; ce n'était plus sur des cartes particulières, mais sur le globe entier que leur politique devait tracer ses plans guerriers.

Or la Russie est maîtresse des hauteurs de l'Europe, ses flancs sont appuyés aux mers du nord et du sud. Son gouvernement ne peut que difficilement être acculé et forcé à composer, dans un espace presque imaginaire, dont la conquête exige de longues campagnes, auxquelles son climat s'oppose. Il en résulte que, sans le concours de la Turquie et de la Suède, la Russie est moins attaquable. C'était donc avec leur secours qu'il fallait la surprendre, attaquer

au cœur cet empire dans sa moderne capitale, tourner au loin, en arrière de sa gauche, sa grande armée du Niémen, et non pas brusquer seulement des attaques sur une partie de son front, dans des plaines où l'espace empêche le désordre, et laisse toujours mille chemins ouverts à la retraite de cette armée.

Aussi les plus simples dans nos rangs s'attendaient-ils à apprendre la marche combinée du grand-visir vers Kief, et celle de Bernadotte en Finlande. Déjà huit monarques étaient rangés sous les drapeaux de Napoléon; mais les deux souverains les plus intéressés à sa querelle manquaient encore à son commandement. Il était digne du grand empereur de faire marcher toutes les puissances, toutes les religions de l'Europe à l'accomplissement de ses grands desseins: alors leur succès était assuré; et si la voix d'un nouvel Homère eût manqué à ce roi de tant de rois, la voix du dix-neuvième siècle, devenu le grand siècle, l'aurait remplacé; et ce cri d'étonnement d'un âge entier, pénétrant et traversant l'avenir, aurait retenti de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée.

Tant de gloire ne nous était pas réservée.

Qui de nous, dans l'armée française, ne se souvient de son étonnement, au milieu des champs russes, à la nouvelle des funestes traités des Turcs et des Suédois avec Alexandre, et comme alors nos regards inquiets se tournèrent vers notre droite découverte,

vers notre gauche affaiblie, et sur notre retraite menacée? Alors nous ne pensions qu'aux funestes effets de cette paix entre nos alliés et notre ennemi; aujourd'hui nous éprouvons le besoin d'en connaître les causes.

Les traités conclus vers la fin du siècle dernier avaient soumis à la Russie le faible sultan des Turcs: l'expédition d'Égypte l'avait armé contre nous. Mais depuis l'avènement de Napoléon, un intérêt commun bien entendu, et l'intimité d'une correspondance mystérieuse, avaient rapproché Sélim du premier consul: une étroite liaison s'était établie entre ces deux princes; tous deux avaient même échangé leurs portraits. Sélim tentait une grande révolution dans les usages ottomans. Napoléon l'excitait et l'aidait à introduire dans l'armée musulmane la discipline européenne, quand la victoire d'Iéna, la guerre de Pologne, et Sébastiani, décidèrent le sultan à secouer le joug d'Alexandre. Les Anglais accoururent pour s'y opposer; mais ils furent chassés de la mer de Constantinople. Alors Napoléon écrivit ainsi à Sélim:

Osterode, le 3 avril 1807.

„Mon ambassadeur m'apprend la bonne conduite et la bravoure des musulmans contre nos ennemis communs. Tu t'es montré le digne descendant des Sélim et des Soliman. Tu m'as demandé quelques officiers, je te les envoie. J'ai regretté que tu ne

m'eusses pas demandé quelques milliers d'hommes : tu ne m'en as demandé que cinq cents, j'ai ordonné aussitôt qu'ils partissent. J'entends qu'ils soient soldés et habillés à mes frais, et que tu sois remboursé des dépenses qu'ils pourront t'occasioner. Je donne ordre au commandant de mes troupes en Dalmatie de t'envoyer les armes, les munitions, et tout ce que tu me demanderas. Je donne les mêmes ordres à Naples, et déjà des canons ont été mis à la disposition du pacha de Janina. Généraux, officiers, armes de toute espèce, argent même, je mets tout à ta disposition. Tu n'as qu'à demander; demande d'une manière claire, et tout ce que tu demanderas, je te l'enverrai sur l'heure. Arrange-toi avec le schah de Perse, qui est aussi l'ennemi des Russes; engage-le à tenir ferme, et à attaquer vivement l'ennemi commun. J'ai battu les Russes dans une grande bataille; je leur ai pris soixante-quinze canons, seize drapeaux, et un grand nombre de prisonniers. Je suis à quatre vingts lieues en avant de Varsovie, et je vais profiter de quinze jours de repos que je donne à mon armée, pour me rendre à Varsovie, et y recevoir ton ambassadeur. Je sens le besoin que tu as de canonniers et de troupes. J'en avais offert à ton ambassadeur; il n'en a pas voulu, dans la crainte d'alarmer la délicatesse des musulmans. Confie-moi tous tes besoins; je suis assez puissant et assez intéressé à tes succès, tant par

amitié que par politique, pour n'avoir rien à te refuser. Ici on m'a proposé la paix. On m'accordait tous les avantages que je pouvais désirer; mais on voulait que je ratifiasse l'état de choses établi entre la Porte et la Russie par le traité de Sislowe, et je m'y suis refusé. J'ai répondu qu'il fallait qu'une indépendance absolue fût assurée *à la Porte, et que tous les traités qui lui ont été arrachés pendant que la France sommeillait, fussent révoqués.*"

Cette lettre de Napoléon avait été précédée et suivie d'assurances verbales, mais formelles, qu'il ne remettrait pas l'épée dans le fourreau que la Crimée n'eût été rendue au croissant. Il avait même autorisé Sébastiani à donner au divan la copie des instructions qui renfermaient ces promesses.

Telles furent ses paroles; voici ses actions: d'abord elles s'accordèrent. Sébastiani demanda le passage par la Turquie d'une armée de vingt-cinq mille Français. Il la commandera; elle se réunira à l'armée ottomane. Il est vrai qu'un incident imprévu dérange ce projet; mais alors Napoléon fait accepter à Sélim la promesse d'un secours de neuf mille Français, dont cinq mille artilleurs, que onze vaisseaux de ligne devront porter à Constantinople. En même tems, l'ambassadeur turc est accueilli avec des égards minutieux dans le camp français: il accompagne Napoléon dans ses revues; les soins les plus caressants lui sont prodigués, et déjà le grand-

écuyer de France traitait avec lui d'une alliance offensive et défensive, quand une attaque inopinée des Russes vint interrompre cette négociation. Cet ambassadeur retourne à Varsovie, où la même considération l'environne.

Il en jouissait encore le jour de la victoire décisive de Friedland; mais, les jours suivans, son illusion se dissipe; il se voit négligé: car ce n'est plus Sélim qu'il représente; une révolution vient de renverser du trône ce souverain, l'ami de Napoléon, et avec lui l'espoir de donner aux Turcs une armée régulière sur laquelle on pût s'appuyer. Napoléon ne sait donc plus s'il pourra compter sur le secours de ces barbares. Son système change: c'est désormais Alexandre qu'il veut gagner; et, comme jamais son génie n'hésite, il est déjà prêt à lui abandonner l'empire d'Orient, pour qu'il le laisse s'emparer de l'empire d'Occident.

C'est sur-tout le système continental qu'il veut étendre: il faut qu'il en environne l'Europe, et la coopération de la Russie va compléter son développement. Alexandre promettra de fermer le nord aux Anglais, il forcera la Suède à rompre avec ces insulaires; en même tems, les Français les repousseront du centre, du midi et de l'ouest de l'Europe. Déjà même Napoléon médite l'expédition du Portugal, si ce royaume n'entre pas dans sa coalition. La Turquie n'est donc plus qu'un accessoire dans ses projets, et il consent à l'armistice et à l'entrevue de Tilsitt.

Cependant une députation de Vilna vient lui demander la liberté, et lui offrir le même dévouement qu'a montré Varsovie; mais Berthier, satisfait dans son ambition, et las de la guerre, repousse ces envoyés, qu'il appelle des traîtres à leur souverain. Le prince d'Eckmühl les accueille, il les présente à Napoléon, qui s'irrite contre Berthier, et reçoit avec bonté ces Lithuaniens, sans toutefois leur promettre son appui. Davout représenta vainement que l'occasion était favorable, l'armée russe étant détruite; mais Napoléon répondit „que la Suède venait de lui dénoncer son armistice; que l'Autriche offrait sa médiation entre la France et la Russie, démarche qu'il jugeait hostile; que les Prussiens, en le voyant s'éloigner autant de la France, pourraient revenir de leur étonnement; qu'enfin Sélim, son allié fidèle, venait d'être détrôné, et que Mustapha IV, dont il ignorait les dispositions, l'avait remplacé.“

L'empereur de France continua donc à traiter avec la Russie: et l'ambassadeur turc, dédaigné, oublié, erre dans nos camps, sans être appelé aux négociations qui vont terminer la guerre: bientôt il retourne à Constantinople y porter son mécontentement. Ce ne fut ni la Crimée, ni même la Moldavie et la Valachie, que le traité de Tilsitt rendit à cette cour barbare; il y fut seulement stipulé la restitution de ces deux dernières provinces par un armistice dont les conditions ne devaient pas être exécutées.

Cependant, comme Napoléon s'était dit médiateur entre Mustapha et Alexandre, les ministres des deux puissances s'étaient rendus à Paris. Mais là, pendant la longue durée de cette feinte médiation, il ne daigna pas recevoir les plénipotentiaires turcs.

Si même on doit tout dire, dans l'entrevue de Tilsitt et depuis, on assure qu'il fut question d'un traité de partage de la Turquie. On proposait à la Russie de s'emparer de la Valachie, de la Moldavie, de la Bulgarie, et d'une partie du mont Hémus. L'Autriche aurait eu la Servie et une partie de la Bosnie; la France, l'autre partie de cette province, l'Albanie, la Macédoine, et toute la Grèce jusqu'à Thessalonique: Constantinople, Andrinople et la Thrace devaient rester turques.

On ignore si les pourparlers sur ce partage furent une proposition sérieuse, ou seulement la communication d'une grande pensée: ce qui est sûr, c'est que, bientôt après l'entrevue de Tilsitt, Alexandre ne se trouva plus disposé à tant d'ambition. De prudentes suggestions lui avaient fait envisager le danger de substituer à l'ignorante, aveugle et faible Turquie, un voisin actif, puissant et incommode: aussi, dans ses conversations sur ce sujet, l'empereur russe répondit-il alors: „qu'il avait assez de terres désertes; qu'il savait trop, par l'occupation de la Crimée, encore dépeuplée, ce que valaient ces conquêtes sur des religions et des mœurs étrangères et enne-

mies; que de plus, la Russie et la France étaient trop fortes pour devenir si voisines; que deux corps si puissants, en contact immédiat, se froisseraient; qu'il valait mieux laisser entre eux des intermédiaires."

De son côté, l'empereur des Français n'insistait plus; l'insurrection espagnole détournait son attention et l'appelait impérieusement avec toutes ses forces. Déjà même, avant l'entrevue d'Erfurt, quand Sébastiani était revenu de Constantinople, quoique Napoléon parût tenir encore à ce dépécement de la Turquie d'Europe, il avait cédé à ce raisonnement de son ambassadeur, „que, dans ce partage, tout serait contre lui; que la Russie et l'Autriche acquerraient des provinces contiguës qui compléteraient leur ensemble, tandis qu'il nous faudrait sans cesse quatre-vingt mille Français en Grèce pour la contenir; qu'une telle armée, vu son éloignement et ses pertes, suites de longues marches, de la nouveauté, de l'insalubrité du climat, exigerait annuellement trente mille recrues, ce qui épuiserait la France; qu'une ligne d'opérations de Paris à Athènes était démesurée; que d'ailleurs elle était étranglée à son passage à Trieste; que, sur ce point, deux marches suffiraient aux Autrichiens pour se mettre en travers, et couper l'armée d'observation en Grèce de toutes ses communications avec l'Italie et la France."

Ici Napoléon s'était écrié: „qu'en effet l'Autriche compliquait tout, qu'elle était là comme un embarras; qu'il en fallait finir, et partager l'Europe en deux empires; que le Danube, depuis la mer Noire jusqu'à Passau, les montagnes de Bohème jusqu'à Kœnigsgrätz, et l'Elbe jusqu'à la Baltique, seraient leur démarcation. Alexandre deviendrait l'empereur du nord, et lui, celui du midi de l'Europe.“ Alors, descendant de cette hauteur, et revenant aux observations de Sébastiani sur le partage de la Turquie européenne, il avait terminé trois jours de conférences par ces mots: „C'est juste! il n'y a rien à répondre à cela! J'y renonce. D'ailleurs, cela entre dans mes vues sur l'Espagne: je vais la réunir à la France.“ — „Comment donc!“ s'était alors écrié Sébastiani; „la réunir! Et votre frère?“ — „Eh, qu'importe mon frère!“ avait repris Napoléon: „est-ce qu'on donne un royaume comme l'Espagne? Je veux la réunir à la France. Je lui donnerai une grande représentation nationale. J'y ferai consentir l'empereur Alexandre, en le laissant s'emparer de la Turquie jusqu'au Danube, et en évacuant Berlin. Quant à Joseph, je le dédommagerai.“

Ce fut alors que le congrès d'Erfurt eut lieu. Son motif ne pouvait être celui d'y soutenir les droits des Ottomans. L'armée française, imprudemment engagée au milieu de l'Espagne, n'y était point heureuse. La présence de son chef, et celle de ses armées du

Rhin et de l'Elbe, y devenaient de plus en plus nécessaires, et l'Autriche avait saisi cet instant pour s'armer. Inquiet sur l'Allemagne, Napoléon a donc voulu s'assurer des dispositions d'Alexandre, conclure avec lui une alliance offensive et défensive, et même occuper cet empereur par une guerre. C'est pourquoi il lui abandonne la Turquie jusqu'au Danube.

Ainsi la Porte crut bientôt avoir à nous reprocher la guerre qui se ralluma entre elle et les Russes. Cependant, en juillet 1808, Mustapha renversé du trône, ayant fait place à Mahmoud, celui-ci avait annoncé son avènement à l'empereur des Français; mais Napoléon, forcé de ménager Alexandre, et tout plein de regret de la mort de Sélim, détestant la barbarie des musulmans, et méprisant un gouvernement si peu stable, ne répondait pas depuis trois ans au nouveau sultan, et paraissait ne pas le reconnaître.

Il était dans cette position douteuse avec les Turcs, quand tout-à-coup, le 21 mars 1812, six semaines seulement avant la guerre de Russie, il demande à Mahmoud son alliance; il exige que, cinq jours après cette communication, toute négociation des Turcs avec les Russes soit rompue; enfin, qu'une armée de cent mille Turcs, commandée par le sultan, soit rendue sur le Danube en neuf jours. Ce qu'il offre pour prix de cet effort, c'est cette même Valachie, cette Moldavie que, dans cette circonstance, les Russes étaient trop heureux de rendre au prix d'une

prompte paix; c'est aussi cette même Crimée promise à Sélim six ans plus tôt.

On ignore si le temps que devait mettre cette dépêche à arriver fut mal calculé, si Napoléon crut l'armée turque plus forte qu'elle ne l'était, ou s'il espéra surprendre et enlever la détermination du divan par une proposition subite aussi avantageuse. Ce qu'on ne peut présumer, c'est qu'il ignorât qu'un usage, depuis long-tems invariable chez les musulmans, s'opposait à ce que le grand-seigneur commandât en personne son armée.

Il paraît que le génie de Napoléon ne put s'abaisser jusqu'à supposer au divan la stupide ignorance qu'il montra de ses véritables intérêts. Après l'abandon qu'en 1807 l'empereur des Français avait fait des intérêts de la Turquie, peut-être ne calcula-t-il pas assez que les musulmans se défieraient de ses nouvelles promesses; qu'ils étaient trop ignorans pour apprécier le changement qu'à Tilsitt de nouvelles circonstances avaient imposé à sa politique; que ces barbares comprendraient encore moins tout l'éloignement qu'à cette époque ils lui avaient inspiré par la déposition et par le meurtre de Sélim, qu'il aimait, et avec lequel il avait espéré faire de la Turquie d'Europe une puissance militaire capable de résister à la Russie.

Peut-être aurait-il encore entraîné Mahmoud dans sa cause s'il se fût servi plus tôt de plus grands

moyens; mais, comme il l'a dit depuis, il répugna à sa fierté d'employer la corruption. Nous le verrons d'ailleurs hésiter bientôt à s'engager contre Alexandre, ou trop compter sur l'effroi que ses immenses préparatifs inspireraient à ce prince. Il se peut encore que les dernières propositions qu'il avait à faire aux Turcs, étant une déclaration de guerre contre les Russes, il les ait retardées pour mieux tromper le czar sur l'époque de son invasion. Enfin, soit toutes ces causes, soit confiance motivée sur la haine des deux nations, et sur son traité d'alliance avec l'Autriche, qui venait de garantir aux Turcs la Moldavie et la Valachie, il retint dans sa route l'ambassadeur qu'il leur envoyait, et attendit, comme on vient de le voir, au dernier moment.

Mais les envoyés russes, anglais, autrichiens, suédois même, entouraient le divan, et, d'une commune voix, ils lui dirent: „que les Turcs ne devaient leur existence européenne qu'aux divisions des princes chrétiens; que dès que ceux-ci seraient réunis sous une même influence les mahométans d'Europe seraient accablés, et que l'empereur des Français étant près d'atteindre à cet empire universel, c'était donc lui qu'ils devaient le plus redouter.“

A ces discours se joignirent les efforts des deux princes grecs Marozi. Ils étaient de la même religion qu'Alexandre; ils en attendaient la Moldavie et la Valachie. Riches de ses bienfaits et des trésors de

l'Angleterre, ces drogmans éclairèrent l'ignorante insouciance des Turcs, sur l'occupation et les reconnaissances. Ils firent bien plus: l'un d'eux se rendit maître de l'esprit du divan et de la capitale; l'autre de celui du grand-visir et de l'armée; et, comme le fier Mahmoud résistait et ne voulait accepter qu'une paix honorable, ces perfides Grecs firent débander son armée, et le forcèrent, par des soulèvemens, à signer avec les Russes le traité honteux de Bucharest.

Telle est dans le sérail la puissance de l'intrigue: deux Grecs, que les Turcs méprisaient, y décidèrent du sort de la Turquie malgré le sultan. Celui-ci, dépendant des intrigues de son palais, comme tous les despotes qui s'y renferment, céda: les Morozi l'emportèrent; mais ensuite il leur fit trancher la tête.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ce fut ainsi que nous perdîmes l'appui de la Turquie: mais la Suède nous restait encore, son prince sortait de nos rangs; soldat de notre armée, c'était à elle qu'il devait sa gloire et son sceptre: dès la première occasion de montrer sa reconnaissance déserterait-il notre cause? On ne pouvait s'attendre à

tant d'ingratitude; mais ce qu'on pouvait encore moins prévoir, c'est qu'il sacrifierait les véritables et éternels intérêts de la Suède à son ancienne jalousie contre Napoléon, et peut-être à une faiblesse trop commune aux nouveaux favoris de la fortune, si toutefois cette sujétion des hommes nouvellement parvenus aux grandeurs à ceux qui jouissent d'une illustration transmise, n'est point une nécessité de leur position plus qu'une erreur de leur amour-propre.

Dans cette grande lutte de la démocratie contre l'aristocratie, celle-ci se recruta de l'un de ses ennemis les plus acharnés. Bernadotte, jeté presque seul au milieu des noblesses et des cours anciennes, ne songea qu'à s'en faire adopter: il réussit; mais ce succès dut lui coûter cher: pour l'obtenir, il lui fallut d'abord abondonner, au moment du danger, les anciens compagnons et les auteurs de sa gloire. Plus tard il fit plus: on l'a vu marcher sur leurs corps sanglants, s'unir à tous leurs ennemis, naguère les siens, pour écraser son ancienne patrie, et par-là mettre sa patrie adoptive à la merci du premier czar ambitieux de régner sur la Baltique.

D'un autre côté, il semble que le caractère de Bernadotte, et l'importance de la Suède dans la lutte décisive qui s'engageait, ne pesèrent pas assez dans la balance politique de Napoléon. Ardent et entier, son génie hasarda trop; il surchargea si fort une base solide, qu'il la fit crouler. C'est ainsi qu'ayant justement

apprécié les intérêts des Suédois, comme étant naturellement liés aux siens, dès qu'il voulait affaiblir la Russie, il crut pouvoir en exiger tout, sans leur promettre assez; sa fierté ne calculant pas leur fierté, et les jugeant trop intéressés à sa cause pour qu'ils voulussent jamais s'en détacher.

Il faut, au reste, reprendre les choses de plus haut; les faits montreront que c'est à la jalouse ambition de Bernadotte, autant qu'à l'inflexible fierté de Napoléon, qu'il faut attribuer la défection de la Suède. Enfin, on verra que son nouveau prince s'est chargé d'une grande partie de la responsabilité de cette rupture, en mettant son alliance au prix d'une perfidie.

Quand Napoléon revint d'Égypte, ce ne fut pas d'un commun accord qu'il devint le chef de ses égaux. Alors ceux-ci, jaloux déjà de sa gloire, envièrent encore plus sa puissance. Ils ne pouvaient contester l'une, ils essayèrent de se soustraire à l'autre. Moreau et plusieurs généraux, soit entraînement, soit surprise, avaient coopéré au 18 brumaire; ils s'en repentaient. Bernadotte s'y était refusé. Seul, la nuit, chez Napoléon, au milieu de mille officiers dévoués qui attendaient les ordres de ce conquérant, Bernadotte, alors républicain, avait osé résister à ses raisonnemens, refuser la seconde place de la république, et répondre à sa colère par des menaces. Napoléon le vit sortir fièrement et traverser la foule de ses partisans, emportant ses révélations, et se

déclarant son adversaire et même son dénonciateur. Cependant, soit considération pour l'alliance de ce général avec son frère, soit douceur, compagne ordinaire de la force, soit étonnement, il le laissa sortir.

Dans cette même nuit, un conciliabule, formé de dix députés du conseil des cinq-cents, s'était rassemblé chez S....; Bernadotte s'y rend. On y convient que le lendemain, dès neuf heures, la séance du conseil s'ouvrira; que ceux de leur opinion en seront seuls avertis; que l'on y décrétera que, pour imiter la sagesse que vient de montrer le conseil des anciens en nommant Bonaparte général de sa garde, le conseil des cinq-cents choisit Bernadotte pour commander la sienne; et que celui-ci, tout armé, se tiendra prêt à y être appelé. C'est chez S.... que ce projet est formé, c'est S.... qui court le révéler à Napoléon. Une menace suffit pour contenir ces conjurés: aucun n'osa paraître au conseil, et le lendemain la révolution du 18 brumaire s'accomplit.

Depuis, Bernadotte satisfit à la prudence par une feinte soumission; mais Napoléon garda dans son cœur le souvenir de sa résistance. Il suivait des yeux tous ses mouvemens; bientôt il l'entrevit à la tête d'une conspiration républicaine qui se trama dans l'ouest contre lui. Une proclamation prématurée la découvrit; un officier, arrêté pour d'autres causes, et complice de Bernadotte, en dénonça les auteurs.

Cette fois Bernadotte était perdu si Napoléon eût pu l'en convaincre.

Il se contenta de l'exiler en Amérique, sous le titre de ministre de la république. Mais la fortune aida Bernadotte, déjà à Rochefort, à retarder son embarquement jusqu'à ce que la guerre avec l'Angleterre eût éclaté. Alors il refuse de partir, et Napoléon ne peut plus l'y contraindre.

Ainsi toutes leurs relations étaient haineuses: cette animadversion ne fit qu'augmenter. Bientôt on entendit Napoléon reprocher à Bernadotte son envieuse et perfide inaction pendant la bataille d'Auerstaedt, son ordre du jour de Wagram, dans lequel il s'attribuait l'honneur de la victoire. Il lui reprochait son caractère plus ambitieux que patriote, et peut-être la séduction de ses manières, toutes choses dangereuses à un pouvoir naissant; et cependant, grades, titres, décorations, il lui avait tout prodigué, mais celui-ci, toujours ingrat, semblait ne les avoir acceptés que de la justice, ou du besoin qu'on avait de lui. Ces griefs étaient fondés.

De son côté Bernadotte, abusant de la douceur et des ménagemens de l'empereur, s'attirait de plus en plus son mécontentement, que son ambition appelait inimitié. Il demandait par quel motif Napoléon l'avait placé à Wagram dans une si dangereuse et si fausse position; pourquoi le rapport de cette victoire lui avait été si désavantageux; à quoi devait-il

attribuer ce soin jaloux d'affaiblir son éloge dans les journaux par des notes insidieuses. Jusque là pourtant cette obscure et sourde opposition de ce général contre son empereur était sans importance; mais alors un champ plus vaste s'ouvrit à leur mésintelligence.

A Tilsitt, la Suède, comme l'empire ottoman, avait été sacrifiée à la Russie et au système continental. La fausse ou folle politique de Gustave IV fut la cause de ce malheur. Depuis 1804, ce prince semblait s'être mis à la solde de l'Angleterre: lui-même avait rompu le premier l'ancienne alliance de la France et de la Suède. Il s'était opiniâtré dans cette fausse politique jusqu'à lutter d'abord contre la France victorieuse de la Russie, et bientôt contre la Russie réunie à la France. La perte de la Poméranie en 1807, celle même de la Finlande et des îles d'Aland, réunies à la Russie en 1808, n'avaient pas ébranlé son obstination.

Ce fut alors que son peuple irrité ressaisit la puissance qui lui avait été ravie en 1772 et en 1788 par Gustave III, et dont son successeur faisait un si mauvais usage. Gustave-Adolphe IV fut arrêté, déposé, sa descendance directe exclue du trône, son oncle mis à sa place, et le prince de Holstein-Augustenbourg élu prince héréditaire de Suède. La guerre avait été la cause de cette révolution, la paix en fut le résultat: elle fut signée avec la Russie en 1809;

mais le prince héréditaire nouvellemens élu mourut alors subitement.

L'an 1810 venait de commencer. Dès ses premiers jours la France avait rendu la Poméranie et l'île de Rügen à la Suède, pour prix de son accession au système continental. Les Suédois, fatigués, appauvris, et devenus presque insulaires par la perte de la Finlande, rompaient à contre-cœur avec l'Angleterre, et cependant ils s'y voyaient forcés; d'une autre part, ils redoutaient la puissance si voisine et si conquérante des Russes: se sentant faibles et isolés, ils cherchèrent un appui.

Bernadotte venait de commander le corps d'armée français qui s'était emparé de la Poméranie: sa réputation militaire, et plus encore celle de sa nation et de son empereur, sa douceur attrayante, ses égards généreux, ses soins caressans pour les Suédois, avec lesquels il avait eu à traiter, conduisirent quelques-uns d'eux à jeter les yeux sur lui. Ils parurent ignorer la mésintelligence de ce maréchal avec son chef: ils s'étaient imaginé qu'en le choisissant pour leur prince ils se donneraient en lui, non seulement un général redouté, mais aussi un puissant conciliateur entre la France et la Suède, et dans son empereur un protecteur assuré: il arriva tout le contraire.

Dans les intrigues auxquelles cette circonstance donna lieu, Bernadotte à ses plaintes précédentes contre Napoléon crut pouvoir en ajouter d'autres.

Quand, malgré Charles XIII et la plupart des membres de la diète, il a été proposé pour la couronne de Suède; lorsque, soutenu dans cette prétention par le premier ministre de Charles, homme sans ancêtres, grand comme lui par lui-même, et par le comte de Wrede, le seul membre de la diète qui lui ait gardé sa voix, il vient demander à Napoléon son intervention, pourquoi celui-ci, auquel Charles XIII a demandé ses ordres, a-t-il montré tant d'indifférence? Pourquoi lui a-t-il préféré la réunion des trois couronnes du nord sur la tête d'un prince danois? Si lui, Bernadotte, a réussi dans cette entreprise, il ne le doit donc point à l'empereur des Français; il n'en est redevable qu'à la prétention du roi de Danemarck, qui a nui à celle du duc d'Augustembourg [1]) son plus dangereux rival; à l'audacieuse reconnaissance du baron de Mœrner, le premier qui soit venu lui offrir de se mettre sur les rangs, et à l'aversion des Suédois pour les Danois; il le doit sur-tout à un passe-port adroitement obtenu par son agent, du ministre de Napoléon. Cette pièce a, dit-on, été audacieusement produite par l'émissaire secret de Bernadotte, comme la preuve d'une mission autographe dont il se disait chargé, et du désir formel de l'empereur des Français de voir un de ses lieutenants, et l'allié de son frère, sur le trône de Suède.

---

1) Frère du prince défunt du même nom.

Bernadotte sent d'ailleurs qu'il tient cette couronne du hasard, qui l'a rapproché des Suédois, et qui leur a fait connaître les qualités de son caractère; de la naissance de son fils, qui assurait l'hérédité; de l'adresse de ses agens, qui, autorisés ou non, ont fait briller aux yeux des Scandinaves quatorze millions dont son élection enrichirait le trésor de l'état; enfin de ses soins caressans, qui lui ont gagné plusieurs Suédois naguère ses prisonniers. Mais pour Napoléon, que lui doit-il? Quelle fut sa réponse à la nouvelle de l'offre de quelques Suédois, que lui-même est venu lui annoncer? „Je suis trop loin de la Suède," a répliqué l'empereur des Français, „pour me mêler de ses affaires: ne comptez pas sur mon appui." Il est vrai qu'en même tems, soit nécessité, soit qu'il redoutât l'élection du duc d'Oldenbourg, soit enfin par respect pour les volontés de la fortune, Napoléon ayant déclaré qu'il la laisserait en décider, Bernadotte avait été élu prince de Suède.

Alors le nouveau prince s'est rendu chez Napoléon. Celui-ci l'accueille franchement. „On vous offre donc la couronne de Suède," lui dit-il; „je vous permets de l'accepter. J'avais un autre désir, vous le savez; mais enfin c'est votre épée qui vous fait roi, et vous comprenez que ce n'est pas à moi à m'opposer à votre fortune." Il lui découvre alors toute sa politique. Bernadotte paraît entraîné: tous les jours il se montre au lever de l'empereur avec son

fils, se mêlant aux autres courtisans. Par ces marques de déférence, il pénètre dans le cœur de Napoléon. Il va partir, mais pauvre. L'empereur ne veut pas qu'il se présente au trône de Suède ainsi dépourvu et comme un aventurier : il lui donne généreusement deux millions de son trésor; il accorde même à la famille du nouveau prince les dotations que celui-ci ne pouvait plus conserver comme prince étranger; enfin ils se séparent satisfaits.

Mais les espérances de Napoléon sur l'alliance de la Suède s'étaient accrues de ce choix et de ses bienfaits. D'abord, la correspondance de Bernadotte fut celle d'un inférieur reconnaissant ; mais, dès ses premiers pas hors de la France, se sentant comme soulagé d'une longue et pénible contrainte, on dit que sa haine contre Napoléon s'exhala en discours menaçans : vrais ou faux, ils furent dénoncés à l'empereur.

De son côté, ce souverain, forcé d'être absolu dans son système continental, gène le commerce de la Suède; il veut exclure jusqu'aux vaisseaux américains des ports de ce royaume; enfin il déclare qu'il ne reconnait plus pour amis que les ennemis de la Grande-Bretagne. Bernadotte fut forcé de choisir : l'hiver et la mer le séparaient des secours ou de l'agression des Anglais; les Français touchaient à ses ports : la guerre avec la France aurait donc été réelle et présente; la guerre avec l'Angleterre pouvait

n'être que fictive. Le prince de Suède choisit ce dernier parti.

Cependant Napoléon, aussi conquérant dans la paix que dans la guerre, et se défiant des intentions de Bernadotte, avait demandé plusieurs équipages de vaisseaux à la Suède pour sa flotte de Brest, et l'envoi d'un corps de troupes qu'il solderoit; affaiblissant ainsi ses alliés pour dompter ses ennemis, ce qui le laissait maître des uns et des autres. Il exige ensuite que les denrées coloniales soient soumises en Suède, comme en France, à un droit de cinq pour cent. On assure même qu'il fit demander à Bernadotte que des douaniers français fussent soufferts à Gothembourg. Ces demandes furent éludées.

Bientôt après Napoléon proposa une alliance entre la Suède, Copenhague et Varsovie: confédération du Nord, dont il se serait fait chef comme de celle du Rhin. La réponse de Bernadotte, sans être négative, eut le même effet; il en fut de même pour un traité offensif et défensif que lui offrit encore Napoléon. Depuis, Bernadotte a dit que quatre fois, dans ses lettres autographes, il exposa franchement l'impossibilité où il se trouvait d'obtempérer aux désirs de Napoléon, et protesta de son attachement pour son ancien chef, mais que celui-ci ne daigna pas lui répondre. Ce silence impolitique (si le fait est vrai) ne peut s'attribuer qu'à la fierté de Napoléon, blessé des refus de Bernadotte. Il jugea sans doute les pro-

déjà trahi l'armée française à Auerstaedt! Que de fois, par égard pour Joseph, j'ai pardonné à ses intrigues et dissimulé ses fautes! Pourtant je l'ai fait général en chef, maréchal, duc, prince, et roi enfin! Mais que font à un ingrat tant de bienfaits, et le pardon de tant d'injures! Depuis un siècle, si la Suède, à demi dévorée par la Russie, existe encore indépendante, c'est grace à l'appui de la France; mais il n'importe. Il faut à Bernadotte le baptême de l'ancienne aristocratie, un baptême de sang, et de sang français! et vous allez voir que, pour satisfaire son envie et son ambition, il va trahir à-la-fois et son ancienne et sa nouvelle patrie."

En vain on cherche à le calmer. On lui objecte tout ce qu'impose à Bernadotte sa nouvelle position; que la cession de la Finlande à la Russie a séparé la Suède du continent, en a fait comme une île, et conséquemment l'a rangée sous le système anglais. Dans de si graves circonstances, tout le besoin qu'il a de cet allié ne peut vaincre sa fierté révoltée d'une proposition qu'il regarde comme outrageante; peut-être aussi, dans le nouveau prince de Suède, voit-il trop encore ce Bernadotte naguère son sujet, son inférieur militaire, et qui prétend enfin s'être fait une destinée indépendante de la sienne. Dès-lors ses instructions se ressentirent de cette disposition: son ministre en adoucit, il est vrai, l'amertume; mais une rupture etait inévitable.

On ignore ce qui y contribua le plus, de la fierté de Napoléon, ou de l'ancienne jalousie de Bernadotte: ce qui est certain, c'est que du côté de l'empereur des Français les motifs furent honorables. „Le Danemarck était," disait-il, „son allié le plus fidèle; son attachement à la France lui avait coûté sa flotte et avait amené l'incendie de sa capitale. Fallait-il encore payer une fidélité si cruellement prouvée, par une perfidie, en lui arrachant la Norwège pour la donner à la Suède!"

Quant au subside qu'on lui demandait, il répondit, comme pour la Turquie, „que s'il fallait faire la guerre avec de l'argent, l'Angleterre renchérirait toujours sur lui." Et sur-tout, „qu'il y avait de la faiblesse et de la honte à réussir par la corruption." Rentrant par-là dans son orgueil blessé, il termina cette négociation en s'écriant: „Bernadotte m'imposer des conditions! pense-t-il donc que j'aie besoin de lui? Je saurai bien l'enchaîner à ma victoire, et le forcer de suivre mon impulsion souveraine!"

Cependant l'active et spéculative Angleterre, hors d'atteinte, jugeait sainement des coups qu'il fallait porter, et trouvait les Russes dociles à ses suggestions. C'était elle qui, depuis trois ans, cherchait à attirer et à épuiser les forces de Napoléon dans les défilés de l'Espagne; ce fut encore elle qui sut alors profiter de la vindicative inimitié du prince de Suède.

Sachant que l'amour-propre actif et travailleur des hommes qui parviennent, reste toujours inquiet et susceptible devant les hommes anciennement parvenus, elle et Alexandre employèrent les promesses, et sur-tout les manières les plus séduisantes, pour enivrer Bernadotte. Ainsi ils caressèrent ce prince, quand Napoléon irrité le menaçait; ils lui promirent la Norwège et un subside, quand celui-ci, forcé de lui refuser cette province d'un allié fidèle, faisait occuper la Poméranie. Quand Napoléon, prince né de lui-même, se fondant sur des traités, sur d'anciens bienfaits, et sur les intérêts réels de la Suède, exigeait des secours de Bernadotte, les souverains héréditaires de Londres et de Petersbourg lui demandaient des avis avec déférence, ils se soumettaient d'avance aux conseils de son expérience. Enfin, quand le génie de Napoléon, la grandeur de son élévation, l'importance de son entreprise, et l'habitude de leurs anciennes relations, classaient encore Bernadotte comme son lieutenant, ceux-ci semblaient déjà le regarder comme leur général. Comment, d'une part, ne pas chercher à échapper à cette infériorité, et de l'autre résister à des formes et à des promesses si séduisantes? Aussi l'avenir de la Suède y fut sacrifié; et son indépendance livrée pour jamais à la foi des Russes par le traité de Pétersbourg, que Bernadotte signa le 24 mars 1812. Celui de Bucharest, entre Alexandre et Mahmoud, fut conclu le 28 mai.

Ce fut ainsi que nous perdîmes l'appui de nos deux ailes.

Néanmoins l'empereur des Français, à la tête de plus de six cent mille hommes, et déjà engagé trop avant, espéra que sa force déciderait de tout ; qu'une victoire sur le Niémen trancherait toutes ces difficultés diplomatiques qu'il méprisa trop peut-être ; qu'alors tous les princes de l'Europe, forcés de reconnaître son étoile, s'empresseraient de rentrer dans son système, et qu'il entraînerait dans son tourbillon tous ces satellites.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Cependant, Napoléon est encore à Paris, au milieu de ses grands, effrayés du terrible choc qui se prépare. Ceux-ci n'ont plus rien à acquérir, ils ont beaucoup à conserver; ainsi leur intérêt personnel se réunit au vœu général des peuples, fatigués de la guerre; et sans contester l'utilité de cette expédition, ils en redoutent les approches. Mais ils n'en parlent qu'entre eux, secrètement, soit qu'ils craignent de déplaire, de nuire à la confiance des peuples, ou d'être démentis par le succès: c'est pourquoi, devant Napoléon, ils se taisent, et semblent même ne pas être instruits d'une guerre qui, depuis long-tems, est le sujet des conversations de toute l'Europe.

Mais enfin ce respect silencieux, que lui-même avait pris soin d'imposer, l'importune; il y soupçonne plus d'improbation que de réserve; l'obéissance ne lui suffit plus, il veut y ajouter la conviction: ce sera

une nouvelle conquête! Il sait d'ailleurs mesurer, mieux que personne, cette puissance de l'opinion, qui, selon lui, *crée ou tue les souverains.* Enfin, soit politique, soit amour-propre, il aime à persuader.

Telles étaient les dispositions de Napoléon et celles des grands qui l'entouraient, quand le voile étant près de se déchirer et la guerre évidente, leur silence avec lui devint plus indiscret que quelques paroles hasardées à propos. Les uns prirent donc l'initiative; l'empereur prévint les autres.

On [1] parut d'abord concevoir toutes les nécessités de sa position: „Il fallait achever l'ouvrage commencé; on ne pouvait s'arrêter sur une pente aussi rapide, et si près du sommet. L'empire de l'Europe convenait à son génie; la France en serait le centre et la base; autour d'elle, grande et entière; elle ne verrait que de faibles états, tellement divisés, que toute coalition entre eux deviendrait méprisable ou impossible: mais, avec un tel but, pourquoi ne commençait-il pas par soumettre et partager ce qui était autour de lui?"

A cette objection, Napoléon répondit „que tel avait été son projet en 1809, dans la guerre d'Autriche, mais que le malheur d'Esslingen avait dérangé son plan; que cet évènement et les dispositions douteuses qu'avait depuis montrées la Russie

---

1) L'archichancelier.

l'avaient conduit à épouser une princesse autrichienne, et à s'appuyer de l'empereur d'Autriche contre l'empereur russe.

„Qu'il ne créait pas les circonstances, mais qu'il ne voulait pas les laisser échapper; qu'il les concevait toutes, et se tenait prêt, tout ce qui était possible devant arriver; qu'il sentait bien que, pour accomplir ses desseins, il lui fallait douze ans, mais qu'il n'avait pas le temps de les attendre.

„Qu'au reste il n'avait pas provoqué cette guerre; qu'il avait été fidèle à ses engagemens envers Alexandre: la preuve s'en trouvait assez dans la froideur de ses relations avec la Turquie et la Suède, livrées à la Russie, l'une presque entière, l'autre dépossédée de la Finlande, et même de l'île d'Aland, si voisine de Stockholm. Qu'il n'avait répondu aux cris de détresse des Suédois qu'en leur conseillant cette cession.

„Que cependant, dès 1809, l'armée russe, destinée à agir de concert avec Poniatowski dans la Gallicie autrichienne, s'était présentée trop tard, trop faible, et avait agi perfidement; que depuis, Alexandre, par l'ukase du 31 décembre 1810, avait manqué au système continental, et avait, par ses prohibitions, déclaré une guerre réelle au commerce français; qu'il savait bien que l'intérêt et l'esprit national des Russes avaient pu l'y contraindre, mais qu'alors il avait fait dire à leur empereur

qu'il concevait sa position, et qu'il entrerait dans tous les arrangemens qu'exigerait son repos; et pourtant qu'Alexandre, au lieu de modifier son ukase, avait rassemblé quatre-vingt-dix mille hommes, sous prétexte de soutenir ses douaniers; qu'il s'était laissé gagner par l'Angleterre; qu'enfin aujourd'hui, ce prince refusait de reconnaître la trente-deuxième division militaire, et demandait l'évacuation de la Prusse par les Français; ce qui équivalait à une déclaration de guerre."

A travers ces griefs, on croyait voir que la fierté de Napoléon était blessée de l'attitude indépendante que reprenait chaque jour la Russie. L'expropriation de la princesse russe d'Oldenbourg de son duché amena d'autres conjectures: on disait que des insinuations faites, soit à Tilsitt, soit à Erfurt, sur un divorce, après lequel une alliance plus intime pourrait être contractée avec la Russie, n'avaient pas été encouragées, et que Napoléon s'en souvenait encore; ce fait est affirmé par les uns et nié par d'autres.

Au reste, toutes ces passions, qui gouvernent si despotiquement les autres hommes, étaient de trop faibles mobiles pour un génie aussi ferme et aussi vaste; elles purent tout au plus déterminer en lui de premiers mouvemens qui l'engagèrent plus tôt qu'il n'eût voulu. Mais sans pénétrer si avant dans les replis de cette grande ame, une seule pensée, un fait évident suffisait pour le précipiter tôt ou tard dans

cette lutte décisive: c'était l'existence d'un empire rival du sien par une égale grandeur, mais jeune encore comme son prince, et grandissant chaque jour; quand l'empire français, déjà mur comme son empereur, ne pouvait plus guère que décroître.

A quelque hauteur qu'il eût élevé le trône du sud et de l'ouest de l'Europe, Napoléon apercevait le trône septentrional d'Alexandre, prêt encore à le dominer par sa position éternellement menaçante. Sur ces sommets glacés de l'Europe, d'où jadis s'étaient précipités tant de flots de barbares, il voyait se former tous les élémens d'un nouveau débordement. Jusque là l'Autriche et la Prusse avaient été des barrières suffisantes, mais lui-même les avait renversées ou abaissées: il restait donc seul en présence, et seul le défenseur de la civilisation, de la richesse et de toutes les jouissances des peuples du sud, contre la rudesse ignorante, contre les désirs avides des peuples pauvres du nord, et contre l'ambition de leur empereur et de sa noblesse.

Il était évident que la guerre seule pouvait décider de ce grand débat, de cette grande et éternelle lutte du pauvre contre le riche; et cependant, de notre côté, cette guerre n'était ni européenne ni même nationale. L'Europe y marchait à contre-cœur, parceque le but de cette expédition était d'ajouter aux forces de celui qui l'avait conquise. La France épuisée voulait du repos; ses grands, qui for-

maient la cour de Napoléon, s'effrayaient de ce redoublement de guerre, de la dispersion, de nos armées de Cadix à Moscou; et tout en concevant la nécessité à venir de ce grand débat, l'urgence ne leur en était pas démontrée.

Ils savaient que c'était sur-tout dans l'intérêt de sa politique qu'il fallait chercher à ébranler un prince dont le principe était „qu'il y a des hommes dont la conduite ne peut que rarement être réglée par leurs sentimens, mais toujours par les circonstances.“ Dans cette pensée, ses ministres lui dirent, l'un 1), „que ses finances avaient besoin de repos;“ mais il répondit: „Au contraire, elles s'embarrassent, il leur faut la guerre.“ Un autre 2) ajouta „qu'à la vérité jamais l'état de ses revenus n'avait été plus satisfaisant: qu'après un compte rendu de trois à quatre milliards, il était admirable qu'on se trouvât sans dettes exigibles; mais que tant de prospérités touchaient à leur terme, puisqu'il paraissait qu'avec l'année 1812 allait commencer une campagne ruineuse: que jusque là, la guerre avait nourri la guerre; que par-tout on avait trouvé la table mise; mais qu'à l'avenir nous ne pourrions plus vivre aux dépens de l'Allemagne, devenue notre alliée: bien loin de là, il faudrait nourrir ses contingens, et cela sans

---

1) Le comte Mollien.
2) Le duc de Gaëte.

espoir de dédommagemens, quel que fût le succès, car on aurait à payer de Paris, chaque ration de pain qui se mangerait à Moscou, les nouveaux champs de bataille n'offrant à recueillir, après la gloire, que des chanvres, des goudrons et des mâtures, qui ne serviraient sans doute pas à acquitter les frais d'une guerre continentale. Que la France n'était pas en état de défrayer ainsi l'Europe, surtout dans l'instant où ses ressources s'écoulaient vers l'Espagne; que c'était mettre à-la-fois le feu aux extrémités, et qu'alors, refluant vers le centre épuisé par tant d'efforts, il pourrait nous consumer nous-mêmes."

Ce ministre avait été écouté: l'empereur le regardait d'un air riant, accompagné d'une caresse qui lui était familière. Il pensait avoir persuadé, mais Napoléon lui dit: „Vous croyez donc que je ne saurai pas bien à qui faire payer les frais de la guerre?" Le duc cherchait à comprendre sur qui tomberait ce fardeau, quand l'empereur, par un seul mot, dévoilant toute la grandeur de ses projets, ferma la bouche à son ministre étonné.

Il n'appréciait pourtant que trop bien toutes les difficultés de son entreprise. Ce fut là peut-être ce qui lui attira le reproche de s'être servi d'un moyen qu'il avait repoussé dans la guerre d'Autriche, et dont, en 1793, le célèbre Pitt avait donné l'exemple.

Vers la fin de 1811, le préfet de police de Paris

apprit, dit-on, qu'un imprimeur contrefaisait secrètement des billets de banque russes; il l'envoie saisir; celui-ci résiste: mais enfin sa maison est forcée, et il est conduit devant le magistrat, qu'il étonne par son assurance, et plus encore en se réclamant du ministre de la police. Cet imprimeur fut relâché sur-le-champ; on a même ajouté qu'il continua sa contrefaçon, et que, dès nos premiers pas en Lithuanie, nous répandîmes le bruit qu'à Vilna nous nous étions emparés de plusieurs millions de billets de banque russes, dans les caisses de l'armée ennemie.

Qu'elle qu'ait été l'origine de cette fausse monnaie, Napoléon ne la vit qu'avec une extrême répugnance: on ignore même s'il se décida à en faire usage; du moins est-il certain qu'aux jours de notre retraite, et quand nous abandonnâmes Vilna, la plupart de ces billets s'y retrouvèrent intacts, et furent brûlés par ces ordres.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Cependant Poniatowski, à qui cette expédition semblait promettre un trône, se joignait généreusement aux ministres de l'empereur pour lui en montrer le danger. Dans ce prince polonais, l'amour de la patrie était une noble et grande passion; sa vie et sa mort l'ont prouvé; mais elle ne l'aveuglait pas. Il

peignit la Lithuanie déserte, peu praticable; sa noblesse déjà presque à demi russe, le caractère des habitans froid et peu empressé; mais l'empereur impatient l'interrompit; il voulait des renseignemens pour entreprendre, et non pour s'abstenir.

Il est vrai que la plupart de ces objections n'étaient qu'une faible répétition de toutes celles qui, dès long-tems, s'étaient présentées à son esprit. On ignorait jusqu'à quel point il avait mesuré le danger; ses efforts multipliés, depuis le 30 décembre 1810, pour connaître le terrain qui tôt ou tard devait infailliblement devenir le théâtre d'une guerre décisive; combien d'émissaires il avait envoyés le reconnaître; la multitude de mémoires qu'il s'était fait donner sur les routes de Pétersbourg et de Moscou; sur l'esprit des habitans, principalement sur celui de la classe marchande; enfin sur les ressources de toute nature que le pays pourrait offrir: s'il persistait, c'est que, loin de s'abuser sur la force, il ne partageait pas cette confiance, qui peut-être empêchait d'apercevoir combien l'affaiblissement de la Russie importait à l'existence à venir du grand empire français.

Dans cette vue, il s'adressa encore à trois de ses grands officiers[1], dont les services et l'attachement

1) Le duc de Frioul, le comte de Ségur, père de l'auteur, le duc de Vicence.

connus autorisaient la franchise; tous les trois, comme ministres, envoyés et ambassadeurs, avaient, à différentes époques, connu la Russie. Il s'attacha à leur persuader l'utilité, la justice et la nécessité de cette guerre; mais l'un d'eux [1]) sur-tout l'interrompait souvent avec impatience: car, dès qu'une discussion était établie, Napoléon en souffrait les écarts.

Ce grand officier, s'abandonnant à cette impétueuse et inflexible franchise qu'il tenait de son caractère, de son éducation militaire, et peut-être aussi de la province où il était né, s'écriait: „qu'il ne fallait pas s'abuser, ni prétendre abuser les autres; qu'en s'emparant du continent, et même des états de la famille de son allié, on ne pouvait accuser cet allié de manquer au système continental! Quand les armées françaises couvraient l'Europe, comment reprocher aux Russes leur armée? Etait-ce à l'ambititon de Napoléon à dénoncer l'ambition d'Alexandre?

„Qu'au reste, la détermination de ce prince était prise; que la Russie une fois envahie, il n'y aurait plus de paix à attendre tant qu'un Français resterait sur son territoire: qu'en cela l'orgueil national et obstiné des Russes était d'accord avec celui de leur empereur.

„Qu'à la vérité ses sujets l'accusaient de faiblesse;

1) Le duc de Vicence.

mais que c'était à tort; qu'il ne fallait pas le juger d'après toutes les complaisances dont, à Tilsitt et à Erfurt, son admiration, son inexpérience et quelque ambition l'avaient rendu capable. Que ce prince aimait la justice; qu'il tenait à mettre le bon droit de son côté, et pouvait hésiter jusqu'à ce qu'il s'en crût appuyé, mais qu'alors il devenait inflexible; qu'enfin, en le considérant par rapport à ses sujets, il y aurait plus de danger pour lui à faire une honteuse paix, qu'à soutenir une guerre malheureuse.

„Comment au reste ne pas voir que, dans cette guerre, tout était à craindre, jusqu'à nos alliés? Napoléon n'entendait-il pas leurs rois inquiets dire qu'ils n'étaient que ses préfets? Pour se tourner contre lui, tous n'attendaient qu'une occasion; pourquoi risquer de la faire naître?"

Alors, appuyé de ses deux collègues, ce général ajoutait: „que, depuis 1805, un système de guerre qui forçait au maraudage le soldat le plus discipliné avait semé de haines toute cette Allemagne qu'aujourd'hui l'Empereur voulait franchir. Allait-il donc se jeter, avec son armée, par-delà tous ces peuples qui n'ont point encore cicatrisé les plaies qu'ils nous doivent? Que d'inimitiés, que de vengeances ce serait mettre entre la France et lui!

„Et à qui demandait-il ses points d'appui? A cette Prusse que nous dévorons depuis cinq ans, et dont l'alliance est feinte et forcée. Il va donc tracer la

plus longue ligne d'opérations qui fut jamais, sur une terre où règne une crainte silencieuse, souple, perfide, qui, telle que cette cendre des volcans, cache des feux terribles dont le moindre choc peut produire l'éruption [1])!

„Après [2]) tout enfin, que lui reviendra-t-il de tant de conquêtes? de substituer à des rois des lieutenans, qui, plus ambitieux que les généraux d'Alexandre, les imiteront peut-être, sans attendre la mort de leur souverain: mort qu'au reste il rencontrera infailliblement sur tant de champs de bataille, et cela avant d'avoir consolidé son ouvrage, chaque guerre réveillant dans l'intérieur l'espoir de tous les partis, et remettant en question ce qui était résolu.

„Voulait-il connaître les discours de l'armée? Eh bien! on y disait que ses meilleurs soldats étaient en Espagne; que les régimens, trop souvent recrutés, manquaient d'ensemble; qu'ils ne se connaissaient pas entre eux; qu'on était incertain si l'on pourrait compter l'un sur l'autre dans le danger; que le premier rang cachait en vain la faiblesse des deux autres; que déjà, faute d'âge et de santé, beaucoup succombaient dans les premières marches sous le seul poids de leurs sacs et de leurs armes.

---

1) Le duc de Vicence, le comte de Ségur, père de l'auteur.

2) Le comte de Ségur.

„Et pourtant, dans cette expédition, c'était moins la guerre qui déplaisait que le pays où l'on allait la porter [1]. Les Lithuaniens nous appelaient, disait-on; mais sur quel sol? dans quel climat? au milieu de quelles mœurs? On les connaissait trop par la campagne de 1806: où pouvoir jamais s'arrêter dans ces plaines plates et dénuées de toute espèce de position fortifiée par l'art ou la nature?

„Ne savait-on pas que tous les élémens défendaient ces contrées depuis le premier d'octobre jusqu'au premier de juin; que, hors du court intervalle compris entre ces deux époques, une armée engagée dans ces déserts de boue ou de glace y pouvait périr tout entière et sans gloire!" Et ils ajoutaient: „que la Lithuanie était déjà l'Asie plus encore que l'Espagne n'était l'Afrique; et l'armée française, comme exilée de la France par une guerre perpétuelle, voulait du moins rester européenne.

„Enfin, quand on serait en présence de l'ennemi dans ces déserts, par quels motifs différens chaque armée serait-elle animée? Pour les Russes, la patrie, l'indépendance, tous les intérêts privés et publics, jusqu'aux vœux secrets de nos alliés! Pour nous, et contre tant d'obstacles, la gloire toute seule, même sans la cupidité, que l'affreuse pauvreté de ces climats ne pourrait tenter.

1) Le duc de Frioul, le comte de Ségur, le duc de Vicence.

„Et quel but pour tant de travaux?" Les Français ne se reconnaissaient déjà plus au milieu d'une patrie qu'aucune frontière naturelle ne limitait plus, et tant y devenait grande la diversité des mœurs, des figures et des langages.“ A ce propos le plus âgé de ces grands officiers 1) ajouta: „qu'on ne s'étendait pas ainsi sans s'affaiblir; que c'était perdre la France dans l'Europe, car enfin quand la France serait l'Europe, il n'y aurait plus de France. Déjà même un tel départ ne va-t-il pas la laisser solitaire, déserte, sans chef, sans armée, accessible à toute diversion? qui donc la défendra?“ „*Ma renommée!*“ s'écria l'empereur. „*J'y laisse mon nom et la crainte qu'inspire une nation armée!*“

Et, sans paraître ébranlé par tant d'objections, il annonçait: „qu'il allait organiser l'empire en cohortes de ban et d'arrière-ban, et laisser, sans défiance, à des Français, la garde de la France, de sa couronne et de sa gloire.

„Que quant à la Prusse, il s'était assuré de sa tranquillité, par l'impossibilité où il l'avait mise de remuer, même dans le cas d'une défaite, ou d'une descente des Anglais sur les côtes de la mer du Nord et sur nos derrières. Qu'il tenait dans sa main la police civile et militaire de ce royaume; qu'il était maître de Stettin, Custrin, Glogau, Torgau, Span-

---

1) M. de Ségur.

dau, et de Magdebourg; qu'il aurait des officiers clairvoyans à Colberg et une armée à Berlin; qu'avec ces moyens et la loyauté de la Saxe, il n'avait rien à craindre de l'inimitié prussienne.

„Que pour le reste de l'Allemagne, une vieille politique l'attachait à la France, ainsi que les mariages avec les maisons de Bade, de Bavière, et d'Autriche; qu'il comptait sur ceux de ses rois qui lui devaient leur nouveau titre. Qu'après avoir enchaîné l'anarchie, et s'être rangé du parti des rois, fort comme il l'était, ceux-ci ne pourraient l'attaquer qu'en soulevant leurs peuples par les principes de la démocratie: mais que sans doute les souverains ne s'allieraient pas à cette ennemie naturelle des trônes, qui sans lui les aurait renversés, et contre laquelle lui seul pouvait les défendre.

„Que d'ailleurs les Allemands étaient d'un génie méthodique et lent, et qu'avec eux il aurait toujours le tems pour lui; qu'il régnait dans toutes les forteresses de la Prusse; que Dantzick était un second Gibraltar.“ Ce qui est inexact, sur-tout en hiver. „Que la Russie devait effrayer l'Europe de son gouvernement militaire et conquérant, comme de sa population sauvage, déjà si nombreuse, et qui augmentait d'un demi-million tous les ans: n'avait-on pas vu ses armées dans toute l'Italie, en Allemagne, et jusque sur le Rhin! Qu'en demandant l'évacuation de la Prusse, elle voulait une chose impossible,

parceque se dessaisir de la Prusse, après l'avoir tant ulcérée, c'était la donner à la Russie, qui s'en servirait contre nous."

Poursuivant ensuite avec plus de chaleur, il s'écriait: „Pourquoi menacer mon absence des différens partis encore existans dans l'intérieur de l'empire? Où sont-ils? je n'en vois qu'un seul contre moi, celui de quelques royalistes, la plupart de l'ancienne noblesse, vieux, et sans expérience. Mais ils redoutent plus ma perte qu'ils ne la désirent. Voici ce que je leur ai dit en Normandie: On me vante fort comme grand capitaine, comme politique habile, et l'on ne parle guère de moi comme administrateur; pourtant ce que j'ai fait de plus difficile et de plus utile a été d'arrêter le torrent révolutionnaire; il aurait tout englouti, l'Europe et vous! J'ai réuni les partis les plus opposés, mêlé les classes rivales; et, parmi vous cependant, quelques nobles obstinés résistent: ils refusent mes places! Eh! que m'importe à moi? c'est pour votre bien, pour votre salut que je vous les offre. Que feriez-vous seuls et sans moi? Vous êtes une poignée contre des masses! Ne voyez-vous pas qu'il faut éteindre cette guerre du tiers-état contre la noblesse, par un mélange complet de ce qu'il y a de mieux dans les deux classes? Je vous tends la main, et vous la repoussez! Mais qu'ai-je besoin de vous? Quand je vous soutiens, je me fais tort à moi-

taine; et, à cet égard, les faits parleront, c'est à eux à en décider.

CHAPITRE TROISIÈME.

Ainsi Napoléon répondait à tout; son habile main savait saisir et manier à propos tous les esprits; et, en effet, dès qu'il voulait séduire, il y avait dans son entretien une espèce d'enchantement dont il était impossible de se défendre: on se sentait moins fort que lui, et comme contraint de se soumettre à son influence. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une espèce de puissance magnétique; car son génie ardent et mobile est tout entier dans chacun de ses désirs, le moindre comme le plus important; il veut, et toutes ses forces, toutes ses facultés se réunissent pour accomplir; elles accourent, se précipitent, et, dociles, elles prennent à l'instant même les formes qui lui plaisent.

Aussi la plupart de ceux qu'il avait en vue d'engager se trouvaient-ils entraînés comme hors d'eux-mêmes. On se sentait flatté de voir ce maître de l'Europe sembler n'avoir plus d'autre ambition, d'autre volonté que celle de vous convaincre; de voir ces traits, pour tant d'autres si terribles, n'exprimer pour vous qu'une douce et touchante bienveillance; d'en-

tendre cet homme mystérieux, et dont chaque parole était historique, céder comme pour vous seul à l'irrésistible attrait du plus naïf et du plus confiant épanchement : et cette voix, en vous parlant, si caressante, n'était-ce pas celle dont le moindre son retentissait dans toute l'Europe, déclarait des guerres, décidait des batailles, fixait le sort des empires, élevait ou détruisait les réputations! Quel amour-propre pouvait résister au charme d'une si grande séduction! on en était saisi de toutes parts; son éloquence était d'autant plus persuasive, que lui-même semblait persuadé.

Dans cette occasion, il n'y eut pas de teintes si variées dont sa vive et fertile imagination ne colorât son projet pour convaincre et entraîner. Le même texte lui fournissait mille argumens divers : c'est le caractère et la position de chacun de ses interlocuteurs qui l'inspirent; il l'entraîne dans son entreprise, en la lui faisant envisager sous la forme, avec la couleur, et du côté qui doit lui plaire.

Voilà comme il fait entrevoir à celui qu'effraie la dépense, qu'un autre paiera cette conquête de la Russie, qu'il veut lui faire approuver.

Il dit au militaire que cette expédition hasardeuse étonne, mais qui doit être facilement séduit par la grandeur d'une idée ambitieuse, que la paix est à Constantinople, c'est-à-dire à la fin de l'Europe : il lui est libre d'entrevoir qu'alors ce ne sera pas seu-

lement à un bâton de maréchal, mais à un sceptre qu'on pourra prétendre.

Il répond au ministre 1) élevé dans l'ancien monde, et qu'épouvanterait tant de sang à verser, et d'ambition à satisfaire, „que c'est une guerre toute politique; que ce sont les Anglais seulement qu'il va attaquer en Russie; que la campagne sera courte: qu'après on se reposera; que c'est le cinquième acte, le dénouement."

„Avec d'autres, c'est la puissance, l'ambition des Russes et la force des évènemens qui l'entraînent à la guerre malgré lui. Devant les hommes superficiels et sans expérience, avec lesquels il ne veut ni s'expliquer, ni se donner la peine de feindre, il s'écrie brusquement: „Vous ne comprenez rien à tout ceci, vous en ignorez les antécédens et les conséquens!"

Mais, avec les princes de sa famille, il s'est déclaré depuis long-tems; il s'est plaint de ce qu'ils n'appréciaient pas assez sa position. „Ne voyez-vous pas," leur a-t-il dit, „que je ne suis point né sur le trône; que je dois m'y soutenir comme j'y suis monté, par la gloire; qu'il faut qu'elle aille en croissant; qu'un particulier devenu souverain, comme moi, ne peut plus s'arrêter; qu'il faut qu'il monte sans cesse, et qu'il est perdu s'il reste stationnaire?"

Alors, il montrait toutes les anciennes dynasties

1) Le comte Molé.

armées contre la sienne, tramant des complots, préparant des guerres, et cherchant à détruire en lui le dangereux exemple d'un roi né de lui-même. Voilà pourquoi toute paix, à ses yeux, était une conspiration des faibles contre le fort, des vaincus contre le vainqueur, et sur-tout des grands par leur naissance, contre les grands par eux-mêmes. Tant de coalitions successives l'avaient confirmé dans cette appréhension! Aussi pensait-il souvent à ne plus souffrir de puissance ancienne en Europe, et voulait-il seul faire époque, être une ère nouvelle pour les trônes, et qu'enfin tout datât de lui.

Il se découvrait ainsi tout entier aux yeux de sa famille, par ces vives peintures de sa position politique, qui ne paraîtront peut-être plus aujourd'hui ni fausses, ni trop chargées; et pourtant la douce Joséphine, toujours occupée à le retenir et à le calmer, lui avait souvent fait entendre, „qu'avec le sentiment de la supériorité de son génie, il semblait n'avoir jamais assez celui de sa puissance; que, comme à ces caractères jaloux, il lui en fallait sans cesse des preuves. Comment, à travers les bruyantes acclamations de l'Europe, son oreille inquiète pouvait-elle entendre quelques voix isolées qui contestaient sa légitimité? qu'ainsi son esprit inquiet cherchait toujours l'agitation comme son élément; que, fort pour désirer, faible pour jouir, il serait donc le seul qu'il n'eût pu vaincre.

Mais, en 1811, Joséphine était séparée de Napoléon; et, quoiqu'il allât encore lui rendre des soins dans sa retraite, la voix de cette impératrice avait perdu cette influence que donne une présence continuelle, de tendres habitudes, et le besoin des doux épanchemens.

Cependant, de nouveaux démêlés avec le pape compliquaient la position de la France. Napoléon s'adressait alors au cardinal Fesch. C'était un prêtre zélé, et tout bouillant d'une vivacité italienne: il défendait les droits ultramontains avec une ardente opiniâtreté; et telle était la chaleur de ses discussions avec l'empereur, que, dans une occasion précédente, celui-ci, tout irrité, s'était emporté jusqu'à lui crier, qu'il le réduirait à obéir!" — „Eh! qui conteste votre puissance?" répondit le cardinal: „mais force n'est pas raison; car si j'ai raison, toute votre puissance ne me fera point avoir tort. D'ailleurs, votre majesté sait que je ne crains pas le martyre." — „Le martyre!" répliqua Napoléon en passant de la violence au sourire, „ah! n'y comptez pas, monsieur le cardinal; c'est une affaire où il faut être deux, et quant à moi je ne veux martyriser personne."

Ces discussions prirent, dit-on, un caractère plus grave vers la fin de 1811. Un témoin assure qu'alors le cardinal, jusque-là étranger à la politique, la mêla à ses controverses religieuses; qu'il conjura Napoléon de ne pas s'attaquer ainsi aux hommes, aux élémens

aux religions, à la terre et au ciel à-la-fois; et qu'enfin il lui montra la crainte de le voir succomber sous le poids de tant d'inimitiés.

Pour toute réponse à cette vive attaque, l'empereur le prit par la main, le conduisit à la fenètre, l'ouvrit, et lui dit: „Voyez-vous là-haut cette étoile?“ — „Non, sire.“ — „Regardez bien.“ — „Sire, je ne la vois pas.“ — „Eh bien! moi je la vois!“ s'écria Napoléon. Le cardinal, saisi d'étonnement, se tut, s'imaginant qu'il n'y avait plus de voix humaine assez forte pour se faire entendre d'une ambition si colossale qu'elle atteignait déjà les cieux.

Quant au témoin de cette scène singulière, il comprit tout autrement les paroles de son chef. Elles ne lui parurent point l'expression d'une confiance exagérée dans sa fortune, mais plutôt celle de la grande différence que Napoléon établissait entre les aperçus de son génie et ceux de la politique du cardinal.

Mais, en supposant même que l'ame de Napoléon n'ait point été exempte d'un penchant à la superstition, son esprit était à-la-fois trop ferme et trop éclairé, pour laisser dépendre d'une faiblesse d'aussi grandes destinées. Une grande inquiétude le préoccupait: c'était la pensée de cette même mort qu'il semblait braver. Il sentait ses forces s'affaiblir, et craignait qu'après lui cet empire français, ce grand trophée de tant de travaux et de victoires, ne fût démembré.

„L'empereur russe était," disait-il, „le seul souverain qui pesât encore sur le sommet de cet immense édifice. Jeune et plein de vie, les forces de ce rival croissaient encore, quand déjà les siennes déclinaient." Il lui semblait que, des bords du Niémen, Alexandre n'attendait que la nouvelle de sa mort pour se saisir du sceptre de l'Europe, et l'arracher des mains de son faible successeur. „Quand l'Italie entière, la Suisse, l'Autriche, la Prusse, et toute l'Allemagne, marchaient sous ses aigles, qu'attendrait-il donc pour prévenir ce danger, et pour consolider le grand empire, en rejetant Alexandre et la puissance russe, affaiblie de la perte de toute la Pologne, au-delà du Borysthène!"

Telles furent ses paroles prononcées dans le secret de l'intimité; elles renferment sans doute le véritable motif de cette terrible guerre. Quant à sa précipitation à la commencer, il semblait qu'il se hâtât, poussé par l'instinct d'une mort prochaine. Une humeur âcre répandue dans son sang, et qu'il accusait de son irascibilité, „mais sans laquelle," disait-il, „on ne gagnait pas de batailles," le dévorait. Qui de nous a su pénétrer assez avant dans l'organisation humaine, pour affirmer que ce vice caché ne fut pas l'une des causes de cette inquiète activité qui hâta les événements, et fit sa grandeur et sa chute?

Cet ennemi intérieur se manifestait de plus en plus

sa présence par une douleur secrète, et par de violentes convulsions d'estomac qu'il lui faisait éprouver. Dès 1806, à Varsovie, dans une de ces crises douloureuses, on [1]) avait entendu Napoléon s'écrier „qu'il portait en lui le principe d'une fin prématurée, et qu'il périrait du même mal que son père.“

Déjà pour lui, les courts exercices de la chasse, le galop des chevaux les plus doux, étaient une fatigue: comment soutiendrait-il donc les longues journées, et les mouvemens rapides et violens par lesquels les combats se préparent? Aussi pendant que, même autour de lui, la plupart le croyaient emporté vers la Russie par sa grande ambition, par l'inquiétude de son esprit et par son amour pour la guerre, seul et presque sans témoin, il en pesait l'énorme poids, et, poussé par la nécessité, il ne s'y décidait qu'après une pénible hésitation.

Enfin, le 3 août 1811, dans une audience, au milieu des envoyés de toute l'Europe, il éclate; mais cet emportement, présage de la guerre, est une preuve de plus de sa répugnance à la commencer. Peut-être la défaite que viennent d'essuyer les Russes à Routschouk a-t-elle enflé son espoir, et pense-t-il qu'en menaçant, il arrêtera les préparatifs d'Alexandre.

C'est au prince Kourakin qu'il s'est adressé. Cet ambassadeur vient de protester des intentions paci-

---

1) Le comte de Lobau.

fiques de son souverain, il l'interrompt: „Non, son maître veut la guerre; il sait par ses généraux que les armées russes accourent sur le Niémen! L'empereur Alexandre trompe et gagne tous ses envoyés!“ Puis apercevant Caulaincourt, il traverse rapidement la salle, et l'interpellant avec violence: „Oui, vous aussi vous êtes devenu Russe. Vous êtes séduit par l'empereur Alexandre.“ Le duc répliqua fermement: „Oui, sire, parceque, dans cette question, je le crois Français.“ Napoléon se tut, mais depuis ce moment il traita froidement ce grand-officier, sans pourtant le rebuter; plusieurs fois même il essaya, par de nouveaux raisonnemens, entremêlés de caresses familières, de le faire rentrer dans son opinion, mais inutilement; il le trouva toujours inflexible, prêt à le servir, mais sans l'approuver.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Pendant que Napoléon, entraîné par son caractère, par sa position, et par les circonstances, paraissait ainsi désirer et hâter l'instant des combats, il gardait le secret de sa perplexité; l'année 1811 s'écoulant en pourparlers de paix et en préparatifs de guerre. 1812 venait de commencer, et déjà l'horizon s'obscurcis-

sait. Nos armées d'Espagne avaient fléchi : Ciudad-Rodrigo venait d'être reprise par les Anglais (19 janvier 1812); les discussions de Napoléon avec le pape s'aigrissaient; Kutusof avait détruit l'armée turque sur le Danube (8 décembre 1811); la France même devenait inquiète pour ses subsistances : tout enfin semblait détourner les regards de Napoléon de la Russie, les ramener sur la France, et les y fixer; et lui, bien loin de s'aveugler, il reconnaissait dans ces contrariétés les avertissemens d'une fortune toujours fidèle.

Ce fut surtout au milieu de ces longues nuits d'hiver, où l'on reste long-tems seul avec soi-même, que son étoile parut l'éclairer de sa plus vive lumière; elle lui montre les différens génies de tant de peuples vaincus, attendant en silence le moment de venger leur injure; les dangers qu'il court affronter, ceux qu'il laisse derrière lui, même chez lui; que, comme les états de son armée, les tables de la population de son empire étaient trompeuses, non par leur force numérique, mais par leur force réelle; on n'y compte que des hommes vieillis par le tems ou par la guerre, et des enfans; presque plus d'hommes faits! Où étaient-ils? Les pleurs des femmes, les cris des mères le disaient assez! penchées laborieusement sur cette terre qui sans elles resterait inculte, elles maudissent la guerre en lui!

Et cependant, il allait attaquer la Russie sans avoir

soumis l'Fspagne; oublìant ce principe, dont lui-même donna si souvent le précepte et l'exemple. „de ne jamais entreprendre sur deux points à-la-fois, mais sur un seul, et toujours en masse!" Pourquoi enfin sortirait-il d'une situation brillante, quoique non assurée, pour se jeter dans une position si critique, où le moindre échec pouvait tout perdre, où tout revers serait décisif?

En ce moment, aucune nécessité de position, aucun sentiment d'amour-propre ne pouvait forcer Napoléon à combattre ses propres raisonnemens, et l'empêcher de s'écouter lui-même. Aussi devient-il soucieux et agité. Il rassemble les différens états de situation de chaque puissance de l'Europe; il s'en fait composer un résumé exact et complet, et s'absorbe dans cette lecture: son anxiété s'accroît; pour lui surtout, l'irrésolution est un supplice.

Souvent on le voit à demi renversé sur un sofa, où il reste plusieurs heures, plongé dans une méditation profonde; puis il en sort tout-à-coup, comme en sursaut, convulsivement, et par des exclamations: il croit s'entendre nommer, et s'écrie: „Qui m'appelle?" Alors se levant, et marchant avec agitation: „Non, sans doute," s'est-il enfin écrié, „rien n'est assez établi autour de moi, même chez moi, pour une guerre aussi lointaine! il faut la retarder de trois ans." Et il donne ordre qu'on laisse toujours sur sa table le résumé qui l'éclaire sur les dangers de sa position. Souvent il le

relit, et chaque fois il approuve et répète ses premières conclusions.

On ignore ce que lui dicta une si salutaire inspiration; ce qui est certain, c'est que vers cette époque (le 25 mars 1812) Czernicheff porta de nouvelles propositions à son souverain. Napoléon offrait de déclarer qu'il ne contribuerait ni directement ni indirectement au rétablissement d'un royaume de Pologne, et de s'entendre sur les autres griefs.

Plus tard, le 17 avril, le duc de Bassano proposa à Castlereagh un arrangement relatif à la péninsule et au royaume des Deux-Siciles; et pour le reste, de traiter sur cette base, que chacune des deux puissances garderait ce que l'autre ne pouvait pas lui ôter par la guerre. Mais Castlereagh répondit, que des engagemens de bonne foi ne permettraient pas à l'Angleterre de traiter, sans préalablement reconnaître Ferdinand VII pour roi d'Espagne.

Le 25 avril, Maret, en faisant part au comte Romanzof de cette communication, répétait une partie des griefs de Napoléon contre la Russie. C'était, premièrement, l'ukase du 31 décembre 1810, qui prohibait l'entrée en Russie de la plupart des productions françaises, et détruisait le système continental; secondement, la protestation d'Alexandre contre la réunion du duché d'Oldenbourg; troisièmement, les armemens de la Russie.

Ce ministre rappelait que Napoléon avait offert

d'accorder une indemnité au duc d'Oldenbourg, et de s'engager formellement à ne jamais concourir au rétablissement de la Pologne; qu'en 1811, il avait proposé à Alexandre de donner au prince Kourakin les pouvoirs nécessaires pour qu'il traitât avec le duc de Bassano sur tous leurs griefs; mais que l'empereur russe avait éludé cette invitation, en promettant d'envoyer Nesselrode à Paris, promesse qui n'avait point eu de suite.

L'ambassadeur moscovite remit presque en même tems l'ultimatum d'Alexandre. Il voulait l'entière évacuation de la Prusse, celle de la Poméranie suédoise, une diminution de la garnison de Dantzick; du reste il offrait d'accepter une indemnité pour le duché d'Oldenbourg; il se prêtait à des arrangemens de commerce avec la France, enfin à de vaines modifications à l'ukase du 31 décembre 1810.

Mais il était trop tard: d'ailleurs, au point où l'on en était venu, cet ultimatum entraînait la guerre. Napoléon était trop fier et de lui-même et de la France; il était trop commandé par sa position, pour céder devant un négociateur menaçant, pour laisser la Prusse libre de se jeter dans les bras que lui tendaient les Russes, et pour abandonner ainsi la Pologne. Il s'était engagé trop avant, il fallait rétrograder pour trouver un point d'arrêt: et, dans sa position, Napoléon considérait tout pas rétrograde comme le commencement d'une chute complète.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Ses vœux tardifs n'étant pas exaucés, il envisage l'énormité de ses forces, il revient sur les souvenirs de Tilsitt et d'Erfurt, il accueille des renseignemens inexacts sur le caractère de son rival. Tantôt il espère qu'Alexandre fléchira devant l'approche d'une si menaçante invasion, tantôt il cède à son imagination conquérante; il la laisse avec complaisance se déployer de Cadix à Kasan, et couvrir l'Europe entière. Alors son génie semble ne plus se plaire qu'à Moscou. Cette ville est à huit cents lieues de lui, et déjà il prend sur elle des renseignemens comme sur un lieu qu'on est à la veille d'occuper. Un Français, un médecin, arrivait de cette capitale; il l'interroge sur les maladies qui y règnent; il remonte même jusqu'à la peste qui jadis a désolé cette ville; il en veut connaître l'origine, les progrès, la fin. Les réponses de ce médecin le satisfont; il l'attache à son service.

Toutefois, sentant le péril où il s'engage, il cherche à s'entourer de tous les siens. Talleyrand même a été rappelé; il devait être envoyé à Varsovie, mais la jalousie d'un compétiteur et une intrigue le rejettent dans la disgrace. Napoléon, abusé par une calomnie adroitement répandue, crut en avoir été

trahi. Sa colère fut extrême, son expression terrible. Savary fit pour l'éclairer de vains efforts, qu'il prolongea jusqu'à l'époque de notre entrée à Vilna ; là, ce ministre envoyait encore à l'empereur une lettre de Talleyrand : elle montrait l'influence de la Turquie et de la Suède sur la guerre de Russie, et offrait son zèle pour ces deux négociations.

Mais Napoléon n'y répondit que par une exclamation de dédain : „Cet homme se croyait-il si nécessaire ! pensait-il l'instruire !" Puis il força son secrétaire d'envoyer cette lettre à celui-là même de ses ministres qui redoutait le plus le crédit de Talleyrand.

Il ne serait pas exact de dire qu'autour de Napoléon tous virent cette guerre d'un œil inquiet : on entendit dans l'intérieur du palais, comme au-dehors, l'ardeur de beaucoup de militaires répondre à la politique de leur chef. La plupart s'accordèrent sur la possibilité de conquérir la Russie, soit que leur espoir y vît à acquérir, suivant leur position, depuis un simple grade jusqu'à un trône ; soit qu'ils se fussent laissé prendre à l'enthousiasme des Polonais ; ou qu'en effet cette expédition, conduite avec sagesse, dût réussir ; soit enfin qu'avec Napoléon tout leur parût possible.

Parmi les ministres de l'empereur, pluiseurs désapprouvèrent ; le plus grand nombre se tut ; un seul fut accusé de flatterie, et ce fut sans fondement.

On l'entendait, il est vrai, répéter, „que l'empereur n'étant pas assez grand, qu'il fallait qu'il fût plus grand encore pour pouvoir s'arrêter.“ Mais ce ministre était réellement ce que tant de courtisans veulent paraître: il avait une foi réelle et absolue dans le génie et dans l'étoile de son souverain.

Au reste, c'est à tort qu'on impute à ses conseils une grande partie de nos malheurs; on n'influençait pas Napoléon: dès que son but était marqué et qu'il marchait pour l'atteindre, il n'admettait plus de contradictions. Lui-même semblait vouloir n'accueillir que ce qui flattait sa détermination; il repoussait avec humeur, et même avec une apparente incrédulité, les nouvelles fâcheuses, comme s'il eût craint de se laisser ébranler par elles. Cette façon d'être changea de nom suivant sa fortune: heureux, on l'appela force de caractère, malheureux, on n'y vit plus que de l'aveuglement.

Une telle disposition reconnue, conduisit quelques subalternes à lui faire des rapports infidèles. Un ministre lui-même se crut parfois obligé de garder un silence dangereux. Les premiers enflaient les espérances de succès, pour imiter la fière assurance de leur chef, quand leur aspect laissait dans son esprit l'impression de malheureux présages; le second taisait quelquefois les mauvaises nouvelles,

pour éviter, a-t-il dit, les brusques repoussemens dont alors il était accueilli.

Mais cette crainte, qui n'arrêtait pas Caulaincourt et plusieurs autres, n'eut pas plus d'influence sur Duroc, Daru, Lobau, Rapp, Lauriston, et parfois même sur Berthier. Ces ministres et ces généraux, chacun en ce qui les concernait, n'épargnaient pas la vérité à l'empereur. S'il arrivait qu'elle l'irritât, alors Duroc, sans céder, s'enveloppait d'impossibilité; Lobau résistait avec rudesse; Berthier gémissait et se retirait les larmes aux yeux; Caulaincourt et Daru, l'un pâlissant, l'autre rougissant de colère, repoussaient les vives dénégations de l'empereur, le premier avec une impétueuse opiniâtreté, et le second avec une fermeté nette et sèche

On doit au reste ajouter ici que ces discussions animées n'eurent jamais de suites fâcheuses: on se retrouvait l'instant d'après, sans qu'il y parût autrement que par un redoublement d'estime de Napoléon, pour la noble franchise qu'on venait de lui montrer.

J'ai donné ces détails parcequ'ils ne sont point ou qu'ils sont mal connus, parceque Napoléon, dans son intérieur, ne ressemblait pas à l'empereur en public, et que cette partie du palais est restée secrète. Car, dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait peu: tout était classé sévèrement, et

sorte qu'un salon ignorait l'autre. Enfin, parcequ'on ne peut bien comprendre les grands évènemens de l'histoire, qu'en connaissant bien le caractère et les mœurs de ses principaux personnages.

Cependant, une famine s'annonçait en France. Bientôt la crainte universelle accrut le mal par les précautions qu'elle suggéra. L'avarice, toujours prête à saisir toutes les voies de fortune, s'empara des grains, encore à vil prix, et attendit que la faim les lui redemandât au poids de l'or. Alors l'alarme devint générale. Napoléon fut forcé de suspendre son départ: impatient, il pressait son conseil; mais les mesures à prendre étaient graves, sa présence nécessaire; et cette guerre, où chaque heure perdue était irréparable, fut retardée de deux mois.

L'empereur ne recula pas devant cet obstacle; d'ailleurs ce retard donnait aux moissons nouvelles des Russes le tems de croître. Elles nourriront sa cavalerie; son armée traînera moins de transports à sa suite; sa marche étant plus légère, en sera plus rapide: il atteindra donc l'ennemi, et cette grande expédition, comme tant d'autres, sera terminée par une bataille.

Tel fut son espoir! car, sans s'abuser sur sa fortune, il en calculait la puissance sur les autres: elle entrait dans l'évaluation de ses forces. C'est ainsi qu'il la mettait partout où le reste lui manquait, l'ajoutant à ce que ses moyens avaient d'insuffisant,

sans craindre de l'user à force de l'employer, sûr que ses alliés, que ses ennemis y croiraient encore plus que lui-même. Toutefois, dans la suite de cette expédition, on verra qu'il fut trop confiant dans cette puissance, et qu'Alexandre sut y échapper.

Tel était Napoléon! au-dessus des passions des hommes par sa propre grandeur, et aussi, parce-qu'une plus grande passion le dominait; car ces maîtres du monde le sont-ils jamais entièrement d'eux-mêmes? Et cependant le sang allait couler; mais dans leur grande carrière, les fondateurs d'empires marchent vers leur but, comme le destin, dont ils semblent être les ministres, et que n'ont jamais arrêté ni guerre, ni tremblement de terre, ni tous ces fléaux que le ciel permet, sans daigner en faire comprendre l'utilité à ses victimes.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Le tems de délibérer était passé, et celui d'agir enfin venu. Le 9 mai 1812, Napoléon, jusque-là toujours triomphant, sort d'un palais où il ne devait plus rentrer que vaincu.

De Paris à Dresde, sa marche fut un triomphe continuel. C'était d'abord la France orientale qu'il avait à traverser; cette partie de l'empire lui était dévouée: bien différente de l'ouest et du sud, elle ne le connaissait que par des bienfaits et des triomphes. De nombreuses et brillantes armées que la fertile Allemagne attirait, et qui croyaient marcher à une gloire prompte et certaine, traversaient fièrement ces contrées, y répandaient de l'argent, en consommaient les produits. La guerre de ce côté avait toujours l'apparence de la justice.

Plus tard, quand nos heureux bulletins y arrivèrent, l'imagination, étonnée de se voir dépassée par la réalité, s'enflamma; l'enthousiasme saisit ces peuples, comme aux tems d'Austerlitz et d'Iéna: on

formait des groupes nombreux autour des courriers, on les écoutait avec ivresse, et, transporté de joie, l'on ne se séparait qu'aux cris de „Vive l'empereur! Vive notre brave armée!"

On sait d'ailleurs que de tout tems cette partie de la France fut belliqueuse. Elle est frontière: on y est élevé au bruit des armes, et les armes y sont en honneur. On y disait que cette guerre devait affranchir la Pologne, tant aimée de la France; que les barbares d'Asie, dont on menaçait l'Europe, allaient être repoussés dans leurs déserts; que Napoléon rapporterait encore une fois tous les fruits de la victoire. Ne seraient-ce pas les départemens de l'est qui les recueilleraient? Jusque-là n'avaient-ils pas dû leurs richesses à la guerre, qui faisait passer par leurs mains tout le commerce de la France avec l'Europe! En effet, bloqué partout ailleurs, l'empire ne respirait et ne s'alimentait que par ses provinces de l'est.

Depuis dix ans, leurs routes étaient couvertes de voyageurs de tous les rangs, qui venaient admirer la grande nation, sa capitale chaque jour embellie, les chefs-d'œuvre de tous les arts et de tous les siècles, que la victoire y avait rassemblés; et surtout cet homme extraordinaire, prêt à porter la gloire nationale au-delà de toutes les gloires connues. Satisfaits dans leurs intérêts, comblés dans leur amour-propre, les peuples de l'est de la France devaient donc tous

à la victoire. Ils ne se montrèrent point ingrats; aussi accompagnèrent-ils l'empereur de tous leurs vœux : ce fut partout des acclamations et des arcs de triomphe, partout un même empressement.

En Allemagne, on trouva moins d'affection, mais plus d'hommages peut-être. Vaincus et soumis, les Allemands, soit amour-propre, soit penchant pour le merveilleux, étaient tentés de voir dans Napoléon un être surnaturel. Étonnés, comme hors d'eux-mêmes, et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples s'efforçaient d'être de bonne foi ce qu'il fallait paraître.

Ils vinrent border la longue route que suivait l'empereur. Leurs princes quittèrent leurs capitales et remplirent les villes où devait s'arrêter quelques instans cet arbitre de leurs destins. L'impératrice et une cour nombreuse suivaient Napoléon; il marchait aux terribles chances d'une guerre lointaine et décisive, comme on en revient vainqueur et triomphant. Ce n'était pas ainsi que jadis il avait coutume de se présenter au combat.

Il avait souhaité que l'empereur d'Autriche, plusieurs rois, et une foule de princes, vinssent à Dresde sur son passage; son désir fut satisfait; tous accoururent : les uns guidés par l'espoir, d'autres poussés par la crainte; pour lui, son motif fut de s'assurer de son pouvoir, de le montrer, et d'en jouir.

Dans ce rapprochement avec l'antique maison d'Autriche, son ambition se plut à montrer à l'Allemagne une réunion de famille. Il pensa que cette assemblée brillante de souverains contrasterait avec l'isolement du prince russe; qu'il s'effraierait peut-être de cet abandon général. Enfin cette réunion de monarques coalisés semblait déclarer que la guerre de Russie était européenne.

Là, il était au centre de l'Allemagne, lui montrant son épouse, la fille des Césars, assise à ses côtés. Des peuples entiers s'étaient déplacés pour se précipiter sur ses pas; riches et pauvres, nobles comme plébéiens, amis et ennemis, tous accouraient. On voyait leur foule curieuse, attentive, se presser dans les rues, sur les routes, dans les places publiques; ils passaient des jours, des nuits entières, les yeux fixés sur la porte et sur les fenêtres de son palais. Ce n'est point sa couronne, son rang, le luxe de sa cour, c'est lui seul qu'ils viennent contempler; c'est un souvenir de ses traits qu'ils cherchent à recueillir: ils veulent pouvoir dire à leurs compatriotes, à leurs descendans moins heureux, qu'ils ont vu Napoléon.

Sur les théâtres, des poëtes s'abaissèrent jusqu'à le diviniser; ainsi des peuples entiers étaient ses flatteurs.

Dans ces hommages d'admiration, il y eut peu de différence entre les rois et leurs peuples; on n'attendit pas même à s'imiter, ce fut un accord unanime.

Pourtant les sentimens intérieurs n'étaient pas les mêmes.

Dans cette importante entrevue, nous étions attentifs à considérer ce que ces princes y apporteraient d'empressement, et notre chef de fierté. Nous espérions en sa prudence, ou que, blasé sur tant de puissance, il dédaignerait d'en abuser; mais celui qui, inférieur encore, n'avait parlé qu'en ordonnant, même à ses chefs, aujourd'hui vainqueur et maître de tous, pourrait-il se plier à des égards suivis et minutieux? Cependant il se montra modéré, et chercha même à plaire; mais ce fut avec effort, en laissant apercevoir la fatigue qu'il en éprouvait. Chez ces princes, il avait plutôt l'air de les recevoir que d'en être reçu.

De leur côté, on eût dit que, connaissant sa fierté, et n'espérant plus le vaincre que par lui-même, ces monarques et leurs peuples ne s'abaissaient tant autour de lui, que pour accroître disproportionnément son élévation et l'en éblouir. Dans leurs réunions, leur attitude, leurs paroles, jusqu'au son de leur voix, attestaient son ascendant sur eux. Tous étaient là pour lui seul! Ils discutaient à peine, toujours prêts à reconnaître sa supériorité, que lui ne sentait déjà que trop bien. Un suzerain n'eût pas beaucoup plus exigé de ses vassaux.

Son lever offrait un spectacle encore plus remarquable; Des princes sodverains y vinrent attendre

l'audience du vainqueur de l'Europe: ils étaient tellement mêlés à ses officiers, que souvent ceux-ci s'avertissaient de prendre garde, et de ne point froisser involontairement ces nouveaux courtisans, confondus avec eux. Ainsi la présence de Napoléon faisait disparaître les différences; il était autant leur chef que le nôtre. Cette dépendance commune semblait tout niveler autour de lui. Peut-être alors, l'orgueil militaire mal contenu, de plusieurs généraux français, choqua ces princes: on se croyait élevé jusqu'à eux; car enfin quels que soient la noblesse et le rang du vaincu, le vainqueur est son égal.

Cependant les plus sages d'entre nous s'effrayaient: ils disaient, mais sourdement, qu'il fallait se croire surnaturel pour tout dénaturer et déplacer ainsi, sans craindre d'être entraîné soi-même dans ce bouleversement universel. Ils voyaient ces monarques quitter le palais de Napoléon, l'œil et le sein gonflés des plus amers ressentimens. Ils croyaient les entendre la nuit, seuls avec leurs ministres, faisant sortir de leurs cœurs cette multitude de chagrins qu'ils avaient dévorés. Tout avait aigri leur douleur! Qu'elle était importune cette foule qu'il leur avait fallu traverser, pour parvenir à la porte de leur superbe dominateur! et cependant la leur restait déserte; car tout, même leurs peuples, semblait les trahir. En proclamant son bonheur; ne voyait-on pas qu'on insultait à leur infortune? Ils étaient donc venus à Dresde

pour relever l'éclat du triomphe de Napoléon; car c'était d'eux qu'il triomphait ainsi: chaque cri d'admiration pour lui étant un cri de reproche contre eux; sa grandeur étant leur abaissement; ses victoires, leurs défaites.

Ils répandaient sans doute ainsi leur amertume, et chaque jour la haine se creusait dans leur sein de plus profondes demeures. On vit d'abord un prince se soustraire à cette pénible position par un départ précipité. L'impératrice d'Autriche, dont le général Bonaparte avait dépossédé les aïeux en Italie, se distinguait par son aversion, qu'elle déguisait vainement: elle lui échappait par de premiers mouvemens que saisissait Napoléon, et qu'il domptait en souriant; mais elle employait son esprit et sa grace à pénétrer doucement dans les cœurs pour y semer sa haine.

L'impératrice de France augmenta involontairement cette funeste disposition. On la vit effacer sa belle-mère par l'éclat de sa parure: si Napoléon exigeait plus de réserve, elle résistait, pleurait même, et l'empereur cédait, soit attendrissement, fatigue, ou distraction. On assure encore que, malgré son origine, il échappa à cette princesse de mortifier l'amour-propre allemand, par des comparaisons peu mesurées, entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Napoléon l'en grondait, mais doucement; ce patriotisme qu'il avait inspiré lui plai-

[illegible] ces imprudences par des [illegible]

[illegible] que froisser beau- [illegible] amours-propres en [illegible] s'étant ef- [illegible] satisfaits : en at- [illegible] des marches de son [illegible] colonnes traversaient [illegible] s'occupa donc sur- [illegible]

[illegible] ambassadeur de France [illegible] demander à l'empe- [illegible] lui communiquer [illegible]. Le général Nar- [illegible] partit pour le [illegible] afin d'assurer ce [illegible] de la France, et [illegible]. L'archevêque de [illegible] du patrio- [illegible] à perdre [illegible] l'espoir d'une in- [illegible]

[illegible] on s'était [illegible] de Prusse grossir [illegible] qu'elle lui [illegible] d'autant [illegible] Sa présence devait [illegible] par Narbonne,

il se décide à venir. On annonce son arrivée à l'empereur; celui-ci irrité refuse d'abord de le recevoir: „Que lui veut ce prince! N'était-ce pas assez de l'importunité de ses lettres et de ses réclamations continuelles! Pourquoi vient-il encore le persécuter de sa présence! Qu'a-t-il besoin de lui!" Mais Duroc insiste; il rappelle le besoin que Napoléon a de la Prusse contre la Russie, et les portes de l'empereur s'ouvrent au monarque. Il fut reçu avec les égards que l'on devait à son rang suprême. On accepta les nouvelles assurances de son dévouement, dont il donna des preuves multipliées.

On dit qu'alors on fit espérer à ce monarque la possession des provinces russes allemandes, que ses troupes devaient être chargées d'envahir. On assure même qu'après leur conquête, il en demanda l'investiture à Napoléon. On a dit encore, mais vaguement, que Napoléon laissa le prince royal de Prusse prétendre à la main de l'une de ses nièces. C'était là le prix des services que lui rendrait la Prusse dans cette nouvelle guerre. Il allait, disait-il, l'essayer. Ainsi Frédéric, devenu l'allié de Napoléon, pourrait conserver une couronne affaiblie; mais les preuves manquent pour affirmer que cette union séduisit le roi de Prusse, comme l'espoir d'une alliance pareille avait séduit le prince d'Espagne.

Telle était alors la résignation des souverains à

la puissance de Napoléon. Ceci est un exemple de l'empire de la nécessité sur tous, et montre jusqu'où peut conduire, chez les princes, comme chez les particuliers, l'espoir d'acquérir et la crainte de perdre.

Cependant Napoléon attendait encore le résultat des négociations de Lauriston et du général Narbonne. Il espérait vaincre Alexandre par le seul aspect de son armée réunie, et surtout par l'éclat menaçant de son séjour à Dresde. A Posen, quelques jours après, lui-même en convint, quand il répondit au général Dessoles: „La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix, il ne faut plus l'attendre que de la guerre."

Ce jour-là, il ne parla que de ses anciennes victoires. Il semblait que, doutant de l'avenir, il se retranchât dans le passé, et qu'il eût besoin de s'armer de tous ses plus glorieux souvenirs contre un grand péril. En effet, alors comme depuis, il sentit le besoin de se faire illusion sur la faiblesse prétendue de son rival. Aux rapproches d'une si grande invasion, il hésitait à l'envisager comme certaine; car il n'avait plus la conscience de son infaillibilité, ni cette assurance guerrière que donnent la force et le feu de la jeunesse, ni ce sentiment de succès qui l'assure.

Au reste, ces pourparlers étaient, non seulement une tentative de paix, mais encore une ruse de

guerre. Par eux, il espérait rendre les Russes, ou assez négligens pour se laisser surprendre dispersés, ou assez présomptueux, s'ils étaient réunis, pour oser l'attendre. Dans l'un ou l'autre cas, la guerre se serait trouvée terminée par un coup de main, ou par une victoire. Mais Lauriston ne fut pas reçu. Pour Narbonne, il revint. „Il avait," dit-il, „trouvé les Russes sans abattement et sans jactance. De tout ce que leur empereur lui avait répondu, il résultait qu'on préférait la guerre à une paix honteuse; qu'on se garderait bien de s'exposer à une bataille contre un adversaire trop redoutable; qu'enfin, on saurait se résoudre à tous les sacrifices, pour traîner la guerre en longueur et rebuter Napoléon."

Cette réponse, qui arrivait à l'empereur au milieu du plus grand éclat de sa gloire, fut dédaignée. S'il faut tout dire, j'ajouterai qu'un grand seigneur russe avait contribué à l'abuser: soit erreur ou feinte, ce Moscovite avait su lui persuader que son souverain se rebutait devant les difficultés, et se laissait facilement abattre par les revers. Malheureusement le souvenir des complaisances d'Alexandre à Tilsitt et à Erfurt, confirma l'empereur de France dans cette fausse opinion.

Il resta jusqu'au 29 mai à Dresde, fier de ces hommages qu'il savait apprécier; montrant à l'Europe les princes et les rois, issus des plus antiques

familles de l'Allemagne, formant une cour nombreuse à un prince né de lui seul. Il semblait se plaire à multiplier les effets de ces grands jeux du sort, comme pour en entourer et rendre plus naturel celui qui l'avait placé sur le trône, et pour y accoutumer ainsi les autres et lui-même.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Enfin, impatient de vaincre les Russes et d'échapper aux hommages des Allemands, Napoléon quitte Dresde. Il ne reste à Posen que le tems nécessaire pour plaire aux Polonais. Il néglige Varsovie, où la guerre ne l'appelait pas assez impérieusement, et où il aurait retrouvé la politique. Il séjourne à Thorn pour y voir ses fortifications, ses magasins, ses troupes. Là, les cris des Polonais, que nos alliés pillent impitoyablement, et qu'ils insultent, se firent entendre. Napoléon adressa des reproches sévères au roi de Westphalie, même des menaces: mais on sait qu'il les prodigue vainement; que leur effet se perd au milieu d'un mouvement trop rapide; que d'ailleurs, ainsi que tous les autres accès, ceux de sa colère sont suivis d'affaissement; qu'alors rendu à sa douceur naturelle, il regrette et cherche même souvent à atténuer la peine qu'il a causée; qu'enfin,

lui-même peut se reprocher d'être la cause de ces désordres qui l'irritent: car, de l'Oder à la Vistule et jusqu'au Niémen, si les vivres sont suffisans et bien placés, les fourrages moins portatifs manquent. Déjà nos cavaliers ont été forcés de couper les seigles verts, et de dépouiller les maisons de leurs toits de chaume pour en nourrir leurs chevaux. Il est vrai que tous ne s'en sont pas tenus là; mais quand un désordre est autorisé, comment défendre les autres?

Le mal s'accrut au-delà du Niémen. L'empereur avait compté sur une multitude de voitures légères et sur de gros fourgons, destinés chacun à porter plusieurs milliers de livres pesant, dans des sables que des chariots du poids de quelques quintaux traversent avec peine. Ces transports étaient organisés en bataillons et en escadrons. Chaque bataillon de voitures légères, dites comtoises, était de six cents chariots, et pouvait porter six mille quintaux de farine; le bataillon de voitures lourdes, traînées par des bœufs, portait quatre mille huit cents quintaux. Il y avait en outre vingt-six escadrons de voitures chargées d'équipages militaires; une multitude de chariots d'outils de toute espèce, ainsi que des milliers de caissons d'ambulance et d'artillerie; six équipages de ponts et un de siége.

Les voitures de vivres devaient recevoir leur chargement des magasins établis sur la Vistule.

Quand l'armée passa ce fleuve, elle reçut l'ordre de prendre, sans s'arrêter, pour vingt-cinq jours de vivres, mais de ne s'en servir qu'au-delà du Niémen. Au reste, la plupart de ces moyens de transport manquèrent, soit que cette organisation de soldats, conducteurs de convois militaires, fût vicieuse, l'honneur et l'ambition n'y soutenant pas la discipline; soit surtout que ces voitures fussent trop pesantes pour le sol, les distances trop considérables, et les privations et les fatigues trop fortes; le plus grand nombre atteignit à peine la Vistule.

On s'approvisionna en marchant Le pays étant fertile, chevaux, chariots, bestiaux, vivres de toute espèce, tout fut enlevé; on entraîna tout, ainsi que les habitans nécessaires pour conduire ces convois. Quelques jours après, au Niémen, l'embarras du passage, et la rapidité des premières marches de guerre, firent abandonner tous les fruits de ces réquisitions, avec autant d'indifférence qu'on avait mis de violence à s'en saisir.

Toutefois, dans ces moyens irréguliers, il y en avait que l'importance du but pouvait excuser. Il s'agissait de surprendre l'armée russe, ensemble ou dispersée, de faire un coup de main avec quatre cent mille hommes. La guerre, le pire de tous les fléaux, en eût été plus courte. Nos longs et lourds convois auraient appesanti notre marche; il était plus à propos de vivre du pays: on eût pu l'en dédommager

ensuite; mais on fit le mal nécessaire et le mal superflu, car qui s'arrète dans le mal? Quel chef pouvait répondre de cette foule d'officiers et de soldats répandus dans le pays, pour en ramasser les ressources? à qui porter ses plaintes? qui punir? tout se faisait en courant; on n'avait le tems ni de juger, ni même de reconnaître les coupables. Entre l'affaire de la veille et celle du jour suivant, tant d'autres s'étaient élevées! car alors les affaires d'un mois s'entassaient dans un jour.

D'ailleurs quelques chefs donnèrent l'exemple: il y eut émulation dans le mal. En ce genre, plusieurs de nos alliés surpassérent les Français. Nous fûmes leurs maîtres en tout; mais, en imitant nos qualités, ils outrèrent nos défauts. Leur pillage grossier et brutal révolta.

Cependant l'empereur voulait de l'ordre dans le désordre. Au milieu des cris accusateurs des deux peuples alliés, sa colère distingua quelques noms. On trouve dans ses lettres: „J'ai mis à l'ordre les généraux*** et ***. J'ai supprimé la brigade***; je l'ai mise à l'ordre de l'armée, c'est-à-dire de l'Europe. J'ai fait écrire au *** qu'il courait risque des plus grands désagrémens, s'il n'y mettait ordre.“ Quelques jours après il rencontra ce *** à la tête de ses troupes, et encore tout irrité, il lui cria: „Vous vous déshonorez; vous donnez l'exemple du pillage.

Taisez-vous, ou retournez chez votre père, je n'ai pas besoin de vous."

De Thorn, Napoléon descendit la Vistule. Graudentz était prussienne; il évite d'y passer: cette forteresse importait à la sûreté de l'armée; un officier d'artillerie et des artificiers y furent envoyés: le motif apparent était d'y faire des cartouches, le motif réel resta secret: car la garnison prussienne était nombreuse: elle se tint sur ses gardes, et l'empereur, qui avait passé outre, n'y songea plus.

Ce fut à Marienbourg que l'empereur revit Davout. Soit fierté naturelle ou acquise, ce maréchal n'aimait à reconnaître pour son chef que celui de l'Europe. D'ailleurs son caractère est absolu, opiniâtre, tenace; il ne plie guère plus devant les circonstances que devant les hommes. En 1809, Berthier avait été son chef pendant quelques jours, et Davout avait gagné une bataille et sauvé l'armée en lui désobéissant. De là une haine terrible: pendant la paix, elle s'augmenta, mais sourdement; car ils vivaient éloignés l'un de l'autre, Berthier à Paris, Davout à Hambourg; mais cette guerre de Russie les remit en présence.

Berthier s'affaiblissait. Depuis 1805, toute guerre lui était odieuse. Son talent était surtout dans son activité et dans sa mémoire. Il savait recevoir et transmettre à toutes les heures du jour et de la nuit, les nouvelles et les ordres les plus multipliés. Mais

dans cette occasion, il se crut en droit d'ordonner lui-même. Ces ordres déplurent à Davout Leur première entrevue fut une violente altercation; elle eut lieu à Marienbourg, où l'empereur venait d'arriver, et devant lui.

Davout s'expliqua durement; il s'emporta jusqu'à accuser Berthier d'incapacité ou de trahison. Tous deux se menacèrent; et quand Berthier fut sorti, Napoléon, entraîné par le caractère naturellement soupçonneux du maréchal, s'écria: „Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes: mais alors la tête me tourne de chagrin, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons.“

Pendant que Davout jouissait peut-être du dangereux plaisir d'avoir humilié son ennemi, l'empereur se rendait à Dantzick, et Berthier, plein de vengeance, l'y suivait. Dès-lors, le zèle, la gloire de Davout, ses soins pour cette nouvelle expédition, tout ce qui devait le servir commença à lui devenir contraire. L'empereur lui avait écrit: „qu'on allait faire la guerre dans un pays nu, où l'ennemi détruirait tout, et qu'il fallait se préparer à s'y suffire à soi-même.“ Davout lui répondit par l'énumération de ses préparatifs. „Il a soixante-dix mille hommes dont l'organisation est complète; ils portent pour vingt-cinq jours de vivres. Chaque compagnie renferme des nageurs, des maçons, des boulangers,

des tailleurs, des cordonniers, des armuriers, enfin des ouvriers de toute espèce. Elles portent tout avec elles; son armée est une colonie: des moulins à bras suivent. Il a prévu tous les besoins: tous les moyens d'y suppléer sont prêts."

Tant de soins devaient plaire, ils déplurent: ils furent mal interprétés. D'insidieuses observations furent entendues de l'empereur. „Ce maréchal," lui disait-on, „veut avoir tout prévu, tout ordonné, tout exécuté. L'empereur n'est-il donc que le témoin de cette expédition? la gloire en doit-elle être à Davout?" — „En effet," s'écria l'empereur, „il semble que ce soit lui qui commande l'armée."

On alla plus loin, on réveilla d'anciennes craintes: „N'était-ce pas Davout qui, après la victoire d'Iéna, avait attiré l'empereur en Pologne? N'est-ce pas encore lui qui a voulu cette nouvelle guerre de Pologne? lui qui déjà possède de si grands biens dans ce pays, dont l'exacte et sévère probité a gagné les Polonais, et qu'on accuse d'espérer leur trône."

On ne sait si la fierté de Napoléon fut choquée de voir celle de ses lieutenans se rapprocher autant de la sienne: ou si, dans cette guerre si irrégulière, il se sentit de plus en plus gêné par le génie méthodique de Davout; mais cette impression fâcheuse s'approfondit, elle eut des suites funestes; elle éloigna de sa confiance un guerrier hardi, tenace et sage; et favorisa son penchant pour Murat, dont la témérité

flatta bien mieux ses espérances. Au-reste, cette désunion entre ses grands, ne déplaisait pas à Napoléon, elle l'instruisait: leur accord l'eût inquiété.

De Dantzick l'empereur se rendit, le 12 juin, à Kœnigsberg. Là, se termina la revue de ses immenses magasins, et du deuxième point de repos et de départ de sa ligne d'opération. Des approvisionnemens de vivres, énormes comme l'entreprise, y étaient rassemblés. Aucun détail n'avait été négligé. Le génie actif et passionné de Napoléon était alors fixé tout entier sur cette partie importante, et la plus difficile de son expédition. Il fut en cela prodigue de recommandations, d'ordres, d'argent même: ses lettres l'attestent. Les jours se passaient à dicter des instructions sur cet objet; la nuit il se relevait pour les répéter encore. Un seul général reçut, dans une seule journée, six dépêches de lui, toutes remplies de cette sollicitude.

Dans l'une, on remarque ces mots: „Pour des masses comme celles-ci, si les précautions ne sont pas prises, les moutures d'aucun pays ne pourront suffire.“ Dans une autre: „Il faut,“ dit-il, „que tous les caissons puissent être employés et chargés de farine, pain, riz, légumes et eau-de-vie, hormis ce qui est nécessaire pour les ambulances. Le résultat de tous mes mouvemens réunira quatre cens mille hommes sur un seul point. Il n'y aura rien alors à espérer du pays, et il faudra tout avoir avec soi.“

Mais d'une part les moyens de transport furent mal calculés, et de l'autre, il se laissa emporter dès qu'il fut en mouvement.

CHAPITRE TROISIÈME.

De Kœnigsberg à Gumbinnen, Napoléon passa en revue plusieurs de ses armées; parlant aux soldats d'un air gai, ouvert et souvent brusque: sachant bien qu'avec ces hommes simples et endurcis, la brusquerie est franchise; la rudesse, force; la hauteur, noblesse; et que les délicatesses et les graces que quelques-uns apportent de nos salons sont à leurs yeux faiblesse, pusillanimité; que c'est pour eux comme une langue étrangère qu'ils ne comprennent pas, et dont l'accent les frappe en ridicule.

Suivant son usage, il se promène devant les rangs. Il sait quelles sont les guerres que chaque régiment a faites avec lui. s'arrête aux plus vieux soldats; à l'un c'est la bataille des Pyramides, à l'autre celles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, ou de Friedland, qu'il rappelle d'un mot, accompagné d'une caresse familière. Et le vétéran qui se croit reconnu de son empereur, se grandit tout glorieux au milieu de ses compagnons moins anciens, qui l'envient.

Napoleon continue, il ne néglige pas les plus

jeunes; il semble que pour eux tout l'intéresse, leurs moindres besoins lui sont connus; il les interroge. Leurs capitaines ont-ils soin d'eux? leur solde est-elle payée? ne leur manque-t-il aucun effet? Il veut voir leurs sacs.

Enfin il s'arrête au centre du régiment. Là, il s'informe des places vacantes, et demande à haute voix quels en sont les plus dignes. Il appelle à lui ceux désignés, et les questionne. Combien d'années de service? quelles campagnes? quelles blessures? quelles actions d'éclat? puis il les nomme officiers et les fait recevoir sur-le-champ, en sa présence, indiquant la manière: particularités qui charment le soldat! ils se disent que ce grand empereur, qui juge des nations en masse, s'occupe d'eux dans le moindre détail; qu'ils sont sa plus ancienne, sa véritable famille! C'est ainsi qu'il fait aimer la guerre, la gloire et lui.

Cependant l'armée marchait de la Vistule sur le Niémen. Ce fleuve, depuis Grodno jusqu'à Kowno, coule parallèlement à la Vistule. La rivière Pregel va de l'un vers l'autre; elle fut chargée de vivres. Deux cent vingt mille hommes s'y rendirent sur quatre points différens. Ils y trouvèrent du pain et quelques fourrages. Ces approvisionnemens remontèrent avec eux cette rivière tant que sa direction le permit.

Quand il fallut que l'armée quittât sa flotte, ses corps d'élite prirent assez de vivres pour atteindre

et traverser le Niémen, préparer une victoire, et arriver à Vilna. Là, l'empereur comptait sur les magasins des habitans, sur ceux de l'ennemi et sur les siens, qu'il ferait venir de Dantzick, par le Frischhaff, le Pregel, la Deine, le Canal Frédéric et la Vilia.

Nous touchions à la frontière russe; de la droite à la gauche, ou du midi au nord, l'armée était ainsi disposée devant le Niémen. D'abord, à l'extrême droite, et sortant de la Gallicie sur Drogiczin, le prince Schwartzemberg et trente-quatre mille Autrichiens; à leur gauche, venant de Varsovie et marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de Westphalie, à la tête de soixante-dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais; à côté d'eux, le vice-roi d'Italie, achevant de réunir vers Marienpol et Pilony soixante-dix-neuf mille cinq cents Bavarois, Italiens et Français; puis l'empereur avec deux cent vingt mille hommes, commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio et d'Elchingen. Ils venaient de Thorn, de Marienverder et d'Elbing, et se trouvaient le 23 juin, en une seule masse vers Nogarisky, à une lieue au-dessus de Kowno. Enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente-deux mille cinq cents Prussiens, Bavarois et Polonais formaient l'extrême gauche de la grande-armée.

Tout était prêt. Des bords du Guadalquivir et de la mer des Calabres jusqu'à ceux de la Vistule, six

cent dix-sept mille hommes, dont quatre cent quatre vingt mille déjà présens; six équipages de pont, un de siège, plusieurs milliers de voitures de vivres, d'innombrables troupeaux de bœufs, treize cent soixante-douze pièces de canon, et des milliers de caissons d'artillerie et d'ambulance, avaient été appelés, réunis et placés à quelques pas du fleuve des Russes. La plus grande partie des voitures de vivres étaient seules en retard.

Soixante mille Autrichiens, Prussiens et Espagnols venaient verser leur sang pour le vainqueur de Wagram, d'Iéna et de Madrid; pour celui qui avait terrassé quatre fois l'Autriche, abattu la Prusse, et qui envahissait l'Espagne. Et cependant tous lui furent fidèles. Lorsque l'on considérait que le tiers de l'armée de Napoléon lui était étranger ou ennemi, on ne savait de quoi s'étonner le plus, ou de l'audace de l'un, ou de la résignation des autres. Ainsi Rome faisait servir ses conquêtes à conquérir.

Quant à nous, Français, il nous trouva remplis d'ardeur. Dans les soldats, l'habitude, la curiosité, le plaisir de se montrer en maîtres dans de nouveaux pays; la vanité des plus jeunes surtout, qui avaient besoin d'acquérir quelque gloire, qu'ils pussent raconter avec ce charlatanisme tant aimé des soldats; ces récits toujours enflés de leurs hauts faits, étant d'ailleurs indispensables à leur désœuvrement, dès qu'ils ne sont plus sous les armes. A cela il faut bien ajouter

l'espoir du pillage; car l'exigeante ambition de Napoléon avait souvent rebuté ses soldats, comme les désordres de ceux-ci avaient gâté sa gloire. Il fallut transiger: depuis 1805, ce fut comme une chose convenue: eux souffrirent son ambition; lui, leur pillage.

Toutefois ce pillage, ou plutôt cette maraude, ne portait en général que sur des vivres, qu'à défaut de distributions, on exigeait de l'habitant, mais souvent avec trop peu de mesure. Les pillages plus condamnables, c'étaient les traîneurs, toujours nombreux dans des marches souvent forcées, qui s'en rendaient coupables. Or ces désordres ne furent jamais tolérés. Pour les réprimer, Napoléon laissait des gendarmes et des colonnes mobiles sur les traces de l'armée; puis, quand ces traîneurs rejoignaient leurs corps, leurs sacs étaient examinés par leurs officiers, ou même, comme à Austerlitz, par leurs compagnons d'armes; et il se faisaient entre eux uue sévère justice.

Les dernières levées étaient trop jeunes et trop faibles, il est vrai: mais l'armée avait encore beaucoup de ces hommes forts et tout d'exécution, accoutumés aux situations critiques, et que rien n'étonnait. On les reconnaissait d'abord à leurs figures martiales et à leurs entretiens; ils n'avaient de souvenir et d'avenir que la guerre; ils ne parlaient que d'elle. Leurs officiers étaient dignes d'eux, ou le devenaient: car pour conserver l'ascendant de son grade sur de pa-

reils hommes, il fallait avoir à leur montrer des cicatrices, et pouvoir se citer soi-même.

Telle était alors la vie de ces hommes; tout y était action, même la parole. Souvent on se vantait trop; mais cela engageait; car on était sans cesse mis à l'épreuve, et là il fallait être ce qu'on avait voulu paraître. Les Polonais surtout sont ainsi; ils se disent d'abord plus qu'ils n'ont été, mais non pas plus qu'ils ne peuvent être. C'est une nation de héros! se faisant valoir au-delà de la vérité, mais ensuite mettant leur honneur à rendre vrai ce qui d'abord n'avait été ni vrai, ni même vraisemblable.

Quant aux anciens généraux, quelques-uns n'étaient plus ces durs et simples guerriers de la république; les honneurs, les fatigues, l'âge, et l'empereur surtout, en avaient amolli plusieurs. Napoléon forçait au luxe par son exemple et par ses ordres: c'était, selon lui, un moyen d'imposer à la multitude. Peut-être aussi cela empêchait d'accumuler, ce qui aurait rendu indépendant; car étant la source des richesses, il était bien aise d'entretenir le besoin d'y puiser, et ainsi de ramener toujours à lui. Il avait donc poussé ses généraux dans un cercle dont il était difficile de sortir, les forçant à passer sans cesse du besoin à la prodigalité, et de la prodigalité au besoin, que lui seul pouvait satisfaire.

Plusieurs n'avaient que des appointemens qui accoutumaient à une aisance dont on ne pouvait plus

se passer. S'il accordait des terres, c'était sur ses conquêtes, que la guerre exposait ensuite, et que la guerre pouvait seule conserver.

Mais pour les retenir dans la dépendance, la gloire, habitude chez les uns, passion chez les autres, besoin pour tous, suffisait; et Napoléon, maître absolu de son siècle, et commandant même à l'histoire, était le dispensateur de cette gloire. Quoiqu'il la mît à un prix fort haut, on n'osait pas se rebuter; on aurait eu honte de convenir de sa faiblesse devant sa force, et de s'arrêter devant un homme qui ne s'arrêtait pas encore, quoique si haut parvenu.

D'ailleurs le bruit d'une si grande expédition attirait; son succès paraissait certain: ce serait une marche militaire jusqu'à Pétersbourg et Moscou. Encore cet effort, et tout serait peut-être terminé. C'était une dernière occasion qu'on se repentirait d'avoir laissé échapper; on serait importuné des récits glorieux qu'en feraient les autres. La victoire du jour vieillirait tant celle de la veille! on ne voulait pas vieillir avec elle!

Et puis, quand la guerre était partout, comment l'éviter? Les champs de bataille n'étaient pas indifférens: ici Napoléon commanderait en personne; ailleurs c'était bien pour la même cause qu'on combattrait, mais ce serait sous un autre chef. La renommée qu'on partagerait avec lui serait étrangère à Napoléon, de qui pourtant dépendait tout, gloire

et fortune; et l'on savait que, soit penchant, ou politique, il n'en dispensait abondamment les faveurs qu'à ceux dont la gloire rappelait sa gloire; qu'il récompensait moins généreusement les exploits qui n'étaient pas aussi les siens. Il fallait donc être de l'armée qu'il commandait. De là l'empressement de tous pour y accourir, jeunes ou vieux. Quel chef eût jamais tant de moyens de puissance! Il n'y avait pas d'espoir qu'il ne pût flatter, exciter, rassasier.

Enfin nous aimions en lui le compagnon de nos travaux; le chef qui nous avait conduits à la renommée. L'étonnement, l'admiration qu'il inspirait, flattaient notre amour-propre; car tout nous était commun avec lui.

Quant à cette jeunesse d'élite qui, dans ces tems de gloire, remplissait nos camps, son effervescence était naturelle. Qui de nous, dans ses premières années, ne s'est point enflammé à la lecture de ces hauts faits de guerre des anciens et de nos ancêtres? alors n'aurions-nous pas voulu tous être ces héros dont nous lisions l'histoire réelle ou imaginaire? Dans cette exaltation, si tout-à-coup ces souvenirs s'étaient réalisés pour nous; si nos yeux, au lieu de lire, avaient vu ces merveilles; que nous en eussions senti les lieux à notre portée, et que des places se fussent offertes à côté de ces paladins dont notre jeune et vive imagination enviait la vie aventureuse et la brillante renommée; qui de nous aurait hésité, et ne se serait

pas élancé plein de joie et d'espoir, en méprisant un odieux et honteux repos!

Telles étaient les générations nouvelles. Alors on était libre d'être ambitieux! Tems d'ivresse et de prospérité, où le soldat français, maître de tout par la victoire, s'estimait plus que le seigneur, ou même le monarque dont il traversait les états! Il lui semblait que les rois de l'Europe ne régnaient que par la permission de son chef et de ses armes.

Ainsi l'habitude entraînait les uns, l'ennui des cantonnemens les autres; la plupart la nouveauté et surtout la passion de la gloire, tous l'émulation; enfin la confiance dans un chef toujours heureux, et l'espoir d'une prompte victoire, qui terminerait tout d'un coup la guerre, et nous rendrait à nos foyers; car, pour l'armée entière de Napoléon, comme pour quelques volontaires de la cour de Louis XIV, une guerre n'était souvent qu'une bataille ou qu'un brillant et court voyage.

Aujourd'hui on allait atteindre aux confins de l'Europe, où jamais armée européenne n'avait été! on allait poser les colonnes d'Hercule! la grandeur de l'entreprise, l'agitation de l'Europe qui y coopérait, l'appareil imposant d'une armée de quatre cent mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers, tant de bruits de guerre, de sons belliqueux, exaltaient jusqu'aux vétérans! Les plus froids ne pouvaient

échapper à ce mouvement général, à cet entraînement universel.

Enfin, sans tous ces motifs d'ardeur, le fond de l'armée était bon, et toute bonne armée veut la guerre.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Napoléon satisfait se déclare. „Soldats,“ dit-il, „la seconde guerre de Pologne est commencée. La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par-là nos alliés à sa discrétion..... La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre; le choix ne saurait être douteux! Marchons donc en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première: mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa ga-

rantie; elle mettra un terme à la funeste influence que la Russie exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe."

Ces accens, qu'on croyait alors prophétiques, convenaient à une expédition presque fabuleuse. Il fallait bien invoquer le destin et croire à son empire, quand on allait lui liver tant d'hommes et tant de gloire.

L'empereur Alexandre harangua aussi son armée, mais tout autrement. Quelques-uns virent dans ces proclamations la différence des deux peuples, celle des deux souverains, et de leur position mutuelle. En effet, l'une, défensive, fut simple et modérée; l'autre, offensive, pleine d'audace et respirant la victoire: la première s'appuya de la religion, l'autre de la fatalité; celle-ci de l'amour de la patrie, celle-là de l'amour de la gloire; mais aucune parla de l'affranchissement de la Pologne, qui était le véritable sujet de cette guerre.

Nous marchions vers l'orient, notre gauche au nord, notre droite au midi. A notre droite, la Volhinie nous appelait de tous ses vœux; au centre, c'était Vilna, Minsk, toute la Lithuanie et la Samogitie; devant notre gauche, la Courlande et la Livonie attendaient leur sort en silence.

L'armée d'Alexandre, forte de trois cent mille hommes, contenait ces peuples. Des bords de la Vistule, de Dresde, de Paris même, Napoléon l'avait jugée. Il avait vu que son centre, commandé par

Barclay, s'étendait de Vilna et Kowno jusqu'à Lida et Grodno, s'ppuyant à droite à la Vilia, et à gauche au Niémen.

Ce fleuve couvrait le front des Russes, par le détour qu'il fait de Grodno à Kowno; car c'est de l'une à l'autre de ces deux villes seulement que le Niémen, en courant vers le nord, se présentait en travers de notre attaque, et servait de frontière à la Lithuanie. Avant Grodno, et depuis Kowno, il coule vers l'ouest.

Au sud de Grodno, Bagration, avec soixante-cinq mille hommes vers Wolkowisk; au nord de Kowno, à Rossiana et Keydani, Wittgenstein avec vingt-six mille hommes, remplaçaient cette frontière naturelle par leurs baïonnettes.

En même têms une autre armée, forte de cinquante mille hommes, et dite de réserve, se rassemblait à Lutsk en Volhinie, pour contenir cette province et observer Schwartzemberg: elle était confiée à Tormasof, jusqu'à ce que le traité prêt à être signé à Bucharest eût permis à Tchitchakof et à la meilleure partie de l'armée de Moldavie de le rejoindre.

Alexandre, et sous lui Barclay de Tolly, son ministre de la guerre, dirigeaient toutes ces forces. Elles étaient partagées en trois armées, dites première d'occident sous Barclay, seconde d'occident sous Bagration, et armée de réserve sous Tormasof. Deux autres corps se formaient, l'un à Mozyr, aux environs de Bobruisk, et l'autre à Riga et à Dünabourg. Les ré-

serves étaient à Vilna et Swentziany. Enfin un vaste camp retranché s'élevait devant Drissa, dans un repli de la Düna.

L'empereur français jugea que cette position derrière le Niémen n'était ni offensive, ni défensive, et que l'armée russe n'était guère mieux placée pour opérer une retraite; que cette armée, ainsi répandue sur une ligne de soixante lieues, pouvait être surprise, dispersée, ce qui lui arriva; que bien plus, la gauche de Barclay et l'armée de Bagration tout entière, se trouvant à Lida et à Wolkowisk, en avant des marais de la Bérézina, qu'elles couvraient au lieu de s'en couvrir, pourraient y être refoulées et prises; ou du moins qu'une attaque brusque et directe sur Kowno et Vilna les couperait de leur ligne d'opération, qu'indiquaient Swentziany et le camp retranché de Drissa.

En effet, Doctorof et Bagration étaient déjà séparés de cette ligne, et au lieu d'être restés en masse avec Alexandre, devant les routes qui conduisent à la Düna, pour les défendre ou pour s'en servir, ils se trouvaient placés à quarante lieues, à leur droite.

C'est pourquoi Napoléon a partagé ses forces en cinq armées. Pendant que Schwartzemberg, sortant de la Gallicie avec ses trente mille Autrichiens, dont il a l'ordre d'exagérer le nombre, contiendra Tormasot, et attirera vers le sud l'attention de Bagration; tandis que le roi de Westphalie, avec ses quatre-vingt mille hommes, occupera en face ce général

vers Grodno, sans le pousser d'abord trop vivement et que le vice-roi d'Italie, vers Pilony, se tiendra prêt à s'interposer entre ce même Bagration et Barclay; enfin, pendant qu'à l'extrême gauche, Macdonald débouchant de Tilsitt, envahira le nord de la Lithuanie et débordera la droite de Wittgenstein, lui, Napoléon, avec deux cent mille hommes, se précipitera sur Kowno, sur Vilna, sur son rival, et le détruira du premier choc.

Si l'empereur russe plie et cède, il le poussera, il le rejettera sur Drissa, et jusqu'à la naissance de sa ligne d'opération; puis tout à-la-fois, lançant des détachemens à droite, il enveloppera Bagration et tous les corps de la gauche des Russes, que, par cette brusque irruption, il aura séparés de leur droite.

Je vais me hâter de tracer un court précis de l'histoire de nos deux ailes, pressé de revenir au centre et de pouvoir m'occuper sans distraction à reproduire les grandes scènes qui s'y sont passées. Macdonald commandait l'aile gauche. Son invasion s'appuyait à la Baltique, débordait l'aile droite russe; elle menaçait Revel, puis Riga, et jusqu'à Pétersbourg. Riga le vit bientôt. La guerre se fixa sous ses murs: quoique peu importante, elle fut soutenue par Macdonald avec sagese, science, et gloire, même dans sa retraite, qui ne lui fut commandée ni par l'hiver, ni par l'ennemi, mais seulement par Napoléon.

Quant à son aile droite, l'empereur avait compté

sur l'appui de la Turquie ; il lui manqua. Il avait pensé que l'armée russe de Volhinie suivrait le mouvement général de retraite d'Alexandre, et Tormasof au contraire s'avança sur nos derrières. L'armée française se trouva donc découverte, et menacée d'être tournée dans ces vastes plaines. La nature n'y offrant point de garantie comme à l'aile gauche, il fallut s'y suffire et s'appuyer sur soi-même. Quarante mille Saxons, Autrichiens, et Polonais y restèrent en observation.

Tormasof fut battu, mais une autre armée, que la paix de Bucharest rendit disponible, vint se joindre aux restes de la première. Dès-lors la guerre sur ce point devint défensive. Elle se fit mollement, comme on devait s'y attendre, et quoique, avec cette armée d'Autrichiens, on eût laissé des Polonais et un général français. La renommée vantait celui-ci depuis long-tems, avec obstination, malgré des revers, et ce n'était point un caprice.

Aucun succès, aucun revers ne fut décisif. Mais la position de ce corps, presque tout autrichien, devint de plus en plus importante, quand la grande-armée se retira sur lui. On jugera si Schwartzemberg trompa sa confiance, s'il nous laissa envelopper sur la Bérézina, et s'il est vrai qu'il parut alors ne vouloir plus être qu'un témoin armé de ce grand différent.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Entre ces deux ailes, la grande-armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno; le vice-roi d'Italie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilony; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogaraïski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent le fleuve cachaient cette grande-armée prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, sans se déguiser, comme on l'a dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que, cinq mois après,

Il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout-à-coup, et le précipita sur le sable. Une voix s'écria: „Ceci est d'un mauvais présage; un Romain reculerait!“ On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant trois ponts fussent jetés sur le fleuve près du village de Poniémen; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Étonnés, ils abordent, et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là ils trouvent la paix; c'est de leur côté qu'est la guerre: tout est calme sur cette terre étrangère, qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de Cosaks, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. — „Français,“ lui répondirent-ils. — „Que voulez-vous,“ reprit cet officier, „et pourquoi venez-vous en Russie?“ Un sapeur lui répliqua brusquement: „Vous faire la guerre! prendre Vilna! délivrer

la Pologne!" Et le Cosak se retire; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles. On se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraicheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui alonge les heures et augmente les besoins, enfin les dangers du lendemain, tout rendait grave cette position. Mais l'attente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue; on s'en répétait à voix basse les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait notre imagination.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici tout nous manquait, là tout nous serait prodigué! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins: nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit, le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions! Le jour parut! il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'alonger, se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger, qu'ils allaient

dévaster, et qu'ils devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

L'ardeur était si grande, que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentit peser sur le cœur une si grande agression; soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit. Tout-à-coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval; dans son empressement il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude, après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions, en marchant, de quel côté le combat s'engageait. Mais, à l'exception de quelques troupes de Cosaks, ce jour-là, comme les suivans, le ciel seul

se montra notre ennemi. En effet, à peine l'empereur avait-il passé le fleuve qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulemens du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage. Ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes, et s'abaissaient sur cette terre, pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures, ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses torrens: les routes et les champs furent inondés; la chaleur insupportable de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent. Une grande quantité d'équipages resta abandonnée dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur contre la première fureur de cet orage. Il en partit bientôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu; ces bruits menaçans, qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés. Car si ce phénomène,

commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart, le tems des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant ou grossier chez les autres; de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'ame des hommes de ce ciel d'où elle vient, et où elle doit retourner. Aussi dans ce grand désastre, l'armée ne vit qu'un accident naturel arrivé mal-à-propos; et loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande agression, dont au reste elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un motif de colère contre le sort, ou le ciel qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce désastre général. Au-delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaks ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde, de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors leurs chevaux s'effraient, ils dérivent, et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vai-

nement, la force les abandonne; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués; et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient: *Vive l'empereur!* On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému; soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses, dont il ne devait pas donner l'exemple, et qu'il fallait vaincre; soit, enfin, qu'il entrevît de plus grands malheurs, devant lesquels celui-ci n'était rien.

Un pont, jeté sur cette rivière, porta le maréchal Oudinot et le deuxième corps vers Keydani. Pendant ce tems, le reste de l'armée passait encore le Niémen. Il lui fallut trois jours et tiers. L'armée d'Italie ne le traversa que le 29, devant Pilony. L'armée du roi de Westphalie n'entra dans Grodno que le 30.

De Kowno, Napoléon se rendit en deux jours jusques aux défilés qui défendent la plaine de Vilna. Il attendit pour s'y montrer des nouvelles de ses avant-postes. Il espérait qu'Alexandre lui disputerait

cette capitale. Le bruit de quelques coups de feu flattait déjà son espoir, quand on vint lui annoncer que la ville était ouverte. Il s'avance soucieux et mécontent. Il accuse ses généraux d'avant-garde d'avoir laissé s'échapper l'armée russe. C'est à Montbrun, au plus actif, qu'il adresse ce reproche, et il s'emporte jusqu'à le menacer. Paroles sans effet, violence sans aucune suite, et, dans un homme d'action, moins condamnables que remarquables, en ce qu'elles prouvaient toute l'importance qu'il attachait à une prompte victoire.

Au milieu de son emportement, il mit de l'adresse dans ses dispositions pour entrer à Vilna. Il se fit précéder et suivre par des régimens polonais. Mais, plus occupé de la retraite des Russes que des cris d'admiration et de reconnaissance des Lithuaniens, il traversa rapidement la ville, et courut aux avant-postes. Plusieurs des meilleurs hussards du 8e, engagés sans être soutenus dans un bois, venaient d'y périr sous les efforts de la garde russe: Ségur 1), qui les commandait, après une défense désespérée, était tombé percé de coups.

L'ennemi avait brûlé ses ponts, ses magasins: il fuyait par plusieurs routes, mais toutes dans la direction de Drissa. Napoléon fit recueillir ce que le feu avait épargné, et rétablir les communications.

---

1) Frère de l'auteur.

leur ancien costume, qui rappelait des idées de gloire et d'indépendance. Ils pleuraient de joie à la vue des bannières nationales, qu'on venait enfin de relever; une foule immense les suivait, en faisant retentir l'air d'acclamations. Mais cette exaltation irréfléchie chez les uns, excitée chez les autres, dura peu.

De leur côté, les Polonais du grand-duché brulaient toujours du plus noble enthousiasme: dignes de la liberté, ils lui sacrifiaient tous les biens auxquels la plupart des hommes la sacrifient. Dans cette occasion, ils ne se démentirent pas: la diète de Varsovie se constitua en confédération générale, déclara le royaume de Pologne rétabli; convoqua les diétines, invita toute la Pologne à se confédérer, somma tous les Polonais de l'armée russe d'abandonner la Russie, se fit représenter par un conseil général, maintint du reste l'ordre établi, et enfin envoya une députation au roi de Saxe, et une adresse à Napoléon.

Le sénateur Wibicki la lui porta à Vilna. Il lui dit: „que les Polonais n'avaient été soumis, ni par la paix, ni par la guerre, mais par la trahison; qu'ils étaient donc libres de droit devant Dieu, comme devant les hommes; qu'aujourd'hui, pouvant l'être de fait, ce droit devenait un devoir; qu'ils réclamaient l'indépendance de leurs frères, les Lithuaniens, encore esclaves; qu'ils s'offraient comme centre de réunion à toute la famille polonaise; mais que

c'était à celui qui dictait au siècle son histoire, en qui la force de la providence résidait, à appuyer des efforts qu'elle devait approuver; qu'ainsi, ils venaient demander à Napoléon-le-Grand, de prononcer ces seules paroles: *Que le royaume de Pologne existe*, et qu'il existerait; que tous les Polonais se dévoueraient aux ordres du chef de la quatrième dynastie française, devant qui les siècles n'étaient qu'un moment, et l'espace qu'un point."

Napoléon répondit: „Gentilshommes, députés de la confédération de Pologne, j'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire. Polonais, je penserais et agirais comme vous; j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie. L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé.

„Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais régné pendant le premier, le second, ou le troisième partage de la Pologne, j'aurais armé mes peuples pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capitale, et dans une partie de vos provinces, je le fis sans chercher à prolonger la guerre, qui aurait continué à répandre le sang de mes sujets.

„J'aime votre nation! Pendant seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, dans les champs de l'Italie et

dans ceux de l'Espagne. J'applaudis à ce que vous avez fait; j'autorise les efforts que vous voulez faire: je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions. Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits! mais dans des contrées si éloignées et si étendues, c'est entièrement dans l'unanimité des efforts de la population qui les couvre, que vous pouvez trouver l'espoir du succès.

„Je vous ai tenu le même langage dès ma première entrée en Pologne. Je dois y ajouter, que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre, ou aucun mouvement, qui tende à troubler la paisible possession de ce qui lui reste des provinces de la Pologne.

„Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Vitepsk, Polotsk, Mohilef, la Volhinie, l'Ukraine, la Podolie, soient animées du même esprit que j'ai vu dans la grande Pologne; et la providence couronnera votre bonne cause par des succès. Je récompenserai ce dévouement de vos contrées, qui vous rend si intéressans, et vous acquiert tant de titres à mon estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dépendre de moi dans les circonstances."

Les Polonais avaient cru s'adresser à l'arbitre souverain du monde; à celui dont chaque parole était un décret, et qu'aucun ménagement politique n'était

capable d'arrêter; ils ne surent à quoi attribuer la circonspection de cette réponse. Ils doutèrent des intentions de Napoléon: le zèle des uns en fut glacé, la tiédeur des autres justifiée; tous s'étonnèrent. Même autour de lui, on se demanda les motifs de cette prudence, qui paraissait intempestive, et à laquelle il n'avait pas accoutumé: „Quel était donc le but de cette guerre? craignait-il l'Autriche? la retraite des Russes l'avait-elle déconcerté? doutait-il de sa fortune, et ne voulait-il pas prendre, devant l'Europe, des engagemens qu'il n'était pas sûr de pouvoir tenir?

„Enfin la froideur de la Lithuanie l'avait-elle gagné? ou plutôt se défiait-il de l'explosion d'un patriotisme qu'il n'aurait pas pu maîtriser, et ne s'était-il pas encore décidé sur le sort qu'il lui réservait?"

Quels que fussent ses motifs, il voulut que les Lithuaniens parussent s'affranchir d'eux-mêmes; et comme en même tems, il leur créait un gouvernement, et leur dictait jusqu'aux élans de leur patriotisme, cela le plaça, ainsi qu'eux, dans une fausse position, où tout devint fautes, contradictions, et demi-mesures. On ne se comprit pas réciproquement; une défiance mutuelle en résulta. Pour tant de sacrifices que les Polonais avaient à faire, ils voulurent des engagemens plus positifs. Mais leur réunion en un seul royaume, n'ayant pas été prononcée, la crainte

ordinaire à l'instant des grandes décisions, s'accrut, et la confiance qu'ils venaient de perdre en lui, ils la perdirent en eux-mêmes.

Ce fut alors qu'il désigna sept Lithuaniens pour composer le nouveau gouvernement. Ce choix fut malheureux en quelques points, il déplut à la fierté jalouse d'une noblesse difficile à contenter.

Les quatre provinces lithuaniennes de Vilna, Minsk, Grodno et Bialystock, eurent chacune une commission de gouvernement et des sous-préfets nationaux. Chaque commune dut avoir sa municipalité; mais la Lithuanie fut en effet gouvernée par un commissaire impérial, et par quatre auditeurs français, avec le titre d'intendans.

Enfin, de ces fautes inévitables peut-être, et surtout des désordres d'une armée, placée dans l'alternative de piller ses alliés ou de mourir de faim, il résulta un refroidissement général. L'empereur n'en put douter; il comptait sur quatre millions de Lithuaniens; quelques milliers seulement le secondèrent! Leur pospolite, qu'il avait estimée à plus de cent mille hommes, lui avait décerné une garde d'honneur; trois cavaliers seulement le suivirent! la populeuse Volhinie resta immobile, et Napoléon en appela encore à la victoire. Heureux, cette froideur ne l'inquiéta pas assez; malheureux, il ne s'en plaignit pas, soit fierté, soit justice.

Pour nous, toujours confians en lui et en nous-

mêmes, d'abord les dispositions des Lithuaniens nous occupèrent peu; mais quand nos forces diminuèrent, nous regardâmes autour de nous; avec notre attention s'éveilla notre exigence. Trois généraux lithuaniens, grands par leurs noms, leurs biens et leurs sentimens, suivaient l'empereur. Les généraux français leur reprochèrent enfin la froideur de leurs compatriotes. L'ardeur des Varsoviens en 1806 leur fut proposée pour exemple. La vive discussion qui s'ensuivit, comme plusieurs autres pareilles, qu'il faut réunir, se passa chez Napoléon, près du lieu où il travaillait; et comme on fut vrai de part et d'autre, comme dans ces discours les allégations opposées se combattent sans se détruire, comme enfin les premières et dernières causes de la froideur des Lithuaniens s'y trouvent développées, il est impossible de les omettre.

Ces généraux répondirent donc: „qu'ils croyaient avoir bien reçu la liberté que nous leur avions apportée. Qu'au reste chacun aimait avec son caractère: que les Lithuaniens étaient plus froids que les Polonais, et conséquemment moins communicatifs. Qu'après tout, les sentimens pouvaient être les mêmes, quoique l'expression fût différente.

„Que d'ailleurs les positions n'étaient pas à comparer. Qu'en 1806, c'était après avoir vaincu les Prussiens, que les Français en avaient délivré la Pologne; au lieu qu'aujourd'hui, s'ils affranchis-

saient la Lithuanie du joug russe, c'était avant d'avoir subjugué la Russie. Qu'ainsi les uns avaient dû accueillir avec transport une liberté victorieuse et certaine; et les autres plus gravement, une liberté incertaine et périlleuse. Qu'on n'achetait pas un bien, du même air qu'on le recevait gratuitement. Qu'à Varsovie, six ans plus tôt, on n'avait eu qu'à se préparer à des fêtes; tandis qu'aujourd'hui, à Vilna, où l'on venait de voir toute la puissance des Russes, où l'on savait leur armée intacte, et les motifs de leur retraite, c'était à des combats qu'on avait à se préparer.

„Et avec quels moyens? Pourquoi la liberté ne leur avait-elle pas été apportée en 1807? Alors la Lithuanie était riche et peuplée! depuis, le système continental, en fermant à ses productions leur seul débouché, l'a appauvrie, en même tems que la prévoyance des Russes l'a dépeuplée de recrues, et plus récemment, d'une foule de seigneurs, de paysans, de chariots et de bestiaux que l'armée russe venait d'entrainer avec elle.“

A ces causes ils ajoutèrent: „La disette, résultat de l'inclémence du ciel de 1811, et les avaries auxquelles les blés trop gras de ces contrées sont sujets. Mais pourquoi ne s'adressait-on pas aux provinces du sud? Là, étaient les hommes, les chevaux, les vivres de toute espèce. Il ne fallait qu'en chasser Tormasof et son armée. Schwartzemberg peut-être

y marchait; mais était-ce bien à des Autrichiens, usurpateurs inquiets de la Gallicie, qu'on devait confier la délivrance de la Volhinie? voudraient-ils asseoir la liberté si près de l'esclavage? Que n'y envoyait-on des Français et des Polonais? mais alors il faudrait s'arrêter, faire une guerre plus méthodique, se donner le tems d'organiser; et Napoléon, sans doute pressé par l'éloignement où il se trouvait de ses états, par la dépense que nécessitait chaque jour l'entretien de son armée, s'en tenant à elle, et courant après une victoire, sacrifiait tout à l'espoir de finir la guerre d'un seul choc."

Ici, on les interrompit: ces raisons, quoique vraies, parurent des excuses insuffisantes. „Ils taisaient la plus forte cause de l'immobilité de leurs compatriotes: elle se trouvait dans l'attachement intéressé des grands pour la politique adroite des Russes, qui flattait leur amour-propre, respectait leurs usages, et assurait leurs droits sur des paysans, que les Français venaient affranchir. On ajouta que, sans doute, l'indépendance nationale leur paraissait trop chère à ce prix."

Ce reproche était fondé, et, bien qu'il ne fût pas personnel, les généraux lithuaniens s'en irritèrent. L'un d'eux s'écria: „Vous parlez de notre indépendance, mais il faut qu'elle soit bien périlleuse, puisque vous, à la tête de quatre cent mille hommes, vous craignez de vous compromettre en la recon

naissant; car vous ne l'avez reconnue ni par vos discours, ni par vos actions. Ce sont vos auditeurs, hommes tous neufs, avec une administration toute nouvelle, qui gouvernent nos provinces. Ils exigent impérieusement, et nous laissent ignorer à qui nous faisons des sacrifices qu'on ne fait qu'à sa patrie. Ils nous montrent partout l'empereur, et nulle part encore la république. Vous ne donnez point de but à notre marche, et vous vous étonnez qu'elle soit incertaine. Ceux que nous n'aimons pas comme compatriotes, vous nous les donnez pour chefs. Vilna, malgré nos prières, reste séparée de Varsovie; désunis, vous nous demandez cette confiance dans nos forces, que l'union seule peut donner. Les soldats que vous attendiez de nous, vous sont offerts; trente mille seraient déjà prêts, mais vous leur refusez les armes, les habits et l'argent qui nous manquent.“

Toutes ces imputations pouvaient peut-être encore être combattues, mais il ajouta: „Certes nous ne marchandons pas la liberté, mais nous trouvons, en effet, qu'elle ne s'offre pas désintéressée. Partout le bruit de vos désordres vous précède; ils ne sont pas partiels, car votre armée marche sur cinquante lieues de front. A Vilna même, malgré les ordres multipliés de votre empereur, les faubourgs ont été pillés; et l'on s'y défie d'une liberté qu'apporte la licence.

„Qu'attendez-vous donc de notre zèle? un visage satisfait, des cris de joie, des accens de reconnaissance? quand, chaque jour, chacun de nous apprend que ses villages, que ses granges, sont dévastés; car le peu que les Russes n'ont point entraîné avec eux, vos colonnes affamées le dévorent. Dans leurs marches rapides, il s'échappe de leurs flancs une foule de maraudeurs de toutes nations, dont il faut se défendre.

„Qu'exigez-vous encore? que nos compatriotes accourent sur votre passage, vous apportant leurs blés, vous conduisant leurs troupeaux, qu'ils s'offrent eux-mêmes tout armés et prêts à vous suivre? Eh! qu'ont-ils à vous donner? vos pillards prennent tout: on n'a pas le tems de vous offrir. Regardez d'ici l'entrée du quartier impérial; y voyez-vous cet homme? il est presque nu! il gémit, il vous tend une main suppliante! eh bien, ce malheureux qui excite votre pitié, c'est un de ces nobles dont vous attendiez les secours: hier il accourait vers vous plein d'ardeur, avec sa fille, ses vassaux et ses biens; il venait s'offrir à votre empereur, mais il a rencontré des pillards wurtembergeois, et il est dépouillé: il n'est plus père, à peine est-il homme."

Chacun gémit et l'alla secourir. Français, Allemands et Lithuaniens, tous s'accordaient pour déplorer ces désordres, aucun n'en pouvait trouver le remède. Comment, en effet, rétablir la discipline

dans de si grandes masses, poussées si précipitamment, conduites par tant de chefs, de mœurs, de caractères et de pays différens, et forcées de vivre de maraude ?

En Prusse, l'empereur n'avait fait prendre à son armée que pour vingt jours de vivres. C'était ce qu'il en fallait pour gagner Vilna par une bataille. La victoire devait faire le reste ; mais la fuite de l'ennemi ajourna cette victoire. L'empereur pouvait attendre ses convois ; mais en surprenant les Russes il les avait désunis, il ne voulut pas lâcher prise et perdre son avantage. Il lança donc sur leurs traces quatre cent mille hommes, avec vingt jours de vivres, dans un pays qui n'avait pas pu nourrir les vingt mille Suédois de Charles XII.

Ce ne fut pas défaut de prévoyance, car d'immenses convois de bœufs suivaient l'armée, la plupart en troupeaux, le reste attelé à des chariots de vivres. On avait organisé leurs conducteurs en bataillons. Il est vrai que ceux-ci, ennuyés de la lenteur de ces pesans animaux, les assommaient ou les laissaient périr d'inanition. On en vit pourtant un grand nombre à Vilna et à Minsk ; quelques-uns atteignirent Smolensk, mais trop tard ; ils ne purent servir qu'aux recrues et aux renforts qui nous suivirent.

D'un autre côté, Dantzick renfermait tant de grains, qu'elle seule eût pu nourrir l'armée : elle alimentait Kœnigsberg. On avait vu ses vivres remonter

le Pregel sur de grands bateaux jusqu'à Vehlau, et sur de plus légers jusqu'à Insterburg. Les autres convois allaient par terre de Kœnigsberg à Labiau, et de là, par le Niémen et la Vilia, jusqu'à Kowno et Vilna. Mais la Vilia desséchée se refusa à ces transports; il fallut y suppléer.

Napoléon haïssait les traitans. Il voulut que l'administration de l'armée organisât des chariots lithuaniens; cinq cents furent rassemblés; leur vue l'en dégoûta. Il permit alors qu'on traitât avec des juifs, qui sont les seuls commerçans de ce pays; et les vivres arrêtés à Kowno arrivèrent enfin à Vilna: mais l'armée en était partie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ce fut la grande colonne, celle du centre, qui souffrit le plus: elle suivait le chemin que les Russes avaient ruiné, et que l'avant-garde française venait d'achever de dévorer. Les colonnes qui prirent des routes latérales y trouvèrent le nécessaire; mais elles ne mirent point assez d'ordre pour le recueillir et pour le ménager.

Le poids des calamités qu'entraîna cette marche rapide ne doit donc pas peser tout entier sur Napo-

léon; car l'ordre et la discipline se maintinrent dans l'armée de Davout; elle souffrit moins de la disette: il en fut à-peu-près de même de celle du prince Eugène. Dans ces deux corps, lorsqu'on eut recours à la maraude, ce fut avec méthode; on ne fit que le mal nécessaire; on obligea le soldat de porter plusieurs jours de vivres; on l'empêcha de les gaspiller. Ailleurs les mêmes précautions eussent donc pu être prises: mais soit habitude de faire la guerre dans des pays fertiles, soit ardeur, plusieurs des autres chefs pensèrent plus à combattre qu'à administrer.

Aussi Napoléon était-il le plus souvent forcé de fermer les yeux sur un maraudage qu'il défendait vainement: sachant d'ailleurs trop bien tout l'attrait qu'a pour le soldat cette manière de subsister, qu'elle lui fait aimer la guerre qui l'enrichit; qu'elle lui plaît par l'autorité que souvent elle lui donne sur des classes supérieures à la sienne; qu'elle a pour lui tout l'attrait de la guerre du pauvre contre le riche; enfin que le plaisir d'être et de prouver qu'on est le plus fort s'y fait sentir sans cesse.

Pourtant, à la nouvelle de ces excès, il s'indigne! Il fait proclamer ses menaces; il charge des colonnes mobiles de Français et de Lithuaniens de les exécuter: et nous, que la vue de ces pillards irritait, nous voulions courir et punir; mais quand on leur avait arraché le pain ou le bétail qu'ils avaient ravi, et

qu'on les voyait se retirer lentement, vous regardant, tantôt avec un désespoir concentré, tantôt en versant des larmes, et qu'on les entendait murmurer, „que non content de ne leur rien donner on leur arrachait tout, qu'on voulait donc qu'ils périssent d'inanition!" alors on s'accusait de barbarie envers les siens, on les rappelait, on leur rendait leur proie; car c'était l'impérieuse nécessité qui poussait au maraudage. L'officier lui-même ne vivait que de la part que lui en faisaient ses soldats.

Une position si excessive amena des excès. Ces hommes rudes et armés, assaillis par tant de besoins immodérés, ne purent rester modérés. Ils arrivaient affamés près des habitations: ils demandaient d'abord; mais, soit défaut de s'entendre, soit refus ou impossibilité aux habitans de les satisfaire, à ceux d'attendre, une altercation s'élevait; alors, de plus en plus irrités par la faim, ils devenaient farouches, et, après avoir bouleversé les cabanes et les châteaux, sans y trouver la subsistance qu'ils cherchaient, dans l'égarement de leur désespoir, ils accusaient les habitans d'être leurs ennemis, et se vengeaient des propriétaires sur les propriétés.

Il y en eut qui se tuèrent avant d'en venir à ces extrémités, d'autres après: c'étaient les plus jeunes. Ils s'appuyaient le front sur leurs fusils, et se faisaient sauter la cervelle au milieu des chemins. Mais plusieurs s'endurcirent; un excès les entraînait à un

autre, comme on s'échauffe souvent par les coups qu'on donne. Parmi ceux-là, quelques vagabonds se vengèrent de leurs maux jusque sur les personnes; au milieu de cette nature ingrate ils se dénaturèrent; à cette distance, abandonnés à eux-mêmes, ils crurent que tout leur était permis, et que leurs souffrances les autorisaient à faire souffrir.

Dans cette armée si nombreuse, et composée de tant de nations, il dut aussi se trouver plus de malfaiteurs que dans les autres. Les causes de tant de malheurs en amenèrent de nouveaux; déjà faibles par la faim, il fallait aller à marches forcées pour la fuir, et pour atteindre l'ennemi. La nuit venue, on s'arrêtait, et les soldats entraient en foule dans les maisons; là, sur une paille dégoûtante, ils tombaient autant de lassitude que de besoin.

Les plus robustes n'avaient que le courage de pétrir la farine qu'ils trouvaient, et d'allumer les fours, dont toutes ces maisons de bois sont munies; les autres, d'aller à quelques pas, faire les feux nécessaires pour apprêter quelques alimens; leurs officiers, épuisés comme eux, ordonnaient faiblement plus de précautions, et négligeaient de voir s'ils étaient obéis. Alors une flammèche qui s'échappait de ces fours, une étincelle qui jaillissait de ces bivouacs, suffisait pour incendier un château, un village, et pour faire périr plusieurs des malheureux soldats qui s'y étaient réfugiés. Au reste, ces désastres furent très-rares en Lithuanie.

L'empereur n'ignora point ces détails; mais il était engagé: déjà, dès Vilna, tous ces désordres avaient eu lieu; le duc de Trévise, entre autres, l'en instruisit: „Du Niémen à la Vilia, il n'a vu," dit-il, „que des maisons dévastées; que chariots et caissons abandonnés; on les trouve dispersés sur les chemins et dans les champs; ils sont renversés, ouverts, et leurs effets répandus çà et là, et pillés comme s'ils avaient été pris par l'ennemi. Il a cru suivre une déroute. Dix mille chevaux ont été tués par les froides pluies du grand orage, et par les seigles verts, leur nouvelle et seule nourriture. Ils gisent sur la route, qu'ils embarrassent; leurs cadavres exhalent une odeur méphitique, insupportable à respirer; c'est un nouveau fléau que plusieurs comparent à la famine; mais celle-ci est bien plus terrible: déjà plusieurs soldats de la jeune garde sont morts de faim."

Jusque-là Napoléon avait écouté avec calme; ici il interrompt brusquement; il veut échapper à la douleur par l'incrédulité; il s'écrie: „C'est impossible! où sont leurs vingt jours de vivres? Les soldats bien commandés ne meurent jamais de faim."

Un général, l'auteur de ce dernier rapport, était là; Napoléon se tourne vers lui, il l'interpelle, il le presse de questions; et ce général, soit faiblesse, soit incertitude, répond que ces malheureux ne sont point morts d'inanition, mais d'ivresse.

L'empereur demeure alors persuadé qu'on exagère à ses yeux les privations de ses soldats. Quant au reste, il s'écrie „qu'il faut bien supporter la perte des chevaux, de quelques équipages, celle même de quelques habitations: c'est un torrent qui s'écoule; c'est le mauvais côté de la guerre, un mal pour un bien; il faut faire au malheur sa part; ses trésors, ses bienfaits le répareront: un grand résultat couvrira tout, il ne lui faut qu'une victoire; s'il lui reste de quoi la gagner, il suffit."

Le duc observa qu'on pouvait y arriver par une marche plus méthodique, que suivraient les magasins; mais il ne fut pas écouté. Ceux auxquels ce maréchal, qui revenait d'Espagne, se plaignit alors, lui répondirent „qu'en effet l'empereur s'irritait au récit de maux qu'il jugeait irremédiables, sa politique lui imposant la nécessité d'un succès prompt et décisif."

Ils ajoutaient „qu'ils voyaient bien que la santé de leur chef était affaiblie; et que cependant, forcé de se lancer dans des positions de plus en plus critiques, il n'envisageait pas sans humeur des difficultés à côté desquelles il passait, et qu'il laissait s'amonceler derrière lui: difficultés qu'il couvrait alors de mépris, pour en déguiser l'importance, et afin de conserver lui-même la force d'esprit nécessaire pour les surmonter. C'est pourquoi, déjà inquiet et fatigué de la nouvelle situation critique dans laquelle

il venait de se jeter, impatient d'en sortir, il allait marcher, et pousser son armée en avant, toujours en avant, pour en finir plus tôt."

Ainsi Napoléon était contraint de s'aveugler lui-même. On sait assez que la plupart de ses ministres n'étaient point des flatteurs : les faits et les hommes parlèrent ; mais que purent-ils lui apprendre ? qu'ignorait-il ? tous ses préparatifs n'avaient-ils pas été dictés par la prudence la plus clairvoyante ? que pouvait-on lui dire qu'il n'eût dit, qu'il n'eût écrit cent fois ? C'était après avoir prévu jusqu'aux moindres détails, s'être préparé contre tous les inconvéniens, avoir tout disposé pour une guerre lente et méthodique, qu'il se dépouillait de toutes ces précautions, qu'il abandonnait tous ces préparatifs, et se laissait emporter par l'habitude, par la nécessité des guerres courtes, des victoires rapides et des paix subites.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dans de si graves circonstances, Balachoff, un Russe, un ministre de l'empereur de Russie, un parlementaire, se présenta aux avant-postes français. Il fut accueilli, et l'armée, déjà moins ardente, espéra la paix.

Il apportait à Napoléon des paroles d'Alexandre :

„Il était," disaient-elles, „encore tems de traiter. Une guerre que le sol, le climat et le caractère russe rendraient interminable, était commencée; mais tout rapprochement n'était pas devenu impossible, et d'une rive à l'autre du Niémen on pourrait encore s'entendre.. Il ajouta surtout que son maître déclarait devant l'Europe qu'il n'était pas l'agresseur; que son ambassadeur à Paris, en demandant ses passe-ports, n'avait pas entendu rompre la paix; qu'ainsi les Français se trouvaient en Russie sans déclaration de guerre." Du reste, point de nouvelles propositions, ni par écrit, ni dans la bouche de Balachoff.

Le choix du parlementaire avait été remarqué; c'était le ministre de la police russe: cette place exige un esprit observateur; on crut qu'il venait s'exercer parmi nous. Ce qui rendit plus défiant sur le caractère du négociateur, c'est que la négociation parut n'en avoir aucun, si ce n'est celui d'une grande modération, qu'on prit alors pour de la faiblesse.

Napoléon n'hésita point. Il n'avait pas pu s'arrêter à Paris, reculerait-il à Vilna? qu'en penserait l'Europe? quel résultat présenter aux armées françaises et alliées, pour motiver tant de fatigues, de si grands déplacemens, tant de dépenses individuelles et nationales? ce serait s'avouer vaincu. D'ailleurs ses discours devant tant de princes, depuis son départ de Paris, l'avaient autant engagé que ses actions, de

sorte qu'il se trouvait autant compromis devant ses alliés que devant ses ennemis.

Alors même, avec Balachoff, la chaleur de la conversation l'entraîna, dit-on, encore. „Qu'était-il venu faire à Vilna? que lui voulait l'empereur de Russie? prétend-il lui résister? il n'est général qu'à la parade. Quant à lui, sa tête est son conseil, tout part de là. Mais Alexandre, qui le conseillera? qui opposera-t-il? Il n'a que trois généraux, Kutusof qu'il n'aime pas, parcequ'il est Russe; Beningsen, trop vieux il y a six ans, aujourd'hui en enfance; et Barclay: celui-ci manœuvrera, il est brave, il sait la guerre; mais c'est un général de retraite.“ Et il ajouta: „Vous croyez tous savoir la guerre, parceque vous avez lu Jomini; mais si son livre avait pu vous l'apprendre, l'aurais-je donc laissé publier?“

Dans cet entretien que les Russes rapportent ainsi, il est certain qu'il dit encore: „qu'au reste, l'empereur Alexandre avait des amis jusque dans son quartier impérial.“ Alors montrant Caulincourt au ministre russe: „Voilà,“ dit-il, „un chevalier de votre empereur; c'est un Russe dans le camp français.“

Peut-être Caulincourt ne comprit-il pas assez que par-là Napoléon voulait se préparer en lui un négociateur qui plût à Alexandre; car aussitôt que Balachoff fut sorti, il s'élança vers l'empereur, et, d'une voix irritée, il lui demanda pourquoi il l'avait insulté;

ceux de l'Espagne. J'appl
avec lui: j'autorise les efforts qu
je ferai tout ce qui dépendra de
vos résolutions. Si vos efforts s
pouvez concevoir l'espoir de ré
reconnaître vos droits! mais d
contrées et si étendues, c'est en
unanimité des efforts de la populat
que vous pouvez trouver l'espoir
Je vous ai tenu le même lang
entrée en Pologne. Je dois y ajou
à l'empereur d'Autriche l'intégrit
et que je ne puis sanctionner
aucun mouvement, qui tend
de la possession de ce qui lui res
la Pologne.

Faites que la Lithuanie, la S
Polotsk, Mohilef, la Volhinie, l'
soient animées du même esprit
grande Pologne; et la providen
bonne cause par des succès.
dévouement de vos contrées, q
ressans, et vous acquiert tant d
et à ma protection, par tout ce
de moi dans les circonstances
Les Polonais avaient cru s'ad
verain du monde; à celui dont
décret, et qu'aucun ménage

capable d'arrêter; [illegible]
circonspection [illegible]
intentions de Napoléon [illegible]
la tiédeur des autres [illegible]
Même autour de lui, [illegible]
cette prudence, qui [illegible]
quelle il n'avait pas [illegible]
but de cette guerre? [illegible]
traite des Russes [illegible]
de sa fortune, et [illegible]
l'Europe, des engagemens [illegible]
pouvoir tenir?

„Enfin la froideur de la [illegible]
gne? ou plutôt [illegible]
troisième qu'il [illegible]
n'était-il pas [illegible]
servait?“

Quels que fussent [illegible]

[illegible]

s'écriant „qu'il était Français, bon Français, qu'il l'avait prouvé, qu'il allait le lui prouver encore, en lui répétant que cette guerre était impolitique, dangereuse, qu'elle perdrait l'armée, la France et lui: qu'au reste, puisqu'il venait de l'insulter, il le quittait; qu'il lui demandait une division en Espagne, où personne ne désirait servir, et le plus loin de lui possible.“

L'empereur voulut l'apaiser, mais ne pouvant s'en faire écouter, il se retira, Caulincourt le poursuivant toujours de ses reproches. Berthier, présent à cette scène, s'était interposé sans succès; Bessières, plus en arrière, avait retenu vainement Caulincourt par ses habits. Le lendemain, Napoléon ne put ramener à lui son grand-écuyer que par des ordres formels et réitérés. Enfin il le calma par des caresses et par l'expression d'une estime et d'un attachement que Caulincourt méritait. Mais il renvoya Balachoff avec des propositions verbales et inadmissibles.

Alexandre n'y répondit pas; on n'avait point compris toute l'importance de la démarche qu'il venait de faire. Il ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre. C'était, avant une rupture sans retour, une dernière parole, ce qui la rend remarquable.

Cependant Murat courait après cette victoire tant désirée; il commandait la cavalerie de l'avant-garde, il avait enfin atteint l'ennemi sur la route de

Swentziani, et le poussait sur Druïa. Chaque matin, l'arrière-garde russe semblait lui avoir échappé; chaque soir, il l'avait ressaisie, et l'attaquait, mais dans une forte position, après une longue marche, trop tard, et sans que les siens eussent encore pris de nourriture; c'étaient donc tous les jours de nouveaux combats sans résultats importans.

D'autres chefs, par d'autres routes, suivaient la même direction. Oudinot avait passé la Vilia dès Kowno, et déjà en Samogitie, au nord de Vilna, à Deweltowo et à Vilkomir, il avait joint l'ennemi, qu'il poussait devant lui vers Dünabourg. Il marchait ainsi à la gauche de Ney et du roi de Naples, dont Nansouty flanquait la droite. Dès le 15 juillet, la Düna avait été abordée de Disna à Dünabourg par Murat, Montbrun, Sébastiani et Nansouty, par Oudinot et Ney, et par trois divisions du premier corps, mises aux ordres du comte de Lobau.

Ce fut Oudinot qui se présenta devant Dünabourg; il tâta cette ville, que les Russes s'étaient inutilement efforcés de fortifier. Cette marche trop excentrique du duc de Reggio mécontenta Napoléon. Le fleuve séparait les deux armées. Oudinot le remonta pour se rapprocher de Murat, et Wittgenstein pour se réunir à Barclay. Dünabourg resta sans assaillans et sans défenseurs.

Dans sa marche, Wittgenstein aperçut de la rive droite Druïa, et une avant-garde de cavalerie fran-

çaise qui occupait cette ville avec trop de sécurité. La nuit l'encouragea; il fit passer le fleuve à l'un de ses corps, et le 15 au matin, les avant-postes de l'une de nos brigades furent surpris, sabrés et enlevés. Après quoi, Wittgenstein rappela son monde sur la rive droite, et poursuivit sa route avec ses prisonniers, parmi lesquels se trouvait un général français. Ce coup de main fit espérer une bataille à Napoléon; croyant que Barclay reprenait l'offensive, il suspendit quelques momens sa marche sur Vitepsk, pour concentrer ses troupes, et les diriger suivant les circonstances. Son espoir fut court.

Pendant ces évènemens, Davout à Osmiana, au sud de Vilna, avait entrevu quelques coureurs de Bagration, qui déjà cherchait avec inquiétude une issue vers le nord. Jusque-là, hors une victoire, le plan formé dès Paris avait réussi. Sachant l'ennemi étendu sur une trop longue ligne défensive, Napoléon l'avait rompue, en l'attaquant brusquement d'un seul côté, et avait ainsi rejeté et fait poursuivre sa plus grande masse sur la Düna, tandis que Bagration, qu'il n'avait fait aborder que cinq jours plus tard, était encore sur le Niémen. C'était pendant plusieurs jours, et sur quatre-vingts lieues de front, la même manœuvre que Frédéric II avait souvent employée sur deux lieues de terrain et en quelques heures.

Déjà Doctorof et plusieurs divisions errantes de

l'une à l'autre de ces deux masses séparées n'avaient échappé que grace à l'étendue du pays, au hasard, et à toutes les causes de cette ignorance, où l'on est toujours à la guerre, sur ce qui se passe si près de soi chez l'ennemi.

Plusieurs ont prétendu qu'il y avait eu trop de circonspection, ou de négligence, dans ce premier mouvement d'invasion; que depuis la Vistule, cette armée d'attaque avait eu l'ordre de marcher avec toutes les précautions d'une armée attaquée; que l'agression commencée, et Alexandre en fuite, l'avant-garde de Napoléon aurait dû remonter plus rapidement, et plus avant, les deux rives de la Vilia, et l'armée d'Italie suivre de plus près ce mouvement. Peut-être alors Doctorof, commandant l'aile gauche de Barclay, forcé de traverser notre attaque, pour fuir de Lida vers Swentziany, eût été fait prisonnier. Pajol le repoussa à Osmiana, mais il s'échappa par Smorgoni. On ne lui enleva que des bagages, et Napoléon s'en prit au prince Eugène, quoiqu'il lui eût prescrit tous ses mouvemens.

Mais bientôt l'armée d'Italie, l'armée bavaroise, le premier corps et la garde, occupèrent et entourèrent Vilna. Là, couché sur ses cartes, dont sa vue courte, comme celle d'Alexandre-le-Grand et de Frédéric II, le forçait de se rapprocher ainsi, Napoléon suivait des yeux l'armée russe; elle était divisée en

deux masses inégales; l'une avec son empereur vers Drissa, l'autre avec Bagration encore vers Myr.

A quatre-vingts lieues en avant de Vilna, la Düna et le Borysthène séparent la Lithuanie de la vieille Russie. D'abord ces deux fleuves coulent parallèlement de l'est à l'ouest, laissant entre eux un intervalle d'environ vingt-cinq lieues d'un terrain inégal, boisé et marécageux. Ils arrivent ainsi de l'intérieur de la Russie sur ses confins; mais à cette hauteur, en même tems et comme de concert, ils tournent, l'un brusquement à Orcha vers le midi, l'autre, près de Vitepsk vers le nord-ouest. C'est dans cette nouvelle direction que leur cours trace les frontières de la Lithuanie et de la vieille Russie.

L'étroit intervalle que laissent entre eux ces deux fleuves avant de prendre une direction si opposée semble être l'entrée et comme les portes de la Moscovie. C'est le nœud des routes qui conduisent aux deux capitales de cet empire.

Tous les regards de Napoléon restèrent fixés sur ce point. Par la retraite d'Alexandre sur Drissa, il prévit celle que Bagration allait tenter de Grodno vers Vitepsk, par Osmiana, par Minsk et Docktzitzy, ou par Borizof: il voulut s'y opposer, et aussitôt vers Minsk, entre ces deux corps ennemis, il jeta Davout avec deux divisions d'infanterie, les cuirassiers de Valence et plusieurs brigades de cavalerie légère.

Pendant qu'à sa droite le roi de Westphalie pous-

sera Bagration sur Davout, qui le coupera d'Alexandre, lui fera mettre bas les armes et s'emparera du cours du Borysthène; tandis qu'à sa gauche Murat, Oudinot et Ney, déjà devant Drissa, contiendront en face d'eux Barclay et son empereur; lui avec son armée d'élite, l'armée d'Italie, l'armée bavaroise et trois divisions détachées de Davout, se dirigera sur Vitepsk, entre Davout et Murat, prêt à se joindre à l'un ou à l'autre; s'interposant et pénétrant ainsi entre les deux armées ennemies, se jetant entre elles et au-delà d'elles; enfin les tenant séparées, non seulement par cette position centrale, mais par l'incertitude qu'elle donnera à Alexandre, sur celle de ses deux capitales qu'il aurait alors à défendre. Les circonstances devaient décider du reste.

Telle était sa pensée, le 10 juillet, à Vilna; c'est ainsi qu'elle fut écrite, ce jour-là même, sous sa dictée, et corrigée de sa main, pour l'un de ses chefs, pour celui qui devait le plus concourir à son exécution. Aussitôt le mouvement, déjà commencé, devint général.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le roi de Westphalie dépassait alors à Grodno le Niémen, pour le repasser à Bielitza, déborder la

droite de Bagration, le mettre en fuite le poursuivre.

Cette armée, saxonne, westphalienne et polonaise, avait devant elle un général et un pays difficiles à vaincre. Il fallait qu'elle envahît le plateau de la Lithuanie; là sont les sources des rivières qui versent leurs eaux dans les mers Noire et Baltique. Mais le sol y est lent à décider leur pente et leur courant; de sorte que les eaux y séjournent et inondent au loin le pays. On a jeté quelques chaussées étroites sur ces champs boisés et marécageux; elles y forment de longs défilés, que Bagration défendit facilement contre le roi de Westphalie. Celui-ci l'attaqua négligemment; son avant-garde seule joignit trois fois l'ennemi à Nowogrodeck, à Myr et à Romanof. La première rencontre fut tout à l'avantage des Russes; dans les deux autres, Latour-Maubourg resta maître d'un champ de bataille sanglant et disputé.

En même tems, Davout, parti d'Osmiana, se prolongeait vers Minsk et Ygumen, derrière le général russe, et s'emparait de l'issue des défilés où le roi de Westphalie forçait Bagration de s'engager.

Entre ce général ennemi et sa retraite se trouvait une rivière qui prend sa source dans un marais infect; son cours incertain, lent et lourd, à travers un sol pourri, ne dément pas son origine; ses eaux bourbeuses coulent vers le sud-est: son nom a une funeste célébrité, qu'il doit à nos malheurs.

Les ponts de bois et les longues chaussées que, pour en approcher, il a fallu jeter sur les marécages qui la bordent aboutissent à une ville nommée Borizof, située sur sa rive gauche, du côté de la Russie. Cette rive est en général moins basse que la droite; remarque applicable à toutes les rivières qui, dans ce pays, coulent dans la direction d'un pôle à l'autre leur rive orientale dominant leur rive occidentale, comme l'Asie, l'Europe.

Ce passage était important, Davout y prévint Bagration, en se saisissant de Minsk le 8 juillet, ainsi que de tout le pays depuis la Vilia jusqu'à la Bérézina; aussi, quand le prince russe et son armée, qu'Alexandre appelait vers le nord, poussèrent leurs éclaireurs, d'abord sur Lida, puis successivement sur Olzanie, Vieznowo, Troki, Bolzoï et Sobsnicki, ils se heurtèrent contre Davout et furent forcés de se replier sur eux-mêmes. Alors se dirigeant un peu plus en arrière et à droite, ils firent une nouvelle tentative sur Minsk: mais ils y sentirent encore Davout. Un faible peloton de l'avant-garde de ce maréchal y entrait par une porte quand l'avant-garde de Bagration s'y présentait par une autre, et le Russe se replia encore au sud, dans ses marais.

A cette nouvelle, en voyant Bagration et quarante mille Russes coupés de l'armée d'Alexandre, et enveloppés par deux fleuves et deux armées, Napoléon s'écria: „Ils sont à moi!“ En effet il ne s'en fallut

pas de trois marches que Bagation ne fût complètement cerné. Mais Napoléon, qui depuis accusa Davout de l'évasion de l'aile gauche des Russes pour être resté quatre jours dans Minsk, et plus justement ensuite le roi de Westphalie, venait de mettre ce monarque sous les ordres du maréchal. Ce fut ce changement trop tardif, et au milieu d'une opération, qui en détruisit l'ensemble.

Cet ordre était arrivé dans l'instant où Bagration, repoussé de Minsk, n'avait plus pour retraite qu'une chaussée longue et étroite. Elle s'élève sur les marais de Nieswig, Shlutz, Glusck et Bobruisk. Davout écrivit au roi de pousser vivement les Russes dans ce défilé, dont il allait à Glusck occuper l'issue. Bagration n'en aurait pu revenir. Mais le roi, déjà irrité des reproches que l'incertitude et la lenteur de ses premières opérations lui avaient attirés, ne put souffrir pour chef un sujet; il quitta son armée, sans se faire remplacer, sans même, s'il faut en croire Davout, communiquer à aucun de ses généraux l'ordre qu'il venait de recevoir: on le laissa libre de se retirer en Westphalie, sans sa garde, ce qu'il fit.

Cependant Davout attendit vainement, à Glusck, Bagration. Ce général, n'étant plus assez poussé par l'armée westphalienne, put faire un nouveau détour vers le sud, gagner Bobruisk, y traverser la Bérézina, et atteindre le Borysthène vers Bickof. Là encore, si l'armée westphalienne eût eu un chef, si ce chef eût

serré le Russe de plus près, s'il l'eût remplacé à Bickof, quand il se heurta à Mohilef contre Davout, il est certain qu'alors Bagration, pris entre les Westphaliens, Davout, le Borysthène et la Bérézina, eût été forcé de vaincre ou de se rendre. Car on a vu que le prince russe n'avait pu passer la Bérézina qu'à Bobruisk, ni atteindre le Borysthène que vers Novoï-Bickof, à quarante lieues au midi d'Orcha, et à soixante lieues de Vitepsk, qui était son but.

Se trouvant jeté si loin de sa direction, il se hâta de la regagner, en remontant le Borysthène jusqu'à Mohilef. Mais il y trouva encore Davout, qui l'avait prévenu là comme à Lida, en passant la Bérézina, sur le point même où Charles XII l'avait franchie.

Ce maréchal n'attendait pourtant pas le prince russe sur le chemin de Mohilef. Il le supposait déjà sur la rive gauche du Borysthène. Leur surprise mutuelle tourna d'abord à l'avantage de Bagration, qui lui enleva tout un régiment de cavalerie légère. Bagration avait alors trente-cinq mille hommes, Davout douze mille. Le 23 juillet, celui-ci choisit un terrain haut, défendu par un ravin, et resserré entre deux bois. Les Russes ne pouvaient s'étendre sur ce champ de bataille; néanmoins ils l'acceptèrent. Leur nombre y fut inutile; ils attaquèrent en hommes sûrs de vaincre; ils ne songèrent seulement pas à profiter des bois, pour tourner la droite de Davout.

Ces Moscovites ont dit qu'au milieu du combat

l'effroi de se trouver en présence de Napoléon les avait troublés; car chaque général ennemi le croyait devant lui, Bagration à Mohilef, et Barclay à Drissa. On croyait le voir partout à-là-fois; tant la renommée agrandit l'homme de génie, en remplit le monde, et en fait comme un être surnaturel, en le rendant présent partout!

Ce choc fut violent et opiniâtre de la part des Russes, mais sans combinaison. Bagration, rudement repoussé, fut encore forcé de retourner sur ses pas. Il alla passer le Borysthène à Novoï-Bickof, où il rentra dans l'intéreur de la Russie, pour se joindre enfin à Barclay, au-delà de Smolensk.

Napoléon dédaigna d'attribuer ce mécompte à l'habileté du général ennemi: il s'en prit aux siens. Déjà il sentait que sa présence était partout nécessaire, ce qui la rendait partout impossible. Le cercle de ses opérations s'était tellement agrandi, que, forcé de rester au centre, il manquait sur toute la circonférence. Ses généraux, fatigués comme lui, trop indépendans les uns des autres, trop séparés, et en même tems trop dépendans de lui, osaient moins et attendaient souvent ses ordres. Son influence s'affaiblissait dans cette étendue. Il fallait une trop grande ame pour un aussi grand corps: la sienne, quelque vaste qu'elle fût, n'y pouvait suffire.

Mais enfin, le 16 juillet, l'armée entière était en mouvement. Pendant que tout se hâtait et s'efforçait

ainsi, il était encore dans Vilna, qu'il faisait fortifier. Il y ordonnait la levée de onze régimens lithuaniens. Il y établissait le duc de Bassano, pour gouverner la Lithuanie, et comme centre de communication administrative, politique, et même militaire, entre lui, l'Europe, et les généraux commandant les corps d'armée qui ne devaient pas le suivre à Moscou.

Cette apparente inaction de Napoléon dans Vilna dura vingt jours: les uns crurent que, se trouvant au centre de ses opérations avec une forte réserve, il attendait l'évènement, prêt à se porter vers Davout, Murat, ou Macdonald; d'autres pensèrent que l'organisation de la Lithuanie, et la politique de l'Europe, dont il était plus près à Vilna, le retenaient dans cette ville, ou qu'il ne prévoyait pas d'obstacles dignes de lui jusqu'à la Düna: en quoi il ne se trompa point, mais ce qui le flatta trop. L'évacuation précipitée de la Lithuanie par les Russes sembla l'éblouir: l'Europe put en juger; ses bulletins répétèrent ses paroles.

„Le voilà donc, cet empire de Russie, de loin si redoutable! c'est un désert où ses peuples dispersés sont insuffisans; ils seront vaincus par son étendue, qui devait les défendre: ce sont des barbares! A peine ont-ils des armes! point de recrues prêtes! il faut plus de tems à Alexandre pour les rassembler qu'à lui pour arriver à Moscou. Il est vrai que sans cesse, depuis le passage du Niémen, le ciel

inonde ou brûle une terre sans abri: mais cette calamité est moins un obstacle à la rapidité de notre agression qu'une entrave à la fuite des Russes; ils sont vaincus sans combats, par leur seule faiblesse, par le souvenir de nos victoires, par leurs remords qui les pressent de restituer cette Lithuanie qu'ils n'ont acquise ni par la paix ni par la guerre, mais seulement par la perfidie."

A ces motifs du séjour, peut-être trop prolongé, que Napoléon fit à Vilna, ceux qui l'approchaient le plus en ajoutaient un autre. Ils se disaient entre eux „que ce génie si vaste, et toujours de plus en plus actif et audacieux, n'était plus secondé, comme autrefois, par une vigoureuse constitution; ils s'étonnaient de ne plus trouver leur chef insensible aux ardeurs d'une température brûlante; ils se montraient l'un à l'autre avec regret le nouvel embonpoint dont son corps étoit surchargé, signe précurseur d'un affaiblissement prématuré."

Quelques-uns s'en prenaient à des bains dont il faisait un fréquent usage. Ils ignoraient que, bien loin d'être une habitude de mollesse, ils lui étaient d'un secours indispensable contre une souffrance 1) d'une nature grave et inquiétante, que sa politique cachait avec soin, pour ne pas donner à ses ennemis un cruel espoir.

1) La dysurie.

Telle est l'inévitable et malheureuse influence des plus petites causes sur la destinée des nations. On verra bientôt, quand les plus profondes combinaisons, qui devaient assurer le succès de l'entreprise la plus hardie et peut-être la plus utile à l'Europe, se seront développées, comment, à l'instant décisif, dans les champs de la Moskwa, la nature paralysa le génie, et l'homme manque au héros. Les nombreux bataillons de la Russie n'auraient pu la défendre: un jour d'orage, une fièvre soudaine, la sauvèrent.

Il sera juste et convenable de se rappeler cette observation, lorsqu'en jetant les yeux sur le tableau que je serai forcé de tracer de la bataille de la Moskwa, on me verra répéter toutes les plaintes, et même les reproches, qu'une inaction et une langueur inaccoutumées arrachèrent aux amis les plus dévoués et aux admirateurs les plus constans de ce grand homme. La plupart, comme ceux qui depuis ont écrit sur cette journée, ignoraient les souffrances physiques d'un chef, qui, dans son abattement, s'efforçait d'en cacher la cause. Ce qui fut surtout un malheur, ces témoins l'ont appelé une faute.

Au reste, à huit cents lieues de la patrie, après tant de fatigues et de sacrifices, à l'instant où l'on voit la victoire s'échapper et commencer un avenir effrayant, on devient naturellement sévère, et l'on souffre trop pour être entièrement juste.

Pour moi, je ne tairai point ce que j'ai vu, per-

suadé que la vérité est de tous les hommages le seul digne d'un grand homme, de cet illustre capitaine qui sut tirer si souvent un parti prodigieux de tout, même de ses revers; de cet homme qui s'éleva à une si grande hauteur, que la postérité aura peine à distinguer les nuages épars sur une telle gloire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cependant il apprend que ses ordres sont exécutés, son armée réunie, qu'une bataille l'appelle. Il part enfin de Vilna, le 16 juillet, à onze heures et demie du soir, il s'arrête à Swentziany, pendant que le soleil du 17 est le plus ardent; le 18, il est à Klubokoé; il y séjourne dans un monastère, d'où le bourg que ce couvent domine lui semble être plutôt une réunion de huttes de sauvages qu'une habitation européenne.

Une adresse des Russes aux Français venait d'être répandue dans son armée. Il y vit de vaines injures jointes à une invitation inutile et maladroite à la désertion. Cette lecture excite sa colère, dans son agitation, il dicte une réplique qu'il déchire puis une autre qui éprouve le même sort, enfin une troisième dont il reste satisfait. Ce fut celle qu'on lut alors dans

les journaux, sous le nom d'un grenadier français. Il dictait ainsi jusqu'aux moindres lettres qui partaient de son cabinet, ou de son état-major. Il réduisait sans cesse ses ministres et Berthier à n'être que ses secrétaires. Dans son corps appesanti, son esprit était resté actif; l'accord manquait, ce fut une cause de nos malheurs.

Au milieu de cette occupation il apprend que, le 18, Barclay a abandonné son camp de Drissa, et qu'il marche vers Vitepsk; ce mouvement l'éclaire: retenu par l'échec qu'avait reçu Sébastiani vers Druïa, et surtout par les pluies et le mauvais état des chemins, il reconnaît trop tard peut-être que l'occupation de Vitepsk est pressante et décisive, qu'elle seule est éminemment agressive en ce qu'elle sépare les deux fleuves et les deux armées ennemies. De cette position, il pourra prendre à revers l'armée incomplète de son rival, lui interdire le midi de son empire, et de sa force écraser sa faiblesse. Que si Barclay l'a prévenu dans cette capitale, sans doute il voudra la défendre; là peut-être l'attendait cette victoire tant désirée, qui vient de lui échapper sur la Vilia.

Aussitôt il dirige tous ses corps sur Beszenkowiczi; il y appelle Murat et Ney, alors vers Polotsk, où il laisse Oudinot. Quant à lui, de Klubokoé, où il se trouvait au milieu de sa garde, de l'armée d'Italie et de trois divisions détachées de Davout, il se rend

à Kamen, en voiture, mais pendant la nuit, par nécessité, et peut-être aussi pour que le soldat ignorât que son chef ne pouvait plus partager toutes ses fatigues.

Jusque-là, la plus grande partie de l'armée marchait, étonnée de ne point trouver d'ennemis; elle s'y était habituée. Le jour, c'était la nouveauté des lieux, surtout l'impatience d'arriver qui occupait; le soir, c'était la nécessité de se choisir ou de faire des abris, de chercher sa nourriture et de la préparer; on était tellement distrait par tant de soins, qu'on croyait moins faire la guerre qu'un pénible voyage; mais si la guerre et l'ennemi reculaient toujours ainsi, jusqu'où irait-on les chercher? Enfin, le 25, le canon gronda, et, comme l'empereur, l'armée espéra une victoire et la paix.

C'était vers Beszenkowiczi. Le prince Eugène venait d'y rencontrer Doctorof: ce général conduisait l'arrière-garde de Barclay. En le suivant de Polotsk à Vitepsk, il s'était fait éclairer sur la rive gauche de la Düna, à Beszenkowiczi; il en brûla le pont en se retirant. Le vice-roi, maître de cette ville, vit la Düna, et rétablit le passage: quelques troupes laissées en observation sur l'autre rive contrarièrent faiblement cette opération. Napoléon accourut: il contempla pour la première fois ce fleuve, sa nouvelle conquête. Il blâma avec raison et sèchement la construction vicieuse du pont, qui lui soumettait les deux rives.

Ce ne fut point une vanité puérile qui lui fit alors passer ce fleuve, mais l'empressement de voir par lui-même où en était l'armée russe dans sa marche de Drissa sur Vitepsk, et s'il pourrait l'attaquer au passage, ou la devancer dans cette ville. Mais la direction que prenait l'arrière-garde ennemie, et les réponses de quelques prisonniers, lui prouvèrent que Barclay l'avait prévenu, qu'il avait laissé Wittgenstein devant Oudinot, et que le général en chef russe était dans Vitepsk. Déjà même, il était prêt à disputer à Napoléon les défilés qui couvrent cette capitale.

Napoléon, n'ayant vu sur la rive droite du fleuve qu'un reste d'arrière-garde, rentra dans Beszenkowiezi. Ses armées y arrivaient en ce moment par les routes du nord et de l'ouest. Ses ordres de mouvemens avaient été exécutés avec une telle précision, que tous ces corps, partis du Niémen à des époques et par des routes différentes, malgré des obstacles de tout genre, après un mois de séparation, et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, se trouvèrent à-la-fois réunis à Beszenkoviczi, où ils arrivèrent le même jour et à la même heure.

Aussi le plus grand désordre y régnait; de nombreuses colonnes de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie, s'y présentaient de tous côtés; elles se disputaient le passage; chacun, irrité par la fatigue et par la faim, était impatient d'arriver à sa destination.

En même tems, les rues étaient obstruées par une foule d'ordonnances, d'officiers d'état-major, de valets, de chevaux de main et de bagages. Ils parcouraient tumultueusement la ville, cherchant, les uns des vivres, d'autres des fourrages, quelques-uns des logemens: on se croisait, on s'entre-choquait, et l'affluence augmentant à chaque instant, ce fut bientôt comme un chaos.

Ici des aides-de-camp, porteurs d'ordres pressés, cherchent vainement à s'ouvrir un passage; les soldats restent sourds à leurs avertissemens, même à leurs ordres; de là des querelles, des clameurs, dont le bruit se joint aux roulemens des tambours, aux juremens des charretiers, au bruit des caissons et des canons, aux commandemens des officiers, même aux combats qui se livrent dans les maisons, dont les uns prétendent forcer l'entrée, et que d'autres, déjà établis, défendent.

Enfin, avant minuit, toutes ces masses qui s'étaient presque mêlées se débrouillèrent; cet amas de troupes s'écoula vers Ostrowno, et dans Beszenkowiczi; au tumulte le plus effroyable succéda le plus profond silence.

Ce rassemblement, les ordres multipliés qui arrivaient de toutes parts, la rapidité avec laquelle tous les corps s'étaient portés en avant, même pendant la nuit, tout annonçait un combat pour le lendemain. En effet, Napoléon n'avait pas pu prévenir les Russes

dans Vitepsk, il voulut les y forcer; mais ceux-ci, après y être entrés par la rive droite de la Düna, avaient traversé cette ville, et venaient au-devant de lui pour défendre les longs défilés qui la couvrent.

Le 25 juillet, Murat marchait vers Ostrowno avec sa cavalerie. A deux lieues de ce village, Domon, du Coëtlosquet, Carignan, et le huitième de hussards, s'avançaient en colonne sur une large route marquée par un double rang de grands bouleaux. Ces hussards étaient près d'atteindre le sommet d'une colline, sur laquelle ils n'entrevoyaient que la plus faible partie d'un corps composé de trois régimens de la cavalerie de la garde russe, et de six pièces de canon. Pas un tirailleur ne couvrait cette ligne.

Les chefs du huitième se croyaient précédés par deux régimens de leur division, qui marchaient à travers champs, à droite et à gauche de la route, et dont les arbres qui la bordent leur dérobaient la vue. Mais ces corps s'étaient arrêtés, et le huitième, déjà bien en avant d'eux, s'avançait toujours, persuadé que ce qu'il entrevoyait au travers des arbres, à cent cinquante pas devant lui, étaient ces deux mêmens régimens que, sans s'en apercevoir, il venait de dépasser.

L'immobilité des Russes acheva de tromper les chefs du huitième. L'ordre de charger leur paraissant une erreur, ils envoyèrent un officier reconnaître la troupe qu'ils avaient devant eux, et s'avancè-

de départ pour attaquer, quand tout-à-coup de grandes clameurs s'élèvent à leur gauche : ils regardent ; deux fois la cavalerie et l'infanterie de cette aile viennent d'aborder l'ennemi, deux fois elles ont été repoussées, et voilà les Russes enhardis, qui sortent par masses de leurs bois, en poussant des cris épouvantables. L'audace, l'ardeur de l'attaque a passé chez eux, et chez les Français l'incertitude et l'étonnement de la défense.

Un bataillon de Croates et le quatre-vingt-quatrième régiment essayaient vainement de résister ; leur ligne diminuait : devant eux, la terre se jonchait de leurs morts ; derrière eux, la plaine se couvrait de leurs blessés, qui se retiraient du combat, de ceux qui les portaient, et de bien d'autres encore qui, sous prétexte de soutenir les blessés, ou d'être blessés eux-mêmes, se détachaient successivement des rangs. Ainsi commence une déroute. Déjà les artilleurs, troupe toujours d'élite, ne se voyant plus soutenus, se retiraient avec leurs pièces ; quelques instans de plus, et les troupes des différentes armes, dans leur fuite vers un même défilé, allaient s'y rencontrer ; de là une confusion où la voix et les efforts des chefs sont perdus, où tous les élémens de résistance se confondant deviennent inutiles.

On dit qu'à cette vue, Murat irrité s'élança à la tête d'un régiment de lanciers polonais, et que ceux-ci,

excités par la présence du roi, exaltés par ses paroles, et que d'ailleurs la vue des Russes transportait de rage, se précipitèrent sur ses pas. Murat n'avait voulu que les ébranler, et les lancer sur l'ennemi; il ne lui convenait pas de se jeter avec eux dans la mêlée, d'où il n'aurait pu ni voir ni commander: mais les lances polonaises étaient en arrêt et serrées derrière lui; elles occupaient toute la largeur du terrain; elles le poussaient en avant de toute la vitesse des chevaux. Il ne put se mettre de côté, ni s'arrêter: il fallut qu'il chargeât devant ce régiment, comme il s'y était mis pour le haranguer, et en soldat, ce qu'il fit de bonne grace.

En même tems le général d'Anthouard courut à ses canonniers, le général Girardin au cent-sixième régiment qu'il arrête, rallie, et ramène contre l'aile droite russe, à laquelle il enlève sa position, deux pièces de canon et la victoire. De son côté, le général Piré aborde et tourne la gauche ennemie: ils ressaisissent la fortune; les Russes rentrent dans leurs forêts.

Cependant, à leur gauche, ils s'obstinaient à défendre un bois épais dont la position avancée rompait notre ligne. Le quatre-vingt-douzième régiment, étonné du feu qui en sortait, étourdi par une grêle de balles, demeurait immobile, n'osant ni avancer ni reculer, retenu par deux craintes contraires, celles de la honte et du danger, et n'évitant ni l'une

ni l'autre; mais le général Belliard, que suivit bientôt le général Roussel, courut le ranimer par ses paroles, l'entraîner par son exemple, et le bois fut emporté.

Par ce succès, une forte colonne, qui s'était avancée sur notre droite pour la tourner, se trouva tournée elle-même; Murat s'en aperçut; aussitôt, l'épée à la main: „Que les plus braves me suivent!" s'écria-t-il. Mais ce pays est sillonné de ravins, qui protégèrent la retraite des Russes; tous allèrent s'enfoncer dans une forêt de deux lieues de profondeur, dernier rideau qui nous cachait Vitepsk.

Après un combat aussi vif, le roi de Naples et le vice-roi hésitaient à se hasarder dans un pays si couvert, quand l'empereur survint; ils accoururent vers lui, lui montrant ce qui venait d'être fait, et ce qui restait à faire. Napoléon se porta d'abord sur le sommet le plus élevé et le plus près de l'ennemi: de là son génie, planant sur tous les obstacles, eut bientôt percé le mystère de ces forêts et l'épaisseur de ces montagnes; il ordonna sans hésiter, et ces bois, qui avaient arrêté l'audace des deux princes, furent traversés de part en part: enfin, ce soir-là même, du haut de sa double colline, Vitepsk put voir nos tirailleurs déboucher dans la plaine qui l'environne.

Ici tout arrêta l'empereur; la nuit, la multitude des feux ennemis qui couvraient cette plaine, une terre inconnue, la nécessité de la reconnaître pour

y diriger les divisions, et surtout le tems qu'il fallait à cette foule de soldats, engagés dans un long et étroit défilé, pour en sortir. On fit donc halte pour respirer, pour se reconnaître, se rallier, se nourrir, et préparer ses armes pour le lendemain. Napoléon coucha sous sa tente, sur une hauteur à gauche de la grande route, et derrière le village de Kukowiaczi.

CHAPITRE HUITIÈME.

Le 27 l'empereur parut aux avant-postes avant le jour; ses premiers rayons lui montrèrent enfin l'armée russe campée sur une plaine haute qui domine toutes les avenues de Vitepsk. La Luczissa, rivière qui s'est creusé profondément son lit, marquait le pied de cette position. En avant d'elle, dix mille cavaliers et quelque infanterie semblaient vouloir en défendre les approches: l'infanterie au centre sur la grande route, sa gauche dans des bois élevés; toute la cavalerie à droite, en ligne redoublée, et s'appuyant à la Düna.

Le front des Russes n'était plus en face de notre olonne, mais sur notre gauche; il avait changé de irection avec le fleuve, qu'un détour éloignait de

nous; il fallut que la colonne française, après avoir passé, sur un pont étroit, un ravin qui la séparait de ce nouveau champ de bataille, se déployât par un changement de front à gauche, l'aile droite en avant, pour conserver de ce côté l'appui du fleuve, et faire face à l'ennemi: déjà, sur les bords de ce ravin, près du pont, et à gauche de la grande route, un monticule isolé avait attiré l'empereur. De là il pouvait voir les deux armées, placé sur le côté du champ de bataille, comme l'est un témoin dans un duel.

Ce furent deux cents voltigeurs parisiens, du neuvième régiment de ligne, qui débouchèrent les premiers; ils furent aussitôt jetés à gauche devant toute la cavalerie russe, s'appuyant comme elle à la Düna, et marquant la gauche de la nouvelle ligne; le seizième de chasseurs à cheval vint ensuite, puis quelques pièces légères. Les Russes nous regardaient froidement défiler devant eux, et préparer notre attaque.

Cette inaction nous était favorable: mais le roi de Naples qu'enivraient tant de regards, se livrant à sa fougue ordinaire, précipita les chasseurs du seizième sur toute la cavalerie russe; on vit alors avec effroi cette faible ligne française, rompue dans sa marche par un terrain tranché de profondes ravines, s'avancer contre les masses ennemies. Ces malheureux, se sentant sacrifiés, marchaient avec

hésitation à une perte certaine. Aussi, dès le premier mouvement que firent les lanciers de la garde russe, tournèrent-ils le dos; mais les ravins qu'il fallait repasser arrêtèrent leur fuite : ils furent atteints, et culbutés dans ces bas-fonds, où beaucoup périrent.

A cette vûe Murat, saisi de douleur, se précipite le sabre à la main au travers de cette mêlée, avec les soixante officiers et cavaliers qui l'entourent : son audace étonne les lanciers russes; ils s'arrêtent. Pendant que ce prince combat et que le piqueur qui le suit lui sauve la vie en abattant le bras d'un ennemi levé sur sa tête, les restes du seizième se rallient, et vont se réfugier près du cinquante-troisième régiment qui les protège.

Cette charge heureuse des lanciers de la garde russe les avait fait pénétrer jusqu'au pied de la colline d'où Napoléon donnait aux corps d'armée leur direction. Quelques chasseurs de la garde française venaient de mettre pied à terre, suivant l'usage, pour former une enceinte autour de lui; ils écartèrent les lanciers ennemis à coups de carabine. Ceux-ci repoussés rencontrèrent, en retournant sur leurs pas, les deux cents voltigeurs parisiens, que la fuite du seizième de chasseurs à cheval avait laissés seuls entre les deux armées; ils les assaillirent. Tous les regards se fixèrent alors sur ce point.

Des deux côtés on jugeait ces fantassins perdus :

mais seuls ils ne désespérèrent pas d'eux-mêmes. D'abord leurs capitaines gagnèrent, en combattant, un terrain entrecoupé de buissons et de crevasses, que bordait la Düna; tous s'y réunirent aussitôt, par l'habitude que chacun avait de la guerre, par le besoin de s'appuyer l'un de l'autre, et par le danger qui rapproche. Alors, comme il arrive toujours dans les périls imminens, ils se regardent entre eux, les plus jeunes, leurs anciens, et tous, leurs officiers, cherchant à lire dans leur contenance ce qu'ils devaient espérer, craindre ou faire; ils se virent pleins d'assurance, et tous comptant les uns sur les autres, chacun compta plus sur soi-même.

On s'aida du terrain avec habileté. Les lanciers russes, embarrassés dans les broussailles et arrêtés par les crevasses, alongeaient en vain leurs longues lances; pendant qu'ils cherchaient à pénétrer, atteints par les balles, ils tombaient blessés; leurs corps et ceux de leurs chevaux s'ajoutaient aux obstacles que présentait le terrain. Enfin ils se rebutèrent; leur fuite, les cris de joie de notre armée, l'ordre d'honneur que l'empereur envoya sur-le-champ même aux plus braves, ses paroles que l'Europe a lues, tout apprit à ces vaillans soldats leur gloire, qu'ils n'appréciaient pas encore, les belles actions paraissant toujours simples à ceux qui les font. Ils s'étaient crus près d'être tués ou pris, ils se virent presque au même instant victorieux et récompensés.

Cependant l'armée d'Italie et la cavalerie de Murat, que suivaient trois divisions du premier corps, confiées, depuis Vilna, au comte de Lobau, attaquaient la grande route et les bois où s'appuyait la gauche de l'ennemi. L'engagement fut d'abord vif, mais il tourna court. L'avant-garde russe se retira précipitamment derrière le ravin de la Luczissa, pour ne pas y être jetée. Alors l'armée ennemie se trouva toute réunie sur l'autre rive; elle présentait quatre-vingt mille hommes.

Leur contenance audacieuse, dans une forte position, et devant une capitale, trompa Napoléon: il crut qu'ils tiendraient à honneur de s'y défendre. Il n'était que onze heures; il fit cesser l'attaque, afin de pouvoir parcourir paisiblement tout le front de la ligne, et de se préparer à un combat décisif pour le jour suivant. D'abord il s'alla placer sur un tertre, parmi les tirailleurs, au milieu desquels il déjeûna. De là il observait l'ennemi, dont une balle blessa l'un des siens fort près de lui. Les heures suivantes furent employées à reconnaître le terrain, et à attendre les autres corps d'armée.

Napoléon annonçait une bataille pour le lendemain. Ses adieux à Murat furent ces paroles: „A demain à cinq heures, le soleil d'Austerlitz!" Elles expliquent cette suspension d'hostilités au milieu du jour, au milieu d'un succès qui animait les soldats. Eux furent étonnés de cette inaction, à l'instant où

ils avaient atteint une armée dont la fuite les épuisait. Murat, que chaque jour un espoir pareil avait déçu, fit observer à l'empereur què Barclay ne se montrait si audacieux à cette heure qu'afin de pouvoir se retirer plus tranquillement pendant la nuit. Ne pouvant persuader son chef, il alla témérairement planter sa tente sur le bord de la Luczissa, presque au milieu des ennemis. Cette position plut à son désir d'entendre les premiers bruits de leur retraite, à son espoir de la troubler, et à son caractère aventureux.

Murat se trompait, et il parut avoir le mieux vu; Napoléon avait raison, et l'évènement lui donna tort : tels sont les jeux de la fortune. L'empereur des Français avait bien jugé des intentions de Barclay. Le général russe, croyant Bagration vers Orcha, s'était décidé à se battre pour lui donner le tems de le joindre. Ce fut la nouvelle, qu'il reçut le soir, de la retraite de Bagration par Novoï-Bikof, vers Smolensk, qui changea subitement sa détermination.

En effet, le 28, dès l'aurore, Murat fit dire à l'empereur qu'il allait poursuivre les Russes, qu'on n'apercevait déjà plus; Napoléon persévéra dans son opinion, s'obstinant à prétendre que toute l'armée ennemie était là, et qu'il fallait avancer prudemment : cela fit perdre du tems. Enfin il monta à cheval; chaque pas détruisit son illusion : il se trouva bientôt au milieu du camp que Barclay venait d'abandonner.

Tout y attestait la science de la guerre; son heureux emplacement, la symétrie de toutes ses parties, l'exacte et exclusive observation de l'emploi auquel chacune d'elles avait été destinée, l'ordre, la propreté qui en résultaient; du reste, rien d'oublié, pas une arme, pas un effet, aucune trace, rien enfin, dans cette marche subite et nocturne, qui pût indiquer au-delà du camp la route que les Russes venaient de suivre. Il parut plus d'ordre dans leur défaite que dans notre victoire! vaincus, ils nous laissaient en fuyant des leçons dont les vainqueurs ne profitent jamais: soit que le bonheur méprise, ou qu'on attende le malheur pour se corriger.

Un soldat russe, qu'on surprit endormi sous un buisson, fut le seul résultat de cette journée qui devait être décisive. On entra dans Vitepsk, qu'on trouva déserte comme le camp des Russes; quelques juifs immondes et des jésuites y étaient seuls restés; on les questionna; mais en vain. Toutes les routes furent essayées inutilement. Les Russes s'étaient-ils dirigés vers Smolensk? avaient-ils remonté la Düna? Enfin une bande de Cosaks irréguliers nous attira dans cette dernière direction, pendant que Ney tentait la première. Nous fîmes six lieues dans un sable profond, à travers une poussière épaisse, et par une chaleur suffocante; la nuit nous arrêta autour d'Aghaponovchtchina.

Pendant qu'altérée et épuisée de fatigue et de faim,

l'armée n'y recueillait qu'une eau bourbeuse, Napoléon, le roi de Naples, le vice-roi, et le prince de Neufchâtel tinrent conseil sous les tentes impériales, dressées dans la cour d'un château et sur une hauteur à gauche de là grande route.

„Cette victoire tant désirée, tant poursuivie, et que chaque jour rendait plus nécessaire, venait donc encore de s'échapper de nos mains comme à Vilna! On avait rejoint l'arrière-garde russe, il est vrai; mais était-ce celle de leur armée? n'était-il pas plus vraisemblable que Barclay avait fui vers Smolensk par Rudnia? jusqu'où faudrait-il donc poursuivre les Russes, pour les décider à une bataille? La nécessité d'organiser la Lithuanie reconquise, de former des magasins, des hôpitaux, d'établir un nouveau point de repos, de défense, et de départ, pour une ligne d'opération qui s'alongeait d'une manière si effrayante, tout enfin ne devait-il pas décider à s'arrèter sur les confins de la vieille Russie?"

Il venait de se passer, non loin de là, une échauffourée sur laquelle Murat se taisait. Notre avant-garde avait été culbutée; on avait vu des cavaliers forcés de mettre pied à terre pour continuer leur retraite; d'autres n'avaient pu ramener du combat leurs chevaux exténués qu'en les traînant par la bride. L'empereur interpella Belliard; ce général déclara franchement que les régimens étaient déjà

très-affaiblis, qu'ils étaient harassés, qu'il leur fallait du repos; que si l'on marchait six jours encore, il n'y aurait plus de cavalerie, et qu'il était tems de s'arrêter.

A ces motifs se joignirent les rayons d'un soleil dévorant, réfléchi par un sable ardent. L'empereur fatigué se décida: le cours de la Düna et celui du Borysthène marquèrent la ligne française. L'armée fut ainsi cantonnée sur les bords de ces deux fleuves et dans leur intervalle : Poniatowski et ses Polonais à Mohilef; Davout et le premier corps à Orcha, Dubrowna, et Luibowiczi; Murat, Ney, l'armée d'Italie, et la garde, depuis Orcha et Dubrowna jusqu'à Vitepsk et Suraij. Les avant-postes à Lyadi, Inkowo, et Velij, devant ceux de Barclay et de Bagration: car ces deux armées ennemies, l'une fuyant Napoléon au travers de la Düna, par Drissa et Vitepsk, l'autre s'échappant des mains de Davout au travers de la Bérézina et du Borysthène, par Bobruisk, Bickof, et Smolensk, venaient enfin de se réunir dans l'intervalle de ces deux fleuves.

Les grands corps détachés de l'armée centrale étaient alors placés comme il suit: à la droite, Dombrowski devant Bobruisk, et devant le corps de douze mille hommes du général russe Hœrtel.

A la gauche, le duc de Reggio et Saint-Cyr à Polotsk et à Bieloé, sur la route de Pétersbourg, que défendait Wittgenstein et trente mille hommes.

À l'extrême gauche, Macdonald et trente-huit mille Prussiens et Polonais devant Riga. Ils se prolongeaient à droite sur l'Aa et vers Dünabourg.

En même tems, Schwartzemberg et Regnier, à la tête des corps saxon et autrichien, occupaient vers Slonim l'intervalle du Niémen au Bug, couvrant Varsovie et les derrières de la grande-armée, que Tormasof inquiétait. Le duc de Bellune partait de la Vistule avec une réserve de quarante mille hommes; enfin Augereau rassemblait une onzième armée à Stettin.

Quant à Vilna, le duc de Bassano y était resté au milieu des envoyés de plusieurs cours. Ce ministre gouvernait la Lithuanie, correspondait avec tous les chefs, leur envoyait les instructions qu'il recevait de Napoléon, et poussait en avant les vivres, les recrues, et les traîneurs, à mesure qu'ils lui arrivaient.

Dès que l'empereur eut pris sa résolution, il revint à Vitepsk avec ses gardes; là, le 28 juillet, en entrant dans son quartier impérial, il détacha son épée, et, la posant brusquement sur les cartes dont ses tables étaient couvertes, il s'écria: „Je m'arrête ici; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée, et organiser la Pologne; la campagne de 1812 est finie! celle de 1813 fera le reste."

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

La Lithuanie conquise, le but de la guerre était atteint, et pourtant la guerre semblait à peine commencée; car on avait vaincu les lieux, et non les hommes. L'armée russe était entière; ses deux ailes séparées par la vivacité d'une première attaque, venaient de se réunir. On était dans la plus belle saison de l'année. Ce fut dans cette situation que Napoléon se crut irrévocablement décidé à s'arrêter sur les rives du Borysthène et de la Düna. Alors il put tromper d'autant mieux sur ses intentions, qu'il se trompa lui-même.

Déjà sa ligne de défense est tracée sur ses cartes: l'artillerie de siège marche sur Riga; à cette ville forte s'appuiera la gauche de l'armée; puis à Dünabourg et à Polotsk, elle va garder une défensive menaçante. Vitepsk, si facile à fortifier, et ses hauteurs

boisées, serviront de camp retranché au centre. De là jusqu'au sud, la Bérézina et ses marais, que couvre le Borysthène, n'offrent pour passages que quelques défilés : peu de troupes y suffiront. Plus loin, Bobruisk marque la droite de cette grande ligne, et l'ordre est donné de se saisir de cette forteresse. Quant au reste, on compte sur l'insurrection des provinces populeuses du sud : elles aideront Schwartzemberg à chasser Tormasof, et l'armée s'accroîtra de leurs nombreux cosaks. Un des plus grands propriétaires de ces provinces, un seigneur en qui tout, jusqu'à l'extérieur, est distingué, est accouru se joindre aux libérateurs de sa patrie. C'est lui que l'empereur désigne pour commander cette insurrection.

Dans cette position, rien ne manquera : la Courlande nourrira Macdonald ; la Samogitie, Oudinot ; les plaines fertiles de Klubokoë, l'empereur ; les provinces du sud feront le reste. D'ailleurs, le grand magazin de l'armée est à Dantzick, ses grands entrepôts à Vilna et à Minsk. Ainsi l'armée se trouvera liée au sol qu'elle vient d'affranchir ; et sur cette terre, fleuve, marais, productions, habitans, tout s'unit à nous, tout est d'accord pour se défendre.

Tel fut le plan de Napoléon. On le vit alors parcourir Vitepsk et ses environs, comme pour reconnaître des lieux qu'il devait long-tems habiter. Des établissemens de toute espèce y furent formés.

Trente-six fours, qui pouvaient donner à-la-fois vingt-neuf mille livres de pain, s'y construisirent. On ne s'en tint pas à l'utile, on voulut des embellissemens. Des maisons de pierre gâtaient la place du palais, l'empereur ordonna à sa garde de les abattre et d'en enlever les débris. Déjà même, il songe aux plaisirs de l'hiver: des acteurs de Paris viendront à Vitepsk; et comme cette ville est déserte, des spectatrices de Varsovie et de Vilna y seront attirées.

Alors son étoile l'éclairait; heureux, s'il n'eût pas pris ensuite les mouvemens de son impatience pour des inspirations de génie! Mais, quoi qu'on ait pu dire, il ne se laissa emporter que par lui-même: car en lui, tout venait de lui, et ce fut sans succès qu'on tenta sa prudence. Vainement alors l'un de ses maréchaux lui promit le soulèvement des Russes, à la lecture des proclamations que ses officiers d'avant-garde étaient chargés de répandre. Des Polonais avaient enivré ce général de promesses inconsidérées, dictées par cet espoir trompeur, commun à tous les exilés, dont ils abusent l'ambition des chefs qui s'y confient.

Mais celui dont les excitations furent les plus vives et les plus fréquentes, fut Murat. Ce roi, que le repos fatiguait, insatiable de gloire, et qui sentait l'ennemi près de lui, ne put se contenir. Il quitte l'avant-garde, il vient à Vitepsk, et seul avec l'em-

pereur, il s'emporte: „il accuse l'armée russe de lâcheté: à l'entendre, il semble que devant Vitepsk elle ait manqué à un rendez-vous, comme s'il eût été question d'un duel. C'était une armée terrifiée, que sa cavalerie légère mettrait seule en déroute.“ Cet emportement d'ardeur fit sourire Napoléon; puis pour le modérer: „Murat,“ lui dit-il, „la première campagne de Ruseie est finie; plantons ici nos aigles. Deux grands fleuves marquent notre position; élevons des blocs-house sur cette ligne; que les feux se croisent partout; formons le bataillon carré. Des canons aux angles et à l'extérieur. Que l'intérieur contienne les cantonnemens et les magasins. 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Pétersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans!“

Ainsi son génie concevait tout par masses, et il voyait une armée de quatre cent mille hommes comme un régiment.

Ce jour-là même, il interpella hautement un administrateur par ces mots remarquables: „Pour vous, monsieur, songez à nous faire vivre ici! car,“ ajouta-t-il à haute voix, en s'adressant à ses officiers, „nous ne ferons pas la folie de Charles XII!“ Mais bientôt ses actions démentirent ses paroles, et chacun s'étonna de son indifférence à donner des ordres pour un si grand établissement. A gauche, on n'envoyait à Macdonald ni les instructions, ni les moyens de

s'emparer de Riga; à droite, c'était Bobruisk qu'il fallait prendre. Cette forteresse s'élève du milieu d'un vaste et profond marais. Ce fut de la cavalerie qu'on chargea de l'assiéger.

Autrefois Napoléon n'ordonnait guère qu'avec la possibilité d'être obéi; mais les merveilles de la guerre de Prusse avaient eu lieu, et depuis, l'impossibilité ne fut plus admise. On ordonnait toujours, tout devant être tenté, puisque jusque-là tout avait réussi. Cela fit d'abord faire de grands efforts, qui tous ne furent pas heureux. On se rebuta; mais le chef persistait: il s'était accoutumé à tout commander; on s'accoutuma à ne pas tout exécuter.

Cependant Dombrowski fut laissé devant cette place avec sa division polonaise, que Napoléon disait être de huit mille hommes, quoiqu'il sût bien qu'elle n'était alors que de douze cents hommes: mais telle était sa coutume; soit qu'il crût que ses paroles seraient répétées, et qu'elles tromperaient l'ennemi, soit que par cette évaluation exagérée, il voulût faire sentir à ses généraux tout ce qu'il attendait d'eux.

Restait Vitepsk. De ses maisons, la vue plonge à pic dans la Düna, ou jusqu'au fond des précipices dont ses murs sont environnés. Dans ces contrées, les neiges séjournent long-tems sur les terres. Elles filtrent au travers de leurs parties les moins solides, qu'elles pénètrent profondément, qu'elles délavent et

effondrent. De là ces profonds ravins si inattendus, qu'aucun mouvement de terrain ne fait prévoir, inaperçus à quelques pas de leurs bords, et qu'on a vus dans ces vastes plaines surprendre et arrêter tout-à-coup des charges de cavalerie.

Il ne fallait à des Français qu'un mois pour mettre cette ville à l'abri d'un siège, même régulier: on négligea d'ajouter ce peu d'art à la nature. En même tems quelques millions indispensables à la levée des troupes lithuaniennes leur furent refusés. C'était le prince Sangutsko qui devait aller commander l'insurrection du sud; on le retint au quartier impérial.

Au reste, la modération des premiers discours de Napoléon n'avait pas trompé ceux de son intérieur. Ils se rappelaient qu'à la première vue du camp vide des Russes et de Vitepsk abandonnée, les entendant se réjouir de cette conquête, il s'était retourné brusquement vers eux, en s'écriant: „Croyez-vous donc que je sois venu de si loin pour conquérir cette masure!" On savait d'ailleurs qu'avec un grand but il ne formait jamais qu'un plan vague, n'aimant à prendre conseil que de l'occassion, ce qui convenait à la promptitude de son génie.

Au reste, l'armée entière fut comblée des faveurs de son chef. S'il rencontrait des convois de blessés, il les arrêtait, s'informait de leur sort, de leurs souffrances, des actions où ils avaient succombé, et ne

les quittait qu'après les avoir consolés par ses paroles et secourus de ses largesses.

On remarqua pour sa garde des attentions particulières; lui-même en passait chaque jour la revue, prodiguant la louange, quelquefois le blâme, mais qui ne tombait guère que sur les administrateurs; ce qui plaisait aux soldats et détournait leurs plaintes.

Chaque jour il allait visiter les fours, goûter le pain, et s'assurer de la régularité de toutes les distributions. Souvent il envoyait du vin de sa table au factionnaire le plus près de lui. Un jour on le vit rassembler l'élite de ses gardes; il s'agissait de leur donner un nouveau chef; ce fut de sa voix, de sa main, et avec son épée qu'il le leur présenta: puis il l'embrassa en leur présence. Tant de soins furent attribués, par les uns, à sa reconnaissance pour le passé, et par d'autres, à son exigence pour l'avenir.

Ceux-ci voyaient bien que pendant les premiers jours, Napoléon s'était flatté de recevoir de nouvelles propositions de paix de la part d'Alexandre, et que la misère et l'affaiblissement de l'armée l'avaient occupé. Il fallait bien laisser à la longue file des traîneurs et des malades le tems de joindre, les uns leurs corps, les autres les hôpitaux; enfin, créer ces hôpitaux, rassembler des vivres, refaire les chevaux et attendre les ambulances, l'artillerie, les pontons qui se trainaient encore péniblement dans les sables

lithuaniens pour nous atteindre. Sa correspondance avec l'Europe devait encore le distraire. Enfin un ciel dévorant l'arrêtait! car tel est ce climat: le ciel y est extrême, immodéré; il dessèche ou inonde, brûle ou glace cette terre et ses habitans, qu'il semble fait pour protéger: atmosphère perfide, dont la chaleur amollissait nos corps comme pour les rendre plus accesibles aux frimas, qui devaient bientôt les pénétrer!

L'empereur n'y était pas le moins sensible; mais quand le repos l'eut rafraîchi, qu'il ne vit arriver aucun envoyé d'Alexandre, et que ses premières dispositions furent prises, l'impatience le saisit. On le vit inquiet: soit que, comme à tous les hommes d'action, l'inaction lui pesât, et qu'à l'ennui d'attendre il préférât le péril, ou qu'il fût agité par cet espoir d'acquérir qui, chez la plupart, est plus fort que la douceur de conserver, ou la crainte de perdre.

Ce fut alors surtout que l'image de Moscou prisonnière obséda son esprit; c'était le terme de ses craintes, le but de ses espérances. Dans sa possession il trouvait tout. Dès-lors, on commença à prévoir qu'un génie ardent, inquiet, accoutumé aux voies courtes, n'attendrait pas huit mois, quand il sentait son but à sa portée, quand vingt journées suffisaient pour l'atteindre.

Au reste, qu'on ne se presse pas de juger cet

homme extraordinaire sur des faiblesses communes à tous les hommes; on va l'entendre lui-même, on verra jusqu'à quel point sa position politique compliquait sa position militaire. Plus tard encore, on blâmera moins la résolution qu'il va prendre, quand on verra que le sort de la Russie tint à un jour de santé de plus, qui manque à Napoléon sur le champ même de la Moskwa.

Cependant, il parut d'abord ne pas oser s'avouer à lui-même une si grande témérité; mais peu-à-peu il s'enhardit à la considérer. Alors il délibère, et cette grande irrésolution, qui tourmente son esprit, s'empare de toute sa personne. On le voyait errer dans ses appartemens comme poursuivi par cette dangereuse tentation: rien ne peut plus le fixer; à chaque instant il prend, quitte, et reprend son travail; il marche sans objet, demande l'heure, considère le tems; et, tout absorbé, il s'arrête, puis il fredonne d'un air préoccupé, et marche encore.

Dans sa perplexité, il adresse des paroles entrecoupées à ceux qu'il rencontre. „Eh bien: que ferons-nous? resterons-nous? irons-nous plus avant? Comment s'arrêter dans un si glorieux chemin!" Il n'attend pas leur réponse, il erre encore; il semble chercher quelque chose ou quelqu'un qui le décide.

Enfin, tout surchargé du poids d'une si considé-

rable pensée, et comme accablé d'une si grande incertitude, il s'est jeté sur un des lits de repos qu'il a fait étendre sur le parquet de ses chambres; son corps, qu'épuise la chaleur et la contention de son esprit, n'a gardé qu'un léger vêtement; c'est ainsi qu'il passe à Vitepsk une partie de ses journées.

Mais quand son corps est en repos, son esprit est encore plus actif. „Que de motifs le précipitent vers Moscou! comment supporter à Vitepsk l'ennui de sept mois d'hiver! lui qui jusqu'alors a toujours attaqué, il va donc être réduit à se défendre, rôle indigne de lui, dont il n'a pas l'expérience, et qui convient mal à son génie.

„D'ailleurs à Vitepsk rien n'est décidé, et pourtant à quelle distance se trouve-t-il déjà de la France! l'Europe le verra donc enfin arrêté, lui que rien n'arrêtait! La durée de cette entreprise n'en augmentait-elle pas le danger? laissera-t-il à la Russie le tems de s'armer tout entière! jusques à quand pourra-t-il prolonger cette position incertaine, sans diminuer le prestige de son infaillibilité, qu'affaiblissait déjà la résistance de l'Espagne, et sans faire naître en Europe un dangereux espoir? qu'allait-on penser en apprenant que le tiers de son armée, malade ou dispersé, manquait aux drapeaux? Il fallait donc éblouir promptement par l'éclat d'une grande victoire, et cacher sous un amas de lauriers tant de sacrifices.“

Dès-lors, à Vitepsk c'est l'ennui, c'est toute la dépense, ce sont tous des inconvéniens, toutes les inquiétudes d'une position défensive qu'il considère; à Moscou, c'est la paix, l'abondance, les frais de la guerre, et une gloire immortelle. Il se persuade qu'il n'y a plus pour lui de prudence que dans l'audace; qu'il en est de toutes les entreprises hasardeuses comme des fautes, quo'n risque toujours à commencer et qu'on gagne souvent à achever; que moins elles ont d'excuse, plus il leur faut de succès. Qu'il fallait donc consommer celle-ci, l'outrer, étonner l'univers, atterrer Alexandre de son audace, et arracher un prix qui pût compenser tant de pertes.

Ainsi, le même danger qui peut-être aurait dû le rappeler sur le Niémen, ou le fixer sur la Düna, le pousse sur Moscou! C'est le propre des fausses positions; tout y est péril: témérité, prudence; on n'a plus que le choix des fautes; il ne reste plus d'espoir que dans celles de l'ennemi et dans le hasard.

Alors décidé, il se relève soudainement, comme pour ne pas laisser à ses réflexions le tems de lui rendre une pénible incertitude; et déjà tout rempli du plan qui doit lui livrer sa conquête, il court à ses cartes: elles lui montrent Smolensk et Moscou. „La grande Moscou, la ville sainte," noms qu'il répète avec complaisance, et qui semblent accroître son désir. A cette vue, plein du feu de sa redoutable conception, il paraît possédé du génie de la guerre.

Sa voix s'endurcit, son regard devient étincelant, et son air farouche. On s'écarte de lui par frayeur autant que par respect; mais enfin son plan est arrêté, sa détermination prise, sa marche tracée: aussitôt tout en lui s'apaise; et, délivré de sa terrible conception, ses traits reprennent une gaieté douce et sereine.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Sa résolution fixée, il lui importait qu'elle ne mécontentât pas ses entours; il pensait qu'en eux la persuasion aurait plus de zèle que l'obéissance. C'était d'ailleurs par leurs sentimens qu'il jugeait de ceux du reste de l'armée: enfin, comme tous les hommes, le chagrin tacite de ceux de son intérieur le gênait; il se sentait mal à l'aise, entouré de regards désapprobateurs et d'avis contraires au sien Et puis faire approuver un tel projet, c'était, en quelque sorte, en faire partager la responsabilité, qui peut-être lui pesait.

Mais ceux de son intérieur y apportèrent leur opposition, chacun suivant son caractère: Berthier par une contenance triste, des plaintes, et même des larmes; Lobau et Caulaincourt par une franchise qui, chez le premier, avait une haute et froide rudesse,

excusable dans un si brave guerrier; et qui, dans le second, était persévérante jusqu'à l'opiniâtreté, et impétueuse jusqu'à la violence. L'empereur repoussa leurs observations avec humeur; il s'écriait, en s'adressant surtout à son aide-de-camp, ainsi qu'à Berthier, „qu'il avait fait ses généraux trop riches, qu'ils n'aspiraient plus qu'aux plaisirs de la chasse, qu'à faire briller dans Paris leurs somptueux équipages, et que sans doute ils étaient dégoûtés de la guerre!" L'honneur ainsi attaqué, il n'y avait plus de réponse; on baissait la tête et l'on se résignait. Dans un mouvement d'impatience, il avait dit à l'un des généraux de sa garde: „Vous êtes né au bivouac, et vous y mourrez."

Pour Duroc, il désapprouva d'abord par un froid silence, puis par des réponses nettes, des rapports véridiques, et de courtes observations. L'empereur lui répondit „qu'il voyait bien que les Russes ne cherchaient qu'à l'attirer; mais que pourtant il fallait encore aller jusqu'à Smolensk; qu'il s'y établirait, et qu'au printems de 1813, si la Russie n'avait pas fait la paix, elle était perdue; que Smolensk était la clef des deux routes de Pétersbourg et de Moscou; qu'il fallait s'en saisir: alors il pourrait marcher en même tems sur ces deux capitales, pour tout détruire dans l'une, et tout conserver dans l'autre."

Ici, le grand-maréchal lui fit observer qu'il ne trou-

verait pas plus la paix à Smolensk, et même à Moscou, qu'à Vitepsk; et que pour s'éloigner autant de la France, les Prussiens étaient des intermédiaires peu sûrs. Mais l'empereur répliqua „que dans cette supposition, la guerre de Russie ne lui présentant plus aucune chance avantageuse, il y renoncerait; qu'il tournerait ses armes contre la Prusse, et qu'il lui ferait payer les frais de la guerre.“

Daru vint à son tour. Ce ministre est droit jusqu'à la raideur, et ferme jusqu'à l'impassibilité: la grande question de la marche sur Moscou s'engagea; Berthier seul était présent; elle fut agitée pendant huit heures consécutives; l'empereur demanda à son ministre sa pensée sur cette guerre: „qu'elle n'est point nationale, répliqua Daru; que l'introduction de quelques denrées anglaises en Russie, que même l'érection d'un royaume de Pologne, ne sont pas des raisons suffisantes pour une guerre si lointaine; que vos troupes, que nous-mêmes, nous n'en concevons ni le but ni la nécessité, et que du moins tout conseille de s'arrêter ici.“

L'empereur se récria: „Le croyait-on un insensé! Pensait-on qu'il faisait la guerre par goût! Ne lui avait-on pas entendu dire que la guerre d'Espagne et celle de Russie étaient deux chancres qui rongeaient la France, et qu'elle ne pouvait supporter à-la-fois!

„Il voulait la paix; mais pour traiter, il fallait être

deux, et il était seul. Voyait-on une seule lettre d'Alexandre lui parvenir ?

„Qu'attendrait-il donc à Vitepsk ? Des fleuves y marquaient, il est vrai, une position ; mais pendant l'hiver il n'y avait plus de fleuves en ce pays. Ainsi c'était une ligne illusoire qu'ils indiquaient ; une démarcation plutôt qu'une séparation. Il faudrait donc en élever une factice, construire des villes, des forteresses à l'épreuve de tous les élémens et de tous les fléaux ; tout créer, le ciel et la terre ; car tout manquait, jusqu'aux vivres, à moins d'épuiser la Lithuanie et de la tourner contre lui, ou de se ruiner ; car si dans Moscou on pourra tout prendre, ici il faudra tout acheter. „Ainsi," continua-t-il, „nous ne pouvons, ni vous me faire vivre à Vitepsk, ni moi vous y défendre, ni l'un ni l'autre nous ne saurions faire ici notre métier.

Que s'il retournait à Vilna, on l'y nourrirait plus facilement, mais qu'il ne s'y défendrait pas mieux ; qu'il faudrait donc reculer jusqu'à la Vistule et perdre la Lithuanie. Tandis qu'à Smolensk il trouverait, ou une bataille décisive, ou du moins une place et une position sur le Dnieper.

Qu'il voyait bien qu'on pensait à Charles XII ; mais que si l'expédition de Moscou manquait d'un exemple heureux, c'est qu'elle avait manqué d'un homme pour l'entreprendre ; qu'à la guerre, la fortune est de moitié dans tout ; que si l'on attendait

toujours une réunion complète de circonstancé favorables, on n'entreprendrait jamais rien: que pour finir, il fallait commencer; qu'il n'y a pas d'entreprise où tout concoure, et que dans tous les projets des hommes le hasard a sa place; qu'enfin la règle ne fait pas le succès, mais le succès la règle, et que s'il réussissait par de nouvelles marches, on ferait d'après un nouveau succès de nouveaux principes."

„Il n'y a pas encore de sang versé, ajouta-i-il, et la Russie est trop grande pour céder sans combattre. Alexandre ne peut traiter qu'après une grande bataille. S'il le faut, j'irai chercher jusqu'à la ville sainte cette bataille, et je la gagnerai. La paix m'attend aux portes de Moscou. Mais, l'honneur sauvé, si Alexandre s'obstine encore, eh bien, je traiterai avec les boïards; sinon avec la population de cette capitale: elle est considérable, ensemble et conséquemment éclairée; elle entendra ses intérêts, elle comprendra la liberté." Et il termina en disant „que d'ailleurs Moscou haïssait Pétersbourg; qu'il profiterait de cette rivalité; que les résultats d'une telle jalousie étaient incalculables."

Ainsi, l'empereur, que la conversation avait échauffé, découvrait son espoir. Daru lui répondit „que la guerre était un jeu qu'il jouait bien, où il gagnait toujours, et qu'on pouvait en conclure qu'il la fai-

sait avec plaisir; mais qu'ici, c'étaient moins les hommes que la nature qu'il fallait vaincre; que déjà, soit désertion, maladie, ou famine, l'armée était diminuée d'un tiers."

„Si les vivres manquaient à Vitepsk, que serait-ce plus loin! Les officiers qu'il envoie pour en requérir, ne reparaissent plus, ou reviennent les mains vides. Le peu de farine ou de bestiaux qu'on parvient à réunir, est aussitôt dévoré par la garde: on entend les autres corps dire qu'elle exige et absorbe tout; que c'est comme une classe privilégiée. Ambulances, fourgons, troupeaux de bœufs, rien n'a pu suivre. Les hôpitaux ne suffisent plus aux malades: on y manque de vivres, de places, de médicamens."

„Tout conseille donc de s'arrêter, et d'autant plus, qu'à dater de Vitepsk, il ne faut plus compter sur les bonnes dispositions des habitans. D'après ses ordres secrets, ils ont été sondés, mais inutilement. Comment les soulever pour une liberté dont ils ne comprennent pas même le nom? Par où avoir prise sur ces peuples presque sauvages, sans propriétés, sans besoins? Qu'avait-on à leur arracher? Avec quoi les séduire? Leur seul bien était la vie, qu'ils emportaient dans des espaces presque infinis."

„Berthier ajouta „que si nous marchions plus

avant, les Russes auraient pour eux nos flancs trop alongés, la famine, et surtout leur puissant hiver; tandis qu'en s'arrêtant, l'empereur mettrait l'hiver de son côté, et se rendrait maître de la guerre; qu'il la fixerait à sa portée, au lieu de la suivre trompeuse, vagabonde, indéterminée."

Berthier et Daru répliquaient ainsi. L'empereur les écoutait doucement; plus souvent il les interrompait par des raisonnemens subtils: posant la question suivant ses désirs, ou la déplaçant, quand elle devenait trop pressante. Mais quelque fâcheuses que fussent les vérités qu'il eut à entendre, il les écouta patiemment et y répondit de même. Dans toute cette discussion, ses paroles, ses manières, tous ses mouvemens furent remarquables par une facilité, une simplicité, une bonhomie, qu'au reste il avait presque toujours dans son intérieur; ce qui explique pourquoi, malgré tant de malheurs, il est encore aimé par ceux qui ont vécu dans son intimité.

L'empereur, peu satisfait, fit venir successivement plusieurs généraux de son armée; mais ses questions leur indiquèrent leurs réponses; et quelques-uns de ces chefs, nés soldats, et accoutumés à obéir à sa voix, lui furent soumis dans ces entretiens, comme aux champs de bataille.

D'autres attendirent, pour dire leur avis, l'évènement: taisant leur crainte d'un malheur devant un

homme toujours heureux, et leur opinion, que le succès leur reprocherait peut-être un jour.

La plupart approuvèrent, sachant bien d'ailleurs, que quand même ils s'exposeraient à déplaire, en conseillant de s'arrêter, on n'en marcherait pas moins. Puisqu'il fallait courir de nouveaux dangers, ils aimèrent mieux paraître les affronter volontairement. Ils trouvaient moins d'inconvéniens à avoir tort avec lui, que raison contre lui.

Mais il y en eût un qui, non content de l'approuver, l'excita. Par une coupable ambition, il accrut sa confiance, en grossissant à ses yeux la force de sa division. Car après tant de fatigues, sans dangers, c'était un grand mérite aux chefs d'avoir su conserver autour de leurs aigles un plus grand nombre d'hommes. On satisfaisait ainsi l'empereur par son côté le plus faible, et le tems des récompenses arrivait. Celui-là, pour mieux plaire, répondait hardiment de l'ardeur de ses soldats, dont les visages amaigris s'accordaient mal avec les flatteries de leur chef. L'empereur croyait à cette ardeur parcequ'elle lui plaisait, et parcequ'il ne voyait le soldat qu'à des revues; dans ces occasions où sa présence, la pompe militaire, cet entraînement mutuel des grandes réunions, exaltaient les esprits; où tout enfin, jusqu'à l'ordre secret des chefs, commandait l'enthousiasme.

Encore n'était-ce que de sa garde qu'il s'occupait

ainsi. Dans l'armée, les soldats se plaignaient de son absence. „Ils ne le voyaient plus qu'aux jours des combats, quand il fallait mourir, jamais pour les faire vivre. Tous étaient là pour lui, et lui ne semblait plus y être pour eux.

Ils souffraient et se plaignaient ainsi; mais sans assez sentir que c'était là un des malheurs attachés à cette campagne. La dispersion des corps d'armée étant indispensable, pour qu'ils pussent trouver des subsistances dans ces déserts, cette nécessité tenait Napoléon loin des siens. A peine sa garde pouvait-elle vivre et s'abriter autour de lui: le reste était hors de sa portée. Plusieurs imprudences venaient, il est vrai, d'être commises; on ignore par quel ordre, au quartier impérial, on avait osé retenir à leur passage, et pour la garde, plusieurs convois de vivres qui appartenaient à d'autres corps. Cette violence, jointe à la jalousie qu'inspirent toujours les corps d'élite, mécontenta l'armée.

L'empereur ignore ces plaintes, mais un chagrin cruel le dévore; il sait que, dans Vitepsk seulement, trois mille soldats sont atteints d'une dyssenterie, qui étend ses ravages sur toute son armée. Le seigle qu'ils mangent en bouillie, en est la principale cause. Leurs estomacs, accoutumés au pain, rejettent cette nourriture froide et indigeste, et l'empereur presse ses médecins d'y chercher un remède. Un jour on le voit moins soucieux: „Davout a,“ dit-il, „trouvé ce

que les hommes de l'art n'ont pu découvrir; il vient d'en recevoir la nouvelle: il ne s'agit que de griller le seigle avant de le préparer;" et les yeux de Napoléon brillent d'espoir, en questionnant son médecin, qui s'en réfère à l'expérience. L'empereur appelle aussitôt deux grenadiers de sa garde; il les place à sa table, près de lui, il leur fait commencer l'épreuve de cette nourriture ainsi préparée. Elle leur réussit mal, quoiqu'il y eût ajouté de son propre vin, qu'il leur versa lui-même.

Toutefois, au milieu de tant de privations, le respect pour le vainqueur de l'Europe, et la nécessité, soutenaient; on se sentait engagé trop avant; il fallait une victoire pour se dégager promptement; lui seul pouvait la donner; puis le malheur avait épuré l'armée: ce qui en restait n'en pouvait être que l'élite, d'esprit comme de corps. Pour être arrivé jusque-là, il fallait avoir résisté à tant d'épreuves! l'ennui et le mal-être de leurs misérables cantonnemens agitaient de tels hommes. Rester, leur paraissait insupportable; reculer, impossible; il fallait donc avancer.

Les grands noms de Smolensk et de Moscou n'effrayaient pas. Dans des tems et pour des hommes ordinaires, ce sol inconnu, ces peuples nouveaux, cet éloignement qui agrandit tout, aurait repoussé. C'était ce qui les attirait; ils ne se plaisaient que

dans des situations hasardeuses, que plus de dangers rendent plus piquantes, et auxquelles des périls nouveaux donnent un air de singularité: émotions pleines d'attraits pour des esprits actifs qui avaient goûté de tout, et auxquels il fallait des choses nouvelles.

Alors l'ambition était sans entraves; tout inspirait la passion de la renommée; on avait été lancé dans une carrière sans terme. Eh! comment mesurer l'ascendant qu'avait dû prendre, et l'élan qu'avait donné un puissant empereur, capable de dire à ses soldats d'Austerlitz, après cette victoire: „Donnez mon nom à vos enfans, je vous le permets; et si parmi eux il s'en trouve un digne de nous, je lui lègue tous mes biens, et je le nomme mon successeur!"

CHAPITRE TROISIÈME.

Cependant la réunion des deux ailes de l'armée russe vers Smolensk avait forcé Napoléon de rapprocher l'un de l'autre ses corps d'armée. Aucun signal d'attaque n'était encore donné; mais la guerre l'entourait; elle semblait tenter son génie par des succès, et l'exciter par des revers.

A sa gauche, Wittgenstein, craignant à-la-fois Oudinot et Macdonald, était resté entre les deux

chemins qui, de Polotsk et de Dünabourg, se réunissent à Sébez. Le duc de Reggio avait eu l'ordre de se tenir sur la défensive. Mais à Polotsk comme à Vitepsk, rien, sur ce sol ennemi, n'avait décelé la position des Russes. Impatient de ne les sentir d'aucun côté, le maréchal s'était décidé à les chercher lui-même.

Le 1er août, il a donc laissé le général Merle et sa division sur la Drissa, pour garder ses bagages, son grand parc et sa retraite; il pousse Verdier vers Sébez, et l'établit sur la grande route afin de masquer le mouvement qu'il projette. Pour lui, tournant à gauche avec l'infanterie de Legrand, la cavalerie de Castex et l'artillerie légère d'Aubry, il s'avance jusqu'à Iakoubowo, sur le chemin d'Ousveïa.

Le hasard voulut que, dans ce même moment, Wittgenstein, venant d'Ousveïa, marchât aussi sur Iakoubowo: on se rencontra inopinément en avant de ce village. Il était tard; le choc fut vif, mais court: la nuit fit cesser le combat, et en ajourna la décision.

Le maréchal se trouvait engagé, avec une seule division, dans une gorge étroite, profonde, et environnée de bois et de collines dont toutes les pentes nous étaient contraires. Il hésitait pourtant à quitter cette position rétrécie, sur laquelle allaient se concentrer tous les feux ennemis, quand un jeune officier d'état-major russe, à peine sorti de l'enfance,

vint, en donnant étourdiment dans nos postes, se faire prendre avec ses dépêches. Elles apprirent que Wittgenstein marchait avec tout son corps pour attaquer nos ponts sur la Düna et les détruire. Il fallut se retirer pour rallier, pour concentrer ses forces sur une position moins désavantageuse, et, comme il arrive souvent dans ces marches rétrogrades, des traîneurs et quelques bagages tombèrent entre les mains des Russes.

Wittgenstein, échauffé par ce facile succès, l'a poussé sans mesure. Dans l'emportement de ce qu'il croit une victoire, il fait passer la Drissa à Koulnief et à douze mille hommes pour aller à la poursuite d'Albert et de Legrand. Ceux-ci s'étaient arrêtés. Albert court appeler le maréchal. Ils se couvrent d'une colline, observent tous les mouvemens du général ennemi, et, le voyant s'aventurer imprudemment dans un défilé entre eux et la rivière, ils s'élancent tout-à-coup sur lui, le renversent, le tuent, et lui font perdre avec la vie huit canons et deux mille hommes.

La mort de Koulnief fut, dit-on, héroïque; un boulet lui brisa les deux jambes, et l'abattit sur ses propres canons: alors voyant les Français s'approcher, il arracha ses décorations, et, s'indignant contre lui-même de sa témérité, il se condamna à mourir sur le lieu même de sa faute, en ordonnant aux siens de l'abandonner. Toute l'armée russe le regret-

ta; elle accusa de ce revers un de ces hommes dont la *bizarrerie* de Paul avait cru faire des généraux, à l'époque où cet empereur tout nouveau imagina d'entrer comme un vainqueur triomphant dans son paisible héritage.

La témérité passa avec la victoire du camp russe dans le camp français. Ce succès inattendu exalte Casa-Bianca et ses bataillons corses; ils oublient à quelle faute ils le doivent, ils négligent la recommandation de leur général, et sans songer qu'ils imitent l'imprudence dont ils viennent de profiter, ils se précipitent sur les traces des Russes. Ils font ainsi deux lieues tête baissée, et n'ouvrent les yeux sur leur témérité que pour se voir seuls en présence de l'armée ennemie. Déjà Verdier, forcé de s'engager pour les soutenir, compromettait le reste de sa division, quand le duc Reggio accourt, retire les siens de ce péril, les ramène derrière la Drissa, et le lendemain va reprendre sa première position sous les murs de Polotsk.

Il y trouva Saint-Cyr et les Bavarois, qui portèrent à trente-cinq mille hommes son corps d'armée. Pour Wittgenstein, il alla reprendre tranquillement sa première position d'Ousveïa. Le résultat de ces quatre journées ne satisfit pas l'empereur.

Presque en même tems on apprit à Vitepsk que l'avant-garde du vice-roi avait eu des succès vers Suraïj, mais qu'au centre, près du Dnieper, à In-

kowo, Sébastiani, surpris par le nombre, avait été battu.

Napoléon écrivait alors au duc de Bassano d'annoncer chaque jour de nouvelles victoires aux Turcs. Vraies ou fausses, il n'importait, pourvu que ces communications suspendissent leur paix avec les Russes. Il s'occupait encore de ce soin, quand des députés de la Russie-Rouge vinrent à Vitepsk, et apprirent à Duroc qu'ils avaient entendu le canon des Russes proclamer la paix de Bucharest. Cette paix, signée par Kutusof, venait d'être ratifiée.

A cette nouvelle, que Duroc transmit à Napoléon, celui-ci fut saisi d'un violent chagrin. Il ne s'étonne plus du silence d'Alexandre. D'abord, c'est la lenteur des négociations de Maret qu'il accuse; puis l'aveugle ineptie des Turcs, à qui leurs paix étaient toujours plus funestes que leurs guerres: enfin la perfide politique de ses alliés, qui tous, dans cet éloignement, et dans l'obscurité du sérail, avaient sans doute osé se réunir contre le dominateur de tous.

Cet évènement lui rend une prompte victoire encore plus nécessaire. Tout espoir de paix est détruit. Il vient de lire les proclamations des Russes. Pour des peuples grossiers, elles devaient être grossières: en voici quelques passages: „L'ennemi, avec une perfidie sans pareille, annonce la destruction de notre pays. Nos braves veulent se jeter sur ses bataillons

et les détruire: mais nous ne voulons pas les sacrifier sur les autels de ce Moloch. Il faut une levée générale contre le tyran universel. Il vient, la trahison dans le cœur et la loyauté sur les lèvres, nous enchaîner avec ses légions d'esclaves. Chassons cette race de sauterelles. Portons la croix dans nos cœurs, le fer dans nos mains. Arrachons les dents à cette tète de lion, et renversons le tyran qui veut renverser la terre.»

L'empereur s'émut. Ces injures, ces succès, ces revers, tout l'excite. La marche en avant de Barclay sur trois colonnes, vers Rudnia, qu'avait décelée l'échec d'Inkowo, et la vigoureuse défensive de Wittgenstein, promettaient une bataille. Il fallait opter entre elle et une défensive longue, pénible, sanglante, inaccoutumée, difficile à soutenir à cette distance de ses renforts, et encourageante pour ses ennemis.

Napoléon se décide: mais sa décision, sans être téméraire, est grande et hardie comme l'entreprise. S'il s'écarte d'Oudinot, c'est après l'avoir renforcé de Saint-Cyr, et lui avoir ordonné de se lier au duc de Tarente: s'il marche à l'ennemi, c'est en changeant devant lui, à sa portée, et à son insu, sa ligne d'opération de Vitepsk contre celle de Minsk; sa manœuvre est si bien combinée, il a accoutumé ses lieutenans à tant de ponctualité, de précision, et de secret, que, dans quatre jours, pendant que

l'armée ennemie surprise, cherchera vainement un Français devant elle, lui se trouvera, avec une masse de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, sur le flanc gauche et sur les derrières de cet ennemi, qui, un moment, osa concevoir la pensée de le surprendre.

Cependant, l'étendue et la multiplicité des opérations, qui, de toutes parts, appellent sa présence, le retiennent encore à Vitepsk. Ce n'est que par ses lettres qu'il peut être présent partout. Sa tête seule travaille; il se plaît à croire que ses ordres pressans et répétés suffiront pour vaincre même la nature.

L'armée vivait d'industrie et à la journée; elle n'avait pas pour vingt-quatre heures de vivres: il lui ordonne d'en prendre pour quinze jours; il dicte sans cesse. Le 10 août, on lui voit adresser huit lettres au prince d'Eckmühl, et presque autant à chacun de ses autres lieutenans. Dans les unes, il attire tout à lui, suivant son principe: „que la guerre n'est autre chose que l'art de réunir plus de monde que l'ennemi sur un point donné.“ Il écrit donc à Davout: „Faites venir Latour-Maubourg. Si l'ennemi tient à Smolensk, comme je suis fondé à le penser, ce sera une affaire décisive, et nous ne saurions être trop de monde. Orcha deviendra le point central de l'armée. Tout porte à penser qu'il y aura une grande bataille à Smolensk; il me faut donc des

hôpitaux; il en faut à Orcha, Dombrowna, Mohilef, Kochanowo, Bobr, Borizof, et Minsk."

Alors surtout, il montre une vive inquiétude sur les approvisionnemens d'Orcha. C'est le 10 août, dans l'instant même où il dicte cette lettre, qu'il donne l'ordre de mouvement. Dans quatre jours, toute son armée doit être rassemblée sur la rive gauche du Borysthène, vers Liady. Ce fut le 13 qu'il partit de Vitepsk. Il y était resté quinze jours.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'échec d'Inkowo venait de décider Napoléon: dix mille chevaux russes, dans une rencontre d'avant-garde, avaient culbuté Sébastiani et sa cavalerie. L'intrépidité, le mérite du général qui venait d'être repoussé, son rapport, l'audace de l'attaque, l'espoir, le pressant besoin d'une bataille décisive, tout porta l'empereur à croire que le nombre avait pu seul l'emporter, que toute l'armée russe se trouvait entre la Düna et le Dnieper, et qu'elle marchait contre le centre de ses cantonnemens: ce qui était vrai.

La grande-armée était dispersée, il fallait la réunir; Napoléon s'était décidé à défiler avec sa garde, l'armée d'Italie, et trois divisions de Davout, devant le front d'attaque des Russes; à abandonner sa ligne d'opération de Vitepsk, pour prendre celle d'Orcha, et enfin à se jeter avec cent quatre-vingt-cinq mille

hommes sur la gauche du Dnieper et de l'armée ennemie. Couvert par le fleuve, il la dépassera; c'est dans Smolensk qu'il veut la prévenir : s'il réussit, il aura séparé l'armée russe, non seulement de Moscou, mais de tout le centre et du midi de l'empire : elle sera reléguée dans le nord ; il aura effectué dans Smolensk, contre Bagration et Barclay réunis, ce qu'il a tenté vainement à Vitepsk contre l'armée de Barclay toute seule.

Ainsi, la ligne d'opération d'une si grande armée allait être changée subitement; deux cent mille hommes, répandus sur plus de cinquante lieues de terrain, allaient être réunis tout-à-coup, à l'insu de l'ennemi, à sa portée, et sur son flanc gauche. C'est là sans doute une de ces grandes déterminations, qui, exécutées avec l'ensemble et la rapidité de leur conception, changent tout-à-coup la face de la guerre, décident du sort des empires, et font éclater le génie des conquérans.

Nous marchions, et depuis Orcha jusqu'à Liady l'armée française formait une longue colonne sur la rive gauche du Dnieper. Dans cette masse, le premier corps, formé par Davout, se distinguait par l'ordre et l'ensemble qui régnaient dans ses divisions. L'exacte tenue des soldats, le soin avec lequel ils étaient approvisionnés, celui qu'on mettait à leur faire ménager et conserver leurs vivres, que le soldat imprévoyant se plaît à gaspiller, enfin la force

de ces divisions, heureux résultat de cette sévère discipline, tout les faisait reconnaître et citer au milieu de toute l'armée.

La division Gudin manquait: un ordre mal écrit l'avait fait errer pendant vingt-quatre heures dans des bois marécageux; elle arriva cependant, mais affaiblie de trois cents combattans: car on ne répare ces erreurs que par des marches forcées, où les plus faibles succombent.

L'empereur franchit en un jour l'intervalle montueux et boisé qui sépare la Düna du Borysthène; ce fut devant Rassasna qu'il traversa ce fleuve. Sa distance de notre patrie, jusqu'à l'antiquité de son nom, tout en lui excitait notre curiosité; pour la première fois, les eaux de ce fleuve moscovite allaient porter une armée française, et réfléchir nos armes victorieuses. Les Romains ne l'avaient connu que par leurs défaites; c'était sur ces mêmes flots que descendaient les sauvages du Nord, les enfans d'Odin et de Rurick, pour aller piller Constantinople. Long-tems avant de l'apercevoir, nos regards le cherchèrent avec une ambitieuse impatience; nous rencontrâmes une rivière étroite et encaissée; entre des bords boisés et incultes: c'était le Borysthène qui se présentait à nos yeux avec cette humble apparence. Toutes nos orgueilleuses pensées s'abaissèrent à cet aspect, et bientôt elles s'évanouirent devant la nécessité de pourvoir à nos premiers besoins.

L'empereur coucha dans sa tente en avant de Rassasna; le lendemain l'armée marcha ensemble, prête à se ranger en bataille, l'empereur à cheval au milieu. L'avant-garde chassa devant elle deux pulks de Cosaks, qui ne résistaient que pour avoir le tems de détruire des ponts, et quelques meules de fourrages. Les bourgs, où l'on remplaçait l'ennemi, étaient aussitôt pillés; on les dépassait en toute hâte et en désordre.

On traversait les cours d'eau à des gués bientôt gâtés; les régimens qui venaient ensuite, passaient ailleurs, où ils pouvaient; on s'en inquiétait peu: l'état-major-général négligeait ces détails; personne ne restait pour indiquer le danger s'il y en avait, ou le chemin, s'il en existait plusieurs. Chaque corps d'armée semblait n'être là que pour lui; chaque division pour elle seule, chacun pour soi, comme si du sort de l'un n'eût pas dépendu celui de l'autre.

On laissait partout des traîneurs, des hommes égarés, près desquels les officiers passaient indifféremment; il y aurait eu trop à reprendre: on avait trop à faire personnellement pour s'occuper des autres. Beaucoup de ces hommes isolés étaient des maraudeurs qui feignaient une maladie, ou une blessure, pour s'écarter ensuite; ce qu'on n'avait pas le tems d'empêcher, et ce qui arrivera toujours dans ces grandes foules qu'on pousse en avant avec tant de précipitation, l'ordre intérieur ne pouvant exister au milieu d'un désordre général.

Jusqu'à Liady, les bourgs nous parurent plus juifs que polonais; les Lithuaniens fuyaient quelquefois à notre approche; les juifs restaient: rien n'aurait pu les résoudre à abandonner leurs misérables demeures; on les reconnaissait à leur prononciation grasse, à leur élocution volubile et précipitée, à la vivacité de leurs mouvemens, à leur teint qu'échauffe la vile passion du gain. On remarquait surtout leurs regards avides et perçans, leurs figures et leurs traits alongés en pointes aiguës, que ne peut ouvrir un sourire malicieux et perfide; et cette taille longue, souple et maigre, cette démarche empressée; enfin leur barbe ordinairement rousse, et ces longues robes noires, que retient autour de leurs reins une ceinture de cuir: car tout, hors leur saleté, les distingue des paysans lithuaniens; tout rappelle en eux un peuple dégradé.

Ils semblent avoir conquis la Pologne, où ils pullulent et dont ils sucent toute la substance. Jadis leur religion, aujourd'hui le souvenir d'une réprobation, trop long-tems universelle, les ont faits ennemis des hommes: autrefois, c'était par les armes qu'ils les attaquaient; à présent, c'est par la ruse. Cette race est en horreur aux Russes, peut-être parcequ'elle est presque iconoclaste, tandis que les Moscovites poussent l'adoration des images jusqu'à l'idolâtrie. Enfin, soit superstition, soit rivalité d'intérêt, ils lui ont interdit leurs terres; les juifs étaient forcés de souffrir

leurs mépris : leur impuissance haïssait ; mais ils détestèrent encore plus notre pillage. Ennemis de tous, espions des deux armées, ils vendaient l'une à l'autre par ressentiment, par peur, suivant l'occasion, et parcequ'ils vendent tout.

Après Liady, la vieille Russie commençant, les juifs finissent ; les yeux furent donc soulagés de leur dégoûtante présence ; mais d'autres besoins réduisirent à les regretter ; on regretta leur intérêt actif et industrieux, dont l'argent pouvait tout obtenir, leur jargon allemand, seul langage que nous comprenions dans ces déserts, et qu'ils parlent tous, parcequ'ils en ont besoin pour commercer.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le 15 août, à trois heures, on découvrit Krasnoé, ville de bois, qu'un régiment russe voulut défendre : mais il n'arrêta le maréchal Ney que le tems nécessaire pour arriver sur lui et le renverser. La ville prise, on vit au-delà six mille hommes d'infanterie russe en deux colonnes, dont plusieurs escadrons couvraient la retraite : c'était le corps de Newerowskoï.

Le sol était inégal, mais nu ; il convenait à la cavalerie, Murat s'en empara : mais les ponts de Kras-

forte colonne. Les charges vigoureuses et réitérées de ce régiment, du 6e de hussards, et du 6e de lanciers, contre le flanc gauche de cette masse compacte, garantie par le double rang de grands bouleaux qui borde chaque côté de la route, furent insuffisantes, et Grouchy demanda du secours; mais ce fut en vain, soit que le général qui le suivait fût retenu par les difficultés du terrain, soit qu'il ne sentît pas assez l'importance de ce combat. Elle était grande, puisque entre Smolensk et Murat il n'y avait que ce corps russe, et que lui défait, Smolensk aurait pu être surprise sans défenseurs, enlevée sans combat, et l'armée ennemie coupée de sa capitale. Mais cette division russe réussit enfin à gagner un terrain boisé où ses flancs furent couverts.

Newerowskoï fit une retraite de lion. Toutefois il laissa sur le champ de bataille douze cents morts, mille prisonniers, et huit pièces de canon. La cavalerie française eut l'honneur de cette journée. L'attaque y fut aussi acharnée que la défense opiniâtre; elle eut plus de mérite, n'ayant à employer que le fer contre le fer et le feu; le courage éclairé du soldat français étant d'ailleurs d'une nature plus relevée que celui des soldats russes, esclaves dociles, qui exposent une vie moins heureuse, et des corps en qui les frimas ont émoussé la sensibilité.

Le hasard voulut que le jour de ce succès fût

celui de la fête de l'empereur. L'armée ne pensa pas à la célébrer. Dans la disposition des hommes, dans celle des lieux, rien ne convenait à une fête, de vaines acclamations se seraient perdues au milieu de ces vastes solitudes. Dans notre position, il n'y avait de jour de fête que celui d'une victoire complète.

Cependant Murat et Ney, en rendant compte de leur succès à l'empereur, en firent hommage à cet anniversaire. Ils firent tirer une salve de cent coups de canon. L'empereur, mécontent, remarqua qu'en Russie il fallait ménager davantage la poudre française; mais on lui répondit qu'elle était russe et conquise de la veille. L'idée d'entendre l'anniversaire de sa fête célébré aux dépens de l'ennemi fit sourire Napoléon; on trouva que ce genre assez rare de flatterie convenait à de tels hommes.

Le prince Eugène crut aussi devoir lui apporter ses vœux. L'empereur lui dit: „Tout se prépare pour „une bataille; je la gagnerai, et nous verrons Mos„cou.“ Le prince garda le silence; mais en sortant il répondit aux questions du maréchal Mortier, „Moscou nous perdra!“ Ainsi l'on commençait à désapprouver. Duroc, le plus réservé de tous, l'ami, le confident de l'empereur, disait hautement qu'il ne prévoyait pas d'époque à notre retour. Toutefois, ce n'était qu'entre soi qu'on s'épanchait ainsi; car on sentait que la décision prise, tous devaient concou-

rir à son exécution; que plus la position devenait périlleuse, plus il y fallait de courage, et qu'une parole qui refroidirait le zèle serait une trahison: voilà pourquoi nous vîmes ceux dont le silence ou même les paroles combattaient l'empereur dans sa tente, paraître au-dehors confians et pleins d'espoir. Cette attitude leur était dictée par l'honneur; la foule l'a imputée à flatterie.

Newerowskoï, presque écrasé, courut se renfermer dans Smolensk. Il laissa derrière lui quelques Cosaks pour brûler les fourrages: les habitations furent respectées.

CHAPITRE TROISIÈME.

Pendant que la grande-armée remontait ainsi le Dnieper par sa rive gauche, Barclay et Bagration, placés entre ce fleuve et le lac Kasplia, vers Inkowo, s'y croyaient encore en présence de l'armée française. Ils hésitaient: deux fois, entraînés par les conseils du quartier-maître-général Toll, ils avaient résolu d'enfoncer la ligne de nos cantonnemens, et deux fois, étonnés d'une détermination si hardie, ils s'étaient arrêtés au milieu de leur mouvement commencé. Enfin, trop timides pour ne prendre conseil

que d'eux-mêmes, ils paraissaient attendre leur décision des évènemens, et notre attaque pour y conformer leur défense.

On put aussi s'apercevoir, à l'incertitude de leurs mouvemens, de la mésintelligence de ces deux chefs. En effet, leur position, leur caractère, jusqu'à leur origine, tout se heurtait en eux. D'un côté la valeur froide, le génie savant, méthodique, et tenace de Barclay, dont l'esprit, allemand comme la naissance, voulait tout calculer, jusqu'aux chances du hasard, s'obstinant à devoir tout à sa tactique et rien à la fortune; de l'autre, l'instinct guerrier, audacieux, et violent de Bagration, vieux Russe de l'école de Suwarow, mécontent d'obéir à un général moins ancien que lui, terrible au combat, mais ne connaissant d'autre livre que la nature, d'autre instruction que ses souvenirs, d'autres conseils que ses inspirations.

Ce vieux Russe, sur les frontières de la vieille Russie, frémissait de honte à l'idée de reculer encore sans combattre. Dans l'armée tous partageaient son ardeur; elle était appuyée d'un côté par l'orgueil patriotique des nobles, par le succès d'Inkowo, par l'inaction de Napoléon à Vitepsk, et par les discours tranchans de ceux qui n'étaient pas responsables; de l'autre côté c'était par un peuple de paysans, de marchands, et de soldats, qui nous voyaient prêts à fouler leur terre sacrée avec cette horreur

qu'inspirent des profanateurs: tous enfin demandaient une bataille.

Barclay seul s'y opposait. Son plan, faussement attribué à l'Angleterre, était arrêté dans son esprit depuis 1807; mais il avait à combattre sa propre armée, comme la nôtre; et quoiqu'il fût général en chef et ministre, il n'était ni assez Russe, ni assez victorieux, pour obtenir la confiance des Russes. Il n'avait que celle d'Alexandre.

Bagration et ses officiers hésitaient à lui obéir. Il s'agissait de défendre le sol natal, de se dévouer pour le salut de tous: c'était l'affaire de chacun, et tous se croyaient le droit d'examiner. Ainsi leur malheur se défiait de la prudence de leur général, quand, à l'exception de quelques chefs, notre bonheur se livrait aveuglément à l'audace, jusque-là toujours heureuse, du nôtre; car dans le succès, le commandement est facile; personne n'examine si c'est prudence ou fortune qui conduit. Telle est la position des chefs: heureux, tous leur obéissent aveuglément; malheureux, tous les jugent.

Toutefois, entraîné par l'impulsion générale, Barclay venait d'y céder un instant, de réunir ses forces vers Rudniá, et de tenter de surprendre l'armée française dispersée. Mais le faible coup que son avant-garde vient de frapper à Inkowo, l'a épouvanté. Il tremble, s'arrête, et, croyant à tout moment voir apparaître Napoléon en face de lui, sur sa droite, et

partout, hors sur sa gauche, qu'il pense être couverte par le Dnieper, il perd plusieurs jours en marches et en contre-marches. Il hésitait ainsi, quand tout-à-coup les cris de détresse de Newerowskoï retentirent dans son camp. Il ne fut plus question d'attaquer; on courut aux armes, et l'on se précipita vers Smolensk pour la défendre.

Déjà Murat et Ney attaquaient cette ville: le premier avec sa cavalerie, et du côté où le Borysthène entre dans ses murs, le second à sa sortie, avec son infanterie, et sur un terrain boisé et coupé de profonds ravins. Ce maréchal appuyait sa gauche au fleuve, et Murat sa droite, que Poniatowski, arrivant directement de Mohilef, vint renforcer.

En cet endroit, deux collines escarpées resserrent le Borytshène; c'est sur elles que Smolensk est bâtie. Cette cité offre l'aspect de deux villes, que le fleuve sépare, et que deux ponts réunissent. Celle de la rive droite, la plus nouvelle, est toute marchande: elle est ouverte, mais elle domine l'autre, dont elle n'est pourtant qu'une dépendance..

L'ancienne ville, celle qui occupe le plateau et les pentes de la rive gauche, est environnée d'une muraille haut de vingt-cinq pieds, épaisse de dix-huit, longue de trois mille toises, et défendue par vingt-neuf grosses tours, par une mauvaise citadelle en terre de cinq bastions qui commande la route d'Or-

cha, et par un large fossé servant de chemin couvert. Quelques ouvrages extérieurs et des faubourgs dérobent les approches des portes de Mohilef et du Dnieper; elles sont défendues par un ravin qui, après avoir environné une grande partie de la ville, devient plus profond et s'escarpe en s'approchant du Dnieper, du côté de la citadelle.

Les habitans trompés sortaient des temples, où ils venaient de louer Dieu des victoires de leurs troupes, quand ils les virent accourir sanglantes, vaincues, et fuyant devant l'armée française victorieuse. Leur malheur étant inattendu, leur consternation en fut d'autant plus grande.

Cependant la vue de Smolensk avait enflammé l'ardeur impatiente du maréchal Ney, on ne sait s'il se rappela mal à propos les merveilles de la guerre de Prusse, quand les citadelles tombaient devant les sabres de nos cavaliers, ou s'il ne voulut d'abord que reconnaître cette première forteresse russe; mais il s'en approcha trop: une balle le frappa au cou; irrité, il lança un bataillon contre la citadelle, au travers d'une grêle de balles et de boulets, qui lui firent perdre les deux tiers de ses soldats: les autres continuèrent; les murailles russes purent seules les arrêter; quelques-uns seulement en revinrent: on parla peu de l'effort héroïque qu'ils venaient de tenter, parcequ'il était une faute de leur général, et qu'il fut inutile.

Refroidi, le maréchal Ney se retira sur une hauteur sablonneuse et boisée, qui bordait le fleuve. Il observait la ville et le pays, quand, de l'autre côté du Dnieper, il crut entrevoir au loin des masses de troupes en mouvement; il courut appeler l'empereur, et le guida à travers les taillis et dans des fonds, pour le dérober aux feux de la place.

Napoléon, parvenu sur la hauteur, vit dans un nuage de poussière de longues et noires colonnes, d'où jaillissait le reflet d'une multitude d'armes; ces masses s'avançaient si rapidement qu'elles semblaient courir. C'était Barclay, Bagration, près de cent vingt mille hommes, enfin toute l'armée russe.

A cette vue Napoléon, transporté de joie, frappa des mains et s'écria: „Enfin je les tiens!" Il n'en fallait plus douter! cette armée surprise accourait pour se jeter dans Smolensk, pour la traverser, pour se déployer sous ses murs et nous livrer enfin cette bataille tant désirée; l'instant décisif du sort de la Russie était donc enfin venu.

Aussitôt il parcourt toute la ligne, et marque à chacun sa place. Davout, puis le comte de Lobau, se déploieront à la droite de Ney; la garde au centre en réserve, et plus loin, l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée; mais un faux mouvement les avait égarés. Murat et Poniatowski formèrent la droite de l'armée; déjà ces deux chefs menaçaient la ville; il les fit reculer jusqu'à la li-

sière d'un taillis et laisser vide devant eux une vaste plaine, qui s'étend depuis ce bois jusqu'au Dnieper. C'était un champ de bataille qu'il offrait à l'ennemi. L'armée française ainsi placée, était adossée à des défilés et à des précipices; mais la retraite importait peu à Napoléon: il ne songeait qu'à la victoire.

Cependant Bagration et Barclay revenaient vers Smolensk à grands pas; l'un pour la sauver par une bataille, l'autre pour protéger la fuite de ses habitans et l'évacuation de ses magasins: il était décidé à ne nous abandonner que ses cendres. Les deux généraux russes arrivèrent hors d'haleine sur les hauteurs de la rive droite; ils ne respirèrent qu'en se voyant encore maîtres des ponts qui réunissent les deux villes.

Napoléon faisait alors harceler l'ennemi par une nuée de tirailleurs, afin de l'attirer sur la rive gauche et d'engager une bataille pour le jour suivant. On assure que Bagration s'y serait laissé entraîner, mais que Barclay ne l'exposa pas à cette tentation. Il l'envoya vers Elnia et se chargea de la défense de la ville.

Selon Barclay, la plus grande partie de notre armée marchait sur Elnia pour aller se placer entre Moscou et l'armée russe. Il se trompait par cette disposition commune à la guerre de prêter à son ennemi des desseins contraires à ceux qu'il montre. Car la

défensive étant inquiète de sa nature grandit souvent l'offensive, et la crainte échauffant l'imagination fait supposer à l'ennemi mille projets qu'il n'a pas. Il se peut aussi que Barclay, ayant en tête un ennemi colossal, dût s'attendre à des mouvemens gigantesques.

Depuis, les Russes eux-mêmes ont reproché à Napoléon de ne s'être point décidé à cette manœuvre; mais ont-ils assez songé qu'aller ainsi se placer par-delà un fleuve, une ville forte, et une armée ennemie, c'eût été, pour couper aux Russes le chemin de leur capitale, se faire couper à soi-même toute communication avec ses renforts, ses autres armées, et l'Europe? Ceux-là ne savent guère apprécier les difficultés d'un tel mouvement, s'ils s'étonnent qu'on ne l'ait pas improvisé en deux jours, au travers d'un fleuve et d'un pays inconnus, avec de telles masses, et au milieu d'une autre combinaison, dont l'exécution n'était pas achevée,

Quoi qu'il en puisse être, dans la soirée même du 16, Bagration commença son mouvement vers Elnia. Napoléon venait de faire planter sa tente au milieu de sa première ligne, presque à portée du canon de Smolensk, et sur les bords du ravin qui cerne la ville. Il appelle Murat et Davout: le premier vient de remarquer chez les Russes des mouvemens qui annoncent une retraite. Chaque jour, depuis le Niémen, il a l'habitude de les voir ainsi s'échapper; il ne croit

donc pas à une bataille pour le lendemain. Davout fut d'un avis contraire; quant à l'empereur, il n'hésita pas à croire ce qu'il désirait.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le 17, dès le point du jour, l'espérance de voir l'armée russe rangée devant lui réveilla Napoléon, mais le champ qu'il lui avait préparé était resté désert; néanmoins il persévéra dans son illusion. Davout la partageait; ce fut de ce côté qu'il se rendit. Dalton, l'un des généraux de ce maréchal, a vu des bataillons ennemis sortir de la ville, et se ranger en bataille. L'empereur saisit cet espoir, que Ney, d'accord avec Murat, combat en vain.

Mais pendant qu'il espère encore et attend, Belliard, fatigué de ces incertitudes, se fait suivre par quelques cavaliers; il pousse une bande de Cosaks dans le Dnieper, au-dessus de la ville, et voit, sur la rive opposée, la route de Smolensk à Moscou couverte d'artillerie et de troupes en marche. Il n'y a plus à en douter, les Russes sont en pleine retraite. L'empereur est averti qu'il faut renoncer à l'espoir d'une bataille, mais que d'une rive à l'autre, ses canons pourront inquiéter la marche rétrograde de l'ennemi.

Belliard proposa même de faire franchir le fleuve à une partie de l'armée, afin de couper la retraite à l'arrière-garde russe, chargée de défendre Smolensk; mais les cavaliers envoyés pour découvrir un gué, firent deux lieues sans en trouver, et noyèrent plusieurs chevaux. Il existait cependant un passage large et commode à une lieu au-dessus de la ville. Dans son agitation, Napoléon poussa lui-même son cheval de ce côté. Il fit plusieurs werstes dans cette direction, se fatigua et revint.

Dès-lors, il parut ne plus considérer Smolensk que comme un passage, qu'il fallait enlever de vive force et sur-le-champ Mais Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, et qui, avec sa cavalerie n'avait rien à faire à un assaut, combattit cette résolution.

Un si violent effort lui paraissait inutile, puisque les Russes se retiraient d'eux-mêmes; quant au projet de les atteindre, on l'entendit s'écrier: „que puisqu'ils ne voulaient point de bataille, c'était assez loin les poursuivre, et qu'il était tems de s'arrêter.“

L'empereur répliqua. On n'a point recueilli le reste de leur entretien. Cependant, comme ensuite on entendit le roi dire „qu'il s'était jeté aux genoux de son frère, qu'il l'avait conjuré de s'arrêter, mais que Napoléon ne voyait que Moscou; qu'honneur, gloire, repos, tout pour lui était là; que cette Mos-

cou nous perdrait!" on vit bien quel avait été le sujet de leur dissentiment.

Un fait certain, c'est qu'en quittant son beau-frère, les traits de Murat portaient l'empreinte d'un profond chagrin; ses mouvemens étaient brusques, une violence sombre et concentrée l'agitait; le nom de Moscou sortit plusieurs fois de sa bouche.

On avait placé non loin de là, sur la rive gauche du Dnieper, à l'endroit d'où Belliard avait aperçu la retraite de l'ennemi, une batterie formidable. Les Russes nous en avaient opposé deux plus terribles encore. A chaque instant nos canons étaient écrasés, nos caissons sautaient. Ce fut au milieu de ce volcan que le roi poussa son cheval; là, il s'arrête, met pied à terre, et reste immobile. Belliard l'avertit qu'il se fera tuer inutilement et sans gloire; le roi, pour toute réponse, pousse plus avant. On n'en doute plus autour de lui, il désespère du sort de cette guerre; il prévoit un désastreux avenir, et il cherche la mort pour y échapper. Toutefois, Belliard insiste, et lui fait remarquer que sa témérité causera la perte de ceux qui l'entourent. „Eh bien!" répond Murat, „retirez-vous donc tous, et laissez-moi seul ici." Mais tous s'y refusèrent. Alors le roi se retournant avec emportement, s'arracha de ce lieu de carnage comme quelqu'un à qui l'on fait violence.

L'assaut général venait d'être ordonné. Ney avait à attaquer la citadelle; Davout et Lobau, les fau-

bourgs qui couvrent les murs de la ville. Poniatowski, déjà sur les bords du Dnieper, avec soixante pièces de canon, dut redescendre ce fleuve jusque dans le faubourg qui le borde, détruire les ponts de l'ennemi, et ôter à la garnison sa retraite. Napoléon voulut qu'en même tems l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec ses pièces de douze, impuissantes contre une masse si épaisse. Elle désobéit, prolongea ses feux dans le chemin couvert, et le nettoya.

Tout réussit à-la-fois, hors l'attaque de Ney, la seule qui aurait dû être décisive, mais qu'on négligea. L'ennemi fut rejeté brusquement dans ses murs. Tout ce qui n'eut pas le tems de s'y précipiter périt; mais en montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large traînée de sang, de blessés, et de morts.

On remarqua un bataillon qui, s'étant présenté de flanc aux batteries russes, perdit un rang entier de l'un de ses pelotons par un seul boulet; vingt-deux hommes tombèrent par le même coup.

Cependant l'armée, sur un amphithéâtre de hauteurs, contemplait, avec une silencieuse anxiété, ses braves compagnons d'armes; mais quand elle les vit s'élancer tout au travers d'une grêle de balles et de mitraille, et persévérer avec une ardeur, une fermeté, un ordre admirable, alors, saisie d'enthousiasme, on l'entendit battre des mains. Le bruit

de ce glorieux applaudissement arriva jusqu'à nos colonnes d'attaque. Il récompensa le dévouement de ces guerriers, et quoique, dans une seule brigade, celle de Dalton, et dans l'artillerie de Reindre, cinq chefs de bataillon, quinze cents hommes, et le général lui-même fussent tombés, ceux qui survécurent disent encore, que cet hommage de l'enthousiasme qu'ils excitèrent, est pour eux une compensation suffisante à tous les maux qu'ils ont endurés.

Parvenu jusqu'aux murs de la place, on se mit à couvert de ses feux en se servant des ouvrages et des bâtimens extérieurs qu'on venait d'enlever. La fusillade continuait; son petillement, redoublé par l'écho des murailles, paraissait de plus en plus vif. L'empereur en fut fatigué; il voulut retirer ses troupes. Ainsi la faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon venait d'être répétée par l'armée entière: l'une avait coûté trois à quatre cents hommes, la seconde cinq à six mille; mais Davout persuada à l'empereur de persévérer dans son attaque.

La nuit vint, Napoléon se retira dans sa tente, qu'on avait fait placer plus prudemment que la veille, et le comte de Lobau, maître du fossé, mais qui n'y pouvait plus tenir, fit jeter des obus dans la ville pour en déloger l'ennemi. Ce fut alors que l'on vit s'élever de plusieurs points d'épaisses et noires colonnes de

fumée, quéclairèrent ensuite, par intervalles, des lueurs incertaines, puis des étincelles; enfin de longues gerbes de feu jaillirent de toutes parts. C'était comme un grand nombre d'embrasemens. Bientôt ils se réunirent et ne formèrent plus qu'une vaste flamme qui s'élevait en tourbillonnant, couvrait Smolensk, et la dévorait tout entière avec un sinistre bruissement.

Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau. L'empereur, assis devant sa tente, contemplait silencieusement cet horrible spectacle. On ne pouvait encore en déterminer ni la cause, ni le résultat, et l'on passa la nuit sous les armes.

Vers trois heures du matin, un sous-officier de Davout se basarda jusqu'au pied de la muraille, et l'escalada sans bruit. Enhardi par le silence qui régnait autour de lui, il pénétra dans la ville; tout-à-coup plusieurs voix et l'accent slàvon se font entendre, et le Français, surpris et environné, crut n'avoir plus qu'à se faire tuer ou à se rendre. Mais alors les premiers rayons du jour lui montrèrent, dans ceux qu'il croyait des ennemis, les Polonais de Poniatowski. Les premiers ils avaient pénétré dans la ville que Barclay venait d'abandonner.

Smolensk reconnue et ses portes déblayées, l'armée entra dans ses murs; elle traversa ces décombres fumans et ensanglantés, avec son ordre, la musique

guerrière, et sa pompe accoutumée, triomphante sur ces ruines désertes, et n'ayant qu'elle-même pour témoin de sa gloire. Spectacle sans spectateurs, victoire presque sans fruit, gloire sanglante, dont la fumée qui nous environnait, et qui semblait être notre seule conquête, n'était qu'un trop fidèle emblème.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Quand l'empereur sut Smolensk entièrement occupée, ses feux presque éteints, et que le jour et les différens rapports l'eurent suffisammnet éclairé; lorsqu'enfin il vit que là, comme au Niémen, comme à Vilna, comme à Vitepsk, ce fantôme de victoire qui l'attirait, et qu'il se croyait toujours près de saisir, avait encore reculé devant lui, il s'achemina lentement vers sa stérile conquête.

Il parcourut d'abord, selon son habitude, le champ de bataille pour apprécier la valeur de l'attaque, le mérite de la résistance, et les pertes mutuelles.

Il le trouva jonché d'un grand nombre de cadavres russes et de peu des nôtres. La plupart étaient dépouillés, surtout les Français: on les reconnaissait

à leur blancheur et à leurs formes moins osseuses et musculeuses que celles des Russes. Triste revue de morts et de mourans, compte funeste à faire et à rendre. La contraction des traits de l'empereur et son irritation firent juger de sa souffrance; mais en lui la politique était une seconde nature qui bientôt imposait silence à la première.

Au reste, ce calcul de cadavres, le lendemain d'un combat, fut aussi trompeur que rebutant; car on avait déjà fait disparaître la plupart des nôtres, et laissé en évidence ceux de l'ennemi; soin que l'on prenait pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats, et par cet empressement bien naturel qui porte à ramasser et à secourir ses mourans, et à rendre à ses morts les derniers devoirs, avant de songer à ceux de l'ennemi.

Néanmoins l'empereur écrivit que ses pertes, dans la journée précédente, étaient bien moindres que celles des Moscovites; que la conquête de Smolensk le rendait maître des salines russes, et que son ministre du trésor pouvait compter sur vingt-quatre millions de plus. Il n'est ni vrai ni vraisemblable qu'il se soit laissé aller à de telles illusions. Cependant le pouvoir d'imposer aux nôtres, dont il savait faire un si puissant usage, on crut qu'il le tournait alors contre lui-même.

En continuant cette reconnaissance, il parvint à l'une des portes de la citadelle près du Borysthène,

en face du faubourg de la rive droite, que les Russes occupaient encore. Là se trouvant entouré des maréchaux Ney, Davout, Mortier, du grand maréchal Duroc, du comte de Lobau, et d'un autre général, il se plaça sur des nattes devant une cabane, moins pour observer l'ennemi que par le besoin de décharger son cœur du poids qui l'oppressait, et pour chercher dans les complaisances de ses généraux, ou dans leur ardeur, des encouragemens contre les faits et contre lui-même.

Il discourut longuement, vivement, et sans interruption: „Quelle honte pour Barclay d'avoir livré sans bataille la clef de la vieille Russie! et pourtant quel champ d'honneur il lui avait offert! combien il lui était avantageux! une ville forte pour appuyer et partager ses efforts! cette ville et un fleuve pour recevoir et couvrir les débris, s'il était vaincu!

„Et qu'aurait-il eu à combattre? une armée, grande, il est vrai, mais gênée par un terrain trop étroit, n'ayant pour retraite que des précipices. Elle s'était comme livrée à ses coups. Il n'avait manqué à Barclay que de la résolution. C'en était donc fait de la Russie. Elle n'avait une armée que pour assister à la chute de ses villes et non pour les défendre. Car enfin, sur quel autre terrain plus favorable Barclay s'arrêterait-il? quelle position se déterminerait-il à disputer, lui qui abandonnait cette

Smolensk appelée par lui-même Smolensk la sainte, Smolensk la forte; cette clef de Moscou, ce boulevart de la Russie, annoncé comme le tombeau des Français? on allait voir l'effet de cette perte sur les Russes; on verrait leurs soldats lithuaniens, ceux même de Smolensk, déserter de leurs rangs, indignés de l'abandon sans combat de leur capitale."

Napoléon ajouta „que des rapports certains avaient fait connaître la faiblesse des divisions russes; que déjà la plupart étaient entamées; qu'elles se faisaient détruire en détail; que bientôt Alexandre n'aurait plus d'armée. Les ramassis de paysans, armés de piques, qu'on venait de voir à la suite de leurs bataillons, montraient assez où leurs généraux en étaient réduits."

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE CINQUIEME.

(Suite.)

Pendant que l'empereur discourait ainsi, les balles des tirailleurs russes sifflaient autour de sa tête; mais son sujet l'emportait. Il s'acharnait sur le général et sur l'armée ennemie; comme s'il eût pu la détriure par ses raisonnemens, ne l'ayant pu par la victoire. On ne lui répondit pas; il était évident qu'il ne cherchait pas de conseils; on voyait qu'il s'était tout dit à lui-même; qu'il se débattait contre ses propres réflexions, et que, par ce torrent de

conjectures, il cherchait à s'en imposer, et s'efforça't d'entraîner ainsi dans ses illusions les autres et lui-même.

D'ailleurs il ne laissa pas le tems de l'interrompre. Quant à la faiblesse et à la désorganisation de l'armée ennemie, personne n'y croyait; mais que lui répondre? il citait des renseignemens positifs: c'étaient ceux qu'avait envoyés Lauriston; on les avait altérés en croyant les rectifier: car l'évaluation des forces russes par Lauriston, ministre de France en Russie, était exacte; mais d'après d'autres renseignemens moins sûrs, et qui plaisaient davantage, on l'avait diminuée d'un tiers.

Après une heure d'entretien, l'empereur regardant les hauteurs de la rive droite presque abandonnées par l'ennemi, finit en s'écriant „que les Russes étaient des femmes, et qu'ils s'avouaient vaincus.“ Il cherchait à se persuader que ces peuples, par leur contact avec l'Europe, avaient perdu de leur valeur rude et sauvage. Mais leurs guerres précédentes les avaient instruits, et ils en étaient à ce point où les nations ont encore toutes leurs vertus primitives, et déjà des vertus acquises.

Enfin il remonta à cheval. Ce fut alors que le grand-maréchal fit observer à l'un de nous „que si

Barclay avait eu tant de tort de refuser la bataille, l'empereur ne mettrait pas tant d'importance à vouloir nous le persuader," A quelques pas de là un officier, naguère envoyé au prince de Schwartzemberg, se présenta; il dit que Tormasof et son armée s'étaient élevés dans le nord, entre Minsk et Varsovie, et qu'ils avaient marché sur notre ligne d'opération. Une brigade saxonne enlevée à Kobrinn, le grand-duché envahi, et Varsovie alarmée, avaient été les premiers résultats de cette agression; mais Regnier a appelé Schwartzemberg à son secours. Alors Tormasof a reculé jusqu'à Gorodeczna, où il s'est arrêté le 12 août, entre deux défilés, dans une plaine entourée de bois et de marais, mais accessible en arrière de son flanc gauche.

Regnier, si judicieux avant le combat, si habile appréciateur du terrain, savait préparer les batailles; mais quand les champs s'animaient, quand ils se couvraient d'hommes et de chevaux, il s'étonnait, et la rapidité des mouvemens semblait l'éblouir, aussi ce général saisit-il d'abord d'un coup d'œil le côté faible des Russes; il s'y porta; mais au lieu d'y pénétrer par masses et impétueusement, il ne fit que des attaques successives.

Tormasof averti eut le tems d'opposer d'abord des régimens à des régimens, puis des brigades à

des brigades, enfin des divisions à des divisions. A la faveur de cette lutte prolongée il gagna la nuit, et retira son armée de ce champ de bataille, où un effort rapide et simultané aurait pu la détruire. Toutefois il perdit quelques canons, beaucoup de bagages, quatre mille hommes, et se retira derrière le Styr, où Tchitchakof, qui accourait à son secours avec l'armée du Danube, le rejoignit.

Ce combat, quoique peu décisif, préservait le grand-duché: il réduisait sur ce point les Russes à se défendre, et donnait à l'empereur le tems de gagner une bataille.

Pendant ce récit, le génie tenace de Napoléon fut moins frappé de ces avantages en eux-mêmes, que de l'appui qu'ils prêtaient à l'illusion dont il venait de nous entretenir; aussi, toujours attaché à sa première pensée, et sans questionner l'aide-de-camp, il se tourna vers ses interlocuteurs, et, comme s'il eût continué son précédent entretien, il s'écria: „Vous le voyez, les misérables! ils se laissent battre, même par les Autrichiens!“ Puis, jetant autour de lui un regard inquiet: „J'espère,“ ajouta-t-il, „que des Français seuls m'écoutent.“ Alors il demanda s'il pouvait compter sur la bonne foi du prince de Schwartzemberg; l'aide-de-camp en répondit, et il

ne se trompa pas, quoique l'évènement ait semblé le démentir.

Toutes ces paroles que l'empereur venait de prodiguer ne prouvaient que son désappointement, et qu'une grande hésitation le ressaisissait; car en lui le bonheur était moins communicatif, et la décision moins verbeuse. Enfin il entra dans Smolensk: comme il traversait l'épaisseur de ses murs, le comte de Lobau s'écria: „Voilà une belle tête de cantonnemens.“ C'était lui dire de s'y arrêter; mais l'empereur ne répondit à cet avis que par un coup d'œil sévère.

Ce regard changea bientôt d'expression lorsqu'il ne put le reposer que sur des décombres à travers lesquels se traînaient nos blessés, et sur des monceaux de cendres fumans où gisaient des squelettes humains, desséchés et noircis par le feu; cette grande destruction l'étonna! Quel fruit de la victoire! Cette ville, où ses soldats devaient enfin trouver un abri, des vivres, une riche proie, dédommagemens promis à tant de maux, n'était plus qu'une ruine sur laquelle il fallait bivouaquer. Sans doute son influence sur les siens était grande; mais pourrait-elle s'étendre par-delà la nature! Quelle allait être leur pensée?

Ici, il faut le dire, la misère de l'armée ne resta pas sans interprète; il sut que ses soldats se deman-

daient entre eux, „dans quel but on leur avait fait faire huit cens lieues pour ne trouver que de l'eau marécageuse, la famine, et des bivouacs sur des cendres. Car c'étaient là toutes leurs conquêtes: ils n'avaient de biens que ce qu'ils avaient apporté. S'il fallait traîner tout avec soi, porter la France en Russie, pourquoi donc leur avait on fait quitter la France?"

Plusieurs des généraux eux-mêmes commençaient à se fatiguer; les uns s'arrêtaient malades, d'autres murmuraient. „Que leur importait qu'il les eût enrichis, s'ils ne pouvaient pas jouir; qu'il les eût mariés, s'il les rendait veufs par une absence continuelle; qu'il leur eût donné des palais, s'il les forçait de coucher sans cesse au loin, sur la terre nue, au milieu des frimas? car chaque année la guerre s'aggravait; de nouvelles conquêtes, forçant d'aller chercher au loin de nouveaux ennemis. Bientôt l'Europe ne suffirait plus: il faudrait l'Asie."

Plusieurs, parmi nos alliés surtout, osèrent penser qu'on perdrait moins à une défaite qu'à une victoire; un revers dégoûterait peut-être l'empereur de la guerre; du moins la mettrait-il plus à notre portée.

Les généraux les plus rapprochés de Napoléon s'étonnaient de sa confiance. „N'était-il pas déjà comme

sorti de l'Europe? et si l'Europe se soulevait contre lui, il n'aurait donc plus que ses soldats pour sujets, que son camp pour empire? encore, le tiers en étant étranger, lui deviendrait ennemi.“ Ainsi parlèrent Murat et Berthier. Napoléon, irrité de trouver dans ses deux premiers lieutenans, et dans le moment de l'action, cette même inquiétude contre laquelle il se débattait, s'abandonna contre eux à son humeur chagrine: il les en accable, comme il arrive souvent dans l'intérieur des princes; les hommes dont ils sont le plus sûrs, étant ceux qu'ils ménagent le moins, inconvénient de la faveur, qui en compense les avantages.

Quand son humeur se fut écoulée dans un torrent de paroles, il les rappela; mais cette fois, ceux-ci mécontens se tinrent éloignés. L'empereur répara ses vivacités par des caresses, appelant Berthier „sa femme“ et ses emportemens „des querelles de ménage.“

Murat et Ney le quittèrent le cœur plein de sinistres pressentimens sur cette guerre, qu'à la première vue des Russes ils allaient eux-mêmes pousser avec acharnement. Car dans ces hommes tout d'action, d'inspiration, de premiers mouvemens, rien n'était suivi, tout était inattendu: l'occasion les emportait: impétueux, ils changeaient de propos, de projets,

de dispositions à chaque pas, comme le terrain change d'aspect.

CHAPITRE SIXIÈME.

Ce fut alors que Rapp et Lauriston se présentèrent. Celui-ci venait de Pétersbourg; Napoléon ne fit aucune question à cet officier qui arrivait de la capitale de son ennemi. Connaissant sans doute la franchise de son ancien aide-de-camp, et son opinion sur cette guerre, il craignait d'apprendre des nouvelles peu satisfaisantes.

Mais Rapp, qui venait de suivre nos traces, ne put se taire. „L'armée n'avait fait que cent lieues depuis le Niémen, et déjà tout y était changé. Les officiers qui la rejoignaient en poste de l'intérieur de la France arrivaient effrayés. Ils ne concevaient pas qu'une marche victorieuse et sans combats laissât derrière elle plus de débris qu'une défaite.“

„Ils avaient rencontré tout ce qui marchait pour rejoindre les masses, et tout ce qui s'en était dé-

taché; enfin tout ce qui n'était pas excité, ou par la présence des chefs, ou par l'exemple, ou par la guerre. La contenance de chaque troupe, suivant la distance où elle se trouvait de son sol natal, inspirait l'espoir, l'inquiétude, ou la pitié."

„En Allemagne, jusqu'à l'Oder, où mille objets rappelaient toujours la Franee, ces jeunes soldats ne s'en croyaient pas encore tout-à-fait séparés, on les voyait ardens et joyeux; mais après l'Oder, en Pologne, où le sol, ses productions, ses habitans, les vêtemens, les mœurs, et tout jusqu'aux habitations est d'un aspect étrange; où rien enfin ne retraçait plus à leurs yeux une patrie qu'ils regrettaient, ils commençaient à s'étonner du chemin qu'ils avaient parcouru, et déjà une empreinte de fatigue et d'ennui attristait leurs figures."

„Par quelle singulière distance fallait-il donc qu'ils fussent séparés de la France, puisqu'ils avaient atteint déjà des contrées inconnues, où tout était pour eux d'une si triste nouveauté! combien de pas avaient-ils faits, que de pas il leur restait à faire! l'idée même du retour était décourageante; et cependant il fallait marcher, toujours marcher! et ils se plaignaient que depuis la France leurs fatigues eussent été en augmentant, et les moyens de les supporter en diminuant."

En effet, d'abord le vin manqua, puis la bière, même l'eau-de-vie; enfin l'on fut réduit à l'eau, qui souvent manqua à son tour. Il en fut de même pour les alimens, de même pour les autres nécessités de la vie; et dans ce dénuement graduel le découragement de l'ame suivait l'affaiblissement successif du corps. Troublés par une vague inquiétude, ils marchaient à travers la morne uniformité de ces vastes et silencieuses forêts de noirs sapins. Ils se traînaient le long de ces grands arbres nus et dépouillés jusqu'à leur cime, et s'effrayaient de leur faiblesse au milieu de cette immensité. Alors ils se formaient des idées sinistres et bizarres sur la géographie de ces contrées inconnues; et, saisis d'une secrète horreur, ils hésitaient à s'enfoncer plus avant dans de si vastes solitudes.

De ces peines physiques et morales, de ces privations, de ces bivouacs continuels, aussi dangereux près du pôle que sous l'équateur, et de l'infection de l'air par les corps putréfiés des hommes et des chevaux qui jonchaient les routes, étaient nées deux affreuses épidémies, la dyssenterie et le typhus. Les Allemands y succombèrent les premiers; ils sont moins nerveux que les Français, moins sobres; ils étaient moins intéressés dans une cause qui leur paraissait étrangère. De vingt-deux mille Bavarois qui avaient passé l'Oder, onze mille seulement étaient

arrivés sur la Düna, et cependant ils n'avaient pas encore combattu. Cette marche militaire coûtait aux Français un quart, aux alliés la moitié de leur armée.

Chaque matin les régimens partaient en ordre de leurs bivouacs; mais dès les premiers pas leurs rangs desserrés s'alongeaient en files lâches et interrompues; les plus faibles ne pouvant suivre, se laissaient dépasser; ces malheureux voyaient leurs compagnons et leurs aigles s'éloigner de plus en plus: ils s'efforçaient encore pour les rejoindre, mais enfin ils les perdaient de vue: alors ils tombaient découragés. Les routes, les lisières des bois en étaient semées; on en vit qui arrachaient des épis de seigle pour en dévorer les grains; puis ils tentaient souvent, bien en vain, de gagner l'hôpital ou le village le moins éloigné. Beaucoup périrent.

Mais les malades ne se séparèrent pas seuls de l'armée; un grand nombre de soldats, dégoûtés et rebutés d'une part, de l'autre poussés par un esprit d'indépendance et de pillage, renoncèrent volontairement à leurs drapeaux; et ce ne furent pas les moins déterminés: bientôt leur nombre s'accrut, le mal engendrant le mal par l'exemple. Ils se formèrent en bandes, et s'établirent dans les châteaux et dans les villages voisins de la route militaire. Ils y vécurent

dans l'abondance; il y eut là moins de Français que d'Allemands; mais on remarqua que le chef de chacun de ces petits corps indépendans, composés d'hommes de plusieurs nations, était toujours un Français.

Rapp avait vu tous ces désordres; il arrivait, et sa brusque franchise n'en épargna pas les détails à son chef; mais l'empereur se contenta de lui répondre: „Je frapperai un grand coup, et tout le monde se ralliera."

Avec Sébastiani, il s'expliqua davantage. Celui-ci s'appuya des paroles mêmes de Napoléon. En effet, à Vilna, il lui avait déclaré „qu'il ne dépasserait pas la Düna, et que vouloir aller plus loin cette année, ce serait courir infailliblement à sa perte."

Sébastiani insista comme les autres sur l'état de l'armée. „Il est affreux, repartit l'empereur, je le sais; dès Vilna, il en traînait la moitié, aujourd'hui ce sont les deux tiers; il n'y a donc plus de tems à perdre; il faut arracher la paix; elle est à Moscou. D'ailleurs cette armée ne peut plus s'arrêter: avec sa composition, et dans sa désorganisation, le mouvement seul la soutient. On peut s'avancer à sa tête, mais non s'arrêter, ni reculer. C'est une armée d'attaque et non de défense, une armée d'opération et non de position."

Il parlait ainsi à ceux de son intérieur; mais avec les généraux commandant ses divisions, c'était un autre langage. Devant les premiers, il découvrait les motifs qui le poussaient en avant; avec les autres, il les cachait soigneusement, et semblait d'accord avec eux sur la nécessité de s'arrêter. C'est ce qui explique les contradictions qu'on remarqua dans ses paroles.

En effet, ce jour là même, dans les rues de Smolensk, au milieu de Davout et de ses généraux, dont les corps avaient le plus souffert dans l'assaut de la veille, il dit, „qu'il leur devait dans la prise de Smolensk un succès important; qu'il considérait cette ville comme une bonne tête de cantonnemens."

„Voilà," continua-t-il, „ma ligne bien couverte; arrêtons-nous ici! derrière ce rempart, je puis rallier mes troupes, les faire reposer, recevoir des renforts et nos approvisionnemens de Dantzick. Voilà toute la Pologne conquise et défendue: c'est un résultat suffisant; c'est en deux mois avoir recueili le fruit qu'on ne devait attendre que de deux ans de guerre: c'est donc assez. D'ici au printems, il faudra organiser la Lithuanie et refaire une armée invincible; alors, si la paix n'est pas venue nous chercher dans nos quartiers d'hiver, nous irons la conquérir à Moscou."

Puis il confia au maréchal, que s'il lui ordonnait de dépasser Smolensk, c'était seulement pour en éloiger les Russes de quelques journées; mais qu'il lui défendait formellement d'engager une affaire sérieuse. Il est vrai qu'en même tems c'est à Murat et à Ney, aux deux plus téméraires, qu'il a confié l'avant-garde, et qu'à l'insu de Davout, il vient de mettre ce maréchal prudent et méthodique sous les ordres de l'impétueux roi de Naples. Ainsi, son esprit paraît flotter entre deux grandes décisions, et les contradictions de ses paroles passent dans ses actions. Toutefois, dans ce conflit intérieur, on remarquait l'ascendant de son génie entreprenant, sur sa prudence, et comme il disposait tout pour faire naître des circonstances qui devaient nécessairement l'entraîner.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cependant les Russes défendaient encore le faubourg de la rive droite du Dnieper. De notre côté, on employa la journée du 18 et la nuit du 19 à reconstruire les ponts. Le 19 août, avant le jour, Ney passa le fleuve à la lueur du faubourg qui brûlait,

D'abord il n'y vit d'ennemis que les flammes, et il commença à gravir la pente longue et raide sur laquelle il est bâti. Ses troupes cheminaient lentement, avec précaution, et par mille détours, pour éviter l'incendie. Les Russes l'avaient habilement dirigé; il se présentait de toutes parts, et obstruait les principaux passages.

Ney et ses premiers soldats s'avancèrent en silence dans ce labyrinthe de feux, l'œil inquiet, l'oreille attentive, ignorant si, au sommet de cette pente rapide, les Russes ne les attendaient pas pour s'élancer tout-à coup sur eux, pour les renverser et les précipiter dans les flammes et dans le fleuve. Mais ils respirèrent, soulagés du poids d'une grande crainte, en n'apercevant sur la crête du ravin, à l'embranchement des chemins de Pétersbourg et de Moscou, qu'une bande de Cosaks, qui s'écoulèrent aussitôt par ces deux routes. Comme on n'avait ni prisonniers, ni habitans, ni espions, on ne put, ainsi qu'à Vitepsk, interroger que le terrain. Mais l'ennemi avait laissé autant de traces sur une direction que sur l'autre, ensorte que le maréchal incertain s'arrêta entre les deux jusqu'à midi.

Pendant ce tems, le passage du Borysthène s'effectua sur plusieurs points; les routes des deux capitales ennemies furent reconnues jusqu'à la profon-

deur d'une lieue, et l'infanterie russe rencontrée sur celle de Moscou. Ney l'eut bientôt rejointe; mais comme cette route côtoyait le Dnieper, il avait à traverser ses affluens. Chacun d'eux s'étant creusé son lit, marquait le fond d'un vallon, dont la côte opposée était une position où l'ennemi s'établissait, et qu'il fallait emporter: le premier, celui de la Stubna, l'arrêta peu; mais le coteau de Valoutina, dont la Kolowdnia marquait le pied, devint le sujet d'un terrible choc.

On a attribué la cause de cette résistance à une ancienne tradition de gloire nationale, qui faisait de ce champ de bataille un terrain consacré par la victoire. Mais cette superstition, digne encore du soldat russe, est déjà loin du patriotisme plus éclairé de ses généraux. Ce fut la nécessité qui les contraignit à ce combat; on a vu que la route de Moscou, en sortant de Smolensk, côtoyait le Dnieper, et que l'artillerie française, placée sur l'autre rive, la traversait de ses feux. Barclay n'osa pas se servir de la nuit et de cette route pour y risquer son artillerie, ses bagages, et ses ambulances, dont le roulement aurait dénoncé la retraite.

La route de Pétersbourg quittait le fleuve plus brusquement: deux chemins marécageux s'en détachaient à droite, l'un à deux lieues de Smolensk,

l'autre à quatre; ils traversaient des bois, et rejoignaient la grande route de Moscou, après un long circuit, l'un à Bredichino, à deux lieues au-delà de Valoutina, l'autre plus loin à Slobpnewa.

Ce fut dans ces défilés que Barclay ne craignit pas de s'engager avec tant de chevaux et de voitures; cette longue et lourde colonne avait à parcourir ainsi deux grands arcs de cercle, dont la grande route de Smolensk à Moscou, que Ney attaqua bientôt, était la corde. A chaque instant, et comme il arrive toujours, une voiture renversée, une roue engravée, un seul cheval embourbé, un trait rompu, arrêtait tout. Cependant le bruit du canon français s'avançait; déjà il semblait devancer la colonne russe, et être près d'atteindre et de fermer le débouché qu'elle s'efforçait de gagner.

Enfin, après une pénible marche, la tête du convoi ennemi revit la grande route, à l'instant où les Français n'avaient plus pour atteindre ce débouché qu'à forcer la hauteur de Valoutina et le passage de la Kolowdnia. Ney venait d'emporter violemment celui de la Stubna; mais Korf, repoussé sur Valoutina, avait appelé à son secours la colonne qui le précédait. On assure que celle-ci, sans ordre et mal commandée, hésita; mais que Woronzof, comprenant l'importance de cette position, décida son chef à revenir sur ses pas.

Les Russes se défendirent pour tout défendre, canons, blessés, bagages: les Français attaquèrent pour tout prendre. Napoléon s'était arrêté à une lieue et demie de Ney. Ne croyant qu'à une affaire d'avant-garde, il envoya Gudin au secours du maréchal, rallia les autres divisions, et rentra dans Smolensk. Mais ce combat devint une bataille; trente mille hommes s'y engagèrent successivement de part et d'autre: on s'aborda, soldats, officiers, généraux; la mêlée fut longue, l'acharnement terrible: la nuit même n'arrêta point. Maître enfin du plateau, et épuisé de forces et de sang, Ney ne se sentant plus environné que de morts, de mourans, et de ténèbres, se fatigua; il fit cesser le feu, garder le silencee et présenter les baïonnettes. Les Russes n'entendant plus rien se turent aussi, et profitèrent de l'obscurité pour faire leur retraite.

Il y eut presque autant de gloire dans leur défaite que dans notre victoire; les deux chefs réussirent, l'un à vaincre, l'autre à n'être vaincu qu'après avoir sauvé l'artillerie, les bagages es les blessés russes. Un des généraux ennemis, resté seul debout sur ce champ de carnage, tenta de s'échapper au milieu de nos soldats, en répétant les commandemens français; la lueur des coups de feu le fit reconnaître, il fut saisi. D'autres généraux russes avaient péri; mais la grande-armée fit une plus grande perte.

Au passage du pont mal rétabli de la Kolowdnia, le général Gudin, dont la valeur réglée n'aimait à affronter que les dangers utiles, et qui d'ailleurs était peu confiant à cheval, en était descendu pour franchir le ruisseau, et dans le même moment un boulet en rasant la terre lui avait brisé les deux jambes. Quand la nouvelle de ce malheur parvint chez l'empereur, elle y suspendit tout, discours et actions. Chacun s'arrêta consterné: la victoire de Valoutina ne parut plus un succès.

Gudin, transporté à Smolensk, y reçut les soins de l'empereur; ils furent inutiles, il périt. Ses restes furent enterrés dans la citadelle de la ville, qu'ils honorent. Digne tombeau de cet homme de guerre, bon citoyen, bon époux, bon père, général intrépide, juste et doux, et à-la-fois probe et habile; rare assemblage dans un siècle où trop souvent les hommes de bonnes mœurs sont inhabiles, et les habiles sans mœurs.

Le hasard voulut qu'il fut dignement remplacé; Gérard, le plus ancien des généraux de brigade de la division, en prit le commandement; et l'ennemi qui ne s'aperçut point de notre perte, ne gagna rien au coup terrible qu'il venait de nous porter.

Les Russes, étonnés de n'avoir été attaqués que de front, crurent que toutes les combinaisons mili-

taires de Murat se réduisaient à suivre leur grande route. Ils l'appelèrent, par dérision, *le général des grands chemins;* le jugeant ainsi d'après l'évènement, qui trompe plus souvent qu'il n'éclaire.

En effet, pendant que Ney attaquait, Murat éclairait ses flancs avec sa cavalerie sans pouvoir la faire agir; des bois à gauche, et des marais à droite, arrêtaient ses mouvemens. Mais en combattant de front, tous deux attendaient l'effet d'une marche de flanc des Westphaliens, commandés par Junot.

Depuis la Stubna, la grande route, afin d'éviter les marais formés par les divers affluens du Dnieper, se détournait à gauche, cherchait les hauteurs, et s'éloignait du bassin de ce fleuve, pour s'en rapprocher ensuite dans un terrain plus favorable. On avait remarqué qu'un chemin de traverse plus hardi et plus court, comme ils le sont tous, courait directement à travers ces fonds marécageux, entre le Dnieper et le grand chemin, qu'il rejoignait en arrière du plateau de Valoutina.

C'était ce chemin de traverse que Junot parcourait, après avoir passé le fleuve à Prudiszy. Il le conduisit bientôt en arrière de la gauche des Russes, sur le flanc des colonnes qui revenaient au secours de leur arrière-garde. Il ne fallait qu'attaquer pour rendre la victoire décisive. Ceux qui résistaient de

front au maréchal Ney, étonnés d'entendre combattre derrière eux, seraient devenus incertains, et le désordre, jeté au milieu d'un combat, dans cette multitude d'hommes, de chevaux et de voitures, engagés sur une seule route, eût été irréparable; mais Junot, brave comme individu, hésitait comme chef. Sa responsabilité le troubla.

Cependant Murat le jugeant en présence, s'étonnait de ne pas entendre son attaque. La fermeté des Russes devant Ney lui fit soupçonner la vérité. Il quitte sa cavalerie, et traversant presque seul les bois et les marais, il court à Junot, il lui reproche son inaction; Junot s'excuse; „il n'a point l'ordre d'attaquer: sa cavalerie wurtembergeoise est molle, ses efforts sont simulés, elle ne se décidera pas à mordre sur les bataillons ennemis.“

Murat répond à ces paroles par des actions. Il se précipite à la tête de cette cavalerie; avec un autre général, ce sont d'autres soldats: il les entraine, les jette sur les Russes, renverse leurs tirailleurs, revient à Junot et lui dit: „Achève à présent, ta gloire est là et ton bâton de maréchal!“ Mais alors il le quitta pour rejoindre les siens, et Junot troublé, resta immobile. Trop long-tems près de Napoléon, dont le génie actif ordonnait tout, l'ensemble et le détail, il n'avait appris qu'à obéir; l'expérience du comman-

dement lui manquait; enfin des fatigues et des blessures l'avaient vieilli avant le tems.

Quant au choix de ce général pour le commandement de ce corps, il n'étonna point: on savait que l'empereur lui était attaché par habitude, c'était son plus ancien aide-de-camp, et par une secrète faiblesse, car la présence de cet officier se liant à tous les souvenirs de son bonheur et de ses victoires, il lui répugnait de s'en séparer. On peut croire encore que son amour-propre se plaisait à voir des hommes, ses élèves, commander ses armées. Il était d'ailleurs naturel qu'il comptât plus sur leur dévouement, que sur celui de tous les autres.

Néanmoins, quand le lendemain les lieux lui parlèrent eux-mêmes, et qu'à la vue du pont sur lequel Gudin avait été abattu, il eut observé que ce n'était point là qu'il eût fallu déboucher; lorsque ensuite, fixant d'un œil enflammé la position qu'avait occupée Junot, il se fut écrié: „C'était là sans doute que devaient attaquer les Westphaliens; toute la bataille était là! que faisait donc Junot?“ alors son irritation devint si violente, qu'aucune excuse ne put d'abord l'apaiser. Il appélle Rapp et s'écrie „qu'il ôte au duc d'Abrantès son commandement! qu'il le renvoie de l'armée! qu'il a perdu sans retour le bâton de maréchal! que cette faute va peut-être

leur fermer le chemin de Moscou! que c'est à lui, Rapp, qu'il donne les Westphaliens; qu'il leur parlera leur langue, et qu'il saura les faire battre.“ Mais Rapp refusa la place de son ancien compagnon d'armes; il apaisa l'empereur, dont la colère s'éteignait toujours facilement dès qu'il l'avait exalée en paroles.

Mais ce n'était pas seulement par sa gauche que l'ennemi avait failli être vaincu; à sa droite il avait couru un plus grand danger. Morand, l'un des généraux de Davout, avait été jeté de ce côté au travers des forêts; il marchait sur des hauteurs boisées, et se trouvait, dès le commencement du combat, sur le flanc des Russes. Encore quelques pas, et il débouchait en arrière de leur droite. Son apparition soudaine eût infailliblement décidé la victoire, elle l'eût rendue complète; mais Napoléon, ignorant les lieux, l'avait fait rappeler sur le point où Davout et lui s'étaient arrêtés.

Dans l'armée, on se demanda pourquoi l'empereur, en faisant concourir pour un même but trois chefs indépendans l'un de l'autre, ne s'était pas trouvé là pour leur donner un ensemble indispensable, et sans lui impossible. Mais il était rentré dans Smolensk, soit fatigue, soit surtout qu'il ne se fût pas attendu à un combat si sérieux; soit enfin que par la néces-

site de s'occuper de tout à-la-fois, il ne pût être à tems et tout entier nulle part. En effet le travail de son empire et de l'Europe, suspendu par les jours d'action qui avaient précédé, s'amoncelait. Il fallait déblayer ses portefeuilles, et donner un cours aux affaires civiles et politiques qui commençaient à s'encombrer; il était d'ailleurs pressant et glorieux de dater de Smolensk.

Aussi quand Borelli, sous-chef d'état-major de Murat, vint lui apporter la nouvelle du choc de Valoutina, hésita-t-il à le recevoir, et telle était sa préoccupation, qu'il fallut qu'un ministre insistât, pour que cet officier fût admis sur-le-champ. Le rapport de Borelli l'émut. „Que dites-vous?“ s'écria-t-il; „quoi, vous n'êtes point assez? l'ennemi montre-t-il soixante mille hommes? mais c'est donc une bataille!“ et il s'emportait contre la désobéissance et l'inaction de Junot, quand Borelli lui apprit la blessure mortelle de Gudin. La douleur de Napoléon fut vive, elle s'épancha en questions multipliées, en exclamations de regret: puis, avec cette force d'esprit qui lui était propre, il maîtrisa son inquiétude, ajourna sa colère, suspendit son chagrin; et, se livrant tout entier à son travail, il remit au lendemain le soin des combats, car la nuit était venue: mais ensuite l'espoir d'une bataille l'agita, et il parut avec le jour suivant sur les champs de Valoutina.

CHAPITRE HUITIÈME.

Les soldats de Ney et ceux de la division Gudin, veuve de son général, y étaient rangés sur les cadavres de leurs compagnons et sur ceux des Russes, au milieu d'arbres à demi brisés, sur une terre battue par les pieds des combattans, sillonnée de boulets, jonchée de débris d'armes, de vêtemens déchirés, d'ustensiles militaires, de chariots renversés et de membres épars; car ce sont là les trophées de la guerre! voilà la beauté d'un champ de victoire!

Les bataillons de Gudin ne paraissaient plus être que des pelotons; ils se montraient d'autant plus fiers qu'ils étaient plus réduits: près d'eux on respirait encore l'odeur des cartouches brûlées et celle de la poudre, dont cette terre, dont leurs vêtemens étaient imprégnés et leurs visages encore tout noircis. L'empereur ne pouvait passer devant leur front sans avoir à éviter, à franchir ou à fouler des baïonnettes tordues par la violence du choc, et des cadavres.

Mais toutes ces horreurs il les couvrit de gloire. Sa reconnaissance transforma ce champ de mort en

un champ de triomphe, où pendant quelques heures régnèrent seuls l'honneur et l'ambition satisfaits.

Il sentait qu'il était tems de soutenir ses soldats de ses paroles et de ses récompenses. Jamais aussi ses regards ne furent plus affectueux: quant à son langage, „ce combat était le plus beau fait d'armes de notre histoire militaire, les soldats qui l'entendaient, des hommes avec qui l'on pouvait conquérir le monde; ceux tués, des guerriers morts d'une mort immortelle.“ Il parlait ainsi, sachant bien que c'est surtout au milieu de cette destruction que l'on songe à l'immortalité.

Il fut magnifique dans ses récompenses: les 12e, 21e, 127e de ligne, et le 7e léger, reçurent quatre-vingt-sept décorations et des grades; c'étaient les régimens de Gudin. Jusque-là le 127e avait marché sans aigle, car alors il fallait conquérir son drapeau sur un champ de bataille, pour prouver qu'ensuite on saurait l'y conserver.

L'empereur lui en remit une de ses mains; il satisfit aussi le corps de Ney. Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme d'une famille. Là il interpellait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves

entre tous ces braves, ou les plus heureux, et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'empereur approuva: ainsi comme il l'a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ, en cercle, devant lui, et confirmés avec acclamation par les troupes.

Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe; ces formes, qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la république, les transportèrent. C'était un monarque, mais c'était celui de la révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui faisait parvenir: en lui tout excitait, rien ne reprochait.

Jamais champ de victoire n'offrit un spectacle plus capable d'exalter; le don de cette aigle, si bien méritée, la pompe de ces promotions, les cris de joie, la gloire de ces guerriers, récompensée sur le lieu même où elle venait d'être acquise; leur valeur proclamée par une voix dont chaque accent retentissait dans l'Europe attentive; par ce grand capitaine, dont les bulletins allaient porter leurs noms dans l'univers entier, et surtout parmi leurs concitoyens et dans le sein de leurs familles à-la-fois rassurées et enorgueillies, que de biens à-la-fois! ils en furent enivrés: lui-même parut d'abord se laisser échauffer à leurs transports.

Mais lorsque, hors de la vue de ses soldats, l'attitude de Ney et de Murat, et les paroles de Poniatowski, aussi franc et judicieux au conseil qu'intrépide au combat, l'eurent calmé; quand toute la chaleur lourde de ce jour eut pesé sur lui, et que les rapports apprirent qu'on faisait huit lieues sans joindre l'ennemi, il se désenchanta. Dans son retour à Smolensk, le cahotage de sa voiture sur les débris du combat, les embarras causés sur la route par la longue file de blessés qui se traînaient ou qu'on rapportait, et dans Smolensk par ces tombereaux de membres amputés, qu'on allait jeter au loin; enfin tout ce qui est horrible et odieux hors des champs de bataille, acheva de le désarmer. Smolensk n'était plus qu'un vaste hôpital, et le grand gémissement qui en sortait, l'emporta sur le cri de gloire qui venait de s'élever des champs de Valoutina.

Les rapports des chirurgiens étaient hideux: en ce pays, on supplée au vin et à l'eau-de-vie de raisin par une eau-de-vie qu'on tire du grain. On y mêle des plantes narcotiques: nos jeunes soldats, épuisés de faim et de fatigue, ont cru que cette liqueur les soutiendrait; mais sa chaleur perfide leur a fait jeter à-la-fois tout le feu qui leur restait, après quoi ils sont tombés épuisés, et la maladie s'est emparée d'eux.

On en a vu d'autres, moins sobres ou plus affai-

blis, frappés de vertiges, de stupéfaction et d'assoupissement; ils s'accroupissent dans les fossés et sur les chemins. Là leurs yeux ternes, à demi ouverts et larmoyans, semblent voir avec insensibilité la mort s'emparer successivement de tout leur être: ils expirent mornes et sans gémir.

A Vilna, on n'a pu créer d'hôpitaux que pour six mille malades; des couvens, des églises, des synagogues et des granges, servent à recueillir cette foule souffrante: dans ces tristes lieux, quelquefois malsains, toujours trop rares et encombrés, les malades sont souvent sans vivres, sans lits, sans couvertures, sans paille même et sans médicamens. Les chirurgiens y deviennent insuffisans, de sorte que tout jusqu'aux hôpitaux, contribue à faire des malades, et rien à les guérir.

A Vitepsk, quatre cents blessés russes sont restés sur le champ de bataille, trois cents autres ont été abandonnés dans la ville par leur armée, et comme elle en a emmené les habitans, ces malheureux sont restés trois jours, ignorés, sans secours, entassés pêle-mêle, mourans et morts, et croupissant dans une horrible infection; ils ont enfin été recueillis et mêlés à nos blessés, qui étaient au nombre de sept cents comme ceux des Russes. Nos chirurgiens ont

employé jusqu'à leurs chemises et celles de ces malheureux pour les panser ! car déjà le linge manque.

Lorsque enfin les blessures de ces infortunés s'améliorent, et qu'il ne faut plus qu'une nourriture saine pour achever leur guérison, ils périssent faute de subsistance : Français ou Russes, peu échappent. Ceux que la perte d'un membre ou leur faiblesse empêche d'aller chercher quelques vivres, succombent les premiers ; ces désastres se répètent partout où l'empereur n'est pas ou n'est plus, sa présence attirant, et son départ entraînant tout après lui, enfin ses ordres n'étant scrupuleusement accomplis qu'à sa portée.

A Smolensk, les hôpitaux ne manquent point ; quinze grands bâtimens de briques ont été sauvés du feu ; on a même trouvé de l'eau-de-vie, des vins, quelques médicamens, et nos ambulances de réserve nous ont enfin rejoints ; mais rien ne suffit. Les chirurgiens travaillent nuit et jour ; on n'en est qu'à la seconde nuit, et déjà tout manque pour panser les blessés ; il n'y a plus de linge, on est forcé d'y suppléer par le papier trouvé dans les archives. Ce sont des parchemins qui servent d'attelles et de draps fanons, et ce n'est qu'avec de l'étoupe et du coton de bouleau qu'on peut remplacer la charpie.

Nos chirurgiens accablés s'étonnent ; depuis trois

jours un hôpital de cent blessés est oublié; un hasard vient de le faire découvrir: Rapp a pénétré dans ce lieu de désespoir! j'en épargnerai l'horreur à ceux qui me liront. Pourquoi faire partager ces terribles impressions dont l'ame reste flétrie! Rapp ne les épargna pas à Napoléon, qui fit distribuer son propre vin et plusieurs pièces d'or à ceux de ces infortunés qu'une vie tenace animait encore, ou qu'une nourriture révoltante avait soutenus.

Mais à la violente émotion que ces rapports laissèrent dans l'ame de l'empereur, se joignait une effrayante considération. L'incendie de Smolensk n'était plus à ses yeux l'effet d'un accident de guerre fatal et imprévu, ni même le résultat d'un acte de désespoir: c'était le résultat d'une froide détermination. Les Russes avaient mis à détruire le soin, l'ordre, l'à-propos qu'on apporte à conserver.

Dans ce même jour, les réponses courageuses d'un pope, le seul qu'on trouva dans Smolensk, l'éclairèrent encore davantage sur l'aveugle fureur qu'on avait inspirée à tout le peuple russe. Son interprète, qu'effrayait cette haine, amena ce pope devant l'empereur. Le prêtre vénérable lui reprocha d'abord avec fermeté ses prétendus sacrilèges; il ignorait que c'était le général russe lui-même, qui avait fait incendier les magasins du commerce et les clochers, et

qu'il nous accusait de ces horreurs, afin que les marchands et les paysans ne séparassent pas leur cause de celle de la noblesse.

L'empereur l'écouta attentivement: „Mais votre église," lui dit-il enfin, „a-t-elle été brûlée?" — „Non, sire," répliqua le pope; „Dieu sera plus puissant que vous; il la protègera, car je l'ai ouverte à tous les malheureux que l'incendie de la ville laisse sans asile!" Napoléon ému lui répondit: „Vous avez raison; oui, Dieu veillera sur ses victimes innocentes de la guerre; il vous récompensera de votre courage. Allez, bon prêtre, retournez à votre poste. Si tous vos popes eussent imité votre exemple, s'ils n'eussent pas trahi lâchement la mission de paix qu'ils ont reçue du ciel, s'ils n'eussent pas abandonné les temples que leur seule présence rend sacrés, mes soldats auraient respecté vos saints asiles: car nous sommes tous chrétiens, et votre Bog est notre Dieu."

A ces mots Napoléon renvoya le prêtre à son temple, avec une escorte et des secours. Un cri déchirant s'éleva à la vue des soldats qui pénétraient dans cet asile. Une multitude de femmes et d'enfans effarés se pressèrent autour de l'autel; mais le pope élevant sa voix leur cria: „Rassurez-vous: j'ai vu Napoléon, je lui ai parlé. Oh! comme on nous avait

trompés, mes enfans! l'empereur de France n'est point tel qu'on vous l'a représenté. Apprenez que lui et ses soldats connaissent et adorent le même Dieu que nous. La guerre qu'il apporte n'est point religieuse; c'est un démêlé politique avec notre empereur. Ses soldats ne combattent que nos soldats. Ils n'égorgent point, comme on nous l'avait dit, les vieillards, les femmes et les enfans. Rassurez-vous donc; et remercions Dieu d'être délivrés du pénible devoir de les haïr comme des païens, des impies et des incendiaires.“ Alors le pope entonna un cantique d'action de graces, que tous répétèrent en pleurant.

Mais ces paroles mêmes montraient à quel point cette nation avait été abusée. Le reste des habitans avait fui. Désormais ce n'était donc plus leur armée seulement, c'était la population, c'était la Russie toute entière qui reculait devant nous. Avec cette population, l'empereur sentait s'échapper de ses mains l'un de ses plus puissans moyens de conquête.

CHAPITRE NEUVIÈME.

En effet, de Vitepsk, Napoléon avait chargé deux des siens de sonder l'esprit de ces peuples. Il s'a-

gissait de les gagner à la liberté, et de les compromettre dans notre cause par un soulèvement plus ou moins général. Mais on n'avait pu agir que sur quelques paysans isolés, abrutis, et que peut-être les Russes avaient laissés comme espions au milieu de nous. Cette tentative n'avait servi qu'à mettre son projet à découvert, et les Russes en garde contre lui.

D'ailleurs ce moyen répugnait à Napoléon, que sa nature portait bien plus vers la cause des rois que vers celle des peuples. Il s'en servit négligemment. Plus tard, dans Moscou, il reçut plusieurs adresses de différens chefs de famille. On s'y plaignait d'être traité par les seigneurs comme des troupeaux de bêtes que l'on vend et que l'on échange à volonté. On y demandait que Napoléon proclamât l'abolition de l'esclavage. Ils s'offraient pour chefs de plusieurs insurrections partielles, qu'ils promettaient de rendre bientôt générales.

Ces offres furent repoussées. On aurait vu, chez un peuple barbare, une liberté barbare, une licence effrénée, effroyable! quelques révoltes partielles en avaient jadis donné la mesure. Les nobles russes, comme les colons de Saint-Domingue, eussent été perdus. Cette crainte prévalut dans l'esprit de Napoléon, ses paroles l'exprimèrent; elle le détermina

à ne plus chercher à exciter un mouvement qu'il n'aurait pu régler.

Au reste, ces maîtres s'étaient défiés de leurs esclaves. Au milieu de tant de périls, ils distinguèrent celui-ci comme le plus pressant. Ils agirent d'abord sur l'esprit de leurs malheureux serfs, abrutis par tous les genres de servitude. Leurs prêtres, qu'ils sont accoutumés à croire, les abusèrent par des discours trompeurs; on persuada à ces paysans que nous étions des légions de démons, commandés par l'antechrist, des esprits infernaux dont la vue excitait l'horreur: notre attouchement souillait. Nos prisonniers s'aperçurent que les ustensiles dont ils s'étaient servis, ces malheureux n'osaient plus s'en servir, et qu'ils les réservaient pour les animaux les plus immondes.

Cependant nous approchions, et devant nous toutes ces fables grossières allaient s'évanouir. Mais voilà que ces nobles reculent avec leurs serfs dans l'intérieur du pays, comme à l'approche d'une grande contagion. Richesses, habitations, tout ce qui pouvait les retenir ou nous servir, est sacrifié. Ils mettent la faim, le feu, le désert, entre eux et nous; car c'était autant contre leurs serfs que contre Napoléon, que cette grande résolution s'exécutait. Ce n'était donc plus une guerre de rois qu'il fallait

poursuivre, mais une guerre de classe, une guerre de parti, une guerre de religion, une guerre nationale, toutes les guerres à-la-fois.

L'empereur envisage alors toute l'énormité de son entreprise; plus il avance, et plus elle s'agrandit devant lui. Tant qu'il n'a rencontré que des rois, plus grand qu'eux tous, pour lui leurs défaites n'ont été que des jeux; mais les rois sont vaincus, il en est aux peuples; et c'est une autre Espagne, mais lointaine, stérile, infinie, qu'il retrouve encore à l'autre bout de l'Europe. Il s'étonne, hésite, et s'arrête.

A Vitepsk, quelque décision qu'il eût prise, il lui fallait Smolensk, et il semble qu'il ait remis à Smolensk à se déterminer. C'est pourquoi une même perplexité le ressaisit; elle est d'autant plus vive, que ces flammes, cette épidemie, ces victimes qui l'entourent, ont tout aggravé; une fièvre d'hésitation s'empare de lui; ses regards se portent sur Kief, Pétersbourg, et Moscou.

A Kief, il envelopperait Tchitchakof et son armée; il débarrasserait le flanc droit et les derrières de la grande-armée; il couvrirait les provinces polonaises les plus productives en hommes, vivres, et chevaux, tandis que des cantonnemens fortifiés à Mohilef, Smolensk, Vitepsk, Polotsk, Dünabourg, et Riga défendraient le reste. Derrière cette ligne, et

pendant l'hiver, il soulèverait et organiserait toute l'ancienne Pologne, pour la précipiter au printems sur la Russie, opposer une nation à une nation, et rendre la guerre égale.

Cependant, à Smolensk, il se trouve au nœud des routes de Pétersbourg et de Moscou; à vingt-neuf marches de l'une de ces deux capitales, et à quinze de l'autre. Dans Pétersbourg, c'est le point central du gouvernement, le nœud où tous les fils de l'administration se rattachent, le cerveau de la Russie; ce sont ses arsénaux de terre et de mer, c'est enfin le seul point de communication entre la Russie et l'Angleterre, dont il s'emparera. La victoire de Polotsk, qu'il vient d'apprendre, semble le pousser dans cette direction. En marchant d'accord avec Saint-Cyr sur Pétersbourg, il enveloppera Wittgenstein, et fera tomber Riga devant Macdonald.

D'un autre côté, dans Moscou, c'est la noblesse, la nation qu'il attaquera dans ses propriétés, dans son antique honneur: le chemin de cette capitale est plus court, il offre moins d'obstacles et plus de ressources; la grande armée russe, qu'il ne peut négliger, qu'il faut détruire, s'y trouve, et les chances d'une bataille, et l'spoir d'ébranler la nation, en la frappant au cœur dans cette guerre nationale.

De ces trois projets, le dernier lui paraît seul pos-

sible, malgré la saison qui s'avance. Cependant l'histoire de Charles XII était sous ses yeux; non celle de Voltaire, qu'il venait de rejeter avec impatience, la jugeant romanesque et infidèle, mais le journal d'Adlerfeld, qu'il lisait et qui ne l'arrêta point. Dans le rapprochement de ces deux expéditions, il trouvait mille différences auxquelles il se rattachait; car qui peut être juge dans sa propre cause! et de quoi sert l'exemple du passé dans un monde où il ne se trouve jamais deux hommes, deux choses, ni deux positious absolument semblables?

Toutefois, à cette époque; on entendit souvent le nom de Charles XII sortir de sa bouche.

CHAPITRE DIXIÈME.

Mais les nouvelles qui arrivaient de toutes parts, excitaient son ardeur comme à Vitepsk. Ses lieutenans semblaient avoir fait plus que lui: les combats de Mohilef, de Molodeczna, et de Valoutina, étaient des batailles rangées, où Davout, Schwartzemberg, et Ney étaient vainqueurs: à sa droite, sa ligne d'opération paraissait couverte; devant lui, l'armée

ennemie fuyait; à sa gauche, à Slowna, le 17 août, le duc de Reggio, après avoir attiré Wittgenstein sur Polotsk, y venait d'être attaqué. L'attaque de Wittgenstein avait été vive et acharnée; elle avait échoué, mais il conservait sa position offensive, et le maréchal Oudinot avait été blessé. Saint-Cyr l'a remplacé dans le commandement de cette armée, composée d'environ trente mille Français, Suisses, et Bavarois. Dès le lendemain ce général, à qui le commandement ne plaisait que lorsqu'il l'exerçait seul et en chef, en a profité pour donner sa mesure aux siens et à l'ennemi; mais froidement, suivant son caractère, et en combinant tout.

Depuis le point du jour jusqu'à cinq heures du soir, il trompa l'ennemi par la proposition d'un accord pour retirer les blessés, et surtout par des démonstrations de retraite. En même tems il ralliait en silence tous ses combattans; il les disposait en trois colonnes d'attaque, et les cachait derrière le village de Spas, et dans des plis de terrain.

A cinq heures, tout étant prêt, et Wittgenstein endormi, il donne le signal: aussitôt son artillerie éclate, et ses colonnes se précipitent. Les Russes surpris résistent vainement; d'abord leur gauche est enfoncée, bientôt leur centre fuit en déroute; ils abandonnent mille prisonniers, vingt pièees de ca-

non, un champ de bataille couvert de morts, et l'offensive, dont Saint-Cyr, trop faible, ne pouvait feindre d'user que pour mieux se défendre.

Dans ce choc court, mais rude et sanglant, l'aile droite des Russes, qui s'appuyait à la Düna, résista opiniâtrément. Il fallut en venir à la baïonette au travers d'une épaisse mitraille: tout réussit; mais lorsqu'on croyait n'avoir plus qu'à poursuivre, tout pensa être perdu: des dragons russes, suivant les uns, et suivant d'autres des chevaliers-gardes, risquèrent une charge sur une batterie de Saint-Cyr; une brigade française, placée pour la soutenir, s'avança, puis tout-à-coup tourna le dos et s'enfuit à travers nos canons, qu'elle empêcha de tirer. Les Russes y arrivèrent pêle-mêle avec les nôtres; ils sabrèrent nos canonniers, renversèrent les pièces, et poussèrent si vivement nos cavaliers, que ceux-ci, toujours de plus en plus effarouchés, passèrent en déroute sur leur général en chef et sur son état-major, qu'ils culbutèrent. Le général Saint-Cyr fut obligé de fuir à pied. Il se jeta dans le fond d'un ravin, qui le préserva de cette bourasque. Déjà les dragons russes touchaient aux maisons de Polotsk, lorsqu'une manœuvre prompte et habile de Berckeim et du quatrième de cuirassiers français, termina cette échauffourée. Les Russes disparurent dans les bois.

Le lendemain Saint-Cyr les fit poursuivre, mais seulement pour éclairer leur retraite, marquer la victoire, et en recueillir encore quelques fruits. Pendant les deux mois qui suivirent, jusqu'au 18 octobre, Wittgenstein le respecta. De son côté, le général français ne s'occupa plus qu'à observer son ennemi, à maintenir ses communications avec Macdonald, Vitepsk et Smolensk, à se fortifier dans sa position de Polotsk, et surtout à y vivre.

Dans cette journée du 18, quatre généraux, quatre colonels, et beaucoup d'officiers, avaient été blessés. Parmi eux, l'armée remarqua les généraux bavarois Deroy et Liben. Ils succombèrent le 22 août. Ces généraux étaient du même âge; ils avaient été du même régiment; ils firent les mêmes guerres; ils marchèrent à-peu-près du même pas dans leur chanceuse carrière, qu'une même mort, dans la même bataille, termina glorieusement. On ne voulut pas séparer par le tombeau ces guerriers que la vie et la mort ellemême n'avaient pu désunir: une même sépulture les reçut.

A la nouvelle de cette victoire, l'empereur envoya le bâton de maréchal d'empire au général Saint-Cyr. Il mit un grand nombre de croix à sa disposition, et plus tard il approuva la plupart des avancemens demandés.

Malgré ces succès, la détermination de dépasser Smolensk était trop périlleuse pour que Napoléon s'y décidât seul : il fallut qu'il s'y fît entraîner. Après Valoutina, le corps de Ney fatigué, avait été remplacé par celui de Davout. Murat, comme roi, comme beau-frère de l'empereur, et par son ordre, devait commander. Ney s'y était soumis, moins par condescendance que par conformité de caractère. Ils furent d'accord par leur ardeur.

Mais Davout, dont le génie méthodique et tenace contrastait avec l'emportement de Murat, qu'enorgueillissait le souvenir et le surnom de deux grandes victoires, s'irrita de cette dépendance. Ces chefs, fiers, et du même âge, compagnons de guerre, qui s'étaient vus grandir réciproquement, et que gâtait l'habitude de n'avoir obéi qu'à un grand homme, n'étaient guère propres à se commander l'un à l'autre : Murat surtout, qui, trop souvent, ne savait pas se commander à lui-même.

Toutefois Davout obéit, mais de mauvaise grace, mal, comme la fierté blessée sait obéir. Il affecta de cesser aussitôt toute correspondance directe avec l'empereur. Celui-ci, surpris, lui ordonna de la reprendre, alléguant sa défiance pour les rapports de Murat. Davout s'autorisa de cet aveu ; il ressaisit son indépendance. Dès-lors l'avant-garde eut deux chefs.

Ainsi l'empereur, fatigué, souffrant, accablé de trop de soins de toute espèce, et forcé à des ménacemens pour ses lieutenans, disséminait le pouvoir comme ses armées, malgré ses préceptes et ses anciens exemples. Les circonstances auxquelles il avait tant de fois commandé devenaient plus fortes que lui, et le commandaient à leur tour.

Cependant Barclay ayant reculé sans résistance jusqu'auprès de Dorogobouje, Murat n'eut pas besoin de Davout, et l'occasion manqua à leur mésintelligence; mais à quelques werstes de cette ville, [illegible] 23 août, vers onze heures du matin, un bois [illegible] épais, que le roi voulut reconnaître, lui fut vivem[illegible] disputé; il fallut l'emporter deux fois.

Murat, surpris de cette résistance, et à cette heure, s'opiniâtra; il perça ce rideau, et vit au-delà toute l'armée russe rangée en bataille. L'étroit ravin de la Luja l'en séparait; il était midi; l'étendue des lignes russes, surtout vers notre droite, les préparatifs, l'heure, le lieu, celui où Barclay avait rejoint Bagration; le choix du terrain, assez convenable pour un grand choc, tout lui fit croire à une bataille; il dépêcha vers l'empereur pour l'en prévenir.

En même tems, il ordonna à Montbrun de passer le ravin sur sa droite, avec sa cavalerie, pour reconnaître et déborder la gauche de l'ennemi. Davout et

ses cinq divisions d'infanterie s'étendaient de ce côté; il protégeait Montbrun: le roi les rappela à sa gauche, sur la grande route, voulant, dit-on, soutenir le mouvement de flanc de Montbrun par quelques démonstrations de front.

Mais Davout répondit „que ce serait livrer notre aile droite, au travers de laquelle l'ennemi arriverait derrière nous sur la grande route, notre seule retraite; qu'ainsi il nous forcerait à une bataille, que lui, Davout, avait ordre d'éviter, et qu'il éviterait, ses forces étant insuffisantes, la position mauvaise, et se trouvant sous les ordres d'un chef qui lui inspirait peu de confiance." Puis aussitôt il écrivit à Napoléon qu'il se pressât d'arriver, s'il ne voulait pas que Murat engageât sans lui une bataille.

A cette nouvelle, qu'il reçut dans la nuit du 24 au 25 août, Napoléon sortit avec joie de son indécision. Pour ce génie entreprenant et décisif, elle était un supplice; il accourut avec sa garde, et fit douze lieues sans s'arrêter; mais dès la veille au soir l'armée ennemie avait disparu.

De notre côté, sa retraite fut attribué au mouvement de Montbrun; du côté des Russes, à Barclay, et à une fausse position prise par son chef d'état-major, qui avait mis le terrain contre lui, au lieu de s'en servir. Bagration s'en était aperçu le premier,

sa fureur avait éclaté sans mesure: il cria à la trahison.

La discorde était dans le camp des Russes comme à notre avant-garde. La confiance dans le chef, cette force des armées, y manquait: chaque pas y paraissait une faute, chaque parti pris le pire. La perte de Smolensk avait tout aigri; la réunion des deux corps d'armée augmenta le mal; plus cette masse russe se sentait forte, plus son général lui semblait faible. Le cri devint universel; on demanda hautement un autre chef. Cependant quelques hommes sages intervinrent; Kutusof fut annoncé, et l'orgueil humilié des Russes l'attendit pour combattre.

De son côté l'empereur, déjà à Dorogobouje, n'hésite plus: il sait qu'il porte partout avec lui le sort de l'Europe; que le lieu où il se trouvera sera toujours celui où se décidera le destin des nations: qu'il peut donc s'avancer sans craindre les suites menaçantes de la défection des Suédois et des Turcs. Ainsi, il néglige les armées ennemies d'Essen à Riga, de Wittgenstein devant Polotsk, d'Hœrtel devant Bobruisk, de Tchitchakof en Volhinie. C'étaient cent vingt mille hommes, dont le nombre ne pouvait que s'augmenter; il les dépasse, il s'en laisse environner avec indifférence, assure que tous ces vains obstacles de guerre et de politique tomberont au premier bruit du coup de foudre qu'il va porter.

Et cependant sa colonne d'attaque, forte encore à son départ de Vitepsk de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, est déjà réduite à cent cinquante-sept mille; elle est affaiblie de vingt-huit mille hommes, dont la moitié occupe Vitepsk, Orcha, Mohilef et Smolensk. Le reste a été tué, blessé, ou traîne et pille, en arrière de lui, nos alliés et les Français eux-mêmes.

Mais cent cinquante-sept mille hommes suffisaient pour détruire l'armée russe par une victoire complète, et pour s'emparer de Moscau. Quant à leur base d'opération, malgré ces cent vingt mille Russes qui la menaçaient, elle paraissait assurée. La Lithuanie, la Düna, le Dnieper, Smolensk enfin, étaient ou allaient être gardés vers Riga et Dünabourg, par Macdonald et trente-deux mille hommes; vers Polotsk, par Saint-Cyr et trente mille hommes; à Vitepsk, Smolensk et Mohilef, par Victor et quarante mille hommes; devant Bobruisk, par Dombrowski et douze mille hommes; sur le Bug, par Schwartzemberg et Regnier, à la tête de quarante-cinq mille hommes. Napoléon comptait encore sur les divisions Loison et Durutte, fortes de vingt-deux mille hommes, qui déjà s'approchaient de Kœnigsberg et de Varsovie; et sur quatre-vingt mille hommes de renfort, qui tous devaient être rentrés en Russie avant le milieu de novembre.

C'était, avec les levées lithuaniennes et polonaises,

s'appuyer sur deux cent quatre-vingt mille hommes, pour faire, avec cent cinquante mille autres, une invasion de quatre-vingt-treize lieues; car telle était la distance de Smolensk à Moscou.

Mais ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient commandés par six chefs différens, indépendans l'un de l'autre, et dont le plus élevé, celui qui occupait le centre, celui qui semblait chargé de donner, comme intermédiaire, quelque ensemble aux opérations des cinq autres, était un ministre de paix et non de guerre.

D'ailleurs les mêmes causes qui déjà avaient diminué d'un tiers les forces françaises entrées les premières en Russie, devaient disperser ou détruire, dans une bien plus grande proportion, tous ces renforts. La plupart arrivaient par détachemens, formés en bataillons provisoires de marche, sous des officiers nouveaux pour eux, qu'ils devaient quitter au premier jour, sans aiguillon de discipline, d'esprit de corps, ni de gloire, et traversant un sol dévoré que la saison et le climat allaient rendre chaque jour plus nu et plus rude.

Cependant Napoléon voit Dorogobouje en cendres comme Smolensk; surtout le quartier des marchands, de ceux qui avaient le plus à perdre, que leurs richesses pouvaient retenir ou ramener parmi nous,

et qui, par leur position, formaient une espèce de classe intermédiaire, un commencement de tiers-état que la liberté pouvait séduire.

Il sent bien qu'il sort de Smolensk comme il y est arrivé, avec l'espoir d'une bataille, que l'indécision et les discordes des généraux russes ont encore ajournée; mais sa détermination est prise; il n'accueille plus que ce qui peut l'y soutenir. Il s'acharne sur les traces de ses ennemis; son audace s'accroît de leur prudence; il appelle leur circonspection pusillanimité, leur retraite fuite; il méprise pour espérer.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'empereur était accouru si rapidement à Dorogobouje, qu'il fut obligé de s'y arrèter pour attendre son armée et laisser Murat pousser l'ennemi. Il en repartit le 24 août: l'armée marchait sur trois colonnes de front; l'empereur, Murat, Davout et Ney au milieu, sur le grand chemin de Moscou; Poniatowski à droite, l'armée d'Italie à gauche.

La colonne principale, celle du centre, ne trouvait rien sur une route où son avant-garde ne vivait elle-même que des restes des Russes; elle ne pouvait guère s'écarter de sa direction faute de tems, dans une marche si rapide. D'ailleurs les colonnes de droite et de gauche dévoraient tout à ses côtés. Pour mieux vivre, il aurait fallu partir chaque jour plus tard, s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur

ses flancs pendant la nuit : ce qui n'est guère possible sans imprudence, quand on est aussi près de l'ennemi.

A Smolensk l'ordre avait été donné, comme à Vitepsk, de prendre, en partant, pour plusieurs jours de vivres. L'empereur n'en ignorait pas la difficulté, mais il comptait sur l'industrie des chefs et des soldats : ils étaient avertis, cela suffisait ; ils sauraient bien pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. L'habitude en était prise : et réellement c'était un spectacle curieux que celui des efforts volontaires et continuels de tant d'hommes, pour suivre un seul homme à de si grandes distances. L'existence de l'armée était un prodige, que renouvelait chaque jour l'esprit actif, industrieux et avisé des soldats français et polonais, et leur habitude de vaincre toutes les difficultés, et leur goût pour les hasards et les irrégularités de ce jeu terrible d'une vie aventureuse.

Il y avait à la suite de chaque régiment une multitude de ces chevaux nains dont la Pologne fourmille, un grand nombre de chariots du pays, qu'il fallait sans cesse renouveler, et un troupeau. Les bagages étaient conduits par des soldats, car ils se prêtaient à tous les métiers. Ceux là manquaient dans les rangs, il est vrai, mais ici le défaut de vivres, la nécessité de tout traîner avec soi, excusait cet atti-

rail; il fallait, pour ainsi dire, une seconde armée, pour porter ou conduire ce qui était indispensable à la première.

Dans cette organisation prompte et faite en marchant, on s'était plié aux usages et à toutes les difficultés des lieux; le génie des soldats avait admirablement tiré le meilleur parti possible des faibles ressources du pays. Quant aux chefs, comme les ordres généraux supposaient toujours des distributions régulières, qui ne se faisaient jamais, chacun d'eux, suivant le degré de son zèle, de son intelligence et de sa fermeté, s'était plus ou moins emparé de la maraude, et avait changé le pillage individuel en contributions régulières.

Car ce n'était que par des excursions sur ses flancs, et au travers d'un pays inconnu, qu'on pouvait se procurer quelques vivres. Chaque soir, la marche arrêtée, et les bivouacs établis, des détachemens commandés rarement par divisions, quelquefois par brigades, et le plus souvent par régimens, allaient à la découverte et s'enfonçaient dans la campagne; ils trouvaient, à quelques werstes de la route, tous les villages habités, et n'y étaient pas reçus trop hostilement; mais comme on ne s'entendait pas, et que d'ailleurs il leur fallait tout et sur-le-champ, la terreur s'emparait bientôt des paysans, qui s'enfuyaient

dans les bois, d'où ils ressortaient en partisans peu redoutables.

Cependant les détachemens bien repus et chargés de tout ce qu'ils avaient recueilli, rejoignaient leur corps le lendemain, ou quelques jours après; et il arriva fréquemment qu'ils furent pillés à leur tour par leurs compagnons des autres corps qu'ils rencontrèrent. De là des haines, d'où l'on aurait infailliblement vu naître des guerres intestines, fort sanglantes, si tous n'avaient pas ensuite été abattus par une même infortune, et réunis dans l'horreur d'un même désastre.

En attendant leurs détachemens, les soldats restés autour de leurs aigles vivaient de ce qu'ils trouvaient sur la route militaire; le plus souvent c'étaient des grains de seigle nouveau, qu'ils écrasaient et faisaient bouillir. La viande manqua moins que le pain, à cause des bestiaux qui suivirent; mais la longueur, et surtout la rapidité des marches, fit perdre beaucoup de ces animaux; la chaleur et la poussière les suffoquèrent: quand alors ils rencontraient de l'eau, ils s'y précipitaient avec une telle fureur que beaucoup s'y noyèrent; d'autres s'en remplissaient si immodérément, qu'ils enflaient et ne pouvaient plus marcher.

On remarqua, comme avant Smolensk, que les

divisions du premier corps restaient les plus nombreuses; leurs détachemens, plus disciplinés, rapportaient plus, et faisaient moins de mal aux habitans. Ceux qui étaient restés au drapeau vivaient de leurs sacs, dont la bonne tenue reposait les yeux, fatigués d'un désordre presque universel.

Chacun de ces sacs, réduit au strict nécessaire, quant aux vêtemens, contenait deux chemises, deux paires de souliers avec des clous et des semelles de rechange, un pantalon et des demi-guêtres de toile, quelques ustensiles de propreté, une bande à pansement, de la charpie, et soixante cartouches.

Dans les deux côtés étaient placés quatre biscuits, de seize onces chacun; au-dessous, et dans le fond, un sac de toile, long et étroit, était rempli de dix livres de farine. Le sac entier ainsi composé, ses bretelles et la capote roulée et attachée par-dessus, pesait trente-trois livres douze onces.

Chaque soldat portait encore en bandoulière un sac de toile contenant deux pains, chacun de trois livres. Ainsi, avec son sabre, sa giberne garnie, trois pierres à feu, son tournevis, sa banderole et son fusil, il était chargé de cinquante-huit livres, et avait pour quatre jours de pain, pour quatre jours de biscuit, pour sept jours de farine, et soixante coups à tirer.

Derrière lui, des voitures traînaient encore pour six jours de vivres; mais on ne pouvait guère compter sur ces transports, pris sur les lieux, qui eussent été si commodes dans un autre pays, avec une moindre armée, et dans une guerre plus régulière.

Quand le sac de farine était vide, on l'emplissait du grain qu'on trouvait, et qu'on faisait moudre au premier moulin, s'il s'en rencontrait; sinon par des moulins à bras, qui suivaient les régimens, ou qu'on trouvait dans les villages, car ces peuples n'en connaissent guère d'autres. Il fallait seize hommes et douze heures pour moudre, dans chacun d'eux, le grain nécessaire, pour un jour, à cent trente hommes.

Dans ce pays, chaque maison ayant un four, ils manquèrent peu: les boulangers abondaient; car les régimens du premier corps renfermaient des ouvriers de toute espèce, de sorte que vivres et vêtemens, tout s'y confectionnait, ou s'y réparait en marchant. C'étaient des colonies à-la-fois civilisées et nomades. L'empereur en avait eu la pensée, le génie du prince d'Eckmühl s'en était saisi: le tems, les lieux, les hommes, rien ne lui avait manqué pour l'accomplir; mais ces trois élémens de succès furent moins à la disposition des autres chefs. Au reste, leur caractère, plus impétueux et moins méthodique, n'en aurait peut-être pas tiré le même

parti; avec un génie moins organisateur, ceux-ci avaient donc eu plus d'obstacles à vaincre: l'empereur ne s'était pas assez arrêté à ces différences; elles avaient des suites funestes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Ce fut de Slawkowo, à quelques lieues en avant de Dorogobouje, et le 27 août, que Napoléon envoya au maréchal Victor, alors sur le Niémen, l'ordre de se rendre à Smolensk. La gauche de ce maréchal occupera Vitepsk, sa droite Mohilef, son centre Smolensk. Là il secourra Saint-Cyr au besoin, il servira de point d'appui à l'armée de Moscou, et maintiendra ses communications avec la Lithuanie.

Ce fut encore de ce même quartier impérial qu'il publia les détails de sa revue de Valoutina, et qu'il voulut apprendre aux siécles présent et à venir jusqu'aux noms des simples soldats qui s'y étaient le plus distingués. Mais il ajouta qu'à Smolensk „la conduite des Polonais avait étonné les Russes, accoutumés à les mépriser!“ A ces mots, les Polanais jetèrent un cri d'indignation, et l'empereur sourit à

un mécontentement prévu dont l'effet ne devait retomber que sur les Russes.

Dans cette marche, il se plut à dater du milieu de la vieille Russie une foule de décrets qui allaient atteindre jusqu'à de simples hameaux français; voulant paraître à-la-fois présent partout, remplir de plus en plus la terre de sa puissance, par l'effet de cette inconcevable grandeur croissante de l'ame, dont l'ambition n'a d'abord eu pour but qu'un simple jouet, et qui finit par désirer l'empire du monde.

Il est vrai qu'en même tems, à Slawkowo, il y avait si peu d'ordre autour de lui, que sa garde brûlait la nuit, pour se chauffer, le pont qu'elle était chargée de garder, le seul sur lequel il pût sortir le lendemain de son quartier impérial. Au reste, ce désordre, comme tant d'autres, venait, non d'insubordination, mais d'insouciance: il fut réparé dès qu'on s'en aperçut.

Ce jour-là même, Murat poussa l'ennemi au-delà de l'Osma, rivière étroite, mais encaissée et profonde, comme la plupart des rivières de ce pays; effet des neiges, et ce qui, à l'époque de leurs grandes fontes, empêche les débordemens. L'arrière-garde russe, couverte par cet obstacle, se retourna et s'établit sur les hauteurs de la rive opposée. Murat fit sonder le ravin: on trouva un gué. Ce fut par ce dé-

filé étroit et incertain qu'il osa marcher contre les Russes, s'aventurer entre la rivière et leur position, s'ôtant ainsi toute retraite, et faisant d'une escarmouche une affaire désespérée. En effet, les ennemis descendirent en force de leur hauteur, le poussèrent, le culbutèrent jusque sur les bords du ravin, et faillirent l'y précipiter. Mais Murat s'obstina dans sa faute, l'outra, et en fit un succès. Le quatrième de lanciers enleva la position, et les Russes s'allèrent coucher non loin de là, contens de nous avoir fait acheter chèrement un quart de lieue de terrain, qu'ils nous auraient abandonné gratuitement pendant la nuit.

Au plus fort du danger, une batterie du prince d'Eckmühl refusa deux fois de tirer. Son commandant allégua ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davout. Cet ordre vint, selon les uns, à propos, selon d'autres trop tard. Je rapporte cet incident, parceque le lendemain il fut le sujet d'une grande querelle entre Murat et Davout, devant l'empereur, à Semlewo.

Le roi reprocha au prince une circonspection lente, et surtout une inimitié qui datait de l'Égypte. Il s'emporta jusqu'à lui dire que, s'ils avaient un différent, ils devaient le vider entre eux seuls, mais que l'armée ne devait pas en souffrir.

Davout, irrité, accusa le roi de témérité, suivant lui, „son ardeur irréfléchie compromettait sans cesse ses troupes, et prodiguait inutilement leur vie, leurs forces et leurs munitions. Il fallait enfin que l'empereur sût ce qui se passait chaque jour à son avant-garde. Tous les matins l'ennemi avait disparu devant elle; mais cette expérience ne faisait rien changer à la marche: on partait donc tard, tous sur la grande route, formant une seule colonne, et l'on s'avançait ainsi dans le vide jusque vers midi.

„Alors, derrière quelque ravin marécageux, dont les ponts étaient rompus, et que dominait le bord opposé, on rencontrait l'arrière-garde ennemie prête à combattre. Aussitôt les tirailleurs étaient engagés, puis les premiers régimens de cavalerie qui se trouvaient là, puis l'artillerie; mais le plus souvent hors de portée, ou contre des Cosaks épars qui ne valoient pas de pareils coups. Enfin, après de vaines et sanglantes tentatives, faites de front, le roi songeait à mieux reconnaître les forces de l'ennemi, sa position, à manœuvrer, et il appelait l'infanterie.

„Alors, après s'être long-tems attendu dans cette colonne sans fin, on passait le ravin sur la droite ou sur la gauche des Russes, et ceux-ci se retiraient en tiraillant jusqu'à une nouvelle position

où la même résistance et le même mode de marche et d'attaque nous faisaient éprouver les mêmes pertes et les mêmes retards.

„Il en était ainsi de position en position, jusqu'à ce qu'on en rencontrât une plus forte ou mieux soutenue. C'était ordinairement vers cinq heures du soir, quelquefois plus tard, rarement plus tôt; mais ici la ténacité des Russes et l'heure avertissaient assez que leur armée entière était là, déterminée à y coucher.

„Car il fallait convenir que cette retraite des Russes se faisait avec un ordre admirable. Le terrain seul la leur dictait, et non Murat. Leurs positions étaient si bien choisies, prises si à propos, défendues chacune tellement en raison de leur force et du tems que leur général voulait gagner, qu'en vérité leurs mouvemens semblaient tenir à un plan arrêté depuis long-tems, tracé soigneusement, et exécuté avec une scrupuleuse exactitude.

„Jamais ils n'abandonnaient un poste qu'un instant avant de pouvoir y être battus.

„Le soir, ils s'établissaient de bonne heure dans une bonne position, ne laissant sous les armes que les troupes absolument nécessaires pour la défendre, tandis que le reste se reposait et mangeait."

Et Davout ajoutait „que, loin de profiter de cet exemple, le roi ne tenait compte ni de l'heure, ni de la force des lieux, ni de la résistance; qu'il s'opiniâtrait au milieu de ses tirailleurs, s'agitant devant la ligne ennemie, la tâtant de tous côtés, s'irritant, donnant ses ordres à grands cris, perdant la voix à force de les répéter; épuisant tout, gibernes, caissons, hommes et chevaux, combattans ou non combattans, et tenant tout le monde sous les armes jusqu'à la nuit close.

„Qu'alors il fallait bien lâcher prise et s'établir où l'on était, mais que l'on ne savait plus où trouver le nécessaire. C'était une pitié que d'entendre les soldats errer dans l'obscurité, cherchant comme à tâtons des fourrages, de l'eau, du bois, de la paille, des vivres; puis ne plus retrouver leurs bivouacs, et s'appeler, pour se reconnaître, pendant toute la nuit. A peine avaient-ils le tems, non de se reposer, mais de préparer leur nourriture. Accablés, ils maudissaient leurs fatigues, jusqu'à ce que le jour et l'ennemi vinssent les ranimer.

„Et ce n'était pas l'avant-garde seule qui souffrait ainsi: c'était toute la cavalerie. Chaque soir Murat avait laissé au loin derrière lui vingt mille hommes à cheval sur la grande route, et sous les armes. Cette longue colonne était restée toute la journée

sans manger et sans boire, au milieu d'une poussière épaisse, sous un ciel brûlant, ignorant ce qui se passait devant elle, avançant de quelques pas de quart d'heure en quart d'heure, puis s'arrêtant pour se déployer au milieu des seigles, mais sans oser débrider et y faire paître ses chevaux affamés, car le roi les tenait toujours en alerte. C'était pour faire cinq ou six lieues qu'on passait ainsi seize mortelles heures, surtout pour les chevaux de cuirassiers, plus chargés que les autres, plus faibles, comme le sont communément les plus grands chevaux, et à qui il fallait plus de nourriture: aussi voyait-on ces grands corps maigres et efflanqués se traîner plutôt que marcher, et à chaque instant l'un fléchir, l'autre tomber sous son cavalier, qui l'abandonnait."

Davout finit en disant „qu'ainsi périrait toute la cavalerie; qu'au reste Murat était le maître d'en disposer, mais que pour l'infanterie du premier corps, tant qu'il la commanderait, il ne la laisserait pas ainsi prodiguer."

Le roi ne resta pas sans réponse. On vit l'empereur les écouter en se jouant avec un boulet russe qu'il poussait de son pied. Il semblait qu'il y avait dans cette mésintelligence entre ces chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas. Il n'attribuait leur

animosité qu'à leur ardeur, sachant bien que la gloire est de toutes les passions la plus jalouse.

L'impatiente ardeur de Murat plaisait à la sienne. Comme on n'avait pour vivre que ce qu'on trouvait, tout était à l'instant dévoré; c'est pourquoi il fallait avoir fini promptement avec l'ennemi, et passer vite. D'ailleurs, la crise générale en Europe était trop forte, la position trop critique pour y demeurer, lui trop impatient; il voulait en finir à tout prix, pour en sortir.

L'impétuosité du roi semblait donc mieux répondre à son anxiété que la sagesse méthodique du prince d'Eckmühl. Aussi, quand il les congédia, dit-il doucement à Davout, „qu'on ne pouvait pas réunir tous les genres de mérite: qu'il savait mieux livrer une bataille que pousser une avant-garde, et que si Murat avait poursuivi Bagration en Lithuanie, peut-être ne l'aurait-il pas laissé échapper.“ On assure même qu'il reprocha à ce maréchal un esprit inquiet, qui voulait s'approprier tous les commandemens; moins, il est vrai, par ambition que par zèle, et pour que tout fût mieux; mais que ce zèle avait ses inconvéniens. Après quoi, il les renvoya, avec l'ordre de s'entendre mieux à l'avenir.

Les deux chefs retournèrent à leur commande-

ment et à leur haine. La guerre ne se faisant qu'à la tête de la colonne, ils se la disputaient.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le 28 août l'armée traversa les vastes plaines du gouvernement de Viazma: elle marchait en toute hâte, toute à-la-fois, à travers champs, et plusieurs régimens de front, chacun formant une colonne courte et serrée. La grande route était abandonnée à l'artillerie, à ses voitures, aux ambulances. L'empereur à cheval fut vu partout; les lettres de Murat et l'approche de Viazma l'abusaient encore de l'espoir d'une bataille: on l'entendait calculer en marchant les milliers de coups de canon dont il pourrait écraser l'armée ennemie.

Napoléon avait assigné aux bagages leur place; il fit publier l'ordre de brûler toutes les voitures qu'on verrait au milieu des troupes, même les chariots qui portaient des vivres; car ils auraient pu troubler les mouvemens des colonnes, et, en cas d'attaque, compromettre leur sûreté. La voiture du général Narbonne, son aide-de-camp, s'étant trouvée sur son

passage, il y fit mettre le feu lui-même devant ce général, et sur-le-champ, sans permettre qu'on la vidât; ordre qui n'était que sévère, mais qui parut dur, parcequ'il en fit commencer lui-même l'exécution qu'au reste on n'acheva pas.

Les bagages de tous les corps furent donc réunis en arrière de l'armée; c'était, depuis Dorogobouje, une longue traînée de chevaux de bât et de kibiks attelés de cordes: ces voitures étaient chargées de butin, de vivres, d'effets militaires, des hommes préposés à leur garde, enfin de soldats malades et des armes des uns et des autres qui s'y rouillaient. On voyait dans cette colonne beaucoup de ces grands cuirassiers démontés, portés sur des chevaux de la taille de nos ânes, car ils ne pouvaient suivre à pied, faute d'habitude et de chaussure. Dans cette foule confuse et désordonnée, comme sur la plupart des maraudeurs de nos flancs, les Cosaks eussent pu faire d'heureux coups de main. Par-là, ils auraient inquiété l'armée et retardé sa marche; mais Barclay semblait craindre de nous décourager: il ne luttait que contre notre avant-garde, et autant qu'il le fallait pour nous ralentir sans nous rebuter.

Cette détermination de Barclay, l'affaiblissement de l'armée, les querelles de ses chefs, l'approche du moment décisif, inquiétaient Napoléon. A Dresde,

à Vitepsk, à Smolensk même, il avait vainement espéré une communication d'Alexandre. A Ribky vers le 28 août, il paraît la demander: une lettre de Berthier à Barclay, peu remarquable du reste, se terminait ainsi: „L'empereur me charge de vous prier de faire ses complimens à l'empereur Alexandre: dites-lui que les vicissitudes de la guerre, et aucune circonstance, ne peuvent altérer l'amitié qu'il lui porte.“

Dans cette journée du 28 août, l'avant-garde repoussa les Russes jusque dans Viazma; l'armée altérée par la marche, la chaleur et la poussière, manqua d'eau; on se disputa quelques bourbiers; on se battait près des sources, bientôt troublées et taries: l'empereur lui-même dut se contenter d'une bourbe liquide.

Pendant la nuit, l'ennemi détruisit les ponts de la Viazma, pilla cette ville et y mit le feu; Murat et Davout s'avancèrent précipitamment pour l'éteindre. L'ennemi défendit son incendie, mais la Viazma était guéable près des débris de ses ponts; on vit alors une partie de l'avant-garde combattre les incendiaires, et l'autre l'incendie, dont elle se rendit maîtresse.

Dans cette occasion, des hommes d'élite furent envoyés à l'avant-garde; ils eurent l'ordre de serrer

les ennemis de près dans Viazma, et de voir qui d'eux ou de nos soldats étaient les incendiaires. Leur rapport dut achever de dissiper les doutes de l'empereur sur la funeste résolution des Russes.

On trouva dans cette ville quelques ressources, que le pillage eut bientôt gaspillées. Napoléon en la traversant vit ce désordre; il s'irrita violemment, poussa son cheval au milieu des groupes de soldats, frappa les uns: culbuta les autres, fit saisir un vivandier, et ordonna qu'il fût à l'instant jugé et fusillé. Mais on savait la portée de ce mot dans sa bouche, et que plus ses accès de colère étaient violens, plus ils étaient promptement suivis d'indulgence. On se contenta donc de placer un instant après ce malheureux à genoux sur son passage: on mit à côté de lui une femme et quelques enfans, qu'on fit passer pour les siens. L'empereur, déjà indifférent, demanda ce qu'ils voulaient, et le fit mettre en liberté.

Il était encore à cheval quand il vit revenir vers lui Belliard, depuis quinze ans le compagnon de guerre, et alors le chef d'état-major de Murat. Étonné, il crut à un malheur. D'abord Belliard le rassure, puis il ajoute: „qu'au-delà de la Viazma, derrière un ravin, sur une position avantageuse, l'ennemi s'est montré en force et prêt à combattre;

qu'aussitôt de part et d'autre la cavalerie s'est engagée, et que l'infanterie devenant nécessaire, le roi lui-même s'est mis à la tête d'une division de Davout, et l'a ébranlée pour la porter sur l'ennemi, mais que le maréchal est accouru, criant aux siens d'arrêter, blâmant hautement cette manœuvre, la reprochant durement au roi, et défendant à ses généraux de lui obéir; qu'alors Murat en a appelé à son grade, au moment qui pressait, mais vainement; qu'enfin il envoie déclarer à l'empereur son dégoût pour un commandement si contesté, et qu'il faut opter entre lui et Davout "

A cette nouvelle, Napoléon s'emporte: il s'écrie „que Davout oublie toute subordination; qu'il méconnaît donc son beau-frère, celui qu'il a nommé son lieutenant;" et il fait partir Berthier avec l'ordre de mettre désormais sous le commandement du roi la division Compans, celle-là même qui avait été le sujet du différent. Davout ne se défendit pas sur la forme de son action, mais il en soutint le fond, soit prévention contre la témérité habituelle du roi, soit humeur, ou qu'en effet il eût mieux jugé du terrain et de la manœuvre qui y convenait: ce qui est fort possible.

Cependant le combat venait de finir, et Murat, que l'ennemi ne distrayait plus, était déjà tout en-

tier au souvenir de sa querelle. Renfermé avec Belliard, et comme caché dans sa tente, à mesure que les expressions du maréchal se retraçaient à sa mémoire, son sang s'embrasait de plus en plus de honte et de colère. „On l'avait méconnu, outragé publiquement, et Davout vivait encore! et il le reverrait! Que lui faisaient la colère de l'empereur et sa décision! c'était à lui-même à venger son injure! Qu'importe son rang: c'est son épée seule qui l'a fait roi, c'est à elle seule qu'il en appelle!" et déjà il saisissait ses armes pour aller attaquer Davout, quand Belliard l'arrêta, en lui opposant les circonstances, l'exemple à donner à l'armée, l'ennemi à poursuivre, et qu'il ne fallait pas attrister les siens et charmer l'ennemi par un fâcheux éclat.

Ce général dit qu'alors il vit ce roi maudire sa couronne, et chercher à dévorer son affront; mais que des larmes de dépit roulaient dans ses yeux et tombaient sur ses vêtemens. Pendant qu'il se tourmentait ainsi, Davout, s'opiniâtrant dans son opinion, disait que l'empereur était trompé, et demeurait tranquille dans son quartier-général.

Napoléon rentra dans Viazma, où il fallait, qu'il séjournât, pour reconnaître sa nouvelle conquête, et le parti qu'il en pouvait tirer. Les nouvelles qu'il apprit de l'intérieur de la Russie, lui montrèrent le

gouvernement ennemi s'appropriant nos succès, et s'efforçant de faire croire que la perte de tant de provinces était l'effet d'un plan général de retraite adopté d'avance. Des papiers saisis dans Viazma disaient qu'à Pétersbourg on chantait des *Te Deum* pour de prétendues victoires de Vitepsk ou de Smolensk. Étonné, il s'écria : „Eh quoi ! des *Te Deum* ! ils osent donc mentir à Dieu comme aux hommes."

Au reste, la plupart des lettres russes interceptées, exprimaient le même étonnement. „Quand nos villes brûlent," disaient-elles, „nous n'entendons ici que le son des cloches, que des chants de reconnaissance et des rapports triomphans. Il semble qu'on veille nous faire remercier Dieu des victoires des Français. Ainsi l'on ment dans l'air, on ment par terre, on ment en paroles et par écrit, on ment au ciel et à la terre, on ment partout. Nos grands hommes traitent la Russie comme un enfant, mais il y a de la crédulité à nous croire si crédules."

Réflexions justes, si des moyens aussi grossiers eussent été employés pour tromper ceux qui savaient écrire de pareilles lettres. Toutefois, quoique ces mensonges politiques soient généralement mis en usage, on trouva que, portés à un tel excès, ils faisaient la satire, ou des gouvernans, ou des gouvernés, et peut-être des uns et des autres.

Pendant ce tems l'avant-garde poussait les Russes jusqu'à Gjatz, en échangeant avec eux quelques boulets; échange qui se faisait presque toujours au désavantage des Français, les Russes ayant soin de n'employer que des pièces longues, et d'une plus grande portée que les nôtres. On fit une autre remarque, c'est que depuis Smolensk ces Russes avaient négligé de brûler les villages et les châteaux. Comme ils sont d'un caractère qui vise à l'effet, ce mal obscur leur parut peut-être inutile. Les incendies plus éclatans de leurs villes leur suffirent.

Ce défaut, si cette négligence en fut la suite, tourna, comme il arrive souvent de tous les défauts au profit de leurs ennemis. L'armée française trouva, dans ces villages des fourrages, des grains, des fours pour les faire cuire, et des abris. D'autres ont observé à ce propos, que toutes ces dévastations furent confiées aux Cosaks, à des barbares, et que ces hordes, soit haine ou mépris pour la civilisation, semblèrent prendre un plaisir de sauvages à brûler surtout les villes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le 1er septembre vers midi, Murat n'était plus séparé de Gjatz que par un taillis de sapins. La vue

des Cosaks l'obligea de déployer ses premiers régimens; mais bientôt, dans son impatience, il appela quelques cavaliers, et lui-même ayant chassé les Russes du bois qu'ils occupaient, il le traversa, et se trouva aux portes de Gjatz. A cette vue les Français s'animèrent, et la ville fut tout-à-coup envahie jusqu'à la rivière qui la sépare en deux, et dont les ponts étaient déjà livrés aux flammes.

Là, comme à Smolensk, cmme à Viazma, soit hasard, soit reste de coutume tartare, le bazar se trouvait du côté de l'Asie, sur la rive qui nous était opposée. L'arrière-garde russe, garantie par la rivière, eut donc le tems de brûler tout ce quartier. La promptitude seule de Murat avait sauvé le reste.

On passa la Gjatz, comme on put, sur des poutres, dans quelques embarcations, et à gué. Les Russes disparurent derrière leurs flammes, où nos premiers éclaireurs les suivaient, quand ils virent un habitant en sortir, accourir à eux, et crier qu'il était Français. Sa joie et son accent confirmaient ses paroles. Ils le conduisirent à Davout. Ce maréchal le questionna.

Tout, selon le rapport de cet homme, venait de changer dans l'armée russe. Du milieu de ses rangs, une grande clameur s'était élevée contre Barclay. La noblesse, les marchands, Moscou entière, y avaient

répondu. „Ce général, ce ministre était un traître; il faisait détruire en détail toutes leurs divisions: il déshonorait l'armée par une fuite sans fin! et cependant on subissait la honte d'une invasion; et leurs villes brûlaient! S'il fallait se déterminer à cette ruine, on voulait se sacrifier soi-même; du moins y aurait-il alors quelque honneur, tandis que, se laisser sacrifier par un étranger, c'était tout perdre, jusqu'à l'honneur du sacrifice.“

„Mais pourquoi cet étranger? Le contemporain, le compagnon de guerre, l'émule de Suwarow n'existait-il pas encore? Il fallait un Russe pour sauver la Russie!“ Et tous demandaient, tous voulaient Kutusof et une bataille. Le Français ajouta qu' Alexandre avait cédé; que l'insubordination de Bagration et le cri universel avaient obtenu de lui ce général et cette bataille; et que d'ailleurs, après avoir attiré l'armée ennemie aussi loin, l'empereur moscovite avait lui-même jugé un grand choc indispensable.

Enfin il asusra que le 29 août, entre Viazma et Gjatz, à Tzarewo-Zaïmizcze, l'arrivée de Kutusof et l'annonce d'une bataille avaient enivré l'armée ennemie d'une double joie; qu'aussitôt tous avaient marché vers Borodino, non plus pour fuir, mais pour se fixer sur cette frontière du gouvernement de Mos-

cou, pour s'y lier au sol, pour le défendre, enfin pour y vaincre ou mourir.

Un incident, du reste peu remarquable, sembla confirmer cette nouvelle : ce fut l'arrivée d'un parlementaire russe. Il avait si peu à dire qu'on s'aperçut d'abord qu'il venait pour observer. Sa contenance déplut surtout à Davout, qui y trouva plus que de l'assurance. Un général français, ayant inconsidérément demandé à ce parlementaire ce qu'on trouverait de Viezma à Moscou, „Pultawa," répliqua fièrement le Russe. Cette réponse annonçait une bataille ; elle plut aux Français, qui aiment l'à-propos, et se plaisent à rencontrer des ennemis dignes d'eux.

Ce parlementaire fut reconduit sans précaution, comme il avait été amené. Il vit qu'on pénétrait jusqu'à nos quartiers-généraux sans obstacle ; il traversa nos avant-postes sans rencontrer une vedette ; partout la même négligence, et cette témérité si naturelle à des Français et à des vainqueurs. Chacun dormait ; point de mot d'ordre, point de patrouilles : nos soldats semblaient négliger ces soins comme trop minutieux. Pourquoi tant de précautions ? eux attaquaient, ils étaient victorieux ; c'était aux Russes à se défendre. Cet officier a dit depuis, qu'il fut tenté de profiter cette nuit-là même de notre imprudence, mais qu'il ne trouva pas de corps russe à sa portée.

L'ennemi, en se hâtant de brûler les ponts de la Gjatz, avoit abandonné quelques-uns de ces Cosaks: on les envoya à l'empereur qui s'approchait à cheval. Napoléon voulut les questionner lui-même: il appela son interprète, et fit placer à ses côtés deux de ces Scythes, dont l'étrange costume et la physionomie sauvage étaient remarquables. Ce fut ainsi qu'on le vit entrer à Gjatz et traverser cette ville. Les réponses de ces barbares furent d'accord avec les discours du Français, et, pendant la nuit du 1er au 2 septembre, toutes les nouvelles des avant-postes les confirmèrent.

Ainsi Barclay, seul contre tous, venait de soutenir jusqu'au dernier moment ce plan de retraite qu'en 1807 il avait vanté à l'un de nos généraux, comme le seul moyen de salut pour la Russie. Parmi nous, on le louait de s'être maintenu dans cette sage défensive, malgré les clameurs d'une nation orgueilleuse, que le malheur irritait, et devant un ennemi agressif.

Il avait sans doute failli en se laissant surprendre à Vilna, en ne reconnaissant pas le cours marécageux de la Bérézina pour la véritable frontière de la Lithuanie; mais on remarquait que depuis, à Vitepsk et à Smolensk, il avait prévenu Napoléon; que sur la Loutcheza, sur le Dnieper et à Valoutina, sa résistance avait été proportionnée aux tems et aux lieux, que cette guerre de détails et les pertes qu'elle occa-

sionnait n'avait été que trop à son avantage, chacun de ses pas rétrogrades nous éloignant de nos renforts, et le rapprochant des siens : il avait donc tout fait à propos, soit qu'il eût hasardé, défendu, ou abandonné.

Et cependant il s'était attiré l'animadversion générale ! mais c'était à nos yeux son plus grand éloge. On l'approuvait d'avoir dédaigné l'opinion publique quand elle s'égarait ; de s'être contenté d'épier tous nos mouvemens pour en profiter, et ainsi d'avoir su que, le plus souvent, on sauve les nations malgré elles.

Barclay se montra plus grand encore dans le reste de la campagne. Ce général en chef, ministre de la guerre, à qui l'on venait d'ôter le commandement pour le donner à Kutusof, voulut servir sous ses ordres ; on le vit obéir, comme il avait commandé, avec le même zèle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Enfin l'armée russe s'arrêtait. Miloradowitch, seize mille recrues, et une foule de paysans portant la croix

et criant, *Dieu le veut!* accouraient se joindre à ses rangs. On nous apprit que les ennemis remuaient toute la plaine de Borodino, hérissant leur sol de retranchemens, et paraissant vouloir s'y enraciner pour ne pas reculer davantage.

Napoléon annonça une bataille à son armée; il lui donna deux jours pour se reposer, pour préparer ses armes et ramasser des subsistances. Il se contenta d'avertir les détachemens envoyés aux vivres „que, s'ils n'étaient pas rentrés le lendemain, ils se priveraient de l'honneur de combattre."

L'empereur voulut alors connaître son nouvel adversaire. On lui dépeignit Kutusof comme un vieillard, dont jadis une blessure singulière avait commencé la réputation. Depuis, il avait su profiter habilement des circonstances. La défaite même d'Austerlitz, qu'il avait prévue, avait augmenté sa renommée. Ses dernières campagnes contre les Turcs venaient encore de l'accroître. Sa valeur était incontestable; mais on lui reprochait d'en régler les élans sur ses intérêts personnels: car il calculait tout. Son génie était lent, vindicatif, et surtout rusé: caractère de Tartare! sachant préparer, avec une politique caressante, souple et patiente, une guerre implacable.

Du reste, encore plus adroit courtisan qu'habile général; mais redoutable par sa renommée, par son

adresse à l'accroître, à y faire concourir les autres. Il avait su flatter la nation entière, et chaque individu, depuis le général, jusqu'au soldat.

On ajouta qu'il y avait dans son extérieur, dans son langage, dans ses vêtemens même, enfin dans ses pratiques superstitieuses, et jusque dans son âge, un reste de Suwarow, une empreinte d'ancien Moscovite, un air de nationalité qui le rendait cher aux Russes. A Moscou, la joie de sa nomination avait été poussée jusqu'à l'ivresse: on s'était embrassé au milieu des rues, on s'était cru sauvé.

Quand Napoléon eut pris ces renseignemens et donné ses ordres, on le vit attendre l'évènement avec cette tranquillité d'ame des hommes extraordinaires. Il s'occupa paisiblement à parcourir les environs de son quartier-général. Il y remarqua les progrès de l'agriculture; mais à la vue de cette Gjatz qui verse ses eaux dans le Volga, lui qui a conquis tant de fleuves, il retrouve les premières émotions de sa gloire; on l'entend s'enorgueillir d'être le maître de ces flots destinés à voir l'Asie, comme s'ils allaient l'annoncer à cette autre partie du monde, et lui en ouvrir le chemin.

Le 4 septembre, l'armée, toujours partagée en trois colonnes, partit de Gjatz et de ses environs Murat l'avait devancée de quelques lieues. Depuis

l'arrivée de Kutusof, des troupes de Cosaks voltigeaient sans cesse autour des têtes de nos colonnes. Murat s'irritait de voir sa cavalerie forcée de se déployer contre un si faible obstacle. On assure que ce jour-là, par un de ces premiers mouvemens dignes des tems de la chevalerie, il s'élança seul et tout-à-coup contre leur ligne, s'arrêta à quelques pas d'eux; et que là, l'épée à la main, il leur fit d'un air et d'un geste si impérieux le signe de se retirer, que ces barbares obéirent et reculèrent étonnés.

Ce fait, qu'on nous raconta sur-le-champ, fut accueilli sans incrédulité. L'air martial de ce monarque, l'éclat de ses vêtemens chevaleresques, sa réputation et la nouveauté d'une telle action, firent paraître vrai cet ascendant momentané, malgré son invraisemblance; car tel était Murat, roi théâtral par la recherche de sa parure, et vraiment roi par sa grande valeur et son inépuisable activité; hardi comme l'attaque, et toujours armé de cet air de supériorité, de cette audace menaçante, la plus dangereuse des armes offensives.

Toutefois il ne marcha pas long-tems sans être forcé de s'arrêter. Entre Gjatz et Borodino, à Griednewa, la grande route plonge tout-à-coup dans un profond ravin, d'où elle se relève subitement pour atteindre un vaste plateau. Kutusof chargea Konow-

nitzin de s'y défendre. D'abord ce général s'y maintint assez vigoureusement contre les premières troupes de Murat; mais l'armée suivant de près celui-ci, chaque moment renforçait l'attaque et affaiblissait la défense: bientôt même l'avant-garde du vice-roi s'engagea sur la droite des Russes; il y eut là une charge de chasseurs italiens que les Cosaks soutinrent un instant, ce qui étonna: ils se mêlèrent.

Platof a dit lui-même qu'à cette affaire un officier fut blessé près de lui, ce qui le surprit peu; mais qu'il n'en fit pas moins fustiger devant tous ses Cosaks le sorcier qui l'accompagnait, l'accusant hautement de paresse pour n'avoir pas détourné les balles par ses conjurations, comme il en était expressément chargé.

Konownitzin battu se retira; le 5 on suivit ses traces sanglantes jusqu'à l'énorme couvent de Kolotskoï, fortifié comme ces demeures l'étaient jadis, dans ces tems gothiques trop vantés, où les guerres intestines étaient si fréquentes, que tout, jusqu'à ces saints asiles de la paix, était transformé en places de guerre.

Konownitzin, débordé à droite et à gauche, ne tint nulle part, ni à Kolotskoï, ni à Golowino; mais quand l'avant-garde déboucha de ce village, elle vit toute la plaine et les bois infestés de Cosaks, les

Qu'il faut de paroles à l'historien pour exprimer le coup d'œil d'un homme de génie !

Aussitôt on se saisit des villages et des bois : à gauche et au centre ce furent l'armée d'Italie, la division Compans, et Murat ; à droite, Poniatowski. L'attaque fut générale ; car l'armée d'Italie et l'armée polonaise paraissaient à-la-fois sur les deux ailes de la grande colonne impériale. Ces trois masses rejetaient sur Borodino les arrière-gardes russes, et toute la guerre se concentrait sur un seul point.

Ce rideau enlevé, on découvrit la première redoute russe : trop détachée en avant de la gauche de leur position, elle la défendait sans en être défendue. Les accidens du sol avaient obligé de l'isoler ainsi.

Compans profita habilement des ondulations du terrain ; ses élévations servirent de plate-forme à ses canons pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie pour la disposer en colonnes d'attaque. Le 61e marcha le premier, la redoute fut enlevée d'un seul élan et à la baïonnette, mais Bagration envoya des renforts qui la reprirent. Trois fois le 61e l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé ; mais enfin il s'y maintint, tout sanglant et à demi détruit.

Le lendemain, quand l'empereur passa ce régi-

ment en revue, il demanda où était son troisième bataillon: „Il est dans la redoute," repartit le colonel. Mais l'affaire n'en était pas restée là; un bois voisin fourmillait encore de tirailleurs russes; ils sortaient à chaque instant de ce repaire, pour renouveler leurs attaques, que soutenaient trois divisions: enfin l'attaque de Schewardino par Morand, celle des bois d'Elnia par Poniatowski, achevèrent de dégoûter les troupes de Bagration, et la cavalerie de Murat nettoya la plaine. Ce fut surtout la ténacité d'un régiment espagnol qui rebuta les ennemis; ils cédèrent, et cette redoute, qui était leur avant-poste, devint le nôtre.

En même tems, l'empereur désignait à chaque corps sa place; le reste de l'armée entrait en ligne, et une fusillade générale, entrecoupée de quelques coups de canon, s'était établie. Elle continua jusqu'à ce que chaque parti se fût fixé la limite, et que la nuit eût rendu les coups incertains.

Un régiment de Davout cherchait alors à prendre son rang dans la première ligne. Trompé par l'obscurité, il la dépassa, et alla donner tout au milieu des cuirassiers russes, qui l'assaillirent, le mirent en désordre, lui enlevèrent trois canons, et lui prirent ou tuèrent trois cens hommes. Le reste se pelotonna aussitôt, formant une masse informe, mais toute hé-

rissée de fer et de feu; l'ennemi n'y put pénétrer davantage, et cette troupe affaiblie put regagner sa place de bataille.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'empereur campa derrière l'armée d'Italie, à la gauche de la grande route; la vieille garde se forma en carré autour de ses tentes. Aussitôt que la fusillade eut cessé, les feux s'allumèrent. Du côté des Russes, ils brillaient en vaste demi-cercle; du nôtre, en clarté pâle, inégale, et peu en ordre, les troupes arrivant tard et à la hâte, sur un terrain inconnu, où rien n'était préparé, et où le bois manquait, surtout au centre et à la gauche.

L'empereur dormit peu. Le général Caulaincourt venait de la redoute conquise. Aucun prisonnier n'était tombé entre nos mains, et Napoléon étonné, multipliait ses questions. „Sa cavalerie n'avait-elle donc pas chargé à propos? Ces Russes sont-ils décidés à vaincre ou à mourir?“ On lui répondit que, fanatisés par leurs chefs, et accoutumés à combattre des Turcs, qui achèvent leurs prisonniers, ils se faisaient tuer plutôt que de se rendre.“

L'empereur alors tomba dans une méditation profonde, et jugeant qu'une bataille d'artillerie serait la plus sûre, il multiplia ses ordres pour faire arriver en toute hâte les parcs qui n'avaient pas encore rejoint.

Cette nuit-là même, une pluie fine et froide commença à tomber, et l'automne se déclara par un vent violent. C'était un ennemi de plus, et qu'il fallait compter; car cette époque de l'année répondait à l'âge dans lequel entrait Napoléon, et l'on sait l'influence des saisons de l'année sur les saisons pareilles de la vie.

Dans cette nuit que d'agitations diverses! chez les soldats et les officiers, le soin de préparer leurs armes, de réparer leur habillement, et de combattre le froid et la faim; car leur vie était un combat continuel. Chez les généraux, et même chez l'empereur, l'inquiétude que le succès de la veille n'eût découragé les Russes, et que dans l'obscurité ils ne se dérobassent. Murat en avait menacé; on crut plusieurs fois voir leurs feux pâlir; on s'imagina entendre des bruits de départ. Mais le jour seul effaça la lueur des bivouacs ennemis.

Cette fois on n'eut pas besoin d'aller les chercher au loin: le soleil du 6 septembre retrouva les deux

armées, et les montra l'une à l'autre sur le même terrain où la veille il les avait laissées. Ce fut une joie générale. Enfin cette guerre vague, molle, mouvante, où nos efforts s'amortissaient, dans laquelle nous nous enfoncions sans mesure, s'arrêtait! on touchait au fond, au terme! et tout allait être décidé.

L'empereur profita des premières lueurs du crépuscule pour s'avancer entre les deux lignes, et parcourir, de hauteur en hauteur, tout le front de l'armée ennemie. Il vit les Russes couronner toutes les crêtes, sur un vaste demi-cercle de deux lieues de développement, depuis la Moskwa jusqu'à la vieille route de Moscou. Leur droite borde la Kologha, depuis son embouchure dans la Moskwa jusqu'à Borodino; leur centre, de Gorcka à Semenowska, est la partie saillante de leur ligne. Leur droite et leur gauche se refusent. La Kologha rend leur droite inabordable.

L'empereur s'en aperçoit sur-le-champ, et comme, par son éloignement, cette aile n'est guère plus menaçante qu'elle n'est attaquable, il la néglige. C'est donc à Gorcka, village bâti sur la grande route, à la pointe d'un plateau qui domine Borodino et la Kologha, que commence pour lui l'armée russe. Cette saillie aiguë est entourée par la Kologha et par un ravin profond et marécageux; sa crête élevée, sur

laquelle grimpe la grande route, en sortant de Borodino, est fortement retranchée; elle forme un ouvrage à part et détaché, à la droite du centre des Russes, dont elle est l'extrémité.

A sa gauche, et à portée de son feu, un mamelon s'élève comme le dominateur de cette plaine; il est couronné d'une redoute formidable, armée de vingt-un canons. La Kologha et des ravins l'environnent de front et à sa droite; sa gauche s'incline et s'appuie sur un long et large plateau, dont le pied plonge dans un ravin bourbeux, affluent de la Kologha. La crête de ce plateau, que bordent les Russes, baisse et recule en se prolongeant vers la gauche, en face de la grande armée; puis elle se relève jusqu'aux ruines encore fumantes du village de Semenowska. Ce point saillant termine le commandement de Barclay et le centre de l'ennemi. Il est armé d'une forte batterie, couverte par un retranchement.

Ici commence Bagration et l'aile gauche des Russes. La crête moins élevée qu'elle occupe biaise, en se refusant de plus en plus jusqu'à Utitza, village sur la vieille route de Moscou, où finit le champ de bataille. Deux mamelons, armés de redoutes, et alignés diagonalement sur le retranchement de Semenowska, qui les flanque, marquent le front de Bagration.

De Semenowska au bois d'Utitza, il peut y avoir douze cens pas de développement. C'est la nature du terrain qui a décidé Kutusof à refuser ainsi cette aile: car ici le ravin, qui escarpe le plateau du centre, est déjà à sa naissance; il est à peine un obstacle; les pentes de ses rives sont plus douces, et les sommets, propres pour l'artillerie, sont éloignés de ces bords. Ce côté est évidemment le plus accessible, depuis que la redoute du 61e, celle que ce régiment a enlevée la veille, n'en défend plus les approches. Elles sont même favorisées par un bois de grands sapins, qui s'étend depuis cette redoute conquise, jusqu'à celle qui paraît terminer la ligne des Russes.

Mais leur aile gauche ne s'arrête pas là. L'empereur sait qu'au delà de ce taillis se trouve la vieille route de Moscou, qu'elle tourne autour de l'aile gauche des Russes, et passe derrière leur armée, pour aller rejoindre la nouvelle route de Moscou, avant Mojaïsk; il juge qu'elle doit être occupée, et en effet Tutchkof, avec son corps d'armée, s'est établi en travers, à l'entrée d'un bois; il s'est couvert par deux hauteurs, qu'il a hérissées d'artillerie.

Mais cela importait peu, parceque, entre ce corps détaché et la dernière redoute russe, il y avait cinq à six cents toises, et un terrain couvert. Si l'on ne commençait pas par accabler Tutchkof, on pou-

vait donc l'occuper, passer entre lui et la dernière redoute de Bagration, et prendre en flanc l'aile gauche ennemie; mais l'empereur ne put s'en assurer par lui-même, les avant-postes russes et des bois arrêtèrent ses pas et ses regards.

Sa reconnaissance faite, il se décide. On l'entend s'écrier: „Eugène sera le pivot! c'est la droite qui engagera la bataille. Dès qu'à la faveur du bois elle aura envahi la redoute qui lui est opposée, elle fera un à-gauche, et marchera sur le flanc des Russes, ramassant et refoulant toute leur armée sur leur droite et dans la Kologha."

L'ensemble ainsi conçu, il s'occupe des détails. Pendant la nuit, trois batteries de soixante canons chacune seront opposées aux redoutes russes: deux en face de leur gauche, la troisième devant leur centre. Dès le jour, Poniatowski et son armée, réduite à cinq mille hommes, s'avanceront sur la vieille route de Smolensk, tournant le bois auquel l'aile droite française et l'aile gauche russe s'appuient. Il flanquera l'une et inquiétera l'autre; on attendra le bruit de ses premiers coups.

Aussitôt toute l'artillerie éclatera contre la gauche des Russes, ses feux ouvriront leurs rangs et leurs redoutes, et Davout et Ney s'y précipiteront: ils seront soutenus par Junot et ses Westphaliens,

par Murat et la cavalerie, enfin par l'empereur lui-même avec vingt-mille gardes. C'est contre ces deux redoutes que se feront les premiers efforts; c'est par elles qu'on pénétrera dans l'armée ennemie, dès-lors mutilée, et dont le centre et la droite se trouveront à découvert, et presque enveloppés.

Cependant, comme les Russes se montrent par masses redoublées à leur centre et à leur droite, menaçant la route de Moscou, seule ligne d'opération de la grande-armée; comme, en jetant ses principales forces et lui-même vers leur gauche, Napoléon va mettre la Kologha entre lui et ce chemin, sa seule retraite, il pense à renforcer l'armée d'Italie qui l'occupe, et il y joint deux divisions de Davout et la cavalerie de Grouchy. Quant à son flanc gauche, il juge qu'une division italienne, la cavalerie bavaroise et celle d'Ornano, environ dix mille hommes, suffiront pour le couvrir. Tels sont les projets de Napoléon.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Il était sur les hauteurs de Borodino, d'où il embrassait encore d'un dernier coup d'œil tout le champ

de bataille, et se confirmait dans son plan, quand Davout accourut. Ce maréchal venait d'examiner la gauche des Russes d'autant plus soigneusement que c'était le terrain sur lequel il devait agir, et qu'il se défiait de ses yeux.

Il demande à l'empereur „de lui laisser ses cinq divisions, fortes de trente-cinq mille hommes, et d'y joindre Poniatowski, trop faible à lui seul pour tourner l'ennemi. Le lendemain il mettra cette masse en mouvement; il couvrira sa marche des dernières ombres de la nuit, et du bois auquel s'appuie l'aile gauche russe, qu'il dépassera en suivant la vieille route de Smolensk à Moscou; puis tout-à-coup, par une manœuvre précipitée, il déploiera quarante mille Français et Polonais sur le flanc et en arrière de cette aile. Là, tandis que l'empereur occupera le front des Moscovites par une attaque générale, lui, marchera violemment de redoute en redoute, de réserve en réserve, culbutant tout de la gauche à la droite sur la grande route de Mojaïsk, où finiront l'armée russe, la bataille et la guerre!"

L'empereur écouta le maréchal attentivement, mais, après quelques minutes d'une silencieuse médidation, on l'entendit lui répondre: „Non! c'est un trop grand mouvement; il m'écarterait trop de mon but, et me ferait perdre trop de tems."

Cependant le prince d'Eckmühl, convaincu, persévère; il s'engage à avoir accompli sa manœuvre avant six heureus du matin; il proteste qu'une heure après, la plus grande partie de son effet sera produit. Mais Napoléon, contrarié, l'interrompt brusquement par cette exclamation: „Ah! vous êtes toujours pour tourner l'ennemi; c'est une manœuvre trop dangereuse!" Le maréchal, repoussé, se tut; puis il retourna à son poste, en murmurant contre une prudence qu'il trouvait intempestive, à laquelle il n'était pas accoutumé, et qu'il savait à quoi attribuer; à moins que les regards de tant d'alliés si peu sûrs, une armée tant affaiblie, une position si lointaine, et l'âge, n'eussent rendu Napoléon moins entreprenant.

L'empereur, décidé, était rentré dans son camp, lorsque Murat, que les Russes ont tant de fois trompé, lui persuade qu'ils vont fuir encore avant de combattre. En vain Rapp, envoyé pour observer leur contenance, revient dire qu'il les a vus se retranchant de plus en plus; qu'ils sont nombreux, bien disposés, et qu'ils paraissent déterminés bien plus à attaquer, si on ne les prévient pas, qu'à se retirer: Murat s'obstine, et l'empereur, inquiet, retourne sur les hauteurs de Borodino.

De là, il aperçoit de longues et noires colonnes de

troupes couvrir la grande route, et se dérouler dans la plaine; puis de grands vois de voitures de vivres et de munitions, enfin toutes les dispositions qui annoncent un séjour et une bataille. En ce moment même, et quoiqu'il se fût peu fait accompagner, pour ne pas attirer l'attention et le feu de l'ennemi, il est reconnu par les batteries russes, et un coup de leur canon vient interrompre le silence de cette journée.

Car, ainsi qu'il arrive souvent, rien ne fut si calme que le jour qui précéda cette grande bataille. C'était comme une chose convenue! Pourquoi se faire un mal inutile? le lendemain ne devait-il pas décider de tout? D'ailleurs, chacun avait besoin de se préparer; les différens corps, leurs armes, leurs forces, leurs munitions; ils avaient à reprendre tout leur ensemble, que la marche a toujours plus ou moins dérangé. Les généraux avaient à observer leurs dispositions réciproques d'attaque, de défense, et de retraite, afin de les conformer l'une à l'autre et au terrain, et de donner au hasard le moins possible.

Ainsi, près de commencer leur terrible lutte, ces deux colosses s'observaient attentivement, se mesuraient des yeux, et se préparaient en silence à un choc épouvantable.

L'empereur, ne pouvant plus douter de la bataille,

rentre dans sa tente pour en dicter l'ordre. Là il médite sur la gravité de sa position. Il a vu les deux armées égales. Environ cent vingt mille hommes et six cents canons de chaque côté. Chez les Russes, l'avantage des lieux, d'une seule langue, d'un même unifofme, d'une seule nation, combattant pour une même cause, mais beaucoup de troupes irrégulières et de recrues. Chez les Français, autant d'hommes, mais plus de soldats; car on vient de lui remettre la situation de ses corps: il a devant les yeux le compte de la force de ses divisions; et, comme il ne s'agit ici ni d'une revue ni de distributions, mais d'un combat, cette fois les états n'en sont point enflés. Son armée était réduite, il est vrai, mais saine, souple, nerveuse, telle que ces corps virils, qui, venant de perdre les rondeurs de la jeunesse, montrent des formes plus mâles et plus prononcées.

Toutefois, depuis plusieurs jours qu'il marche au milieu d'elle, il l'a trouvée silencieuse, de ce silence qui est celui d'une grande attente ou d'un grand étonnement; comme la nature au moment d'un grand orage, ou comme le sont les foules à l'instant d'un grand danger.

Il sent qu'il lui faut du repos, de quelque espèce qu'il soit, et qu'il n'y en a plus pour elle que dans la mort ou dans la victoire: car il l'a mise dans une

telle nécessité de vaincre, qu'il faut qu'elle triomphe à tout prix. La témérité de la position où il l'a poussée est évidente: mais il sait que, de toutes les fautes, c'est celle que les Français pardonnent le plus volontiers; qu'enfin ils ne doutent, ni d'eux, ni de lui, ni du résultat général, quels que soient les malheurs particuliers.

D'ailleurs, il compte sur leur habitude et sur leur besoin de renommée, même sur leur curiosité; sans doute on veut voir Moscou, dire qu'on y a été, y recevoir les récompenses promises, la piller peut-être, et surtout y trouver du repos. Il ne leur a plus vu d'enthousiasme, mais quelque chose de plus ferme: une foi entière dans son étoile, dans son génie, la conscience de leur supériorité, et cette fière assurance de vainqueurs devant des vaincus.

Plein de ces sentimens, il dicte une proclamation simple, grave, franche; comme elle convenait à de telles circonstances, à des hommes qui n'en étaient pas à leur début, et qu'après tant de souffrances, on n'avait plus la prétention d'exalter.

Aussi ne parle-t-il qu'à la raison de tous, ou au véritable intérêt de chacun, ce qui est une même chose: il termine par la gloire, seule passion à laquelle il pût s'adresser dans ces déserts, dernier des nobles motifs par lesquels on pouvait agir sur des

soldats toujours victorieux, éclairés par une civilisation avancée et par une longue expérience; enfin, de toutes les illusions généreuses, la seule qu'ils aient pu porter aussi loin. Un jour on trouvera cette harangue admirable; elle était digne du chef et de l'armée : elle fit honneur à tous deux.

„Soldats,“ dit-il, „voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!“

CHAPITRE HUITIÈME.

Au milieu de cette journée, Napoléon avait remarqué dans le champ ennemi un mouvement extraordinaire; en effet, toute l'armée russe était debout et sous les armes. Kutusof, entouré de toutes les pompes

religieuses et militaires, s'avançait au milieu d'elle. Ce général a fait revêtir à ses popes et aux archimandrites leurs riches et majestueux vêtemens, héritage des Grecs. Ils le précèdent, portant les signes révérés de la religion, et surtout cette sainte image, naguère protectrice de Smolensk, qu'ils disent s'être miraculeusement soustraite aux profanations des Français sacrilèges.

Quand le Russe voit ses soldats bien émus par ce spectacle extraordinaire, il élève la voix, il leur parle surtout du ciel, seule patrie qui reste à l'esclavage. C'est au nom de la religion de l'égalité, qu'il cherche à exciter ces serfs à défendre les biens de leurs maîtres; c'est surtout en leur montrant cette image sacrée, refugiée dans leurs rangs, qu'il invoque leurs courages et soulève leur indignation. Napoléon, dans sa bouche, „est un despote universel! le tyrannique perturbateur du monde! un vermisseau! un archi-rebelle qui renverse leurs autels, les souille de sang; qui expose la vraie arche du Seigneur, représentée par la sainte image, aux profanations des hommes, aux intempéries des saisons.“

Puis il montre à ces Russes leurs villes en cendres; il leur rappelle leurs femmes, leurs enfans; ajoute quelques mots sur leur empereur, et finit en invo-

quant leur piété et leur patriotisme. Vertus d'instinct chez ces peuples trop grossiers, et qui n'en étaient encore qu'aux sensations, mais par cela même soldats d'autant plus redoutables; moins distraits de l'obéissance par le raisonnement; restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, où ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources des besoins, des désirs, des idées.

Du reste, orgueilleux par défaut de comparaison, et crédules, comme ils sont orgueilleux, par ignorance. Adorant des images, idolâtres autant que des chrétiens peuvent l'être: car cette religion de l'esprit, tout intellectuelle et morale, ils l'ont faite toute physique et matérielle, pour la mettre à leur brute et courte portée.

Mais enfin ce spectacle solennel, ce discours, les exhortations de leurs officiers, les bénédictions de leurs prêtres, achevèrent de fanatiser leur courage. Tous, jusqu'aux moindres soldats, se crurent dévoués par Dieu lui-même, à la défense du ciel et de leur sol sacré.

Du côté des Français, il n'y eut d'appareil ni religieux ni militaire, point de revue, aucun moyen d'excitation: le discours de l'empereur ne fut même distribué que très tard, et lu le lendemain si près du combat, que plusieurs corps s'engagèrent avant d'a-

voir pu l'entendre. Cependant les Russes, que tant de motifs puissans devaient enflammer, invoquaient encore l'épée de Michel, empruntant leurs forces à toutes les puissances du ciel; tandis que les Français ne les cherchaient qu'en eux-mêmes, persuadés que les véritables forces sont dans le cœur, et que c'est là l'armée céleste.

Le hasard voulut que ce jour-là même l'empereur reçût de Paris le portrait du roi de Rome, de cet enfant que l'empire avait accueilli comme l'empereur, avec les mêmes transports de joie et d'espérance. Depuis, et chaque jour dans l'intérieur du palais, on avait vu Napoléon s'abandonner près de lui à l'expression des sentimens les plus tendres; aussi quand, au milieu de ces champs si lointains et de tous ces préparatifs si menaçans, il revit cette douce image, son ame guerrière s'attendrit-elle! lui-même il exposa ce tableau devant sa tente, puis il appela ses officiers et jusqu'aux soldats de sa vieille garde, voulant faire partager son émotion à ces vieux grenadiers, montrer sa famille privée à sa famille militaire, et faire briller ce symbole d'espoir au milieu d'un grand danger.

Dans la soirée, un aide-de-camp de Marmont, parti du champ de bataille des Aropyles, arriva sur celui de la Moskwa. C'était ce même Fabvier qu'on

a vu depuis figurer dans nos dissensions intestines. L'empereur reçut bien l'aide-de-camp du général vaincu. La veille d'une bataille si incertaine, il se sentait disposé à l'indulgence pour une défaite: il écouta tout ce qui lui fut dit sur la dissémination de ses forces en Espagne, sur la multiplicité des généraux en chef, et convint de tout: mais il expliqua ses motifs, qu'il est hors de propos de rappeler ici.

La nuit revint, et avec elle la crainte qu'à la faveur de ses ombres l'armée russe ne s'évadât du champ de bataille. Cette anxiété entrecoupa le sommeil de Napoléon. Sans cesse il appela, demandant l'heure, si l'on n'entendait pas quelque bruit, et envoyant regarder si l'ennemi était encore en présence. Il en doutait encore tellement, qu'il avait fait distribuer sa proclamation avec ordre de ne la lire que le lendemain matin, et en cas qu'il y eût bataille.

Rassuré pour quelques momens, une inquiétude contraire le ressaisit. Le dénuement de ses soldats l'épouvante. Comment, faibles et affamés, soutiendront-ils un long et terrible choc? Dans ce danger il considère sa garde comme son unique ressource; il semble qu'elle lui réponde des deux armées. Il fait venir Bessières, celui de ses maréchaux à qui il se fie le plus pour la commander; il veut savoir si rien ne manque à cette réserve d'élite: plusieurs fois il le

rappelle, et renouvelle ses pressantes questions. Il veut qu'on distribue à ces vieux soldats pour trois jours de biscuit et de riz, pris sur leurs fourgons de réserve; enfin, craignant de ne pas être obéi, il se relève, et lui-même demande aux grenadiers de garde à l'entrée de sa tente s'ils ont reçu ces vivres. Satisfait de leur réponse, il rentre et s'assoupit.

Mais bientôt il appelle encore; son aide-de-camp le trouve la tête appuyée sur ses mains; il semble, à l'entendre, qu'il réfléchit sur les vanités de la gloire. „Qu'est-ce que la guerre? Un métier de barbares, où tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné!" Il se plaint ensuite de l'inconstance de la fortune, qu'il commence, dit-il, à éprouver. Paraissant alors revenir à des pensées plus rassurantes, il rappelle ce qui lui a été dit sur la lenteur et l'incurie de Kutusof, et s'étonne qu'on ne lui ait pas préféré Beningsen. Puis il songe à la situation critique où il s'est jeté, et il ajoute „qu'une grande journée se prépare; que ce sera une terrible bataille." Il demande à Rapp s'il croit à la victoire?" — „Sans doute," lui répond celui-ci, „mais sanglante!" Et Napoléon reprend: „Je le sais, mais j'ai quatre vingt mille hommes; j'en perdrai vingt mille, j'entrerai avec soixante mille dans Moscou; les traîneurs nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, et nous serons plus forts qu'avant la bataille."

Il parut ne comprendre dans ce calcul ni sa garde, ni la cavalerie. Alors, ressaisi par sa première inquiétude, il envoie encore examiner l'attitude des Russes; on lui répond que leurs feux jettent toujours le même éclat, et qu'à leur nombre et à la multitude des ombres mobiles qui les entourent, on juge que ce n'est point une arrière-garde seulement, mais une armée entière qui les attise. La présence de l'ennemi tranquillisa enfin l'empereur, et il chercha quelque repos.

Mais les marches qu'il vient de faire avec l'armée, les fatigues des nuits et des jours précédens, tant de soins, une si grande attente, l'ont épuisé; le refroidissement de l'atmosphère l'a saisi; une fièvre d'irritation, une toux sèche, une violente altération, le consument. Le reste de la nuit, il cherche vainement à étancher la soif brûlante qui le dévore. Ce nouveau mal se complique d'une ancienne souffrance; depuis la veille il lutte contre un douloureux accès de cette cruelle maladie 1) qui depuis longtems le menace.

Enfin cinq heures arrivent. Un officier de Ney vient annoncer que le maréchal voit encore les Russes, et qu'il demande à attaquer. Cette nouvelle

1) La dysurie.

paraît rendre à l'empereur ses forces, que la fièvre a épuisées. Il se lève, il appelle les siens, et sort en s'écriant: „Nous les tenons enfin! Marchons! allons nous ouvrir les portes de Moscou!“

CHAPITRE NEUVIÈME.

Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva près de la redoute conquise le 5 septembre. Là il attendit les premières lueurs du jour et les premiers coups de fusil de Poniatowski. Le jour parut. L'empereur, le montrant à ses officiers, s'écria: „Voilà le soleil d'Austerlitz.“ Mais il nous était contraire. Il se levait du côté des Russes, nous montrait à leurs coups, et nous éblouissait. On s'aperçut alors que, dans l'obscurité, les batteries avaient été placées hors de portée de l'ennemi. Il fallut les pousser plus avant. L'ennemi laissa faire: il semblait hésiter à rompre le premier ce terrible silence.

L'attention de l'empereur était alors fixée sur sa droite, quand tout-à-coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche. Bientôt il apprend qu'un régiment du prince Eugène, le 106e, vient de s'em-

parer du village de Borodino et de son pont qu'il aurait dû rompre, mais qu'emporté par ce succès, il a franchi ce passage, malgré les cris de son général, pour assaillir les hauteurs de Gorcki, d'où les Russes viennent de l'écraser par un feu de front et de flanc.

On ajouta que déjà le général commandant cette brigade était tué, et que le 106e aurait été entièrement détruit, si le 92e régiment, accourant de lui-même à son secours, n'en avait recueilli promptement et ramené les débris.

C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner à son aile gauche d'attaquer violemment. Peut-être crut-il n'être obéi qu'à demi, et voulut-il seulement retenir de ce côté l'attention de l'ennemi. Mais il multiplia ses ordres, il outra ses excitations, et il engagea de front une bataille qu'il avait conçue dans un ordre oblique.

Pendant cette action, l'empereur, jugeant Poniatowski aux prises sur la vieille route de Moscou, avait donné devant lui le signal de l'attaque. Soudain on vit de cette plaine paisible, et de ces collines muettes, jaillir des tourbillons de feu et de fumée, suivis presque aussitôt d'une multitude d'explosions et du sifflement des boulets qui déchiraient l'air dans tous les sens. Au milieu de ce fracas, Davout avec les divisions Compans, Desaix, et trente canons

en tête, s'avance rapidement sur la première redoute ennemie.

La fusillade des Russes commence: les canons français ripostent seuls. L'infanterie marche sans tirer; elle se hâtait pour arriver sur le feu de l'ennemi et léteindre; mais Compans, général de cette colonne, et ses plus braves soldats tombent blessés; le reste déconcerté s'arrètait sous cette grèle de balles pour y répondre, quand Rapp accourt remplacer Compans: il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de course, contre la redoute ennemie.

Déjà, lui le premier, il y touchait, lorsqu'à son tour il est atteint: c'était sa vingt-deuxième blessure. Un troisième général qui lui succède, tombe encore; Davout lui même est frappé: on porta Rapp à l'empereur, qui lui dit: „Eh quoi, Rapp, toujours! Mais que fait-on là-haut?“ L'aide-de-camp répondit qu'il y faudrait la garde pour achever. „Non,“ reprit Napoléon, „je m'en garderai bien, je ne veux pas la faire démolir; je gagnerai la bataille sans elle.“

Alors Ney, avec ses trois divisions, réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine; il court seconder Davout; l'ennemi partage ses feux; Ney se précipite. Le 57e régiment de Compans se voyant soutenu se ranime par un dernier élan, il vient d'at-

teindre les retranchemens ennemis; il les escalade, joint les Russes, et de ses baïonnettes les pousse, les culbute et tue les plus obstinés. Le reste fuit, et le 57e s'établit dans sa conquête. En même tems Ney s'élance avec tant d'emportement sur les deux autres redoutes qu'il les arrache à l'ennemi.

Il était midi: la gauche de la ligne russe ainsi forcée, et la plaine ouverte, l'empereur ordonne à Murat de s'y porter avec sa cavalerie et d'achever. Un instant suffit à ce prince pour se faire voir sur les hauteurs et au milieu de l'ennemi qui y reparaissait; car la seconde ligne russe, et des renforts amenés par Bagawout et envoyés par Tutchkof, venaient au secours de la première. Tous accouraient, s'appuyant sur Semenowska, pour reprendre leurs redoutes. Les Français étaient encore dans le désordre de la victoire! ils s'étonnent et reculent.

Les Westphaliens, que Napoléon venait d'envoyer au secours de Poniatowski, traversaient alors le bois qui séparait ce prince du reste de l'armée; ils entrevirent dans la poussière et la fumée nos troupes qui rétrogradaient. A la direction de leur marche ils les jugèrent ennemies, et tirèrent dessus. Cette méprise, dans laquelle ils s'obstinèrent, augmenta le désordre.

Les cavaliers ennemis poussèrent vigoureusement leur fortune; ils enveloppèrent Murat, qui s'était

oublié pour rallier les siens; déjà même ils étendaient les mains pour le saisir, quand ce prince, en se jetant dans la redoute, leur échappa. Mais il n'y trouva que des soldats incertains, s'abandonnant eux-mêmes, et courant tout effarés autour du parapet. Il ne leur manquait pour fuir qu'une issue.

La présence du roi et ses cris en rassurèrent d'abord quelques-uns. Lui-même saisit une arme: d'une main il combat, de l'autre il élève et agite son panache, appelant tous les siens, et les rendant à leur première valeur par cette autorité que donne l'exemple. En même tems, Ney a reformé ses divisions. Son feu arrête les cuirassiers ennemis, trouble leurs rangs, ils lâchent prise, Murat enfin est dégagé, et les hauteurs sont reconquises.

Le roi, à peine sorti de ce péril, court à un autre: il se précipite sur l'ennemi avec la cavalerie de Bruyères et de Nansouty, et, par des charges opiniâtres et réitérées, il renverse les lignes russes, les pousse, les rejette sur leur centre, et termine avant une heure la défaite entière de leur aile gauche.

Mais les hauteurs du village détruit de Semenowska, où commençait la gauche du centre des Russes, étaient encore intactes; les renforts que Kutusof tirait sans cesse de sa droite s'y appuyaient. Leur feu dominant plongeait sur Ney et Murat; il

arrêtait leur victoire : il fallait s'emparer de cette position. D'abord Maubourg avec sa cavalerie en balaie le front : Friand, général de Davout, le suivait avec son infanterie. Ce fut Dufour et le 15e léger qui les premiers gravirent contre cet escarpement. Ils délogèrent les Russes de ce village, dont les ruines étaient mal retranchées. Friand soutint cet effort, profita de son succès, et l'assura, quoique blessé.

CHAPITRE DIXIÈME.

Cette action vigoureuse nous ouvrit le chemin de la victoire ; il fallait s'y précipiter : mais Murat et Ney étaient épuisés ; ils s'arrêtent, et, pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusque-là inconnue il se consulta longuement ; enfin, après des ordres et des contre-ordres réitérés à sa jeune garde, il crut que la présence des forces de Friand et de Maubourg sur les hauteurs suffirait, l'instant décisif ne lui paraissant pas venu.

Mais Kutusof profite de ce sursis qu'il ne devait point espérer ; il appelle au secours de sa gauche dé-

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE ONZIEME.

(Suite.)

Pendant que cette charge décisive de cavalerie s'exécutait, le vice-roi était près d'atteindre, avec son infanterie, la bouche de ce volcan; tout-à-coup il voit son feu s'éteindre, sa fumée se dissiper, et sa crête briller de l'airain mobile et resplendissant dont nos cuirassiers sont couverts. Enfin ces hauteurs, jusque-là russes, étaient devenues françaises; il accourt partager la victoire, l'achever, et s'affermir dans cette position.

Mais les Russes n'y avaient pas renoncé, ils s'obs-

tinent et s'acharnent; on les voyait se pelotonner devant nos rangs avec opiniâtreté; sans cesse vaincus, ils sont sans cesse ramenes au combat par leurs généraux; et ils viennent mourir au pied de ces ouvrages qu'eux-mêmes avaient élevés.

Heureusement leur dernière colonne d'attaque se présenta vers Semenowska, et vers la grande redoute, sans artillerie; des ravins en avaient sans doute retardé la marche. Belliard n'eut que le tems de réunir trente canons contre cette infanterie. Elle arriva jusqu'à la bouche des pièces, qui l'écrasèrent si à propos, qu'elle tourbillonna et se retira sans avoir même pu se déployer. Murat et Belliard dirent alors que, dans cet instant, s'ils eussent eu dix mille fantassins de la réserve, leur victoire aurait été décisive; mais que, réduits à leur cavalerie, ils se trouvèrent heureux d'avoir conservé le champ de bataille.

De son côté Grouchy, par des charges sanglantes et réitérées sur la gauche de la grande redoute, assura la victoire, et balaya cette plaine. Mais il ne put poursuivre les débris des Russes; de nouveaux ravins, et derrière eux des redoutes armées, protégeaient leur retraite. Ils s'y défendirent avec rage jusqu'à la nuit; couvrant ainsi la grande route de Moscou, leur ville sainte, leur magazin, leur dépôt, leur refuge.

De ces secondes hauteurs ils écrasaient les premières qu'ils nous avaient abandonnées. Le vice-roi fut obligé de cacher ses lignes haletantes, épuisées, et éclaircies, dans des plis de terrain, et derrière les soldats à genoux et courbés derrière ces informes parapets. Ils restèrent plusieurs heures dans cette pénible position, contenus par l'ennemi qu'ils contenaient.

Ce fût vers trois heures et demie que cette dernière victoire fut remportée; il y en eut plusieurs dans cette journée: chaque corps vainquit successivement ce qu'il avait devant lui, sans profiter de son succès pour décider de la bataille; car chacun, n'étant pas soutenu à tems par la réserve, s'arrêtait épuisé. Mais enfin tous les premiers obstacles étaient tombés. Le bruit des feux s'affaiblissait et s'éloignait de l'empereur. Des officiers arrivaient de toutes parts. Poniatowski et Sébastiani, après une lutte opiniâtre, venaient aussi de vaincre. L'ennemi s'arrêtait et se retranchait dans une nouvelle position. Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la bataille finie.

Alors Belliard revint une troisième fois vers l'empereur. Les souffrances de Napoléon paraissaient être augmentées. Il monta à cheval avec effort, et se dirigea lentement sur les hauteurs de Semenowska. Il y trouva un champ de bataille acquis incomplè-

tement, que les boulets ennemis et même les balles nous disputaient encore.

Au milieu de ces bruits de guerre et de l'ardeur encore toute chaude de Ney et de Murat, il resta toujours le même, sa voix affaiblie, sa démarche languissante. Pourtant la vue des Russes et le sifflement de leurs balles et de leurs boulets l'inspirèrent; il alla considérer de près leur dernière position, et voulut la leur arracher. Mais Murat lui montrant nos troupes presque détruites, déclara qu'il faudrait la garde pour achever; à quoi Bessières ne manquant pas d'insister comme il se faisait toujours sur l'importance de ce corps d'élite, opposa „la distance où l'on se trouvait des renforts; que l'Europe était entre Napoléon et la France; qu'on devait conserver au moins cette poignée de soldats qui restaient seuls pour en répondre." Et comme il était déjà près de cinq heures, Berthier ajouta „qu'il était trop tard; que l'ennemi se raffermissait dans sa dernière position, et qu'on sacrifierait encore plusieurs milliers d'hommes, sans résultat suffisant." L'empereur alors ne songea plus qu'à recommander aux vainqueurs de la prudence; puis il revint toujours au pas chercher ses tentes, dressées derrière cette batterie enlevée depuis deux jours, et devant laquelle il était depuis le matin resté témoin presque immobile de toutes les vicissitudes de cette terrible journée.

En cheminant ainsi, il appela Mortier, et lui ordonna „de faire enfin avancer la jeune garde; mais surtout de ne point dépasser le nouveau ravin qui séparait de l'ennemi.“ Il ajouta, „qu'il le chargeait de garder le champ de bataille; que c'était là tous ce qu'il lui demandait; qu'il fît pour cela tout ce qu'il fallait, et rien de plus.“ Il le rappela bientôt pour lui demander „s'il l'avait bien entendu; lui recommandant de n'engager aucune affaire, et de garder surtout le champ de bataille;“ une heure après il lui fit encore réitérer l'ordre „de n'avancer ni reculer, quoi qu'il arrivât.“

CHAPITRE DOUZIÈME.

Quand il fut dans sa tente, à son abattement physique se joignit une grande tristesse d'esprit. Il avait vu le champ de bataille; les lieux encore plus que les hommes avaient parlé; cette victoire tant poursuivie, si chèrement achetée, était incomplète: était-ce lui, qui poussait toujours les succès jusqu'au dernier résultat possible, que la fortune venait de trouver froid et inactif, quand elle lui avait offert ses dernières faveurs?

En effet, les pertes étaient immenses et sans résultat proportionné. Chacun autour de lui pleurait la mort d'un ami, d'un parent, d'un frère; car le sort des combats était tombé sur les plus considérables. Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés. Quel deuil dans Paris! quel triomphe pour ses ennemis! quel dangereux sujet de pensées pour l'Allemagne! Dans son armée, jusque dans sa tente, sa victoire est silencieuse, sombre, isolée, même sans flatteurs!

Ceux qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et se taisent: mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient point muets.

Il était dix heures. Murat, que douze heures de combat n'avaient pas éteint, vint encore lui demander la cavalerie de sa garde. „L'armée ennemie," dit-il, „passe en hâte et en désordre la Moskwa; il veut la surprendre et l'achever." L'empereur repoussa cette saillie d'une ardeur immodérée; puis il dicta le bulletin de cette journée.

Il se plut à apprendre à l'Europe que ni lui ni sa garde n'avaient été exposés. Quelques-uns attribuèrent ce soin à une recherche d'amour-propre. Les mieux instruits en jugèrent autrement; ils ne lui avaient guère vu de passion vaine ou gratuite: ils pensèrent qu'à cette distance, et à la tête d'une ar-

mée d'étrangers, qui n'avait d'autre lien que la victoire, un corps d'élite et dévoué lui avait paru indispensable à conserver.

En effet, ses ennemis n'auraient plus rien à espérer des champs de bataille, ni sa mort, puisqu'il n'avait pas besoin de s'exposer pour vaincre, ni une victoire, puisque son génie suffisait de loin, sans même qu'il fît donner sa réserve. Tant que cette garde restait intacte, sa puissance réelle et sa puissance d'opinion restaient donc entières. Il semblait qu'elle lui répondit de ses alliés comme de ses ennemis; c'est pourquoi il prenait tant de soin d'instruire l'Europe de la conservation de cette redoutable réserve; et cependant c'était à peine vingt mille hommes, dont près d'un tiers de nouvelles recrues.

Ces motifs étaient puissans, mais ils ne satisfaisaient pas des hommes qui savaient qu'on trouve toujours d'excellentes raisons pour commettre les plus grandes fautes. Aussi tous disaient: „qu'ils avaient vu le combat, gagné dès le matin à la droite, s'arrêter où il nous était favorable, pour se continuer successivement de front et à force d'hommes, comme dans l'enfance de l'art! que c'était une bataille sans ensemble, une victoire de soldats plutôt que de général! Pourquoi donc tant de précipitation pour joindre l'ennemi, avec une armée ha-

letante, épuisée, affaiblie; et, quand enfin on l'avait atteint, négliger d'achever, pour rester tout sanglant et mutilé au milieu d'un peuple furieux, dans d'immenses déserts, et à huit cents lieues de ses ressources?"

On entendit alors Murat s'écrier „que dans cette grande journée il n'avait pas reconnu le génie de Napoléon." Le vice-roi avoua „qu'il ne concevait point l'indécision qu'avait montrée son père adoptif;" et Ney, quand il fut appelé à son tour, mit une singulière opiniâtreté à lui conseiller la retraite.

Ceux qui ne l'avaient pas quitté virent seuls que ce vainqueur de tant de nations avait été vaincu par une fièvre brûlante, et surtout par un fatal retour de cette douloureuse maladie, que renouvelait en lui chaque mouvement trop violent et toute longue et forte émotion. Ceux-là citèrent alors ces mots que lui-même avait écrits en Italie, quinze ans plus tôt: „La santé est indispensable à la guerre, et ne peut être remplacée par rien;" et cette exclamation, malheureusement prophétique, des champs d'Austerlitz, où l'empéreur s'écria: „Ordener est usé. On n'a qu'un tems pour la guerre: j'y serai bon encore six ans, après quoi moi-même je devrai m'arrêter."

Pendant la nuit les Russes constatèrent leur pré-

sence par quelques clameurs importunes. Le lendemain matin il y eut une alerte jusque dans la tente de l'empereur. La vieille garde fut obligée de courir aux armes, ce qui après une victoire parut un affront. L'armée resta immobile jusqu'à midi, ou plutôt on eût dit qu'il n'y avait plus d'armée, mais une seule avant-garde. Le reste était dispersé sur le champ de bataille pour enlever les blessés. Il y en avait vingt mille. On les portait à deux lieues en arrière, à cette grande abbaye de Kolotskoï.

Le chirurgien en chef Larrey venait de prendre des aides dans tous les régimens. Les ambulances avaient rejoint; mais tout fut insuffisant. Il s'est plaint depuis, dans une relation imprimée, qu'aucune troupe ne lui eût été laissée pour requérir les choses de première nécessité dans les villages environnans.

L'empereur parcourait alors le champ de bataille: jamais aucun ne fut d'un si horrible aspect. Tout y concourait: un ciel obscur, une pluie froide, un vent violent, des habitations en cendres, une plaine bouleversée, couverte de ruines et de débris; à l'horizon, la triste et sombre verdure des arbres du nord; partout des soldats errans parmi des cadavres, et cherchant des subsistances jusque dans les sacs de leurs compagnons morts; d'horribles bles-

sures, car les balles russes sont plus grosses que les nôtres; des bivouacs silencieux; plus de chants, point de récits; une morne taciturnité.

On voyait autour des aigles le reste des officiers et sous-officiers, et quelques soldats; à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtemens étaient déchirés par l'acharnement du combat, noircis de poudre, souillés de sang; et pourtant au milieu de ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même, à l'aspect de l'empereur, quelques cris de triomphe, mais rares et excités: car, dans cette armée, capable à-la-fois d'analyse et d'enthousiasme, chacun jugeait de la position de tous.

Les soldats français ne s'y trompent guère; ils s'étonnaient de voir tant d'ennemis tués, un si grand nombre de blessés, et si peu de prisonniers. Il n'y en avait pas huit cents. C'était par le nombre de ceux-ci qu'on calculait le succès. Les morts prouvaient le courage des vaincus plutôt que la victoire. Si le reste se retirait en si bon ordre, fier et si peu découragé, qu'importait le gain d'un champ de bataille? Dans de si vastes contrées, la terre manquerait-elle jamais aux Russes pour se battre?

Pour nous, nous n'en avions déjà que trop, et bien plus que nous ne pouvions en garder. Était-ce donc là conquérir! L'étroit et long sillon que nous tra-

cions si péniblement depuis Kowno, à travers des sables et des cendres, ne se refermerait-il pas derrière nous, comme celui d'un vaisseau sur une vaste mer! Il suffisait de quelques paysans mal armés pour l'effacer.

En effet, ils allaient enlever derrière l'armée nos blessés et nos maraudeurs. Cinq cents traîneurs tombèrent bientôt entre leurs mains. Il est vrai que quelques soldats français, arrêtés ainsi, feignirent de prendre parti parmi ces Cosaks; ils les aidèrent à faire de nouvelles captures jusqu'au moment où, se trouvant avec leurs nouveaux prisonniers en nombre assez considérable, ils se réunirent tout-à-coup, et se débarrassèrent de leurs ennemis trop confians.

L'empereur ne put évaluer sa victoire que par les morts. La terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir là plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans.

Dans cette foule de cadavres, sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé, et lui arracha un dernier signe de vie ou de douleur. L'empereur, jusque-là muet comme sa victoire, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata; il se soulagea par des

cris d'indignation, et par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, remarqua que ce n'était qu'un Russe; mais il reprit vivement „qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire, mais seulement des hommes!“ Puis il dispersa les officiers qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on entendait crier de toutes parts.

On en trouvait surtout dans le fond des ravins, où la plupart des nôtres avaient été précipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour être plus à l'abri de l'ennemi et de l'ouragan. Les uns prononçaient en gémissant le nom de leur patrie ou de leur mère, c'étaient les plus jeunes. Les plus anciens attendaient la mort d'un air ou impassible ou sardonique, sans daigner implorer, ni se plaindre; d'autres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ: mais on passait vite à côté de ces malheureux, qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni la pitié cruelle d'achever.

Un d'eux, le plus mutilé (il ne lui restait que le tronc et un bras), parut si animé, si plein d'espoir et même de gaieté, qu'on entreprit de le sauver. En le transportant, on remarqua qu'il se plaignait de souffrir des membres qu'il n'avait plus; ce qui est ordinaire aux mutilés, et ce qui semblerait être une nouvelle preuve que l'ame reste entière, et que le senti-

couverte toutes ses réserves, et jusqu'à la garde russe. Bagration, avec tous ses renforts, reforme sa ligne; sa droite s'appuie à la grande batterie qu'attaquait le prince Eugène, sa gauche au bois qui termine le champ de bataille vers Psarewo. Ses feux déchirent nos rangs; son attaque est violente, impétueuse, simultanée: infanterie, artillerie, cavalerie, tous font un grand effort. Ney et Murat se raidissent contre cette tempête; il ne s'agit plus pour eux de poursuivre la victoire, mais de la conserver.

Les soldats de Friand, rangés devant Semenowska, repoussent les premières charges; mais, assaillis par une grêle de balles et de mitraille, ils se troublent: un de leurs chefs se rebute et commande la retraite. Dans cet instant critique Murat court à lui, et, le saisissant au collet, il lui crie: „Que faites-vous?" Le colonel, montrant la terre couverte de la moitié des siens, lui répond: „Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici." — „Eh! j'y reste bien moi!" s'écrie le roi. Ces mots arrêtèrent cet officier; il regarda fixement le monarque et reprit froidement: „C'est juste! Soldats, face en tête! allons nous faire tuer!"

Cependant Murat venait de renvoyer Borelli à l'empereur pour demander du secours; cet officier montre les nuages de poussière que les charges de cavalerie élèvent sur les hauteurs, jusque-là tran-

quillès depuis leur conquête. Quelques boulets viennent même, pour la première fois, mourir aux pieds de Napoléon: l'ennemi se rapproche, Borelli insiste, et l'empereur promet sa jeune garde; mais à peine eut-elle fait quelques pas que lui-même lui cria de s'arrêter. Toutefois, le comte de Lobau la faisait avancer peu à peu, sous prétexte de rectifier des alignemens. Napoléon s'en aperçut et réitéra son ordre.

Heureusement l'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant pour prendre position sur les hauteurs conquises; Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'empereur, qui d'abord l'ordonna moins qu'il ne la permit. Mais bientôt elle lui parut si importante, qu'il en pressa l'exécution avec le seul mouvement d'impatience qu'il ait montré dans toute cette journée.

On ne sait si l'incertitude des combats de Poniatowski et du prince Eugène, à sa droite et à sa gauche, ne le rendit pas incertain; ce qui est sûr, c'est qu'il parut craindre que l'extrême gauche des Russes, échappant aux Polonais, ne revînt s'emparer du champ de bataille derrière Ney et Murat. Ce fut au moins une des causes pour lesquelles il retint sa garde en observation sur ce point. Il répondait à ceux qui le pressaient: „qu'il y voulait mieux voir,

que sa bataille n'était pas encore commencée; que la journée serait longue; qu'il fallait savoir attendre; que le tems entrait dans tout; que c'était l'élément dont toutes choses se composaient; que rien n'était assez débrouillé." Puis il demandait l'heure, et ajoutait: „que celle de sa bataille n'était pas encore venue; qu'elle commencerait dans deux heures."

Mais elle ne commença pas, on le vit presque toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement, en avant et un peu à gauche de la redoute conquise le 5, sur les bords d'une ravine, loin de cette bataille, qu'il apercevait à peine depuis qu'elle avait dépassé les hauteurs; sans inquiétude lorsqu'il la vit reparaître, sans impatience contre les siens ni contre l'ennemi. Il faisait seulement quelques gestes d'une triste résignation quand, à chaque instant, on venait lui apprendre la perte de ses meilleurs généraux. Il se leva plusieurs fois pour faire quelques pas et se rasseoir encore.

Chacun autour de lui le regardait avec étonnement. Jusque-là, dans ces grands chocs, on lui avait vu une activité calme; mais ici c'était un calme lourd, une douceur molle, sans activité: quelques-uns crurent y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations; d'autres imaginèrent qu'il s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émo-

tion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le tems en flègme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts. Les plus zélés motivèrent son immobilité sur la nécessité, quand on commande sur une grande étendue, de ne pas trop changer de place, afin que les nouvelles sachent où vous trouver. Enfin il y en eut qui s'en prirent, avec plus de raison, à sa santé affaiblie, à une secrète souffrance, et au commencement d'une forte indisposition.

Les généraux d'artillerie, qui s'étonnaient aussi de leur stagnation, profitèrent promptement de la permission de combattre qu'on venait de leur donner. Ils couronnèrent bientôt les crêtes. Quatre-vingts pièces de canon éclatèrent à-la-fois. La cavalerie russe vint la première se briser contre cette ligne d'airain, elle s'en fuit derrière son infanterie.

Celle-ci s'avançait par masses épaisses, où d'abord nos boulets firent de larges et profondes trouées; et pourtant elles approchaient toujours, quand les batteries françaises, redoublant, les écrasèrent de mitraille. Des pelotons entiers tombaient à-la-fois; on voyait leurs soldats chercher à se remettre ensemble sous ce terrible feu. A chaque instant, séparés par la mort, ils se resserraient sur elle, en la foulant aux pieds.

Enfin ils s'arrêtèrent, n'osant avancer davantage et ne voulant pas reculer, soit qu'ils fussent saisis et comme pétrifiés d'horreur, au milieu de cette grande destruction, ou que dans cet instant Bagration ait été blessé; soit qu'une première disposition échouant, leurs généraux n'en sussent pas changer, n'ayant pas, comme Napoléon, le grand art de remuer de si grands corps à-la-fois, avec ensemble, et sans confusion. Enfin ces masses inertes se laissèrent écraser pendant deux heures, sans autre mouvement que celui de leur chute. On vit alors un massacre effroyable; et la valeur intelligente de nos artilleurs admira le courage immobile, aveugle, et résigné de leurs ennemis.

Ce furent les victorieux qui se fatiguèrent les premiers. La lenteur de ce combat d'artillerie irrita leur impatience. Leurs munitions s'épuisaient; ils se décident: Ney marche donc en étendant sa droite, qu'il fait rapidement avancer pour tourner encore la gauche du nouveau front qu'on lui a opposé. Davout et Murat le secondent, et les débris de Ney sont vainqueurs des restes de Bagration.

La bataille cesse alors dans la plaine, elle se concentre sur le reste des hauteurs ennemies, et vers la grande redoute, que Barclay, avec le centre et la droite, défend obstinément contre le prince Eugène.

Ainsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite française, Ney, Davout et Murat, après avoir fait tomber Bagration et la moitié de la ligne russe, se présentaient sur le flanc entr'ouvert du reste de l'armée ennemie, dont ils voyaient tout l'intérieur, les réserves, les derrières abandonnés, et jusqu'à la retraite.

Mais se sentant trop affaiblis pour se jeter dans ce vide, derrière une ligne encore formidable, ils appellent la garde à grands cris! „La jeune garde! qu'elle les suive de loin! qu'elle se montre seulement, qu'elle les remplace sur ces hauteurs! eux alors suffiront pour achever!“

C'est Belliard qu'ils ont envoyé à l'empereur. Ce général déclare „que, de leur position, les regards percent sans obstacle jusqu'à la route de Mojaïsk, derrière l'armée russe; qu'on y voit une foule confuse de fuyards, de blessés et de chariots en retraite; qu'une ravine et un taillis clair les en sépare encore, il est vrai, mais que les généraux ennemis, déconcertés, n'ont point songé à en profiter; qu'enfin il ne faut qu'un élan pour arriver au milieu de ce désordre, et décider du sort de l'armée ennemie et de la guerre!“

Cependant l'empereur hésite, doute, et ordonne à ce général d'aller voir encore et de revenir lui rendre compte.

Belliard, surpris, court et revient promptement; il annonce „que l'ennemi commence à se raviser; que déjà on voit le taillis se garnir de ses tirailleurs; que l'occasion va s'échapper; qu'il n'y a plus un instant à perdre, sans quoi il faudra une seconde bataille pour terminer la première!"

Mais Bessières était revenu des hauteurs où Napoléon l'avait envoyé pour examiner l'attitude des Russes. Ce maréchal assura „que, loin d'être en désordre, ils s'étaient retirés sur une seconde position, d'où ils semblaient se préparer à une nouvelle attaque;" et l'empereur alors dit à Belliard „que rien n'était encore assez débrouillé; que pour faire donner ses réserves, il voulait voir plus clair sur son échiquier." Ce fut son expression, qu'il répéta plusieurs fois, en montrant, d'une part, la vieille route de Moscou, dont Poniatowski n'avait pas encore pu se rendre maître; de l'autre, une attaque de cavalerie ennemie en arrière de notre aile gauche; enfin la grande redoute contre laquelle se brisaient les efforts du prince Eugène.

Belliard, consterné, retourne auprès du roi; il lui annonce „l'impossibilité d'obtenir de l'empereur sa réserve; il l'a, dit-il, trouvé à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le regard morne; donnant ses ordres languissamment,

au milieu de ces épouvantables bruits de guerre qui lui semblent étrangers.“ A ce récit qu'on rapporte à Ney, celui-ci, furieux, et emporté par son caractère ardent et sans mesure, éclate: „Sont-ils donc venus de si loin pour se contenter d'un champ de bataille! Que fait l'empereur derrière l'armée! Là, il n'est à portée que des revers, et non des succès. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus général, qu'il veut faire partout l'empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui!“

Murat fut plus calme: il se souvenait d'avoir vu l'empereur parcourir, la veille, le front de la ligne ennemie, s'arrêter plusieurs fois, descendre de cheval, et, le front appuyé sur ses canons, y rester dans l'attitude de la souffrance. Il savait l'agitation de la nuit, et qu'une toux vive et fréquente coupait sa respiration. Le roi comprit que la fatigue et les premières atteintes de l'équinoxe avaient ébranlé son tempérament affaibli, et qu'enfin, dans ce moment critique, l'action de son génie était comme enchaînée par son corps, affaissé sous le triple poids de la fatigue, de la fièvre, et d'un mal qui, de tous, est celui qui peut-être abat le plus les forces physiques et morales de l'homme.

Pourtant les excitations ne lui manquèrent pas;

car, aussitôt après Belliard, Daru, poussé par Dumas et surtout par Berthier, dit à voix basse à l'empereur que, de toutes parts, on s'écriait „que l'instant de faire donner la garde était venu.“ Mais Napoléon répliqua: „Et s'il y a une seconde bataille demain, avec quoi la livrerai-je?“ Le ministre n'insista pas, surpris de voir, pour la première fois, l'empereur remettre au lendemain, et ajourner sa fortune.

CHAPITRE ONZIÈME.

Cependant Barclay avec la droite luttait opiniâtrément contre le prince Eugène. Celui-ci, aussitôt après la prise de Borodino, avait passé la Kologha devant la grande redoute ennemie. Là surtout les Russes avaient compté sur leurs hauteurs escarpées, environnées de ravins profonds et fangeux, sur notre épuisement, sur leurs retranchemens armés de grosses pièces; enfin sur quatre-vingts canons qui bordaient ces crêtes toutes hérissées de fer et de feu! Mais ces élémens, l'art, la nature, tout leur manqua à-la-fois: assaillis par un premier élan de cette furie française si célèbre, ils virent tout à-

coup les soldats de Morand au milieu d'eux, et s'enfuirent déconcertés.

Dix-huit cents hommes du 30e régiment, et le général Bonnamy marchant à leur tête, venaient de faire ce grand effort.

Ce fut là qu'on remarqua Fabvier, cet aide-de-camp de Marmont, arrivé la veille du fond de l'Espagne: il s'est jeté en volontaire et à pied à la tête des tirailleurs les plus avancés, comme s'il fût venu représenter l'armée d'Espagne au milieu de la grande-armée, et qu'animé de cette rivalité de gloire qui fait les héros, il voulût la montrer en tête et la première au danger.

Il tomba blessé sur cette redoute trop fameuse: car cette victoire fut courte; l'attaque manquait d'ensemble, soit précipitation des premiers assaillans, soit lenteur dans ceux qui suivirent. Il y avait un ravin à passer; sa profondeur garantissait des feux ennemis; on assure que plusieurs des nôtres s'y arrêtèrent. Morand se trouva donc seul devant plusieurs lignes russes. Il n'était que dix heures. A sa droite, Friand n'attaquait pas encore Semenowska; à sa gauche, les divisions Gérard, Broussier, et la garde italienne n'étaient pas encore en ligne.

D'ailleurs cette attaque n'aurait pas dû être faite

si brusquement; on ne voulait que contenir et occuper Barclay de ce côté, la bataille devant commencer par l'aile droite, et pivoter sur l'aile gauche. Tel avait été le plan de l'empereur, et l'on ignore pourquoi lui-même y manqua au moment de l'exécution; car ce fut lui qui, dès les premiers coups de canon, envoya au prince Eugène officier sur officier pour presser son attaque.

Les Russes, revenus de leur premier saisissement, accoururent de toutes parts. Koutaïsof et Yermalof les conduisirent eux-mêmes avec une résolution digne de cette grande circonstance. Le 30e régiment, seul devant une armée, osa s'élancer contre elle à la baïonnette; il fut enveloppé, écrasé, et culbuté hors de la redoute, où il laissa un tiers de ses soldats et son intrépide général percé de vingt blessures. Les Russes, encouragés, ne se contentèrent plus de se défendre, ils attaquèrent. On vit alors réuni sur ce seul point tout ce que la guerre a d'art, d'efforts, et de fureur. Les Français tinrent pendant quatre heures sur le penchant de ce volcan, et sous cette pluie de fer et de plomb. Mais il y fallut la tenace habileté du prince Eugène, et pour des victorieux depuis long-tems, tout ce qu'a d'insupportable l'idée de s'avouer vaincus.

Chaque division changea plusieurs fois de géné-

raux. Le vice-roi allait de l'une à l'autre, mêlant la prière aux reproches, et rappelant surtout les anciennes victoires. Il fit avertir l'empereur de sa position critique; mais Napoléon répondit „qu'il n'y pouvait rien; que c'était à lui de vaincre; qu'il n'avait qu'à faire un plus grand effort; que la bataille était là;" et le prince ralliait toutes ses forces pour tenter un assaut général, quand soudain des cris furieux, qui partirent de sa gauche, détournèrent son attention.

Ouwarof, deux régimens de cavalerie, et quelques milliers de Cosaks tombaient sur sa réserve: le désordre s'y mettait; il y courut, et, secondé des généraux Delzons et Ornano, il eut bientôt chassé cette troupe plus bruyante que redoutable; puis il revint aussitôt se mettre à la tête d'une attaque décisive.

C'était le moment où Murat, forcé à l'inaction dans cette plaine où il régnait, avait renvoyé pour la quatrième fois à son frère pour se plaindre des pertes que les Russes, appuyés aux redoutes opposées au prince Eugène, faisaient éprouver à sa cavalerie. „Il ne lui demande plus que celle de sa garde; soutenu par elle, il tournera ces hauteurs retranchées, et les fera tomber avec l'armée qui les défend."

L'empereur parut y consentir, il envoya chercher

Bessières, chef de cette garde à cheval. Malheureusement on ne trouva pas ce maréchal, qui, par ses ordres, était allé considérer la bataille de plus près. L'empereur l'attendit près d'une heure sans impatience, sans renouveler son ordre. Quand le maréchal revint enfin, il le reçut d'un air satisfait, écouta tranquillement son rapport, et lui permit de s'avancer jusqu'où il le jugerait oonvenable.

Mais il n'était plus tems; il ne fallait plus songer à s'emparer de toute l'armée russe, et peut-être aussi de la Russie entière; mais seulement du champ de bataille. On avait laissé à Kutusof le loisir de se reconnaître; il s'était fortifié sur ce qui lui restait de points d'un accès difficile, et avait couvert la plaine de sa cavalerie.

Ainsi les Russes s'étaient pour la troisième fois reformés un flanc gauche devant Ney et Murat; mais celui-ci appelle la cavalerie de Montbrun. Ce général était tué. Caulaincourt le remplace: il trouve les aides-de-camp du malheureux Montbrun pleurant leur général: „Suivez-moi," leur crie-t-il. „Ne le pleurez plus, et venez le venger!"

Le roi lui montre le nouveau flanc de l'ennemi: il faut l'enfoncer jusqu'à la hauteur de la gorge de leur grande batterie; là, pendant que la cavalerie légère poussera son avantage, lui, Caulaincourt,

tournera subitement à gauche avec ses cuirassiers, pour prendre à dos cette terrible redoute, dont le front écrase encore le vice-roi.

Caulaincourt répondit: „Vous m'y verrez tout à l'heure mort ou vif!“ Il part aussitôt et culbute tout ce qui lui résiste; puis, tournant subitement à gauche avec ses cuirassiers, il pénètre le premier dans la redoute sanglante où une balle le frappe et l'abat. Sa conquête fut son tombeau.

On courut annoncer à l'empereur cette victoire et cette perte. Le grand-écuyer, frère du malheureux général, écoutait: il fut d'abord saisi; mais bientôt il se raidit contre le malheur; et, sans les larmes qui se succédaient silencieusement sur sa figure, on l'eût cru impassible. L'empereur lui dit: „Vous avez entendu, voulez-vous vous retirer?“ Il accompagna ces mots d'une exclamation de douleur. Mais, en ce moment, nous avancions contre l'ennemi: le grand-écuyer ne répondit rien; il ne se retira pas; seulement il se découvrit à demi, pour remercier et refuser.

ment lui appartient seul, et non au corps qui ne peut pas plus sentir que penser.

On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeait l'intérieur. On en vit redresser leur jambe brisée, en liant fortemant contre elle une branche d'arbre, puis s'aider d'une autre branche et marcher ainsi jusqu'au village le plus prochain. Ils ne laissaient pas échapper un seul gémissement.

Peut-être, loin des leurs, comptaient-ils moins sur la pitié. Mais il est certain qu'ils parurent plus fermes contre la douleur que les Français: ce n'est pas qu'ils souffrissent plus courageusement; mais ils souffraient moins; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation moins avancée, et à des organes endurcis par le climat.

Pendant cette triste revue l'empereur chercha vainement une rassurante illusion, en faisant recompter le peu de prisonniers qui restaient, et ramasser quelques canons démontés: sept à huit cents prisonniers et une vingtaine de canons brisés étaient les seuls trophées de cette victoire incomplète.

CHAPITRE TREIZIÈME.

En même tems, Murat poussait l'arrière-garde russe jusqu'à Mojaïsk: la route qu'elle découvrit en se retirant, était nette et sans un seul débris d'hommes, de chariots, ou de vêtemens. On trouva tous leurs morts enterrés, car ils ont un respect religieux pour les morts.

Murat, en apercevant Mojaïsk, s'en crut maître; il envoya dire à l'empereur d'y venir coucher. Mais l'arrière-garde russe avait pris position en avant des murs de cette ville, derrière laquelle on voyait sur une hauteur tout le reste de leur armée. Ils couvraient ainsi les routes de Moscou et de Kalougha.

Peut-être Kutusof hésitait-il entre ces deux routes, ou voulait-il nous laisser dans l'incertitude sur celle qu'il aurait suivie; ce qui arriva. D'ailleurs les Russes tenaient à honneur de ne coucher qu'à quatre lieues du champ de notre victoire. Cela leur donnait aussi le tems de désencombrer la route derrière eux, et de déblayer leurs débris.

Leur attitude était ferme et imposante, comme avant la bataille; ce qu'il fallut admirer, mais ce qui tenait aussi à la lenteur que nous avions mise à quitter le champ de Borodino, et à une profonde ravine

qui se trouvait entre eux et notre cavalerie. Murat n'aperçut pas cet obstacle; un de ses officiers, le général Dery, le devina. Il alla reconnaître le terrain jusqu'aux portes de la ville, sous les baïonnettes russes.

Mais le roi, fougueux comme au commencement de la campagne et de sa vie militaire, n'en tint compte: il appelait sa cavalerie; il criait avec fureur d'avancer, de charger, d'enfoncer ces bataillons, ces portes, ces murailles! Son aide-de-camp lui objectait en vain l'impossibilité; il lui montrait cette armée sur la hauteur opposée, qui commandait Mojaïsk, et ce ravin où le reste de nos cavaliers était prêt à s'engouffrer. Mais lui, toujours plus emporté, répétait „qu'il fallait qu'ils marchassent; que s'il y avait un obstacle, ils le verraient!" Puis il insultait pour exciter; et l'on allait porter ses ordres, lentement toutefois, car on s'entendait d'ordinaire pour en retarder l'exécution, afin de lui donner le tems de réfléchir, et qu'un contre-ordre prévu pût arriver avant un malheur: ce qui n'avait pas toujours lieu, mais ce qui arriva cette fois. Murat se satisfit, en épuisant ses canons sur les Cosaks ivres et épars, dont il était presque environné, et qui l'attaquaient en poussant de sauvages hurlemens.

Néanmoins, cette affaire s'engagea assez pour

ajouter aux pertes de la veille; Belliard y fut blessé; ce général, qui depuis manqua beaucoup à Murat, s'occupait à reconnaître la gauche de la position ennemie: elle était abordable, c'était de ce côté qu'il eût fallu attaquer; mais Murat ne pensa qu'à se heurter contre ce qu'il avait devant lui.

Pour l'empereur, il n'arriva sur le champ de bataille qu'avec la nuit, et suivi de forces insuffisantes. On le vit s'avancer vers Mojaïsk, marchant d'un pas encore plus lent que la veille, et dans une telle absorption, qu'il semblait ne pas entendre le bruit du combat, ni les boulets qui arrivaient jusqu'à lui.

Quelqu'un l'arrêta, en lui montrant l'arrière-garde ennemie entre lui et la ville, et derrière, les feux d'une armée de cinquante mille hommes. Ce spectacle constatait l'insuffisance de sa victoire, et le peu de découragement de l'ennemi: il y parut insensible; il écouta les rapports d'un air affaissé et laissa faire; puis il retourna se coucher dans un village à quelques pas de là, et à portée des feux ennemis.

L'automne des Russes venait de l'emporter; sans lui, peut-être la Russie tout entière eût fléchi sous nos armes aux champs de la Moskwa: son inclémence prématurée vint singulièrement à propos au secours de leur empire. Ce fut le 6 septembre, la veille même de la grande bataille! un ouragan an-

nonça sa fatale présence. Il glaça Napoléon. Dès la nuit qui précéda cette bataille décisive, on a vu qu'une fièvre fatigante brûla son sang, agita ses esprits, et qu'il en fut accablé pendant le combat; cette souffrance, jointe à une autre plus cruelle, arrêta ses pas et enchaîna son génie pendant les cinq jours qui suivirent: après avoir préservé Kutusof d'une ruine totale à Borodino, elle lui donna le tems de rallier les restes de son armée, et de les dérober à notre poursuite.

Le 9 septembre nous montra Mojaïsk debout et ouverte; mais en-deçà, l'arrière-garde ennemie encore sur les hauteurs qui la dominent, et qu'occupait la veille leur armée. On pénétra dans la ville, les uns pour la traverser et poursuivre l'ennemi, les autres pour piller et se loger: ceux-ci n'y trouvèrent point d'habitans, point de vivres, mais seulement des morts, qu'il fallut jeter par les fenêtres pour se mettre à couvert, et des mourans qu'on réunit dans un même lieu.

Il y en avait partout, et en si grand nombre, que les Russes n'avaient pas osé incendier ces habitations! toutefois, leur humanité, qui n'avait pas toujours été si scrupuleuse, céda au besoin de tirer sur les premiers Français qu'ils virent entrer; et ce fut avec des obus, de sorte qu'ils mirent le feu à cette

ville de bois, et brûlèrent une partie des malheureux blessés qu'ils y avaient abandonnés.

Pendant qu'on cherchait à les sauver, cinquante voltigeurs du 33e gravissaient la hauteur, dont la cavalerie et l'artillerie ennemie occupaient le sommet. L'armée française, encore arrêtée sous les murs de Mojaïsk, regardait avec surprise cette poignée d'hommes dispersés, qui, sur cette pente découverte, irritaient de leurs feux des milliers de cavaliers russes. Tout-à-coup ce qu'on prévoyait arriva. Plusieurs escadrons ennemis s'ébranlèrent: un instant leur suffit pour envelopper ces audacieux, qui se pelotonnèrent rapidement, et firent face et feu de tous côtés; mais ils étaient si peu, au milieu d'une plaine si vaste, et d'une si grande quantité de chevaux qu'ils disparurent bientôt à tous les yeux.

Une exclamation générale de douleur s'éleva de tous les rangs de l'armée. Chacun de nos soldats, le cou tendu, l'œil fixe, suivait tous les mouvemens de l'ennemi, et cherchait à marcher; d'autres chargeaient machinalement leurs armes ou croisaient la baïonnette d'un air menaçant, comme s'ils avaient été à portée de les secourir. Tantôt leurs regards s'animaient comme lorsqu'on combat, tantôt ils se troublaient comme lorsqu'on succombe. D'autres conseillaient et encourageaient, oubliant qu'on ne pouvait les entendre.

Quelques jets de fumée, qui s'élevèrent du milieu de cette masse noire de chevaux, prolongèrent l'incertitude. On s'écria que les nôtres tiraient, qu'ils se défendaient encore, que tout n'était pas fini. En effet, un chef russe venait d'être tué par l'officier commandant ces tirailleurs. Il n'avait répondu à la sommation de se rendre que par ce coup de feu. Cette anxiété durait depuis plusieurs minutes, quand tout-à-coup l'armée jeta un cri de joie et d'admiration en voyant la cavalerie russe, étonnée d'une résistance si audacieuse, s'écarter pour éviter un feu bien nourri, se disperser, et nous laisser enfin revoir ce peloton de braves, maître sur ce vaste champ de bataille, dont il occupait à peine quelques pieds.

Dès que les Russes virent qu'on manœuvrait sérieusement pour les attaquer, ils disparurent sans laisser de traces après eux. Ce fut comme après Vitepsk et Smolensk, et bien plus remarquable, le surlendemain d'un si grand désastre: on resta d'abord incertain entre les routes de Moscou et de Kalougha; puis Murat et Mortier se dirigèrent à tout hasard sur Moscou.

Ils marchèrent pendant deux jours, ne mangeant que du cheval et du grain pilé, sans trouver ni hommes ni choses qui décelassent l'armée russe. Celle-ci, quoique son infanterie ne formât plus qu'une seule

masse toute confuse, n'abandonna pas un débris : tant il y avait d'amour-propre national, et d'habitude d'ordre, dans l'ensemble et le détail de cette armée, et tant nous fûmes dépourvus de toute espèce de renseignemens, comme de ressources, dans ce pays désert et tout ennemi.

L'armée d'Italie s'avançait à quelques lieues sur la gauche de la grande route ; elle surprit des paysans en armes qui ne surent point combattre ; mais leur seigneur, le poignard à la main, se rua sur nos soldats comme un désespéré ; il criait qu'il n'avait plus d'autel, plus d'empire, plus de patrie, et que la vie lui était odieuse ; on voulut pourtant la lui laisser, mais comme il s'efforçait de l'ôter aux soldats qui l'entouraient, la pitié fit place à la colère, et on le satisfit.

Vers Krymskoïé, le 11 septembre, l'armée ennemie reparut bien établie dans une forte position. Elle avait repris sa méthode d'avoir égard, dans sa retraite, au terrain plus qu'à l'ennemi. Le duc de Trévise fit d'abord convenir Murat de l'impossibilité d'attaquer ; mais la fumée de la poudre eut bientôt enivré ce monarque. Il se compromit, et obligea Dufour, Mortier, et leur infanterie, de s'avancer. C'était le reste de la division Friand et la jeune garde. On perdit là, sans utilité, deux mille hommes de cette réserve, ménagée si mal-à-propos le jour de la ba-

taille; et Mortier furieux écrivit à l'empereur qu'il n'obéirait plus à Murat.

Car c'était par des lettres que les généraux d'avant-garde communiquaient avec Napoléon. Il était resté depuis trois jours à Mojaïsk, enfermé dans sa chambre, toujours consumé par une fièvre ardente, accablé d'affaires et dévoré d'inquiétudes. Un rhume violent lui avait fait perdre l'usage de la parole. Forcé de dicter à sept personnes à-la-fois, et ne pouvant se faire entendre, il écrivait sur différens papiers le sommaire de ses dépêches. S'il s'élevait quelques difficultés, il s'expliquait par signes.

Il y eut un moment où Bessières lui fit l'énumération de tous les généraux blessés le jour de la bataille. Cette fatale nomenclature lui fut si poignante, que, retrouvant sa voix par un violent effort, il interrompit ce maréchal par cette brusque exclamation: „Huit jours de Moscou, et il n'y paraîtra plus."

Cependant, quoiqu'il eût placé jusque là tout son avenir dans cette capitale, une victoire si sanglante et si peu décisive avait affaibli son espoir. Ses instructions du 11 septembre, à Berthier pour le maréchal Victor, montrèrent sa détresse. „L'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités. Dites au duc de Bellune qu'il dirige tout, bataillons, esca-

drons, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour pouvoir de là venir à Moscou.“

Au milieu de ses souffrances de corps et d'esprit, dont il dérobait la vue à son armée, Davout pénétra jusqu'à lui; ce fut pour s'offrir encore, quoique blessé, pour le commandement de l'avant-garde, promettant qu'il saurait marcher jour et nuit, joindre l'ennemi et le forcer au combat, sans prodiguer, comme Murat, les forces et la vie de ses soldats. Napoléon ne lui répondit qu'en vantant avec affection l'audacieuse et inépuisable ardeur de son beau-frère.

Il venait d'apprendre qu'on avait retrouvé l'armée ennemie; qu'elle ne s'était point retirée sur son flanc droit, vers Kalougha, comme il l'avait craint; qu'elle reculait toujours, et qu'on n'était plus qu'à deux journées de Moscou. Ce grand nom et le grand espoir qu'il y attachait, ranimèrent ses forces, et le 12 septembre il fut en état de partir en voiture, pour rejoindre son avant-garde.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

On a vu l'empereur Alexandre, surpris à Vilna au milieu de ses préparatifs de défense, reculer avec son armée désunie, et ne pouvoir la rallier qu'à cent lieues de là, entre Vitepsk et Smolensk. Entraîné dans la retraite précipitée de Barclay, ce prince s'était réfugié à Dryssa, dans un camp mal choisi, et retranché à grands frais; point dans l'espace, sur une frontière si étendue, et qui ne servait qu'à indiquer à l'ennemi quel devait être le but de ses manœuvres.

Cependant Alexandre, rassuré par la vue de ce camp et de la Düna, avait pris haleine derrière ce fleuve. Ce fut là seulement qu'il consentit à recevoir pour la première fois un agent anglais; tant il attachait d'importance à paraître, jusqu'au dernier moment, fidèle à ses engagemens avec la France. On

ignore si ce fut ostentation de bonne foi, ou bonne foi réelle; ce qui est certain c'est qu'à Paris, après le succès, il affirma sur son honneur (au comte Daru) „que, malgré les accusations de Napoléon, c'avait été sa première infraction au traité de Tilsitt.“

En même tems il laissait Barclay faire aux soldats français et à leurs alliés ces adresses corruptrices qui avaient tant ému Napoléon à Klubokoé, tentatives que les Français trouvèrent méprisables, et les Allemands intempestives.

Du reste l'empereur russe ne s'était pas montré comme un homme de guerre aux yeux de ses ennemis; ils le jugèrent ainsi, sur ce qu'il avait négligé la Bérézina, seule ligne naturelle de défense de la Lithuanie; sur sa retraite excentrique vers le nord, quand le reste de son armée fuyait vers le midi; enfin sur son ukase de recrutement, daté de Dryssa, qui donnait aux recrues pour point de ralliement plusieurs villes qu'occupèrent presque aussitôt les Français. On remarqua aussi son départ de l'armée, lorsqu'elle commençait à combattre.

Quant à ses mesures politiques dans ses nouvelles et dans ses anciennes provinces, et quant à ses proclamations de Polotsk à son armée, à Moscou, à sa grande nation, on convenait qu'elles étaient singulièrement appropriées aux lieux et aux hommes. Il

semble, en effet, qu'il y eut, dans les moyens politiques qu'il employa, une gradation d'énergie très-sensible.

Dans la Lithuanie nouvellement acquise, soit précipitation, soit calcul, on avait tout ménagé en se retirant, sol, maisons, habitans; rien n'avait été exigé: seulement on avait emmené les seigneurs les plus puissans; leur défection eût été d'un exemple trop dangereux, et dans la suite leur retour plus difficile, s'étant plus compromis; c'étaient d'ailleurs des otages.

Dans la Lithuanie plus anciennement réunie, où une administration douce, des faveurs habilement distribuées, et une plus longue habitude, avaient fait oublier l'indépendance, on avait entraîné après soi les hommes et tout ce qu'ils pouvaient emporter. Toutefois on n'avait pas cru devoir exiger d'une religion étrangère et d'un patriotisme naissant l'incendie des propriétés: un recrutement de cinq hommes seulement, sur cinq cents mâles, avait été ordonné.

Mais dans la vieille Russie, où tout concourait avec le pouvoir, religion, superstition, ignorance, patriotisme, non seulement on avait tout fait reculer avec soi sur la route militaire, mais tout ce qui ne pouvait pas suivre avait été détruit; tout ce qui n'était pas recrue devenait milice ou cosak.

L'intérieur de l'empire étant alors menacé, c'était à Moscou à donner l'exemple. Cette capitale, justement nommée par ses poëtes *Moscou aux coupoles dorées*, était un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingt-quinze églises, et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de brique et leurs parcs, entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal; ils se groupaient autour d'une forteresse élevée et triangulaire, dont la vaste et double enceinte d'une demi-lieue de pourtour renfermait encore, l'une, plusieurs palais, plusieurs églises, et des espaces incultes et rocailleux; l'autre, un vaste bazar, ville de marchands, où les richesses des quatre parties du monde brillaient réunies.

Ces édifices, ces palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré; les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers que terminaient des globes d'or, puis le croissant, enfin la croix, rappelaient l'histoire de ce peuple; c'étaient l'Asie et sa religion, d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Un seul rayon de soleil faisait étinceler cette ville superbe de mille couleurs variées! A son aspect, le

voyageur enchanté s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges dont les poëtes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, l'observation augmentait encore son étonnement; il reconnaissait aux nobles les usages, les mœurs, les différens langages de l'Europe moderne, et la riche et légère élégance de ses vêtemens. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatiques de ceux des marchands; les costumes grecs du peuple, et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même variété le frappait; et tout cela cependant empreint d'une couleur locale et parfois rude, comme il convient à la Moscovie.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient ornés, le luxe des équipages, cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, le fracas de ces festins, de ces fêtes, de ces joies somptueuses, qui sans cesse y retentissaient, il se croyait transporté au milieu d'une ville de rois, dans un rendez-vous de souverains venus avec leurs usages, leurs mœurs, et leur suite, de toutes les parties du monde.

Ce n'étaient pourtant que des sujets, mais des sujets riches, puissans; des grands, orgueilleux d'une noblesse antique, forts de leur nombre, de leur

réunion, d'un lien général de parenté, contracté pendant les sept siècles de durée de cette capitale. C'étaient des seigneurs fiers de leur existence au milieu de leurs vastes possessions; car le territoire presque entier du gouvernement de Moscou leur appartient, et ils y règnent sur un million de serfs. Enfin c'étaient des nobles, s'appuyant, avec un orgueil patriotique et religieux, „sur le berceau et le tombeau de leur noblesse;“ car c'est ainsi qu'ils appellent Moscou.

Il semble en effet que ce soit là que les nobles des familles les plus illustres doivent naitre et s'élever; que ce soit de là qu'ils doivent s'élancer dans la grande carrière des honneurs et de la gloire; et qu'enfin ce soit encore là que, satisfaits, mécontens ou désabusés, ils doivent rapporter leurs dégoûts, ou leur ressentiment pour l'épancher; leur réputation pour en jouir, pour exercer son influence sur la jeune noblesse, et relever enfin loin du pouvoir, dont ils n'attendent plus rien, leur orgueil trop long-tems courbé près du trône.

Là leur ambition, ou rassasiée ou mécontente, au milieu des leurs, et comme hors de portée de la cour, a pris un langage plus libre; c'est comme un privilège que le tems a consacré, auquel ils tiennent, et que respecte leur souverain. Moins courti-

sans, ils sont plus citoyens. Aussi leurs princes reviennent-ils avec répugnance dans ce vaste dépôt de gloire et de commerce, au milieu d'une ville de nobles, qu'ils ont ou disgraciés ou dégoûtés, qui échappent à leur pouvoir par leur âge, par leur réputation, et qu'ils sont obligés de ménager.

La nécessité y ramena Alexandre; il s'y rendit de Polotsk, précédé de ses proclamations, et attendu par les nobles et les marchands. Il y parut d'abord au milieu de la noblesse réunie. Là tout fut grand, la circonstance, l'assemblée, l'orateur, et les résolutions qu'il inspira. Sa voix était émue. A peine eût-il cessé, qu'un seul cri, mais simultané, unanime, s'élança de tous les cœurs; on entendit de toutes parts: „Sire, demandez tout! nous vous offrons tout! prenez tout!"

Puis aussitôt l'un de ces nobles proposa la levée d'une milice, et, pour la former, le don d'un paysan sur vingt-cinq. Mais cent voix l'interrompirent en s'écriant „que la patrie voulait davantage; que c'était un serf sur dix, tout armé, équipé, et pourvu de trois mois de vivres, qu'il fallait donner!" C'était offrir, pour le seul gouvernement de Moscou, quatre-vingt mille hommes et beaucoup de munitions.

Ce sacrifice fut voté sur-le-champ, sans délibéra-

tion; quelques-uns disent avec enthousiasme, et qu'il fut exécuté de même, tant que le danger fût présent. D'autres n'ont vu, dans l'adhésion de cette assemblée à une proposition si extrême, que de la soumission; sentiment qui, devant un pouvoir absolu, absorbe tous les autres.

Ils ajoutent qu'au sortir de cette séance on entendit les principaux nobles murmurer entre eux contre l'exagération d'une telle mesure. „Le danger était-il donc si pressant? l'armée russe, qu'on leur disait encore être de quatre cent mille hommes, n'existait-elle plus? Pourquoi donc leur enlever tant de paysans? Le service de ces miliciens ne serait, disait-on, que temporaire? Mais comment espérer jamais leur retour? Il faudrait bien plutôt le craindre! Ces serfs rapporteraient-ils des désordres de la guerre une même soumission? non sans doute; ils en reviendraient tout pleins de nouvelles sensations et d'idées nouvelles, dont ils infecteraient les villages; ils y propageraient un esprit d'indocilité, qui rendrait le commandement incommode, et gâterait la servitude.“

Quoi qu'il en soit, la résolution de cette assemblée fut généreuse et digne d'une si grande nation. Le détail importe peu. On sait assez qu'il est partout le même; que tout dans le monde perd à être

vu de trop près; qu'enfin les peuples doivent être jugés par masses et par résultats.

Alexandre parla ensuite aux marchands, mais plus brièvement: il leur fit lire cette proclamation où Napoléon était représenté „comme un perfide, un Moloch, qui, la trahison dans le cœur et la loyauté sur les lèvres, venait effacer la Russie de la face du monde.“

On dit qu'à ces mots on vit s'enflammer de fureur toutes ces figures mâles et fortement colorées, auxquelles de longues barbes donnaient à-la-fois un air antique, imposant et sauvage. Leurs yeux étincelaient; une rage convulsive les saisit; leurs bras raidis qu'ils tordaient, leurs poings fermés, des cris étouffés, le grincement de leurs dents, en exprimaient la violence. L'effet y répondit. Leur chef, qu'ils élisent eux-mêmes, se montra digne de sa place; il souscrivit le premier pour cinquante mille roubles; c'étaient les deux tiers de sa fortune, et il les apporta le lendemain.

Ces marchands sont divisés en trois classes: on proposa de fixer à chacune sa contribution. Mais l'un d'eux, qui comptait dans la dernière classe, déclara que son patriotisme ne se soumettrait à aucune limite; et dans l'instant il s'imposa lui-même bien au-delà de la fixation proposée; les autres suivi-

rent de plus ou moins loin son exemple. On profita de leur premier mouvement. Ils trouvèrent sous leur main tout ce qu'il fallait pour s'engager irrévocablement, quand ils étaient encore ensemble, excités les uns par les autres et par les paroles de leur empereur.

Ce don patriotique s'éleva, dit-on, à deux millions de roubles. Les autres gouvernemens répétèrent, comme autant d'échos, le cri national de Moscou. L'empereur accepta tout; mais tout ne put être donné sur-le-champ: et quand, pour achever son ouvrage, il réclama le reste des secours promis, il fut forcé d'user de contrainte; le péril qui avait soumis les uns et échauffé les autres s'étant éloigné.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Cependant bientôt Smolensk fut envahi, Napoléon dans Viazma, l'alarme dans Moscou. La grande bataille n'était point encore perdue, et déjà l'on commençait à abandonner cette capitale.

Dans ses proclamations, le gouverneur-général comte Rostopschine disait aux femmes „qu'il ne les retenait pas; que moins il y aurait de peur, moins il y aurait de péril; mais que pour leurs

frères et leurs maris, ils devaient rester, qu'autrement ils se couvriraient de honte.“ Puis il ajoutait des détails rassurans sur les forces ennemies: „c'étaient cent cinquante mille hommes réduits à se nourrir de cheval. L'empereur Alexandre allait revenir dans sa fidèle capitale; quatre-vingt-trois mille Russes, tant recrues que milices, et quatre-vingts canons, marchaient vers Borodino pour se joindre à Kutusof.“

Il finissait en disant: „Si ces forces ne suffisent pas, je vous dirai: Allons, mes amis les Moscovites, marchons aussi! nous rassemblerons cent mille hommes, nous prendrons l'image de la sainte Vierge, cent cinquante pièces de canon, et nous mettrons fin à tout et ensemble.“

On a remarqué, comme une singularité toute locale, que la plupart de ces proclamations étaient en style biblique et en prose rimée.

En même tems, non loin de Moscou, et par l'ordre d'Alexandre, on faisait diriger par un artificier allemand la construction d'un ballon monstrueux. La première destination de cet aérostat ailé avait été de planer sur l'armée française, d'y choisir son chef, et de l'écraser par une pluie de fer et de feu: on en fit plusieurs essais qui échouèrent, les ressorts des ailes s'étant toujours brisés.

Mais Rostopschine, feignant de persévérer, fit, dit-on, achever la confection d'une multitude de fusées et de matières à incendies. Moscou elle-même devait être la grande machine infernale dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'empereur et son armée. Si l'ennemi échappait à ce danger, du moins n'aurait-il plus d'asile, plus de ressources; et l'horreur d'un si grand désastre, dont on saurait bien l'accuser, comme on avait fait de ceux de Smolensk, de Dorogobouje, de Viazma et de Gjatz, soulèverait toute la Russie.

Tel fut le terrible plan de ce noble descendant de l'un des plus grands conquérans de l'Asie. Il fut conçu sans effort, mûri avec soin, exécuté sans hésitation. Depuis on a vu ce seigneur russe à Paris. C'est un homme rangé, bon époux, excellent père; son esprit est supérieur et cultivé, sa société est douce et pleine d'agrément; mais, comme quelques-uns de ses compatriotes, il joint à la civilisation des tems modernes une énergie antique.

Désormais son nom appartient à l'histoire: toutefois il n'eut que la plus grande part à l'honneur de ce grand sacrifice. Il était déjà commencé dès Smolensk, lui l'acheva. Cette résolution, comme tout ce qui est grand et entier, fut admirable; le motif suffisant et justifié par le succès; le dévouement inouï,

et si extraordinaire, que l'historien doit s'arrêter pour l'approfondir, le comprendre, et le contempler. 1)

Un homme seul, au milieu d'un grand empire presque renversé, envisage son danger d'un regard ferme. Il le mesure, l'apprécie, et ose peut-être sans mission faire l'immense part de tous les intérêts publics et particuliers qu'il faut lui sacrifier. Sujet, il décide du sort de l'état sans l'aveu de son souverain; noble, il prononce la destruction des palais de tous les nobles sans leur consentement; protecteur par la place qu'il occupe d'un peuple nombreux, d'une foule de riches commerçans, de l'une des plus grandes capitales de l'Europe, il sacrifie ces for-

---

(1) On n'ignore pas que le comte Rostòpschine a écrit qu'il était étranger à ce grand évènement; mais on a dû suivre l'opinion des Russes et des Français, témoins et acteurs de ce grand drame. Tous, sans exception, persévèrent à attribuer à ce seigneur l'honneur entier de cette généreuse résolution. Plusieurs semblent même croire que le comte Rostopschine, toujours animé de ce noble dévouement, qui désormais rendra son nom impérissable, ne refuse aujourd'hui l'immortalité d'une si grande action, que pour en laisser toute la gloire au patriotisme de la nation, dont il est devenu l'un des hommes les plus remarquables.

tunes, ces établissemens, cette ville tout entière; lui-même il livre aux flammes le plus beau et le plus riche de ses palais, et fier, satisfait et tranquille, il reste au milieu de tout ces intérêts blessés, détruits et révoltés.

Quel si juste et si grand motif a donc pu lui inspirer une si étonnante assurance? En décidant l'incendie de Moscou, son principal but ne fut pas d'affamer l'ennemi, puisqu'il venait d'épuiser de vivres cette grande cité; ni de priver d'abri l'armée française, puisqu'il était impossible de penser que sur huit mille maisons et églises, dispersées sur un si vaste terrain, il n'en échapperait pas de quoi caserner cent cinquante mille hommes.

Il sentit bien encore que par là il manquait à cette partie si importante de ce qu'on supposait être le plan de campagne d'Alexandre, dont le but devait être d'attirer et de retenir Napoléon jusqu'à ce que l'hiver vînt l'environner, le saisir, et le livrer sans défense à toute la nation insurgée. Car enfin, sans doute, ces flammes éclaireraient ce conquérant; elles ôteraient à son invasion son but. Elles devaient donc le forcer à y renoncer, quand il en était encore tems, et le décider enfin à revenir en Lithuanie, pour y prendre des quartiers d'hiver; détermination qui préparerait à la Russie une seconde campagne plus dangereuse que la première.

Mais dans cette grande crise Rostopschine vit surtout deux périls : l'un, qui menaçait l'honneur national, celui d'une paix honteuse dictée dans Moscou, et arrachée à son empereur ; l'autre était un danger politique plus qu'un danger de guerre : dans celui-ci il craignait les séductions de l'ennemi plus que ses armes, et une révolution plus qu'une conquête.

Ne voulant point de traité, ce gouverneur prévit qu'au milieu de leur populeuse capitale, que les Russes eux-mêmes nomment l'oracle, l'exemple de tout l'empire, Napoléon aurait recours à l'arme révolutionnaire, la seule qui lui resterait pour terminer. C'est pourquoi il se décida à élever une barrière de feu entre ce grand capitaine et toutes les faiblesses, de quelque part qu'elles vinssent, soit du trône, soit de ses compatriotes nobles ou sénateurs ; et surtout entre un peuple serf et les soldats d'un peuple propriétaire et libre ; enfin entre ceux-ci et cette masse d'artisans et de marchands réunis, qui forment dans Moscou le commencement d'une classe intermédiaire, classe pour laquelle la révolution française a été faite.

Tout se prépara en silence, à l'insu du peuple, des propriétaires de toutes les classes, et peut-être de leur empereur. La nation ignora qu'elle se sacri-

fiait elle-même. Cela est si vrai, que, lorsque le moment de l'exécution arriva, nous entendîmes les habitans, réfugiés dans les églises, maudire ces destructions. Ceux qui les virent de loin, les seigneurs les plus riches, trompés comme leurs paysans, nous en accusèrent: ceux enfin qui les avaient ordonnées en rejetèrent sur nous l'horreur, s'étant faits destructeurs pour nous rendre odieux, et s'inquiétant peu des malédictions de tant de malheureux, pourvu qu'ils nous en chargeassent.

Le silence d'Alexandre laisse douter s'il approuva ou blâma cette grande détermination. La part qu'il eut dans cette catastrophe est encore un mystère pour les Russes; ils l'ignorent ou la taisent: effet du despotisme, qui commande l'ignorance ou le silence.

Quelques-uns pensent qu'aucun homme, dans tout l'empire, hors l'empereur, n'aurait osé se charger d'une si terrible responsabilité. Depuis, sa conduite désavoua sans désapprouver. D'autres croient que ce fut une des causes de son absence de l'armée, et que, ne voulant paraître ni ordonner ni défendre, il ne voulut pas rester témoin.

Quant à l'abandon général des habitations depuis Smolensk, il était forcé, l'armée russe les défendant toujours, les faisant toutes emporter l'épée à la main,

et nous annonçant comme des monstres destructeurs. Cette émigration coûta peu dans les campagnes. Les paysans voisins de la grande route gagnaient par des voies latérales d'autres villages de leurs seigneurs, où ils étaient recueillis.

L'abandon de leurs cabanes, faites de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, qu'une hache suffit pour construire, et dont un banc, une table et une image forment tout le mobilier, n'était guère un sacrifice pour ces serfs qui n'avaient rien à eux, qui ne s'appartenaient pas à eux-mêmes, et dont il fallait bien que partout leurs seigneurs eussent soin, puisqu'ils étaient leur propriété, et qu'ils faisaient tout leur revenu.

D'ailleurs ces paysans, avec leurs chariots, leurs outils et quelques bestiaux, emportaient tout avec eux, la plupart se suffisant à eux-mêmes pour se loger, se vêtir, et pour tout le reste: car ces hommes en sont toujours aux commencemens de leur civilisation, et bien loin encore de cette division de travail qui est l'extension et le perfectionnement du commerce ou de la société.

Mais dans les villes, et surtout dans la grande Moscou, comment quitter tant d'établissemens, tant de douces et de commodes habitudes, tant de richesses mobilières et immobilières? et cependant,

l'abandon total de Moscou ne coûta guère plus à obtenir que celui du moindre village. Là, comme à Vienne, Berlin et Madrid, les principaux nobles n'hésitèrent point à se retirer à notre approche: car il semble que pour ceux-là rester serait trahir. Mais ici, marchands, artisans, journaliers, tous crurent devoir fuir comme les seigneurs les plus puissans. On n'eut pas besoin d'ordonner; ce peuple n'avait point encore assez d'idées pour juger par lui-même, pour distinguer et établir des différences: l'exemple des nobles suffit. Quelques étrangers restés dans Moscou auraient pu l'éclairer. On exila les uns, la terreur isola les autres.

Il fut d'ailleurs facile de ne laisser prévoir que profanations, pillage et dévastation à un peuple encore si séparé des autres peuples, et aux habitans d'une ville tant de fois saccagée et brûlée par les Tartares. Dès-lors on ne pouvait attendre un ennemi impie et féroce que pour le combattre. Le reste devait éviter son approche avec horreur, pour se sauver dans cette vie et dans l'autre: obéissance, honneur, religion, peur, tout ordonnait donc de fuir avec tout ce qu'on pouvait emporter.

Quinze jours avant l'invasion, le départ des archives, des caisses publiques, du trésor, et celui des nobles et des principaux marchands, avec ce qu'ils

avaient de plus précieux, indiqua au reste des habitans ce qu'ils avaient à faire. Chaque jour le gouverneur, impatient déjà de voir se vider cette capitale, en faisait surveiller l'émigration.

Le 3 septembre, une Française, au risque d'être massacrée par des mougiques furieux, se hasarda à sortir de son refuge. Elle errait depuis long-tems dans de vastes quartiers dont la solitude l'étonnait, quand une lointaine et lugubre clameur la saisit d'effroi. C'était comme le chant de mort de cette vaste cité; immobile, elle regarde, et voit s'avancer une multitude immense d'hommes et de femmes désolés, emportant leurs biens, leurs saintes images, et traînant leurs enfans après eux. Leurs prêtres, tous chargés des signes sacrés de la religion, les précédaient. Ils invoquaient le ciel par des hymnes de douleur, que tous répétaient en pleurant.

Cette foule d'infortunés parvenus aux portes de la ville, les dépassèrent avec une douloureuse hésitation; leurs regards, se détournant encore vers Moscou, semblaient dire un dernier adieu à leur ville sainte: mais peu à peu leurs chants lugubres et leurs sanglots se perdirent dans les vastes plaines qui l'environnent.

CHAPITRE TROISIÈME.

Ainsi fuyait en détail, ou par masses, cette population. Les routes de Bazan, de Voladimir et d'Iaroslaf, étaient couvertes, pendant quarante lieues, de fugitifs à pied, et de plusieurs files non interrompues de voitures de toute espèce. Toutefois les mesures de Rostopschine, pour prévenir le découragement et maintenir l'ordre, retinrent beaucoup de ces malheureux jusqu'au dernier moment.

A cela il faut ajouter la nomination de Kutusof, qui avait ranimé l'espoir, la fausse nouvelle d'un succès à Borodino, et, pour les moins riches, l'hésitation naturelle au moment d'abandonner la seule habitation qu'ils possédaient; enfin l'insuffisance des transports, malgré leur quantité singulièrement considérable en Russie; soit que de très-fortes réquisitions, qu'avaient nécessitées les besoins de l'armée, en eussent réduit le nombre, soit qu'ils fussent trop petits, l'usage exigeant qu'ils fussent très-légers sur un sol sablonneux, et pour des routes plutôt marquées que faites.

C'est alors que Kutusof, vaincu à Borodino, écrit

partout qu'il est vainqueur. Il trompe Moscou, Pétersbourg, et jusqu'aux commandans des autres armées russes. Alexandre communiqua cette erreur à ses alliés. On le vit, dans ses premiers transports de joie, courir aux autels, combler d'honneur et d'argent l'armée et la famille de ce chef, ordonner des fêtes, et enfin remercier le ciel et nommer Kutusof feld-maréchal pour cette défaite.

La plupart des Russes affirment que leur empereur fut grossièrement abusé par ce rapport infidèle. On cherche encore les motifs d'une telle audace, qui valut à Kutusof, d'abord des faveurs sans mesure, qu'on ne lui retira pas; puis, dit-on, des menaces terribles qui restèrent sans exécution.

Si l'on doit en croire plusieurs de ses compatriotes, qui peut-être furent ses ennemis, il paraît qu'il eut deux motifs: d'abord de ne point affaiblir, par une fâcheuse nouvelle, le peu de caractère qu'en Russie on supposait à tort, mais généralement, à Alexandre. Puis, comme il se hâta pour que sa dépêche arrivât le jour même de la fête de son souverain, on ajoute que son but fut de recueillir les récompenses dont ces sortes d'anniversaires sont l'occasion.

Mais à Moscou l'erreur fut courte. Le bruit de la chute de la moitié de son armée y retentit presque aussitôt, par cette singulière commotion des grands

coups de la fortune, qu'on a vus se faire ressentir presque au même instant à d'énormes distances. Toutefois les discours des chefs, les seuls qui osassent parler, restèrent toujours fiers et menaçans; beaucoup d'habitans y crurent et demeurèrent encore; mais chaque jour ils devinrent de plus en plus la proie d'une cruelle anxiété. On les voyait presque à-la-fois transportés de fureur, exaltés d'espoir, et abattus d'effroi.

Dans un de ces momens où, prosternés, soit aux pieds des autels, soit chez eux devant les images de leurs saints, ils n'avaient plus d'espérance que dans le ciel, tout-à-coup ces cris d'alégresse retentirent: on se précipite aussitôt sur les places et dans les rues pour en apprendre la cause. Le peuple y était en foule, ivre de joie, et ses regards attachés sur la croix de la principale église. Un vautour venait de s'embarrasser dans les chaînes qui la soutenaient, et il y demeurait suspendu. C'était un présage assuré pour ces hommes, dont une grande attente augmentait la superstition naturelle: ainsi leur Dieu allait saisir et leur livrer Napoléon.

Rostopschine s'emparait de tous ces mouvemens, qu'il excitait ou comprimait, suivant qu'ils lui étaient favorables ou contraires. Parmi les prisonniers ennemis, il faisait choisir les plus chétifs, pour les

montrer au peuple, qui s'enhardissait à la vue de leur faiblesse. Et cependant il vidait Moscou de fournitures de toute espèce, pour nourrir les vaincus et affamer les vainqueurs. Cette mesure lui fut facile; Moscou ne s'approvisionnant qu'au printems et en automne par les eaux, et en hiver par le traînage.

Il maintenait encore, avec un reste d'espoir, l'ordre si nécessaire, surtout dans une pareille fuite, quand les débris du désastre de Borodino se présentèrent. Ce long convoi de blessés, leurs gémissemens, leurs vêtemens et leur linge tout souillés d'un sang noir; leurs seigneurs, si puissans, frappés et renversés comme les autres; tout cela était un spectacle d'une nouveauté bien effrayante pour une ville depuis si long-tems éloignée des horreurs de la guerre. La police redoubla d'activité; mais la terreur qu'elle inspirait ne put lutter plus long-tems contre une plus grande terreur.

Alors Rostopschine s'adresse encore au peuple; il lui déclare „qu'il va défendre Moscou jusqu-à la dernière goutte de son sang; qu'on se battra dans les rues; que déjà les tribunaux sont fermés, mais qu'il n'importe: qu'on n'a pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat.“ Puis il ajoute que dans deux jours il donnera le signal. Il re-

commande qu'on s'arme bien de haches, et surtout de fourches à trois dents, le Français n'étant pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Quant aux blessés, il va, dit-il, faire dire une messe pour eux, et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Le lendemain il ajouta qu'il allait se joindre à Kutusof, afin de prendre les dernières mesures pour exterminer les ennemis. Après quoi, dit-il, nous renverrons au diable ces hôtes, nous leur ferons rendre l'ame, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides.“

En effet, Kutusof n'avait point désespéré du salut de sa patrie. Après s'être servi des milices, pendant le combat de Borodino, pour porter les munitions et relever les blessés, il venait d'en former le troisième rang de son armée. A Mojaïsk, sa bonne contenance lui avait fait gagner assez de tems pour mettre de l'ordre dans sa retraite, choisir ses blessés, abandonner ceux qui étaient incurables, et embarrasser l'armée ennemie. Plus loin, à Zelkowo, un échec avait arrêté la fougue de Murat. Enfin, le 13 septembre, Moscou vit les feux des bivouacs russes.

Là l'orgueil national, une position heureuse, les travaux qu'on y ajouta, tout fit croire que ce général s'était déterminé à sauver la capitale, ou à périr avec elle. Il hésitait cependant; et, soit politique ou pru-

dence, il finit par abandonner le gouverneur de Moscou à toute sa responsabilité.

L'armée russe, dans cette position de Fili, en avant de Moscou, comptait quatre-vingt-onze mille hommes, dont six mille Cosaks, soixante-cinq mille hommes de vieilles troupes, restes de cent vingt-un mille hommes présens à la Moskwa, et vingt mille recrues, armées, moitié de fusils, et moitié de piques.

L'armée française, forte de cent trente mille hommes la veille de la grande bataille, avait perdu environ quarante mille hommes à Borodino; restait quatre-vingt-dix mille hommes. Des régimens de marche et les divisions Laborde et Pino allaient la rejoindre: elle était donc encore forte de cent mille hommes en arrivant devant Moscou. Sa marche était appesantie par six cent sept canons, deux mille cinq cents voitures d'artillerie, et cinq mille voitures de bagages: elle n'avait plus de munitions que pour un jour de combat. Peut-être Kutusof calcula-t-il la disproportion de ses forces réelles avec les nôtres. Au reste on ne peut avancer ici que des conjectures, car il donna des motifs purement stratégiques à sa retraite.

Ce qui est certain, c'est que ce vieux général trompa le gouverneur jusqu'au dernier moment. „Il lui jurait encore sur ses cheveux blancs qu'il se ferait

tuer avec lui devant Moscou," quand soudain celui-ci apprend que dans la nuit, dans le camp, dans un conseil, l'abandon, sans combat, de cette capitale vient d'être décidé.

A cette nouvelle, Rostopschine furieux, mais inébranlable, se dévoue. Le tems pressait: on se hâte. On ne cherche plus à cacher à Moscou le sort qu'on lui destine; ce qui restait d'habitans n'en valait plus la peine: il fallait d'ailleurs les décider à fuir pour leur salut.

La nuit, des émissaires vont donc frapper à toutes les portes; ils annoncent l'incendie. Des fusées sont glissées dans toutes les ouvertures favorables, et surtout dans les boutiques couvertes de fer du quartier marchand. On enlève les pompes; la désolation monte à son comble, et chacun, suivant son caractère, se trouble ou se décide. La plupart se groupent sur les places; ils se pressent, ils se questionnent réciproquement, ils cherchent des conseils; beaucoup errent sans but, les uns tout effarés de terreur, les autres dans un état effrayant d'exaspération. Enfin l'armée, le dernier espoir de ce peuple, l'abandonne; elle commence à traverser la ville; et, dans sa retraite, elle entraîne avec elle les restes encore nombreux de cette population.

Elle sortit par la porte de Kolomna, entourée

d'une foule de femmes, d'enfans et de vieillards désespérés. Les champs en furent couverts: ils fuyaient dans toutes les directions, par tous les sentiers, à travers champs, sans vivres, et tout chargés de leurs effets, les premiers que, dans leur trouble, ils avaient trouvés sous leurs mains. On en vit qui, faute de chevaux, s'étaient attelés eux-mêmes à des chariots, traînant ainsi leurs enfans en bas âge, ou leur femme malade, ou leur père infirme; enfin, ce qu'ils avaient de plus précieux. Les bois leur servirent d'abri: ils vécurent de la pitié de leurs compatriotes.

Ce jour-là une scène effrayante termina ce triste drame. Ce dernier jour de Moscou venu, Rostopschine rassemble tout ce qu'il a pu retenir et armer. Les prisons s'ouvrent. Une foule sale et dégoûtante en sort tumultueusement. Ces malheureux se précipitent dans les rues avec une joie féroce. Deux hommes, Russe et Français, l'un accusé de trahison, l'autre d'imprudence politique, sont arrachés du milieu de cette horde; on les traîne devant Rostopschine. Celui-ci reproche au Russe sa trahison.

C'était le fils d'un marchand: il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte. Ce qui alarma, c'est qu'on découvrit qu'il était d'une secte d'illuminés allemands, qu'on nomme martinistes, association d'indépendans superstitieux. Son audace ne s'é-

tait pas démentie dans les fers. On crut un instant que l'esprit d'égalité avait pénétré en Russie. Toutefois il n'avoua pas de complices.

Dans ce dernier instant son père seul accourut. On s'attendait à le voir intercéder pour son fils; mais c'est sa mort qu'il demande. Le gouverneur lui accorda quelques instans pour lui parler encore et le bénir. „Moi, bénir un traître!" s'écrie le Russe furieux; et dans l'instant il se tourne vers son fils, et, d'une voix et d'un geste horribles, il le maudit.

Ce fut le signal de l'exécution. On abattit d'un coup de sabre mal assuré ce malheureux. Il tomba, mais seulement blessé, et peut-être l'arrivée des Français l'aurait-elle sauvé, si le peuple ne s'était pas aperçu qu'il vivait encore. Ces furieux forcèrent les barrières, se jetèrent sur lui, et le déchirèrent en lambeaux.

Cependant le Français demeurait glacé de terreur, quand Rostopschine, se tournant vers lui: „Pour toi," dit-il, „comme Français tu devais désirer l'arrivée des Français; sois donc libre, mais va dire aux tiens que la Russie n'a eu qu'un seul traître, et qu'il est puni." Alors s'adressant aux misérables qui l'environnent, il les appelle enfans de la Russie, et leur ordonne d'expier leurs fautes en servant leur

patrie. Enfin il sort le dernier de cette malheureuse ville, et rejoint l'armée russe.

Dès-lors la grande Moscou n'appartint plus ni aux Russes ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa; on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que le pillage, la dévastation, et l'incendie éclatassent partout à-la-fois.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ce jour-là même (le 14 septembre), Napoléon, enfin persuadé que Kutusof ne s'était pas jeté sur son flanc droit, rejoignit son avant-garde. Il monta à cheval à quelques lieues de Moscou. Il marchait lentement, avec précaution, faisant sonder devant lui les bois et les ravins, et gagner le sommet de toutes les hauteurs, pour découvrir l'armée ennemie. On s'attendait à une bataille; le terrain s'y prêtait; des ouvrages étaient ébauchés, mais tout avait été abandonné, et l'on n'éprouvait pas la plus légère résistance.

Enfin une dernière hauteur reste à dépasser; elle

touche à Moscou, qu'elle domine; c'est *le Mont du Sàlut*. Il s'appelle ainsi parceque, de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitans se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, ils s'arrêtent; ils crient: „Moscou! Moscou!“ Chacun alors presse sa marche; on accourt en désordre, et l'armée entière, battant des mains, répète avec transport: „Moscou! Moscou!“ comme les marins crient: „Terre! Terre!“ à la fin d'une longue et pénible navigation.

A la vue de cette ville dorée, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous où s'unissaient le luxe, les usages, et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes, saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière. Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvemens serait historique.

Sur cet immense et imposant théâtre, nous croyions marcher entourés des acclamations de tous les peuples; fiers d'élever notre siècle reconnaissant au-

dessus de tous les autres siècles, nous le voyions déjà grand de notre grandeur, et tout brillant de notre gloire.

A notre retour, déjà tant désiré, avec quelle considération presque respectueuse, avec quel enthousiasme allions-nous être reçus au milieu de nos femmes, de nos compatriotes, et même de nos pères! Nous serions, le reste de notre vie, des êtres à part, qu'ils ne verraient qu'avec étonnement, qu'ils n'écouteraient qu'avec une curieuse admiration! On accourrait sur notre passage; on recueillerait nos moindres paroles. Cette miraculeuse conquête nous environnait d'une auréole de gloire: désormais on croirait respirer autour de nous un air de prodige et de merveille.

Et quand ces pensées orgueilleuses faisaient place à des sentimens plus modérés, nous nous disions que c'était là le terme promis à nos travaux; qu'enfin nous allions nous arrêter, puisque nous ne pouvions plus être surpassés par nous-mêmes, après une expédition noble, et digne émule de celle d'Egypte, et rivale heureuse de toutes les grandes et glorieuses guerres de l'antiquité.

Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie: „J'étais de l'ar„mée de Moscou!"

Eh bien, mes compagnons, aujourd'hui même, au milieu de notre abaissement, et quoiqu'il date de cette ville funeste, cette pensée d'un noble orgueil n'est-elle pas assez puissante pour nous consoler encore, et relever fièrement nos têtes abattues par le malheur!

Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté: une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille, les maréchaux mécontens s'étaient éloignés de lui; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le 7 pour compléter sa victoire.

Mais chez Napoléon, les premiers mouvemens étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer long-tems à ses sensations. Son premier cri avait été: „La voilà donc enfin cette ville fameuse!" et le second fut: „Il était tems!"

Déjà ses yeux, fixés sur cette capitale, n'exprimaient plus que de l'impatience: en elle il croyait voir tout l'empire russe. Ces murs renfermaient tout

son espoir, la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle: aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes ses issues. Quand donc ses portes s'ouvriront-elles? quand en verra-t-il sortir cette députation qui lui soumettra ses richesses, sa population, son sénat, et la principale noblesse russe? Dès-lors cette entreprise, où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement et à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera sa grandeur; dès-lors sa victoire de la Moskwa, si incomplète, deviendra son plus beau fait d'armes. Ainsi tout ce qui pouvait tourner à sa perte tournerait à sa gloire; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde, ou le plus téméraire; enfin il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau.

Cependant l'inquiétude commençait à le saisir. Déjà, à sa gauche et à sa droite, il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie; devant lui, Murat atteignait, au milieu de ses éclaireurs, l'entrée des faubourgs, et pourtant aucune députation ne se présentait; seulement un officier de Miloradowitch était venu déclarer que ce général mettrait le feu à la ville, si l'on ne donnait pas à son arrière-garde le loisir de l'évacuer.

Napoléon accorda tout. Les premières troupes des

deux armées se mêlèrent quelques instans. Murat fut reconnu par les Cosaks: ceux-ci, familiers comme des nomades et expressifs comme des méridionaux, se pressent autour de lui; puis, par leurs gestes et leurs exclamations, ils exaltent sa bravoure, et l'enivrent de leur admiration. Le roi prit les montres de ses officiers, et les distribua à ces guerriers encore barbares. L'un d'eux l'appela son *hettman*.

Murat fut un moment tenté de croire que, dans ces officiers, il trouverait un nouveau Mazeppa, ou que lui-même le deviendrait; il pensa les avoir gagnés. Ce moment d'armistice, dans cette circonstance, entretint l'espoir de Napoléon, tant il avait besoin de se faire illusion. Il en fut amusé pendant deux heures.

Cependant le jour s'écoule, et Moscou reste morne, silencieuse, et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. „Moscou est déserte!"

A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne du Salut, et s'approche de la Moskwa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse. „Eh bien," lui

répond-il, „entrez donc, puisqu'ils le veulent!" Et il recommande la plus grande discipline; il espère encore. „Peut-être que ces habitans ne savent pas même se rendre; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux."

Mais alors les rapports se succèdent; tous s'accordent. Des Français, habitans de Moscou, se hasardent à sortir de l'asile qui, depuis quelques jours, les dérobe à la fureur du peuple: ils confirment la fatale nouvelle. L'empereur appelle Daru, et s'écrie: „Moscou déserte! quel évènement invraisemblable! il faut y pénétrer. Allez, et amenez-moi les boiards." Il croit que ces hommes, ou raidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers; et lui, jusque-là toujours prévenu par les soumissions des vaincus, il provoque leur confiance et va au-devant de leurs prières.

Comment en effet se persuader que tant de palais somptuex, de temples si brillans, et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs, comme ces simples hameaux qu'il venait de traverser? Cependant Daru vient d'échouer. Aucun Moscovite ne se présente; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité; ses trois cent mille habitans semblent frappés d'un immobile et muet enchantement: c'est le silence du désert!

Mais telle était la persistance de Napoléon, qu'il s'obstina et attendit encore. Enfin un officier, décidé à plaire, ou persuadé que tout ce que l'empereur voulait devait s'accomplir, entra dans la ville, s'empara de cinq à six vagabonds, les poussa devant son cheval jusqu'à l'empereur, et s'imagina avoir amené une députation. Dès la première réponse de ces misérables, Napoléon vit qu'il n'avait devant lui que de malheureux journaliers.

Alors seulement, il ne douta plus de l'évacuation entière de Moscou, et perdit tout l'espoir qu'il avait fondé sur elle. Il haussa les épaules, et avec cet air de mépris dont il accablait tout ce qui contrariait son désir, il s'écria: „Ah! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la prise de leur capitale!"

CHAPITRE CINQUIÈME.

Déjà, depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'étonnement à la

vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel. Ces guerriers écoutaient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts. Ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses. Aucun ne songeait à s'arrêter, ni à piller, soit prudence, soit que les grandes nations civilisées se respectent elles-mêmes dans les capitales ennemies, en présence de ces grands centres de civilisation.

Dans leur silence, ils observaient cette cité puissante, déjà si remarquable s'ils l'eussent rencontrée dans un pays riche et populeux, mais bien plus étonnante dans ces déserts. C'était comme une riche et brillante Oasis. Ils avaient d'abord été frappés du soudain aspect de tant de palais magnifiques. Mais ils remarquaient qu'ils étaient entremêlés de chaumières; spectacle qui annonçait le défaut de gradation entre les classes, et que le luxe n'était point né là, comme ailleurs, de l'industrie, mais qu'il la précédait, tandis que dans l'ordre naturel il n'en devait être que la suite plus ou moins nécessaire.

Là surtout régnait l'inégalité, ce malheur de toute société humaine, qui produit l'orgueil des uns, l'avilissement des autres, la corruption de tous. Et

pourtant un si généreux abandon prouvait que ce luxe excessif, mais encore tout d'emprunt, n'avait point amolli cette noblesse.

On s'avançait ainsi, tantôt agité de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Plusieurs citaient les souvenirs des grandes conquêtes que l'histoire nous a transmises; mais c'était pour s'enorgueillir et non pour prévoir; car on se trouvait trop haut et hors de toute comparaison: on avait laissé derrière soi tous les conquérans de l'antiquité. On était exalté par ce qu'il y a de mieux après la vertu, par la gloire. Puis venait la mélancolie; soit épuisement, suite de tant de sensations; soit effet d'un isolement produit par une élévation sans mesure, et du vague dans lequel nous errions sur cette sommité, d'où nous apercevions l'immensité, l'infini, où notre faiblesse se perdait: car plus on s'élève, plus l'horizon s'agrandit, et plus on s'aperçoit de son néant.

Tout-à-coup, au milieu de ces pensées qu'une marche lente favorisait, des coups de fusil éclatent: la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne; son centre est engagé dans une des plus longues rues de la ville; sa tête touche au Kremlin. Les portes de cette citadelle paraissent fermées. On entend de feroces rugissemens sortir de

son enceinte; quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coups de canon.

On pénétra, moitié de gré, moitié de force, au milieu de ces misérables. L'un d'eux se rua jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer; mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cherchant à l'étouffer, et comme il se sentit saisir les bras, il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscovites qui nous avaient attendus, et qu'on semblait nous avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Toutefois on s'aperçut qu'il n'y avait pas encore d'ensemble dans cette rage patriotique. Cinq cents recrues, oubliées sur la place du Kremlin, virent cette scène sans s'émouvoir. Dès la première sommation, elles se dispersèrent. Plus loin, on joignit un convoi de vivres, dont l'escorte jeta aussitôt ses armes. Plusieurs milliers de traîneurs et de déserteurs ennemis restèrent volontairement au pouvoir de l'avant-garde. Celle-ci laissa au corps qui la suivait le soin de les ramasser; ceux-là à d'autres, et ainsi de suite; de

sorte qu'ils restèrent libres au milieu de nous, jusqu'à ce que l'incendie et le pillage leur ayant marqué leur devoir, et les ayant tous ralliés dans une même haine, ils allèrent rejoindre Kutusof.

Murat, que le Kremlin n'avait arrêté que quelques instans, disperse cette foule qu'il méprise. Ardent, infatigable comme en Italie et en Égypte, après neuf cents lieues faites et soixante combats livrés pour atteindre Moscou, il traverse cette cité superbe sans daigner s'y arrêter, et, s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engage fièrement et sans hésiter sur le chemin de Voladimir et d'Asie.

Plusieurs milliers de Cosaks, avec quatre pièces de canon, se retiraient dans cette direction. Là cessait l'armistice. Aussitôt Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonna de la rompre à coups-de-carabine. Mais nos cavaliers croyaient la guerre finie, Moscou leur en paraissait le terme, et les avant-postes des deux empires répugnaient à renouveler les hostilités. Un nouvel ordre vint, une même hésitation y répondit. Enfin Murat, irrité commanda lui-même; et ces feux, dont il semblait menacer l'Asie, mais qui ne devaient plus s'arrêter qu'aux rives de la Seine, recommencèrent.

CHAPITRE SIXIÈME.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. „Surtout," lui dit-il, „point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitans de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles

sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ces palais, à-la-fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes encore renfermées dans le bazar semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: „Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!" il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois il se fait rendre compte des ressources que présente la ville; et dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital: il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise; il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des or-

dres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtimens du Kremlin. De là leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardens volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant: „C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus.“ Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'é-

vènemens et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de force et de sentiment indispensable pour son service, et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore; ils voient d'autres flammes s'élever précisement dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardens à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue, et de sommeil? ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire,

voulait un aussi grand sacrifice; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher?

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre, mais cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts et avec le plus de violence sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire; elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abyme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide de nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet des officiers arrivaient de toutes parts; tous s'accordaient: dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir

d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abymé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie: il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous

étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes!

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement il s'irrita, et voulut commander à cet élément: mais bientôt il fléchit, et s'arreta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartemens d'un pas rapide; ses gestes courts et véhémens décèlent un trouble cruel: il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incen-

die. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. „Quel effroyable spectacle! Ce sont eux-mêmes! Tant de palais! Quelle résolution extraordinaire! Quels hommes! Ce sont des Scythes!"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné: des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé; envahir à chaque minute les maisons environnantes; et,

le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène: ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri: „Le feu est au Kremlin!“ passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire: il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur;

on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tem-

pête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du petillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrassaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtemens.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumans d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fût le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowski.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence

que pour s'écrier: „Ceci nous présage de grands malheurs!"

L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou avait usé tous ses moyens de guerre. Moscou avait été le terme de ses projets, le but de toutes ses espérances, et Moscou s'évanouissait: quel parti va-t-il prendre? C'est alors surtout que ce génie si décisif fut forcé d'hésiter. Lui, qu'on vit en 1805, ordonner l'abandon subit et total d'une descente préparée à si grands fais, et décider, de Boulogne-sur-Mer, la surprise, l'anéantissement de l'armée autrichienne; enfin toutes les marches ds la campagne d'Ulm jusqu'à Munich, telles qu'elles furent exécutées; ce même homme qui, l'année d'après, dicta de Paris, avec la même infaillibilité, tous les mouvemens de son armée jusqu'à Berlin, le jour fixe de son entrée dans cette capitale, et la nomination du gouverneur qu'il lui destinait: c'est lui qui, à son tour étonné, reste incertain. Jamais il n'a communiqué ses plus audacieux projets à ses ministres les plus intimes que par l'ordre de les exécuter; et le voilà contraint de consulter, d'essayer les forces morales et physiques de ceux qui l'entourent.

Toutefois, c'est en conservant les mêmes formes. Il déclare donc qu'il va marcher sur Pétersbourg. Déjà cette conquête est tracée sur ses cartes, jusque

là si prophétiques : l'ordre même est donné aux différens corps de se tenir prêts. Mais sa décision n'est qu'apparente ; c'est comme une meilleure contenance qu'il cherche à se donner, ou une distraction à la douleur de voir se perdre Moscou : aussi Berthier, Bessières surtout, l'eurent-ils bientôt convaincu que le tems, les vivres, les routes, que tout lui manquait pour une si grande excursion.

En ce moment, il apprend que Kutusof, après avoir fui vers l'orient, a tourné subitement vers le midi, et qu'il s'est jeté entre Moscou et Kalougha. C'est un motif de plus contre l'expédition de Pétersbourg ; c'était une triple raison de marcher sur cette armée défaite, pour l'achever ; pour préserver son flanc droit et sa ligne d'opération ; pour s'emparer de Kalougha et de Toula, le grenier et l'arsenal de la Russie ; enfin, pour s'ouvrir une retraite sûre, courte, neuve et vierge vers Smolensk et la Lithuanie.

Quelqu'un proposa de retourner sur Wittgenstein et Vitepsk. Napoléon reste incertain entre tous ces projets. Celui de la conquête de Pétersbourg seul le flatte. Les autres ne lui paraissent que des voies de retraite, des aveux d'erreur ; et, soit fierté, soit politique qui ne veut pas s'être trompée, il les repousse.

D'ailleurs, où s'arrêterait-il dans une retraite? Il a tant compté sur une paix de Moscou, qu'il n'a point de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie. Kalougha ne le tente point. Pourquoi détruire encore de nouvelles provinces ; il vaut mieux les menacer, et laisser aux Russes quelque chose à perdre, pour les décider à une paix conservatrice. Peut-il marcher à une autre bataille, à de nouvelles conquêtes, sans découvrir une ligne d'opération toute semée de malades, de traîneurs, de blessés, et de convois de toute espèce? Moscou est le point de ralliement général; comment le changer? Quel autre nom attirerait?

Enfin, et surtout comment abandonner un espoir auquel il a fait tant de sacrifices, quand il sait que sa lettre à Alexandre vient de traverser les avant-postes russes, quand huit jours suffisent pour recevoir une réponse tant désirée; quand il faut ce tems pour rallier, refaire son armée, pour recueillir les restes de Moscou, dont l'incendie n'a que trop légitimé le pillage, et pour arracher ses soldats à cette grande curée.

Cependant à peine le tiers de cette armée et de cette capitale existe encore. Mais lui et le Kremlin sont restés debout; sa renommée est encore tout entière; et il se persuade que ces deux grands noms de Napoléon et de Moscou réunis suffiront pour tout

achever : il se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un bataillon de sa garde a malheureusement préservé.

CHAPITRE HUITIÈME.

Les camps qu'il traversa pour y arriver offraient un aspect singulier. C'étaient au milieu des champs, dans une fange épaisse et froide, de vastes feux entretenus par des meubles d'acajou, par des fenêtres et des portes dorées. Autour de ces feux, sur une litière de paille humide, qu'abritaient mal quelques planches, on voyait les soldats et leurs officiers, tout tachés de boue et noircis de fumée, assis dans des fauteuils, ou couchés sur des canapés de soie. A leurs pieds étaient étendus ou amoncelés les schalls de cachemire, les plus rares fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, et des plats d'argent dans lesquels ils n'avaient à manger qu'une pâte noire, cuite sous la cendre, et des chairs de cheval à demi grillées et sanglantes. Singulier assemblage d'abondance et de disette, de richesse et de saleté, de luxe et de misère !

Entre les camps et la ville, on rencontrait des nuées de soldats traînant leur butin, ou chassant devant eux, comme des bêtes de somme, des mougiks courbés sous le poids du pillage de leur capitale; car l'incendie montra près de vingt mille habitans, inaperçus jusque là dans cette immense cité. Quelques-uns des Moscovites, hommes ou femmes, paraissaient bien vêtus; c'étaient des marchands. On les vit se réfugier, avec les débris de leurs biens, auprès de nos feux. Ils vécurent pêle-mêle avec nos soldats, protégés par quelques-uns, et soufferts ou à peine remarqués par les autres.

Il en fut de même d'environ dix mille soldats ennemis. Pendant plusieurs jours, ils errèrent au milieu de nous, libres, et quelques-uns même encore armés. Nos soldats rencontraient ces vaincus sans animosité, sans songer à les faire prisonniers, soit qu'ils crussent la guerre finie, soit insouciance ou pitié, et que hors du combat, le Français se plaise à n'avoir plus d'ennemis. Ils les laissaient partager leurs feux; bien plus, ils les souffrirent pour compagnons de pillage. Lorsque le désordre fut moins grand, ou plutôt quand les chefs eurent organisé cette maraude comme un fourrage régulier, alors ce grand nombre de traîneurs russes fut remarqué. On ordonna de les saisir, mais déjà sept à huit mille s'étaient échappés. Nous eûmes bientôt à les combattre.

En entrant dans la ville, l'empereur fut frappé d'un spectacle encore plus étrange; il ne retrouvait de la grande Moscou que quelques maisons éparses, restées debout au milieu des ruines. L'odeur qu'exhalait ce colosse abattu, brûlé et calciné, était importune. Des monceaux de cendres, et, de distance en distance, des pans de muraille ou des piliers à demi écroulés, marquaient seuls la trace des rues.

Les faubourgs étaient semés d'hommes et de femmes russes, couverts de vêtemens presque brûlés. Ils erraient comme des spectres dans ces décombres; accroupis dans les jardins, les uns grattaient la terre pour en arracher quelques légumes, d'autres disputaient aux corbeaux des restes d'animaux morts que l'armée avait abandonnés. Plus loin, on en aperçut qui se précipitaient dans la Moskwa: c'était pour en retirer des grains que Rostopschine y avait fait jeter, et qu'ils dévoraient sans préparation, tout aigris et gâtés qu'ils étaient déjà.

Cependant, la vue du butin, dans ceux des camps où tout manquait encore, avait enflammé les soldats que leur service ou des officiers plus sévères retenaient au drapeau. Ils murmuraient. „Pourquoi les retenir; pourquoi les laisser périr de faim et de misère, quand tout était à leur portée? Devait-on

laisser à ces feux ennemis ce qu'on pouvait leur arracher ? D'où vient ce respect pour l'incendie ?" Et ils ajoutaient : „que les habitans de Moscou l'ayant non seulement abandonnée, mais encore ayant voulu tout y détruire, tout ce qu'on pourrait en sauver serait légitimement acquis; qu'il en était des restes de cette cité comme de ces débris d'armes de vaincus qui appartiennent de droit aux vainqueurs, les Moscovites s'étant servis de leur capitale comme d'une grande machine de guerre pour nous anéantir."

C'étaient les plus probes et les plus disciplinés qui parlaient ainsi, et l'on n'avait rien à leur répondre. Cependant un scrupule exagéré empêchant d'abord d'ordonner le pillage, on le permit sans le régler: alors, poussés par les besoins les plus impérieux, tous se précipitent, soldats d'élite, officiers même. Les chefs sont obligés de fermer les yeux; il ne reste aux aigles et aux faisceaux que les gardes indispensables.

L'empereur voit son armée entière dispersée dans la ville. Sa marche est embarrassée par une longue file de maraudeurs qui vont au butin ou qui en reviennent, par des rassemblemens tumultueux de soldats groupés autour des soupiraux des caves et devant les portes des palais, des boutiques et des

églises, que le feu est près d'atteindre, et qu'ils cherchent à enfoncer.

Ses pas sont arrêtés par des débris de meubles de toute espèce qu'on a jetés par les fenêtres pour les soustraire à l'incendie; enfin par un riche pillage, que le caprice a fait abandonner pour un autre butin: car voilà les soldats; ils recommencent sans cesse leur fortune, prenant tout sans distinction, se chargeant outre mesure, comme s'ils pouvaient tout emporter; puis, au bout de quelques pas, forcés par la fatigue de jeter successivement la plus grande partie de leur fardeau.

Les routes en sont obstruées; les places comme les camps sont devenus des marchés où chacun vient échanger le superflu contre le nécessaire. Là, les objets les plus rares, inappréciés par leurs possesseurs, sont vendus à vil prix; d'autres, d'une apparence trompeuse, sont acquis bien au-delà de leur valeur. L'or, plus portatif, s'achète à une perte immense, pour de l'argent que les havresacs n'auraient pas pu contenir. Par tout des soldats assis sur des ballots de marchandises, sur des amas de sucre et de café, au milieu des vins et des liqueurs les plus exquises, qu'ils voudraient échanger contre un morceau de pain. Plusieurs, dans une ivresse qu'augmente l'inanition, sont tombés près des flammes, qui les atteignent et les tuent.

Néanmoins la plupart des maisons et des palais qui avaient échappé au feu servirent d'abri aux chefs et tout ce qu'elles contenaient fut respecté. Tous voyaient avec douleur cette grande destruction, et le pillage qui en était la suite nécessaire. On a reproché à quelques-uns de nos hommes d'élite de s'être trop plu à recueillir ce qu'ils purent dérober aux flammes; mais il y en eut si peu, qu'ils furent cités. La guerre, dans ces hommes ardens, était une passion qui en supposait d'autres. Ce n'était point cupidité, car ils n'amassaient point; ils usaient de ce qu'ils rencontraient, prenant pour donner, prodiguant tout, et croyant qu'ils avaient tout payé par le danger.

Au reste, dans cette circonstance, il n'y eut guère de distinction à établir, si ce n'est dans le motif: les uns prirent à regret, quelques autres avec joie, tous par nécessité. Au milieu de richesses qui n'appartenaient plus à personne, prêtes d'être consumées, et se perdant au milieu des cendres, on se trouva placé dans une position toute nouvelle, où le bien et le mal étaient confondus, et pour laquelle il n'y avait point de règle tracée. Les plus délicats par leurs sentimens, ou parcequ'ils étaient les plus riches, achetèrent aux soldats les vivres et les vêtemens qui leur manquaient: d'autres envoyèrent pour eux à la ma-

raude; les plus nécessiteux furent obligés de se pourvoir de leurs propres mains.

Quant aux soldats, plusieurs s'étant embarrassés des fruits de leur pillage, devinrent moins lestes, moins insoucians; dans le danger ils calculèrent, et pour sauver leur butin, ils firent ce qu'ils auraient dédaigné de faire pour sauver eux-mêmes.

Ce fut au travers de ce bouleversement que Napoléon rentra dans Moscou. Il l'abandonna à ce pillage, espérant que son armée répandue sur ces ruines, ne les fouillerait pas infructueusement. Mais quand il sut que le désordre s'accroissait; que la vieille garde elle-même était entraînée; que les paysans russes, enfin attirés avec leurs provisions, et qu'il faisait payer généreusement afin d'en attirer d'autres, étaient dépouillés de ces vivres, qu'ils nous apportaient, par nos soldats affamés; quand il apprit que les différens corps, en proie à tous les besoins, étaient prêts à se disputer violemment les restes de Moscou; qu'enfin toutes les ressources encore existantes se perdaient par ce pillage irrégulier; alors il donna des ordres sévères, il consigna sa garde. Les églises où nos cavaliers s'étaient abrités furent rendues au culte grec. La maraude fut ordonnée dans les corps par tour de rôle, comme un autre service, et l'on s'occupa enfin de ramasser les traîneurs russes.

Mais il était trop tard. Ces militaires avaient fui; les paysans effarouchés ne revenaient plus: beaucoup de vivres étaient gaspillés. L'armée française est tombée quelquefois dans cette faute; mais ici l'incendie l'excuse: il fallut se précipiter pour devancer la flamme. Il est encore assez remarquable qu'au premier commandement tout soit rentré dans l'ordre.

Quelques écrivains, et des Français mêmes, ont fouillé ces décombres pour y trouver les traces de quelques excès qui purent y être commis. Il y en eut peu. La plupart des nôtres se montrèrent généreux pour le petit nombre d'habitans et le grand nombre d'ennemis qu'ils rencontrèrent. Mais qu'il y ait eu, dans les premiers momens, quelque emportement dans le pillage, cela doit-il étonner d'une armée exaspérée par de si grands besoins, si souffrante, et composée de tant de nations?

Depuis, comme il arrive toujours, l'infortune ayant écrasé ces guerriers, des reproches s'élevèrent. Eh! qui ne sait que de pareils désordres ont toujours été le mauvais côté des grandes guerres, la partie honteuse de la gloire; que la renommée des conquérans porte son ombre comme toutes les choses de ce monde! Existe-t-il un être, si petit qu'il soit, que le soleil, dans son immensité, puisse éclairer à-la fois

de tous côtés? C'est donc une loi de la nature, que les grands corps aient de grandes ombres.

Au reste, on s'est trop étonné des vertus comme des vices de cette armée. C'étaient les vertus d'alors, les vices du tems, et par cela même les unes furent moins louables, et les autres moins blâmables, en ce qu'ils étaient, pour ainsi dire, commandés par l'exemple et les circonstances. C'est ainsi que tout est relatif; ce qui n'exclut pas la fixité de principes, le mieux ou le bien absolu, comme point de départ et comme but. Mais il s'agit ici du jugement qu'on a porté de cette armée et de son chef, ce qu'on n'a pu bien faire qu'en se mettant à leur place: or, comme cette position était très-élevée, très-extraordinaire, fort compliquée, peu d'esprits y peuvent atteindre, en embrasser l'ensemble, et en apprécier tous les résultats nécessaires.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Cependant Kutusof, en abandonnant Moscou, avait attiré Murat vers Kolomna, jusqu'au point où la Moskwa en coupe la route. Ce fut là qu'à la faveur de la nuit il tourna subitement vers le sud,

Pour s'aller jeter, par Podol, entre Moscou et Kalougha. Cette marche nocturne des Russes autour de Moscou, dont un vent violent leur portait les cendres et les flammes, fut sombre et religieuse. Il s'avancèrent à la lueur sinistre de l'incendie qui dévorait le centre de leur commerce, le sanctuaire de leur religion, le berceau de leur empire! Tous, pénétrés d'horreur et d'indignation, gardaient un morne silence que troublait seul le bruit monotone et sourd de leurs pas, le bruissement des flammes, et les sifflemens de la tempête. Souvent la lugubre clarté était interrompue par des éclats livides et subits. Alors on voyait la figure de ces guerriers contractée par une douleur sauvage, et le feu de leurs regards sombres et menaçans répondre à ces feux qu'ils croyaient notre ouvrage: il décelait déjà cette vengeance féroce qui fermentait dans leurs cœurs, qui se répandit dans tout l'empire, et dont tant de Français furent victimes.

En ce moment solennel on vit Kutusof annoncer d'un ton noble et ferme à son souverain la perte de sa capitale. Il lui déclare „que, pour conserver les provinces nourricières du sud et sa communication avec Tormasof et Tchitchakof, il vient d'être forcé d'abandonner Moscou, mais vide de ce peuple qui en est la vie; que partout le peuple est l'ame d'un

empire; que là où est le peuple russe, là est Moscou et tout l'empire de Russie."

Alors, pourtant il semble ployer sous sa douleur. Il convient „que cette blessure sera profonde et ineffaçable;" mais bientôt se relevant, il dit „que Moscou perdue n'est qu'une ville de moins dans un empire, et le sacrifice d'une partie pour le salut de tous. Il se montre sur le flanc de la longue ligne d'opération de l'ennemi, le tenant comme bloqué par ses détachemens: là il va surveiller ses mouvemens, couvrir les ressources de l'empire, recompléter son armée;" et déjà (le 16 septembre) il annonce que „Napoléon sera forcé d'abandonner sa funeste conquête."

On dit qu'à cette nouvelle Alexandre demeura consterné. Napoléon espérait dans la faiblesse de son rival, en même tems que les Russes en craignaient l'effet. Le czar démentit cet espoir et cette crainte. Dans ses discours, on le voit grand comme son malheur; il s'adresse à ses peuples. „Point d'abattement pusillanime," s'écrie-t-il; „jurons de redoubler de courage et de persévérance. L'ennemi est dans Moscou déserte, comme dans un tombeau, sans moyens de domination ni même d'existence. Entré en Russie avec trois cent mille hommes de tout pays, sans union, sans lien national ni religieux, la

moitié en est détruite par le fer, la faim et la désertion; il n'a dans Moscou que des débris; il est au centre de la Russie, et pas un seul Russe n'est à ses pieds.

„Cependant nos forces s'accroissent et l'entourent. Il est au sein d'une population puissante, environné d'armées qui l'arrêtent et l'attendent. Bientôt, pour échapper à la famine, il lui faudra fuir à travers les rangs serrés de nos soldats intrépides. Reculerons-nous donc, quand l'Europe nous encourage de ses regards; Servons-lui d'exemple, et saluons la main qui nous choisit pour être la première des nations dans la cause de la vertu et de la liberté.“ Il terminait par une invocation au Tout-Puissant.

Les Russes parlent diversement de leur général et de leur empereur. Pour nous, comme ennemis, nous ne pouvons juger nos ennemis que par les faits. Or telles furent leurs paroles, et leurs actions y répondirent. Compagnons, rendons-leur justice! Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs. Depuis ils n'ont rien réclamé, même au milieu de la capitale ennemie qu'ils ont préservée. Leur renommée en est restée grande et pure. Ils ont connu la vraie gloire; et quand une civilisation plus avancée aura pénétré dans tous leurs rangs, ce grand

peuple aura son grand siècle et tiendra à son tour ce sceptre de gloire, qu'il semble que les nations de la terre doivent se céder successivement.

Cette marche tortueuse que fit Kutusof, par indécision ou par ruse, lui réussit. Murat perdit sa trace pendant trois jours. Le Russe en profita pour étudier son terrain et s'y retrancher. Son avant-garde allait atteindre Voronowo, l'une des plus belles possessions du comte Rostopschine, lorsque ce gouverneur prit les devants. Les Russes crurent que ce seigneur voulait revoir pour la dernière fois ses foyers, quand tout-à-coup l'édifice disparut à leurs yeux dans des tourbillons de fumée.

Ils se pressent pour éteindre cet incendie, mais c'est Rostopschine lui-même qui les repousse. Ils l'aperçoivent, au milieu des flammes qu'il attise, sourire à l'écroulement de cette superbe demeure, puis, d'une main ferme, tracer ces mots que les Français, en frissonnant de surprise, lurent sur la porte de fer d'une église restée debout : „J'ai embelli pendant huit ans cette campagne, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille; les habitans de cette terre, au nombre de dix-sept cent vingt, la quittent à votre approche, et moi je mets le feu à ma maison, pour qu'elle ne soit pas souillée par votre présence. Français, je vous ai abandonné

mes deux maisons de Moscou, avec un mobilier d'un demi-million de roubles. Ici vous ne trouverez que des cendres."

Ce fut près de là que Murat joignit Kutusof. Il y eut le 29 septembre un vif engagement de cavalerie vers Czerikowo. Il tournait mal pour notre cavalerie, quand Poniatowski, réduit à trois mille Polonais, accourut. Ce prince, secondé par les généraux Pazkowchi et Kniaziewicz, accepta audacieusement le combat contre vingt mille Russes. Ses habiles dispositions, et la valeur polonaise arrêtèrent Miloradowitch pendant plusieurs heures. Un généreux trait de dévouement du prince polonais déconcerta le dernier et le plus grand effort du général russe. L'occasion fut si pressante que Poniatowski à la tête de quarante cavaliers seulement, et désarmé par un accident imprévu, chargea la colonne d'attaque ennemie à coups de fouet, mais si impétueusement, qu'il l'étonna, l'ébranla, la rompit, et obtint enfin une victoire que la nuit vint lui conserver.

Un autre engagement eut encore lieu le 4 octobre vers Winkowo; mais là Miloradowitch, serré de trop près, se retourna avec fureur, et revint avec douze mille chevaux sur Sébastiani. Il le mit dans un tel danger, que Murat dicta au milieu du feu la demande d'une suspension d'armes, en annonçant à

Kutusof un parlementaire. C'était Lauriston qu'il attendait. Mais comme dans cet instant l'arrivée de Poniatowski nous rendit quelque supériorité, le roi ne fit point usage de la lettre que Borelli venait d'écrire; il combattit jusqu'à la fin du jour, et repoussa Miloradowitch.

Cependant l'incendie, commencé dans la nuit du 14 au 15 septembre, suspendu par nos efforts dans la journée du 15, ranimé dès la nuit suivante, et dans sa plus grande violence les 16, 17 et 18, s'était ralenti le 19. Il avait cessé le 20. Ce jour-là même Napoléon, que les flammes avaient chassé du Kremlin, rentra dans le palais des czars. Il y appelle les regards de l'Europe; il y attend ses convois, ses renforts, ses traîneurs; sûr que tous les siens seront ralliés par sa victoire, par l'appât de ce riche butin, par l'étonnant spectacle de Moscou prisonnière, et par lui sursout, dont la gloire, du haut de ce grand débris, brillait et attirait encore comme un fanal sur un écueil.

Deux fois pourtant, le 22 et le 28 septembre, des lettres de Murat furent près d'arracher Napoléon de ce funeste séjour. Elles annonçaient une bataille; mais deux fois les ordres de mouvement, déjà écrits, furent brûlés. Il semblait que, pour notre empereur, la guerre fût finie, et qu'il n'attendît plus qu'une ré-

Un théâtre se forme au milieu des ruines. Les premiers acteurs de Paris sont, dit-on, mandés. Un chanteur italien vient s'efforcer de rappeler au Kremlin les soirées des Tuileries. Par-là Napoléon prétend abuser un gouvernement que l'habitude de régner sur l'erreur et l'ignorance de ses peuples a fait de longue main à toutes ces déceptions.

Lui-même sent l'insuffisance de ces moyens, et pourtant septembre n'est déjà plus, octobre commence! Alexandre a dédaigné de répondre! c'est un affront! il s'irrite. Le 3 octobre, après une nuit d'inquiétude et de colère, il appelle ses maréchaux. Dès qu'il les aperçoit: „Entrez," s'écrie-t-il, „écoutez le nouveau plan que je viens de concevoir; prince Eugène, lisez. (Ils écoutent.) Il faut brûler les restes de Moscou; marcher par Twer sur Pétersbourg, où Macdonald viendra les joindre! Murat et Davout feront l'arrière-garde!" Et l'empereur, tout animé, fixe ses yeux étincelans sur ses généraux, dont la figure froide et silencieuse n'exprime que l'étonnement.

Alors, s'exaltant pour exalter: „Eh quoi! c'est vous," ajoute-t-il, „que cette pensée n'enflamme point! Jamais un plus grand fait de guerre aurait-il existé? Désormais cette conquête est seule digne de nous. De quelle gloire nous serons comblés, et que dira

le monde entier, quand il apprendra qu'en trois mois nous avons conquis les deux grandes capitales du nord!"

Mais Davout, comme Daru, lui oppose „la saison, la disette, une route stérile, déserte, factice, celle de Twer à Pétersbourg, qui s'élève sur cent lieues de marais, et qu'en un jour trois cents paysans peuvent rendre impraticable. Pourquoi s'enfoncer de plus en plus dans le nord, aller encore au-devant de l'hiver, le provoquer, le braver? on en était déjà trop près; et que deviendraient six mille blessés encore dans Moscou? on allait donc les livrer à Kutusof! Celui-ci talonnerait l'armée! Il faudrait à-la-fois attaquer et se défendre, et marcher comme en fuyant, à une conquête!"

Ces chefs ont assuré qu'alors ils proposèrent différens projets; soin bien inutile avec un prince dont le génie devançait toutes les autres imaginations, et que leurs objections n'auraient point arrêté, s'il eût été décidé à marcher sur Pétersbourg. Mais cette idée n'était en lui qu'une saillie de colère, une inspiration du désespoir de se voir obligé, à la face de l'Europe, de céder, d'abandonner une conquête, et de reculer.

C'était surtout une menace pour effrayer les siens, comme les ennemis, et pour amener et appuyer une

négociation qu'entamerait Caulaincourt. Ce grand officier avait plu à Alexandre: il était le seul, entre tous les grands de la cour de Napoléon, qui eût pris quelque ascendant sur son rival; mais, depuis plusieurs mois, Napoléon le repoussait de son intimité, n'ayant pu lui faire approuver son expédition.

Ce fut pourtant à lui-même qu'en ce jour il fut forcé de recourir et de montrer son anxiété. Il l'appelle, mais, seul avec lui, il hésite. Il marche longtems tout agité, et l'entraîne sur ses pas, sans que sa fierté puisse se décider à rompre un si pénible silence: elle va céder enfin, mais en menaçant. Il priera qu'on lui demande la paix, comme s'il daignait l'accorder.

Après quelques mots à peine articulés, „il va," dit-il, „marcher sur Pétersbourg. Il sait que la destruction de cette ville affligera sans doute son grand-écuyer; alors la Russie se soulèvera contre l'empereur Alexandre, il y aura une conjuration contre ce monarque; on l'assassinera, ce sera un grand malheur. Ce prince, qu'il estime, il le regrettera, tant pour lui que pour la France. Son caractère," ajoute-t-il, „convient à nos intérêts; aucun autre prince ne pourrait le remplacer avantageusement pour nous. Il pense donc, pour prévenir cette catastrophe, à lui envoyer Caulaincourt."

Mais le duc de Vicence, plus capable d'opiniâtreté que de flatterie, ne changea point de langage; il soutint „que cette ouverture serait inutile; que tant que le sol russe ne serait pas entièrement évacué, Alexandre n'écouterait aucune proposition; que la Russie sentait, à cette époque de l'année, tout son avantage; que, bien plus, cette démarche serait nuisible, en ce qu'elle montrerait le besoin que Napoléon avait de la paix, et découvrirait tout l'embarras de notre position."

Il ajouta que, „plus le choix du négociateur serait marquant, plus il marquerait d'inquiétude; qu'ainsi lui, plus que tout autre, échouerait, et d'autant plus qu'il partirait avec cette certitude." L'empereur rompit brusquement cet entretien par ces mots: „Eh bien, j'enverrai Lauriston."

Celui-ci assure qu'il ajouta de nouvelles objections aux précédentes, et que, provoqué par l'empereur, il ouvrit l'avis de commencer, dès le jour même, la retraite, en se dirigeant par Kalougha. Napoléon irrité lui répliqua avec amertume „qu'il aimait les plans simples, les routes les moins détournées, les grandes routes, celle par laquelle il était venu, mais qu'il ne voulait la reprendre qu'avec la paix." Puis, lui montrant, comme au duc de Vicence, la lettre qu'il venait d'écrire à Alexandre, il lui ordonna

d'aller obtenir de Kutusof un sauf-conduit pour Pétersbourg. Les dernières paroles de l'empereur à Lauriston furent: „Je veux la paix, il me faut la paix, je la veux absolument; sauvez seulement l'honneur!"

CHAPITRE DIXIÈME.

Ce général part, et arrive aux avant-postes le 5 octobre. La guerre est aussitôt suspendue, l'entrevue accordée; mais Volkonsky, aide de-camp d'Alexandre, et Béningsen, s'y trouvèrent sans Kutusof. Wilson assure que les généraux et les officiers russes, soupçonnant leur chef et l'accusant de faiblesse, avaient crié à la trahison, et que celui-ci n'avait point osé sortir de son camp.

Les instructions de Lauriston portaient qu'il ne devait s'adresser qu'à Kutusof. Il rejeta donc avec hauteur toute communication intermédiaire, et saisissant, a-t-il dit, cette occasion de rompre une négociation qu'il désapprouvait, il se retira malgré les instances de Volkonsky, et voulut repartir pour Moscou. Alors, sans doute, Napoléon irrité se serait précipité sur Kutusof, aurait renversé et détruit son

armée encore tout incomplète, et en eût arraché la paix. Dans le cas d'un succès moins décisif, du moins aurait-il pu se retirer sans désastre sur ses renforts.

Malheureusement Béningsen se hâta de demander un entretien à Murat. Lauriston attendit. Le chef d'état-major russe, plus habile à négocier qu'à combattre, s'efforça d'enchanter ce roi nouveau par des formes respectueuses; de le séduire par des éloges; de le tromper par de douces paroles, qui ne respiraient que la fatigue de la guerre et l'espoir de la paix; et Murat enfin, las des batailles, inquiet de leur résultat, et regrettant, dit-on, son trône, depuis qu'il n'en espérait plus un meilleur, se laissa enchanter, séduire et tromper.

Béningsen avait à-la-fois persuadé son chef et celui de notre avant-garde, il s'empressa d'envoyer chercher Lauriston et de le faire conduire dans le camp des Russes, où Kutusof l'attendait à minuit. L'entrevue commença mal. Konownitzin et Volkonsky voulaient en rester les témoins. Cela choqua le général français; il exigea qu'ils se retirassent. On le satisfit.

Dès que Lauriston fut seul avec Kutusof, il lui exposa ses motifs et son but, et lui demanda le passage pour Pétersbourg. Le général russe répondit

que cette demande dépassait ses pouvoirs: mais aussitôt il proposa de charger Volkonsky de la lettre de Napoléon pour Alexandre, et offrit un armistice jusqu'au retour de cet aide-de-camp. Il accompagna ces paroles de protestations pacifiques, qu'ensuite répétèrent tous ses généraux.

A les entendre, „tous gémissaient de cette continuité de combats. Et pour quel motif? Leurs peuples, comme leurs empereurs, devaient s'estimer, s'aimer, et être alliés l'un de l'autre. Ils formaient des vœux ardens pour qu'une prompte paix arrivât de Pétersbourg. Jamais Volkonsky ne se hâterait assez." Et ils s'empressaient autour de Lauriston, l'attirant à part, lui prenant les mains, et lui prodiguant ces manières caressantes qu'ils tiennent de l'Asie.

Ce qui fut bientôt prouvé, c'est qu'ils s'étaient surtout entendus pour tromper Murat et son empereur. Ils y réussirent. Ces détails transportèrent de joie Napoléon. Crédule par espoir, par désespoir peut-être, il s'enivre quelques instans de cette apparence; et, pressé d'échapper au sentiment intérieur qui l'oppresse, il semble vouloir s'étourdir en s'abandonnant à une joie expansive. Il appelle tous ses généraux, il triomphe en leur annonçant une paix toute prochaine! „Quinze jours d'attente suffiront!

Lui seul a connu les Russes! A la réception de sa lettre, on verra Pétersbourg faire des feux de joie "

Toutefois, l'armistice proposé par Kutusof lui déplut, il ordonna à Murat de le rompre sur-le-champ; mais il n'en fut pas moins observé, et l'on en ignore la cause.

Cet armistice était singulier. Pour le rompre, il suffisait de se prévenir réciproquement trois heures d'avance. Il n'existait que pour le front des deux camps, et non pour leurs flancs. Ce fut ainsi du moins que les Russes l'interprétèrent. On ne pouvait amener un convoi, ni faire un fourrage sans combattre; de sorte que la guerre continuait partout, excepté où elle pouvait nous être favorable.

Pendant les premiers jours qui suivirent, Murat se complut à se montrer aux avant-postes ennemis. Là il jouissait des regards que sa bonne mine, sa réputation de bravoure et son rang attiraient sur lui. Les chefs russes n'eurent garde de le dégoûter; ils le comblèrent de toutes les marques de déférence propres à entretenir son illusion. Il pouvait ordonner à leurs vedettes comme aux Français. Si quelque partie du terrain qu'ils occupaient lui convenait, ils s'empressaient de la lui céder.

Des chefs cosaks allèrent jusqu'à feindre l'enthou-

siasme, et à dire qu'ils ne reconnaissaient plus pour empereur que celui qui régnait à Moscou. Murat crut un instant qu'ils ne se battraient plus contre lui. Il alla plus loin. On entendit Napoléon s'écrier, en lisant les lettres: „Murat, roi des Cosaks! quelle folie!“ Toutes les idées possibles venaient à des hommes à qui tout était arrivé.

Quant à l'empereur, qu'on ne trompait guère, il n'eut que quelques instans d'une joie factice. Il se plaignit bientôt „de ce qu'une guerre irritante de partisans voltigeait autour de lui; qu'au milieu de toutes ces démonstrations pacifiques, il senta ɫ des bandes de Cosaks rôder sur ses flancs et derrière lui. Cent cinquante dragons de sa vieille garde ne venaient-ils pas d'être rencontrés, assaillis, écrasés par une foule de ces barbares! Et c'était deux jours après l'armistice, sur la route de Mojaïsk, sur sa ligne d'opération, celle par laquelle l'armée communiquait avec ses magasins, ses renforts, ses dépôts, et lui avec l'Europe.“

En effet, sur cette même route, deux convois considérables venaient encore de tomber au pouvoir de l'ennemi; l'un, par la négligence de son chef, qui se tua de désespoir; l'autre, par la lâcheté d'un officier, qu'on allait punir, quand la retraite commença. La perte de l'armée fit son salut.

Chaque matin il fallait que nos soldats, et surtout que nos cavaliers allassent au loin chercher la nourriture du soir et du lendemain. Et comme les environs de Moscou et de Winkowo se dégarnissaient de plus en plus, on s'écartait tous les jours davantage. Les hommes et les chevaux revenaient épuisés: ceux toutefois qui revenaient; car chaque mesure de seigle, chaque trousse de fourrage, nous étaient disputées. Il fallait les arracher à l'ennemi. C'étaient des surprises, des combats, des pertes continuelles. Les paysans s'en mêlaient. Ils punirent de mort ceux d'entre eux que l'appât du gain avait attirés dans nos camps avec quelques vivres. D'autres mettaient le feu à leurs propres villages, pour en chasser nos fourrageurs, et les livrer aux Cosaks, qu'ils avaient d'abord appelés, et qui nous y tenaient assiégés.

Ce furent encore des paysans qui prirent Véréia, ville voisine de Moscou. Un de leurs prêtres conçut, dit-on, le projet de ce coup de main, et l'exécuta. Il arma des habitans, obtint quelques troupes de Kutusof, puis, le 10 octobre, avant le jour, il fit donner, d'une part, le signal d'une fausse attaque, quand, de l'autre, lui-même se précipitait sur nos palissades. Il les détruisit, pénétra dans la ville, et en fit égorger toute la garnison.

Ainsi la guerre était partout, devant, sur nos

flancs, derrière nous; l'armée s'affaiblissait; l'ennemi devenait chaque jour plus entreprenant. Il en allait être de cette conquête comme de tant d'autres qui se font en masse, et se perdent en détail.

Murat lui-même s'inquiète enfin. Il a vu dans ces affaires journalières se fondre la moitié du reste de sa cavalerie. Aux avant-postes, dans leurs rencontres avec les nôtres, les officiers russes, soit fatigue, vanité, ou franchise militaire poussée jusqu'à l'indiscrétion, se sont récriés sur les malheurs qui nous menacent. Ils nous montrent „ces chevaux d'un aspect encore sauvage, à peine domptés, et dont la longue crinière balayait la poussière de la plaine. Cela ne nous disait-il pas qu'une nombreuse cavalerie leur arrivait de toutes parts, quand la nôtre se perdait. Le bruit continuel de décharge d'armes à feu, dans l'intérieur de leur ligne, ne nous annonçait-il pas qu'une multitude de recrues s'y exerçaient à la faveur de l'armistice.*

Et réellement, malgré les longs trajets qu'elles eurent à faire, toutes rejoignirent. On n'eut point besoin, comme dans les autres années, d'attendre, pour les appeler, que les grandes neiges, obstruant tous les chemins, hors la grande route, eussent rendu leur désertion impossible. Aucun ne manquait à l'appel national; la Russie entière se levait; les mères

avaient, dit-on, pleuré de joie en apprenant que leurs fils étaient devenus miliciens: elles couraient leur annoncer cette glorieuse nouvelle, et les ramenaient elles-mêmes, pour les voir marqués du signe des croisés, et les entendre crier: *Dieu le veut.*

Ces Russes ajoutèrent „qu'ils s'étonnaient surtout de notre sécurité à l'approche de leur puissant hiver; c'était leur allié naturel et le plus terrible; ils l'attendaient de moment en moment; ils nous plaignaient, ils nous pressaient de fuir. Dans quinze jours, s'écriaient-ils, vos ongles tomberont, vos armes s'échapperont de vos mains engourdies et à demi mortes.“

On remarqua aussi les paroles de quelques chefs cosaks. Ceux-là demandaient aux nôtres „s'ils n'avaient point chez eux assez de blé, assez d'air, assez de tombeaux, enfin assez de place pour vivre et mourir. Pourquoi allaient-ils donc prodiguer leur vie si loin de leurs foyers, et engraisser de leur sang un sol étranger? Ils ajoutaient que c'était un larcin fait à son pays; que, vif, on se devait à sa culture, à sa défense, à son embellissement; que, mort, on lui devait son corps qu'on tenait de lui, qu'il avait nourri, et dont à son tour on devait le nourrir.“

L'empereur n'ignorait point ces avertissemens,

mais il les repoussait, ne voulant pas se laisser ébranler. L'inquiétude dont il était ressaisi se décelait par des ordres de colère. Ce fut alors qu'il fit dépouiller les églises du Kremlin de tout ce qui pouvait servir de trophée à la grande-armée. Ces objets, voués à la destruction par les Russes eux-mêmes, appartenaient, disait-il, aux vainqueurs, par le double droit donné par la victoire, et surtout par l'incendie.

Il fallut de longs efforts pour arracher à la tour du Grand-Yvan sa gigantesque croix. L'empereur voulait qu'à Paris le dôme des Invalides en fût orné. Le peuple russe attachait le salut de son empire à la possession de ce monument. Pendant les travaux, on remarqua qu'une foule de corbeaux entouraient sans cesse cette croix, et que Napoléon, fatigué de leurs tristes croassemens, s'écria „qu'il semblait que ces nuées d'oiseaux sinistres voulussent la défendre.“ On ignore, dans cette position si critique, quelles étaient toutes ses pensées, mais on le savait accessible à tous les pressentimens.

Ses sorties journalières, qu'éclairait toujours un soleil brillant, dans lequel il s'efforçait de voir et de montrer son étoile, ne le distrayaient point. Au triste silence de Moscou morte se joignait celui des déserts qui l'environnent, et le silence encore plus

menaçant d'Alexandre. Ce n'était point le faible bruit des pas de nos soldats errans dans ce vaste tombeau qui pouvait tirer notre empereur de sa rêverie, l'arracher à ses cruels souvenirs et à sa prévoyance plus cruelle encore.

Ses nuits surtout deviennent fatigantes. Il en passe une partie avec le comte Daru. Là seulement il convient du danger de sa position. „De Vilna à Moscou quelle soumission, quel point d'appui, de repos ou de retraite marque sa puissance? c'est un vaste champ de bataille ras et désert, où son armée, amoindrie, reste imperceptible, isolée, et comme égarée dans l'horreur de ce vide immense. Dans ce pays de mœurs et de religion étrangères, il n'a pas conquis un homme; il n'est réellement maître que du sol que ses pieds touchent à l'instant même. Celui qu'il vient de quitter et de laisser derrière lui n'est guère plus à lui que celui qu'il n'a pas encore atteint. Insuffisant à ces vastes solitudes, il se voit comme perdu dans leur espace.“

Alors il parcourt les différentes résolutions qui lui restent à prendre. „On croit,“ dit-il, „qu'il n'a qu'à marcher, sans songer qu'il faut un mois à son armée pour se refaire, et à ses hôpitaux pour être évacués; que s'il abandonne ses blessés, on verra les Cosaks triompher chaque jour de ses malades,

de ses traîneurs. Il paraîtra fuir. L'Europe en retentira! l'Europe qui l'envie, qui lui cherche un rival pour se rallier à lui, et qui croirait l'avoir trouvé dans Alexandre."

Appréciant alors toute la force qu'il tire du prestige de son infaillibilité, il frémit d'y porter une première atteinte. „Quelle effrayante suite de guerres périlleuses dateront de son premier pas rétrograde! Qu'on ne blâme donc plus son inaction. Eh! ne sais-je pas," ajoute-t-il, „que militairement Moscou ne vaut rien! Mais Moscou n'est point une position militaire, c'est une position politique. On m'y croit général, quand j'y suis empereur!" Puis il s'écrie, „qu'en politique il ne faut jamais reculer, ne jamais revenir sur ses pas; se bien garder de convenir d'une erreur, que cela déconsidère; que lorsqu'on s'est trompé il faut persévérer, que cela donne raison."

C'est pourquoi il s'opiniâtre avec cette ténacité, ailleurs sa première qualité, ici son premier défaut.

Cependant, sa détresse augmente: il sait qu'il ne doit pas compter sur l'armée prussienne. Un avis d'une main trop sûre, adressé à Berthier, lui fait perdre sa confiance dans l'appui de l'armée autrichienne. Kutusof le joue, il le sent, mais il se trouve engagé si avant qu'il ne peut plus ni avancer, ni res-

ter, ni reculer, ni combattre avec honneur et succès : ainsi tour-à-tour poussé, retenu par tout ce qui décide ou détourne, il demeure sur ces cendres espérant à peine, et désirant toujours.

Sa lettre, remise par Lauriston, avait dû partir le 6 octobre ; la réponse ne pouvait guère arriver avant le 20, et, malgré tant d'apparences menaçantes, la fierté de Napoléon, sa politique et sa santé peut-être lui conseillent le plus dangereux de tous les partis, celui d'attendre cette réponse, de se fier au tems qui le tue. Daru, comme ses autres officiers, s'étonne de ne point retrouver en lui cette décision vive, mobile et rapide comme les circonstances ; ils disent que son génie ne sait plus s'y plier ; ils s'en prennent à sa persistance naturelle, qui fit son élévation et qui causera sa chute.

Mais dans cette position de guerre si critique, par sa complication avec une position politique, la plus délicate qui fut jamais, ce n'était point d'un caractère jusque là si grand, par son inébranlable persévérance, qu'on devait attendre une prompte renonciation au but que, depuis Vitepsk, il s'était proposé.

CHAPITRE ONZIÈME.

En effet Napoléon envisage toute sa position: tout lui semble perdu s'il recule aux yeux de l'Europe surprise, et tout sauvé s'il peut encore vaincre Alexandre en détermination. Il n'apprécie que trop les moyens qui lui restent pour ébranler la constance de son rival: il sait que le nombre des combattans, que la position, que le tems, qu'enfin tout lui deviendra chaque jour de plus en plus désavantageux; mais il compte sur cette puissance d'illusion que lui donne sa renommée. Jusqu'à ce jour, elle a emprunté de lui une force réelle et immanquable; il s'efforce donc, par des raisonnemens spécieux, de soutenir la confiance des siens, et peut-être aussi le faible espoir qui lui reste.

Moscou vide ne lui offre plus aucune prise. Il dit que c'est un malheur sans doute, mais que ce malheur est bon à quelque chose; qu'autrement il n'aurait pu établir l'ordre dans une si grande ville, contenir une population de trois cent mille ames, et coucher au Kremlin sans y être égorgé. Ils ne nous ont laissé que des décombres, mais nous y

sommes tranquilles. Sans doute des millions nous échappent, mais que de milliards perd la Russie! Voilà son commerce ruiné pour un siècle. La nation est retardée de cinquante ans: c'est toujours un grand résultat! Quand le premier moment d'ardeur sera passé, la réflexion les épouvantera.“ Et il en conclut qu'une si forte secousse ébranlera le trône d'Alexandre, et forcera ce prince à lui demander la paix.

S'il passe en revue ses différens corps d'armée, comme leurs bataillons réduits ne lui présentent plus qu'un front court qu'en un instant il a parcouru, cet affaiblissement l'importune; et, soit qu'il veuille le dissimuler à ses ennemis, ou même aux siens, il déclare que, jusqu'alors, c'est par erreur qu'on les a rangés sur trois hommes de hauteur, que deux suffisent; il ne forme donc plus son infanterie que sur deux rangs.

Bien plus, il veut que l'inflexibilité des états de situation se plie à cette illusion. Il en conteste les résultats. L'opiniâtreté du comte de Lobau ne peut vaincre la sienne: par-là, il veut sans doute faire comprendre à son aide-de-camp ce qu'il désire que les autres croient, et que rien ne pourra ébranler sa résolution.

Néanmoins, Murat lui a fait parvenir les cris de

détresse de son avant-garde. Ils effraient Berthier. Mais Napoléon appelle l'officier qui les apporte, il le presse de ses interrogations, l'étonne de ses regards, l'accable de son incrédulité. Les assertions de l'envoyé de Murat perdent de leur assurance. Napoléon se sert de son hésitation pour soutenir l'espoir de Berthier, pour lui persuader qu'on peut encore attendre; et il renvoie l'officier au camp de Murat avec l'opinion, qu'il répandra sans doute, que l'empereur est décidé, qu'il a sûrement ses raisons pour persister ainsi, et qu'il faut que chacun redouble d'efforts. Et réellement, pendant quelques jours encore, la fierté d'une contenance inébranlable pouvait seule appuyer ses négociations.

Cependant l'attitude de son armée secondait son désir. La plupart des officiers persévéraient dans leur confiance. Les simples soldats, qui, voyant toute leur vie dans le moment présent, et qui, attendant peu de l'avenir, ne s'en inquiètent guère, conservaient leur insouciance, la plus précieuse de leurs qualités. A la vérité, les récompenses que dans les revues journalières l'empereur leur prodiguait, n'étaient plus reçues qu'avec une joie grave, mêlée de quelque tristesse. Les places vides qu'on allait remplir étaient encore toutes sanglantes. Ces faveurs menaçaient.

D'autre part, depuis Vilna, beaucoup avaient jeté

leurs vêtemens d'hiver pour se charger de vivres. La route avait détruit leur chaussure; le reste de leur vêtemens était usé par les combats; mais, malgré tout, leur attitude restait haute! Ils cachaient avec soin leur dénuement devant leur empereur, et se paraient de leurs armes éclatantes et bien réparées. Dans cette première cour du palais des czars, à huit cents lieues de leurs ressources, et après tant de combats et de bivouacs, ils voulaient paraître encore propres, prêts et brillans; c'est là l'honneur du soldat; ils y attachaient encore plus de prix à cause de la difficulté, pour étonner, et parceque l'homme s'enorgueillit de tout ce qui est effort.

L'empereur s'y prêtait complaisamment, s'aidant de tout pour espérer, quand vinrent tout-à-coup les premières neiges. Avec elles tombèrent toutes les illusions dont il cherchait à s'environner. Dès-lors il ne songe plus qu'à la retraite, sans toutefois en prononcer le nom, sans qu'on puisse lui arracher un ordre qui l'annonce positivement. Il dit seulement que dans vingt jours il faudra que l'armée soit en quartier d'hiver, et il presse le départ de ses blessés. Là, comme ailleurs, sa fierté ne peut consentir au moindre abandon volontaire: les attelages manquent à son artillerie, désormais trop nombreuse pour une armée aussi réduite, il n'importe, il s'irrite à la proposition d'en laisser une partie dans Moscou:

„Non, l'ennemi s'en ferait un trophée;“ et il exige que tout marche avec lui.

Dans ce pays désert, il ordonne l'achat de vingt mille chevaux; il veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où, chaque jour, les courses les plus lointaines et les plus périlleuses ne suffisent pas à la nourriture de la journée. Quelques-uns des siens s'étonnèrent d'entendre des ordres si inexécutables; mais on a déjà vu que quelquefois il les donnait ainsi pour tromper ses ennemis, et, le plus souvent, pour indiquer aux siens l'étendue des besoins, et les efforts qu'ils devaient faire pour y subvenir.

Sa détresse ne perça que par quelques accès d'humeur. C'était le matin à son lever. Là, au milieu des chefs rassemblés, entouré de leurs regards inquiets et qu'il suppose désapprobateurs, il semble vouloir les repousser de son attitude sévère, et d'une voix brusque, cassante et concentrée. A la pâleur de son visage, on voyait que la vérité, qui ne se fait jamais mieux entendre que dans l'ombre des nuits, l'avait oppressé longuement de sa présence, et fatigué de son importune clarté. Quelquefois alors, son cœur, trop surchargé, déborde, et répand ses douleurs autour de lui par des mouvemens d'impatience; mais, loin de s'être soulagé de ses chagrins, il rentre en les

ayant acorus par ces injustices qu'il se reproche, et qu'il cherche ensuite à réparer.

Ce ne fût qu'avec le comte Daru qu'il s'épancha franchement, mais sans faiblesse: „Il allait,“ disait-il, „marcher sur Kutusof, l'écraser ou l'écarter, puis tourner subitement vers Smolensk.“ Mais alors Daru, jusque-là de cet avis, lui répond „qu'il est trop tard; que l'armée russe est refaite, la sienne affaiblie, sa victoire oubliée! Que dès que son armée aura le visage tourné vers la France, elle lui échappera en détail. Que chaque soldat, chargé de butin, prendra les devants pour l'aller vendre en France.“ — „Eh que faire donc!“ s'écria l'empereur. — „Rester ici! reprit Daru, faire de Moscou un grand camp retranché, et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y manqueront pas, il en répond. Pour le reste, un grand fourrage suffira. Ceux des chevaux qu'on ne pourra pas nourrir, il offre de les faire saler. Quant aux logemens, si les maisons manquent, les caves y suppléeront. Ainsi, l'on attendra qu'au printems, nos renforts et toute la Lithuanie armée viennet nous dégager, s'unir à nous, et achever la conquête!“

A cette proposition, l'empereur resta d'abord muet et pensif; puis il répondit: „Ceci est un conseil de lion! Mais que dirait Paris? qu'y ferait-on? que

s'y passe-t-il, depuis trois semaines qu'il est sans nouvelles de moi? qui peut prévoir l'effet de six mois sans communication! Non, la France ne s'accoutumerait pas à mon absence, et la Prusse et l'Autriche en profiteraient.“

Toutefois Napoléon ne se décide encore ni à rester ni à partir. Vaincu dans ce combat d'opiniâtreté, il remet de jour en jour à avouer sa défaite. Au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'élémens, qui s'amasse autour de lui, ses ministres, ses aides-de-camp, le voient passer ces dernières journées à discuter le mérite de quelques vers nouveaux, qu'il vient de recevoir, ou le règlement de la comédie française de Paris, qu'il met trois soirées à achever. Comme ils connaissent toute son anxiété, ils admirent la force de son génie, et la facilité avec laquelle il déplace et fixe où il lui plaît toute la puissance de son attention.

On remarqua seulement qu'il prolongeait ses repas, jusque-là si simples et si courts. Il cherchait à s'étourdir. Puis s'appesantissant, ils le voyaient passer ses longues heures à demi couché, comme engourdi, et attendant, un roman à la main, le dénouement de sa terrible histoire. Alors ils répètent entre eux, en voyant ce génie opiniâtre et inflexible lutter contre l'impossibilité, que, parvenu au faite

de sa gloire, sans doute, il pressent que de son premier mouvement retrograde datera sa décroissance, que c'est pourquoi il demeure immobile, s'attachant et se retenant encore quelqués instans sur ce sommet.

Cependant Kutusof gagnait le témps que nous perdions. Ses lettres à Alexandre montraient „son armée au sein de l'abondance; ses recrues arrivant de toutes parts et s'exerçant; ses blessés se rétablissant au sein de leurs familles; tous les paysans sur pied; les uns en armes, les autres en observation sur le sommet des clochers, ou dans nos camps, se glissant même dans nos demeures, et jusque dans le Kremlin. Chaque jour Rostopschine reçoit d'eux un rapport de Moscou, comme avant la conquête. S'ils deviennent nos guides, c'est pour nous livrer. Ses partisans lui amènent journellement plusieurs centaines de prisonniers. Tout concourt à détruire l'armée ennemie et à augmenter la sienne. Tout le sert, tout nous trahit; enfin la campagne, finie pour nous, va commencer pour eux.“

Kutusof ne néglige aucun avantage. Il fait retentir l'écho du canon des Aropyles jusque dans ses camps. „Les Français,“ dit-il, „sont chassés de Madrid. Le bras du Tout-Puissant s'appesantit sur Napoléon. Moscou sera sa prison, son tombeau, et celui de sa grande-armée. On va prendre la France en Russie!“

C'est ainsi que le général russe parlait aux siens et à son empereur, et pourtant il feignait encore avec Murat. A-la-fois fier et rusé, il savait préparer avec lenteur une guerre tout-à-coup impétueuse, et envelopper de formes caressantes, et de paroles mielleuses, le projet le plus funeste.

Enfin, après plusieurs jours d'illusion, le charme se dissipe. Un Cosak achève de le rompre. Ce barbare a tiré sur Murat au moment où ce prince venait se montrer aux avant-postes. Murat s'irrite; il déclare à Miloradowitch qu'un armistice sans cesse violé n'existe plus, et que désormais chacun ne doit plus avoir confiance qu'en lui-même.

En même tems il fait avertir l'empereur qu'à sa gauche, un terrain couvert peut favoriser des surprises contre son flanc et ses derrières; que sa première ligne, adossée à un ravin, y peut être précipitée; qu'enfin la position qu'il occupe en avant d'un défilé est dangereuse, et nécessite un mouvement rétrograde. Mais Napoléon n'y peut consentir, quoique d'abord il eût indiqué Voronowo comme une position plus sûre. Dans cette guerre, encore à ses yeux plutôt politique que militaire, il craignait surtout de paraître fléchir. Il préférait tout risquer.

Toutefois, le 13 octobre, Lauriston est renvoyé vers Murat pour examiner la position de l'avant-

garde. Quant à l'empereur, soit ténacité dans son premier espoir, soit que toute disposition qui pouvait annoncer une retraite répugnât autant à sa fierté qu'à sa politique, on remarqua une singulière négligence dans ses préparatifs de départ. Il y songeait cependant, car dès ce même jour il trace son plan de retraite par Woloklamsk, Zubtzow et Biéloï sur Vitepsk. Il en dicte un moment après un autre sur Smolensk. Junot reçoit l'ordre de brûler le 21, à Kolotskoï, tous les fusils des blessés, et de faire sauter les caissons. D'Hilliers occupera Elnia et y formera des magasins. C'est le 17 seulement, qu'à Moscou, et pour la première fois, Berthier pense à faire distribuer des cuirs.

Ce major-général suppléa peu son chef dans cette circonstance critique. Au milieu de ce sol et de ce climat nouveau, il ne recommanda aucune précaution nouvelle, et il attendit que les moindres détails lui fussent dictés par son empereur. Ils furent oubliés. Cette négligence ou cette imprévoyance eut des suites funeste. Dans une armée dont chaque partie était commondée par un maréchal, un prince, ou même un roi, on compta trop peut-être les uns sur les autres. D'ailleurs Berthier n'ordonnait rien de lui-même, il se contentait de répéter fidèlement la lettre même des volontés de Napoléon; car, pour leur esprit, soit fatigue ou habitude, il lui arrivait

sans cesse de confondre la partie positive de ces instructions avec leur partie conjecturale.

Cependant Napoléon rallie ses corps d'armée; les revues qu'il passe dans le Kremlin sont plus fréquentes; il réunit en bataillons tous les cavaliers démontés, et il prodigue les récompenses. Les trophées et tous les blessés transportables partent pour Mojaïsk; le reste est réuni dans le grand hôpital des enfans trouvés; on y place des chirurgiens français; les blessés russes, mêlés aux nôtres, seront leur sauvegarde.

Mais il était trop tard. Au milieu de ces préparatifs, et dans l'instant où Napoléon passait en revue, dans la première cour du Kremlin, les divisions de Ney, tout-à-coup le bruit se répand autour de lui que le canon gronde vers Winkowo. On fut quelque tems sans oser l'en avertir; les uns par incrédulité ou incertitude, et redoutant un premier mouvement d'impatience; quelques autres par mollesse, hésitant à provoquer un signal terrible, ou par crainte d'être envoyés pour vérifier cette assertion, et de s'exposer à une course fatigante.

Enfin Duroc se détermine. L'empereur changea d'abord de visage, puis il se remit promptement, et continua sa revue. Mais un aide-de-camp, le jeune Béranger accourt. Il annonce que la première ligne

de Murat a été surprise et culbutée : sa gauche tournée à la faveur des bois, son flanc attaqué, sa retraite coupée ; que douze canons, vingt caissons, trente fourgons sont pris, deux généraux tués, trois à quatre mille hommes perdus, et le bagage ; qu'enfin le roi est blessé. Il n'a pu arracher à l'ennemi les restes de son avant-garde que par des charges multipliées sur les troupes nombreuses, qui déjà occupaient derrière lui le grand chemin, sa seule retraite.

Cependant l'honneur est sauvé. L'attaque de front conduite par Kutusof a été molle ; Poniatowski, à quelques lieues à la droite, a résisté glorieusement ; Murat et les carabiniers, par des efforts surnaturels, ont arrêté Bagawout, près d'entrer dans notre flanc gauche ; ils ont rétabli le combat. Claparède et Latour-Maubourg ont nettoyé le défilé de Spas-kaplia, qu'occupait déjà Platof, à deux lieues en arrière de notre ligne. Deux généraux russes sont tués, d'autres blessés ; la perte des ennemis est considérable, mais il leur reste l'avantage de l'attaque, nos canons, notre position, enfin la victoire.

Pour Murat, il n'a plus d'avant-garde. L'armistice avait perdu la moitié des restes de sa cavalerie. Ce combat l'a achevée ; ses débris, exténués de faim, pourraient à peine fournir une charge. Et voilà la guerre recommencée. C'était le 18 octobre.

A cette nouvelle, Napoléon retrouve le feu de ses premières années. Mille ordres d'ensemble et de détail, tous différens, tous d'accord, tous nécessaires, jaillissent à-la-fois de son génie impétueux. La nuit n'est point encore venue, et déjà toute son armée est en mouvement vers Woronowo; Broussier est dirigé sur Fominskoe, et Poniatowski vers Medyn. L'empereur lui-même, avant que le jour du 19 octobre l'éclaire, sort de Moscou; il s'écrie: „Marchons sur Kalougha, et malheur à ceux qui se trouveront sur mon passage!"

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la partie méridionale de Moscou, près de l'une de ses portes, l'un de ses plus larges faubourgs se divise en deux grandes routes; toutes deux vont à Kaloughà: l'une, celle de gauche, est la plus ancienne; l'autre est neuve. C'était sur la première que Kutusof venait de battre Murat. Ce fut par cette même route que Napoléon sortit de Moscou le 19 octobre, en annonçant à ses officiers qu'il allait regagner les frontières de la Pologne par Kalougha, Medyn, Iuknow, Elnia et Smolensk. L'un d'eux, Rapp, observa „qu'il était tard, et que l'hiver pour-

rait nous atteindre en chemin." L'empereur ré pondit, „qu'il avait dû laisser aux soldats le tems de se refaire, et aux blessés rassemblés dans Moscou, Mojaïsk et Kolostkoï, celui de s'écouler vers Smolensk." Puis, montrant un ciel toujours pur, il leur demanda „si dans ce soleil brillant, ils ne reconnaissaient pas son étoile?" Mais cet appel à sa fortune, et l'expression sinistre de ses traits, démentaient la sécurité qu'il affectait.

Napoléon, entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattans et vingt mille malades et blessés, en sortait avec plus de cent mille combattans. Il n'y laissait que douze cents malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui avait donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement ou la retraite d'une grande partie de ses blessés. Mais, dès cette première journée, il put remarquer que sa cavalerie et son artillerie se traînaient plutôt qu'elles ne marchaient.

Un spectacle fâcheux ajoutait aux tristes pressentimens de notre chef. L'armée, depuis la veille, sortait de Moscou sans interruption. Dans cette colonne de cent quarante mille hommes et d'environ cinquante mille chevaux de toute espèce, cent mille

combattans marchant à la tête avec leurs sacs, leurs armes, plus de cinq cent cinquante canons et deux mille voitures d'artillerie, rappelaient encore cet appareil terrible de guerriers vainqueurs du monde. Mais le reste, dans une proportion effrayante, ressemblait à une horde de Tartares, après une heureuse invasion. C'était sur trois ou quatre files d'une longueur infinie, un mélange, une confusion de calèches, de caissons, de riches voitures et de chariots de toute espèce. Ici, des trophées de drapeaux russes, turcs et persans, et cette gigantesque croix du grand Yvan: là, des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin, dont ils font partie: d'autres, traînant à force de bras jusqu'à des brouettes, pleines de tout ce qu'ils ont pu emporter. Les insensés n'atteindront pas ainsi la fin de la première journée; mais, devant leur folle avidité, huit cents lieues de marche et de combats disparaissent.

On remarquait surtout dans cette suite d'armée une foule d'hommes de toutes les nations, sans uniformes, sans armes, et des valets jurant dans toutes les langues, et faisant avancer, à force de cris et de coups, des voitures élégantes, traînées par des chevaux nains, attelés de cordes. Elles sont pleines de butin arraché à l'incendie, ou de vivres. Elles portent aussi des femmes françaises avec leurs enfans. Jadis ces femmes furent d'heureuses habitantes de

Moscou; elles fuient aujourd'hui la haine des Moscovites, que l'invasion a appelée sur leurs têtes; l'armée est leur seul asile.

Quelques filles russes, captives volontaires, suivaient aussi. On croyait voir une caravane, une nation errante, ou plutôt une de ces armées de l'antiquité, revenant toute chargée d'esclaves et de dépouilles après une grande destruction.

On ne concevait pas comment la tête de cette colonne pourrait traîner et soutenir dans une si longue route, une aussi lourde masse d'équipages.

Malgré la largeur du chemin et les cris de son escorte, Napoléon avait peine à se faire jour au travers de cette immense cohue. Il ne fallait sans doute que l'embarras d'un défilé, quelques marches forcées, ou une boutade de Cosaks, pour nous débarrasser de tout cet attirail; mais le sort ou l'ennemi avaient seuls le droit de nous alléger ainsi. Pour l'empereur, il sentait bien qu'il ne pouvait ni ôter ni reprocher à ses soldats ce fruit de tant de travaux. D'ailleurs, les vivres cachaient le butin; et lui qui ne pouvait pas donner aux siens les subsistances qu'il leur devait, pouvait-il leur défendre d'en emporter; enfin les transports militaires manquant, ces voitures étaient, pour les malades et les blessés, la seule voie de salut.

Napoléon se dégagea donc en silence de l'immense attirail qu'il entraînait après lui, et s'avança sur la vielle route de Kalougha. Il poussa dans cette direction pendant quelques heures, annonçant qu'il allait vaincre Kutusof sur le champ même de sa victoire. Mais tout-à-coup, au milieu du jour, à la hauteur du château de Krasnopachra où il s'arrêta, il tourna subitement à droite avec son armée, et gagna en trois marches, et à travers champs, la nouvelle route de Kalougha.

Au milieu de cette manœuvre, la pluie le surprit, gâta les chemins de traverse, et le força d'y séjourner. Ce fut un grnad malheur. On ne tira qu'avec peine nos canons de ces bourbiers.

Toutefois l'empereur avait masqué son mouvement par le corps de Ney et les débris de la cavalerie de Murat, restés derrière la Motscha et à Woronowo. Kutusof, trompé par ce simulacre, attendit encore la grande-armée sur l'ancienne route, tandis que le 23 octobre, transportée tout entière sur la nouvelle, elle n'avait plus qu'une marche à faire pour passer paisiblement à côté de lui, et pour le devancer vers Kalougha.

Une lettre de Berthier à Kutusof, datée du premier jour de cette marche de flanc, fut à-la-fois une

dernière tentative de paix, et peut-être une ruse de guerre. Elle resta sans réponse satisfaisante.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le 23, le quartier impérial était à Borowsk. Cette nuit fut douce pour l'empereur; il apprit qu'à six heures du soir Delzons et sa division avaient, à quatre lieues devant lui, trouvé vide Malo-Iarosl.-vetz et les bois qui la dominent: c'était une position forte, à portée de Kutusof, et le seul point sur lequel il pouvait nous couper la nouvelle route de Kalougha.

L'empereur voulut d'abord assurer ce succès par sa présence; l'ordre de marche fut même donné. On ignore pourquoi il le retira. Il passa toute cette soirée à cheval, non loin de Borowsk, sur la gauche de la route, du côté où il supposait Kutusof. Il examinait, au travers d'une grosse pluie, le terrain comme s'il eût pu devenir un champ de bataille. Le lendemain 24, il apprit qu'on disputait à Delzons la possession de Malo-Iaroslavetz. Il ne s'en émut guère, soit confiance, soit incertitude dans ses projets.

Il sortait donc de Borowsk, tard et sans se hâter, quand le bruit d'un combat très-vif arriva jusqu'à lui : alors il s'inquiète, il court se placer sur une hauteur, et il écoute. „Les Russes l'avaient-ils prévenu? sa manœuvre était-elle manquée? n'avait-il point mis assez de rapidité dans cette marche, où il s'agissait de dépasser le flanc de Kutusof."

En effet, on dit qu'il y eut dans tout ce mouvement un peu de l'engourdissement qui suit un long repos. Moscou n'est séparée de Malo-Iaroslavetz que par cent dix werstes: quatre journées suffisaient pour les franchir: on en mit six. Mais l'armée, surchargée de vivres et de butin, était lourde, les chemins étaient marécageux. On avait été forcé de sacrifier tout un jour au passage de la Nara et de son marais, ainsi qu'au ralliement des différens corps. D'ailleurs, en défilant si près de l'ennemi, il fallait marcher serré pour ne pas lui prêter un flanc trop alongé. Quoi qu'il en soit, on peut dater tous nos malheurs de ce séjour.

Cependant l'empereur écoute encore; le bruit augmente. „Est-ce donc une bataille!" s'écrie-t-il. Chaque décharge le déchire, car il ne s'agissait plus pour lui de conquérir, mais de conserver, et il presse Davout qui le suit; mais ce maréchal n'arriva près du champ de bataille qu'avec la nuit, quand les feux s'affaiblissaient, quand tout était décidé.

L'empereur vit la fin du combat, mais sans pouvoir secourir le vice-roi. Une bande de Cosaks de Twer faillit prendre, à peu de distance de lui, l'un de ses officiers.

Quand la nuit fut venue, un général envoyé par le prince Eugène lui vint tout expliquer. „Il avait d'abord fallu," dit-il, „passer la Louja au pied de Malo-Iaroslavetz, dans le fond d'un repli que fait son cours, puis gravir une colline escarpée; c'est sur ce penchant rapide, entrecoupé de ressauts à pic, que la ville est bâtie. Au-delà est une plaine haute, entourée de bois d'où sortent trois routes, l'une en face, qui vient de Kalougha, et deux à gauche, qui arrivent de Lectazowo, camp retranché de Kutusof.

„Hier Delzons n'y trouva point l'ennemi! mais il ne crut pas devoir placer toute sa division dans la ville haute, au-delà d'une rivière, d'un défilé, et sur la crête d'un précipice dans lequel une surprise nocturne aurait pu la jeter. Il est donc resté sur cette rive basse de la Louja, et n'a fait occuper la ville et observer la plaine haute que par deux bataillons.

„La nuit finissait; il était quatre heures, tout dormait encore dans les bivouacs de Delzons, hors quelques sentinelles, quand tout-à-coup les Russes

de Doctorof sortent des bois avec des cris épouvantables. Nos sentinelles sont renversées sur leurs postes, les postes sur leurs bataillons, les bataillons sur la division: et ce n'était point un coup de main, car les Russes avaient montré du canon! Dès le commencement de l'attaque, ses éclats avaient été, à trois lieues de là, porter au vice-roi la nouvelle d'un combat sérieux."

Le rapport ajoutait „qu'alors le prince était accouru avec quelques officiers, que ses divisions et sa garde l'avaient suivi précipitamment. A mesure qu'il s'est approché, un vaste amphithéâtre tout animé s'est déployé devant lui; la Louja en marquait le pied, et déjà une nuée de tirailleurs russes disputaient ses rives."

Derrière eux, et du haut des escarpemens de la ville, leur avant-garde plongeait ses feux sur Delzons: au-delà, sur la plaine haute, toute l'armée de Kutusof accourait, en deux longues et noires colonnes, par les deux routes de Lectazowo. On les voyait se prolonger et se retrancher sur cette pente rase, d'une demi-lieue de rayon, d'où elles dominaient et embrassaient tout par leur nombre et leur position; déjà même elles s'établissaient en travers de cette vieille route de Kalougha, libre hier, et que nous étions maîtres d'occuper et de parcourir,

mais que désormais Kutusof pourra défendre pied à pied.

En même tems l'artillerie ennemie a profité des hauteurs qui, de son côté, bordent la rivière; ses feux traversent le fond du repli dans lequel Delzons et ses troupes sont engagés. La position était intenable, et toute hésitation funeste. Il fallait en sortir, ou par une prompte retraite, ou par une attaque impétueuse; mais c'était devant nous qu'était notre retraite, et le vice-roi a ordonné l'attaque.

Après avoir franchi la Louja sur un pont étroit, la grande route de Kalougha entre dans Malo-Iaroslavetz, en suivant le fond d'un ravin qui monte dans la ville. Les Russes remplissaient en masse ce chemin creux: Delzons et ses Français s'y enfoncent tête baissée; les Russes rompus sont renversés; ils cèdent, et bientôt nos baïonnettes brillent sur les hauteurs.

Delzons se croyant sûr de la victoire, l'annonça. Il n'avait plus qu'une enceinte de bâtimens à envahir, mais ses soldats hésitèrent. Lui s'avança; et il les encourageait du geste, de la voix, et de son exemple, quand une balle le frappa au front, et l'étendit par terre. On vit alors son frère se jeter sur lui, le couvrir de son corps, le serrer dans ses bras, et vouloir l'arracher du feu et de la mêlée; mais une se-

conde balle l'atteignit lui-même, et tous deux expirèrent ensemble.

Cette perte laissait un grand vide qu'il fallut remplir. Guilleminot remplaça Delzons, et d'abord il jeta cent grenadiers dans une église et dans son cimetière dont ils crénelèrent les murs. Cette église, située à gauche du grand chemin, le dominait; on lui dut la victoire. Cinq fois, dans cette journée, ce poste se trouva dépassé par les colonnes russes qui poursuivaient les nôtres, et cinq fois ses coups, ménagés et tirés à propos sur leur flanc et sur leurs derrières, inquiétèrent et ralentirent leur impulsion; puis, quand nous reprenions l'offensive, cette position les mettait entre deux feux, et assurait le succès de nos attaques.

A peine ce général a-t-il fait cette disposition, que des nuées de Russes l'assaillent; il est repoussé vers le pont, où le vice-roi se tenait pour juger des coups et préparer ses réserves. D'abord les secours qu'il envoya ne vinrent que faibles, les uns après les autres; et, comme il arrive toujours, chacun d'eux, insuffisant pour un grand effort, fut successivement détruit sans résultat.

Enfin toute la 14e division s'engage; alors le combat remonte et regagne une troisième fois les hauteurs. Mais dès que les Français dépassent les mai-

sons, dès qu'ils s'éloignent du point central d'où ils sont partis, dès qu'ils paraissent dans la plaine, où ils sont à découvert, où le cercle s'agrandit, ils ne suffisent plus : alors, écrasés par les feux de toute une armée, ils s'étonnent et s'ébranlent; de nouveaux Russes accourent sans cesse, et nos rangs éclaircis cèdent et se brisent; les obstacles du terrain augmentaient leur désordre, et les voilà encore qui redescendent précipitamment en abandonnant tout.

Mais des obus avaient embrasé derrière eux cette ville de bois; en reculant, ils rencontrent l'incendie; le feu les repousse sur le feu; les recrues russes fanatisées s'acharnent; nos soldats s'indignent; on se bat corps à corps : on en voit se saisir d'une main frapper de l'autre, et, vainqueur ou vaincu, rouler au fond des précipices et dans les flammes, sans lâcher prise. Là les blessés expirent, ou étouffés par la fumée, ou dévorés par des charbons ardens. Bientôt leurs squelettes, noircis et calcinés, sont d'un aspect hideux, quand l'œil y démêle un reste de forme humaine.

Cependant tous ne firent pas également bien leur devoir : on remarqua un chef, grand parleur, qui, du fond d'un ravin, employait à pérorer le tems d'agir. Il retenait près de lui, dans ce lieu sûr, ce qu'il fallait de troupes pour l'autoriser à y rester lui-

même, laissant le reste s'exposer en détail, sans ensemble, et au hasard.

La 15e division restait encore. Le vice-roi l'appelle; elle s'avance en jetant une brigade à gauche dans le faubourg, et une à droite dans la ville. C'étaient des Italiens, des recrues, c'était la première fois qu'ils combattaient. Ils montèrent en poussant des cris d'enthousiasme, ignorant le danger ou le méprisant, par cette singulière disposition qui rend la vie moins chère dans sa fleur qu'à son déclin, soit que jeune on craigne moins la mort, par l'instinct de son éloignement, ou qu'à cet âge, riche de jours, et prodigue de tout, on prodigue sa vie comme les riches leur fortune.

Le choc fut terrible; tout fut reconquis une quatrième fois, et tout perdu de même. Plus ardens que leurs anciens pour commencer, ils se dégoûtèrent plus tôt, et revinrent en fuyant sur les vieux bataillons qui les soutinrent, et qui furent obligés de les ramener au danger.

Ce fut alors que les Russes, enhardis par leur nombre sans cesse croissant, et par le succès, descendirent par leur droite pour s'emparer du pont et nous couper toute retraite. Le prince Eugène en était à sa dernière réserve; il s'engagea lui-même avec sa garde. A cette vue et à ses cris, les restes

des 13e., 14e, et 15e divisions se raniment; elles font un dernier et puissant effort, et, pour la cinquième fois, la guerre est encore reportée sur les hauteurs.

En même tems le colonel Péraldi et les chasseurs italiens culbutaient, à coups de bayonnettes, les Russes qui déjà voyaient la gauche du pont: et sans reprendre haleine, enivrés de la fumée et des feux qu'ils ont traversés, des coups qu'ils donnaient, et de leur victoire, ils s'emportèrent au loin dans la plaine haute, et voulurent s'emparer des canons ennemis, mais une des crevasses profondes dont le sol russe est sillonné, les arrêta sous un feu meurtrier; leurs rangs s'ouvrirent, la cavalerie ennemie les attaqua; ils furent repoussés jusque dans les jardins du faubourg. Là ils s'arrêtent et se resserrent; Durrieu, Giflinga, Trezel, Français et Italiens, tous défendent avec acharnement les issues hautes de la ville, et les Russes, enfin rebutés, reculent et se concentrent sur la route de Kalougha, entre les bois et Malo-Iaroslavetz.

C'est ainsi que dix-huit mille Italiens et Français, ramassés au fond d'un ravin, ont vaincu cinquante mille Russes placés au-dessus de leurs têtes, et secondés par tous les obstacles que peut offrir une ville bâtie sur une pente rapide.

Toutefois l'armée contemplait avec tristesse ce champ de bataille, où sept généraux et quatre mille Français et Italiens venaient d'être blessés ou tués. La vue des pertes de l'ennemie ne consolait pas; elle n'était pas double de la nôtre, et leurs blessés seraient sauvés. On se rappelait d'ailleurs que, dans une pareille position, Pierre Ier, en sacrifiant dix Russes contre un Suédois, avait cru, non seulement ne faire qu'une perte égale, mais même gagner à ce terrible marché. On gémissait surtout, en pensant qu'un choc si sanglant eût pu être épargné.

En effet, des feux qui brillèrent sur notre gauche, dans la nuit du 23 au 24, avertirent du mouvement des Russes vers Malo-Iaroslavetz; et cependant on remarquait qu'on y avait marché languissamment; qu'une division seule, jetée à trois lieues de tout secours, y avait été négligemment aventurée; que les corps d'armée étaient restés hors de portée les uns des autres. Qu'étaient devenus ces mouvemens rapides et décisifs de Marengo, d'Ulm, et d'Eckmühl! Pourquoi cette marche molle et pesante dans une circonstance si critique? Était-ce notre artillerie et nos bagages qui nous avaient tant alanguis? c'était là ce qu'il y avait de plus vraisemblable.

CHAPITRE TROISIÈME.

Quand l'empereur écouta le rapport de ce combat, il était à quelques pas à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Ghorodinia, dans une cabane de tisserand, maison de bois, vieille, délabrée, infecte. Là il se trouvait à une demi lieue de Malo-Iaroslavetz, à l'entrée du repli de la Louja. Ce fut dans cette habitation vermoulue, et dans une chambre sale, obscure, et partagée en deux par une toile, que le sort de l'armée et de l'Europe allait se décider.

Les premières heures de la nuit se passèrent à recevoir des nouvelles. Toutes annonçaient que l'ennemi se préparait pour le lendemain à une bataille que tous inclinaient à refuser. A onze heures du soir Bessières entra. Ce maréchal devait son élévation à d'honorables services et à l'affection de l'empereur, qui s'était attaché à lui comme à sa création. Il est vrai qu'on ne pouvait être favori de Napoléon comme d'un autre monarque, qu'il fallait du moins l'avoir suivi, lui être de quelque utilité, car il sacrifiait peu à l'agréable; qu'enfin il fallait avoir été plus que le

témoin de tant de victoires; et l'empereur fatigué s'habituait à regarder par des yeux qu'il croyait avoir formés.

Il venait d'envoyer ce maréchal pour examiner l'attitude des ennemis. Bessières a obéi: il a soigneusement parcouru le front de la position des Russes: „Elle est,“ dit-il, „inattaquable!“ — „O ciel!“ s'écrie l'empereur en joignant les mains, „avez-vous bien vu? est-il bien vrai? m'en répondez-vous?“ Bessières répète son assertion: il affirme „que trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée.“ On vit alors Napoléon croiser ses bras d'un air consterné, baisser la tête, et rester comme enseveli dans les plus tristes réflexions. „Son armée est victorieuse et lui vaincu. Sa route est coupée; sa manœuvre déjouée; Kutusof, un vieillard, un Scythe, l'a prévenu! Et il ne peut accuser son étoile. Le soleil de France ne semble-t-il pas l'avoir suivi en Russie! Hier encore la route de Malo-Iaroslavetz n'était-elle pas libre? Sa fortune ne lui a donc pas manqué, est-ce lui qui a manqué à sa fortune?“

Perdu dans cet abyme de pensées désolantes, il tombe dans une si grande contention d'esprit, qu'aucun de ceux qui l'approchent n'en peut tirer une parole. A peine, à force d'importunités, parvient-on à obtenir de lui un signe de tête. Il veut enfin prendre

quelque repos. Mais une brûlante insomnie le travaille. Tout le reste de cette cruelle nuit, il se couche, se relève, appelle sans cesse, sans toutefois qu'aucun mot trahisse sa détresse: c'est seulement par l'agitation de son corps qu'on juge de celle de son esprit.

Vers quatre heures du matin, un de ses officiers d'ordonnance, le prince d'Aremberg, vint l'avertir que, dans l'ombre de la nuit et des bois, et à la faveur de quelques plis de terrain, des Cosaks se glissaient entre lui et ses avant-postes. L'empereur venait d'envoyer Poniatowski sur sa droite, à Kremenskoé. Il attendait si peu l'ennemi de ce côté, qu'il avait négligé de faire éclairer son flanc droit. Il méprisa donc l'avis de son officier d'ordonnance.

Dès que le soleil du 25 se montra à l'horizon, il monta à cheval et s'avança sur la route de Kalougha, qui n'était plus pour lui que celle de Malo-Iaroslavetz. Pour atteindre le pont de cette ville il fallait qu'il traversât la plaine, longue et large d'une demi lieue, que la Louja embrasse de son contour: quelques officiers seulement suivaient l'empereur. Les quatre escadrons de son escorte habituelle n'ayant pas été avertis, se hâtaient pour le rejoindre, mais ne l'avaient pas encore atteint. La route était couverte de caissons d'ambulance, d'artillerie et de voitures de

luxe: c'était l'intérieur de l'armée, chacun marchait sans défiance.

On vit d'abord au loin, vers la droite, courir quelques pelotons, puis de grandes lignes noires s'avancer. Alors des clameurs s'élevèrent: déjà quelques femmes et quelques goujats revenaient sur leurs pas en courant, n'entendant plus rien, ne répondant à aucune question, l'air tout effaré, sans voix et sans haleine. En même tems la file des voitures s'arrêtait incertaine, le trouble s'y mettait; les uns voulaient continuer, d'autres retourner: elles se croisèrent, se culbutèrent; ce fut bientôt un tumulte, un désordre complet.

L'empereur regardait et souriait, s'avançant toujours, et croyant à une terreur panique. Ses aides-de-camp soupçonnaient des Cosaks, mais ils les voyaient marcher si bien pelotonnés, qu'ils en doutaient encore; et si ces misérables n'eussent pas hurlé en attaquant, comme ils le font tous pour s'étourdir sur le danger, peut-être que Napoléon ne leur eût pas échappé. Ce qui augmenta le péril, c'est qu'on prit d'abord ces clameurs pour des acclamations, et ces hourra pour des cris de „vive l'empereur.“

C'était Platof et six mille Cosaks qui, derrière notre avant-garde victorieuse, avaient tenté de traverser la rivière, la plaine basse et le grand chemin,

en enlevant tout sur leur passage; et dans cet instant même où l'empereur, tranquille au milieu de son armée et des replis d'une rivière ravineuse, s'avançait, en ne voulant pas croire à un projet si audacieux, ils l'exécutaient!

Une fois lancés, ils s'approchèrent si rapidement, que Rapp n'eut que le tems de dire à l'empereur: „Ce sont eux, retournez!" L'empereur, soit qu'il vît mal, soit répugnance à fuir, s'obstina, et il allait être enveloppé, quand Rapp saisit la bride de son cheval et le fit tourner en arrière en lui criant: „Il le faut!" et réellement il convenait de fuir. La fierté de Napoléon ne put s'y décider. Il mit l'épée à la main, le prince de Neufchatel et le grand-écuyer l'imitèrent, et se plaçant sur le côté gauche de la route, ils attendirent la horde. Quarante pas les en séparaient à peine. Rapp n'eut que le tems de se retourner et de faire face à ces barbares, dont le premier enfonça si violemment sa lance dans le poitrail de son cheval, qu'il le renversa. Les autres aides-de-camp et quelques cavaliers de la garde dégagèrent ce général. Cette action, le courage de Lecoulteux, les efforts d'une vingtaine d'officiers et de chasseurs, et surtout la soif de ce ces barbares pour le pillage, sauvèrent l'empereur.

Pourtant ils n'avaient qu'à étendre la main pour

le saisir ; car au même moment, la horde, en traversant la grande route, y culbuta tout, chevaux, hommes, voitures, blessant et tuant les uns et les entraînant dans les bois pour les dépouiller; puis, détournant les chevaux attelés aux canons, ils les emmenaient à travers champs. Mais ils n'eurent qu'une victoire d'un instant, un triomphe de surprise. La cavalerie de la garde accourut : à cette vue, ils lâchèrent prise, ils s'enfuirent, et ce torrent s'écoula en laissant, il est vrai, de fâcheuses traces, mais en abandonnant tout ce qu'il entraînait.

Cependant plusieurs de ces barbares s'étaient montrés audacieux jusqu'à l'insolence. On les avait vus se retirer à travers l'intervalle de nos escadrons, au pas, et en rechargeant tranquillement leurs armes. Ils comptaient sur la pesanteur de nos cavaliers d'élite et sur la légèreté de leurs chevaux, qu'ils pressent avec un fouet. Leur fuite s'était opérée sans désordre : ils avaient fait face plusieurs fois, sans attendre, il est vrai, jusqu'à la portée du feu, de sorte qu'ils avaient à peine laissé quelques blessés et pas un prisonnier. Enfin, ils nous avaient attirés sur des ravins hérissés de broussailles, où leurs canons, qui les y attendaient, nous avaient arrêtés. Tout cela faisait réfléchir. Notre armée était usée, et la guerre renaissait toute neuve et entière.

L'empereur, frappé d'étonnement qu'on eût osé

l'attaquer, s'arrêta jusqu'à ce que la plaine fût nettoyée; puis il regagna Malo-Iaroslavetz, où le vice-roi lui montra les obstacles vaincus la veille.

La terre elle-même en disait assez. Jamais champ de bataille ne fut d'une plus terrible éloquence! Ses formes prononcées, ses ruines toutes sanglantes; les rues, dont on ne reconnaissait plus la trace qu'à la longue traînée de morts et de têtes écrasées pas les roues des canons; des blessés, qu'on apercevait encore sortant des décombres, et se traînant avec leurs habits, leurs cheveux, et leurs membres à demi consumés, en poussant des cris lamentables; enfin le bruit lugubre des tristes et derniers honneurs que les grenadiers rendaient aux restes de leurs colonels et de leurs généraux tués; tout attestait le choc le plus acharné. L'empereur, dit-on, n'y vit que de la gloire; il s'écria „que l'honneur d'une si belle journée appartenait tout entier au prince Eugène;" mais, déjà saisi d'une funeste impression, ce spectacle l'augmenta. Il s'avança ensuite dans la plaine haute.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Mes compagnons, vous le rappelez-vous ce champ funeste où s'arrêta la conquête du monde, où vingt ans de victoires vinrent échouer, où commença le

grand écroulement de notre fortune? Vous représentez-vous encore cette ville bouleversée et sanglante, ces profonds ravins, et les bois qui environnent cette plaine haute, et en font comme un champ clos. D'un côté, les Français venant du nord qu'ils évitent; de l'autre, à l'entrée des bois, les Russes gardant le sud, et cherchant à nous repousser sur leur puissant hiver; Napoléon entre ces deux armées, au milieu de cette plaine, ses pas et ses regards errans du midi à l'ouest, sur les routes de Kalougha et de Medyn: toutes deux lui sont fermées. Sur celle de Kalougha, Kutusof et cent vingt mille hommes paraissent prêts à lui disputer vingt lieues de défilés, du côté de Medyn, il voit une cavalerie nombreuse: c'est Platof et ces mêmes hordes qui viennent de pénétrer dans le flanc de l'armée, qui l'ont traversée de part en part, et qui en sont ressorties chargées de butin, pour se reformer sur son flanc droit, où des renforts et leur artillerie les ont attendues. C'est de ce côté que les yeux de l'empereur se sont attachés le plus long-tems, qu'il a consulté ses cartes, écouté ses chefs, et apprécié tout ce qu'avait de critique sa position, par l'extrême violence de leurs dissentimens, dont sa présence ne peut contenir l'expression: puis, tout chargé de regrets et de tristes pressentimens, on l'a vu revenir lentement dans son quartier-général.

Murat, le prince Eugène, Berthier, Davont et Bessières l'avaient suivi. Cette chétive habitation d'un obscur artisan renfermait un empereur, deux rois, trois généraux d'armée. Ils allaient y décider de l'Europe et de l'armée qui l'avait conquise. Smolensk était le but! Y marchera-t-on par Kalougha, Medyn ou Mojaïsk? Cependant Napoléon est assis devant une table; sa tête s'appuie sur ses mains qui cachent ses traits, et sans doute aussi la détresse qu'ils expriment.

On respectait un silence plein de destinées si imminentes, quand Murat, qui ne marchait que par bonds, se fatigue de cette hésitation. N'écoutant que son génie, tout entier dans la chaleur de son sang, il s'élance hors de cette incertitude par un de ces premiers mouvemens qui élèvent ou précipitent.

Il se lève, il s'écrie „qu'on pourra l'accuser encore d'imprudence, mais qu'à la guerre c'est aux circonstances à décider de tout, et à donner à chaque chose son nom; que là où il n'y a plus qu'à attaquer, la prudence devient témérité, et la témérité prudence; que s'arrêter est impossible, fuir dangereux; qu'il faut donc poursuivre. Qu'importent cette attitude menaçante des Russes, et leurs bois impénétrables! il les méprise. Qu'on lui donne seulement les restes de sa cavalerie et celle de la

garde, et il va s'enfoncer dans leur forêts, dans leurs bataillons, renverser tout, et rouvrir à l'armée la route de Kalougha."

Ici Napoléon, soulevant sa tête, fit tomber toute cette fougue, en disant „que c'était assez de témérités; qu'on n'avait que trop fait pour la gloire; qu'il était tems de ne plus songer qu'à sauver les restes de l'armée."

Alors Bessières, soit que son orgueil eût frémi à l'idée d'obéir au roi de Naples, soit désir de conserver intacte cette cavalerie de la garde, qu'il avait formée, dont il répondait à Napoléon, et dans laquelle consistait son commandement; Bessières, qui se sent soutenu, ose ajouter „que, pour de pareils efforts, dans l'armée, dans la garde même, l'élan manquerait. Déjà l'on y disait que les transports étant insuffisans, désormais le vainqueur atteint resterait en proie aux vaincus; qu'ainsi toute blessure serait mortelle: Murat serait donc suivi mollement. Et dans quelle position! on venait d'en reconnaître la force; contre quels ennemis! n'avait-on pas remarqué le champ de bataille de la veille, et avec quelle fureur les recrues russes, à peine armées et vêtues, venaient de s'y faire tuer?" Ce maréchal finit en prononçant le mot de *retraite*, que l'empereur approuva de son silence.

Aussitôt le prince d'Eckmühl déclara que, „puisqu'on se décidait à se retirer, il demandait que ce fût par Medyn et Smolensk.“ Mais Murat interrompt Davout, et soit inimitié ou découragement, suite ordinaire d'une témérité repoussée, il s'étonne „qu'on ose proposer à l'empereur une si grande imprudence. Davout a-t-il juré la perte de l'armée? veut-il qu'une si longue et si lourde colonne aille se traîner sans guides et incertaine sur une route inconnue, à portée de Kutusof, offrant son flanc à tous les coups de l'ennemi? Sera-ce lui, Davout, qui la défendra? Pourquoi, quand derrière nous Borowsk et Véréia nous conduisent sans danger à Mojaïsk, refuser cette voie de salut? Là des vivres doivent avoir été rassemblés, tout nous y est connu, aucun traître ne nous égarera.“

A ces mots, Davout tout brûlant d'une colère qu'il concentre avec effort, répond „qu'il propose une retraite à travers un sol fertile, sur une route vierge, nourricière, grasse, intacte, dans des villages encore debout, et par le chemin le plus court, afin que l'ennemi ne s'en serve pas pour nous couper la route de Mojaïsk à Smolensk, celle que désigne Murat. Et quelle route! un désert de sables et de cendres, où des convois de blessés s'ajouteront à nos embarras, où nous ne trouverons que des dé-

bris, des traces de sang, des squelettes, et la famine!"

„Qu'au reste il doit son avis quand on le lui demande; qu'il obéira à l'ordre qui lui sera contraire avec le même zèle qu'il exécuterait celui qu'il aurait inspiré; mais que l'empereur seul avait le droit de lui imposer silence, et non Murat, qui n'était pas son souverain, et qui ne le serait jamais!"

La querelle s'échauffant, Bessières et Berthier s'interposèrent. Pour l'empereur, toujours absorbé dans la même attitude, il paraissait insensible. Enfin il rompit son silence et ce conseil par ces mots: „C'est bien, messieurs, je me déciderai."

Il se décida à se retirer, et ce fut par le chemin qui d'abord l'éloignait le plus promtement de l'ennemi; mais il fallut encore un cruel effort pour qu'il pût s'arracher à lui-même un ordre de marche si nouveau pour lui. Cet effort fut si pénible, il coûta tant à sa fierté, que dans ce combat intérieur il perdit l'usage de ses sens. Ceux qui le secoururent ont dit que le rapport d'une autre échauffourée de Cosaks, vers Borowsk, à quelques lieues derrière l'armée, fut le faible et dernier choc qui acheva de le déterminer à cette funeste résolution.

Ce qui est remarquable c'est qu'il ordonna cette retraite vers le nord, au même moment où Kutusof

et les Russes, tout ébranlés du choc de Malo-Iaroslavetz, se retiraient vers le sud.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dans cette même nuit une même anxiété avait agité le camp des Russes. Pendant le combat de Malo-Iaroslavetz, on avait vu Kutusof ne s'approcher du champ de bataille qu'en tâtonnant, s'arrêtant à chaque pas, sondant le terrain, comme s'il eût craint de le voir manquer sous lui, et se faisant arracher successivement les différens corps qu'il envoyait au secours de Doctorof. Il n'osa venir lui-même se placer en travers du chemin de Napoléon, qu'à l'heure où les batailles générales ne sont plus à craindre.

Alors Wilson, tout échauffé du combat, était accouru vers lui; Wilson, cet Anglais actif, remuant, celui qu'on vit en Égypte, en Espagne, et partout l'ennemi des Français et de Napoléon. Il représentait dans l'armée russe les alliés; c'était au milieu de la puissance de Kutusof, un homme indépendant, un observateur, un juge même, motifs infaillibles d'aversion; sa présence était odieuse au vieillard russe,

et la haine ne manquant jamais d'engendrer la haine tous deux se détestaient.

Wilson lui reproche son inconcevable lenteur : cinq fois dans une seule journée elle venait de leur faire manquer la victoire, comme à Vinkowo ; et il lui rappelle ce combat du 18 octobre. En effet, ce jour-là Murat était perdu si Kutusof eût occupé fortement le front des Français par une vive attaque quand Béningsen tournait leur aile gauche. Mais, soit insouciance ou lenteur, défaut de la vieillesse, soit, comme le disent plusieurs Russes, que Kutusof fût plus envieux de Béningsen qu'ennemi de Napoléon, et s'était arrêté trop tôt.

Wilson continue, il s'interpelle; il lui demande pour le lendemain une bataille décisive, et, sur son refus, il s'écrie „qu'il veut donc ouvrir un libre passage à Napoléon! le laisser s'échapper avec sa victoire! Quel cri d'indignation s'élèvera dans Pétersbourg, à Londres, dans toute l'Europe! N'entend-il pas déjà les murmures des siens!“

Mais Kutusof irrité lui répond „que, oui sans doute il ferait à l'ennemi un pont d'or plutôt que de compromettre son armée, et avec elle le sort de tout l'empire. Napoléon ne fuit-il pas? pourquoi l'arrêter, le forcer à vaincre? Le tems suffit contre lui: de tous les alliés des Russes, l'hiver est le plus

sûr; il veut attendre son secours. Pour l'armée russe, elle est à lui; elle lui obéira malgré les clameurs de Wilson; Alexandre, bien informé l'approuvera: que lui importe l'Angleterre! est-ce donc pour elle qu'il combat? Avant tout il est Russe; il veut que la Russie soit délivrée; elle va l'être sans courir encore la chance d'une bataille; et, quant au reste de l'Europe, il lui importe peu que ce soit la France ou l'Angleterre qui y domine."

Ainsi Wilson est repoussé, et pourtant Kutosof, enfermé avec l'armée française dans cette plaine haute de Malo-Iaroslavetz, se trouve forcé d'y montrer l'appareil le plus menaçant. Il y déploie, le 25, toutes ses divisions, et sept cents pièces d'artillerie. Dans les deux armées on ne doute plus qu'un dernier jour ne soit arrivé; Wilson y croit lui-même. Il a remarqué que les lignes russes sont adossées à un ravin fangeux que traverse un pont mal sûr. Cette seule voie de retraite, à la vue de l'ennemi, lui paraît impraticable: il faut enfin que Kutosof vainque ou périsse, et l'Anglais sourit à l'espoir d'une bataille décisive: que son issue soit fatale à Napoléon, ou dangereuse pour la Russie, elle sera sanglante, et l'Angleterre ne peut qu'y gagner.

Toutefois, la nuit venue, inquiet encore, il parcourt les rangs; il jouit en écoutant Kutusof jurer

enfin qu'il va combattre; il triomphe en voyant tous les généraux russes se préparer pour un choc terrible; Béningsen seul en doute encore. Néanmoins l'Anglais, en songeant que la position ne permettait plus de reculer, reposait enfin en attendant le jour, quand, vers trois heures du matin, un ordre général de retraite le réveille. Tous ses efforts furent inutiles. Kutusof était décidé à fuir vers le sud, d'abord à Gonczarewo, puis au-delà de Kaloughra, et déjà, sur l'Oka, tout était prêt pour son passage.

C'était dans ce même instant que Napoléon ordonnait aux siens de se retirer vers le nord, sur Mojaïsk. Les deux armées se tournèrent donc le dos, en se trompant mutuellement par leurs arrière-gardes.

Du côté de Kutusof, Wilson assure que ce fut comme une déroute. On vit de toutes parts arriver à l'entrée du pont, auquel l'armée russe était adossée, la cavalerie, les canons, les voitures et les bataillons. Là toutes ces colonnes, accourant de la droite, de la gauche, et du centre, se rencontrent, se pressent, et se confondent en une masse si énorme, si amoncelée, qu'elle perd toute puissance de mouvement. On fut plusieurs heures à pouvoir désencombrer et faire dégorger ce passage. Quelques boulets de Davout, qu'il crut perdus, tombèrent dans cette bagarre.

Napoléon n'avait qu'à avancer sur cette foule en désordre. Ce fut lorsque le plus grand effort, celui de Malo-Iaroslavetz, était fait, et quand il n'y avait plus qu'à marcher, qu'il se retira. Mais voilà la guerre: on n'essaie, on n'ose jamais assez. L'ost ignore ce que fait l'ost. Les avant-postes sont les dehors de ces deux grands corps ennemis; c'est par-là qu'ils s'en imposent. Il y a un abyme entre deux armées en présence!

Au reste, ce fut peut-être parceque l'empereur avait manqué de prudence à Moscou, qu'ici il manqua de témérité: il se fatigua; ces deux échauffourées de Cosaks l'avaient dégoûté; ses blessés l'attendrirent; tant d'horreurs le rebutèrent; et, comme les hommes de résolutions extrêmes, n'espérant plus de victoire entière, il se résolut à une retraite précipitée.

Depuis ce moment, il ne vit plus que Paris, de même qu'en partant de Paris il n'avait eu en vue que Moscou. Ce fut le 26 octobre que commença le fatal mouvement de notre retraite. Dávout, avec vingt-cinq mille hommes, resta à l'arrière-garde. Pendant qu'il avançait de quelques pas, et jetait, sans le savoir, la terreur chez les Russes, la grande-armée étonnée leur tournait le dos. Elle marchait les yeux baissés, comme honteuse et humiliée. Au milieu d'elle son chef, sombre et silencieux, paraissait

mesurer avec anxiété sa ligne de communication avec les places de la Vistule.

Sur plus de deux cent cinquante lieues, elle ne lui offre que deux points d'arrêt et de repos: Smolensk d'abord, puis Minsk. Il a fait de ces deux villes ses deux grands dépôts; d'immenses magasins y sont réunis. Mais Wittgenstein, toujours devant Polotsk, menace le flanc gauche de la première, et Tchitchakof, déjà à Bresk-litowski, le flanc droit de la seconde. Les forces de Wittgenstein s'accroissent de recrues et de nouveaux corps qu'il reçoit journellement, et de l'affaiblissement graduel de Saint-Cyr.

Cependant Napoléon compte sur le duc de Bellune et ses trente-six mille hommes de troupes fraîches. Ce corps d'armée est à Smolensk depuis les premiers jours de septembre; il compte sur les détachemens qu'envoient les dépôts, sur les malades et les blessés rétablis, sur les traîneurs ralliés et formés à Vilna en bataillons de marche. Tous arriveront successivement en ligne, et rempliront les lacunes qu'ont faites dans les rangs le fer, la faim et les maladies. Il aura donc le tems de regagner cette position de la Düna et du Borysthène, où il veut qu'on croie que sa présence, s'ajoutant à celle de Victor, de Saint-Cyr, et de Macdonald, contiendra Wittgenstein, arrêtera Kutosof, et menacera Alexandre jusque dans sa seconde capitale.

C'est pourquoi il publie qu'il va se placer sur la Düna. Mais ce n'est point encore sur ce fleuve et sur le Borysthène que sa pensée se repose; il sent que ce n'est pas avec une armée harassée et réduite qu'il pourra garder l'intervalle de ces deux fleuves, et leur cours que les glaces vont effacer. Il ne compte point sur une mer de neige de six pieds de profondeur, que l'hiver va étendre sur ces contrées, mais que l'hiver pourra rendre solide: alors tout serait chemin à l'ennemi pour arriver jusqu'à lui, pour pénétrer dans les intervalles de ses cantonnemens de bois, répandus sur deux cents lieues de frontière, et les brûler.

S'il s'y était d'abord arrêté, comme il l'avait annoncé à son arrivée à Vitepsk; s'il y avait conservé et rétabli son armée; si Tormasof, Tchitchakof et Hœrtel eussent été chassés de la Volhinie; si, dans ces riches provinces, il eût levé cent mille Cosaks, alors ses quartiers d'hiver eussent été habitables. Mais aujourd'hui rien n'y est prêt; et non seulement ses forces y sont insuffisantes, mais Tchitchakof, à cent lieues en arrière de lui, y menacerait encore ses communications avec l'Allemagne et la France, et sa retraite. C'est donc à cent lieues plus loin que Smolensk, dans une position plus resserrée, derrière les marais de la Bérézina, c'est à Minsk qu'il lui faut aller chercher des quartiers d'hiver, dont quarante marches le séparent.

Mais y arrivera-t-il à tems? Il doit le croire. Dombrowski et ses Polonais, placés autour de Bobruisk, qu'ils observent, suffisent pour contenir Hœrtel. Quant à Schwartzemberg, ce général est victorieux ; il est à la tête de quarante-deux mille Autrichiens, Saxons et Polonais ; que Durutte et sa division française, accourans de Varsovie, vont porter à plus de cinquante mille hommes. Il a poursuivi Tormasof jusque sur le Styr.

Il est vrai que l'armée russe de Moldavie vient de s'ajouter aux restes de l'armée de Volhinie ; que Tchitchakof, général actif et déterminé, a pris le commandement de ces cinquante-cinq mille Russes ; que l'Autrichien s'est arrêté ; qu'il s'est même cru obligé, le 23 septembre, de reculer derrière le Bug ; mais il a dû repasser ce fleuve à Bresk-Litowski, et Napoléon ignore le reste.

Toutefois, à moins d'une trahison qu'il est trop tard pour prévoir, et qu'un retour précipité peut seul prévenir, il se flatte que Schwartzemberg, Regnier, Durutte, Dombrowski, et vingt mille hommes répartis à Minsk, Slonim, Grodno, et Vilna, que soixante-dix mille hommes enfin ne laisseront pas soixante mille Russes s'emparer de ses magasins, et lui couper sa retraite.

II

CHAPITRE SIXIÈME.

Napoléon, réduit à de si hasardeuses conjectures, arrivait tout pensif à Véréia, quand Mortier se présenta devant lui. Mais je m'aperçois qu'entraîné, comme nous l'étions alors, par cette rapide succession de scènes violentes et d'évènemens mémorables, mon attention s'est détournée d'un fait digne de remarque. Le 23 octobre, à une heure et demie du matin, l'air avait été ébranlé par une effrayante explosion; les deux armées s'en étonnèrent un instant, quoiqu'on ne s'étonnât plus guère, s'attendant à tout.

Mortier avait obéi; le Kremlin n'existait plus: des tonneaux de poudre avaient été placés dans toutes les salles du palais des czars, et cent quatre-vingt-trois milliers sous les voûtes qui les soutenaient. Le maréchal, avec huit mille hommes, était resté sur ce volcan, qu'un obus russe pouvait faire éclater. Là il couvrait la marche de l'armée sur Kalougha, et la retraite de nos différens convois vers Mojaïsk.

Dans ces huit mille hommes, il y en avait à peine deux mille sur lesquels Mortier pût compter; les autres, cavaliers démontés, hommes de régimens et de pays divers, sous des chefs nouveaux, sans habi-

tudes pareilles, sans souvenirs communs, enfin sans rien de ce qui lie, formaient ensemble bien moins un corps organisé qu'un attroupement: ils ne devaient pas tarder à se disperser.

Le commandement du génie avait été confié au brave et savant colonel Desprès. Cet officier arrivait du fond de l'Espagne; il venait de voir se terminer, au commencement de septembre, la retraite de Madrid à Valence; il vit commencer, pendant le mois suivant, celle de Moskou à Vilna. Partout nos armes fléchissaient.

On regardait le duc de Trévise comme un homme sacrifié. Les autres chefs, ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes aux yeux, et l'empereur en lui disant „qu'il comptait sur sa fortune, mais qu'au reste, à la guerre, il fallait bien faire une part au feu." Mortier s'était résigné sans hésitation. Il avait ordre de défendre le Kremlin, puis en se retirant, de le faire sauter, et d'incendier les restes de la ville. C'était du château de Krasno-Pachra, le 21 octobre, que Napoléon lui avait envoyé ses derniers ordres. Mortier devait, après les avoir exécutés, se diriger sur Véréia, et former l'arrière-garde de l'armée.

Dans cette lettre, Napoléon lui recommandait surtout „de charger sur les voitures de la jeune garde,

sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'il trouverait, les hommes qui restaient encore aux hôpitaux. Les Romains, ajoutait-il, donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens; le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats. Il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux, sur ceux de tout son monde. C'est ainsi que lui, Napoléon, a fait à Saint-Jean-d'Acre. Il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine le convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles. L'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes. Il doit commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français; qu'il assemble donc tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur, s'ils lui ont sauvé cinq cents hommes."

Cependant, à mesure que la grande-armée était sortie de Moscou, les Cosaks avaient pénétré dans ses faubourgs, et Mortier s'était retiré vers le Kremlin, comme un reste de vie se retire vers le cœur, à mesure que la mort s'empare des extrémités. Ces Cosaks éclairaient dix mille Russes, que commandait Wintzingerode.

Cet étranger, enflammé de haine contre Napoléon, exalté du désir de reprendre Moscou et de se naturaliser en Russie par cet exploit signalé, s'emporta loin des siens; il traverse en courant la colonie géorgienne, se précipite vers la ville chinoise et le Kremlin, rencontre des avant-postes, les méprise, tombe dans une embuscade; et, se voyant pris dans cette ville qu'il venait prendre, il change soudain de rôle, agite en l'air son mouchoir, et se déclare parlementaire.

On le conduisit au duc de Trévise. Là il se réclama audacieusement du droit des gens qu'on violait, disait-il, en sa personne. Mortier lui répondit „qu'un général en chef qui se présentait ainsi pouvait être pris pour un soldat téméraire, mais jamais pour un parlementaire, et qu'il eût à rendre sur-le-champ son épée!" Alors n'espérant plus en imposer le général russe se résigna, et convint de son imprudence.

Enfin, après quatre jours de résistance, les Français abandonnent pour jamais cette ville fatale. Ils emportent avec eux quatre cents blessés; mais en se retirant, ils déposent, dans un lieu sûr et secret, un artifice habilement préparé qu'un feu lent dévorait déjà; ses progrès étaient calculés: on savait l'heure à laquelle son feu devait atteindre l'immense amas

de poudre renfermé dans les fondations de ces palais condamnés.

Mortier se hâte de fuir, mais en même tems qu'il s'éloigne rapidement, d'avides Cosaks et de sales mougiks, attirés, dit-on, par la soif du pillage, accourent, s'approchent; ils écoutent, et s'enhardissant du calme apparent qui règne dans la forteresse, ils osent y pénétrer; ils montent, et déjà leurs mains avides de pillage s'étendaient, quand tout-à-coup tous sont détruits, écrasés, lancés dans les airs avec ces murs qu'ils venaient dépouiller, et trente mille fusils qu'on y avait abandonnés: puis, avec tous ces débris de murailles et ces tronçons d'armes, leurs membres mutilés vont au loin retomber en une pluie effroyable.

La terre trembla sous les pas de Mortier. A dix lieues plus loin, à Feminskoë, l'empereur entendit cette explosion, et lui-même, avec cet accent de colère dont il parlait quelquefois à l'Europe, il proclame le lendemain, en date de Borowsk, „que le Kremlin, arsenal, magasins, que tout est détruit; que cette ancienne citadelle, qui datait des commencemens de la monarchie, ce premier palais des ozars, ont été; que désormais Moscou n'est plus qu'un amas de décombres, qu'un cloaque impur et malsain, sans importance politique ni militaire.

Il l'abandonne aux mendians et aux pillards russes, pour marcher sur Kutusof, déborder l'aile gauche de ce général, le rejeter en arrière, et gagner ensuite tranquillement les bords de la Düna, où il prendra ses quartiers d'hiver." Puis, craignant de paraître reculer, il ajoute „qu'ainsi il se sera rapproché de quatre-vingts lieues de Vilna et de Pétersbourg; double avantage, c'est-à-dire de vingt marches plus près des moyens et du but" Par-là il veut donner à sa retraite l'air d'une marche offensive.

C'est alors qu'il déclare s'être „refusé à donner l'ordre de détruire tout le pays qu'il abandonne; il lui répugne d'aggraver les malheurs de cette population. Pour punir l'incendiaire russe, et cent coupables qui font la guerre en Tartares, il ne veut pas ruiner neuf mille propriétaires, et laisser absolument sans ressources deux cent mille serfs, innocens de toutes ces barbaries."

Il n'était point alors aigri par le malheur; mais en trois jours, tout avait changé. Après s'être heurté contre Kutusof, il reculait par cette même ville de Borowsk, et dès qu'il y eut repassé, elle n'exista plus. C'est ainsi désormais que tout sera brûlé derrière lui. En conquérant, il avait conservé; en se retirant, il détruira: soit nécessité, pour ruiner l'ennemi et

ralentir sa marche, à la guerre tout étant impérieux; soit représailles, terrible effet des guerres d'invasion, qui d'abord légitiment tous les moyens de défense, ce qui motive ensuite ceux d'attaque.

„Au reste l'agression, dans ce terrible genre de guerre, n'était point du côté de Napoléon. Le 19 octobre Berthier avait écrit à Kutusof pour l'engager à régler les hostilités de manière à ce qu'elles ne laissassent supporter à l'empire moscovite que les maux indispensables de l'état de guerre; la dévastation de la Russie étant aussi nuisible à cet empire qu'elle affectait douloureusement Napoléon.“ Mais Kutusof avait répondu „qu'il lui était impossible de contenir le patriotisme russe;“ ce qui était avouer la guerre de Tartares que nous faisaient ses milices, et ce qui autorisait en quelque sorte à la leur rendre.

Les mêmes feux consumèrent Véréia, où Mortier venait de rejoindre l'empereur et de lui amener Wintzingerode. A la vue de ce général allemand, toutes les douleurs cachées de Napoléon prirent feu; son accablement devint colère, et il déchargea sur cet ennemi tout le chagrin qui l'oppressait. „Qui étes-vous“ lui cria-t-il en croisant les bras avec violence, comme pour se saisir et se contenir lui-même; „qui êtes-vous? un homme sans patrie! Vous avez toujours été mon ennemi personnel! Quand

j'ai fait la guerre aux Autrichiens, je vous ai trouvé dans leurs rangs! L'Autriche est devenue mon alliée, et vous avez demandé du service à la Russie. Vous avez été l'un des plus ardens fauteurs de la guerre actuelle. Cependant vous êtes né dans les états de la confédération du Rhin; vous êtes mon sujet. Vous n'êtes point un ennemi ordinaire, vous êtes un rebelle; j'ai le droit de vous faire juger! Gendarmes d'élite, saisissez cet homme-là!" Les gendarmes restèrent immobiles, comme des hommes accoutumés à voir se terminer sans effet ces scènes violentes, et sûrs d'obéir mieux en désobéissant.

L'empereur reprit: „Voyez-vous, monsieur, ces campagnes dévastées, ces villages en flammes! A qui doit-on reprocher ces désastres? à cinquante aventuriers comme vous, soudoyés par l'Angleterre, qui les a jetés sur le continent; mais le poids de cette guerre retombera sur ceux qui l'ont provoquée. Dans six mois je serai à Pétersbourg, et l'on me fera raison de toutes ces fanfaronnades."

Alors, s'adressant à l'aide-de-camp de Wintzingerode, prisonnier comme lui: „Pour vous, comte Narischkin, je n'ai rien à vous reprocher; vous êtes Russe, vous faites votre devoir; mais comment

un homme de l'une des premières familles de Russie a-t-il pu devenir l'aide-de-camp d'un étranger mercenaire? Soyez l'aide-de-camp d'un général russe; cet emploi sera beaucoup plus honorable."

Jusque-là le général Wintzingerode n'avait pu répondre à ces violentes paroles que par son attitude; elle fut calme comme sa réplique. Il répondit „que l'empereur Alexandre était son bienfaiteur et celui de sa famille; que tout ce qu'il possédait, il le tenait de lui; que la reconnaissance l'avait rendu son sujet; qu'il était au poste que son bienfaiteur lui avait assigné; qu'il avait donc fait son devoir."

Napoléon ajouta quelques menaces déjà moins violentes; et il s'en tint aux paroles, soit qu'il eût jeté toute sa colère dans un premier mouvement, soit qu'il n'eût voulu qu'en effrayer tous les Allemands qui seraient tentés de l'abandonner. Ce fut ainsi du moins qu'autour de lui on apprécia sa violence. Elle déplut; on n'en tint compte, et chacun s'empressa autour du général prisonnier pour le rassurer et le consoler. Ces soins continuèrent jusqu'en Lithuanie, où les Cosaks reprirent Wintzingerode et son aide-de-camp. L'empereur avait affecté de traiter avec bonté ce jeune seigneur russe, en même tems qu'il avait tonné contre son général; ce qui prouve qu'il y avait eu du calcul jusque dans sa colère.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le 28 octobre nous revîmes Mojaïsk. Cette ville était encore remplie de blessés; les uns furent emportés, les autres réunis et abandonnés, comme à Moscou, à la générosité des Russes. Napoléon dépassa cette ville de quelques werstes, et l'hiver commença. Ainsi, après un combat terrible et dix jours de marches et de contre-marches, l'armée, qui n'avait emporté de Moscou que quinze rations de farine par homme, n'était avancée dans sa retraite que de trois journées. Elle manquait de vivres, et l'hiver l'avait atteinte.

Déjà quelques hommes succombaient. Dès les premiers jours de la retraite, le 26 octobre, on avait brûlé des voitures de vivres que les chevaux ne pouvaient plus traîner. L'ordre de tout incendier derrière soi vint alors; on obéit en faisant sauter dans les maisons des caissons de poudre dont les attelages étaient déjà épuisés. Mais enfin l'ennemi ne reparaissant pas encore, nous semblions ne recommencer qu'un pénible voyage; et Napoléon, en revoyant cette route connue, se rassurait, quand, vers le

soir, un chasseur russe prisonnier lui fut envoyé par Davout.

D'abord il le questionna négligemment; mais le hasard voulut que ce Moscovite eût quelque idée des routes, des noms, et des distances; il répondit „que toute l'armée russe marchait par Medyn sur Viazma.“ Alors l'empereur devint attentif. Kutusof voulait-il le prévenir là comme à Malo-Iaroslavetz, lui couper sa retraite sur Smolensk comme celle de Kalougha, l'enfermer dans ce désert, sans vivres, sans abri, et au milieu d'une insurrection générale? Cependant son premier mouvement le porta à mépriser cet avis; car, soit fierté, soit expérience, il s'était accoutumé à ne pas supposer à ses adversaires l'habileté qu'il aurait eue à leur place.

Ici pourtant il eut un autre motif. Sa sécurité n'était qu'affectée; car il était évident que l'armée russe prenait la route de Medyn, celle-là même que Davout avait conseillée pour l'armée française; et Davout, par amour-propre, ou par inadvertance, n'avait pas confié à sa dépêche seule cette alarmante nouvelle. Napoléon en craignit l'effet sur les siens; c'est pourquoi il parut la repousser avec mépris; mais en même tems, il ordonna que le lendemain sa garde marchât en toute hâte, et tant que durerait le jour, jusqu'à Gjatz. Il voulait y donner un séjour

et des vivres à cette troupe d'élite, s'assurer de plus près de la marche de Kutusof, et le prévenir sur ce point.

Mais le tems n'avait point été appelé à son conseil; il parut s'en venger. L'hiver était si près de nous, qu'il n'avait fallu qu'un coup de vent de quelques minutes pour l'amener âpre, mordant, dominateur! On sentit aussitôt qu'en ce pays il était indigène, et nous étrangers. Tout changea, les chemins, les figures, les courages; l'armée devint morne, la marche pénible, la consternation commença.

A quelques lieues de Mojaïsk, il fallut traverser la Kologha. Ce n'était qu'un gros ruisseau; deux arbres, autant de chevalets, et quelques planches suffisaient pour en assurer le passage: mais le désordre était tel, et l'incurie si grande, que l'empereur y fut arrêté. On y noya plusieurs canons qu'on voulut faire passer au gué. Il semblait que chaque corps d'armée marchât pour son compte, qu'il n'y eût point d'état-major, point d'ordre général, point de nœud commun, rien qui liât tous ces corps ensemble. Et en effet, l'élévation de chacun de leurs chefs les rendait trop indépendans les uns des autres. L'empereur lui-même s'était tant grandi, qu'il se trouvait à une distance démesurée des détails de son armée; et Berthier, placé comme intermédiaire entre lui et des

chefs, tous rois, princes ou maréchaux, était obligé à trop de ménagemens. Il était d'ailleurs insuffisant à cette position.

L'empereur, arrêté par ce faible obstacle d'un pont rompu, se contenta de faire un geste de mécontentement et de mépris, à quoi Berthier ne répondit que par un air de résignation. Cet ordre de détail ne lui avait pas été dicté par l'empereur, il ne se croyait donc pas coupable, car Berthier n'était qu'un écho fidèle, qu'un miroir, et rien de plus. Toujours prêt, clair et net, la nuit comme le jour, il réfléchissait, il répétait l'empereur, mais n'ajoutait rien, et ce que Napoléon oubliait, était oublié sans ressource.

Après la Kologha, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain chacun regarda autour de soi; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes, et d'étendards tachés de sang.

Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cada-

vres à demi dévorés. Quelques squelettes, restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire: c'était cette terrible redoute, conquête et tombeau de Caulaincourt. Alors le cri: „C'est le champ de la grande bataille!“ forma un long et triste murmure. L'empereur passa vite. Personne ne s'arrêta. Le froid, la faim, et l'ennemi pressaient; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes, sacrifiés inutilement, et qu'il fallait abandonner.

C'était là que nous avions tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire. Quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour le voyageur passerait avec indifférence sur ce champ semblable à tous les autres; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera long-tems de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidens dans sa mémoire avide, et sans doute qu'alors il s'écriera: „Quels hommes! quel chef! quelle destinée! Ce sont eux qui, treize ans plus tôt dans le midi, sont venus tenter l'Orient par l'Égypte, et se briser contre ses portes. Depuis, ils ont conquis l'Europe, et les voilà qui reviennent, par le nord, se présenter de nouveau devant cette

Asie, pour s'y briser encore! Qui donc les a poussés dans cette vie errante et aventureuse? Ce n'étaient point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrans, de plus grandes richesses: au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils jouissaient de tant de délices, et ils les ont abandonnés pour vivre sans abri, sans pain, pour tomber chaque jour et successivement, ou morts, ou mutilés. Quelle nécessité les a poussés? Eh quoi donc? si ce n'est la confiance dans un chef jusque-là infaillible! l'ambition d'achever un grand ouvrage glorieusement commencé! l'enivrement de la victoire, et surtout cette insatiable passion de la gloire, cet instinct puissant, qui pousse l'homme à la mort, pour chercher l'immortalité."

CHAPITRE HUITIÈME.

Cependant l'armée s'écoulait dans un grave et silencieux recueillement devant ce champ funeste, lorsqu'une des victimes de cette sanglante journée y fut, dit-on, aperçue, vivante encore, et perçant

l'air de ses gémissemens. On y courut : c'était un soldat français. Ses deux jambes avaient été brisées dans le combat ; il était tombé parmi les morts ; il y fut oublié. Le corps d'un cheval éventré par un obus fut d'abord son abri ; ensuite, pendant cinquante jours, l'eau bourbeuse d'un ravin où il avait roulé, et la chair putréfiée des morts, servirent d'appareil à ses blessures, et de soutien à son être mourant. Ceux qui disent l'avoir découvert, affirment qu'ils l'ont sauvé.

Plus loin, on revit la grande abbaye, ou l'hôpital de Kolotskoï, spectacle plus affreux encore que celui du champ de bataille. A Borodino, c'était la mort, mais aussi le repos ; là du moins le combat était fini ; à Kolotskoï, il durait encore. La mort y semblait poursuivre ses victimes échappées au combat ; elle s'y acharnait, elle pénétrait en eux par tous leurs sens à-la-fois. Pour la repousser, tout manquait, excepté des ordres inexécutables dans ces déserts, et qui d'ailleurs, donnés de trop haut et de trop loin, passaient par trop de mains pour être exécutés.

Toutefois, malgré la faim, le froid, et le dénuement le plus complet, le dévouement de quelques chirurgiens et un reste d'espoir soutenaient encore un grand nombre de blessés dans ce séjour fétide. Mais quand ils virent que l'armée repassait, qu'ils

allaient être abandonnés, qu'il n'y avait plus d'espoir, les moins faibles se traînèrent sur le seuil de la porte; ils bordèrent le chemin, et nous tendirent leurs mains suppliantes.

L'empereur venait d'ordonner que chaque voiture, quelle qu'elle fût, reçût un de ces malheureux, et que les plus faibles fussent, comme à Moscou, laissés sous la protection de ceux des officiers russes prisonniers et blessés que nos soins avaient rétablis. Il s'arrêta pour faire exécuter cet ordre, et ce fut au feu de ces caissons abandonnés que lui et la plupart des siens se ranimèrent. Depuis le matin, une multitude d'explosions avertissaient des nombreux sacrifices de cette espèce que déjà l'on était obligé de faire.

Pendant cette halte, on vit une action atroce. Plusieurs blessés venaient d'être placés sur des charrettes de vivandiers. Ces misérables, dont le butin de Moscou surchargeait les voitures, ne reçurent qu'en murmurant ce nouveau poids; on les contraignit à l'accepter: ils se turent. Mais à peine furent-ils en marche, qu'ils se ralentirent; ils se laissèrent dépasser par leur colonne; alors, profitant d'un instant de solitude, ils jetèrent dans des fossés tous ces infortunés confiés à leurs soins. Un seul survécut assez pour être recueilli par les premières voitures

qui passèrent: c'était un général. On sut par lui ce crime. Un frémissement d'horreur se propagea dans la colonne; il parvint jusqu'à l'empereur, car les souffrances n'étaient pas encore assez vives et assez universelles pour éteindre la pitié, et concentrer en soi toutes les affections.

Le soir de cette longue journée, la colonne impériale approcha de Gjatz, surprise de trouver sur son passage des Russes tués tout nouvellement. On remarquait que chacun d'eux avait la tête brisée de la même manière, et que sa cervelle sanglante était répandue près de lui. On savait que deux mille prisonniers russes marchaient devant, et que c'étaient des Espagnols, des Portugais, et des Polonais qui les conduisaient. Chacun, suivant son caractère, s'indignait, approuvait, ou restait indifférent. Autour de l'empereur, ces différentes impressions restaient muettes. Caulaincourt éclata, il s'écria „que c'était une atroce cruauté. Voilà donc la civilisation que nous apportions en Russie! Quel serait sur l'ennemi l'effet de cette barbarie? Ne lui laissions-nous pas nos blessés, une foule de prisonniers? Lui manquerait-il de quoi exercer d'horribles représailles?"

Napoléon garda un sombre silence, mais le lendemain ces meurtres avaient cessé. On se contenta de laisser ces malheureux mourir de faim dans les

enceintes où, pendant la nuit, on les parquait comme des bêtes. C'était sans doute encore une barbarie; mais que pouvait-on faire? Les échanger? l'ennemi s'y refusait. Les relâcher! ils auraient été publier le dénuement général, et bientôt, réunis à d'autres, ils seraient revenus s'acharner sur nos pas. Dans cette guerre à mort, leur donner la vie c'eût été se sacrifier soi-même. On fut cruel par nécessité. Le mal venait de s'être jeté dans une si terrible alternative.

Au reste, dans leur marche vers l'intérieur de la Russie, nos soldats prisonniers ne furent pas traités plus humainement, et là pourtant l'impérieuse nécessité n'était point une excuse.

Enfin on atteignit Gjatz avec la nuit; mais cette première journée d'hiver avait été cruellement remplie. L'aspect du champ de bataille, de ces deux hôpitaux abandonnés, cette multitude de caissons livrés aux flammes, ces Russes fusillés, l'excessive longueur de la route, les premières atteintes de l'hiver, tout la rendit funeste; la retraite devenait fuite; et c'était un spectacle bien nouveau que Napoléon contraint de céder et de fuir.

Plusieurs de nos alliés en jouissaient avec cette secrète satisfaction qu'ont les inférieurs de voir leurs chefs enfin dominés, et forcés de plier à leur tour. Ils se laissaient aller à cette triste envie qu'inspire un

bonheur extraordinaire, dont il est rare qu'on n'ait pas abusé, et qui choque cette égalité, premier besoin des hommes Mais cette maligne joie s'éteignit bientôt, et se perdit dans un malheur universel.

La fierté souffrante de Napoléon supposa ces pensées. On s'en aperçut dans une halte de ce jour: là, sur les sillons raidis d'un champ gelé et parsemé de débris russes et français, il voulut, par la puissance de ses paroles, se décharger du poids de l'insupportable responsabilité de tant de malheurs. Cette guerre, qu'en effet il avait redoutée, il en dévoua l'auteur à l'horreur du monde entier. Ce fut ***** qu'il en accusa: „c'était ce ministre russe, vendu aux Anglais; qui l'avait fomentée. Le perfide y avait entraîné Alexandre et lui!"

Ces paroles, prononcées devant deux de ses généraux, étaient écoutées avec ce silence commandé par un ancien respect, auquel se joignait déjà celui qu'on devait au malheur. Mais le duc de Vicence, trop impatient peut-être, s'irrita; il fit un geste de colère et d'incrédulité, et rompit, en se retirant brusquement, ce pénible entretien.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De Gjatz l'empereur gagna Viazma en deux marches. Il y séjourna pour attendre le prince Eugène et Davout, et pour observer le chemin de Medyn et d'Iouknow, qui débouche en cet endroit sur la grande route de Smolensk; c'était ce chemin de traverse qui, de Malo-Iaroslavetz, devait amener l'armée russe sur son passage. Mais le premier novembre, après trente-six heures d'attente, Napoléon n'en avait aperçu aucun avant-coureur. Il partit flottant entre l'espoir que Kutusof s'était endormi, et la crainte que le Russe n'eût laissé Viazma à sa droite, et ne fût allé lui couper la retraite à deux marches plus loin, vers Dorogobouje. Toutefois il laissa Ney à Viazma, pour recueillir le premier le quatrième corps, et relever, à l'arrière-garde Davout, qu'il jugeait fatigué.

Il se plaignait de la lenteur de celui-ci; il lui reprochait d'être encore à cinq marches derrière lui, quand il n'aurait dû être attardé que de trois journées; il jugeait le génie de ce maréchal trop méthodique, pour diriger convenablement une marche si irrégulière.

L'armée entière, et surtout le corps du prince Eugène, répétait ces plaintes: elle disait „que par une suite de son esprit d'ordre et d'opiniâtreté, Davout s'était laissé atteindre dès l'abbaye de Kolotskoï; que là il avait fait à de misérables Cosaks l'honneur de se retirer devant eux, pas à pas, et par bataillons carrés, comme s'ils eussent été des Mameloucks! que Platof avec ses canons avait mordu de loin sur les masses profondes qu'il lui avait présentées; qu'alors seulement le maréchal ne leur avait plus opposé que quelques lignes minces qui s'étaient reployées promptement, et quelques pièces légères, dont les premiers coups avaient suffi; mais que ces manœuvres, et des fourrages entrepris régulièrement, avaient fait perdre un tems toujours précieux en retraite, et surtout au milieu de la famine, au travers de laquelle la plus habile manœuvre était de passer vite.“

A cela Davout répliquait par son horreur naturelle pour toute espèce de désordre: elle l'avait d'abord porté à vouloir régulariser cette fuite; il s'était efforcé d'en couvrir les débris, craignant la honte et le danger de laisser à l'ennemi ces témoins de notre désastre.

Il ajoutait „qu'on ne songeait pas assez à tout ce qu'il avait à surmonter: c'était un pays complète-

le vice-roi et le prince d'Eckmühl étaient arrivés, le 2 novembre, à deux lieues de Viazma. Il est certain que ce jour là même ils eussent pu dépasser cette ville, se réunir à Ney et éviter un combat désastreux. On assure que ce fut l'avis du prince Eugène, mais que Davout crut ses troupes trop fatiguées, et que le vice-roi, se sacrifiant à son devoir, s'arrêta pour partager un danger qu'il prévoyait. Les généraux de Davout disent au contraire que le prince Eugène, déjà campé, ne put se décider à ordonner à ses soldats d'abandonner leurs feux et leurs repas déjà commencés, dont les apprêts étaient toujours si pénibles.

Quoi qu'il en soit, pendant le calme trompeur de cette nuit, l'avant-garde russe arrivait de Molo-Iaroslavetz, où notre retraite avait fait cesser la sienne: elle côtoyait les deux corps français et celui de Poniatowski, dépassait leurs bivouacs, et disposait ses colonnes d'attaque contre le flanc gauche de la route, dans l'intervalle de deux lieues qu'avaient laissé Davout et Eugène entre eux et Viazma.

Miloradowitch, celui qu'on appelait le Murat russe, commendait cette avant garde. C'était, selon ses compatriotes, un guerrier infatigable, avantageux, impétueux comme ce roi soldat, d'une stature aussi remarquable, comme lui, favorisé de la fortune. Jamais on ne le vit blessé, quoiqu'une foule

d'officiers et de soldats eussent été tués autour de lui, et plusieurs chevaux sous lui. Il méprisait les principes de la guerre; il mettait même de l'art à ne pas suivre les règles de cet art, prétendant surprendre l'ennemi par des coups inattendus, car il est prompt à se décider; il dédaigne de rien préparer, attendant conseil des lieux et des circonstances, et ne se conduisant que par inspirations subites : du reste, général sur le champ de bataille seulement, sans prévoyance d'administration d'aucun genre, ou privée ou publique, dissipateur cité, et, ce qui est rare, probe et prodigue.

C'était ce général, avec Platof et vingt mille hommes, qu'on allait avoir à combattre.

CHAPITRE DIXIÈME.

Le 3 novembre, le prince Eugène s'acheminait vers Viazma, où ses équipages et son artillerie le précédaient, quand les premières lueurs du jour lui montrèrent à-la-fois sa retraite menacée, à sa gauche, par une armée; derrière lui, son arrière-garde coupée; à sa droite, la plaine couverte de traîneurs et de chariots épars, fuyant sous les lances ennemies. En même

tems, vers Viazma, il entend le maréchal Ney, qui devait le secourir, combattre pour sa propre conservation.

Ce prince n'était point de ces généraux nés de la faveur, pour qui tout est imprévu et cause d'étonnement, faute d'expérience. Il envisage aussitôt et le mal et le remède. Il s'arrête, fait volte-face, déploie ses divisions à droite du grand chemin, et contient dans la plaine les colonnes russes qui cherchaient à lui faire perdre cette route. Déjà même leurs premières troupes, en débordant la droite des Italiens, s'en étaient emparées sur un point, et elles s'y maintenaient, quand Ney lança de Viazma un de ses régimens, qui les attaqua par derrière, et leur fit lâcher prise.

En même tems, Compans, général de Davout, joint sa division à l'arrière-garde italienne; ils se font jour, et pendant que, réunis au vice-roi, ils combattent, Davout avec sa colonne s'écoule rapidement derrière eux par le côté gauche du grand chemin, puis, le traversant aussitôt qu'il les a dépassés, il reclame son rang de bataille, prend l'aile droite, et se trouve entre Viazma et les Russes. Le prince Eugène lui cède ce terrain qu'il a défendu, et passe de l'autre côté de la route. Alors l'ennemi commence à s'étendre devant eux, et cherche à déborder leurs ailes.

Par le succès de cette première manœuvre, les deux corps français et italiens n'avaient pas conquis le droit de continuer leur retraite, mais seulement la possibilité de la défendre. Ils comptaient encore trente mille hommes ; mais dans le premier corps, celui de Davout, il y avait du désordre. Cette manœuvre précipitée, cette surprise, tant de misère, et surtout l'exemple fatal d'une foule de cavaliers démontés, sans armes, et courant çà et là, tout égarés de frayeur, le désorganisaient.

Ce spectacle encouragea l'ennemi; il crut à une déroute. Son artillerie, supérieure en nombre, manœuvrait au galop; elle prenait en écharpe et en flanc nos lignes qu'elle abattait, quand les canons français, déjà à Viazma, et qu'on faisait revenir en hâte, se traînaient avec peine. Cependant Davout et ses généraux avaient encore autour d'eux leurs plus fermes soldats. On voyait plusieurs de ces chefs, blessés depuis la Moskwa, l'un le bras en écharpe, l'autre la tête enveloppée de linges, soutenir les meilleurs, retenir les plus ébranlés, s'élancer sur les batteries ennemies, les faire reculer, se saisir même de trois de leurs pièces, enfin étonner à-la-fois les ennemis et leurs fuyards, et combattre l'exemple du mal par un noble exemple.

Alors Miloradowitch, sentant sa proie lui échap-

per, demanda du secours; et ce fut encore Wilson, qui se trouvait partout où il pouvait le plus nuire à la France, qui courut appeler Kutusof. Il trouva le vieux maréchal se reposant avec son armée au bruit du combat. L'ardent Wilson, pressant comme la circonstance, l'excite vainement; il ne peut l'émouvoir. Transporté d'indignation, il l'appelle traître; il lui déclare qu'à l'instant même, un de ses Anglais va courir à Pétersbourg dénoncer sa trahison à son empereur et à ses alliés.

Cette menace n'ébranla point Kutosof, il s'obstina dans son inaction; soit qu'aux glaces de l'âge se fussent jointes celles de l'hiver, et que, dans son corps tout cassé, son esprit se trouvât affaissé sous le poids de tant de ruines; soit que, par un autre effet de la vieillesse, on devienne prudent quand on n'a presque plus rien à risquer, et temporiseur quand on n'a plus de tems à perdre. Il parut encore croire, comme à Malo-Iaroslavetz, que l'hiver moscovite pouvait seul abattre Napoléon; que ce génie, vainqueur des hommes, n'était pas encore assez vaincu par la nature; qu'il fallait laisser au climat l'honneur de cette victoire, et au ciel russe sa vengeance.

Miloradowitch, réduit à lui-même, s'efforçait alors de rompre le corps de bataille français: mais ses feux pouvaient seuls pénétrer; ils y firent d'affreux

ravages. Eugène et Davout s'affaiblissaient; et comme ils entendaient un autre combat en arrière de leur droite, ils crurent que c'était tout le reste de l'armée russe qui arrivait sur Viazma par le chemin d'Iuknof, dont Ney défendait le débouché.

Ce n'était qu'une avant-garde; mais le bruit de cette bataille en arrière de leur bataille, et menaçant leur retraite, les inquiéta. Le combat durait déjà depuis sept heures; les bagages devaient être écoulés, la nuit s'approchait, les généraux français commencèrent donc à se retirer.

Ce mouvement rétrograde accrut l'ardeur de l'ennemi, et sans un mémorable effort des 24e, 57e et 85e régimens, et la protection d'un ravin, le corps de Davout eût été enfoncé; tourné par sa droite, et détruit. Le prince Eugène, moins vivement attaqué, put effectuer plus rapidement sa retraite au travers de Viazma; mais les Russes l'y suivirent; ils avaient pénétré dans cette ville, lorsque Davout, poussé par vingt mille hommes, et écrasé par quatre-vingts pièces de canon, voulut y passer à son tour.

La division Morand s'engagea la première dans la ville: elle marchait avec confiance, croyant le combat fini, quand les Russes, que cachaient les sinuosités des rues, tombèrent tout-à-coup sur elle. La surprise fut complète, et le désordre grand: toutefois

Morand rallia, raffermit les siens, rétablit le combat, et se fit jour.

Ce fut Compans qui termina tout. Il fermait la marche avec sa division. Se sentant serré de trop près par les plus braves troupes de Miloradowitch, il se retourna, courut lui-même sur les plus acharnés, les culbuta, et, s'étant fait ainsi respecter, il acheva tranquillement sa retraite. Ce combat fut glorieux pour chacun, et son résultat fâcheux pour tous; l'ordre et l'ensemble y manquèrent. Il y aurait eu assez de soldats pour vaincre, s'il n'y avait pas eu trop de chefs. Ce ne fut que vers deux heures que ceux-ci se réunirent pour concerter leurs manœuvres, encore furent-elles exécutées sans accord.

Lorsqu'enfin la rivière, la ville de Viazma, la nuit, une fatigue mutuelle, et le maréchal Ney, eurent séparé de l'ennemi, le péril étant ajourné et les bivouacs établis, on se compta. Plusieurs canons brisés, des bagages et quatre mille morts ou blessés manquaient. Beaucoup de soldats s'étaient dispersés. On avait sauvé l'honneur; mais il y avait dans les rangs des vides immenses. Il fallut tout resserrer, tout réduire, pour mettre quelque ensemble dans ce qui restait. Chaque régiment formait à peine un bataillon, chaque bataillon un peloton. Les soldats n'avaient plus leurs places, leurs compagnons et leurs chefs accoutumés.

Cette triste réorganisation se fit à la lueur de l'incendie de Viazma, et au bruit successif des coups de canon de Ney et de Miloradowitch, dont les retentissemens se prolongeaient au travers de la double obscurité de la nuit et des forêts. Plusieurs fois ces restes de braves soldats se crurent attaqués, et se traînèrent à leurs armes. Le lendemain, quand ils reprirent leurs rangs, ils s'étonnèrent de leur petit nombre.

CHAPITRE ONZIÈME.

Toutefois l'exemple des chefs, et l'espoir de retrouver tout à Smolensk, soutenaient les courages, et surtout l'aspect d'un soleil brillant encore, de cette source universelle d'espoir et de vie, qui semblait contredire et désavouer tous les spectacles de désespoir et de mort qui déjà nous environnaient.

Mais le 6 novembre le ciel se déclare. Son azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent: bientôt c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis pour

achever notre perte. Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect ; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but ; tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités ; leur surface cache des profondeurs inconnues qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là le soldat s'engouffre, et les plus faibles s'abandonnant y restent ensevelis.

Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre ; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts : il pénètre au travers de leurs légers vêtemens et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux ; cette enveloppe de glace saisit leurs corps et raidit tous leurs membres. Un vent aigre et violent coupe leur respiration ; il s'en empare au moment où ils l'exhalent et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

Les malheureux se traînent encore, en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelques débris, une branche

ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là ils gémissent en vain; bientôt la neige les couvre; de légères éminences les font reconnaître: voilà leur sépulture! La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire: les plus intrépides ou les plus indifférens s'affectent; ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige: leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité; l'imagination s'étonne: c'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée! Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux, avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage, et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte.

Tout, jusqu'à leurs armes, encore offensives à Malo-Iaroslavetz, mais depuis seulement défensives, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient, c'était sans elles: car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid les leur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent

sur le fusil qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement nécessaire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie.

Bientôt l'on rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés, tantôt par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux, c'était le froid, l'inanition qui les avait détachés de leurs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils s'étaient séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus, sans défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'instinct pressant de leur conservation.

La plupart, attirés par la vue de quelques sentiers latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y trouver du pain et un abri pour la nuit qui s'approche; mais, dans leur premier passage, tout a été dévasté sur une largeur de sept à huit lieues; ils ne rencontrent que des Cosaks et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige. Ces peuples, soulevés par Alexandre et Kutusof, et qui ne surent pas alors, comme depuis, venger noblement une patrie qu'ils n'avaient pas pu défendre, côtoient l'armée sur ses deux flancs, à la faveur des bois. Tous ceux qu'ils n'ont point achevés avec leurs piques et leurs haches, ils les ramènent sur la fatale et dévorante grande route.

La nuit arrive alors, une nuit de seize heures! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux! Cependant la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés, arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir; mais la tempête toujours active disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.

Lorsqu'enfin la flamme l'emportant s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas: c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus raides morts marquèrent les bivouacs; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux.

Depuis ce jour, on commença à moins compter les uns sur les autres. Dans cette armée vive, suscep-

tible de toutes les impressions, et raisonneuse par une civilisation avancée, le désordre se mit vite; le découragement et l'indiscipline se communiquèrent promptement, l'imagination allant sans mesure dans le mal comme dans le bien. Dès-lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha des troupes encore organisées quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement. Ce furent les officiers, les sous-officiers et des soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires: ils s'encourageaient en répétant le nom de Smolensk, dont ils se sentaient approcher, et où tout leur avait été promis.

Ce fut ainsi que, depuis ce déluge de neige et le redoublement de froid qu'il annonçait, chacun, chef comme soldat, conserva ou perdit sa force d'esprit, suivant son caractère, son âge, et son tempérament. Celui de nos chefs que jusque-là on avait vu le plus rigoureux pour le maintien de la discipline, ne se trouva plus l'homme de la circonstance. Jeté hors de toutes ses idées arrêtées de régularité, d'ordre et de méthode, il fut saisi de désespoir à la vue d'un désordre si général, et jugeant avant les autres tout perdu, il se sentit lui-même prêt à tout abandonner.

De Gjatz à Mikalewska, village entre Dorogobouje

et Smolensk, il n'arriva rien de remarquable dans la colonne impériale, si ce n'est qu'il fallut jeter dans le lac de Semlewo les dépouilles de Moscou: des canons, des armures gothiques, ornemens du Kremlin, et la croix du grand Yvan y furent noyés; trophées, gloire, tous ces biens auxquels nous avions tout sacrifié, devenaient à charge: il ne s'agissait plus d'embellir, d'orner sa vie, mais de la sauver. Dans ce grand naufrage, l'armée, comme un grand vaisseau battu par la plus horrible des tempêtes, jetait sans hésiter, à cette mer de neige et de glace, tout ce qui pouvait appesantir ou retarder sa marche.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Le 3 et le 4 novembre, Napoléon avait séjourné à Slawkowo. Ce repos et la honte de paraître fuir enflammèrent son imagination. On l'entendit dicter des ordres, d'après lesquels son arrière-garde, paraissant reculer en désordre, devait attirer les Russes dans une embuscade où lui-même les attendrait; mais ce vain projet s'évanouit avec la préoccupation qui l'avait enfanté. Le 5, il avait couché à Dorogobouje.

Il y trouva les moulins à bras commandés pour l'expédition; on en fit une tardive et bien inutile distribution; les cantonnemens de Smolensk furent alors projetés.

Ce fut le lendemain, à la hauteur de Mikalewska, et le 6 novembre, l'instant où ces nuées chargées de frimas crevaient sur nos têtes, que l'on vit le comte Daru accourir et un cercle de vedettes se former autour de lui et de l'empereur.

Une estafette, la première qui depuis dix jours avait pu pénétrer jusqu'à nous, venait d'apporter la nouvelle de cette étrange conjuration tramée dans Paris même, par un général obscur, et au fond d'une prison. Il n'avait eu d'autres complices que la fausse nouvelle de notre destruction, et de faux ordres à quelques-troupes d'arrêter le ministre, le préfet de police et le commandant de Paris. Tout avait réussi par l'impulsion d'un premier mouvement, par l'ignorance et par l'étonnement général; mais aussi, dès le premier bruit qui s'en était répandu, un ordre avait suffi pour rejeter dans les fers le chef avec ses complices ou ses dupes.

L'empereur apprenait à-la-fois leur crime et leur supplice. Ceux qui de loin cherchaient à lire sur ses traits ce qu'ils devaient penser, n'y virent rien. Il se concentra; ses premières et seules paroles à Daru

furent: „Eh bien! si nous étions restés à Moscou!"
Puis il se hâta d'entrer dans une maison palissadée qui avait servi de poste de correspondance.

Dès qu'il fut seul avec ses officiers les plus dévoués, toutes ses émotions éclatèrent à-la-fois par des exclamations d'étonnement, d'humiliation et de colère. Quelques instans après il fit venir plusieurs autres militaires, pour remarquer l'effet que produisait une si étrange nouvelle. Il vit une douleur inquiète, de la consternation, et la confiance dans la stabilité de son gouvernement tout ébranlée. Il put savoir qu'on s'abordait en gémissant et en répétant, qu'ainsi la grande révolution de 1789, qu'on avait crue terminée, ne l'était donc pas. Déjà vieilli par les efforts qu'on avait faits pour en sortir, fallait-il donc s'y replonger de nouveau, et rentrer encore dans la terrible carrière des bouleversemens politiques? Ainsi la guerre nous atteignait partout, et nous pourrions perdre tout à-la-fois.

Quelques uns se réjouirent de cette nouvelle, dans l'espoir qu'elle hâterait le retour de l'empereur en France, qu'elle l'y fixerait, et qu'il n'irait plus se risquer au-dehors, n'étant pas sûr du dedans. Le lendemain les souffrances du moment firent cesser les conjectures. Quant à Napoléon, toutes ses pensées le précédaient encore dans Paris, et il s'avançait ma-

chinalement vers Smolensk, quand lui-même fut rappelé tout entier au lieu et au moment présent, par l'arrivée d'un aide-de-camp de Ney.

Depuis Viazma, ce maréchal avait commencé à soutenir cette retraite, mortelle pour tant d'autres, et pour lui immortelle. Jusqu'à Dorogobouje, elle n'avait été inquiétée que par quelques bandes de Cosaks insectes importuns, qu'attiraient nos mourans et nos voitures abandonnées, fuyant partout où l'on portait la main, mais fatiguant par leur retour continuel.

Ce n'était point le sujet du message de Ney. En approchant de Dorogobouje, il avait rencontré les traces du désordre dans lequel étaient tombés les corps qui le précédaient: il n'avait pu les effacer. Jusque-là il s'était résigné à laisser à l'ennemi des bagages; mais il avait rougi de honte à la vue des premiers canons abandonnés devant Dorogobouje.

Ce maréchal s'y était arrêté. Là, après une nuit horrible, où la neige, le vent et la famine avaient chassé des feux la plupart de ses soldats, l'aurore, qu'on attend toujours si impatiemment au bivouac, avait amené la tempête, l'ennemi, et le spectacle d'une défection presque générale. En vain lui-même venait de combattre à la tête de ce qui lui restait de soldats et d'officiers; il se voyait obligé de reculer précipi-

tamment jusque derrière le Dnieper: c'est de quoi il faisait avertir l'empereur.

Il voulait qu'il sût tout. Son aide-de-camp, le colonel Dalbignac, devait lui dire „que, dès Malo-Iaroslavetz, le premier mouvement de retraite, pour des soldats qui n'avaient jamais reculé, avait décontenancé l'armée; que l'affaire de Viazma l'avait ébranlée, et qu'enfin ce déluge de neige, et le redoublement de froid qu'il annonçait, en achevait la désorganisation.“

„Qu'une multitude d'officiers ayant tout perdu, pelotons, bataillons, régimens, divisions même, s'ajoutaient aux masses errantes. On les voyait par troupes de généraux, de colonels, et d'officiers de tous grades, mêlés avec des soldats, et marchant à l'aventure, tantôt avec une colonne, tantôt avec une autre; que l'ordre ne pouvant exister devant le désordre, cet exemple entraînait jusqu'à ces vieux cadres de régimens, qui avaient traversé toute la guerre de la révolution.“

„Qu'on entendait dans les rangs les meilleurs soldats se demander pourquoi c'était à eux seuls à combattre pour assurer la fuite des autres; et comment on croyait les encourager, quand ils entendaient les cris de désespoir qui partaient des bois voisins, où les grands convois de leurs blessés, inu-

tilement traînés depuis Moscou, venaient d'être abandonnés. Voilà donc le sort qui les attendait; qu'avaient-ils à gagner autour du drapeau? Pendant le jour, c'étaient des travaux, des combats continuels, et la nuit la famine: jamais d'abris, des bivouacs encore plus meurtriers que les combats; la faim et le froid en repoussaient le sommeil, et si la fatigue l'emportait un instant, le repos, qui devait refaire, achevait. Enfin l'aigle ne protégeait plus, il tuait."

„Pourquoi donc s'obstiner autour de lui, pour succomber par bataillon, par masses? il valait mieux se disperser; et puisqu'il n'y avait plus qu'à fuir, disputer de vitesse: alors ce ne seraient plus les meilleurs qui succomberaient; derrière eux les lâches ne dévoreraient plus les restes de la grande route." Enfin, l'aide-de-camp devait dévoiler à l'empereur toute l'horreur de sa situation. Ney en rejetait la responsabilité.

Mais Napoléon en voyait assez autour de lui pour juger du reste. Les fuyards le dépassaient: il sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée, partie par partie, en commençant par les extrémités, pour en sauver la tête. Quand donc l'aide-de-camp voulut commencer, il l'interrompit brusquement par ces mots: „Colonel, je ne vous de-

mande pas ces détails!" Celui-ci se tut, comprenant que dans ce désastre, désormais irremédiable, et où il fallait à chacun toute sa force, l'empereur craignait des plaintes qui ne pouvaient qu'affaiblir celui qui s'y laissait aller et celui qui les entendait.

Il remarqua l'attitude de Napoléon, celle qu'il conserva pendant toute cette retraite: elle était grave, silencieuse et résignée; souffrant moins de corps que les autres, mais bien plus d'esprit, et acceptant son malheur.

En ce moment le général Charpentier lui envoyait de Smolensk un convoi de vivres. Bessières voulut s'en emparer; mais l'empereur les fit passer sur-le-champ au prince de la Moskwa, en disant „que c'était à ceux qui se battaient à manger avant les autres." En même tems il envoya recommander à Ney „de se défendre assez pour lui donner quelque séjour à Smolensk, où l'armée mangerait, reposerait, et se réorganiserait."

Mais si cet espoir soutint les uns dans leur devoir, beaucoup d'autres abandonnèrent tout pour courir vers ce terme promis à leurs souffrances. Pour Ney, il vit qu'il fallait une victime, et qu'il était désigné; il se dévoua, acceptant tout entier un danger grand comme son courage: dès-lors il n'attache plus son honneur à des bagages, ni même à des canons, que

l'hiver seul lui arrache. Un premier repli du Borysthène en arrête et retient une partie au pied de ses rampes de glace; il les sacrifie sans hésiter, passe cet obstacle, se retourne, et force le fleuve ennemi qui traversait la route à lui servir de défense.

Toutefois les Russes s'avançaient à la faveur d'un bois et de nos voitures abandonnées; de là, ils fusillaient les soldats de Ney: la moitié de ceux-ci, dont les armes glacées gèlent les mains engourdies, se découragent; ils lâchent prise, s'autorisant de leur faiblesse de la veille, fuyant parcequ'ils avaient fui; ce qu'avant ils auraient regardé comme impossible. Mais Ney se jette au milieu d'eux, arrache une de leurs armes, et les ramène au feu, que lui-même recommence, exposant sa vie en soldat, le fusil à la main, comme lorsqu'il n'était ni époux, ni père, ni riche, ni puissant et considéré; enfin, comme s'il avait encore tout à gagner, quand il avait tout à perdre. En même tems qu'il redevint soldat, il resta général: il s'aida du terrain, s'appuya d'une hauteur, se couvrit d'une maison palissadée. Ses généraux et ses colonels, parmi lesquels lui-même remarqua Fezensac, le secondèrent vigoureusement, et l'ennemi, qui s'attendait à poursuivre, recula.

Par cette action, Ney donna vingt-quatre heures de répit à l'armée; elle en profita pour s'écouler vers

Smolensk. Le lendemain, et tous les jours suivans, ce fut un même héroïsme. De Viazma à Smolensk il combattit dix jours entiers.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Le 13 novembre il touchait à cette ville, où il ne devait entrer que le lendemain, et faisait volte-face pour maintenir l'ennemi, quand tout-à-coup les hauteurs auxquelles il voulait appuyer sa gauche se couvrirent d'une foule de fuyards. Dans leur effarement, ces malheureux se précipitaient et roulaient jusqu'à lui sur la neige glacée qu'ils teignaient de leur sang. Une bande de Cosaks, qu'on vit bientôt au milieu d'eux, fit comprendre la cause de ce désordre. Le maréchal étonné, ayant fait dissiper cette nuée d'ennemis, aperçut derrière elle l'armée d'Italie revenant sans bagages, sans canons, toute dépouillée.

Platof l'avait tenue comme assiégée depuis Dorogobouje. Le prince Eugène avait quitté la grande route près de cette ville, et repris, pour se diriger sur Vitepsk, celle qui, deux mois avant, l'avait amené

et dans l'instant il atteint son but; les caissons sautent, les obus éclatent, et ceux des Cosaks qui ne sont pas détruits, se dispersent épouvantés.

Quelques centaines d'hommes, qu'on appelait encore la 14e division, furent opposés à ces hordes, et suffirent pour les contenir hors de portée jusqu'au lendemain. Tout le reste, soldats, administrateurs, femmes et enfans, malades et blessés, poussés par les boulets ennemis, se pressaient sur la rive du torrent. Mais à la vue de ses eaux grossies, de leurs glaçons massifs et tranchans, et de la nécessité d'augmenter, en se plongeant dans ces flots glacés, le supplice d'un froid déjà intolérable, tous hésitèrent.

Il fallut qu'un Italien, le colonel Delfanti, s'élançât le premier. Alors les soldats s'ébranlèrent, et la foule suivit. Il resta les plus faibles, les moins déterminés, ou les plus avares. Ceux qui ne surent point rompre avec leur butin et quitter la fortune qui les quittait, ceux-là furent surpris dans leur hésitation. Le lendemain on vit de sauvages Cosaks, au milieu de tant de richesses, être encore avides des vêtemens sales et déchirés de ces malheureux devenus leurs prisonniers; ils les dépouillèrent, et les réunirent ensuite en troupeaux, puis ils les faisaient marcher nus sur la neige à grands coups du bois de leurs lances.

L'armée d'Italie, ainsi démantelée, toute pénétrée des eaux du Wop, sans vivres, sans abri, passa la nuit sur la neige, près d'un village où ses généraux voulurent en vain se loger. Leurs soldats assiégeaient ces maisons de bois. Ces malheureux fondaient en désespérés et par essaims sur chaque habitation, profitant de l'obscurité qui les empêchait de reconnaître leurs chefs, et d'en être reconnus. Ils arrachaient tout, portes, fenêtres, et jus'qu'à la charpente des toits, peu touchés de réduire d'autres, quels qu'ils fussent, à bivouaquer comme eux-mêmes.

Leurs généraux les repoussaient inutilement, ils se laissaient frapper sans se plaindre, sans se révolter, mais sans s'arrêter, même ceux des gardes royales et impériales ; car, dans toute l'armée, c'était, chaque nuit, des scènes pareilles. Les malheureux restaient silencieusement et activement acharnés sur ces murs de bois, qu'ils dépeçaient de tous les côtés à-la-fois, et qu'après de vains efforts leurs chefs étaient obligés d'abandonner, de peur qu'ils ne s'écroulassent sur eux. C'était un singulier mélange de persévérance dans leur dessein, et de respect pour l'emportement de leurs généraux.

Les feux bien allumés, ils passèrent la nuit à se sécher au bruit des cris, des imprécations, des gémissemens de ceux qui achevaient de franchir le

torrent, ou qui du haut de ses berges roulaient et se perdaient dans ces glaçons.

C'est un fait honteux pour l'ennemi, qu'au milieu de ce désastre, et à la vue d'un si riche butin, quelques centaines d'hommes laissés à une demi-lieue du vice-roi, et sur l'autre rive du Wop, aient arrêté pendant vingt heures, non seulement le courage, mais aussi la cupidité des Cosaks de Platof.

Peut-être l'hetman crut-il avoir assuré pour le lendemain la perte du vice-roi. En effet toutes ses mesures furent si bien prises, qu'à l'instant où l'armée d'Italie, après une marche inquiète et désordonnée, apercevait Doukhowtchina, ville encore entière, et se hâtait avec joie d'aller s'y abriter, elle en vit sortir plusieurs milliers de Cosaks avec des canons qui l'arrêtèrent tout-à-coup. En même tems, Platof, avec toutes ses hordes, accourut et attaqua son arrière-garde et ses deux flancs.

Plusieurs témoins disent qu'alors ce fut un tumulte, un désordre complet; que les hommes débandés, les femmes, les valets, se précipitèrent les uns sur les autres, et tout au travers des rangs; qu'enfin il y eut un instant où cette malheureuse armée ne fut plus qu'une foule informe, une vile cohue qui tourbillonnait sur elle-même. On crut tout perdu. Mais le sang-froid du prince et les efforts des chefs

sauvèrent tout. Les hommes d'élite se dégagèrent, les rangs se rétablirent ; On avança en tirant quelques coups de fusil, et l'ennemi, qui avait tout pour lui, hors le courage, seul bien qui nous restât, s'ouvrit et s'écarta, s'en tenant à une vaine démonstration.

On prit sa place encore toute chaude dans cette ville, hors de laquelle il alla bivouaquer, et préparer de pareilles surprises jusques aux portes de Smolensk; car le désastre du Wop avait fait renoncer à se séparer de l'empereur: là ces hordes s'enhardirent; elles enveloppèrent la quatorzième division. Quand le prince Eugène voulut la dégager, les soldats et leurs officiers, raidis par vingt degrés d'un froid que le vent rendait déchirant, restèrent étendus sur les cendres chaudes de leurs feux. On leur montra inutilement leurs compagnons environnés, l'ennemi qui s'approchait, enfin les balles et les boulets qui les atteignaient déjà ; ils s'obstinèrent à ne pas se lever protestant qu'ils aimaient mieux périr que d'avoir à supporter plus long-tems des maux aussi cruels. Les vedettes elles-mêmes avaient abandonné leurs postes. Le prince Eugène réussit cependant à sauver son arrière-garde.

C'était en revenant avec elle sur Smolensk que ses traîneurs avaient été culbutés sur les soldats de Ney.

Ils leur communiquèrent leur effroi, tous se précipitèrent vers le Dnieper; et ils s'amoncelaient à l'entrée du pont, sans songer à se défendre, lorsqu'une charge du quatrième régiment arrêta l'ennemi.

Son colonel, le jeune Fezensac, sut ranimer ces hommes à demi perclus de froid. Là, comme dans tout ce qui est action, on vit la supériorité des sentimens de l'ame sur les sensations du corps; car toute sensation physique portait à se rebuter et à fuir, la nature le conseillait de ses cent voix les plus pressantes, et pourtant quelques mots d'honneur suffirent pour obtenir le dévouement le plus héroïque. Les soldats du quatrième régiment coururent en furieux contre l'ennemi, contre la montagne de neige et de glace dont il était maître, et contre l'ouragan du nord, car ils avaient tout contre eux. Ney lui-même fut obligé de les modérer.

Un reproche de leur colonel avait opéré ce changement. Ces simples soldats se dévouaient pour ne pas se manquer à eux-mêmes, par cet instinct qui veut du courage dans l'homme; enfin par habitude et amour de la gloire, mot bien éclatant pour une position si obscure! car qu'est-ce que la gloire d'un tirailleur qui périt sans témoins, qui n'est loué, blâmé ou regretté que par un escouade! mais le cercle de chacun lui suffit; une petite association renferme

autant de passions qu'une grande. Les proportions des corps sont différentes; mais ils sont composés des mêmes élémens: c'est la même vie qui les anime; et les regards d'un peloton excitent un soldat, comme ceux d'une armée enflamment un général.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Enfin l'armée a revu Smolensk; elle a touché à ce terme tant de fois offert à ses souffrances. Les soldats se la montrent. La voilà cette terre promise, où sans doute leur famine va retrouver l'abondance, leur fatigue le repos; où les bivouacs par dix-neuf degrés de froid vont être oubliés dans des maisons bien échauffées. Là ils goûteront un sommeil réparateur; ils pourront refaire leur habillement; là de nouvelles chaussures et des vêtemens propres au climat leur seront distribués!

A cette vue les corps d'élite, quelques soldats, et les cadres ont seuls conservé leurs rangs; le reste a couru et s'est précipité. Des milliers d'hommes, la plupart sans armes, ont couvert les deux rives escarpées du Borysthène; ils se sont pressés en masse contre les hautes murailles et les portes de la ville; mais

leur foule désordonnée, leur figures hâves, noircies de terre et de fumée, leurs uniformes en lambeaux, les vêtemens bizarres par lesquels ils y ont suppléé, enfin leur aspect étrange, hideux, et leur ardeur effrayante, ont épouvanté. On a cru que si l'on ne repoussait l'irruption de cette multitude enragée de faim, elle mettrait tout au pillage, et les portes lui ont été fermées.

On espérait aussi que, par cette rigueur, on forcerait à se rallier. Alors, dans les restes de cette malheureuse armée, il s'est établi une horrible lutte entre l'ordre et le désordre. C'est vainement que les uns ont prié, pleuré, conjuré, qu'ils ont menacé et cherché à ébranler les portes; qu'ils sont tombés mourans aux pieds de leurs compagnons chargés de les repousser; ils les ont trouvés inexorables: il a fallu qu'ils attendissent l'arrivée de la première troupe, encore commandée et en ordre.

C'était la vieille et la jeune garde. Les hommes débandés n'entrèrent qu'à sa suite; eux et les autres corps qui, depuis le 8 jusqu'au 14, arrivèrent successivement, crurent qu'on n'avait retardé leur entrée que pour donner plus de repos et de vivres à cette garde. Leurs souffrances les rendirent injustes, ils la maudirent: „Seraient-ils donc sans cesse sacrifiés à cette classe privilégiée! à cette vaine parure qu'on

ne voyait plus la première qu'aux revues, aux fêtes, et surtout aux distributions! L'armée n'aurait-elle jamais que les restes? pour les obtenir, faudrait-il toujours attendre qu'elle fût rassasiée?" On ne pouvait que leur répondre qu'essayer de tout sauver ce serait tout perdre: qu'il fallait du moins conserver un corps entier, et donner la préférence à celui qui, dans une dernière occasion, pourrait faire un plus puissant effort.

Cependant ces malheureux sont dans cette Smolensk tant désirée; ils ont laissé les rampes du Borysthène jonchées des corps mourans des plus faibles d'entre eux: l'impatience et plusieurs heures d'attente les ont achevés. Ils en laissent d'autres sur l'escarpement de glace qu'il leur faut surmonter pour atteindre la haute ville. Le reste court aux magasins, et là il en expire encore pendant qu'ils en assiègent les portes: car on les en a repoussés: „Qui sont-ils? de quel corps? comment les reconnaître? Les distributeurs des vivres en sont responsables; ils ne doivent les délivrer qu'à des officiers autorisés, et porteurs de reçus contre lesquels ils échangeront les rations qui leur sont confiées; et ceux qui se présentent n'ont plus d'officiers, ils ne savent où sont leurs régimens." Les deux tiers de l'armée sont ainsi.

Ces infortunés se répandent dans les rues, n'ayant plus d'espoir que le pillage. Mais partout des che-

vaux disséqués jusqu'aux os leur annoncent la famine: partout les portes et les fenêtres des maisons, brisées et arrachées, ont servi à alimenter les bivouacs: ils n'y trouvent point d'asiles; point de quartiers d'hiver préparés, point de bois; les malades, les blessés restent dans les rues, sur les charrettes qui les ont apportés. C'est encore, c'est toujours la fatale grande route passant au travers d'un vain nom; c'est un nouveau bivouac dans de trompeuses ruines, plus froides encore que les forêts qu'ils viennent de quitter.

Alors seulement ces hommes débandés cherchent leurs drapeaux; ils les rejoignent momentanément pour y trouver des vivres; mais tout le pain qu'on avait pu confectionner venait d'être distribué: il n'y avait plus de biscuit, point de viande. On leur délivra de la farine de seigle, des légumes secs et de l'eau-de-vie. Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachemens des différens corps de s'entretuer aux portes des magasins; puis, quand après de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régimens, ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer. Il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain on trouva les maisons pleines des cadavres de ces infortunés.

Enfin cette funeste Smolensk, que l'armée avait

crue le terme de ses souffrances, n'en marquait que les commencemens. Une immensité de douleurs se déroulait devant nous; il fallait marcher encore quarante jours sous ce joug de fer. Les uns, déjà surchargés des maux présens, s'anéantirent et succombèrent devant cet effrayant avenir. Quelques autres se révoltèrent contre leur destinée; ils ne comptèrent plus que sur eux-mêmes, et résolurent de vivre à quelque prix que ce fût.

Dès-lors, suivant qu'ils se trouvèrent les plus forts ou les plus faibles, ils arrachèrent violemment ou dérobèrent à leurs compagnons mourans leurs subsistances, leurs vêtemens, et même l'or dont ils avaient rempli leurs sacs au lieu de vivres. Puis, ces misérables, que le désespoir avait conduits au brigandage, jetaient leurs armes pour sauver leur infame butin, profitant d'une position commune, d'un nom obscur, d'un uniforme devenu méconnaissable, et de la nuit, enfin de tous les genres d'obscurités, toutes favorables à la lâcheté et au crime. Si des écrits, déjà publiés, n'avaient pas exagéré ces horreurs, je me serais tu sur des détails si dégoûtans; ces atrocités furent rares, et l'on fit justice des plus coupables.

L'empereur arriva le 19 novembre, au milieu de cette scène de désolation. Il s'enferma dans l'une

des maisons de la place neuve, et n'en sortit, le 14, que pour continuer sa retraite. Il comptait sur quinze jours de vivres et de fourrages pour une armée de cent mille hommes; il ne s'en trouvait pas la moitié en farine, riz et eau-de-vie. La viande manquait. On entendit ses cris de fureur contre l'un des hommes chargés de cet approvisionnement. Le munitionnaire n'obtint la vie qu'en se traînant long-tems sur ses genoux aux pieds de Napoléon. Peut-être les raisons qu'il donna firent-elles plus pour lui que ses supplications.

„Quand il arriva," dit il, „les bandes de traîneurs qu'en s'avançant l'armée laissa derrière elle, avaient comme enveloppé Smolensk de terreur et de destruction. On y mourait de faim comme sur la route. Lorsqu'un peu d'ordre avait été rétabli, les juifs seuls s'étaient d'abord offerts pour fournir les vivres qui manquaient. De plus nobles motifs avaient ensuite attiré les secours de quelques seigneurs lithuaniens. Enfin la tête des longs convois de vivres, rassemblés en Allemagne, avait paru. C'étaient les voitures comtoises; elles seules avaient traversé les sables lithuaniens, encore n'avaient-elles apporté que deux cens quintaux de farine et de riz; plusieurs centaines de bœufs allemands et italiens étaient aussi arrivés avec elles."

„Cependant l'entassement des cadavres dans les

maisons, les cours et les jardins, et leurs exhalaisons morbifiques, empestaient l'air. Les morts tuaient les vivans. Les employés, comme beaucoup de militaires, avaient été atteints: les uns étaient devenus comme imbéciles; ils pleuraient, ou fixaient la terre d'un œil hagard et opiniâtre. Il y en avait eu dont les cheveux s'étaient raidis, dressés et tordus en cordes; puis, au milieu d'un torrent de blasphèmes, d'une horrible convulsion, ou d'un rire encore plus affreux, ils étaient tombés morts."

„En même tems, il avait fallu promptement abattre le plus grand nombre des bœufs amenés d'Allemagne et d'Italie. Ces animaux ne voulaient plus ni marcher ni manger. Leurs yeux, renfoncés dans leur orbite, étaient mornes et sans mouvement. On les tuait sans qu'ils cherchassent à éviter le coup. D'autres malheurs sont arrivés: plusieurs convois ont été interceptés, des magasins pris; un parc de huit cents bœufs vient d'être enlevé à Krasnoé."

Cet homme ajouta, „qu'il fallait aussi avoir égard à la grande quantité de détachemens qui avaient passé dans Smolensk; au séjour qu'y avaient fait le maréchal Victor, vingt-huit mille hommes et environ quinze mille malades; à la multitude de postes et de maraudeurs, que l'insurrection et l'approche

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Cependant la surprise de Vinkowo, cette attaque inopinée de Kutusof devant Moscou, n'avaient été qu'une étincelle d'un grand incendie. Au même jour, à la même heure, toute la Russie avait repris l'offensive. Le plan général des Russes s'était tout-à-coup développé. L'aspect de la carte devenait effrayant.

Le 18 octobre, à l'instant même où le canon de Kutusof avait détruit les espérances de gloire et de paix de Napoléon, Wittgenstein, à cent lieues derrière sa gauche, s'était précipité sur Polotsk; Tchitchakof, derrière sa droite, à deux cents lieues plus

loin, avait profité de sa supériorité sur Schwartzemberg; et tous deux, l'un descendant du nord, l'autre s'élevant du sud, s'étaient efforcés de se réjoindre vers Borisof.

C'était le passage le plus difficile de notre retraite; et déjà ces deux armées, ennemies y touchaient, quand douze marches, l'hiver, la famine, et la grande armée russe, en séparaient encore Napoléon.

Dans Smolensk on ne faisait que soupçonner le danger de Minsk; mais des officiers, présens à la perte de Polotsk, en racontaient les détails; on se pressait autour d'eux.

Depuis le combat du 18 août, celui qui fit Saint-Cyr maréchal, ce général était resté sur la rive russe de la Düna, maître de Polotsk et d'un camp retranché en avant de ses murs. Ce camp montrait avec quelle facilité toute l'armée eût pu hiverner sur les frontières lithuaniennes. Ses baraques, construites par nos soldats, étaient plus spacieuses que les maisons des paysans russes, et aussi chaudes; c'étaient de beaux villages militaires, bien retranchés, à l'abri de l'hiver comme de l'ennemi.

Depuis deux mois les deux armées ne s'étaient fait qu'une guerre de partisans. Son but, pour les Français, était de s'étendre dans le pays, pour y chercher des vivres; celui des Russes, de les leur arra

cher. Cette petite guerre avait été tout à l'avantage des Russes, les nôtres ignorant le pays, la langue, jusqu'aux noms des lieux où ils s'aventuraient, enfin étant sans cesse trahis par les habitans et même par leurs guides.

Ces échecs, la faim et les maladies, avaient diminué de moitié les forces de Saint-Cyr, tandis que des recrues avaient doublé celles de Wittgenstein. Vers le milieu d'octobre, l'armée russe, sur ce point, montait à cinquante-deux mille hommes, et la nôtre à dix-sept mille. Dans ce nombre il faut comprendre le sixième corps, où les Bavarois, réduits de vingt-deux mille hommes à dix-huit cens, et deux mille cavaliers alors absens. Saint-Cyr, sans fourrages, et inquiet des tentatives de l'ennemi sur ses flancs, venait de les envoyer au loin, remonter et descendre la rive gauche du fleuve, pour les faire vivre, et se faire éclairer par eux.

Car Saint-Cyr craignait d'être tourné à droite par Wittgenstein, et à gauche par Steinheil, qui s'avançait à la tête de deux divisions de l'armée de Finlande, récemment arrivées à Riga. Il existe une lettre pressante de ce maréchal à Macdonald; il lui demandait de s'opposer à la marche de ces Russes qui avaient à défiler devant son armée, et de lui envoyer un renfort de quinze mille hommes, ou, s'il ne vou-

lait rien détacher, de venir lui-même, avec ce secours, prendre son commandement. Dans cette même lettre, il soumettait encore à Macdonald toutes ses combinaisons d'attaque ou de défense. Mais Macdonald ne crut pas devoir faire sans ordre un si grand mouvement. Il se défiait d'Yorck, qu'il soupçonnait peut-être d'avoir voulu livrer aux Russes son parc de siège. Il répondit qu'il devait, avant tout, songer à le défendre, et demeura immobile.

Dans cette situation, les Russes s'enhardissaient, chaque jour de plus en plus; enfin, le 17 octobre, les avant-postes de Saint-Cyr furent repoussés sur son camp, et Wittgenstein s'empara de tous les débouchés des bois qui environnent Polotsk. Il nous menaçait d'une bataille qu'il ne croyait pas qu'on osât accepter.

Le maréchal français, sans instruction de son empereur, s'était décidé trop tard à se retrancher. Ses ouvrages n'étaient ébauchés qu'autant qu'il le fallait, non pour couvrir leurs défenseurs, mais pour leur marquer la place sur laquelle ils devaient s'opiniâtrer. Leur gauche, appuyée à la Düna, et défendue par des batteries placées sur la rive gauche du fleuve, était la plus forte. Leur droite était faible. La Polota, affluent de la Düna, les séparait.

Wittgenstein fit menacer le côté le moins acces-

sible par Yacthwill; et lui-même, le 18, il se présenta contre l'autre, d'abord avec quelque témérité, car deux escadrons français, les seuls que Saint-Cyr eût gardés, renversèrent sa tête de colonne, prirent son artillerie, et le saisirent, dit-on, lui-même, mais sans le reconnaître; de sorte qu'ils abandonnèrent ce général en chef, comme une prise insignifiante, quand le nombre les força de reculer.

Alors les Russes, s'élançant de leurs bois, se découvrent tout entiers. Ils assaillent Saint-Cyr avec fureur. Dès les premiers feux, une de leurs balles atteignit ce maréchal. Il n'en resta pas moins au milieu des siens, ne pouvant plus se soutenir, et se faisant porter. L'acharnement de Wittgenstein sur ce point dura autant que le jour. Sept fois les redoutes que défendait Maison furent prises et reprises. Sept fois Wittgenstein se crut vainqueur; enfin Saint-Cyr le découragea. Legrand et Maison restèrent maîtres de leurs retranchemens, tout baignés du sang des Russes.

Mais pendant qu'à droite tout paraissait gagné, à la gauche tout semblait perdu: c'étaient des Suisses et des Croates dont l'emportement était cause de ce revers. Leur émulation avait jusque-là manqué d'occasion. Trop jaloux de se montrer dignes de la grande-armée, ils furent téméraires. Placés négligemment en avant de leur position, pour y attirer

Yacthwil, au lieu de lui céder un terrain préparé pour le perdre, ils se précipitèrent au-devant de ses masses, et furent écrasés par le nombre. Les canoniers français, ne pouvant tirer sur cette mêlée, devinrent inutiles, et nos alliés furent culbutés jusque dans Polotsk.

C'est alors que les batteries de la rive gauche de la Düna ont découvert l'ennemi, et qu'elles ont pu commencer leur feu; mais, au lieu de l'arrêter, elles ont précipité sa marche. Les Russes d'Yacthwil, pour éviter nos coups, se sont jetés avec plus de violence dans le ravin de la Polota, avec lequel ils allaient pénétrer dans la ville, lorsqu'enfin trois canons placés en toute hâte contre la tête de leur colonne, et un dernier effort des Suisses les ont repoussés. A cinq heures tout était fini; les Russes s'étaient retirés de toutes parts dans leurs bois, et quatorze mille hommes en avaient vaincu cinquante mille.

La nuit fut tranquille pour tous, même pour Saint-Cyr. Sa cavalerie trompée le trompait: elle assurait qu'aucun ennemi n'avait passé la Düna, ni au-dessus, ni au-dessous de sa position; ce qui était inexact, car Steinheil et treize mille Russes avaient traversé ce fleuve à Drissa, et ils le remontaient par sa rive gauche, pour prendre en arrière le maréchal, et l'enfermer dans Polotsk, entre eux, la Düna, et Wittgenstein.

Le jour du 19 montra celui-ci prenant les armes, et disposant toutes ses forces pour une attaque, dont il ne parut pas oser donner le signal. Toutefois Saint-Cyr ne se méprit pas à cette apparence; il comprit que ce n'étaient pas ses faibles retranchemens qui arrêtaient un ennemi entreprenant et si nombreux, mais que sans doute il attendait l'effet de quelque manœuvre, le signal d'une coopération importante; et qu'elle ne pouvait avoir lieu que sur ses derrières.

En effet, vers dix heures du matin, un aide-de-camp arrive à toute bride de l'autre côté du fleuve. Il annonce qu'une autre armée ennemie, celle de Steinheil, remonte rapidement sa rive lithuanienne; qu'elle renverse la cavalerie française. Il demande un prompt secours, sans quoi cette nouvelle armée va paraître bientôt derrière le camp et l'envelopper. En même tems, le bruit de ce combat porte la joie dans les rangs de Wittgenstein, et l'effroi dans le camp des Français.

La position de ceux-ci devenait horriblement critique. Qu'on se représente ces braves gens resserrés par une force triple de la leur, sur une ville de bois, et acculés contre une grande rivière, n'ayant pour retraite qu'un pont dont une autre armée menaçait l'issue.

Vainement alors Saint-Cyr s'affaiblit de trois ré-

gimens, dont il dérobe la marche à Wittgenstein, et qu'il envoie sur l'autre rive pour arrêter Steinheil. A chaque moment le bruit du canon de celui-ci se rapproche de plus en plus de Polotsk. Déjà les batteries qui, de la rive gauche, protégeaient le camp français, se retournent et s'apprêtent contre ce nouvel ennemi. A cette vue des cris de joie ont éclaté sur toute la ligne de Wittgenstein; néanmoins ce Russe est encore resté inactif. Pour commencer à son tour il ne lui a donc pas suffi d'entendre Steinheil, il a voulu le voir paraître.

Cependant, tous les généraux de Saint-Cyr, consternés, l'environnent; ils le pressent d'ordonner une retraite, qui bientôt va devenir impossible. Saint-Cyr s'y refuse; il sent que les cinquante mille Russes qui sont devant lui sous les armes, comme en arrêt, n'attendent que son premier mouvement rétrograde pour s'élancer sur lui, et il demeure immobile, profitant de leur inconcevable stagnation, et espérant encore que la nuit enveloppera Polotsk de son ombre avant que Steinheil paraisse.

Depuis, on l'a entendu dire que jamais une plus grande anxiété n'agita son esprit. Mille fois, dans ces trois heures d'attente, on le vit consulter l'heure et regarder le soleil, comme s'il eût pu hâter sa marche.

Enfin, quand Steinheil n'était plus qu'à une demi-heure de Polotsk, quand il n'avait plus que quelques faibles efforts à faire pour paraître dans la plaine, pour atteindre le pont de cette ville, et fermer à Saint-Cyr cette seule issue par laquelle il pouvait échapper à Wittgenstein, il s'arrêta. Bientôt une brume épaissé, que les Français reçurent comme une faveur du ciel, devança la nuit et déroba les trois armées à la vue l'une de l'autre.

Saint-Cyr n'attendait que cet instant. Déjà sa nombreuse artillerie traversait en silence la rivière, ses divisions allaient la suivre et dérober leur retraite, quand les soldats de Legrand, soit habitude, soit regret d'abandonner à l'ennemi leur camp intact, y mirent le feu. Les deux autres divisions crurent que c'était un signal convenu, en un instant toute la ligne fut embrassée.

Cet incendie dénonça leur mouvement: aussitôt toutes les batteries de Wittgenstein ont éclaté, ses colonnes se sont précipitées, ses obus ont mis le feu à la ville; il a fallu en défendre les flammes pied à pied comme en plein jour, l'incendie éclairant le combat. Toutefois, la retraite s'est faite en bon ordre: des deux côtés elle a été sanglante; l'aigle russe n'a repris possession de Polotsk que le 20 octobre, à trois heures du matin.

Le bonheur voulut que Steinheil dormît paisiblement au bruit de ce combat, quoiqu'il pût entendre jusqu'aux hurlemens des milices russes. Il ne seconda pas plus l'attaque de Wittgenstein pendant toute cette nuit, que celui-ci, pendant le jour précédent, n'avait secondé la sienne. Ce fut quand Wittgenstein avait fini sur la rive droite, quand le pont de Polotsk était abattu, enfin quand Saint-Cyr tout entier sur la rive gauche, y était aussi fort que Steinheil, que ce général commença à s'ébranler. Mais de Wrede et six mille Français le surprirent dans son premier mouvement, le culbutèrent pendant plusieurs lieues dans les bois dont il voulait déboucher, et lui prirent ou tuèrent deux mille hommes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Ces trois journées étaient glorieuses. Wittgenstein repoussé, Steinheil battu, dix mille Russes et six généraux tués ou hors de combat. Mais Saint-Cyr était blessé, l'offensive perdue, l'orgueil, la joie et l'abondance dans le camp ennemi, la tristesse et le dénuement dans le nôtre; on reculait. Il fallait un chef à

l'armée; de Wrede prétendait l'être, mais les généraux français refusèrent même de se concerter avec ce Bavarois, alléguant son caractère et croyant tout accord avec lui impossible; leurs prétentions s'entre-choquaient. Saint-Cyr, quoique hors de combat, fut donc forcé de garder la direction de ces deux corps.

Alors, ce maréchal ordonna la retraite vers Smoliany, par toutes les routes qui pouvaient y conduire. Lui se tint au centre, réglant l'une sur l'autre la marche de ces différentes colonnes. C'était un système de retraite tout contraire à celui que venait de suivre Napoléon.

Le but de Saint-Cyr était de trouver plus de vivres, de marcher plus librement, avec plus d'ensemble, enfin d'éviter une confusion trop ordinaire dans les colonnes trop considérables, quand les hommes, les canons et les bagages sont entassés sur une même route. Il réussit. Dix mille Français, Suisses et Croates, ayant en queue cinquante mille Russes, se retirèrent sur quatre colonnes, lentement, sans se laisser entamer, et forçant Wittgenstein et Steinheil à n'avancer, en huit jours, que de trois journées.

En reculant ainsi vers le sud, ils couvraient le flanc droit de la route d'Orcha à Borizof, par laquelle l'empereur revenait de Moscou. Une seule colonne,

celle de gauche, reçut un échec. C'était celle de de Wrede et de ses quinze cents Bavarois, augmentés d'une brigade de cavalerie française, qu'il gardait malgré les ordres de Saint-Cyr. Il marchait à volonté. Son orgueil blessé ne se pliait plus à l'obéissance. Il lui en coûta tous ses bagages. Puis, sous prétexte de mieux servir la cause commune en couvrant la ligne d'opération de Vilna à Vitepsk, que l'empereur avait abandonnée, il se sépara du deuxième corps, se retira par Klubokoé sur Vileïka, et se rendit inutile.

Le mécontentement de de Wrede datait du 19 août. Ce général pensait avoir eu une grande part à la victoire du 18, et qu'on la lui avait faite trop petite sur le rapport du lendemain. Depuis, il s'aigrit de plus en plus par ce souvenir, par ses plaintes et par les conseils d'un frère qui, dit-on, servait dans l'armée autrichienne. On ajoute aussi que dans les derniers momens de la retraite, le général saxon Thielmann l'entraîna dans ses projets d'affranchissement de l'Allemagne.

Cette défection fut à peine sentie. Le duc de Bellune et vingt-cinq mille hommes accouraient de Smolensk. Le 31 octobre il se réunissait à Saint-Cyr, devant Smoliany, dans l'instant même où Wittgenstein, ignorant cette jonction, et se fiant à sa supériorité, traversait la Lukolmlia, s'adossait imprudemment à

des défilés et attaquait nos avant-postes. Il ne fallait qu'un effort simultané des deux corps français pour le détruire. Les soldats, les généraux du deuxième corps brûlaient d'ardeur. Mais quand la victoire était dans leurs cœurs, et que, la croyant devant leurs yeux, ils demandaient le signal du combat, Victor donna celui de la retraite.

On ignore si cette prudence, qu'on jugea intempestive, vint de la défiance que lui inspirait un terrain qu'il voyait pour la première fois, et des soldats qu'il n'avait pas encore éprouvés. Il se peut qu'il n'ait pas cru devoir risquer une bataille dont la perte eût, il est vrai, entraîné celle de la grande-armée et de son chef.

Après s'être replié derrière la Lukolmlia et s'y être défendu le jour, il profita de la nuit pour gagner Sienno. Le général russe s'apercevait alors du danger de sa position. Elle était si critique, qu'il ne profita de notre mouvement rétrograde et du découragement dont il fut suivi, que pour se retirer.

Les officiers qui nous donnèrent ces détails, ajoutèrent que depuis ce moment, Wittgenstein n'avait plus songé qu'à reprendre Vitepsk et à se défendre. Probablement, il crut trop téméraire de tourner la Bérézina par ses sources pour se joindre à Tchitchakof, car un bruit sourd, qui déjà se répandait, nous menaçait de la marche de cette armée du midi, sur

Minsk et Borizof, et de la défection de Schwartzemberg.

Ce fut à Mikalewska, le 6 novembre, dans ce jour de malheur où Napoléon venait de recevoir la nouvelle de la conjuration de Mallet, qu'il apprit la jonction du deuxième et neuvième corps et le combat désavantageux de Czazniki. Il s'irrita, et fit dire au duc de Bellune de rejeter sur-le-champ Wittgenstein derrière la Düna; que le salut de l'armée en dépendait. Il ne dissimula pas à ce maréchal qu'il arrivait à Smolensk avec une armée harassée et une cavalerie toute démontée.

Ainsi, les jours heureux étaient passés; de toutes parts arrivaient des nouvelles désastreuses. D'un côté, Polotsk, la Düna, Vitepsk, perdus, et Wittgenstein déjà à quatre journées de Borizof; de l'autre, vers Elnia, Baraguay-d'Hilliers culbuté. Ce général s'est laissé enlever la brigade Augereau, des magasins, et cette route d'Elnia, par laquelle Kutusof peut désormais nous prévenir à Krasnoé, comme il l'a fait à Viazma.

En même tems, de cent lieues en avant de nous, Schwartzemberg annonçait à l'empereur qu'il couvrait Varsovie, c'est-à-dire qu'il découvrait Minsk et Borizof, le magasin, la retraite de la grande-armée, et que peut-être l'empereur d'Autriche livrait son gendre à la Russie.

Dans le même moment, derrière et au milieu de nous, le prince Eugène était vaincu par le Wop; les chevaux de trait qui nous avaient attendus à Smolensk étaient dévorés par les soldats: ceux de Mortier enlevés dans un fourrage; les troupeaux de Krasnoé pris; d'affreuses maladies se déclaraient dans l'armée, et dans Paris, le temps des conspirations paraissait revenu; tout enfin se réunissait pour accabler Napoléon.

Chaque jour les états de situation qu'il reçoit de chacun de ses corps sont comme des bulletins de mourans; il y voit son armée, conquérante de Moscou, réduite de cent quatre-vingt mille hommes à trente mille combattans encore en ordre. A cette foule de malheurs il ne peut opposer qu'une résistance inerte, une fermeté impassible, une attitude inébranlable. Sa figure reste la même; il ne change rien à ses habitudes, rien à la forme de ses ordres; à les lire, on croirait qu'il commande encore à plusieurs armées. Il ne hâte même pas sa marche. Seulement, irrité contre la prudence du maréchal Victor, il lui renouvelle l'ordre d'attaquer Wittgenstein, et d'éloigner ce danger qui menace sa retraite. Quant à Baraguay-d'Hilliers, qu'un officier vient d'accuser, il le fait comparaître et le renvoie à Berlin, où ce général, accablé des fatigues de la retraite, et abbattu

sous le poids du chagrin, succombe avant d'avoir pu se défendre.

Cette inébranlable fermeté que conservait Napoléon était la seule qui convînt à une si grande ame et à une si irréparable infortune. Mais ce qui surprenait, c'était qu'il laissât le sort lui arracher tout, plutôt que de sacrifier une partie pour sauver le reste. Ce fut d'abord sans son ordre que les chefs de corps brûlèrent des bagages et détruisirent leur artillerie; pour lui, il laissa faire. S'il donna ensuite quelques instructions pareilles, elles lui furent arrachées; il semblait qu'il s'attachât sur tout à ce que rien de lui n'avouât sa défaite, soit qu'il crût ainsi faire respecter son malheur, et, par cette inflexibilité, dicter aux siens un courage inflexible, soit fierté des hommes long-tems heureux qui précipite leur perte.

Toutefois cette Smolensk, deux fois fatale à l'armée, était un lieu de repos pour quelques-uns. Pendant ce sursis accordé à leurs souffrances, ceux-là se demandèrent „comment il se pouvait qu'à Moscou tout eût été oublié, pourquoi tant de bagages inutiles! pourquoi tant de soldats déjà morts de faim et de froid sous le poids de leurs sacs, chargés d'or au lieu de vivres et de vêtemens, et surtout si trente-trois journées de repos n'avaient pas

suffi pour préparer aux chevaux de cavalerie, de l'artillerie, et à ceux des voitures, des fers à crampons qui eussent rendu leur marche plus sûre et plus rapide?

„Alors nous n'eussions pas perdu l'élite des hommes à Viazma, au Wop, au Dnieper, et sur toute la route; enfin aujourd'hui Kutusof, Wittgenstein, et peut-être Tchitchakof, n'auraient pas le tems de nous préparer de plus funestes journées.

„Mais pourquoi, à défaut d'ordre de Napoléon, cette précaution n'avait-elle pas été prise par des chefs, tous rois, princes, et maréchaux? L'hiver n'avait-il donc pas été prévu en Russie? Napoléon, habitué à l'industrieuse intelligence de ses soldats, avait-il trop compté sur leur prévoyance? Le souvenir de la campagne de Pologne, pendant un hiver aussi peu rigoureux que celui de nos climats, l'avait-il abusé, ainsi qu'un soleil brillant, dont la persévérance, pendant tout le mois d'octobre, avait frappé d'étonnement jusqu'aux Russes eux-mêmes? De quel esprit de vertige l'armée, comme son chef, a-t-elle donc été frappée? Sur quoi chacun a-t-il compté! car, en supposant qu'à Moscou l'espoir de la paix eût ébloui tout le monde, il eût toujours fallu revenir, et rien n'avait été préparé, même pour un retour pacifique!"

La plupart ne pouvaient s'expliquer cet aveuglement de tous que par leur propre incurie, et parceque, dans les armées comme dans les états despotiques, c'est à un seul à penser pour tous; aussi celui-là seul était-il responsable, et le malheur, qui autorise la défiance, poussait chacun à le juger. On remarquait déjà que dans cette faute si grave, dans cet oubli si invraisemblable pour un génie actif, pendant un séjour si long et si désœuvré, il y avait quelque chose de cet esprit d'erreur,

De la chute des rois funeste avant-coureur.

Napoléon était dans Smolensk depuis cinq jours. On savait que Ney avait reçu l'ordre d'y arriver le plus tard possible, et Eugène celui de rester deux jours à Doukhowtchina. „Ce n'était donc pas la nécessité d'attendre l'armée d'Italie qui retenait! A quoi devait-on attribuer cette stagnation, quand la famine, la maladie, l'hiver, quand trois armées ennemies marchaient autour de nous?

Pendant que nous nous étions enfoncés dans le cœur du colosse russe, ses bras n'étaient-ils pas restés avancés et étendus vers la mer Baltique et la mer Noire? les laisserait-il immobiles aujourd'hui que, loin de l'avoir frappé mortellement, nous étions frappés nous-mêmes? n'était-il pas venu le moment fatal où ce colosse allait nous en-

velopper de ses bras menaçans? croyait-on les lui avoir liés, les avoir paralysés, en leur opposant des Autrichiens au sud et des Prussiens au nord? c'était bien plutôt les Polonais et les Français, mêlés à ces alliés dangereux, qu'on avait ainsi rendus inutiles.

„Mais, sans aller chercher au loin des causes d'inquiétude, l'empereur a-t-il ignoré la joie des Russes quand, trois mois plus tôt, il se heurta si rudement contre Smolensk, au lieu de marcher à droite, vers Elnia, où il eût coupé l'armée ennemie de sa capitale; aujourd'hui que la guerre est ramenée sur les mêmes lieux, ces Russes, dont tous les mouvemens sont plus libres que ne l'étaient les nôtres, nous imiteront-ils? se tiendront-ils derrière nous, quand ils peuvent se placer en avant de nous sur notre retraite?

„Répugne-t-il à Napoléon de supposer l'attaque de Kutusof plus audacieuse que ne l'a été la sienne? les circonstances sont-elles donc les mêmes? Tout, dans la retraite des Russes, ne les a-t-il pas secondés, tandis que dans la nôtre tout nous est contraire. Augereau et sa brigade enlevés sur cette route ne l'éclairent-ils point? qu'avait-on à faire dans cette Smolensk brûlée, dévastée, que d'y prendre des vivres et de passer vite?

Mais sans doute l'empereur croit, en datant cinq

jours de cette ville, donner à une déroute l'apparence d'une lente et glorieuse retraite! Voilà pourquoi il vient d'ordonner la destruction des tours d'enceinte de Smolensk, ne voulant plus, a-t-il dit, être arrêté par ses murailles! comme s'il s'agissait de rentrer dans cette ville, quand on ignorait si l'on en pourrait sortir.

„Croira-t-on qu'il veut donner le loisir aux artilleurs de ferrer leurs chevaux contre la glace? comme si l'on pouvait obtenir un travail quelconque d'ouvriers exténués par la faim, par les marches; de malheureux à qui le jour entier ne suffit pas pour trouver des vivres, pour les préparer, dont les forges sont abandonnées ou gâtées, et qui d'ailleurs manquent des matériaux pour un travail si considérable.

„Mais peut-être l'empereur a-t-il voulu se donner le tems de pousser en avant de lui, hors du danger et des rangs, cette foule embarrassante de soldats devenus inutiles, de rallier les meilleurs, et de réorganiser l'armée? comme s'il était possible de faire parvenir un ordre quelconque à des hommes si épars, ou de les rallier, sans logemens, sans distribution, à des bivouacs; enfin de penser à une réorganisation pour des corps mourans, dont l'ensemble ne tient plus à rien, que le moindre attouchement peut dissoudre.“

Tels étaient autour de Napoléon les discours de ses officiers, ou plutôt leurs réflexions secrètes; car leur dévouement devait se soutenir tout entier deux ans encore, au milieu des plus grands malheurs et de la révolte générale des nations.

L'empereur tenta pourtant un effort qui ne fut pas tout-à-fait infructueux : ce fut le ralliement, sous un seul chef, de tout ce qui restait de cavalerie ; mais, sur trente-sept mille cavaliers présens au passage du Niémen, il ne s'en trouva que dix-huit cents encore à cheval. Napoléon en donna le commandement à Latour-Maubourg. Personne ne réclama, soit fatigue ou estime.

Quant à Latour-Maubourg, il reçut cet honneur ou ce fardeau sans joie et sans regret. C'était un être à part; toujours prêt sans être empressé, calme et actif, d'une sévérité de mœurs remarquable, mais naturelle et sans ostentation; du reste simple et vrai dans ses rapports, n'attachant la gloire qu'aux actions et non aux paroles. Il marcha toujours avec le même ordre et la même mesure, au milieu d'un désordre démesuré; et pourtant, ce qui fait honneur au siècle, il arriva aussi vite, aussi haut, et aussitôt que les autres.

Cette faible réorganisation, la distribution d'une partie des vivres, le pillage du reste, le repos que

prirent l'empereur et sa garde, la destruction d'une partie de l'artillerie et des bagages, enfin l'expédition de beaucoup d'ordres, furent à-peu-près tout le fruit qu'on retira de ce funeste séjour. Du reste tout le mal prévu arriva. On ne rallia quelques centaines d'hommes que pour un instant. L'explosion des mines fit à peine sauter quelques pans de murailles, et ne servit, au dernier jour, qu'à chasser hors de la ville les traîneurs qu'on n'avait pas pu mettre en mouvement.

Des hommes découragés, des femmes, et plusieurs milliers de malades et de blessés furent abandonnés, et à l'instant où le désastre d'Augereau près d'Elnia faisait trop voir que Kutusof, poursuivant à son tour, ne s'attachait pas exclusivement à la grande-route; que de Viasma il marchait directement, par Elnia, sur Krasnoé; lorsqu'enfin on aurait dû prévoir qu'on allait avoir à se faire jour au travers de l'armée russe, ce fut le 14 novembre seulement que la grande-armée, ou plutôt trente-six mille combattans, commencèrent à s'ébranler.

La vieille et la jeune garde n'avaient plus alors que neuf à dix mille baïonnettes et deux mille cavaliers; Davout et le premier corps, huit à neuf mille; Ney et le troisième corps, cinq à six mille; le prince

Eugène et l'armée d'Italie, cinq mille; Poniatowski, huit cents; Junot et les Westphaliens, sept cents; Latour-Maubourg et le reste de la cavalerie, quinze cents; on pouvait compter encore mille hommes de cavalerie légère, et cinq cents cavaliers démontés que l'on était parvenu à réunir.

Cette armée etait sortie de Moscou forte de cent mille combattans: en vingt-cinq jours elle était réduite à trente-six mille hommes. Déjà l'artillerie avait perdu trois cent cinquante canons, et pourtant ces faibles restes étaient toujours divisés en huit armées, que surchargeaient soixante mille traîneurs sans armes, et une longue traînée de canons et de bagages.

On ne sait si ce fut cet embarras d'hommes et de voitures, ou, ce qui est plus vraisemblable, une fausse sécurité, qui conduisit l'empereur à mettre un jour d'intervalle entre le départ de chaque maréchal. Mais enfin lui, Eugène, Davout, et Ney, ne sortirent de Smolensk que successivement. Ney ne devait en partir que le 16 ou le 17. Il avait l'ordre de faire scier les tourillons des pièces qu'on abandonnait, de les faire enterrer, de détruire leurs munitions, de pousser tous les traîneurs devant lui, et de faire sauter les tours d'enceinte de la ville.

Cependant Kutusof nous attendait à quelques lieues de là, et ces restes de corps d'armée ainsi distendus et morcelés il allait les faire passer tour-à-tour par les armes.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

Ce fut le 24 novembre, vers cinq heures du matin, que la colonne impériale sortit enfin de Smolensk. Sa marche était encore décidée, mais morne et taciturne comme la nuit, comme cette nature muette et décolorée au milieu de laquelle elle s'avançait.

Ce silence n'était interrompu que par le retentissement des coups dont on accablait les chevaux, et par des imprécations courtes et violentes, quand les ravins se présentèrent, et que, sur ces pentes de glace, les hommes, les chevaux, et les canons roulèrent

dans l'obscurité les uns sur les autres. Cette première journée fut de cinq lieues. Il fallut à l'artillerie de la garde vingt-deux heures d'efforts pour les parcourir.

Néanmoins cette première colonne arriva sans une grande perte d'hommes à Korythnia, que dépassa Junot avec son corps d'armée westphalien, réduit à sept cens hommes. Une avant-garde avait été poussée jusqu'à Krasnoé. Des blessés et des hommes débandés étaient même près d'atteindre Liady. Korythnia est à cinq lieues de Smolensk; Krasnoé, à cinq lieues de Korythnia; Liady, à quatre lieues de Krasnoé. De Korythnia à Krasnoé, à deux lieues à droite du grand chemin, coule le Borysthène.

C'est à la hauteur de Korythnia qu'une autre route, celle d'Elnia à Krasnoé, se rapproche du grand chemin. Ce jour-là même elle nous amenait Kutusof: il la couvrait tout entière avec quatre-vingt-dix mille hommes; il côtoyait, il dépassait Napoléon; et, par des chemins qui vont d'une route à l'autre, il envoyait des avant-gardes traverser notre retraite.

L'une, qu'Osterman, dit-on, commandait, parut en même tems que l'empereur vers Korythnia, et fut repoussée.

Une seconde vint se poster à trois lieues en avant de nous, vers Merlino et Nikoulina, derrière un ravin qui borde le côté gauche de la grande route; et là, embusquée sur le flanc de notre retraite, elle attendait notre passage; c'était Miloradowitch avec vingt mille hommes.

Au même moment une troisième atteignait Krasnoé, qu'elle surprit pendant la nuit, mais dont elle fut chassée par Sébastiani, qui venait d'y arriver. Enfin une quatrième, lancée encore plus avant, s'interposa entre Krasnoé et Liady, et enleva sur la grande route plusieurs généraux et autres militaires qui marchaient isolément.

En même tems Kutusof, avec le gros de son armée, s'acheminait et s'établissait en arrière de ces avant-gardes, et à portée de toutes, s'applaudissant du succès de ces manœuvres, que sa lenteur lui aurait fait manquer sans notre imprévoyance; car ce fut un combat de fautes, où les nôtres ayant été plus graves, nous pensâmes tous périr. Les choses ainsi disposées, le général russe dut croire que l'armée française lui appartenait de droit; mais le fait nous sauva. Kutusof se manqua à lui-même au moment de l'action; sa vieillesse exécuta à demi et mal ce qu'elle avait sagement combiné.

Pendant que toutes ces masses se disposaient autour de Napoléon, lui, tranquille dans une misérable masure, la seule qui restât du village de Korythnia, semblait ou ignorer ou mépriser tous ces mouvemens d'hommes, d'armes, et de chevaux qui l'environnaient de toutes parts: du moins n'envoya-t-il pas l'ordre aux trois corps restés à Smolensk de se hâter: lui-même attendit le jour pour se mettre en mouvement.

Sa colonne s'avança sans précaution: elle était précédée par une foule de maraudeurs qui se pressaient d'atteindre Krasnoé, lorsqu'à deux lieues de cette ville une rangée de Cosaks, placés depuis les hauteurs à notre gauche jusqu'en travers de la grande route, leur apparut. Saisis d'étonnement, nos soldats s'arrêtèrent: ils ne s'attendaient à rien de pareil, et d'abord ils crurent que, sur cette neige, un destin ennemi avait tracé entre eux et l'Europe cette ligne longue, noire, et immobile, comme le terme fatal assigné à leurs espérances.

Quelques-uns, abrutis par la misère, insensibles, les yeux fixés vers leur patrie, et suivant machinalement et obstinément cette direction, n'écoutèrent aucun avertissement; ils allèrent se livrer; les autres se pelotonnèrent, et l'on resta de part et d'autre à se considérer. Mais bientôt quelques officiers sur-

vinrent ; ils mirent quelque ordre dans ces hommes débandés, et sept à huit tirailleurs qu'ils lancèrent suffirent pour percer ce rideau si menaçant.

Les Français souriaient de l'audace d'une si vaine démonstration, quand tout-à-coup, des hauteurs à leur gauche, une batterie ennemie éclata. Ses boulets traversaient la route : en même tems trente escadrons se montrèrent du même côté ; ils menacèrent le corps westphalien qui s'avançait, et dont le chef, se troublant, ne fit aucune disposition.

Ce fut un officier blessé, inconnu à ces Allemands, et que le hasard avait amené là, qui, d'une voix indignée, s'empara de leur commandement.

Ils obéirent ainsi que leur chef. Dans ce danger pressant les distances de convention disparurent. L'homme réellement supérieur s'étant montré servit de ralliement à la foule, qui se groupa autour de lui, et dans laquelle celui-ci put voir le général en chef muet, interdit, recevant docilement son impulsion, et reconnaissant sa supériorité, qu'après le danger il contesta, mais dont il ne chercha pas, comme il arrive trop souvent, à se venger.

Cet officier blessé était Excelmans! Dans cette action il fut tout ; général, officier, soldat, artilleur

même, car il se saisit d'une pièce abandonnée, la chargea, la pointa, et la fit servir encore une fois contre nos ennemis. Quant au chef des Westphaliens, depuis cette campagne, sa fin funeste et prématurée fit présumer que déjà d'excessives fatigues et les suites de cruelles blessures l'avaient frappé mortellement.

L'ennemi voyant cette tête de colonne marcher en bon ordre n'osa l'attaquer que par ses boulets: ils furent méprisés, et bientòt on les laissa derrière soi. Quand ce fut aux grenadiers de la vieille garde à passer au travers de ce feu, ils se resserrèrent autour de Napoléon, comme une forteresse mobile, fiers d'avoir à le protéger. Leur musique exprima cet orgueil. Au plus fort du danger elle lui fit entendre cet air dont les paroles sont si connues: „Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!“ Mais l'empereur, qui ne négligeait rien, l'interrompit en s'écriant: „Dites plutôt: Veillons au salut de l'empire!“ Paroles plus convenables à sa préoccupation et à la position de tous.

En même tems, les feux de l'ennemi devenant importuns, il les envoya éteindre, et deux heures après il atteignit Krasnoé. Le seul aspect de Sébastiani et des premiers grenadiers qui le devançaient avait suffi pour en repousser l'infanterie ennemie.

Napoléon y entra inquiet, ignorant à qui il avait eu affaire, et avec une cavalerie trop faible pour qu'il pût se faire éclairer par elle hors de portée du grand chemin. Il laissa Mortier et la jeune garde à une lieue derrière lui, tendant ainsi de trop loin une main trop faible à son armée, et décidé à l'attendre.

Le passage de sa colonne n'avait pas été sanglant, mais elle n'avait pu vaincre le terrain comme les hommes; la route était montueuse, chaque éminence retint des canons, qu'on n'encloua pas, et des bagages qu'on pilla avant de les abandonner. Les Russes, de leurs collines, virent tout l'intérieur de l'armée, ses faiblesses, ses difformités, ses parties les plus honteuses, enfin tout ce que d'ordinaire on cache avec le plus de soin.

Néanmoins il semblait, que du haut de sa position, Miloradowitch se fût contenté d'insulter au passage de l'empereur et de cette vieille garde depuis si long-tems l'effroi de l'Europe. Il n'osa ramasser ses débris que lorsqu'elle se fut écoulée; mais alors il s'enhardit, resserra ses forces, et descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec vingt mille hommes en travers de la grande route; par ce mouvement il séparait de l'empereur, Eugène, Davoût et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de l'Europe.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Pendant qu'il se préparait ainsi, Eugène s'efforçait de réunir dans Smolensk ses troupes dispersées; il les arracha avec peine du pillage des magasins, et ne réussit à rallier huit mille hommes que lorsque la journée du 15 fut avancée. Il fallut qu'il leur promît des vivres, et qu'il leur montrât la Lithuanie, pour les décider à se remettre en route. La nuit arrêta ce prince à trois lieues de Smolensk; déjà la moitié de ses soldats avaient quitté leurs rangs. Le lendemain, il continua sa route avec ceux que le froid de la nuit et de la mort n'avait pas fixés autour de leurs bivouacs.

Le bruit de canon qu'on avait entendu la veille avait cessé; la colonne royale s'avançait péniblement, ajoutant ses débris à ceux qu'elle rencontrait. A sa tête, le vice-roi et son chef d'état-major, abymés dans leurs tristes pensées, laissaient leurs chevaux marcher en liberté. Ils se détachèrent insensiblement de leur troupe, sans s'apercevoir de leur isolement; car la route était parsemée de traîneurs et d'hommes marchant à volonté, qu'on avait renoncé à maintenir en ordre.

Ils continuèrent ainsi jusqu'à deux lieues de Krasnoé; mais alors un mouvement singulier qui se passait devant eux fixa leurs regards distraits. Plusieurs des hommes débandés s'étaient arrêtés subitement. Ceux qui les suivaient, les atteignant, se groupaient avec eux; d'autres, déjà plus avancés, reculaient sur les premiers; ils s'attroupaient; bientôt ce fut une masse! Alors le vice-roi, surpris, regarde autour de lui; il s'aperçoit qu'il a devancé d'une heure de marche son corps d'armée, qu'il n'a près de lui qu'environ quinze cents hommes de tous grades, de toutes nations, sans organisation, sans chefs, sans ordre, sans armes prêtes ou propres pour un combat, et qu'il est sommé de se rendre.

Cette sommation vient d'être repoussée par une exclamation générale d'indignation! Mais le parlementaire russe, qui s'est présenté seul, a insisté: „Napoléon et sa garde," a-t-il dit, „sont battus; vingt mille Russes vous environnent; vous n'avez plus de salut que dans des conditions honorables, et Miloradowitch vous les propose!"

A ces mots, Guyon, l'un de ces généraux dont tous les soldats étaient morts ou dispersés, s'est élancé de la foule, et d'une voix forte s'est écrié: „Retournez promptement d'où vous venez; allez, dites à celui qui vous envoie que, s'il a vingt mille hommes,

nous en avons quatre-vingt mille!“ et le Russe interdit s'est retiré.

Un instant avait suffi pour cet événement, et déjà des collines, à gauche de la route, jaillissaient des éclairs et des tourbillons de fumée: une grêle d'obus et de mitraille balayait le grand chemin, et des têtes de colonnes menaçantes, montraient leurs baïonnettes.

Le vice-roi eut un moment d'hésitation. Il lui répugnait de quitter cette malheureuse troupe; mais enfin; lui laissant son chef d'état-major, il retourna à ses divisions pour les amener au combat, pour leur faire dépasser l'obstacle avant qu'il devînt insurmontable, ou pour périr: car ce n'était pas avec l'orgueil d'une couronne et de tant de victoires qu'on pouvait songer à se rendre.

Cependant Guilleminot appelle à lui les officiers qui, dans cet attroupement, se trouvent mêlés avec les soldats. Plusieurs généraux, des colonels, un grand nombre d'officiers, en sortent et l'entourent; ils se concertent, et, le proclamant leur chef, ils se partagent en pelotons tous ces hommes jusque là confondus en une seule masse, et qu'il etait impossible de remuer.

Cette organisation se fit sous un feu violent. Des

officiers supérieurs allèrent se placer fièrement dans les rangs et redevinrent soldats. Par une autre fierté, quelques marins de la garde ne voulurent pour chef qu'un de leurs officiers, tandis que chacun des autres pelotons était commandé par un général. Jusque-là ils n'avaient eu que l'empereur pour colonel; près de périr, ils soutenaient leur privilège, que rien ne leur faisait oublier, et qu'on respecta.

Tous ces braves gens, ainsi disposés, continuèrent leur marche vers Krasnoé; et déjà ils avaient dépassé les batteries de Miloradowitch, quand celui-ci, lançant ses colonnes sur leurs flancs, les serra de si près qu'il les força de faire volte-face, et de choisir une position pour se défendre. Il faut le dire pour l'éternelle gloire de ces guerriers, ces quinze cents Français et Italiens, un contre dix, et n'ayant pour eux qu'une contenance décidée et quelques armes en état de faire feu, tinrent leurs ennemis en respect pendant une heure.

Mais le vice-roi et les restes de ses divisions ne paraissaient pas. Une plus longue résistance devenait impossible. Les sommations de mettre bas les armes se multipliaient. Pendant ces courtes suspensions on entendait le canon gronder au loin devant et derrière soi. Ainsi „toute l'armée était attaquée à-la-fois; et de Smolensk à Krasnoé ce n'était qu'une

bataille! Si l'on voulait du secours, il n'y en avait donc pas à attendre ; il fallait l'aller chercher : mais de quel côté ? Vers Krasnoé cela était impossible ; on en était trop loin ; tout portait à croire qu'on s'y battait. Il faudrait d'ailleurs se remettre en retraite ; et ces Russes de Miloradowitch, qui de leurs rangs criaient de mettre bas les armes, on en était trop près pour oser leur tourner le dos. Il valait donc bien mieux, puisqu'on regardait Smolensk, puisque le prince Eugène était de ce côté, se serrer en une seule masse, bien lier tous ses mouvemens, et, marchant tête baissée, rentrer en Russie au travers de ces Russes, rejoindre le vice-roi, puis tous ensemble revenir, renverser Miloradowitch, et gagner enfin Krasnoé."

A cette proposition de leur chef, on répondit par un cri d'assentiment unanime. Aussitôt la colonne serrée en masse se précipita au travers de dix mille fusils et canons ennemis; et d'abord ces Russes, saisis d'étonnement, s'ouvrent et laissent ce petit nombre de guerriers presque désarmés s'avancer jusqu'au milieu d'eux. Puis, quand ils comprennent leur résolution, soit admiration ou pitié, des deux côtés de la route que bordent les bataillons ennemis, ils crient aux nôtres de s'arrêter, ils les prient, ils les conjurent de se rendre; mais on ne leur répond que par

une marche décidée, un silence farouche, et la pointe des armes. Alors tous les feux russes éclatent à-la-fois, à bout portant, et la moitié de la colonne héroïque tombe blessée ou morte.

Le reste continua sans qu'un seul quittât le gros de sa troupe, qu'aucun Moscovite n'osa approcher. Peu de ces infortunés revirent le vice-roi et leurs divisions qui s'avançaient. Alors seulement ils se désunirent. Ils coururent pour se jeter dans ces faibles rangs, qui s'ouvrirent pour les recevoir et les protéger.

Depuis une heure le canon des Russes les éclaircissait. En même tems qu'une moitié de leurs forces avait poursuivi Guilleminot, et l'avait contraint de rétrograder, Miloradowitch, à la tête de l'autre moitié, avait arrêté le prince Eugène. Sa droite était appuyée à un bois que protégeaient des hauteurs toutes garnies de canons; sa gauche touchait à la grande route, mais plus en arrière, timidement, et en se refusant. Cette disposition avait dicté celle d'Eugène. La colonne royale, à mesure qu'elle était arrivée, s'était déployée à droite de cette route, sa droite plus en avant que sa gauche. Le prince mettait ainsi obliquement, entre lui et l'ennemi, le grand chemin qu'on se disputait. Chacune des deux armées l'occupait par sa gauche.

Les Russes, placés dans une position si offensive, s'y défendaient; leurs boulets seuls attaquaient Eugène. Une canonnade, foudroyante de leur côté, et presque nulle du nôtre, était engagée. Eugène, fatigué de leurs feux, se décide; il appella la 14e division française, la dispose à gauche du grand chemin, et lui montre la hauteur boisée où s'appuie l'ennemi, et qui fait sa principale force: c'est le point décisif, le nœud de l'action, et, pour faire tomber le reste, il faut l'enlever. Il ne l'espérait pas; mais cet effort fixerait de ce côté l'attention et les forces de l'ennemi, la droite de la grande route pourrait rester libre, et l'on essaierait d'en profiter.

Trois cens soldats, formés en trois troupes, furent les seuls qu'on pût décider à monter à cet assaut. On vit ces hommes dévoués s'avancer résolument contre des milliers d'ennemis, sur une position formidable. Une batterie de la garde italienne s'avança pour les protéger; mais d'abord les batteries russes la brisèrent, et leur cavalerie s'en empara.

Cependant les trois cens Français, que déchire la mitraille, persévèrent; et déjà ils atteignaient la position ennemie, quand soudain, des deux côtés du bois, débouchent au galop deux masses de cavalerie qui fondent sur eux, les écrasent, et les massacrent. Tous périrent, emportant avec eux tout ce

qui restait de discipline et de courage dans leur division.

Ce fut alors que reparut le général Guilleminot. Dans une position si critique, que le prince Eugène, avec quatre milliers d'hommes affaiblis, restes de plus de quarante-deux mille, n'ait point désespéré, qu'il ait encore montré une contenance audacieuse, on le conçoit de ce chef; mais que la vue de notre désastre et l'ardeur du succès n'aient inspiré aux Russes que des efforts indécis, et qu'enfin ils aient laissé la nuit terminer le combat, c'est ce qui fait encore aujourd'hui le sujet de notre étonnement. La victoire était si nouvelle pour eux, que, la tenant dans leurs mains, ils ne surent point en profiter; ils remirent au lendemain pour achever.

Mais le vice-roi s'apercevait que la plupart de ces Moscovites, attirés par ses démonstrations, s'étaient portés à la gauche de la route, et il attendait que la nuit, cette alliée du plus faible, eût enchaîné tous leurs mouvemens. Alors, laissant des feux de ce côté pour tromper l'ennemi, il s'en écarte, et tout au travers des champs, il tourne, il dépasse en silence la gauche de la position de Miloradowitch, pendant que, trop sûr de son succès, ce général y rêvait à la gloire de recevoir le lendemain l'épée du fils de Napoléon.

Au milieu de cette marche hasardeuse il y eut un moment terrible. Dans l'instant le plus critique, quand ces hommes, restes de tant de combats, s'écoulaient, en retenant leur haleine et le bruit de leurs pas, le long de l'armée russe; quand tout pour eux dépendait d'un regard ou d'un cri d'alarme, tout-à-coup la lune, sortant brillante d'un nuage épais, vint éclairer leurs mouvemens. En même tems, une voix russe éclate, leur crie d'arrêter, et leur demande qui ils sont. Ils se crurent perdus! mais Klisky, un Polonais, court à ce Russe, et, lui parlant dans sa langue, sans se troubler: „Tais-toi, malheureux!“ lui dit-il à voix basse. „Ne vois-tu pas que nous sommes du corps d'Ouwarof, et que nous allons en expédition secrète?“ Le Russe trompé se tut.

Mais des Cosaks accouraient à tous momens sur les flancs de la colonne, comme pour la reconnaître. Puis ils retournaient au gros de leur troupe. Plusieurs fois leurs escadrons s'avancèrent comme pour charger; mais ils s'en tinrent toujours là, soit incertitude sur ce qu'ils voyaient, car on les trompa encore, soit prudence, car on s'arrêtait souvent en leur montrant un front déterminé.

Enfin, après deux heures d'une marche cruelle, on rejoignit la grande route; et le vice-roi était déjà

dans Krasnoé quand, le 17 novembre, Miloradowitch, descendant de ses hauteurs pour le saisir, ne trouvait plus sur le champ de bataille que des traîneurs qu'aucun effort n'avait pu déterminer la veille à quitter leurs feux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De son côté, l'empereur, pendant toute la journée précédente, avait attendu le vice-roi. Le bruit de son combat l'avait ému. Un effort rétrograde pour percer jusqu'à lui avait été inutile, et la nuit, arrivant sans ce prince, avait augmenté l'inquiétude de son père adoptif. „Eugène et l'armée d'Italie, et ce long jour d'une attente à tous momens trompée, avaient-ils donc fini à-la-fois?" Un seul espoir restait à Napoléon: c'est que le vice-roi, repoussé sur Smolensk, s'y serait réuni à Davout et à Ney, et que le lendemain tous les trois ensemble tenteraient un effort décisif.

Dans son anxiété, l'empereur rassemble les maréchaux qui lui restent. C'étaient Berthier, Bessières, Mortier, Lefebvre: eux sont sauvés; ils ont franchi l'obstacle; la Lithuanie leur est ouverte; ils n'ont

qu'à continuer leur retraite; mais abandonneront-ils leurs compagnons au milieu de l'armée russe? non sans doute; et ils se décident à rentrer dans cette Russie pour les en sauver ou pour y succomber avec eux.

Cette détermination prise, Napoléon en prépara froidement les dispositions. De grands mouvemens qui se manifestaient autour de lui ne l'ébranlèrent point. Ils lui montraient Kutusof s'avançant pour l'envelopper et le saisir lui-même dans Krasnoé. Déjà même, dès la nuit précédente, celle du 15 au 16, il avait appris qu'Ojarowski, avec une avant-garde d'infanterie russe, l'avait dépassé, et qu'elle s'était établie à Maliewo, dans un village en arrière de sa gauche.

Le malheur l'irritant au lieu de l'abattre, il avait appelé Rapp, et s'était écrié „qu'il fallait partir sur-le-champ, et, tout au travers de l'obscurité, courir attaquer cette infanterie à la baïonnette; que c'était la première fois qu'elle montrait tant d'audace, et qu'il voulait l'en faire repentir de manière à ce qu'elle n'osât plus approcher de si près de son quartier-général.“ Puis, rappelant aussitôt son aide-de-camp, „mais non, avait-il repris: Que Roguet et sa division marchent seuls; Toi, reste; je ne veux pas que tu sois tué ici; j'aurai besoin de toi dans Dantzick“.

Rapp, en allant porter cet ordre à Roguet, s'étonna de ce que son chef, entouré de quatre-vingt mille ennemis qu'il allait attaquer le lendemain avec neuf mille hommes, doutât assez peu de son salut pour songer à ce qu'il aurait à faire à Dantzick, dans une ville dont l'hiver, deux autres armées ennemies, la famine, et cent quatre-vingts lieues le séparaient.

L'attaque nocturne de Chirkowa et Maliewo réussit. Roguet jugea de la position des ennemis par la direction de leurs feux; ils occupaient deux villages liés par un plateau que défendait un ravin. Ce général dispose sa troupe en trois colonnes d'attaque: celles de droite et de gauche s'approcheront sans bruit, et le plus près possible de l'ennemi; puis, au signal de charge, que lui-même va leur donner du centre, elles se précipiteront sur les Russes, sans tirer, et à coups de baïonnettes.

Aussitôt les deux ailes de la jeune garde engagèrent le combat. Pendant que les Russes, surpris et ne sachant où se défendre, flottaient de leur droite à leur gauche, Roguet avec sa colonne se rua brusquement sur leur centre et au milieu de leur camp, où il entra pêle-mêle avec eux. Ceux ci, divisés et en désordre, n'eurent que le tems de jeter la plupart de leurs grosses et petites armes dans un lac voisin,

et de mettre le feu à leurs abris; mais ces flammes, au lieu de les préserver, ne firent qu'éclairer leur destruction.

Ce choc arrêta pendant vingt-quatre heures le mouvement de l'armée russe, il donna à l'empereur la possibilité de séjourner à Krasnoé, et au prince Eugène celle de l'y rejoindre pendant la nuit suivante. Napoléon reçut ce prince avec une joie vive; mais bientôt il retomba dans une inquiétude d'autant plus grande pour Ney et Davout.

Autour de nous le camp des Russes offrait un spectacle semblable à ceux de Vinkowo, de Malo-Iaroslawetz et de Viazma. Chaque soir, auprès de la tente du général, les reliques des saints moscovites, environnées d'un nombre infini de cierges, étaient exposées à l'adoration des soldats. Pendant que, suivant leur usage, chacun d'eux témoignait sa dévotion par une suite de signes de croix et de génuflexions mille fois répétées, des prêtres fanatisaient ces recrues par des exhortations qui paraîtraient ridicules et barbares à nos peuples civilisés.

Toutefois, malgré la puissance de ces moyens, le nombre des Russes et notre faiblesse, pendant qu'Eugène s'était brisé contre Miloradowitch, Kutusof, à deux lieues de ce combat, était resté immobile. Dans la nuit suivante, Béningsen, qu'échauffait l'ardent

Wilson, excita vainement le vieillard russe. Lui, se faisant des vertus des défauts de son âge, sa lenteur, son étrange circonspection; il les appelait sagesse, humanité, prudence! voulant finir comme il avait commencé. Car, si l'on peut comparer les petits objets aux grands, sa renommée avait un principe tout opposé à celle de Napoléon, la fortune ayant fait l'un, et l'autre ayant fait sa fortuue.

Il se vantait „de n'avancer qu'à petites journées; de faire reposer ses soldats tous les trois jours: il rougirait, il s'arrêterait aussitôt, si le pain ou l'eau-de-vie leur manquait un seul instant.“ Puis, s'applaudissant, il prétendait „que, depuis Viazma, il escortait l'armée française, sa prisonnière, la châtiant dès qu'elle voulait s'arrêter ou s'éloigner de la grande route; qu'il était inutile de se compromettre avec des captifs; que des Cosaks, une avant-garde, et une armée de canons suffisaient pour les achever et les faire passer successivement sous le joug; qu'en cela, Napoléon le secondait admirablement. Pourquoi vouloir acheter à la fortune ce qu'elle donnait si généreusement! Le terme de la destinée de Napoléon n'était-il pas irrévocablement marqué? C'était dans les marais de la Bérézina que s'éteindrait ce météore, que s'affaisserait le colosse, au milieu de Wittgenstein, de Tchitchakof, et de

lui, en présence de toutes les armées russes. Lui le leur aurait livré affaibli, désarmé, mourant; c'était assez pour sa gloire."

A ces discours, l'officier anglais, toujours plus actif et plus acharné, ne répondait qu'en suppliant le feld-maréchal „de sortir quelques instans de son quartier-général, de s'avancer sur les hauteurs: là il verrait que le dernier moment de Napoléon était venu. Lui laissera-t-il dépasser cette frontière de la vieille Russie, qui réclame cette grande victime? Il n'y a plus qu'à frapper; qu'il ordonne, une charge suffira, et dans deux heures la face de l'Europe sera changée."

Puis s'échauffant de la froideur avec laquelle Kutusof l'écoute, Wilson le menace pour la troisième fois de l'indignation universelle. „Déjà dans son armée, à la vue de cette colonne traînante, mutilée, mourante, qui lui échappe, on entend les Cosaks s'écrier, que c'est une honte de laisser ces squelettes sortir ainsi de leur tombeau!" Mais Kutusof, que la vieillesse, ce malheur sans espoir, avait rendu indifférent, s'irrita des efforts qu'on faisait pour l'émouvoir, et, par une réponse courte et violente, il ferma la bouche à l'Anglais indigné.

On assure que le rapport d'un espion lui avait dépeint Krasnoé rempli d'une masse énorme de garde

impériale, et que le vieux maréchal craignit de compromettre contre elle sa réputation. Mais le spectacle de notre détresse enhardit Béningsen: ce chef d'état-major décida Strogonof, Gallitzin, et Miloradowitch, plus de cinquante mille Russes avec cent pièces de canon, à oser à la pointe du jour attaquer, malgré Kutusof, quatorze mille Français et Italiens affamés, affaiblis, et à demi gelés.

C'était là le danger dont Napoléon comprenait toute l'imminence. Il pouvait s'y soustraire; le jour n'était point encore venu. Il était libre d'éviter ce funeste combat, de gagner rapidement, avec Eugène et sa garde, Orcha et Borizof: là il se rallierait aux trente mille Français de Victor et d'Oudinot, à Dombrowski, à Regnier, à Schwartzemberg, à tous ses dépôts, et il pourrait encore, l'année suivante, reparaître redoutable.

Le 17, avant le jour, il envoie ses ordres, il s'arme, il sort, et lui-même à pied, à la tête de sa vieille garde, il la met en mouvement. Mais ce n'est point vers la Pologne, son alliée, qu'il marche, ni vers cette France où il se retrouverait encore le chef d'une dynastie naissante et l'empereur de l'Occident. Il a dit, en saisissant son épée: „J'ai assez fait l'empereur; il est tems que je fasse le général.“ Et c'est au milieu de quatre-vingt mille ennemis qu'il

retourne, qu'il s'enfonce pour attirer sur lui tous leurs efforts, pour les détourner de Davout et de Ney, et arracher ces deux chefs du sein de cette Russie qui s'était refermée sur eux.

Le jour parut alors, montrant d'un côté les bataillons et les batteries russes qui, de trois côtés, devant, à droite, et derrière nous, bordaient l'horizon; et de l'autre, Napoléon et ses six mille gardes s'avançant d'un pas ferme, et s'allant placer au milieu de cette terrible enceinte. En même tems Mortier, à quelques pas devant son empereur, développe en face de toute la grande armée russe les cinq mille hommes qui lui restent.

Leur but était de défendre le flanc droit de la grande route, depuis Krasnoé jusqu'au grand ravin, dans la direction de Stachowa. Un bataillon des chasseurs de la vieille garde, placé en carré comme un fort, auprès du grand chemin, servit d'appui à la gauche de nos jeunes soldats. A leur droite, dans les plaines de neige qui environnent Krasnoé, les restes de la cavalerie de la garde, quelques canons, et les douze cents chevaux de Latour-Maubourg, car depuis Smolensk le froid lui en avait tué ou dispersé cinq cents, tinrent la place des bataillons et des batteries qui manquaient à l'armée française.

L'artillerie du duc de Trévise fut renforcée par une batterie commandée par Drouot, l'un de ces hommes doués de toute la force de la vertu, qui pensent que le devoir embrasse tout, et capables de faire simplement et sans efforts les plus nobles sacrifices.

Claparède resta dans Krasnoé; il y défendit, avec quelques soldats, les blessés, les bagages et la retraite. Le prince Eugène continua à se retirer vers Lyadi. Son combat de la veille et sa marche nocturne avaient achevé son corps d'armée: ses divisions avaient encore quelque ensemble, mais pour se traîner, pour mourir, et non pour combattre.

Cependant Roguet avait été rappelé de Maliewo sur le champ de bataille. L'ennemi poussait des colonnes au travers de ce village, et s'étendait de plus en plus au-delà de notre droite pour nous environner. La bataille s'engage alors! Mais quelle bataille? Il n'y avait plus là pour l'empereur d'illuminations soudaines, d'inspirations subites, d'éclairs, ni rien de ces grands coups si imprévus par leur hardiesse, qui ravissent la fortune, arrachent la victoire, et dont il avait tant de fois décontenancé, étourdi, écrasé ses ennemis: tous leurs pas étaient libres, tous les nôtres enchaînés, et ce génie de l'attaque était réduit à se défendre.

Aussi est-ce là qu'on a bien vu que la renommée n'est point une ombre vaine, que c'est une force réelle et doublement puissante par l'inflexible fierté qu'elle porte à ses favoris, et par les timides précautions qu'elle suggère à ceux qui osent l'attaquer. Les Russes n'avaient qu'à marcher en avant, sans manœuvres, sans feux même ; leur masse suffisait ; ils en eussent écrasé Napoléon et sa faible troupe ; mais ils n'osèrent l'aborder! l'aspect du conquérant de l'Égypte et de l'Europe leur imposa. Les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Friedland, une armée de victoires, semblèrent s'élever entre lui et tous ces Russes : on eût pu croire que, pour ces peuples soumis et superstitieux, une renommée si extraordinaire avait quelque chose de surnaturel ; qu'ils la jugeaient hors de leur portée, et qu'ils croyaient ne devoir l'attaquer et ne pouvoir l'atteindre que de loin ; qu'enfin, contre cette vieille-garde, contre cette forteresse vivante, contre cette colonne de granit, comme son chef l'avait appelée, les hommes étaient impuissans, et que des canons pouvaient seuls la démolir.

Ils firent des brèches larges et profondes dans les rangs de Roguet et de la jeune garde ; mais ils tuèrent sans vaincre. Ces soldats nouveaux, dont la moitié n'avait point encore combattu, reçurent la mort pendant trois heures sans reculer d'un pas, sans

faire un mouvement pour l'éviter, et sans pouvoir la rendre, leurs canons ayant été brisés, et les Russes se tenant hors de portée de leurs fusils.

Mais chaque instant renforçait l'ennemi et affaiblissait Napoléon. Le bruit du canon et Claparède l'avertissaient q'uen arrière de lui et de Krasnoé, Béningsen se rendait maître de la route de Lyadi et de sa retraite. L'est, le sud, l'ouest, étincelaient de feux ennemis; on ne respirait que d'un seul côté, qui restait encore libre, celui du nord et du Dnieper, vers une éminence, au pied de laquelle étaient le grand chemin et l'empereur. On crut alors s'apercevoir qu'elle se couvrait de canons. Ils étaient là sur la tête de Napoléon; ils l'auraient écrasé à bout portant. On l'en avertit; il jeta un moment les yeux, et dit ces seuls mots: „Eh bien, qu'un bataillon de mes chasseurs s'en empare!“ Puis aussitôt, sans s'en occuper davantage, ses regards et son attention se retournèrent vers le péril de Mortier.

Alors enfin parut Davout au travers d'un nuage de Cosaks, qu'il dissipait en marchant précipitamment. A la vue de Krasnoé, les troupes de ce maréchal se débandèrent et coururent à travers champs, pour dépasser la droite de la ligne ennemie, par derrière laquelle elles arrivaient. Davout et ses généraux ne purent les rallier qu'à Krasnoé.

Le premier corps était sauvé, mais on apprenait en même tems que notre arrière-garde ne pouvait plus se défendre dans Krasnoé; que Ney était peut-être encore dans Smolensk, et qu'il fallait renoncer à l'attendre. Pourtant Napoléon hésitait: il ne pouvait se résoudre à ce grand sacrifice.

Mais enfin, comme tout allait périr, il se décide; il appelle Mortier, et lui serrant la main avec douleur, il lui dit „qu'il n'a plus un instant à perdre; que l'ennemi le déborde de toutes parts; que déjà Kutusof peut atteindre Lyadi, Orcha même, et le dernier repli du Borysthène avant lui: il va donc s'y porter rapidement avec sa vieille garde, pour occuper ce passage. Davout relèvera Mortier; mais tous deux doivent s'efforcer de tenir dans Krasnoé jusqu'à la nuit, après quoi ils viendront le rejoindre." Alors, le cœur plein du malheur de Ney et du désespoir de l'abandonner, il s'éloigne lentement du champ de bataille, traverse Krasnoé, où il s'arrête encore, et se fait ensuite jour jusqu'à Lyadi.

Mortier voulut obéir, mais les Hollandais de la garde perdaient en ce moment, avec un tiers des leurs, un poste important qu'ils défendaient, et l'ennemi avait couvert aussitôt d'artillerie cette position qu'il venait de nous enlever. Roguet, se sentant écrasé de ses feux, crut pouvoir les éteindre. Un régiment

qu'il poussa contre la batterie russe fut repoussé. Un second, le 1er de voltigeurs parvint jusqu'au milieu des Russes. Deux charges de cavalerie ne l'ébranlèrent point. Il s'avançait encore, lorsque, tout déchiré par la mitraille, une troisième charge l'acheva. Roguet n'en put sauver que cinquante soldats et onze officiers.

Ce général avait perdu la moitié des siens. Il était deux heures, et pourtant il étonnait encore les Russes par une contenance inébranlable, lorsqu'enfin, s'enhardissant du départ de l'empereur, ceux-ci devinrent si pressans, que la jeune garde, serrée de trop près, ne put bientôt plus ni tenir ni reculer.

Heureusement quelques pelotons que rallia Davout, et l'apparition d'une autre troupe de ses traîneurs, attirèrent l'attention des Russes. Mortier en profite. Il ordonne aux trois mille hommes qui lui restent de se retirer pas à pas devant ces cinquante mille ennemis. „L'entendez-vous, soldats!“ s'écrie le général Laborde, „le maréchal ordonne le pas ordinaire! au pas ordinaire, soldats!“ et cette brave et malheureuse troupe, entraînant quelques-uns de ses blessés sous une grêle de balles et de mitraille, se retire lentement sur ce champ de carnage, comme sur un champ de manœuvre.

CHAPITRE SIXIÈME.

Quand Mortier eut mis Krasnoé entre lui et Béningsen il fut sauvé. L'ennemi ne coupait l'intervalle de cette ville à Lyadi que par le feu de ses batteries, qui bordaient le côté gauche de la grande route. Colbert et Latour-Maubourg les continrent sur leurs hauteurs. Au milieu de cette marche, un accident bizarre fut remarqué. Un obus entra dans le corps d'un cheval, il y éclata, et le mit en pièces sans blesser son cavalier, qui tomba debout, et continua.

Cependant l'empereur s'était arrêté à Liady, à quatre lieues du camp de bataille. La nuit venue, il apprend que Mortier, qu'il croit derrière lui, l'a dépassé. Il s'attriste, s'inquiète, le fait venir, et, d'une voix émue, il lui dit „que sans doute il s'est battu glorieusement; qu'il a bien souffert: mais pourquoi met-il son empereur entre lui et l'ennemi? pourquoi l'expose-t-il à être enlevé?"

Ce maréchal avait dépassé Napoléon sans le savoir. Il s'expliqua; il répondit „qu'il avait d'abord laissé Davout dans Krasnoé, cherchant encore à rallier ses troupes; et que lui s'était arrêté non loin de là;

mais que le premier corps, renversé sur le sien l'avait forcé de rétrograder. Qu'au reste Kutosof suivait mollement son succès, et qu'il semblait ne s'être présenté sur notre flanc, avec toute son armée, que pour contempler notre misère et ramasser nos débris."

Le lendemain on marcha avec hésitation. Les traîneurs impatiens prirent les devans; tous dépassèrent Napoléon; ils le virent à pied, un bâton à la main, s'avançant péniblement, avec répugnance, et s'arrêtant à chaque quart d'heure, comme s'il ne pouvait s'arracher à cette vieille Russie, dont alors il dépassait la frontière, et où il laissait son malheureux compagnon d'armes.

Le soir on atteignit Dombrowna, ville de bois, et peuplée comme Lyadi; spectacle nouveau pour cette armée, qui depuis trois mois ne voyait que des ruines. On était enfin hors de la vieille Russie, hors de ces déserts de neige et de cendres: on entrait dans un pays habité, ami, et dont on entendait le langage. En même tems le ciel s'adoucit, le dégel commença, on reçut quelques vivres.

Ainsi l'hiver, l'ennemi, la solitude, et même, pour quelques-uns, les bivouacs et la famine, tout cessait à-la-fois; mais il était trop tard. L'empereur voyait son armée détruite; à tout moment le nom de Ney

s'échappait de sa bouche avec des exclamations de douleur. Cette nuit surtout on l'entendit gémir et s'écrier „que la misère de ses pauvres soldats lui déchirait le cœur, et pourtant qu'il ne pouvait les secourir sans se fixer en quelque lieu; mais où pouvoir se reposer, sans munitions de guerre ni de bouche, et sans canons? Il n'était plus assez fort pour s'arrêter; il fallait donc gagner Minsk le plus vite possible."

Il parlait ainsi, quand un officier polonais accourut avec la nouvelle que cette Minsk, son magasin, sa retraite, son unique espoir, venait de tomber au pouvoir des Russes. Tchitchakof y était entré le 16. Napoléon resta d'abord muet et comme frappé par ce dernier coup; puis s'élevant en proportion de son danger, il reprit froidement: „Eh bien! il ne nous reste plus qu'à nous faire jour avec nos baïonnettes."

Mais pour joindre ce nouvel ennemi, qui avait échappé à Schwartzemberg, ou que Schwartzemberg avait peut-être laissé passer, car on ignorait tout, et pour échapper à Kutusof et à Wittgenstein, il fallait traverser la Bérézina à Borizof: c'est pourquoi Napoléon envoie sur-le-champ (le 19 novembre, de Dombrowna) à Dombrowski, l'ordre de ne plus songer à combattre Hœrtel, et d'occuper promptement ce passage. Il écrit au duc de Reggio de marcher ra-

pidement sur ce même point, et de courir reprendre Minsk; le duc de Bellune couvrira sa marche. Ces ordres donnés, son agitation s'apaise, et son esprit, fatigué de souffrir, s'affaisse.

Le jour était encore loin de paraître, lorsqu'un bruit singulier le tira de son assoupissement. Quelques-uns disent qu'on entendit d'abord quelques coups de feu, mais qu'ils étaient tirés par les nôtres pour faire sortir des maisons ceux qui s'y étaient abrités, et pour prendre leur place: d'autres prétendent que, par un désordre trop fréquent dans nos bivouacs où l'on s'appelait à grands cris, le nom de *Hausanne*, d'un grenadier, ayant été tout-à-coup fortement prononcé au milieu d'un profond silence, on crut entendre le cri d'alerte *aux armes*, qui annonce une surprise et l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, tous aussitôt virent ou crurent voir les Cosaks, et un grand bruit de guerre et d'épouvante environna Napoléon. Lui, sans s'émouvoir, dit à Rapp; „Allez voir, ce sont sans doute quelques misérables Cosaks qui en veulent à notre sommeil!“ Mais bientôt ce fut un tumulte complet d'hommes qui couraient pour combattre ou fuir, et qui, se rencontrant dans les ténèbres, se prenaient pour ennemis.

Napoléon crut un instant à une attaque sérieuse. Un cours d'eau encaissé traversait la ville; il demande

si l'artillerie qui lui reste a été placée derrière ce ravin. On lui répond que ce soin a été négligé; alors il court au pont, et lui-même fait passer promptement ses canons au-delà de ce défilé.

Puis il revint à sa vieille garde, et s'arrêtant devant chaque bataillon: „Grenadiers,“ leur dit-il, „nous nous retirons sans avoir été vaincus par l'ennemi, ne le soyons pas par nous-mêmes! donnons l'exemple à l'armée! Parmi vous plusieurs ont déjà abandonné leurs aigles, et même leurs armes. Ce n'est point aux lois militaires que je m'adresserai pour arrêter ce désordre, mais à vous seuls! Faites-vous justice entre vous! C'est à votre honneur que je confie votre discipline.“

Il fit haranguer de même ses autres troupes. Ce peu de mots suffirent à ces vieux grenadiers, qui peut-être n'en avaient pas besoin. Le reste les reçut avec acclamation; mais une heure après, quand on se remit en marche, ils étaient oubliés. Quant à son arrière-garde, s'en prenant surtout à elle d'une si chaude alarme, il envoya porter à Davout des paroles de colère.

A Orcha on trouva des établissemens de vivres assez abondans, un équipage de pont de soixante bateaux, avec tous ses agrès qui furent tous brûlés,

et trente-six canons attelés qui furent distribués entre Davout, Eugène et Maubourg.

On revit là, pour la première fois, des officiers et des gendarmes chargés d'arrêter, sur les deux ponts du Dnieper, la foule des traîneurs, pour leur faire rejoindre leurs drapeaux. Mais ces aigles qui jadis promettaient tout, on les fuyait comme de sinistres augures.

Déjà le désordre avait son organisation: il s'y trouvait des hommes qui s'y étaient rendus habiles. Une foule immense s'amassa, et bientôt des misérables crièrent, „Voilà les Cosaks;" leur but était de précipiter la marche de ceux qui les précédaient, et d'augmenter le tumulte. Ils en profitaient pour enlever les vivres et les manteaux des hommes qui n'étaient pas sur leurs gardes.

Les gendarmes, qui revoyaient cette armée pour la première fois depuis son désastre, étonnés à l'aspect de tant de misère, effrayés d'une si grande confusion, se découragèrent. On pénétra en tumulte sur cette rive alliée. Elle eût été livrée au pillage, sans la garde et quelques centaines d'hommes qui restaient au prince Eugène.

Napoléon entra dans Orcha avec six mille gardes, restes de trente-cinq mille! Eugène avec dix-huit

cents soldats, restes de quarante-deux mille! Davout avec quatre mille combattans, restes de soixante-dix mille!

Ce maréchal lui-même avait tout perdu; il était sans linge et exténué de faim. Il se jeta sur un pain, qu'un de ces compagnons d'armes lui offrit, et le dévora. On lui donna un mouchoir pour qu'il pût essuyer sa figure couverte de frimas. Il s'écriait „que des hommes de fer pouvaient seuls supporter de pareilles épreuves; qu'il y avait impossibilité matérielle d'y résister; que les forces humaines avaient des bornes, qu'elles étaient toutes dépassées.“

C'était lui qui le premier avait soutenu la retraite jusqu'à Viazma. On le voyait encore, suivant son habitude, s'arrêter à tous les défilés, et y rester le dernier de son corps d'armée, renvoyant chacun à son rang, et luttant toujours contre le désordre. Il poussait ses soldats à insulter et à dépouiller de leur butin ceux de leurs compagnons qui jetaient leurs armes; seul moyen de retenir les uns et de punir les autres. Néanmoins on a accusé son génie méthodique et sévère, si déplacé au milieu de cette confusion universelle, d'en avoir été trop étonné.

L'empereur tenta vainement d'arrêter ce découragement. Seul, on l'entendait gémir sur les souffrances de ses soldats: mais, au-dehors, sur cela

même, il voulait paraître inflexible. Il fit donc proclamer „que chacun eût à rentrer dans ses rangs; que sinon il ferait arracher aux chefs leurs grades, ou aux soldats leur vie.“

Cette menace ne produisit ni bon ni mauvais effet sur des hommes devenus insensibles ou désespérés, fuyant, non le danger, mais la souffrance, et craignant moins la mort dont on les menaçait que la vie telle qu'on la leur offrait.

Mais l'assurance de Napoléon croissait avec le péril; à ses yeux, et au milieu de ces déserts de boue et de glace, cette poignée d'hommes était toujours la grande-armée, et lui, le conquérant de l'Europe! et il n'y avait pas d'aveuglement dans cette fermeté: on en fut certain, quand, dans cette ville même, on le vit brûler de ces propres mains tous ceux de ses effets qui pouvaient servir de trophées à l'ennemi, s'il succombait.

Là furent malheureusement consumés tous les papiers qu'il avait rassemblés pour écrire l'histoire de sa vie; car tel avait été son projet quand il partit pour cette funeste guerre. Il était alors déterminé à s'arrêter vainqueur et menaçant sur cette Düna et ce Borysthène, qu'aujourd'hui il revoyait fuyant et désarmé. Alors l'ennui de six mois d'hiver, qui l'aurait

retenu sur ces fleuves, lui paraissait son plus grand ennemi, et, pour le combattre, cet autre César y eût dicté ses Commentaires.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cependant tout était changé: deux armées ennemies lui coupaient sa retraite. Ils s'agissait de savoir au travers de laquelle il tenterait de se faire jour; et comme ces forêts lithuaniennes où il allait s'enfoncer lui étaient inconnues, il appela ceux des siens qui les avaient traversées pour arriver jusqu'à lui.

L'empereur commença par leur dire „que le trop d'habitude des grands succès préparait souvent de grands revers, mais qu'il n'était pas question de récriminer.“ Puis il parla de la prise de Minsk; et, convenant de l'habileté des manœuvres persévérantes de Kutusof sur son flanc droit, il déclara „qu'il voulait abandonner sa ligne d'opération sur Minsk, se joindre aux ducs de Bellune et de Reggio, passer sur le ventre à Wittgenstein, et regagner Vilna en tournant la Bérézina par ses sources.“

Jomini combattit ce projet. Ce général suisse allégua la position de Wittgenstein dans de longs défilés. Sa résistance y pourrait être ou opiniâtre, ou flexible, mais assez longue pour consommer notre perte. Il ajouta que, dans cette saison, et dans un si grand désordre, un changement de route achèverait de perdre l'armée; qu'elle s'égarerait dans ces chemins de traverse, au milieu de forêts stériles et marécageuses; il soutint que la grande route pouvait seule lui conserver quelque ensemble. Borizof et son pont sur la Bérézina étaient encore libres; il suffirait de l'atteindre.

C'est alors qu'il affirma connaître l'existence d'un chemin qui, à la droite de cette ville, s'élève sur des ponts de bois, au travers des marais lithuaniens. Selon lui, c'était le seul chemin qui pouvait conduire l'armée à Vilna par Zembin et Molodetchno, en laissant à gauche, et Minsk, et sa route plus longue d'une journée, et les cinquante ponts brisés, qui la rendent impraticable, et Tchitchakof qui l'occupe. Ainsi l'on passerait entre les deux armées ennemies, en les évitant toutes deux.

L'empereur fut ébranlé; mais comme il répugnait à sa fierté d'éviter un combat, et qu'il ne voulait sortir de la Russie que par une victoire, il appelle le général du génie Dode. Du plus loin qu'il le voit il lui

crie „qu'il s'agit de fuir par Zembin, ou d'aller vaincre Wittgenstein vers Smoliany;" et, sachant que Dode arrivait de cette position, il lui demande si elle est attaquable.

Celui-ci répondit que Wittgenstein y occupait une hauteur qui commandait à toute cette contrée bourbeuse; qu'il faudrait louvoyer à sa vue et à sa portée, en suivant les plis et les replis que faisait la route, pour s'élever jusqu'au camp des Russes; qu'ainsi notre colonne d'attaque prêterait longuement à leurs feux, d'abord son flanc gauche, puis son flanc droit; que cette position était donc inabordable de front, et que, pour la tourner, il faudrait rétrograder vers Vitepsk, et prendre un trop long circuit.

Alors Napoléon, vaincu dans cette dernière espérance de gloire, se décida pour Borizof. Il ordonna au géneral Eblé d'aller avec huit compagnies de sapeurs et de pontoniers, assurer son passage sur la Bérézina, et Jomini de lui servir de guide. Mais ce fut en disant „qu'il était cruel de se retirer sans combattre, de paraître fuir. Pourquoi n'a-t-il aucun magasin, aucun point d'appui qui lui permette de s'arrêter et de montrer à l'Europe quil sait toujours combattre et vaincre?"

Toutes ses illusions étaient détruites. A Smolensk, où il était arrivé et d'où il était parti le premier, il

avait plutôt encore appris que vu son désastre. A Krasnoé, où nos misères s'étaient déroulées successivement sous ses yeux, le péril avait été une distraction; mais à Orcha il put contempler à-la-fois et à loisir toute son infortune.

A Smolensk, trente mille combattans, cent cinquante canons, le trésor, l'espoir de vivre et de respirer derrière la Bérézina, restaient encore; ici c'étaient à peine dix mille soldats presque sans vêtemens, sans chaussure, embarrassés dans une foule de mourans, quelques canons et un trésor pillé.

En cinq jours tout s'était aggravé; la destruction et la désorganisation avaient fait des progrès effrayans; Minsk était pris. Ce n'était plus le repos, l'abondance qu'il retrouverait au-delà de la Bérézina, mais de nouveaux combats contre une armée nouvelle. Enfin la défection de l'Autriche semblait s'être déclarée, et peut-être était-elle un signal donné à toute l'Europe.

Napoléon ignorait même s'il pourrait atteindre à Borizof le nouveau danger que les hésitations de Schwartzemberg paraissaient lui avoir préparé. On a vu qu'une troisième armée russe, celle de Wittgenstein, menaçait à sa droite l'intervalle qui le séparait de cette ville; qu'il lui avait opposé le duc de Bellune, et avait ordonné à ce maréchal de retrou-

ver l'occasion manquée le 1er novembre, et de reprendre l'offensive.

Victor avait obéi, et le 14, le même jour où Napoléon était sorti de Smolensk, ce maréchal et le duc de Reggio avaient fait replier les premiers postes de Wittgenstein vers Smoliany, préparant par ce combat une bataille qu'ils étaient convenus de livrer le lendemain.

Les Français étaient trente mille contre quarante mille. Là, comme à Viazma, c'était assez de soldats, s'ils n'avaient pas eu trop de chefs.

Leurs maréchaux s'entendirent mal. Victor voulait manœuvrer sur l'aile gauche ennemie, déborder Wittgenstein avec les deux corps français, en marchant par Botscheïkowo sur Kamen, et de Kamen, par Ponichma, sur Bérésino. Oudinot désapprouva ce projet avec aigreur, disant que ce serait se séparer de la grande-armée, qui nous appelait à son secours.

Ainsi l'un des chefs voulant manœuvrer, et l'autre attaquer de front, on ne fit ni l'un ni l'autre. Oudinot se retira pendant la nuit à Czéréia; et Victor, s'apercevant au point du jour de cette retraite, fut obligé de la suivre.

Il ne s'arrêta qu'à une journée de la Lukolml, vers Senno, où Wittgenstein l'inquiéta peu: mais enfin

le duc de Reggio allait recevoir l'ordre daté de Dombrowna, qui le dirigeait sur Minsk, et Victor allait rester seul devant le général russe. Il se pouvait qu'alors celui-ci reconnût sa supériorité; et l'empereur, dans Orcha, où il voit, le 20 novembre, son arrière-garde perdue, son flanc gauche menacé par Kutusof, et sa tête de colonne arrêtée à la Bérézina par l'armée de Volhinie, apprend que Wittgenstein et quarante mille autres ennemis, bien loin d'être battus et repoussés, sont prêts à fondre sur sa droite, et qu'il faut qu'il se hâte.

Mais Napoléon se décide lentement à quitter le Borysthène. Il lui semble que ce serait abandonner encore une fois le malheureux Ney, et renoncer pour toujours à cet intrépide compagnon d'armes. Là, comme à Liady et à Dombrowna, à chaque instant du jour et de la nuit, il appelle, il envoie demander si l'on n'a rien appris de ce maréchal; mais rien de son existence ne transpire au travers de l'armée russe; voilà quatre jours que dure ce silence de mort; et pourtant l'empereur espère toujours.

Enfin, forcé le 20 novembre de quitter Orcha, il y laisse encore Eugène, Mortier, et Davoût, et s'arrête à deux lieues de là, demandant Ney, l'attendant encore. C'était une même douleur dans toute l'armée, dont alors Orcha contenait les restes. Dès que

les soins les plus pressans laissèrent un instant de repos; toutes les pensées, tous les regards se tournèrent vers la rive russe. On écoutait si quelque bruit de guerre n'annoncerait pas l'arrivée de Ney, ou plutôt ses derniers soupirs; mais l'on ne voyait que des ennemis, qui déjà menaçaient les ponts du Borysthène! L'un des trois chefs voulut alors les détruire; les autres s'y opposèrent : c'eût été se séparer encore plus de leur compagnon d'armes, convenir qu'ils désespéraient de le sauver, et, consternés d'une si grande infortune, ils ne pouvaient s'y résigner.

Mais enfin avec cette quatrième journée finit l'espoir. La nuit n'amena qu'un repos fatigant. On s'accusait du malheur de Ney, comme s'il eût été possible d'attendre plus long-tems le troisième corps dans les plaines de Krasnoé, où il eût fallu combattre vingt-huit heures de plus, quand il ne restait de forces et de munitions que pour une heure.

Déjà, comme dans toutes les pertes cruelles, on s'attachait aux souvenirs. Davout avait quitté le dernier l'infortuné maréchal, et Mortier et le vice-roi lui demandaient quelles avaient été ses dernières paroles! Dès les premiers coups de canon tirés le 15 sur Napoléon, Ney avait voulu que sur-le-champ

on évacuât Smolensk à la suite du vice-roi: Davout s'y était refusé, objectant les ordres de l'empereur et l'obligation de détruire les remparts de la ville. Ces deux chefs s'étaient irrités, et Davout persévérant à demeurer jusqu'au lendemain, Ney, chargé de fermer la marche, avait été forcé de l'attendre.

Il est vrai que, le 16, Davout l'avait fait prévenir de son danger; mais alors Ney, soit qu'il eût changé d'avis, soit irritation contre Davout, lui avait fait répondre „que tous les Cosaks de l'univers ne l'empêcheraient pas d'exécuter ses instructions.“

Ces souvenirs et toutes les conjectures épuisées, on retombait dans un plus triste silence, quand soudain l'on entendit les pas de quelques chevaux, puis ce cri de joie! „Le maréchal Ney est sauvé, il reparaît, voici des cavaliers polonais qui l'annoncent!“ En effet, un de ses officiers accourait; il apprit que le maréchal s'avançait par la rive droite du Borysthène, et qu'il demandait du secours.

La nuit commençait; Davout, Eugène, et le duc de Trévise n'avaient que sa courte durée pour ranimer et réchauffer leurs soldats, jusque-là toujours au bivouac. Pour la première fois, depuis Moscou, ces malheureux avaient reçu des vivres suffisans: ils al-

laient les préparer et se reposer chaudement et à couvert; comment leur faire reprendre leurs armes et les arracher de leurs asiles pendant cette nuit de repos, dont ils commencent à goûter la douceur inexprimable? Qui leur persuadera de l'interrompre pour retourner sur leurs pas, et rentrer dans les ténèbres et les glaces russes?

Eugène et Mortier se disputèrent ce dévouement. Le premier ne l'emporta qu'en se réclamant de son rang suprême. Les abris et les distributions avaient produit ce que les menaces n'avaient pu faire; les traîneurs s'étaient ralliés. Eugène retrouva quatre mille hommes; au nom du danger de Ney tous marchèrent, mais ce fut leur dernier effort.

Ils s'avancèrent dans l'obscurité, par des chemins inconnus, et firent au hasard deux lieues, s'arrêtant à chaque moment pour écouter. Déjà l'anxiété augmentait. S'était-on égaré! était-il trop tard! leurs malheureux compagnons avaient-ils succombé! était-ce l'armée russe triomphante qu'on allait rencontrer! Dans cette incertitude, le prince Eugène fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse; c'étaient ceux du troisième corps qui, n'ayant plus d'ar-

tillerie, répondait au canon du quatrième par des feux de pelotons.

Les deux corps se dirigèrent aussitôt l'un sur l'autre. Les premiers qui s'aperçurent furent Ney et Eugène; ils accoururent, Eugène plus précipitamment, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Eugène pleurait, Ney laissait échapper des accens de colère. L'un, heureux, attendri, exalté de l'héroïsme guerrier que son héroïsme chevaleresque venait recueillir; l'autre encore tout échauffé du combat, irrité des dangers que l'honneur de l'armée avait courus dans sa personne, et s'en prenant à Davout, qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné.

Quelques heures après, quand celui-ci voulut s'en excuser, il n'en put tirer qu'un regard rude et ces mots: „Moi, monsieur le maréchal, je ne vous reproche rien: Dieu nous voit et vous juge!"

Cependant, dès que les deux corps s'étaient reconnus, ils n'avaient plus gardé de rangs. Soldats, officiers, généraux, tous avaient couru les uns vers les autres. Ceux d'Eugène serraient les mains à ceux de Ney, ils les touchaient avec une joie mêlée d'étonnement et de curiosité, et les pressaient contre leur sein avec une tendre pitié. Les vivres, l'eau-de-vie qu'ils viennent de recevoir, ils les leur prodi-

guent, ils les accablent de questions. Puis, tous ensemble, ils marchent vers Orcha, tous impatiens, ceux d'Eugène d'entendre, ceux de Ney de raconter.

CHAPITRE HUITIÈME.

Ils dirent comment, le 17 novembre, ils étaient sortis de Smolensk avec douze canons, six mille baïonnettes et trois cents chevaux, en y abandonnant cinq mille malades à la discrétion de l'ennemi; et que, sans le bruit du canon de Platof et l'explosion des mines, leur maréchal n'eût jamais pu arracher aux décombres de cette ville sept mille traîneurs sans armes qui s'y étaient abrités. Ils racontent quels furent les soins de leur chef pour les blessés, pour les femmes, pour leurs enfans, et que cette fois encore le plus brave a été le plus humain.

Aux portes de la ville une action infame les a frappés d'une horreur qui dure encore. Une mère a abandonné son fils âgé de cinq ans; malgré ses cris et ses pleurs, elle l'a repoussé de son traîneau trop chargé.

Elle-même criait d'un air égaré „qu'il n'avait pas vu la France! qu'il ne la regretterait pas! qu'elle, elle connaissait la France! qu'elle vouloit revoir la France!“ Deux fois Ney a fait replacer l'infortuné dans les bras de sa mère, deux fois elle l'a rejeté sur la neige glacée.

Mais ils n'ont point laissé sans punition ce crime solitaire au milieu de mille dévouemens d'une tendresse sublime. Cette femme dénaturée a été abandonnée sur cette même neige, d'où l'on a relevé sa victime pour la confier à une autre mère; et ils montraient dans leurs rangs cet orphelin, que depuis on revit encore à la Bérézina, puis à Vilna, même à Kowno, et enfin qui échappa à toutes les horreurs de la retraite.

Cependant les officiers d'Eugène pressent ceux de Ney de leurs questions, ceux-ci poursuivent; ils se montrent avec leur maréchal, s'avançant vers Krasnoé, tout au travers de nos immenses débris, traînant après eux une foule désolée, et précédés par une autre foule dont la faim hâte les pas.

Ils racontent comment ils ont trouvé le fond de chaque ravin rempli de casques, de schakos, de coffres enfoncés, d'habillemens épars, de voitures

et de canons, les uns renversés, les autres encore attelés de chevaux abattus, expirans et à demi dévorés;

Comment vers Korithnya, à la fin de leur première journée, une violente détonation, et, sur leurs têtes, le sifflement de plusieurs boulets leur ont fait croire au commencement d'un combat. Cette décharge partait devant et tout près d'eux, sur la route même, et pourtant ils n'apercevaient point d'ennemis. Ricard et sa division se sont avancés pour les découvrir; mais ils n'ont trouvé, dans un pli de la route, que deux batteries françaises abandonnées avec leurs munitions, et, dans les champs voisins, une bande de misérables Cosaks fuyant, effrayés de l'audace qu'ils avaient eue d'y mettre le feu, et du bruit qu'ils avaient fait.

Alors ceux de Ney s'interrompent pour demander à leur tour ce qui s'est passé, quel est donc le découragement universel, et pourquoi l'on a abandonné à l'ennemi des armes tout entières. N'avait-on pas eu le tems d'enclouer les pièces, ou du moins de gâter leurs approvisionnemens?

Jusque-là cependant ils n'avaient, disaient-ils, rencontré que les traces d'une marche désastreuse.

Mais le lendemain tout a changé, et ils conviennent de leurs sinistres pressentimens, quand ils sont arrivés à cette neige rouge de sang, parsemée d'armes en pièces et de cadavres mutilés. Les morts marquaient encore les rangs, les places de bataille: ils se les sont montrés réciproquement. Là avait été la 14e division: voilà encore, sur les plaques de ses schakos brisés, les numéros de ses régimens. Là fut la garde italienne: voilà ses morts, ils en ont reconnu les uniformes. Mais où sont ses restes vivans? et ce terrain sanglant, toutes ces formes inanimées, ce silence immobile et glacé du désert et de la mort, ils les ont interrogés vainement, ils n'ont pu pénétrer ni dans le sort de leurs compagnons, ni dans celui qui les attendait eux-mêmes.

Ney les a entraînés rapidement par-dessus toutes ces ruines, et ils se sont avancés sans obstacle jusqu'à cet endroit où la route plonge dans un profond ravin, d'où elle sélève ensuite sur un large plateau. C'était celui de Katova, et ce même champ de bataille, où, trois mois plus tôt, dans leur marche triomphale, ils avaient vaincu Newerowskoï, et salué Napoléon avec les canons conquis la veille sur les ennemis. Ils ont, disent-ils, reconnu ce terrain, malgré la neige qui le défigurait.

Alors ceux de Mortier s'écrient „que c'était donc

aussi cette même position où l'empereur et eux les avaient attendus le 17 en combattant." Eh bien, reprennent ceux de Ney, Kutusof, ou plutôt Miloradowitch, avait pris la place de Napoléon, car le vieillard russe n'avait point encore quitté Dobroé.

Déjà leurs hommes débandés rétrogradaient en leur montrant ces plaines de neige toutes noires d'ennemis, quand un Russe, se détachant des siens, a descendu la colline: il s'est présenté seul devant leur maréchal, et, soit affectation de civilisation, soit respect pour le malheur de leur chef, ou crainte de son désespoir, il a enveloppé de termes adulateurs l'injonction de se rendre.

C'est Kutusof qui l'a envoyé. „Ce feld-maréchal n'oserait faire une si cruelle proposition à un si grand général, à un guerrier si renommé, s'il lui restait une seule chance de salut. Mais quatre-vingt mille Russes sont devant et autour de lui, et, s'il en doute, Kutusof lui offre d'envoyer parcourir ses rangs, et compter ses forces."

Le Russe n'avait point achevé, que tout-à-coup quarante décharges de mitraille, partant de la droite de son armée, viennent, en déchirant l'air et nos rangs, l'interdire et lui couper la parole. En même

tems un officier français s'élance sur lui, comme sur un traître, pour le tuer, et tout à-la-fois Ney, qui retient ce transport, se livrant au sien, lui crie: „Un maréchal ne se rend point; on ne parlemente pas sous le feu; vous êtes mon prisonnier!" Et le malheureux officier désarmé est resté exposé aux coups des siens. Il n'a été relâché qu'à Kowno, après vingt-six jours, ayant partagé toutes nos douleurs, libre d'y échapper, mais enchaîné par sa parole.

En même tems l'ennemi redouble ses feux, et ils disent qu'alors toutes ces collines, il n'y a qu'un instant froides et silencieuses, sont devenues des volcans en éruption, mais que Ney s'en est exalté; puis, s'enthousiasmant chaque fois que le nom de leur maréchal revient dans leurs discours, ils ajoutent qu'au milieu de tous ces feux, cet homme de feu semblait être dans l'élément qui lui était propre.

Kutusof ne l'a point trompé. On voit, d'un côté, quatre-vingt mille hommes, des rangs entiers, pleins, profonds, bien nourris, des lignes redoublées, de nombreux escadrons, une artillerie immense sur une position formidable, enfin tout, et la fortune, qui, à elle seule tient lieu de tout; de l'autre côté, cinq mille soldats, une colonne traînante, morcelée, une marche incertaine, languissante, des armes incom-

plètes, sales, la plupart muettes et chancelantes dans des mains affaiblies.

Et, cependant le général français n'a songé ni à se rendre, ni même à mourir, mais à percer, à se faire jour, et cela sans penser qu'il tente un effort sublime. Seul, et ne s'appuyant sur rien, quand tout s'appuyait sur lui, il a suivi l'impulsion de sa nature forte, et cet orgueil d'un vainqueur à qui l'habitude des succès invraisemblables a fait croire tout possible.

Ce qui les étonnait le plus, c'est qu'ils eussent été si dociles; car tous ont été dignes de lui, et ils ajoutent que c'est là qu'ils ont bien vu que ce ne sont pas seulement les grandes opiniâtretés, les grands desseins, les grandes témérités qui font le grand homme, mais surtout cette puissance d'y entraîner et d'y soutenir les autres.

Ricard et ses quinze cents soldats étaient en tête, Ney les lance contre l'armée ennemie, et dispose le reste pour les suivre. Cette division plonge avec la route dans le ravin, en ressort avec elle, et y retombe écrasée par la première ligne russe.

Le maréchal, sans s'étonner ni permettre qu'on s'étonne, en rassemble les restes, les forme en ré-

serve et s'avance à leur place; Ledru, Razout et Marchand le secondent. Il ordonne à quatre cents Illyriens de prendre en flanc gauche l'armée ennemie; et lui-même, avec trois mille hommes, il monte de front à cet assaut. Il n'a point harangué; il marche, donnant l'exemple, qui, dans un héros, est de tous les mouvemens oratoires le plus éloquent, et de tous les ordres le plus impérieux. Tous l'ont suivi. Ils ont abordé, enfoncé, renversé la première ligne russe, et, sans s'arrêter, ils se précipitaient sur la seconde; mais, avant de l'atteindre, une pluie de fer et de plomb est venue les assaillir. En un instant Ney a vu tous ses généraux blessés, la plupart de ses soldats morts; leurs rangs sont vides, leur colonne déformée tourbillonne; elle chancelle, recule, et l'entraîne.

Ney reconnaît qu'il a tenté l'impossible, et il attend que la fuite des siens ait mis entre eux et l'ennemi le ravin qui désormais est sa seule ressource: là, sans espoir et sans crainte, il les arrête et les reforme. Il range deux mille hommes contre quatre-vingt mille; il répond au feu de deux cents bouches avec six canons, et fait honte à la fortune d'avoir pu trahir un si grand courage.

Mais alors ce fut elle sans doute qui frappa Ku-

tusof d'inertie. A leur extrême surprise, ils ont vu ce Fabius russe, outré comme l'imitation, s'obstinant dans ce qu'il appelait son humanité, sa prudence, rester sur ses hauteurs avec ses vertus pompeuses, sans se laisser, sans oser vaincre, et comme étonné de sa supériorité. Il voyait Napoléon vaincu par sa témérité, et il fuyait ce défaut jusqu'au vice contraire.

Il ne fallait pourtant qu'un emportement d'indignation d'un seul des corps russes pour en finir; mais tous ont craint de faire un mouvement décisif: ils sont restés attachés à leur glèbe avec une immobilité d'esclaves, comme s'ils n'avaient eu d'audace que dans leur consigne, et d'énergie que leur obéissance. Cette discipline, qui fit leur gloire dans leur retraite, a fait leur honte dans la nôtre.

Ils avaient été long-tems incertains, ignorant quel ennemi ils combattaient; car ils avaient cru que de Smolensk Ney avait fui par la rive droite du Dnieper, et ils se trompaient, comme il arrive souvent, parcequ'ils supposaient que leur ennemi avait fait ce qu'il aurait dû faire.

En même tems les Illyriens étaient revenus tout en désordre; ils avaient eu un étrange moment. Ces

quatre cents hommes, en s'avançant sur le flanc gauche de la position ennemie, avaient rencontré cinq mille Russes qui revenaient d'un combat partiel avec une aigle française et plusieurs de nos soldats prisonniers.

Ces deux troupes ennemies l'une retournant à sa position, l'autre allant l'attaquer, s'avançaient dans la même direction et se côtoyaient, en se mesurant des yeux, sans qu'aucune d'elles osât commencer le combat. Elles marchaient si près l'une de l'autre que, du milieu des rangs russes, les Français prisonniers tendaient les mains aux leurs en les conjurant de venir les délivrer. Ceux-ci leur criaient de venir à eux, qu'ils les recevraient et les défendraient; mais personne ne fit le premier pas. Ce fut alors que Ney, culbuté, entraîna tout.

Cependant Kutusof, plus confiant dans ses canons que dans ses soldats, ne cherchait à vaincre que de loin. Ses feux couvraient tellement tout le terrain occupé par les Français, que le même boulet qui renversait un homme du premier rang, allait tuer sur les dernières voitures les femmes fugitives de Moscou.

Sous cette grêle meurtrière, les soldats de Ney étonnés, immobiles, regardaient leur chef, attendant

„ Ney a écouté: „Est-ce enfin Davout," s'est-il écrié, „qui se souvient de moi!" et il écoute encore. Mais des intervalles égaux séparaient les coups; c'était une salve. Alors, persuadé que dans le camp des Russes on triomphe d'avance de sa captivité, il jure de faire mentir leur joie, et se remet en marche.

En même tems ses Polonais fouillaient tout le pays. Un paysan boiteux fut le seul habitant qu'ils purent découvrir; ce fut un bonheur inespéré. Il annonça que le Dnieper n'était qu'à une lieue, mais qu'il n'était point guéable et ne devait pas être gelé. „Il le sera," répond le maréchal; et sur ce qu'on lui objectait le dégel qui commençait, il ajouta „qu'il n'importait, qu'on passerait, parcequ'il n'y avait que cette ressource."

Enfin, vers huit heures, on traversa un village; le ravin finit, et le mougik boiteux, qui marchait en tête, s'arrêta en montrant le fleuve. Ils supposent que ce fut entre Syrokorénie et Gusinoé. Ney et les premiers qui le suivaient accoururent. Le fleuve était pris, il portait: le cours des glaçons que jusque là il chariait, contrarié par un brusque contour de ses rives, s'était suspendu; l'hiver avait achevé de le glacer, et c'était sur ce point seulement; au-dessus et au-dessous sa surface était mobile encore.

Cette observation fit succéder au premier mouvement de bonheur, de l'inquiétude. Le fleuve ennemi pouvait n'offrir qu'une perfide apparence. Un officier se dévoua: on le vit arriver difficilement à l'autre bord. Il revint annoncer que les hommes, et peut-être quelques chevaux, passeraient, qu'il faudrait abandonner le reste, et se presser, la glace commençant à se dissoudre par le dégel.

Mais dans ce mouvement nocturne, silencieux, à travers champs, d'une colonne composée d'hommes affaiblis, de blessés et de femmes avec leurs enfans, on n'avait pu marcher assez serré pour ne pas se distendre, se désunir, et perdre dans l'obscurité la trace les uns des autres. Ney s'aperçut qu'il n'avait avec lui qu'une partie des siens: néanmoins il pouvait toujours passer l'obstacle, assurer par-là son salut, et attendre à l'autre rive. L'idée ne lui en vint pas; quelqu'un l'eut pour lui, il la repoussa. Il donna trois heures au ralliement; et, sans se laisser agiter par l'impatience et le péril de l'attente, on le vit s'envelopper dans son manteau, et ces trois heures si dangereuses, les passer à dormir profondément sur le bord du fleuve: tant il avait ce tempérament des grands hommes, une ame forte dans un corps robuste, et cette santé vigoureuse sans laquelle il n'y a guère de héros.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Enfin, vers minuit, le passage a commencé; mais les premiers qui s'éloignent du bord avertissent que la glace plie sous eux, qu'elle s'enfonce, qu'ils marchent dans l'eau jusqu'aux genoux; et bientôt on entend ce frêle appui se fendre, avec des craquemens effroyables qui se prolongent au loin comme dans une débâcle. Tous s'arrêtent consternés.

Ney ordonne de ne passer qu'un à un, et l'on s'avance avec précaution, ne sachant quelquefois, dans l'obscurité, si l'on va poser le pied sur les glaçons ou dans quelque intervalle; car il y eut des endroits où il fallut franchir de larges crevasses, et sauter d'une glace à l'autre, au risque de tomber entre deux, et de disparaître pour jamais. Les premiers hésitèrent, mais on leur cria par-derrière de se hâter.

Lorsqu'enfin, après plusieurs de ces cruelles douleurs, on atteignit l'autre bord et qu'on se crut sauvé, un escarpement à pic, tout couvert de verglas, s'op-

posa à ce qu'on prit terre. Beaucoup furent rejetés sur la glace qu'ils brisèrent en tombant, ou dont ils furent brisés. A les entendre, ce fleuve et cette rive russes semblaient ne s'être prêtés qu'à regret, par surprise, et comme forcément à leur salut.

Mais ce qu'ils redisaient avec horreur, c'était le trouble et l'égarement des femmes et des malades, quand il fallut abandonner dans les bagages les restes de leur fortune, leurs vivres, enfin toutes leurs ressources contre le présent et l'avenir : ils les ont vus se pillant eux-mêmes, choisir, rejeter, reprendre, et tomber d'épuisement et de douleur sur la rive glacée du fleuve : ils frémissaient encore au souvenir du cruel spectacle de tant d'hommes épars sur cet abyme, du retentissement continuel des chutes, des cris de ceux qui s'enfonçaient, et surtout des pleurs et du désespoir des blessés qui, de leurs chariots, qu'on n'osait risquer sur ce frêle appui, tendaient les mains à leurs compagnons, en les suppliant de ne pas les abandonner.

Leur chef voulut alors tenter le passage de quelques voitures chargées de ces malheureux; mais, au milieu du fleuve, la glace s'affaissa et s'entr'ouvrit. On entendit de l'autre bord sortir du gouffre, d'abord des cris d'angoisse déchirans et prolongés, puis

des gémissemens entrecoupés et affaiblis, puis un affreux silence. Tout avait disparu.

Ney fixait l'abyme d'un regard consterné, quand, au travers des ombres, il crut voir un objet remuer encore; c'était un de ces infortunés, un officier nommé Briqueville, qu'une profonde blessure à l'aine empêchait de se redresser. Un plateau de glace l'avait soulevé. Bientôt on l'aperçut distinctement, qui, de glaçons en glaçons, se traînait sur les genoux et sur les mains et se rapprochait. Ney lui-même le recueillit et le sauva.

Depuis la veille, quatre mille traîneurs et trois mille soldats étaient ou morts ou égarés; les canons et tous les bagages perdus; à peine restait-il à Ney trois mille combattans et autant d'hommes débandés. Enfin, quand tous ces sacrifices ont été consommés, et tout ce qui avait pu passer réuni, ils ont marché, et le fleuve dompté est devenu leur allié et leur guide.

On s'vançait au hasard et avec incertitude, lorsque l'un d'eux, en tombant, reconnut une route frayée. Elle ne l'était que trop, car ceux qui étaient en tête, se baissant, et ajoutaut à leurs regards leurs mains, s'arrêtèrent effrayés, s'écriant „qu'ils voyaient des

traces toutes fraiches d'une grande quantité de canons et de chevaux." Ils n'avaient donc évité une armée ennemie que pour tomber au milieu d'une autre; lorsqu'à peine ils peuvent marcher, il faudra donc encore combattre! la guerre est donc partout! Mais Ney les poussa en avant, et, sans s'émouvoir, il se livra à ces traces menaçantes.

Elles le conduisirent à un village, celui de Gusinoé, où ils entrèrent brusquement; tout y fut saisi: on y trouva tout ce qui manquait depuis Moscou, habitans, vivres, repos, demeures chaudes, et une centaine de Cosaks, qui se réveillèrent prisonniers. Leurs rapports et la nécessité de se refaire pour continuer, y arrêtèrent Ney quelques instans.

Vers dix heures, on avait atteint deux autres villages et l'on s'y reposait, quand soudain l'on vit les forêts environnantes se remplir de mouvemens. Pendant qu'on s'appelle, qu'on regarde, et qu'on se concentre dans celui de ces deux hameaux qui était le plus près du Borysthène, des milliers de Cosaks sortent d'entre tous les arbres, et entourent la malheureuse troupe de leurs lances et de leurs canons.

C'était Platof et toutes ses hordes, qui suivaient la rive droite du Dnieper. Ils pouvaient brûler ce vil-

lage, mettre la faiblesse de Ney à découvert et l'achever: mais ils sont restés trois heures immobiles, sans même tirer; on ignore pourquoi. Ils ont dit qu'ils n'avaient point eu d'ordre; qu'en ce moment leur chef était hors d'état d'en donner, et qu'en Russie l'on n'ose rien prendre sur soi.

La contenance de Ney les contint. Lui et quelques soldats suffirent; il ordonna même au reste des siens de continuer leur repas jusqu'à la nuit. Alors il a fait circuler l'ordre de décamper sans bruit, de s'avertir mutuellement et à voix basse, et de marcher serrés. Puis, tous ensemble se sont mis en mouvement; mais leur premier pas a été comme un signal pour l'ennemi; toutes ses pièces ont fait feu, tous ses escadrons se sont ébranlés à-la-fois.

A ce bruit, les traîneurs désarmés, encore au nombre de trois ou quatre mille, prirent l'épouvante. Ce troupeau d'hommes errait çà et là; leur foule flottait égarée, incertaine, se ruant dans les rangs des soldats, qui les repoussaient. Ney sut les maintenir entre lui et les Russes, dont ces hommes inutiles absorbèrent les feux. Ainsi, les plus découragés servirent à préserver les plus braves.

En même tems que sur son flanc droit le maré-

chal se fait un rempart de ces malheureux, il a regagné les bords du Dnieper, dont il couvre son flanc gauche, et il marche entre deux, s'avançant ainsi de bois en bois, de plis de terrain en plis de terrain, profitant de toutes les sinuosités, des moindres accidens du sol. Mais souvent il est obligé de s'éloigner du fleuve; alors Platof l'environne de toutes parts.

C'est ainsi que pendant deux jours et vingt lieues, six mille Cosaks ont voltigé sans cesse sur les flancs de leur colonne, réduite à quinze cents hommes armés, la tenant comme assiégée, disparaissant devant ses sorties pour reparaître aussitôt, comme les Scythes leurs ancêtres; mais avec cette funeste différence, qu'ils maniaient leurs canons montés sur des traîneaux, et lançaient en fuyant leurs boulets, avec la même agilité que jadis leurs pères maniaient leurs arcs et lançaient leurs flèches.

La nuit apporta quelque soulagement, et d'abord on s'enfonça dans les ténèbres avec quelque joie; mais alors, si l'on s'arrêtait un instant aux derniers adieux de ceux qui tombaient faibles ou blessés, on perdait la trace les uns des autres. Il y eut là beaucoup de cruels momens, bien des instans de désespoir; cependant l'ennemi lâcha prise.

La malheureuse colonne, plus tranquille, s'avan-

çait comme à tâtons dans un bois épais, quand tout-à-coup, à quelques pas devant elle, une vive lueur et plusieurs coups de canon éclatent dans la figure des hommes du premier rang. Saisis de frayeur, ils croient que c'en est fait, qu'ils sont coupés, que voilà leur terme, et ils tombent terrifiés; le reste, derrière eux, se mêle et se culbute. Ney, qui voit tout perdu, se précipite; il fait battre la charge, et comme s'il eût prévu cette attaque, il s'écrie: „Compagnons, voilà l'instant, en avant! Ils sont à nous!" A ces paroles, ses soldats consternés, et qui se croyaient surpris, croient surprendre; de vaincus qu'ils étaient, ils se relèvent vainqueurs; ils courent sur l'ennemi, qu'ils ne trouvent déjà plus, et dont ils entendent, au travers des forêts, la fuite précipitée.

On s'écoula vite; mais vers dix heures du soir, on rencontra une petite rivière encaissée dans un profond ravin; il fallut la passer un à un comme le Dnieper. Les Cosaks, acharnés sur ces infortunés, les épiaient encore. Ils profitèrent de ce moment; mais Ney et quelques coups de feu les repoussèrent. On franchit péniblement cet obstacle, et une heure après, la faim et l'épuisement arrêtèrent pendant deux heures dans un grand village.

Le lendemain 19 novembre, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, on marcha sans rencontrer

d'autre ennemi qu'un terrain montueux, mais alors les colonnes de Platof ont reparu, et Ney leur a fait face en se servant de la lisière d'une forêt. Tant qu'a duré le jour, il a fallu que ses soldats se résignassent à voir les boulets ennemis renverser les arbres qui les abritaient et sillonner leurs bivouacs; car on n'avait plus que de petites armes qui ne pouvaient maintenir l'artillerie des Cosaks à une distance suffisante.

La nuit revenue, le maréchal a donné le signal, et l'on s'est remis en marche vers Orcha. Déjà pendant le jour précédent, Pchébendowski et cinquante chevaux y avaient été envoyés pour demander du secours; ils devaient y être arrivés, si toutefois l'ennemi n'occupait pas déjà cette ville.

Les officiers de Ney finirent en disant que quant au reste de leur route, et quoiqu'ils eussent encore rencontré des obstacles cruels, ils n'étaient pas dignes d'être racontés. Toutefois ils s'exaltaient toujours au nom de leur maréchal, et faisaient partager leur admiration, car ses égaux eux-mêmes ne songèrent pas à en être jaloux. On l'avait trop regretté, on avait trop besoin de douces émotions pour se livrer à l'envie: Ney s'était d'ailleurs mis hors de sa portée. Pour lui, dans tout cet héroïsme, il était si peu sorti de son naturel, que, sans l'éclat de sa gloire dans les

yeux, dans les gestes et dans les acclamations de tous, il ne se serait point aperçu qu'il avait fait une action sublime.

Et ce n'était pas un enthousiasme de surprise. Chacun de ces derniers jour avait eu ses hommes remarquables; entre autres celui du 16, Eugène, celui du 17, Mortier; mais dès-lors tous proclamèrent Ney le héros de la retraite.

Cinq marches séparent à peine Orcha de Smolensk. Dans ce court trajet, que de gloire recueillie! qu'il faut peu d'espace et de tems pour une renommée immortelle! et de quelle nature sont donc ces grandes inspirations; ce germe invisible, impalpable des grands dévouemens, produits de quelques instans, issus d'un seul cœur, et qui doivent remplir les tems et l'immensité?

Quand, à deux lieues de là, Napoléon apprit que Ney venait de reparaître, il bondit de joie, il en poussa des cris, il s'écria: „J'ai donc sauvé mes aigles! j'aurais donné trois cents millions de mon trésor pour racheter la perte d'un tel homme."

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ainsi l'armée avait repassé pour la troisième et dernière fois le Dnieper, fleuve à demi russe et à demi lithuanien, mais d'origine moscovite. Il coule de l'est à l'ouest jusqu'à Orcha, où il se présente pour pénétrer en Pologne; mais là des hauteurs lithuaniennes s'opposant à cette invasion le forcent de se détourner brusquement vers le sud, et de servir de frontière aux deux pays.

Les quatre-vingt mille Russes de Kutusof s'arrêtèrent devant ce faible obstacle. Jusque-là ils avaient été plutôt spectateurs qu'auteurs de notre désastre. Nous ne les revîmes plus; l'armée fut délivrée du supplice de leur joie.

Dans cette guerre, et comme il arrive toujours, le caractère de Kutusof le servit plus que ses talens. Tant qu'il fallut tromper et temporiser, son esprit astucieux, sa paresse, son grand âge, agirent d'eux-mêmes; il se trouva l'homme de la circonstance, ce qu'il ne fut plus ensuite dès qu'il fallut marcher rapidement, poursuivre, prévenir, attaquer.

Mais depuis Smolensk, Platof avait passé le flanc droit de la route, comme pour se joindre à Wittgenstein. Toute la guerre se porta de ce côté.

Le 22 on marcha péniblement d'Orcha vers Borizof, sur un large chemin bordé d'un double rang de grands bouleaux, dans une neige fondue et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent; elle retint et livra aux Cosaks tous ceux des blessés qui, croyant la gelée établie pour toujours, avaient, à Smolensk, changé leurs voitures contre des traîneaux.

Au milieu de ce dépérissement il se passa une ac-

tion d'une énergie antique. Deux marins de la garde venaient d'être coupés de leur colonne par une bande de Tartares qui s'acharnaient sur eux. L'un perdit courage et voulut se rendre; l'autre, tout en combattant, lui cria que s'il commettait cette lâcheté il le tuerait; et en effet, voyant son compagnon jeter son fusil et tendre les bras à l'ennemi, il l'abattit d'un coup de feu entre les mains des Cosaks, puis profitant de leur étonnement, il rechargea promptement son arme, dont il menaça les plus hardis. Ainsi il les contint, et d'arbre en arbre il recula, gagna du terrain, et parvint à rejoindre sa troupe.

Ce fut dans ces premiers jours de marche vers Borizof, que le bruit de la prise de Minsk se répandit dans l'armée. Alors les chefs eux-mêmes portèrent autour d'eux des regards consternés; leur imagination, blessée par une si longue suite de spectacles affreux, entrevit un avenir plus sinistre encore. Dans leurs entretiens particuliers plusieurs s'écriaient que, „comme Charles XII, dans l'Ukraine, Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moscou."

Mais d'autres n'attribuaient pas à cette incursion nos malheurs actuels. Sans vouloir excuser les sacrifices auxquels on s'était résigné dans l'espoir de terminer la guerre en une seule campagne, ils as-

suraient „que cet espoir avait été fondé; qu'en poussant sa ligne d'opération jusqu'à Moscou, Napoléon avait donné à cette colonne si alongée une base suffisamment large et solide.

„Ils montraient, depuis Riga jusqu'à Bobruisk, la Düna, le Dnieper, l'Ula et la Bérézina qui en marquaient la trace; ils disaient que Macdonald, Saint-Cyr, et de Wrede, que Victor et Dombrowski les y avaient attendus; c'étaient, en y joignant Schwartzemberg, et même Augereau qui gardait l'intervalle de l'Elbe au Niémen avec cinquante mille homme, près de deux cent quatre-vingt mille soldats sur la défensive, qui, du nord au midi, avaient appuyé l'aggression contre l'Orient de cent cinquante mille hommes: et ils concluaient de là que cette pointe sur Moscou, quelque aventureuse qu'elle parût être, avait été, et suffisamment préparée, et digne du génie de Napoléon, et que son succès avait été possible: aussi n'avait-elle manqué que par des fautes de détail."

Alors ils rappelaient nos pertes inutiles devant Smolensk, l'inaction de Junot à Valoutina, et ils soutenaient „que néanmoins la Russie eût été tout entière conquise sur le champ de bataille de la

Moskwa, si l'on y eût profité des premiers succès du maréchal Ney.

„Mais qu'enfin l'entreprise manquée militairement par cette indécision, et politiquement par l'incendie de Moscou, l'armée en aurait encore pu revenir saine et sauve. Depuis notre entrée dans cette capitale, le général et l'hiver moscovite ne nous avaient-ils pas laissé, l'une quarante jours, l'autre cinquante jours pour nous refaire et nous retirer?"

Déplorant alors la téméraire obstination des jours de Moscou, et la funeste hésitation de ceux de Malo-Iaroslavetz, ils comptent leurs malheurs. Ils ont perdu depuis Moscou tous leurs bagages, cinq cents canons, trente et une aigles, vingt-sept généraux, quarante mille prisonniers, soixante mille morts: il ne leur reste que quarante mille traîneurs sans armes et huit mille combattans.

Mais enfin quand leur colonne d'attaque est détruite, ils demandent „par quelle fatalité ses restes, en se réunissant à sa cause, qui s'est vigoureusement maintenue, ne peuvent plus où s'arrêter, où reprendre haleine? Pourquoi ils ne peuvent pas même se concentrer à Minsk et à Vilna, derrière les marais de la Bérézina, y arrêter l'ennemi, du moins pour

quelque temps, mettre l'hiver de leur parti, et s'y refaire.

„Mais non, tout est perdu par un autre côté et par une faute, celle d'avoir confié la garde des magasins et de la retraite de toutes ces braves armées à un Autrichien, et de n'avoir point placé à Vilna ou à Minsk un chef militaire, et une force qui pût ou suppléer l'insuffisance de l'armée autrichienne devant les deux armées de Moldavie, et de Volhinie réunies, ou prévenir sa trahison."

Ceux qui se plaignaient ainsi n'ignoraient pas la présence du duc de Bassano à Vilna; mais malgré les talens de ce ministre, et la haute confiance que l'empereur avait en lui, ils jugeaient qu'étranger à l'art de la guerre, et surchargé des soins d'une grande administration et de toute la politique, on n'avait pu lui laisser la direction des affaires militaires. Au reste, telles étaient les plaintes de ceux à qui leurs souffrances laissaient le loisir d'observer. Qu'une faute eût été faite, il était impossible d'en douter; mais de dire comment on eût pu l'éviter, de peser la valeur des motifs qui y entraînèrent, dans une si grande circonstance et devant un si grand homme, c'est ce qu'on n'ose décider: on sait d'ailleurs que, dans ces entreprises aventureuses et gigantesques, tout devient faute quand le but en est manqué.

Toutefois la trahison de Schwartzemberg n'était point aussi évidente, et pourtant, si l'on en excepte les trois généraux français qui se trouvaient avec cet Autrichien, la grande-armée tout entière l'accusait. „Elle disait que Walpole n'était à Vienne qu'un agent secret de l'Angleterre; que lui et Metternich composaient entre eux de perfides instructions que recevait Schwartzemberg. Voilà pourquoi, depuis le 20 septembre, jour où l'arrivée de Tchitchakof et le combat de Lutsk, sur le Styr, terminèrent la marche victorieuse de Schwartzemberg, ce maréchal a repassé le Bug et couvert Varsovie en découvrant Minsk; pourquoi il a persévéré dans cette fausse manœuvre, et pourquoi, après un faible effort vers Brezck-Litowsky, le 10 octobre, loin de profiter de la stagnation de Tchitchakof pour s'interposer entre lui et Minsk, il a perdu ce tems en promenades militaires, en marches insignifiantes vers Briansk, Byalistock et Volkowitz.

„Il avait donc laissé l'amiral reposer, rallier ses soixante mille hommes, les partager en deux, lui opposer Sacken avec une moitié, et partir le 27 octobre avec l'autre pour s'emparer de Minsk, de Borizof, du magasin, du passage de Napoléon et de ses quartiers d'hiver. Alors seulement Schwartzemberg s'était mis à la suite de ce mouvement hostile, qu'il avait eu l'ordre de prévenir, laissant Regnier

devant Sacken et marchant si lourdement que, dès les premiers jours, il s'était laissé devancer de cinq marches par l'amiral.

„Le 14 novembre, à Volkowitz, Sacken a joint Regnier, il l'a séparé de l'Autrichien, et l'a pressé si vivement qu'il l'a forcé d'appeler Schwartzemberg à son secours. Aussitôt celui-ci, comme s'il s'y fût attendu, a rétrogradé en abandonnant Minsk. Il est vrai qu'il dégage Regnier, qu'il bat Sacken et qu'il le poursuit jusque sur le Bug, que même il lui détruit la moitié de son armée; mais, le jour même de son succès, le 16 novembre, Minsk a été pris par Tchitchakof: c'est une double victoire pour l'Autriche. Ainsi toutes les apparences sont conservées; le nouveau feld-maréchal a satisfait aux vœux de son gouvernement, également ennemi des Russes qu'il vient d'affaiblir d'un côté, et de Napoléon que de l'autre il leur a livré."

Tel fut le cri de la grande-armée presque entière; son chef garda le silence, soit qu'il ne s'attendît pas à plus de zèle de la part d'un allié, soit politique, ou qu'il crût que Schwartzemberg avait assez satisfait à l'honneur par cette espèce d'avertissement que six semaines plus tôt il lui avait fait parvenir à Moscou.

Toutefois il adressa des reproches au feld-maréchal. Mais celui-ci lui répondit par une plainte amère, d'abord sur cette double instruction contradictoire qu'il avait reçue de couvrir à-la-fois Varsovie et Minsk, puis sur les fausses nouvelles que lui avait transmises le duc de Bassano.

„Ce ministre lui avait, disait-il, constamment représenté la grande-armée se retirant saine et sauve, en bon ordre, et toujours formidable. Pourquoi l'avait-on joué par des bulletins faits pour tromper les oisifs de la capitale? S'il n'avait pas fait plus d'efforts pour se joindre à la grande-armée, c'est qu'il avait cru qu'elle se suffisait à elle-même.

„Il alléguait ensuite sa propre faiblesse. Comment exiger qu'avec vingt-huit mille hommes, il en contînt aussi long-tems soixante mille? Dans cette position, si Tchitchakof lui a dérobé quelques marches, doit-on s'en étonner? A-t-il alors hésité à le suivre, à se séparer de la Gallicie, de son point de départ, de ses magasins, de son dépôt? S'il n'a point continué, c'est que Regnier et Durutte, deux généraux français, l'ont rappelé à grands cris à leur secours. Eux et lui ont dû espérer que Maret, Oudinot, ou Victor pourvoiraient au salut de Minsk."

CHAPITRE DEUXIÈME.

En effet, on n'était guère en droit d'en accuser d'autres de trahison, lorsqu'on s'était trahi soi-même, car tous s'étaient manqués au besoin.

A Vilna, on paraissait être resté sans défiance, et quand, de la Bérézina à la Vistule, les garnisons, les dépôts, les bataillons de marche, et les divisions Durutte, Loison et Dombrowski, pouvaient, sans le secours des Autrichiens, former à Minsk une armée de trente mille hommes, un général peu connu et trois mille soldats avaient été les seules forces qui s'y étaient trouvées pour arrêter Tchitchakof. On savait même que cette poignée de jeunes soldats avait été exposée devant une rivière, où l'amiral les avait précipités, tandis que cet obstacle les aurait défendus quelques instans, s'ils eussent été placés derrière.

Car, ainsi qu'il arrive souvent, les fautes d'ensemble avaient entraîné les fautes de détail. Le gouverneur de Minsk avait été choisi négligemment. C'était, dit-on, un de ces hommes qui se chargent de tout,

qui répondent de tout, et qui manquent à tout. Le 16 novembre, il avait perdu cette capitale et avec elle quatre mille sept cens malades, des munitions de guerre et deux millions de rations de vivres. Il y avait cinq jours que le bruit en était venu à Dombrowna, et l'on allait apprendre un plus grand malheur.

Ce même gouverneur s'était retiré sur Borizof. Là il ne sut ni avertir Oudinot, qui était à deux marches, de venir à son secours; ni soutenir Dombrowski, qui accourait de Bobruisk et d'Igumen. Dombrowski n'arriva, dans la nuit du 20 au 21, à la tête du pont qu'après l'ennemi; pourtant il en chassa l'avant-garde de Tchitchakof, il s'y établit, et s'y défendit vaillamment jusqu'au soir du 21; mais alors, écrasé par l'artillerie russe, qui le prit en flanc, il fut attaqué par des forces doubles des siennes, et culbuté au-delà de la rivière et de la ville jusque sur le chemin de Moscou.

Napoléon ne s'attendait pas à ce désastre; il croyait l'avoir prévenu par ses instructions adressées de Moscou à Victor le 6 octobre. „Elles supposaient une vive attaque de Wittgenstein ou de Tchitchakof: elles recommandaient à Victor de se tenir à portée de Polotsk et de Minsk; d'avoir un officier

sage, discret et intelligent près de Schwartzemberg; d'entretenir une correspondance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres agens sur plusieurs directions."

Mais Wittgenstein ayant attaqué avant Tchitchakof, le danger le plus proche et le plus pressant avait attiré toute l'attention; les sages instructions du 6 octobre n'avaient point été renouvelées par Napoléon. Elles parurent oubliées par son lieutenant. Enfin, lorsqu'à Dombrowna l'empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne jugea pas Borizof dans un aussi pressant danger, puisqu'en passant le lendemain à Orcha, il fit brûler tous ses équipages de pont.

D'ailleurs sa correspondance du 20 novembre avec Victor prouve sa confiance: elle supposait qu'Oudinot serait près d'arriver le 25 dans Borizof, tandis que, dès le 21, cette ville devait tomber au pouvoir de Tchitchakof.

Ce fut le lendemain de cette fatale journée, à trois marches de Borizof et sur la grande route, qu'un officier vînt annoncer à Napoléon cette nouvelle désastreuse. L'empereur, frappant la terre de son bâton, lança au ciel un regard furieux avec ces mots:

„Il est donc écrit là-haut que nous ne ferons plus que des fautes."

Cependant le maréchal Oudinot, déjà en marche pour Minsk, et ne se doutant de rien, s'était arrêté le 21, entre Bobr et Kroupki, lorsqu'au milieu de la nuit le général Brownikowski accourut pour lui annoncer sa défaite, celle de Dombrowski, la prise de Borizof, et que les Russes le suivaient de près.

Le 22, le maréchal marcha à leur rencontre et rallia les restes de Dombrowski.

Le 23, il se heurta, à trois lieues en avant de Borizof, contre l'avant-garde russe, qu'il renversa, à laquelle il prit neuf cens hommes, quinze cens voitures, et qu'il ramena à grands coups de canon, de sabre et de baïonnette jusque sur la Bérézina; mais les débris de Lambert, en repassant Borizof et cette rivière, en détruisirent le pont.

Napoléon était alors dans Toloczine; il se faisait décrire la position de Borizof. On lui confirme que, sur ce point, la Bérézina n'est pas seulement une rivière, mais un lac de glaçons mouvans, que son pont a trois cents toises de longueur; que sa destruction est irréparable, et le passage désormais impossible.

Un général du génie arrivait en ce moment; il revenait du corps du duc de Bellune. Napoléon l'interpelle: le général déclare „qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein.“ L'empereur répond „qu'il lui faut une direction dans laquelle il tourne le dos à tout le monde, à Kutusof, à Wittgenstein, à Tchitchakof;“ et il montre du doigt sur sa carte le cours de la Bérézina au-dessous de Borizof: c'est là qu'il veut traverser cette rivière. Mais le général lui objecte la présence de Tchitschakof sur la rive droite; et l'empereur désigne un autre point de passage au-dessous du premier, puis un troisième plus près encore du Dnieper. Alors, sentant qu'il s'approche du pays des Cosaks, il s'arrête et s'écrie: „Ah, oui! Pultawa! c'est comme Charles XII!“

En effet, tout ce que Napoléon pouvait prévoir de malheurs était arrivé: aussi la triste conformité de sa situation avec celle du conquérant suédois le jeta-t-elle dans une si grande contention d'esprit, que sa santé en fut ébranlée plus encore qu'à Malo-Iaroslavetz. Dans les paroles qu'alors il laissa entendre, on remarqua ces mots: „Voilà donc ce qui arrive quand on entasse fautes sur fautes!“

Néanmoins ces premiers mouvemens furent les seuls qui lui échappèrent, et le valet de chambre qui le secourut fut le seul qui s'aperçut de son agitation.

Duroc, Daru, Berthier, ont dit qu'ils l'ignorèrent, qu'ils le virent inébranlable; ce qui était vrai, humainement parlant, puisqu'il restait assez maître de lui pour contenir son anxiété, et que la force de l'homme ne consiste le plus souvent qu'à cacher sa faiblesse.

Au reste, un entretien digne de remarque, qu'on entendit celle même nuit, montrera tout ce qu'avait de critique sa position, et comment il la supportait. La nuit s'avançait: Napoléon était couché. Duroc et Daru, encore dans sa chambre, se livraient à voix basse aux plus sinistres conjectures, croyant leur chef endormi; mais lui les écoutait, et le mot de „prisonnier d'état" venant à frapper son oreille: „Comment," s'écria-t-il, „vous croyez qu'ils l'oseraient!"

Daru, d'abord surpris, répondit bientôt „que si l'on était forcé de se rendre, il faudrait s'attendre à tout; qu'il ne se fiait pas à la générosité d'un ennemi; qu'on savait assez que la grande politique se croyait elle-même la morale, et ne suivait aucune loi." — „Mais la France!" reprit l'empereur; „et que dirait la France?" — „Oh, pour la France," continua Daru, „on peut faire sur elle mille conjectures plus ou moins fâcheuses, mais nul de nous ne peut savoir ce qui s'y passerait."

Et alors il ajoute „que pour les premiers officiers de l'empereur, comme pour l'empereur lui-même, le plus heureux serait, que par les airs ou autrement, puisque la terre était fermée, il pût gagner la France, d'où il les sauverait plus sûrement qu'en restant au milieu d'eux!" — „Ainsi donc je vous embarrasse?" reprit l'empereur en souriant. — „Oui, sire." — „Et vous ne voulez pas être prisonnier d'état?" — Daru répondit sur le même ton, „qu'il lui suffirait d'être prisonnier de guerre." Sur quoi l'empereur resta quelque tems dans un profond silence; puis, d'un air plus sérieux: „Tous les rapports de mes ministres sont-ils brûlés?" — „Sire, jusques ici vous ne l'avez pas voulu permettre." — Eh bien, allez les détruire; car, il faut en convenir, nous sommes dans une triste position!" Ce fut là le seul aveu qu'elle lui arracha, et sur cette pensée il s'endormit, sachant quand il le fallait, tout remettre au lendemain.

On vit dans ses ordres la même fermeté. Oudinot vient de lui annoncer sa résolution de culbuter Lambert, il l'approuve, et il le presse de se rendre maître d'un passage, soit au-dessus, soit au-dessous de Borizof. Il veut que le 24, le choix de ce passage soit fait, les préparatifs commencés, et qu'il en soit averti pour y conformer sa marche. Loin de penser à s'échapper du milieu de ces trois armées ennemies, il

ne songe plus qu'à vaincre Tchitchakof, et à reprendre Minsk.

Il est vrai que huit heures après, dans une seconde lettre au duc de Reggio, il se résigne à franchir la Bérézina vers Veselowo, et à se retirer directement sur Vilna par Viléika, en évitant l'amiral russe.

Mais le 24, il apprend qu'il ne pourra tenter ce passage que vers Studzianka; qu'en cet endroit le fleuve a cinquante-quatre toises de largeur, six pieds de profondeur; qu'on abordera sur l'autre rive, dans un marais, sous le feu d'une position dominante fortement occupée par l'ennemi.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'espoir de passer entre les armées russes était donc perdu: poussé par celles de Kutusof et de Wittgenstein contre la Bérézina, il fallait traverser cette rivière, en dépit de l'armée de Tchitchakof qui la bordait.

Dès le 23, Napoléon s'y prépara comme pour une action désespérée. Et d'abord il se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla. Il rallia en deux bataillons dix-huit cents cavaliers démontés de sa garde, dont onze cent cinquante-quatre seulement étaient armés de fusils et de carabines.

La cavalerie de l'armée de Moscou était tellement détruite, qu'il ne restait plus à Latour-Maubourg que cent cinquante hommes à cheval. L'empereur rassembla autour de lui tous les officiers de cette arme encore montés: il appela cette troupe d'environ cinq cents maîtres, son escadron sacré. Grouchy et Sébastiani en eurent le commandement; des généraux de division y servirent comme capitaines.

Napoléon ordonne encore que toutes les voitures inutiles soient brûlées, qu'aucun officier n'en conserve plus d'une, qu'on brûle la moitié des fourgons et des voitures de tous les corps, et qu'on en donne les chevaux à l'artillerie de la garde. Les officiers de cette arme ont l'ordre de s'emparer de toutes les bêtes de trait qu'ils trouveront à leur portée, même des chevaux de l'empereur, plutôt que d'abandonner un canon ou un caisson.

En même tems, il s'enfonçait précipitamment

dans cette obscure et immense forêt de Minsk, où quelques bourgs et de misérables habitations se sont fait à peine quelques éclaircies. Le bruit du canon de Wittgenstein la remplissait de ses éclats. Ce Russe accourait sur le flanc droit de notre colonne mourante, descendant du nord, et nous rapportant l'hiver qui nous avait quittés avec Kutusof; ce bruit si menaçant hâtait nos pas. Quarante à cinquante mille hommes, femmes et enfans, s'écoulaient au travers de ces bois, aussi précipitamment que le permettaient leur faiblesse et le verglas qui se reformait.

Ces marches forcées, commencées avant le jour, et qui ne finissaient pas avec lui, dispersèrent tout ce qui était resté ensemble. On se perdit dans les ténèbres de ces grandes forêts et de ces longues nuits. Le soir on s'arrêtait, le matin on se remettait en route dans l'obscurité, au hasard, et sans entendre le signal; les restes des corps achevèrent alors de se dissoudre; tout se mêla et se confondit.

Dans ce dernier degré de faiblesse et de confusion, et comme on approchait de Borizof, on entendit devant soi de grands cris. Quelques-uns y coururent, croyant à une attaque. C'était l'armée de Victor, que Wittgenstein avait poussée mollement jusque sur le côté droit de notre route. Elle y atten-

dait le passage de Napoléon. Tout entière encore et toute vive, elle revoyait son empereur, qu'elle recevait avec ces acclamations d'usage, depuis long-tems oubliées.

Elle ignorait nos désastres: on les avait cachés soigneusement, même à ses chefs. Aussi, quand, au lieu de cette grande colonne conquérante de Moscou, elle n'aperçut derrière Napoléon qu'une traînée de spectres couverts de lambeaux, de pelisses de femmes, de morceaux de tapis, ou de sales manteaux roussis et troués par les feux, et dont les pieds étaient enveloppés de haillons de toute espèce, elle demeura consternée. Elle regardait avec effroi défiler ces malheureux soldats décharnés, le visage terreux et hérissé d'une barbe hideuse, sans armes, sans honte, marchant confusément, la tête basse, les yeux fixés vers la terre, et en silence, comme un troupeau de captifs.

Ce qui l'étonnait le plus, c'était la vue de cette quantité de colonels et de généraux épars, isolés, qui ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes, ne songeant qu'à sauver ou leurs débris ou leur personne; ils marchaient pêle-mêle avec les soldats, qui ne les apercevaient pas, auxquels ils n'avaient plus rien à commander, de qui ils ne pouvaient plus rien attendre,

tous les liens étant rompus, tous les rangs effacés par la misère.

Les soldats de Victor et d'Oudinot n'en pouvaient croire leurs regards. Leurs officiers, émus de pitié, les larmes aux yeux, retenaient ceux de leurs compagnons que dans cette foule ils reconnaissaient. Ils les secouraient de leurs vivres et de leurs vêtemens, puis ils leur demandaient où étaient donc leurs corps d'armée. Et quand ceux-ci les leur montraient, n'apercevant, au lieu de tant de milliers d'hommes, qu'un faible peloton d'officiers et de sous-officiers autour d'un chef, ils les cherchaient encore.

L'aspect d'un si grand désastre ébranla, dès le premier jour, les deuxième et neuvième corps. Le désordre, de tous les maux le plus contagieux, les gagna; car il semble que l'ordre soit un effort contre la nature.

Et cependant les désarmés, les mourans mêmes, quoiqu'ils n'ignorassent plus qu'il fallait se faire jour au travers d'une rivière et d'un nouvel ennemi, ne doutèrent pas de la victoire.

Ce n'était plus que l'ombre d'une armée, mais c'était l'ombre de la grande-armée. Elle ne se sentait vain-

eue que par la nature. La vue de son empereur la rassurait. Depuis long-tems elle était accoutumée à ne plus compter sur lui pour la faire vivre, mais pour la faire vaincre. C'était la première campagne malheureuse, et il y en avait eu tant d'heureuses! il ne fallait que pouvoir le suivre: lui seul qui avait pu élever si haut ses soldats et les précipiter ainsi, pourrait seul les sauver. Il était donc encore au milieu de son armée comme l'espérance au milieu du cœur de l'homme.

Aussi, parmi tant d'êtres qui pouvaient lui reprocher leur malheur, marchait-il sans crainte, parlant aux uns et aux autres sans affectation, sûr d'être respecté tant qu'on respecterait la gloire, sachant bien qu'il nous appartenait autant que nous lui appartenions, sa renommée étant comme une propriété nationale. On aurait plutôt tourné ses armes contre soi-même, ce qui arriva à plusieurs, et c'était un moindre suicide.

Quelques-uns venaient tomber et mourir à ses pieds, et, quoique dans un délire effrayant, leur douleur priait et ne reprochait pas. Et en effet, ne partageait-il pas le danger commun? Qui d'eux tous risquait autant que lui? Qui perdait plus à ce désastre?

S'il y eut des imprécations, ce ne fut point en sa présence; il semblait que de tant de maux le plus grand fût encore celui de lui déplaire; tant la confiance et la soumission étaient invétérées pour cet homme, qui leur avait soumis le monde; dont le génie, jusque-là toujours victorieux et infaillible, s'était mis à la place de leur libre-arbitre, et qui pendant si long-tems, ayant tenu le grand-livre des pensions, celui des rangs, et celui de l'histoire, avait eu de quoi satisfaire, non seulement les esprits avides, mais aussi tous les cœurs généreux.

CHAPITRE QUATRIÈME.

On approchait ainsi du moment le plus critique: Victor en arrière avec quinze mille hommes; Oudinot en avant avec cinq mille, et déjà sur la Bérézina; l'empereur entre deux avec sept mille hommes, quarante mille traîneurs et une masse énorme de bagages et d'artillerie, dont la plus grande partie appartenait aux deuxième et neuvième corps.

Le 25, comme il allait atteindre la Bérézina, on aperçut de l'hésitation dans sa marche. Il s'arrêtait à chaque instant sur la grande route, attendant la nuit pour cacher son arrivée à l'ennemi, et donner le tems au duc de Reggio d'évacuer Borizof.

En entrant le 23 dans cette ville, ce maréchal avait vu un pont de trois cents toises de longueur, détruit sur trois points et que la présence de l'ennemi rendait impossible à rétablir. Il avait appris qu'à sa gauche, et après avoir descendu le fleuve pendant deux milles, on trouverait près d'Oukoholda un gué profond et peu sûr; qu'à un mille au-dessus de Borizof, Stadhof marquait un autre gué, mais peu abordable. Il savait enfin, depuis deux jours, que Studzianka à deux lieues au-dessus de Stadhof, était un troisième point de passage.

Il en devait la connaissance à la brigade Corbineau. C'était elle que de Wrede avait enlevée au deuxième corps vers Smoliani. Ce général bavarois l'avait gardée jusqu'à Dokszitzi, d'où il l'avait renvoyée au deuxième corps par Borizof. Mais Corbineau trouva l'armée russe de Tchitchakof maîtresse de cette ville. Forcé de rétrograder en remontant la Bérézina, de se cacher dans les forêts qui la bordent, et ne sachant sur quel point passer ce fleuve,

il avait aperçu un paysan lithuanien, dont le cheval, encore mouillé, paraissait en sortir. Il s'était saisi de cet homme, s'en était fait un guide, derrière lequel il avait traversé la rivière à un gué, en face de Studzianka. Ce général avait ensuite rejoint Oudinot, en lui indiquant cette voie de salut.

L'intention de Napoléon étant de se retirer directement sur Vilna, le maréchal comprit facilement que ce passage était le plus direct et le moins dangereux. Il était d'ailleurs reconnu, et quand bien même l'infanterie et l'artillerie, trop pressées par Wittgenstein et Kutusof, n'auraient pas le tems de franchir le fleuve sur des ponts, du moins serait-on sûr, puisqu'il y avait un gué éprouvé, que l'empereur et la cavalerie le passeraient; qu'alors tout ne serait pas perdu, et la paix et la guerre, comme si Napoléon lui-même restait au pouvoir de l'ennemi.

Aussi le maréchal n'avait-il pas hésité. Dès la nuit du 23 au 24, le général d'artillerie, une compagnie de pontoniers, un régiment d'infanterie et la brigade Corbineau avaient occupé Studzianka.

En même tems, les deux autres passages avaient été reconnus; tous avaient été trouvés fortement observés. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer:

l'ennemi. La force n'y pouvait rien. On essaya la ruse: c'est pourquoi, dès le 24, trois cents hommes et quelques centaines de traîneurs furent envoyés vers Oukoholda, avec l'instruction d'y ramasser à grand bruit tous les matériaux nécessaires à la construction d'un pont; on fit encore défiler pompeusement de ce côté et en vue de l'ennemi toute la division des cuirassiers.

On fit plus, le général chef d'état-major Lorencé se fit amener plusieurs juifs: il les interrogea avec affectation sur ce gué et sur les chemins qui de là conduisaient à Minsk. Puis, montrant une grande satisfaction de leurs réponses, et feignant d'être convaincu qu'il n'y avait point de meilleur passage, il retint comme guides quelques-uns de ces traîtres, et fit conduire les autres au-delà de nos avant-postes. Mais pour être plus sûr que ceux-ci lui manqueraient de foi, il leur fit jurer qu'ils reviendraient au-devant de nous, dans la direction de Bérézino inférieur, pour nous informer des mouvemens de l'ennemi.

Pendant qu'on s'efforçait ainsi d'attirer à gauche toute l'attention de Tchitchakof, on préparait secrètement à Studzianka des moyens de passage. Ce ne fut que le 25, à cinq heures du soir, qu'Eblé y arriva, suivi seulement de deux forges de campagne,

de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontoniers. A Smolensk il avait fait prendre à chaque ouvrier un outil et quelques clameaux.

Mais les chevalets qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres de cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles. Il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit; on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi: mais il n'y avait plus à hésiter.

Dès les premières ombres de cette nuit décisive, Oudinot cède à Napoléon l'occupation de Borizof, et va prendre position avec le reste de son corps à Studzianka. On marcha dans une profonde obscurité, sans bruit, et se recommandant mutuellement le plus profond silence.

A huit heures du soir, Oudinot et Dombrowski s'établirent sur les hauteurs dominantes du passage, en même tems qu'Éblé en descendait. Ce général se plaça sur les bords du fleuve, avec ses pontoniers et un caisson rempli de fers de roues abandonnées, dont à tout hassard, il avait fait forger des crampons. Il avait tout sacrifié pour conserver cette faible ressource: elle sauva l'armée.

qu'à chacune d'elles il croyait la nuit achevée. Plusieurs fois ceux qui l'entouraient l'avertirent de son erreur.

L'obscurité était à peine dissipée lorsqu'il se réunit à Oudinot. La présence du danger le calma, comme il arrivait toujours; mais à la vue des feux russes et de leur position, ses généraux les plus déterminés, tels que Rapp, Mortier, et Ney, s'écrièrent „que si l'empereur sortait de ce péril, il faudrait décidément croire à son étoile!" Murat lui-même pensa qu'il était tems de ne plus songer qu'à sauver Napoléon. Des Polonais le lui proposèrent.

L'empereur attendait le jour dans l'une des maisons qui bordaient la rivière, sur un escarpement que couronnait l'artillerie d'Oudinot. Murat y pénètre, il déclare à son beau-frère „qu'il regarde le passage comme impraticable; il le presse de sauver sa personne pendant qu'il en est encore tems. Il lui annonce qu'il peut sans danger traverser la Bérézina à quelques lieues au-dessus de Studzianka; que dans cinq jours il sera dans Vilna; que des Polonais, braves et dévoués, qui connaissent tous les chemins, s'offrent pour le conduire, et qu'ils répondent de son salut."

Mais Napoléon repoussa cette proposition comme

une voie honteuse, comme une lâche fuite, s'indignant qu'on eût osé croire qu'il quitterait son armée tant qu'elle serait en péril. Toutefois il n'en voulut point à Murat, peut-être parceque ce prince lui avait donné lieu de montrer sa fermeté, ou plutôt parcequ'il ne vit dans son offre qu'une marque de dévouement, et que la première qualité, aux yeux des souverains, est l'attachement à leur personne.

En ce moment le jour faisait pâlir et disparaître les feux moscovites. Nos troupes prenaient les armes, les artilleurs se plaçaient à leurs pièces, les généraux observaient, tous enfin tenaient leurs regards fixés sur la rive opposée, dans ce silence des grandes attentes et précurseur des grands dangers.

Depuis la veille, chacun des coups de nos pontonniers, retentissant sur ces hauteurs boisées, avait dû attirer toute l'attention de l'ennemi. Les premières lueurs du 26 allaient donc nous montrer ses bataillons et son artillerie rangés devant le frêle échafaudage qu'Éblé devait encore mettre huit heures à construire. Sans doute ils n'avaient attendu le jour que pour mieux diriger leurs coups. Il parut : nous vîmes des feux abandonnés, une rive déserte, et, sur les hauteurs, trente pièces d'artillerie en retraite. Un seul de leurs boulets eût suffi pour anéantir l'unique

planche de salut qu'on allait jeter pour joindre les deux rives; mais cette artillerie se reployait à mesure que la nôtre se mettait en batterie.

Plus loin on apercevait la queue d'une longue colonne qui s'écoulait vers Borizof sans regarder derrière elle; cependant un régiment d'infanterie et douze canons restaient en présence, mais sans prendre position, et l'on voyait une horde de Cosaks errer sur la lisière des bois: c'était l'arrière-garde de la division Tchaplitz, qui, forte de six mille hommes, s'éloignait ainsi comme pour nous livrer passage.

Les Français n'en osaient pas croire leurs regards. Enfin, saisis de joie, ils battent des mains, ils en poussent des cris. Rapp et Oudinot entrent précipitamment chez l'empereur. „Sire," lui dirent-ils, „l'ennemi vient de lever son camp et de quitter sa position!" — „Cela n'est pas possible!" répond l'empereur; mais Ney et Murat accourent et confirment ce rapport. Alors Napoléon s'élance hors de son quartier-général; il regarde, il voit encore les dernières files de la colonne de Tchaplitz s'éloigner et disparaître dans les bois; et, transporté, il s'écrie: „J'ai trompé l'amiral!"

Dans ce premier mouvement, deux pièces enne-

mies reparurent et firent feu. L'ordre de les éloigner à coups de canon fut donné. Une première salve suffit; c'était une imprudence qu'on fit cesser promptement de peur qu'elle ne rappelât Tchaplitz; car le pont était à peine commencé; il était huit heures, on enfonçait encore ses premiers chevalets. . . . . .

Mais l'empereur, impatient de prendre possession de l'autre rive, la montre aux plus braves. Jacqueminot, aide-de-camp du duc de Reggio, et le comte lithuanien Predzieczki, se jetèrent les premiers dans le fleuve, et, malgré les glaçons qui coupaient et ensanglantaient le poitrail et les flancs de leurs chevaux, ils parvinrent au bord opposé. Sourd, chef d'escadron, et cinquante chasseurs du 7e, portant en croupe des voltigeurs, les suivirent, ainsi que deux faibles radeaux qui transportèrent quatre cents hommes en vingt voyages.

L'empereur voulait un prisonnier qu'il pût questionner. Jacqueminot avait entendu l'expression de ce désir: à peine a-t-il franchi le fleuve, qu'il court sur l'un des soldats de Tchaplitz, l'attaque, le désarme, s'en saisit, et, le plaçant sur l'arçon de sa selle, l'amène au travers des glaces et du fleuve à Napoléon.

Vers une heure le rivage était nettoyé de Cosaks,

et le pont pour l'infanterie achevé; la division Legrand le traversait rapidement avec ses canons, aux cris de „vive l'empereur!“ et devant ce souverain, qui aidait lui-même au passage de l'artillerie, en encourageant ces braves soldats de sa voix et de son exemple.

Il s'écria en les voyant enfin maîtres du bord opposé: „Voilà donc encore mon étoile!“ car il croyait à la fatalité, comme tous les conquérans, ceux des hommes qui, ayant su le plus à compter avec la fortune, savent bien tout ce qu'ils lui doivent, et qui d'ailleurs, sans puissance intermédiaire entre eux et le ciel, se sentent plus immédiatement sous sa main.

CHAPITRE SIXIEME.

En ce moment un seigneur lithuanien déguisé en paysan arriva de Vilna, avec la nouvelle de la victoire de Schwartzemberg sur Sacken. Napoléon se plut à publier à haute voix ce succès, y ajoutant,

„que Schwartzemberg s'était aussitôt retourné sur la trace de Tchitchakof, et qu'il venait à notre secours." Conjecture que la disparition de Tchaplitz rendait vraisemblable.

Cependant ce premier pont qu'on venait d'achever n'avait été fait que pour l'infanterie. On en commença aussitôt un second, à cent toises plus haut, pour l'artillerie et les bagages. Il ne fut achevé qu'à quatre heures du soir. En même tems, le reste du deuxième corps et la division Dombrowski suivaient le général Legrand et le duc de Reggio: c'étaient environ sept mille hommes.

Le premier soin du maréchal fut de s'assurer de la route de Zembin, par un détachement qui en chassa quelques Cosaks; de pousser l'ennemi vers Borizof, et de le contenir le plus loin possible du passage de Studzianka.

Tchaplitz persévéra dans son obéissance pour l'amiral jusqu'à Stakhowa, village voisin de Borizof. Alors il se retourna, et fit tête aux premières troupes d'Oudinot, que commandait Albert. On s'arrêta des deux côtés. Les Français, se trouvant assez loin, ne voulaient que gagner du tems, et le général russe attendait des ordres.

Tchitchakof s'était trouvé dans une de ces circonstances difficiles, où la préoccupation devant flotter incertaine sur plusieurs points à-la-fois il suffit qu'elle se soit d'abord décidée et fixée sur un côté pour qu'aussitôt elle se déplace et verse de l'autre.

Sa marche de Minsk sur Borizof en trois colonnes, non seulement par la grande route, mais par les routes d'Antenopolie, de Logoïsk et de Zembin, montrait que toute son attention s'était d'abord dirigée sur la partie de la Bérézina supérieure à Borizof. Dès-lors, fort sur sa gauche, il ne sentit plus que sa faiblesse sur sa droite, et toutes ses inquiétudes se transportèrent de ce côté.

L'erreur qui l'entraîna dans cette fausse direction eut encore d'autres fondemens. Les instructions de Kutusof y appelèrent sa responsabilité. Hœrtel, qui commandait douze mille hommes vers Bobruisk, refusa de sortir de ses cantonnemens, de suivre Dombrowski, et de venir défendre cette partie du fleuve; il allégua le danger d'une épizootie, prétexte inouï, invraisemblable, mais vrai, et que Tchitchakof lui-même a confirmé.

Cet amiral ajoute qu'un avis donné par Wittgenstein attira encore son anxiété vers Bérézino inféf-

rieur, ainsi que la supposition, assez naturelle, que la présence de ce général sur le flanc droit de la grande-armée, et au-dessus de Borizof, pousserait Napoléon au-dessous de cette ville.

Le souvenir des passages des Charles XII, et de Davout à Bérézino, put encore être un de ses motifs. En suivant cette direction, Napoléon, non seulement éviterait Wittgenstein, mais il reprendrait Minsk, et se joindrait à Schwartzemberg. Ceci dut encore être une considération pour Tchitchakof, dont Minsk était la conquête, et Schwartzemberg le premier adversaire. Enfin, et surtout, les fausses démonstrations d'Oudinot vers Ucholoda et vraisemblablement le rapport des juifs le déterminèrent.

L'amiral, complètement trompé, s'était donc résolu, le 25 au soir, à descendre la Bérézina, dans l'instant même où Napoléon s'était décidé à la remonter. On eût dit que l'empereur français avait dicté au général ennemi sa résolution, l'heure où il devait la prendre, l'instant précis et tous les détails de son exécution. Tous deux étaient partis en même tems de Borizof: Napoléon pour Studzianka, Tchitchakof pour Szabaszawiczy, se tournant ainsi le dos comme de concert, et l'amiral rappelant à lui tout ce qu'il avait de troupes au-dessus de Borizof, à l'exception

d'un faible corps d'éclaireurs, et sans même faire rompre les chemins.

Toutefois à Szabaszawiczy, il n'était qu'à cinq ou six lieues du passage qui s'opérait. Dès le matin du 26 il devait en être instruit. Le pont de Borizof n'était pas à trois heures de marche du point d'attaque. Il avait laissé quinze mille hommes devant ce pont; il pouvait donc revenir de sa personne sur ce point, rejoindre Tchaplitz à Stachowa, et ce jour-là même attaquer, ou du moins se préparer, et le lendemain 27, culbuter avec dix-huit mille hommes les sept mille soldats d'Oudinot et de Dombrowski, enfin reprendre devant l'empereur et devant Studzianka, la position que Tchaplitz avait quittée la veille.

Mais les grandes fautes se réparent rarement avec tant de promptitude, soit qu'on se plaise d'abord à en douter, et qu'on ne se résigne à en convenir qu'après une entière certitude; soit quelles troublent, et que dans la défiance où l'on tombe de soi-même, on hésite et que l'on ait besoin de s'appuyer des autres.

Aussi l'amiral perdit-il le reste du 26 et tout le 27, en consultations, en tâtonnemens, et en préparatifs. La présence de Napoléon et de sa grande-armée,

dont il lui était difficile de se figurer la faiblesse, l'éblouit. Il vit l'empereur partout : devant sa droite, à cause des simulacres de passage ; en face de son centre, à Borizof, parcequ'en effet toute notre armée, arrivant successivement dans cette ville, la remplissait de mouvement ; enfin à Studzianka, devant sa gauche, où l'empereur était réellement.

Le 27, il était si peu revenu de son erreur, qu'il fit reconnaître et attaquer Borizof par des chasseurs, qui passèrent sur les poutres du pont brûlé, et qui furent repoussés par les soldats de la division Partouneaux.

Le même jour, et pendant ces tâtonnemens, Napoléon, avec environ six mille gardes et le corps de Ney, réduit à six cents hommes, passait la Bérézina, vers deux heures de l'après-midi : il se plaçait en réserve d'Oudinot, et assurait contre les efforts à venir de Tchitchakof le débouché des ponts.

Une foule de bagages et de traîneurs l'avaient précédé. Beaucoup traversèrent encore le fleuve après lui tant que le jour dura. En même tems l'armée de Victor remplaçait la garde sur les hauteurs de Studzianka.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Jusque-là tout allait bien. Mais Victor, en passant dans Borizof, y avait laissé Partouneaux et sa division. Ce général devait arrêter l'ennemi en arrière de cette ville, chasser devant lui les nombreux traîneurs qui s'y étaient abrités, et rejoindre Victor avant la fin du jour. Partouneaux voyait pour la première fois le désordre de la grande-armée. Il voulut, comme Davout au commencement de la retraite, en cacher la trace aux yeux des Cosaks de Kutusof, qui le suivaient. Cette vaine tentative, les attaques de Platof par le grand chemin d'Orcha, et celles de Tchitchakof par le pont brûlé de Borizof, le retinrent dans cette ville jusqu'à la fin du jour.

Il se préparait à en sortir, quand l'ordre lui vint d'y passer la nuit. Ce fut l'empereur qui le lui envoya. Napoléon crut sans doute par-là fixer toute l'attention des trois généraux russes sur Borizof, et que Partouneaux les retenant sur ce point lui donnerait le tems d'effectuer tout son passage.

Mais Wittgenstein avait laissé Platof suivre l'armée française sur le grand chemin; lui s'était dirigé plus à droite. Il débaucha le même soir les hauteurs qui bordent la Bérézina, entre Borizof et Studzianka, coupa la route qui joint ces deux points, et s'empara de tout ce qui s'y trouvait. Une foule de traîneurs, en refluant sur Partouneaux, lui apprirent qu'il était séparé du reste de l'armée.

Partouneaux n'hésita point. Quoiqu'il n'eût avec lui que trois canons et trois mille cinq cents combattans, il se décida sur-le-champ à se faire jour, fit ses dispositions, et se mit en marche. Il eut d'abord à s'avancer sur une route glissante, encombrée de bagages et de fuyards; contre un vent violent soufflant en face, et au travers d'une nuit obscure et glaciale. Bientôt le feu de plusieurs milliers d'ennemis, qui bordaient les hauteurs à sa droite, vint s'ajouter à ces obstacles. Tant qu'il ne fut attaqué que de côté, il poursuivit; mais bientôt ce fut en face, par des troupes nombreuses, bien postées, et dont les boulets traversaient de tête en queue sa colonne.

Cette malheureuse division se trouvait alors engagée dans un bas-fond; une longue file de cinq à six cents voitures embarrassait tous ses mouvemens; sept mille traîneurs effarés, et hurlant de terreur et

de désespoir, se ruaient dans ses faibles lignes. Ils les brisaient, faisaient flotter ses pelotons, et entraînaient à chaque instant dans leur désordre de nouveaux soldats qui se décourageaient. Il fallut rétrograder pour se rallier et reprendre une meilleure position ; mais en reculant on rencontra la cavalerie de Platof.

Déjà la moitié de nos combattans avait succombé et les quinze cens soldats qui restaient se sentaient entourés par trois armées et un fleuve.

Dans cette situation, un parlementaire vint, au nom de Wittgenstein et de cinquante mille hommes, ordonner aux Français de se rendre. Partouneaux repousse cette sommation. Il apella dans ses rangs ses traîneurs encore armés ; il veut tenter un dernier effort, et s'ouvrir, vers les ponts de Studzianka, une route sanglante : mais ces hommes naguère si braves, alors dégradés par la misère, ne surent plus faire usage de leurs armes. En même tems, le général de son avant-garde lui annonce que les ponts de Studzianka sont en feu ; un aide-de-camp nommé Rochez en avait fait le rapport ; il prétendait les avoir vus brûler. Partouneaux crut à cette fausse nouvelle ; car, en fait de malheurs, l'infortuné est crédule.

Il se jugea abandonné, livré; et comme la nuit, l'encombrement, et la nécessité de faire face de trois côtés, séparaient ses faibles brigades, il fait dire à chacune d'elles de tenter de s'écouler, à la faveur des ombres, le long des flancs de l'ennemi. Pour lui, avec l'une de ces brigades, réduite à quatre cents hommes, il s'élève sur les hauteurs boisées et à pic qui sont à sa droite, espérant traverser dans l'obscurité l'armée de Wittgenstein, lui échapper, rejoindre Victor, ou tourner la Bérézina par ses sources.

Mais partout où il se présente il rencontre des feux ennemis, et il se détourne encore; il erre au hasard, pendant plusieurs heures, dans des plaines de neige, au travers d'un ouragan impétueux. Il voit à chaque pas ses soldats saisis de froid, exténués de faim et de fatigue, tomber à demi morts dans les mains de la cavalerie russe, qui le poursuit sans relâche.

Cet infortuné général luttait encore contre le ciel, contre les hommes et contre son propre désespoir, quand il sentit la terre même manquer sous ses pieds. En effet, trompé par la neige, il s'était engagé sur la glace, encore trop faible, d'un lac prêt à l'engloutir: alors seulement il cède et rend ses armes.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, ses trois autres brigades de plus en plus resserrées sur la route, y perdaient l'usage de leurs mouvemens. Elles retardèrent leur perte jusqu'au lendemain, d'abord en combattant, puis en parlementant; mais alors elles succombèrent à leur tour: une même infortune les réunit à leur général.

De toute cette division, un seul bataillon échappa: il avait été laissé le dernier dans Borizof. Il en sortit au travers des Russes de Platof et de Tchitchakof, qui opéraient dans cette ville, et dans cet instant même, la jonction des armées de Moscou et de Moldavie. Ce bataillon semblait devoir succomber le premier, étant seul et séparé de sa division; ce fut ce qui le sauva. De longues files d'équipages et de soldats débandés fuyaient vers Studzianka sur plusieurs directions; entraîné par l'une de ces foules, se trompant de route, et laissant à sa droite le chemin que suivait l'armée, le chef de ce bataillon se glisse jusque sur les bords du fleuve, se plie à tous ses contours, et protégé par le combat de ses compagnons moins heureux, par l'obscurité, par les difficultés mêmes du terrain, il s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, et vient confirmer à Victor la perte de Partouneaux.

Quand Napoleon apprit cette nouvelle, saisi de

douleur, il s'écria : „Faut-il donc, lorsque tout semblait sauvé comme par miracle, que cette défection vienne tout gâter!" L'expression était impropre, mais la douleur la lui arracha, soit qu'il prévît que Victor affaibli ne pourrait résister assez long-tems le lendemain, soit qu'il tînt à honneur de n'avoir laissé dans toute sa retraite, entre les mains de l'ennemi, que des traîneurs et point de corps armé et organisé. En effet cette division fut la première et la seule qui mit bas les armes.

CHAPITRE HUITIÈME.

Ce succès encouragea Wittgenstein. En même tems, deux jours de tâtonnemens, le rapport d'un prisonnier, et surtout la reprise de Borizof par Platof, avaient éclairé Tchitchakof. Dès-lors les trois armées russes, du nord, de l'est et du midi, se sentirent réunies; leurs chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre, mais ils nous détestaient encore plus; la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvè-

rent donc prêts à attaquer à-la-fois les ponts de Studzianka par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La grande-armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler ; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français, et les matériaux avaient manqué aux deux ponts ; deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures : il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs, dispersés dans les bois et dans les villages environnans, n'avaient pas profité de la première nuit ; et le 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient présentés à-la-fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut comme un signal : ils accoururent de toutes parts ; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse d'hommes, de chevaux et de chariots, assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontoniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que chariait la Bérézina. Il s'élevait de cette immense et horrible

cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande clameur, mêlée de gémissemens et d'affreuses imprécations.

Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenans pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent long-tems inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde, et Latour-Maubourg, renoncèrent par pitié à se faire jour au travers de ces malheureux.

Le hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois et à une lieue de Studzianka, reçut le quartier impérial. Eblé venait alors de faire le dénombrement des bagages dont la rive était couverte. Il prévint l'empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent: il s'écria „qu'il les fallait donc brûler sur-le-champ." Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. Il assura qu'on était loin d'être réduit à cette extrémité. L'empereur se plut à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, et par ménagement pour tant d'hommes, dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

(Suite.)

Les deux armées russes prétendaient se saisir à-la-fois des deux issues des ponts, et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au-delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillaient dix-huit mille à demi nus, mal armés, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs,

malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. »Depuis deux jours le froid et la misère étaient tels, que la vieille garde avait perdu le tiers de ses combattans, et la jeune garde la moitié.

Ce fait, et le malheur de la division Partouneaux, expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor, et cependant ce maréchal contint Wittgenstein pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney et ses huit mille Français, Suisses et Polonais, suffirent contre vingt-sept mille Russes.

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets, et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Oudinot, Dombrowski et Albert furent alors blessés: bientôt Claparède et Kosikowski éprouvèrent le même sort; on devint inquiet. Mais Ney accourut; il lança tout au travers des bois et sur le flanc de cette colonne russe, Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent par cette charge vigoureuse, du combat qui traînait indécis.

Tchitchakof, vaincu par Ney, fut repoussé dans Stachowa. La plupart des généraux du deuxième corps furent atteints: car moins ils avaient de troupes, plus il fallait qu'ils payassent de leur personne. On vit beaucoup d'officiers prendre des fusils et la place de leurs soldats blessés.

Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp de Berthier, fut remarquée. Une balle le tua raide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardens, qui se prodiguent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant.

Pendant ce combat Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très-périlleuse, et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'armée, mutilé par la prise de la division Partouneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Un ravin protégeait son front, sa gauche était en l'air, sans appui, et comme perdue dans la plaine haute de Studzianka.

La première attaque de Wittgenstein ne se fit qu'à

dix heures du matin, le 28, en travers de la route de Borizof et le long de la Bérézina, qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage; mais l'aile droite française l'arrêta, et le contint long-tems hors de portée des ponts. Alors Wittgenstein, se déployant, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin: elle fut assaillie et détruite.

Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité; il déborda l'aile gauche française. Tout alors eût été perdu sans un effort mémorable de Fournier et le dévouement de Latour-Maubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger, et revint aussitôt sur ses pas. De son côté Fournier s'élance à la tête de deux régimens hessois et badois: l'aile droite russe, déjà victorieuse, s'arrête; elle attaquait, il la force à se défendre, et trois fois les rangs ennemis sont enfoncés par trois charges sanglantes.

La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune. Ce maréchal resta maître des hauteurs des Studzianka, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

CHAPITRE NEUVIEME.

Pendant toute cette journée la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite: encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils ses avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces infortunés avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce cahos: ils furent le signal d'un désespoir universel.

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des

actions infames et des actions sublimes. Suivant leurs différens caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfans dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient; déjà submergées, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le

flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs, et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles; puis, s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient, sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfans, dont un instant les avait séparées sans retour: elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissemens, de juremens effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfans renversés à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors, dans cette colonne de

désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférens aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté que de nobles dévouemens! et pourquoi la place et le tems manquent-ils pour les décrire! C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux, pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés. Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent sur les corps mourans de leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent, et plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

Au-dessus du premier passage, pendant que le jeune Lauriston se jette dans le fleuve pour exécuter plus promptement les ordres de son souverain, un frêle batelet de bouleau, chargé d'une mère et de ses deux enfans, sombra sous les glaces; un artilleur, qui luttait comme les autres sur le pont pour s'ou-

vrir un passage, s'en aperçut; tout d'un coup, s'oubliant lui-même, il se précipite, s'efforce, et parvient enfin à sauver l'une de ses trois victimes. C'était le plus jeune des deux enfans: l'infortuné appelait sa mère avec des cris de désespoir, et l'on entendait le brave canonnier lui dire, en l'emportant dans ses bras, „qu'il ne pleurât point, qu'il ne l'avait pas sauvé de l'eau pour l'abandonner sur le rivage, qu'il ne le laisserait manquer de rien, qu'il serait son père et sa famille.“

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout, le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant une arrière-garde ayant été laissée à Studzianka, la multitude engourdie par le froid, ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement

le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à-la-fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Éblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfans furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il chariait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux : brûlés et gelés tout à-la-fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets : le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Éblé, et, sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

CHAPITRE DIXIÈME.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande-armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément, en s'écoulant vers Zembin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs pentes, forment un vaste marécage. L'armée le traversa sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.

Des ponts magnifiques, faits de sapin résineux, commençaient à quelques werstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abatis et des tas de bourrées, d'un bois combustible et déjà sec, étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ses Cosaks pour incendier ces ponts. Dès-lors tous nos efforts et le passage de la Bérézina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abri, au milieu d'un ouragan

insupportable, la grande-armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat.

Dans cette position désespérée, où la France entière semblait devoir être prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi. Kutusof n'arriva sur le Dnieper, à Kopis, que le jour où Napoléon abordait la Bérézina. Wittgenstein se laissa contenir pendant le tems nécessaire. Tchitchakof fut défait; et sur quatre-vingt mille hommes, Napoléon réussit à en sauver soixante mille.

Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri, et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait détruit le tiers. Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille; la nuit, elle bivouaquait en carré autour de son chef: là ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à-la-fois, soutint le deuxième corps de ses of-

dres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Éblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible. Lui-même enfin dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent encore eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume; il commençait le détail de ses pertes: mais Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots: „Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme?" Et sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche: „Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon calme." Mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres.

Autour de lui, pendant ces mortels jours, chaque bivouac fut marqué par une foule de morts. Là étaient réunis des hommes de tous les états, de tous les grades, de tous les âges, ministres, généraux, administrateurs. On y remarqua surtout un ancien grand seigneur de ces tems bien passés, où régnait souverainement une grace légère et brillante. On

voyait cet officier-général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neige, s'occuper avec une imperturbable gaieté, dès que le jour revenait, des détails de sa toilette : au milieu de cet ouragan, il faisait parer sa tête d'une frisure élégante et poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous les malheurs et de tous les élémens déchaînés qui l'assiégeaient.

Près de lui, des officiers d'armes savantes dissertaient encore. Dans notre siècle, que quelques découvertes encouragent à tout expliquer, ceux-là, au milieu des souffrances aiguës que leur apportait le vent du nord, cherchaient la cause de sa constante direction. Selon eux, depuis son départ pour le pôle antarctique, le soleil, en échauffant l'hémisphère du sud, y vaporisait toutes les émanations, les élevait, et laissait à la surface de cette zone un vide où les vapeurs de la nôtre, plus basses parcequ'elles étaient moins raréfiées, se précipitaient. De proche en proche, et par une même cause, le pôle russe, tout surchargé des vapeurs qu'il avait exhalées, reçues et refroidies depuis le dernier printems, saisissait avidement cette direction. Il s'en déchargeait par un courant impétueux et glacé qui rasait les terres russes, en raidissant et en tuant tout sur son passage.

Quelques autres de ces officiers remarquaient avec une curieuse attention la cristallisation régulière et

hexagonale de chacune des parcelles de neige qui couvraient leurs vêtemens.

Le phénomène des parélies ou des apparitions simultanées de plusieurs images du soleil, que des aiguilles de glace, suspendues dans l'atmosphère, réfléchirent à leurs yeux, fut encore le sujet de leurs observations, et vint plusieurs fois les distraire de leurs souffrances.

CHAPITRE ONZIÈME.

Le 29 l'empereur quitta les bords de la Bérézina, poussant devant lui la foule des hommes débandés, et marchant avec le neuvième corps déjà désorganisé. La veille, le deuxième, le neuvième corps et la division Dombrowski, présentaient un ensemble de quatorze mille hommes; et déjà, à l'exception d'environ six mille hommes, le reste n'avait plus forme de division, de brigade, et de régiment.

La nuit, la faim, le froid, la chute d'une foule

d'officiers, la perte des bagages, laissés de l'autre côté du fleuve, l'exemple de tant de fuyards, celui, bien plus rebutant, des blessés qu'on abandonnait sur les deux rives, et qui se roulaient de désespoir sur une neige ensanglantée, tout enfin les avait désorganisés; ils s'étaient perdus dans la masse des hommes débandés qui arrivaient de Moscou.

C'était encore soixante mille hommes, mais sans ensemble. Tous marchaient pêle-mêle, cavalerie, fantassins, artilleurs, Français, et Allemands: il n'y avait plus ni aile, ni centre. L'artillerie et les voitures roulaient au travers de cette foule confuse, sans autre instruction que celle d'avancer autant que possible.

Sur cette chaussée, tantôt étroite, tantôt montueuse, on s'écrasait à tous les défilés, pour se disperser ensuite partout où l'on espérait trouver un asile, ou quelques alimens. Ce fut ainsi que Napoléon arriva à Kamen; il y coucha avec les prisonniers du jour précédent, qu'on parqua. Ces malheureux, après avoir dévoré jusqu'à leurs morts, périrent presque tous de faim et de froid.

Le 30 il fut à Pleszczénitzy. Le duc de Reggio blessé s'y était retiré la veille, avec environ quarante

officiers et soldats. Il s'y croyait en sûreté, quand tout-à-coup le Russe Landskoy, avec cent cinquante hussards, quatre cents Cosaks, et deux canons, pénétra dans ce bourg, et en remplit toutes les rues.

La faible escorte d'Oudinot était dispersée. Le maréchal se vit réduit à se défendre lui dix-huitième, dans une maison de bois; mais ce fut avec tant d'audace et de bonheur, que l'ennemi étonné s'inquiéta, sortit de la ville, et s'établit sur une hauteur, d'où il ne l'attaqua plus qu'avec son canon. La destinée trop persévérante de ce brave maréchal voulut que, dans cette échauffourée, il fût encore blessé d'un éclat de bois.

Deux bataillons westphaliens, qui précédaient l'empereur, parurent enfin, et le dégagèrent, mais tard, et après que ces Allemands et l'escorte du duc de Reggio, qui ne se reconnurent pas d'abord, se furent considérés avec une longue incertitude et une vive anxiété.

Le 3 décembre Napoléon arriva dans la matinée à Malodeczno. C'était le dernier point sur lequel Tchitchakof aurait pu le prévenir. Quelques vivres s'y trouvaient, le fourrage y était abondant, la jour,

née belle, le soleil brillant, le froid supportable. Enfin, les courriers, qui manquaient depuis longtems, y arrivèrent tous à-la-fois. Les Polonais furent aussitôt dirigés sur Varsovie par Olita, et les cavaliers à pied par Merecz sur le Niémen: le reste dut suivre la grande route qu'on venait de rejoindre.

Jusque-là Napoléon semblait n'avoir pas conçu le projet de quitter son armée. Mais, vers le milieu de ce jour, il annonça tout-à-coup à Daru et à Duroc sa résolution de partir incessamment pour Paris.

Daru n'en reconnut pas la nécessité. Il objecta „que les communications étaient rouvertes et les grands dangers dépassés; qu'à chaque pas rétrograde, il allait rencontrer les renforts que lui envoyaient Paris et l'Allemagne.“ Mais l'empereur répliqua qu'il ne se sentait plus assez fort pour laisser la Prusse entre lui et la France. Pourquoi fallait-il qu'il restât à la tête d'une déroute? Murat et Eugène suffiraient pour la diriger, et Ney pour la couvrir.

„Qu'il était indispensable qu'il retournât en France pour la rassurer, pour l'armer pour contenir de là tous les Allemands dans leur fidélité; enfin pour re-

venir, avec des forces nouvelles et suffisantes, au secours des restes de sa grande-armée.

„Mais, avant d'atteindre ce but, ne fallait-il pas qu'il traversât seul quatre cents lieues de terres alliées; et, pour le faire sans danger, que sa résolution y fût imprévue, son passage ignoré, le bruit du désastre de sa retraite encore incertain; qu'il en précédât la nouvelle, l'effet qu'elle y pourrait produire et toutes les défections qui pourraient en résulter? Il n'avait donc pas de tems à perdre, et le moment de son départ était venu."

Il n'hésita que sur le choix du chef qu'il laisserait à l'armée. C'était entre Murat et Eugène qu'il balançait. Il aimait la sagesse et le dévouement de celui-ci. Mais Murat avait plus d'éclat, et il s'agissait d'imposer. Eugène resterait avec ce monarque; son âge, son rang inférieur répondraient de sa soumission, et son caractère de son zèle. Il en donnerait l'exemple aux autres maréchaux.

Enfin Berthier, le canal tant accoutumé de tous les ordres et de toutes les récompenses impériales, demeurerait encore avec eux: il n'y aurait donc rien de changé dans la forme ni dans l'organisation; et cette disposition, en annonçant son prompt retour,

contiendrait à-la-fois dans leur devoir les plus impatiens des siens, et dans une crainte salutaire les plus ardens de ses ennemis.

Tels furent les motifs de Napoléon. Caulaincourt reçut aussitôt l'ordre de préparer en secret ce départ. Le lieu qu'on lui assigna fut Smorgony, et son époque la nuit du 5 au 6 décembre.

Quoique Daru ne dût point accompagner Napoléon, et qu'on lui laissât la lourde charge de l'administration de l'armée, il écouta en silence, n'ayant rien à objecter contre des motifs si puissans; mais il n'en fut pas de même de Berthier. Ce vieillard affaibli, et qui, depuis seize années, n'avait pas quitté Napoléon, se révolta à l'idée de cette séparation.

La scène secrète qui en résulta fut violente. L'empereur s'indigna de sa résistance. Dans son emportement, il lui reprocha les bienfaits dont il l'avait comblé: l'armée, lui dit-il, avait besoin de la réputation qu'il lui avait faite, et qui n'était qu'un reflet de la sienne; au reste, il lui donnait vingt-quatre heures pour se décider, après quoi, s'il persévérait, il pourrait partir pour ses terres, où il lui ordonnait de rester, en lui interdisant pour jamais Paris et sa présence. Le lendemain, 4 décembre, Berthier, s'ex-

cusant de son refus sur son âge et sur sa santé affaiblie, lui apporta une triste résignation.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Mais à l'instant même où Napoléon décidait son départ, l'hiver devenait terrible, comme si le ciel moscovite, le voyant près de lui échapper, eût redoublé de rigueur pour l'accabler et nous détruire. Ce fut au travers de vingt-six degrés de froid que nous atteignîmes, le 4 décembre, Bienitza.

L'empereur avait laissé le comte de Lobau et plusieurs centaines d'hommes de sa vieille garde à Malodeczno. C'était là que la route de Zembin rejoignait le grand chemin de Minsk à Vilna. Il fallait garder cet embranchement jusqu'à l'arrivée de Victor, qui le défendrait à son tour jusqu'à celle de Ney.

Car c'était encore à ce maréchal et au deuxième corps, commandé par Maison, que l'arrière-garde

était confiée. Le soir du 29 novembre, jour où Napoléon quitta les bords de la Bérézina, Ney et les deuxième et troisième corps, réduits à trois mille soldats, avaient passé les longs ponts qui mènent à Zembin, en laissant, à leur entrée, Maison et quelques centaines d'hommes pour les défendre et les brûler.

Tchitchakof attaqua tard, mais vivement, et non seulement à coups de fusil, mais à la baïonette; il fut repoussé. Maison faisait en même tems charger les longs ponts de ces bourrées dont Tchaplitz, quelques jours plus tôt, avait négligé l'emploi. Dès que tout fut prêt, l'ennemi entièrement dégoûté du combat, et la nuit et les bivouacs bien établis, il passa rapidement le défilé et y fit mettre le feu. En peu d'instans ces longues chaussées tombèrent en cendres dans leurs marais, que la gelée n'avait point encore rendus praticables.

Ces fondrières arrêtèrent l'ennemi et le forcèrent à se détourner. Aussi, pendant le jour suivant, la marche de Ney et de Maison fut-elle tranquille. Mais le surlendemain, 1er décembre, comme ils arrivaient en vue de Pleszczénitzy, voilà qu'ils aperçoivent toute la cavalerie ennemie qui accourt et qui pousse à leur droite Doumerc et ses cuirassiers. En

un instant ils sont débordés et attaqués de toutes parts.

En même tems Maison voit le village par où il doit se retirer tout rempli de traineurs. Il envoie leur crier de fuir promptement; mais ces malheureux, affamés, n'écoutant, ne voyant rien, refusent de quitter leurs repas commencés, et bientôt Maison fut repoussé sur eux dans Pleszczénitzy. Alors seulement, à la vue de l'ennemi et au bruit des obus, tous ces infortunés s'ébranlent à la fois; ils se précipitent, ils affluent de toutes parts dans la grande rue qu'ils encombrent.

Maison et sa troupe se trouvèrent tout-à-coup comme perdus au milieu de cette foule effarée qui les pressait, qui les étouffait, et leur ôtait jusqu'à l'usage de leurs armes. Ce général n'eut d'autre ressource que de recommander aux siens de rester serrés et immobiles, et d'attendre que le flot se fût écoulé. La cavalerie ennemie joignit alors cette masse et s'y embourba; elle n'y put pénétrer que lentement et à force de tuer.

Enfin la cohue s'étant dissipée découvrit aux Russes Maison et ses soldats qui les attendaient de pied ferme. Mais en fuyant, cette foule avait entraîné

dans son désordre une partie de nos combattans. Maison, dans une plaine rase, et avec sept à huit cents hommes devant des milliers d'ennemis, perdit tout espoir de salut: déjà même il ne cherchait plus qu'à gagner un bois pour y vendre plus chèrement sa vie, quand il en vit sortir dix-huit cents Polonais, troupe toute fraîche, que Ney avait rencontrée et qu'il amenait à son secours. Ce renfort arrêta l'ennemi et assura la retraite jusqu'à Malodeczno.

Le 4 décembre, vers quatre heures du soir, Ney et Maison aperçurent ce bourg, d'où Napoléon était parti le matin même. Tchaplitz les suivait de près. Il ne restait plus à Ney que six cents hommes. La faiblesse de cette arrière-garde, l'approche de la nuit, et la vue d'un abri excitèrent l'ardeur du général russe; son attaque fut pressante. Ney et Maison, sentant bien qu'ils mourraient de froid sur la grande route, s'ils se laissaient pousser au delà de ce cantonnement, préférèrent périr en le défendant.

Ils s'arrêtèrent à son entrée, et, comme leurs chevaux d'artillerie étaient mourants, ils ne songèrent plus à sauver leurs canons, mais à en écraser, pour la dernière fois, l'ennemi: c'est pourquoi ils mirent en batterie tout ce qui leur en restait et firent un feu terrible. La colonne d'attaque de Tchaplitz en fut

toute brisée; elle s'arrêta. Mais ce général, usant de sa supériorité, détourna une partie de ses forces vers une autre entrée, et déjà ses premières troupes avaient franchi les enclos de Malodeczno, quand tout-à-coup elles y rencontrèrent un autre combat.

Le bonheur voulut que Victor, avec environ quatre mille hommes, restes du neuvième corps, occupât encore ce village. L'acharnement y fut extrême: on s'enleva plusieurs fois, de part et d'autre, les premières maisons. Des deux côtés on combattit moins pour la gloire que pour se conserver ou s'arracher un refuge contre un froid meurtrier. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que les Russes y renoncèrent, et qu'à demi gelés ils en allèrent chercher un autre dans les villages environnans.

Le lendemain 5 décembre, Ney et Maison crurent que le duc de Bellune les remplacerait à l'arrière-garde; mais ils s'aperçurent que ce maréchal, suivant ses instructions, s'était retiré, et qu'ils étaient seuls dans Malodeczno avec soixante hommes. Tout le reste avait fui: leurs soldats, que jusqu'au dernier moment les Russes n'avaient pu vaincre, l'atrocité du climat les avait vaincus; les armes leur tombaient des mains, et eux-mêmes tombaient à quelques pas de leurs armes.

Maison, en qui une grande force d'ame s'alliait, dans une juste proportion, à une grande force de corps, ne s'étonna point; il continua sa retraite jusqu'à Bienitza, ralliant à chaque pas des hommes qui lui échappaient sans cesse; mais enfin marquant encore, avec quelques baïonnettes, l'arrière-garde. Il n'en fallut pas davantage; car les Russes, glacés eux-mêmes, et forcés de se disperser avant la nuit dans les habitations voisines, n'osaient en sortir qu'au grand jour. Alors ils recommençaient à nous suivre, mais sans attaquer; car, à l'exception de quelques efforts engourdis, la violence de la température ne permettait de s'arrêter, ni pour préparer une attaque, ni pour se défendre.

Cependant Ney surpris du départ de Victor l'avait rejoint; il s'était efforcé de l'arrêter; mais le duc de Bellune, ayant l'ordre de se retirer, s'y était refusé. Ney lui avait alors demandé ses troupes, s'offrant de le remplacer dans son commandement; mais Victor n'avait voulu ni céder ses soldats, ni prendre sans ordre l'arrière-garde. Dans cette altercation, le prince de la Moskwa s'emporta, dit-on, avec une violence excessive, dont la froideur de Victor ne s'émut guère. Enfin un ordre de l'empereur intervint; Victor fut chargé de soutenir la retraite, et Ney appelé à Smorgony.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Napoléon venait d'y arriver au milieu d'une foule de mourans, dévoré de chagrin, mais ne laissant percer aucune émotion à la vue des suffrances de ces malheureux, qui, de leur côté, ne lui faisaient entendre aucun murmure. Il est vrai qu'une sédition était impossible; c'eût été un effort de plus, et toutes les forces de chacun étaient employées à combattre la faim, le froid, et la fatigue: il eût d'ailleurs fallu de l'ensemble, s'accorder, s'entendre, et la famine et tant de fléaux séparaient et isolaient, en concentrant chacun tout entier en lui-même. Bien loin de s'épuiser en provocations, en plaintes même, on marchait silencieux, réservant tous ses moyens contre une nature ennemie, distrait de toute autre idée par une action, par une souffrance continuelles. Les besoins physiques absorbaient toutes les forces morales; on vivait ainsi machinalement dans ses sensations, restant soumis encore par souvenir, par suite d'impressions reçues dans un meilleur tems, et beaucoup par un honneur, par un amour de gloire, exalté

par vingt ans de triomphes, et dont la chaleur survivait et combattait encore.

L'autorité des chefs était d'ailleurs restée entière et respectée, parcequ'elle avait toujours été toute paternelle, et que les dangers, les triomphes, les maux, avaient toujours été en commun. C'était une famille malheureuse dont le chef était peut-être le plus à plaindre. Ainsi l'empereur et la grande-armée gardaient l'un envers l'autre un triste et noble silence: on était à-la-fois trop fier pour se plaindre et trop expérimenté pour n'en pas sentir l'inutilité.

Cependant Napoléon entre précipitamment dans son dernier quartier impérial; il y achève ses dernières instructions, et le vingt-neuvième et dernier bulletin de son armée expirante. Des précautions furent prises dans son appartement intérieur, pour que, jusqu'au lendemain, rien de ce qui allait s'y passer ne transpirât.

Mais le pressentiment d'un dernier malheur saisit ses officiers; tous auraient voulu le suivre. Ils étaient affamés de revoir la France, de se retrouver au sein de leurs familles, et de fuir cet atroce climat; mais aucun n'osait en témoigner le désir: le devoir et l'honneur les retenaient.

Pendant qu'ils feignaient un repos qu'ils étaient loin de goûter, la nuit et l'instant que l'empereur avait désignés pour déclarer aux chefs de l'armée sa résolution, arrivèrent. Tous les maréchaux furent appelés. A mesure qu'ils entrèrent, il les prit chacun en particulier, et d'abord il les gagna à son projet, tantôt par ses raisonnemens, tantôt par des épanchemens de confiance.

C'est ainsi qu'en apercevant Davout, on le vit aller au-devant de lui, et lui demander pourquoi il ne le voyait plus, s'il l'avait abandonné? Et sur ce que Davout répondit qu'il croyait lui déplaire, l'empereur s'expliqua doucement, accueillit ses réponses, lui confia jusqu'au chemin qu'il croyait devoir prendre, et reçut ses conseils sur ce détail.

Il fut caressant pour tous; puis, les ayant réunis à sa table, il les loua de leurs belles actions pendant cette campagne. Pour lui, il ne convint de sa témérité que par ces seuls mots: „Si j'étais né sur le trône, si j'étais un Bourbon, il m'aurait été facile de ne point faire de fautes."

Quand le repas fut achevé, il leur fit lire par le prince Eugène son vingt-neuvième bulletin; après

quoi, déclarant hautement ce qu'il avait déjà confié à chacun d'eux, il leur dit „que cette nuit même il allait partir avec Duroc, Caulaincourt, et Lobau pour Paris. Que sa présence y était indispensable pour la France, comme pour les restes de sa malheureuse armée. C'était de là seulement qu'il pourrait contenir les Autrichiens et les Prussiens. Sans doute ces peuples hésiteraient à lui déclarer la guerre, lorsqu'ils le sauraient à la tête de la nation française, et d'une nouvelle armée de douze cent mille hommes."

Il dit encore „qu'il envoyait d'avance Ney à Vilna pour y tout réorganiser. Que Rapp le seconderait, et irait ensuite à Dantzick, Lauriston à Varsovie, Narbonne à Berlin; que sa maison resterait à l'armée, mais qu'il faudrait faire le coup de sabre à Vilna et y arrêter l'ennemi. Qu'on y trouverait Loison, de Wrede, des renforts, des vivres et des munitions de toute espèce, qu'ensuite on prendrait des quartiers d'hiver derrière le Niémen; qu'il espérait que les Russes ne passeraient pas la Vistule avant son retour."

„Je laisse, ajouta-t-il enfin, le commandement de l'armée au roi de Naples. J'espère que vous lui obéi-

rez comme à moi, et que le plus grand accord régnera entre vous.“

Alors il était dix heures du soir, il se lève, et leur serrant affectueusement les mains; il les embrassa tous et partit.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Compagnons, je l'avouerai, mon esprit découragé refusait de plonger plus avant dans le souvenir de tant d'horreurs. J'avais atteint le départ de Napoléon, et je me persuadais qu'enfin ma tâche était remplie. Je m'étais annoncé comme l'historien de cette grande époque, où, du faîte de la plus haute des gloires, nous fûmes précipités dans l'abyme de la plus profonde infortune; mais à présent qu'il ne

me reste plus à retracer que d'effroyables misères, pourquoi ne nous épargnerions-nous pas, vous la douleur de les lire, moi les tristes efforts d'une mémoire qui n'a plus à remuer que des cendres, à compter que des désastres, et qui ne peut plus écrire que sur des tombeaux.

Mais enfin, puisqu'il fut dans notre destinée de pousser le malheur comme le bonheur jusqu'à l'invraisemblance, j'essaierei de tenir jusqu'au bout la parole que je vous ai donnée. Aussi bien, quand l'histoire des grands hommes rapporte même leurs derniers momens, de quel droit tairais-je le dernier soupir de la grande-armée expirante. Tout d'elle appartient à la renommée, ce grand gémissement, comme ses cris de victoire. Tout en elle fut grand; notre sort sera d'étonner les siècles à force d'éclat et de deuil! Triste consolation, mais la seule qui nous reste; car, n'en doutez pas, compagnons, le bruit d'une si grande chute retentira dans cet avenir, où les grandes infortunes immortalisent autant que les grandes gloires.

Napoléon venait de traverser la foule de ses officiers, rangés sur son passage, en leur laissant pour adieux des sourires tristes et forcés: il emporta leurs vœux, également muets, que quelques gestes res-

pectueux exprimèrent. Lui et Caulaincourt s'enfermèrent dans une voiture: son Mamelouck et Wonsowitch, capitaine de sa garde, en occupaient le siège; Duroc et Lobau le suivirent dans un traîneau.

Des Polonais l'escortèrent d'abord. Ce furent ensuite les Napolitains de la garde royale. Ce corps était de six à sept cents hommes quand il vint de Vilna au-devant de l'empereur. Il périt tout entier dans ce court trajet: l'hiver fut son seul ennemi. Cette nuit-là même, les Russes surprirent et abandonnèrent Ioupranouï, d'autres disent Osmiana, ville où l'escorte devait passer. Il s'en fallut d'une heure que Napoléon ne tombât dans cette échauffourée.

Il rencontra le duc de Bassano à Miedniki. Ses premières paroles furent „qu'il n'avait plus d'armée, qu'il marchait depuis quelques jours au milieu d'une troupe d'hommes débandés, errant çà et là pour trouver des vivres; qu'on pourrait encore les rallier en leur donnant du pain, des souliers, des vêtemens, et des armes; mais que son administration militaire n'avait rien prévu, et que ses ordres n'avaient point été exécutés." Et sur ce que Maret lui répondit par l'état des immenses magasins renfermés dans Vilna, il s'écria „qu'il lui rendait la vie!

qu'il le chargeait de transmettre à Murat et à Berthier l'ordre de s'arrêter huit jours dans cette capitale, d'y rallier l'armée, et de lui rendre assez de cœur et de forces pour continuer moins déplorablement la retraite."

Le reste du voyage de Napoléon s'accomplit sans obstacle. Il tourna Vilna par ses faubourgs, traversa Wilkowiski, où il changea sa voiture contre un traîneau, s'arrêta le 10 dans Varsovie, pour demander aux Polonais une levée de dix mille Cosaks, pour leur accorder quelques subsides, et leur promettre son retour prochain à la tête de trois cent mille hommes. De là, après avoir rapidement traversé la Silésie, il revit Dresde et son roi, puis Hanau, Mayence, et enfin Paris, où il apparut soudainement le 19 décembre, deux jours après la publication de son vingt-neuvième bulletin.

Depuis Malo-Jaroslavetz jusqu'à Smorgony, ce maître de l'Europe n'avait plus été que le général d'une armée mourante et désorganisée. Depuis Smorgony jusqu'au Rhin, ce fut un inconnu fugitif au travers d'une terre ennemie; au-delà du Rhin, il se retrouva tout-à-coup le maître et le vainqueur de l'Europe. Un dernier souffle du vent de la prospérité enflait encore cette voile.

Cependant, à Smorgony, ses généraux approuvaient son départ; et, loin d'en être découragés, ils y mettaient tout leur espoir. L'armée n'avait plus qu'à fuir, la route était ouverte, la frontière russe peu éloignée. On touchait à un secours de dix-huit mille hommes de troupes fraîches, à une grande ville, à un magasin immense; Murat et Berthier, réduits à eux-mêmes, crurent donc pouvoir régler cette fuite. Mais au milieu de ce désordre extrême, il fallait un colosse pour point de ralliement, et il venait de disparaître. Dans le grand vide qu'il laissa, Murat fut à peine aperçu.

Ce fut alors qu'on vit trop bien qu'un grand homme ne se remplace point, soit que l'orgueil des siens ne puisse plus se plier à une autre obéissance, soit qu'ayant toujours songé à tout, prévu et ordonné tout, il n'ait formé que de bons instrumens, d'habiles lieutenans, et point de chefs.

Dès la première nuit un général refusa d'obéir. Le maréchal qui commandait l'arrière-garde revint presque seul au quartier royal. Trois mille hommes de vieille et jeune garde s'y trouvaient encore. C'était là toute la grande armée, et de ce corps gigantesque, il ne restait plus que la tête. Mais à la nouvelle du départ de Napoléon, gâtés par l'habitude de

n'être commandés que par le conquérant de l'Europe ; n'étant plus soutenus par l'honneur de le servir, et dédaignant d'en garder un autre, ces vétérans s'ébranlèrent à leur tour, et tombèrent eux-mêmes dans le désordre.

La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusque-là, marchant encore, avec quatre à cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle, et à leur place de bataille, ne prirent plus d'ordres que d'eux-mêmes; chacun se crut chargé de son propre salut. On ne se fia plus du soin de sa conservation qu'à soi seul. Il y eut des hommes qui firent deux cents lieues sans tourner la tête. Ce fut un sauve-qui-peut presque général.

Au reste, la disparition de l'empereur; et l'insuffisance de Murat, ne furent pas les seules causes de cette dispersion ; ce fut surtout la violence de l'hiver, qui dans ce moment devint extrême. Il aggrava tout, il semblait s'être mis tout entier entre Vilna et l'armée.

Jusqu'à Malodeczno et au 4 décembre, jour où il s'appesantit sur nous, la route, quoique difficile, avait été marquée par un nombre de cadavres moins considérable qu'avant la Bérézina. On dut ce répit

à la vigueur de Ney et de Maison, qui continrent l'ennemi, à la température alors plus supportable, à quelques ressources qu'offrait un sol moins dévasté, et enfin à ce que c'étaient les hommes les plus robustes qui avaient échappé au passage de la Bérézina.

L'espèce d'organisation qui s'était introduite dans le désordre s'était soutenue. La masse des fuyards cheminait divisée en une multitude de petites associations de huit à dix hommes. Plusieurs de ces bandes possédaient encore un cheval chargé de leurs vivres, ou qui lui-même devait en servir. Des haillons, quelques ustensiles, un bissac, et un bâton étaient l'accoutrement de ces malheureux et leur armure. Ils n'avaient plus du soldat, ni l'arme, ni l'uniforme, ni la volonté de combattre d'autres ennemis que la faim et les frimas; mais il leur restait la persévérance, la fermeté, l'habitude du danger et de la souffrance, et un esprit toujours prompt, souple et vif, pour tirer de leur situation tout le parti possible. Enfin, parmi les soldats encore armés, un sobriquet, dont eux-mêmes avaient ridiculisé leurs compagnons tombés dans le désordre, avait eu quelque influence.

Mais depuis Malodeczno et le départ de Napoléon,

quand l'hiver tout entier, redoublant de rigueur, attaqua chacun de nous, toutes ces associations contre le malheur se rompirent; ce ne fut plus qu'une multitude de luttes isolées et individuelles. Les meilleurs ne se respectèrent plus eux-mêmes; rien n'arrêta; les regards ne retinrent plus, le malheur fut sans espoir de secours ni même de regret; le découragement n'eut plus de juges, pas même de témoins: tous étaient victimes.

Dès lors plus de fraternité d'armes, plus de société, aucun lien; l'excès des maux avait abruti. La faim, la dévorante faim avait réduit ces malheureux à cet instinct brutal de conservation, seul esprit des animaux les plus farouches, et qui est prêt à se tout sacrifier: une nature âpre et barbare semblait leur avoir communiqué sa fureur. Tels que des sauvages, les plus forts dépouillaient les plus faibles: ils accouraient autour des mourans, souvent ils n'attendaient pas leurs derniers soupirs. Lorsqu'un cheval tombait, vous eussiez cru voir une meute affamée; ils l'environnaient, ils le déchiraient par lambeaux, qu'ils se disputaient entre eux comme des chiens dévorans.

Toutefois le plus grand nombre conserva assez de force morale pour chercher son salut sans nuire;

mais c'était là le dernier effort de leur vertu. Chefs ou compagnons, si l'on tombait à côté d'eux ou sous les roues des canons, c'était vainement qu'on les appelait à son secours, qu'on prenait à témoin une patrie, une religion, une cause commune: on n'en obtenait pas même un regard. Toute la froide inflexibilité du climat était passée dans leurs cœurs; sa rigidité avait contracté leurs sentimens comme leurs figures. Tous, à l'exception de quelques chefs, étaient absorbés par leurs souffrances, et la terreur ne laissait plus de place à la pitié.

Ainsi l'égoïsme qu'on reproche à l'excès de la prospérité, l'excès du malheur le produisit, mais plus excusable: l'un étant volontaire, et celui-ci forcé; l'un un crime du cœur, et celui-ci une impulsion de l'instinct, et toute physique; et réellement il y allait de la vie de s'arrêter un instant. Dans ce naufrage universel, tendre la main à son compagnon, à son chef mourant, était un acte admirable de générosité. Le moindre mouvement d'humanité devenait une action sublime.

Cependant quelques-uns tinrent bon contre le ciel et la terre; ils protégèrent, ils secoururent les plus faibles: ceux-là furent rares.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées; les oiseaux tombèrent raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui de désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissemens des mourans, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur; à peine la force de prier restait-elle; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne

que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérans se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent sa surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles, et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang, se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête: alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il

sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous, et la terre d'un œil consterné, fixe, et hagard; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instans à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisans; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'alonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas; car enfin qu'avaient-ils perdu en succombant? que quittaient-ils? On souffrait tant! on était encore si loin de la France! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit; aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois; mais, le plus souvent se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et

aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus! Et en effet la mort dans une position douce, stable, uniforme, peut être un évènement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers, et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande-armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation s'arrêtèrent sur la lisière des bois: là ils allumèrent des feux devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur; ils s'en tenaient si proches que leurs vêtemens brûlaient ainsi que les parties gelées de leur corps que le feu décomposait. Alors une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

Cependant ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui conservaient un reste de courage, préparaient leurs tristes repas. C'étaient, comme des

Smolensk, quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle délayée en bouillie dans de l'eau de neige, ou pétrie en galettes, et qu'ils assaisonnaient, à défaut de sel, avec la poudre de leurs cartouches.

A la lueur de ces feux, accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes, que repoussaient les premiers venus. Ces infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors, se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient. Quelques uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied: mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes.

On vit, sous les vastes hangards qui bordent quelques points de la route, de plus grandes horreurs. Soldats et officiers tous s'y précipitaient, s'y entassaient en foule. Là, comme des bestiaux, ils se serraient les uns contre les autres autour de quelques feux; les vivans, ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. Bientôt d'autres oules de traîneurs se présentaient en-

core, et, ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient.

Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux: d'autres fois, repoussés et découragés, ils se contentaient d'en abriter leurs bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi morts par le froid, y étaient achevés par le feu. Ceux de nous que ces abris sauvèrent trouvèrent le lendemain leurs compagnons glacés et par tas autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes il fallut que, par un horrible effort, ils gravissent par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques-uns respiraient encore.

A Iourpanouï, dans ce même bourg où l'empereur venait d'être manqué d'une heure par le partisan russe Seslawin, des soldats brûlèrent des maisons debout et tout entières pour se chauffer quelques instans. La lueur de ces incendies attira des malheureux, que l'intensité du froid et de la douleur avait exaltés jusqu'au délire; ils accoururent en furieux, et, avec des grincemens de dents et des rires infernaux, ils se précipitèrent dans ces brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions. Leurs compa-

gnons affamés les regardaient sans effroi; il y en eut même qui attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les flammes, et il est trop vrai qu'ils osèrent porter à leur bouche cette révoltante nourriture!

C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises. Ses plus mâles guerriers qui venaient de traverser fièrement tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance: couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pin, ils se traînaient, et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir.

Alors, comme les peuples superstitieux, nous eûmes nos présages, nous entendîmes parler de prédictions. Quelques-uns prétendirent qu'une comète avait éclairé de ses feux sinistres notre passage de la Bérézina: ils ajoutaient, il est vrai, „que sans doute ces astres ne présageaient pas les grands évènemens de ce monde, mais qu'ils pouvaient bien contribuer à les modifier; si toutefois l'on admettait leur influence matérielle sur notre globe, et toutes

les conséquences que cette influence physique pouvait avoir sur l'esprit des hommes, en tant que ces esprits sont dépendans de la matière qu'ils animent.“

Il y en eut qui citèrent d'anciennes prédictions: „elles avaient,“ disaient-ils, „annoncé pour cette époque une invasion des Tartares jusque sur les rives de la Seine. Et les voilà en effet libres de passer sur l'armée française abattue, pour les accomplir.“

D'autres se rappelaient entre eux ce grand et meurtrier orage qui avait marqué notre entrée sur les terres russes. „Alors le ciel avait parlé! Voilà le malheur qu'il prédisait! La nature avait fait effort pour repousser cette catastrophe; pourquoi notre incrédulité obstinée ne l'avait-elle pas comprise?“ Tant cette chute simultanée de quatre cent mille hommes, évènement qui, dans le fait, n'était pas plus extraordinaire que cette foule d'épidémies et de révolutions qui ravagent sans cesse le monde, leur paraissait un évènement unique, étrange, et qui avait dû occuper toutes les puissances du ciel et de la terre; tant enfin notre esprit est porté à ramener tout à soi; comme si la Providence, protectrice de notre faiblesse, et craignant qu'elle ne s'anéantît à la vue de l'infini, avait voulu que chaque homme, ce point dans l'es-

pace, se crût et fût pour lui-même le centre de l'immensité.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'armée était dans ce dernier état de détresse physique et morale, quand ses premiers fuyards atteignirent Vilna; Vilna! leur magasin, leur dépôt, la première ville riche et habitée que depuis leur entrée en Russie ils eussent rencontrée! Son nom seul et sa proximité soutenait encore quelques courages.

Le 9 décembre le plus grand nombre de ces malheureux aperçut enfin cette capitale. Aussitôt, les uns se traînant, les autres se précipitant, tous s'engouffrèrent dans son faubourg tête baissée, poussant obstinément devant eux, et s'y entassant avec une telle opiniâtreté, que bientôt ils n'y formèrent plus qu'une masse d'hommes, de chevaux et de chariots, immobile et incapable de mouvement.

Le dégorgement de cette foule par un étroit passage devint presque impossible. Ceux qui suivaient, guidés par un stupide instinct, s'ajoutaient à cet encombrement, sans songer à pénétrer dans la ville par ses autres issues; car il en existait. Mais tout était si désorganisé que, dans toute cette cruelle journée, pas un officier d'état-major ne parut pour les indiquer.

Pendant dix heures, et par vingt-sept et même vingt-huit degrés de froid, des milliers de soldats, qui se croyaient sauvés, tombèrent ou gelés ou étouffés, comme aux portes de Smolensk et devant les ponts de la Bérézina. Soixante mille hommes avaient traversé cette rivière, et depuis, vingt mille recrues s'étaient jointes à eux; sur ces quatre-vingt mille hommes, la moitié venait de périr, et la plupart dans ces quatre derniers jours, entre Malodeczno et Vilna.

La capitale de la Lithuanie ignorait encore nos désastres, quand tout-à-coup quarante mille hommes affamés la remplirent de cris et de gémissemens. A cet aspect inattendu, ses habitans s'effarouchèrent, ils fermèrent leurs portes. Ce fut alors un spectacle déplorable de voir ces troupes de malheureux errans dans les rues, les uns furieux, les autres dés-

espérés, menaçant ou suppliant, essayant d'enfoncer les portes des maisons, celles des magasins, ou se traînant aux hôpitaux: et tout les repoussait; aux magasins, c'étaient des formalités bien intempestives, puisque les corps étant dissous et les soldats mêlés, toute distribution régulière était impossible.

Il y avait là quarante jours de farine et de pain, et trente-six jours de viande pour cent mille hommes. Aucun chef n'osa donner l'ordre de distibuer ces vivres à tous ceux qui se présenteraient. Les administrateurs qui les avaient reçus craignirent pour leur responsabilité; les autres redoutèrent les excès auxquels se livrent les soldats affamés, quand ils ont tout à discrétion. Ces administrateurs ignoraient d'ailleurs combien notre position était désespérée, et, quand à peine le tems de piller restait, on laissa plusieurs heures nos malheureux compagnons d'armes mourir de faim devant ces grands amàs de vivres, dont l'ennemi s'empara le lendemain.

Aux casernes, aux hôpitaux, ils ne furent pas moins rebutés, mais non par des vivans, car la mort seule y régnait. Quelques moribonds y respiraient encore; ils se plaignaient que depuis long-tems ils étaient sans lits, sans paille même, et presque abandonnés. Les cours, les corridors, et jusqu'aux salles,

étaient remplis de corps entassés; c'étaient des charniers infects.

Enfin les soins de plusieurs chefs, tels qu'Eugène et Davout, la pitié des Lithuaniens et l'avarice des juifs, ouvrirent quelques refuges. Ce fut alors une chose remarquable que l'étonnement de ces infortunés, en se retrouvant enfin dans des maisons habitées. Combien un pain levé leur paraissait une nourriture délicieuse, quelle douceur inexprimable ils trouvaient à le manger assis, et comme ensuite la vue d'un faible bataillon encore armé, en ordre, et vêtu uniformément, les frappait d'admiration! Il semblait qu'ils revinssent des extrémités du monde, tant la violence et la continuité de leurs maux les avaient arrachés et jetés loin de toutes leurs habitudes, tant l'abyme d'où ils sortaient avait été profond.

Mais à peine commençaient-ils à goûter cette douceur, que le canon des Russes tonna sur eux et sur la ville. Ces bruits menaçans, les cris des officiers, les tambours qui rappelaient aux armes, les clameurs d'une foule de malheureux qui arrivaient encore, remplirent Vilna d'une nouvelle confusion: c'était l'avant-garde de Kutusof et de Tchaplitz, commandée par Orurk, Landskoy et Seslawin. Ils attaquaient la division Loison, qui couvrait à-la-fois la ville et la

marche d'une colonne de cavaliers démontés, dirigés par Newtroky sur Olita.

On essaya d'abord de résister. De Wrede et ses Bavarois venaient aussi de joindre l'armée par Naroczwiransky et Niamentchin. Ils étaient suivis par Wittgenstein, qui de Kamen et de Vileika marchait sur notre flanc droit, en même tems que Kutusof et Tchitchakof nous poursuivaient. Il ne restait pas à de Wredè deux mille hommes. Quant à Loison, à sa division et à la garnison de Vilna, qui étaient venus nous tendre la main jusqu'à Smorgony, depuis trois jours, le froid les avait réduits, de quinze mille hommes, à trois mille.

De Wrède défendit Vilna du côté de Rukoni: il fut forcé de plier après un noble effort. De son côté, Loison et sa division, plus rapprochés de Vilna, continrent l'ennemi. On était parvenu à faire prendre les armes à une division napolitaine, on la fit même sortir de la ville; mais les fusils s'échappèrent des mains de ces hommes transplantés d'un sol brûlant dans une région de glace. En moins d'une heure tous rentrèrent désarmés, et la plupart estropiés.

En même tems, la générale battait inutilement dans les rues; la vieille garde elle-même, réduite à

quelques pelotons, restait dispersée. Tous pensaient bien plus à disputer leur vie à la famine et aux frimas qu'aux ennemis. Mais alors le cri „Voilà les Cosaks" se fit entendre: c'était depuis long-tems le seul signal auquel le plus grand nombre obéissait; il retentit aussitôt dans toute la ville, et la déroute recommença.

C'était de Wrede. Ce général venait de se présenter inopinément devant le roi. „L'ennemi marche," dit-il, „sur ses traces! Les Bavarois sont repoussés jusque dans Vilna, qu'ils ne peuvent plus défendre." En même tems le bruit du tumulte monte jusqu'aux oreilles du roi. Murat s'étonne; ne se croyant plus maître de l'armée, il ne l'est plus assez de lui-même. On le voit sortir à pied de son palais et fendre la presse. Il semble craindre une échauffourée, au milieu d'un encombrement semblable à celui de la veille. Cependant il s'arrête à la dernière maison du faubourg, d'où il envoie ses ordres, et où il attend le jour et l'armée, laissant à Ney le soin du reste.

On eût pu tenir vingt-quatre heures de plus à Vilna, et beaucoup d'hommes eussent été sauvés. Cette ville fatale en retint près de vingt mille, parmi lesquels trois cents officiers et sept généraux. La plupart étaient blessés par l'hiver plus que par l'en-

nemi, qui en triompha. Quelques autres étaient encore entiers, du moins en apparence, mais leur force morale était à bout. Après avoir eu le courage de vaincre tant de difficultés, ils se rebutèrent près du port, et devant une ville civilisée, et plutôt que de se déterminer à rentrer dans le désert, ils se livrèrent à leur fortune: elle fut cruelle.

A la vérité, les Lithuaniens, que nous abandonnions après les avoir tant compromis, en recueillirent et en secoururent quelques-uns; mais les juifs, que nous avions protégés, repoussèrent les autres. Ils firent bien plus; la vue de tant de douleurs irrita leur cupidité. Toutefois, si leur infame avarice, spéculant sur nos misères, se fût contentée de vendre au poids de l'or de faibles secours, l'histoire dédaignerait de salir ses pages de ce détail dégoûtant: mais qu'ils aient attiré nos malheureux blessés dans leurs demeures pour les dépouiller, et qu'ensuite, à la vue des Russes, ils aient précipité par les portes et par les fenêtres de leurs maisons ces victimes nues mourantes, que là ils les aient laissées impitoyablement périr de froid, que même ces vils barbares se soient fait un mérite aux yeux des Russes de les y torturer, des crimes si horribles doivent être dénoncés aux siècles présens et à venir. Aujourd'hui que nos mains sont impuissantes, il se peut que notre indignation

contre ces monstres, soit leur seule punition sur cette terre; mais enfin les assassins rejoindront un jour leurs victimes, et là sans doute, dans la justice du ciel, nous trouverons notre vengeance! »

Le 10 décembre, Ney, qui s'était encore volontairement chargé de l'arrière-garde, sortit de la ville, et aussitôt les Cosaks de Platof l'inondèrent, en massacrant tous les malheureux que les juifs jetèrent sur leur passage. Au milieu de cette boucherie parut tout-à-coup un piquet de trente Français venant du pont de la Vilia, où ils avaient été oubliés. A la vue de cette nouvelle proie, des milliers de cavaliers russes accourent, se pressent, l'entourent avec de grands cris, et l'assaillent de toutes parts.

Mais l'officier français avait déjà rangé ses soldats en cercle. Sans hésiter, il leur commande le feu, puis la baïonnette en avant il marche au pas de charge. En un instant tout fuit devant lui, il reste maître de la ville; et, sans plus s'étonner de la lâcheté des Cosaks que de leur attaque, il profite du moment, tourne brusquement sur lui-même, et parvient à rejoindre, sans perte, l'arrière-garde.

Elle était aux prises avec l'avant-garde de Kutusof, et s'efforçait de l'arrêter; car une nouvelle cata

strophe, qu'elle cherchait vainement à couvrir, la retenait près de Vilna.

Dans cette ville, comme à Moscou, Napoléon n'avait fait donner aucun ordre de retraite : il avait voulu que notre déroute fût sans avant-coureur, qu'elle s'annonçât d'elle-même, qu'elle surprît nos alliés et leurs ministres, et qu'enfin, profitant de leur premier étonnement, elle pût traverser leurs peuples avant qu'ils se fussent préparés à se joindre aux Russes pour nous accabler.

C'est pourquoi, Lithuaniens, étrangers et tous dans Vilna, jusqu'à son ministre lui-même, avaient été trompés. Ils ne crurent à notre désastre qu'en le voyant; et en cela, cette foi, presque superstitieuse de l'Europe, dans l'infaillibilité du génie de Napoléon, le servit contre ses alliés. Mais cette même confiance avait endormi les siens dans une profonde sécurité : dans Vilna, comme dans Moscou, aucun d'eux ne s'était préparé à un mouvement quelconque.

Cette ville renfermait une grande partie des bagages de l'armée et de son trésor, ses vivres, une foule d'énormes fourgons chargés des équipages de l'empereur, beaucoup d'artillerie, et une grande quantité de blessés. Notre déroute était tombée sur

eux comme un orage imprévu. A ce coup de foudre, l'effroi avait précipité les uns, la consternation avait enchaîné les autres. Les ordres, les hommes, les chevaux, et les chariots s'étaient croisés et entre-choqués.

Au milieu de ce tumulte, plusieurs chefs avaient poussé hors de la ville, et vers Kowno, tout ce qu'ils avaient pu mettre en mouvement ; mais à une lieue sur cette route, cette colonne lourde et affarée venait de rencontrer la hauteur et le défilé de Ponari.

Dans notre marche conquérante, ce coteau boisé n'avait paru à nos hussards qu'un heureux accident de terrain, d'où ils pouvaient découvrir la plaine entière de Vilna, et juger de leurs ennemis. Du reste, sa pente raide, mais courte, avait à peine été remarquée. Dans une retraite régulière, elle eût offert une bonne position pour se retourner et arrêter l'ennemi; mais dans une fuite déréglée, où tout ce qui pourrait servir nuit, où, dans sa précipitation, dans son désordre, on tourne tout contre soi-même, cette colline et son défilé devinrent un obstacle insurmontable, un mur de glace contre lequel tous nos efforts se brisèrent. Il retint tout, bagages, trésor, blessés. Le mal fut assez grand pour que, dans cette longue suite de désastres, il fît époque.

Et en effet, argent, honneur, reste de discipline et de force, tout acheva de s'y perdre. Après quinze heures d'efforts inutiles, quand les conducteurs et les soldats d'escorte virent le roi et toute la colonne des fuyards les dépasser par les flancs de la montagne; lorsque, tournant les yeux vers le bruit du canon et de la fusillade, qui se rapprochait d'eux à chaque instant, ils aperçurent Ney lui-même, se retirant avec trois mille hommes, restes du corps de de Wrede et de la division Loison; quand, enfin, reportant leurs regards sur eux-mêmes, ils virent la montagne toute couverte de chariots et de canons brisés ou culbutés, d'hommes et de chevaux renversés, et expirant les uns sur les autres, alors ils ne songèrent plus à rien sauver, mais à prévenir l'avidité de leurs ennemis, en se pillant eux-mêmes.

Un caisson du trésor qui s'ouvrit fut comme un signal: chacun se précipita sur ces voitures; on les brisa, on en arracha les objets les plus précieux. Les soldats de l'arrière-garde, qui passaient devant ce désordre, jetèrent leurs armes pour se charger de butin, ils s'y acharnèrent si furieusement, qu'ils n'entendirent plus le sifflement des balles et les hurlemens des Cosaks qui les poursuivaient.

On dit même que ces Cosaks se mêlèrent à eux

sans être aperçus. Pendant quelques instans, Français et Tartares, amis et ennemis, furent confondus dans une même avidité. On vit des Russes et des Français, oubliant la guerre, piller ensemble le même caisson. Dix millions d'or et d'argent disparurent.

Mais à côté de ces horreurs, on remarqua de nobles dévouemens. Il y eut des hommes qui abandonnèrent tout pour sauver, sur leurs épaules, de malheureux blessés; quelques autres, ne pouvant arracher de cette mêlée leurs compagnons d'armes à demi gelés, périrent en les défendant des atteintes de leurs compatriotes et des coups des ennemis.

Sur la partie de la montagne la plus exposée, un officier de l'empereur, le colonel comte de Turenne, contint les Cosaks, et, malgré leurs cris de rage et leurs coups de feu, il distribua sous leurs yeux le trésor particulier de Napoléon aux gardes qu'il trouva à sa portée. Ces braves hommes, se battant d'une main et recueillant de l'autre les dépouilles de leur chef, parvinrent à les sauver. Long-tems après, et quand on fut hors de tout danger, chacun d'eux rapporta fidèlement le dépôt qui lui avait été confié. Pas une pièce d'or ne fut perdue.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Cette catastrophe de Ponari fut d'autant plus honteuse qu'elle était facile à prévoir, et encore plus facile à éviter; car on pouvait tourner cette colline par ses côtés. Nos débris servirent du moins à arrêter les Cosaks. Tandis qu'ils ramassaient cette proie, Ney, avec quelques centaines de Français et de Bavarois, soutint la retraite jusqu'à Évé. Comme ce fut son dernier effort, il faut indiquer sa méthode de retraite, celle qu'il suivait depuis Viazma, depuis le 3 novembre, depuis trente-sept jours et trente-sept nuits.

Chaque jour, à cinq heures du soir, il prenait position, arrêtait les Russes, laissait ses soldats manger, se reposer, et repartait à dix heures. Pendant toute la nuit il poussait devant lui la foule des traîneurs à force de cris, de prières et de coups. Au point du jour, vers sept heures, il s'arrêtait, reprenait position, et se reposait sur les armes et en garde jusqu'à dix heures du matin: alors reparaissait l'ennemi, et il fallait batailler jusqu'au soir, en ga-

gnant en arrière le plus ou le moins de terrain possible. Cet fut d'abord suivant l'ordre général de la marche, et plus tard suivant les circonstances.

Car depuis long-tems cette arrière-garde n'était que de deux mille hommes, puis de mille, ensuite d'environ cinq cens, enfin de soixante hommes; et cependant Berthier, soit calcul, soit routine, n'avait rien changé à ses formes. C'était toujours à un corps de trent-cinq mille hommes qu'il s'adressait; il détaillait imperturbablement dans ses instructions toutes les différentes positions que devaient prendre et garder jusqu'au lendemain des divisions et des régimens qui n'existaient plus. Et chaque nuit, quand, sur les avis pressans de Ney, il fallait qu'il allât réveiller le roi pour l'obliger à se remettre en route, il marquait le même étonnement.

Ce fut ainsi qui Ney contint la retraite depuis Viazma jusqu'à quelques werstes au-delà d'Évé. Là, suivant son usage, ce maréchal avait arrêté les Russes, et donnait au repos les premières heures de la nuit, quand, vers dix heures du soir, lui et de Wrede s'aperçurent qu'ils étaient restés seuls. Leurs soldats les avaient quittés, ainsi que leurs armes, qu'on voyait briller en faisceaux près de leurs feux abandonnés.

Heureusement la rigueur du froid, qui venait d'achever le découragement des nôtres, avait engourdi l'ennemi. Ney regagna avec peine sa colonne. Il n'y vit plus que des fuyards; quelques Cosaks les chassaient devant eux, sans chercher à les prendre ni à les tuer; soit pitié, car on se fatigue de tout; soit que l'énormité de nos misères eût épouvanté les Russes eux-mêmes, et qu'ils se crussent trop vengés, car beaucoup se montrèrent généreux; soit enfin qu'ils fussent rassasiés et appesantis de butin. Peut-être encore, dans l'obscurité, ne s'aperçurent-ils pas qu'ils n'avaient affaire qu'à des hommes désarmés.

L'hiver, ce terrible allié des Moscovites, leur avait vendu cher son secours. Leur désordre poursuivait notre désordre. Nous revîmes des prisonniers qui, plusieurs fois, avaient échappé à leurs mains et à leurs regads glacés. Ils avaient d'abord marché au milieu de leur colonne traînante, sans en être remarqués. Il y en eut alors qui, saisissant un moment favorable, osèrent attaquer des soldats russes isolés, et leur arracher leurs vivres, leurs uniformes, et jusqu'à leurs armes, dont ils se couvrirent. Sous ce déguisement, ils se mêlèrent à leurs vainqueurs; et telle était la désorganisation, la stupide insouciance, et l'engourdissement où cette armée était tombée, que ces prisonniers marchèrent un mois entier au

milieu d'elle sans en être reconnus. Les cent vingt mille hommes de Kutusof étaient alors réduits à trente-cinq mille.

Des cinquante mille Russes de Wittgenstein, il en restait à peine quinze mille. Wilson assure que sur un renfort de dix mille hommes, partis de l'intérieur de la Russie avec toutes les précautions qu'ils savent prendre contre l'hiver, il n'en arriva à Vilna que dix-cept cens. Mais une tête de colonne suffisait contre nos soldats désarmés. Ney chercha vainement à en rallier quelques-uns, et lui, qui jusque-là avait commandé presque seul à la déroute, fut obligé de la suivre.

Il arriva avec elle à Kowna. C'était la dernière ville de l'empire russe. Enfin, le 13 décembre, après avoir marché quarante-six jours sous un joug terrible, on revoyait une terre amie. Aussitôt, sans s'arrêter, sans regarder derrière eux, la plupart s'enfoncèrent et se dispersèrent dans les forêts de la Prusse polonaise. Mais il y en eut qui, parvenus sur la rive alliée se retournèrent. Là, jetant un dernier regard sur cette terre de douleur d'où ils s'échappaient, quand ils se virent à cette même place d'où, cinq mois plus tôt, leurs innombrables aigles s'étaient élancées victorieuses, on dit que des larmes coulèrent de leurs yeux, et qu'il y eut des cris de douleur.

„C'était donc là cette rive qu'ils avaient hérissée de leurs baïonnettes! cette terre alliée, qui, disparaissant, il n'y avait que cinq mois, sous les pas de leur immense armée réunie, leur avait alors paru comme métamorphosée en vallées et en collines toutes mouvantes d'hommes et de chevaux! Voilà ces mêmes vallons d'où sortirent, aux rayons d'un soleil brûlant, ces trois longues colonnes de dragons et de cuirassiers, semblables à trois fleuves de fer et d'airain étincelans. Eh bien, hommes, armes, aigles, chevaux, le soleil même, et jusqu'à ce fleuve frontière qu'ils avaient traversé pleins d'ardeur et d'espoir, tout a disparu. Le Niémen n'est plus qu'une longue masse de glaçons surpris et enchaînés les uns sur les autres par des redoublemens de l'hiver. A la place de ces trois pont français apportés de cinq cens lieues, et jetés avec une si audacieuse promptitude, un pont russe est seul debout. Enfin, au lieu de ces innombrables guerriers, de leurs quatre cent mille compagnons, tant de fois vainqueurs avec eux, et qui s'étaient élancés avec tant de joie et d'orgueil sur la terre des Russes, ils ne voient sortir de ces déserts pâles et glacés, qu'un millier de fantassins et de cavaliers encore armés, neuf canons, et vingt mille malheureux couverts de haillons, la tête basse, les yeux éteints, la figure terreuse et livide, la barbe longue

et hérissée de frimas; les uns se disputant en silence l'étroit passage du pont, qui, malgré leur petit nombre, ne peut suffire à l'empressement de leur déroute; les autres fuyant dispersés sur les aspérités du fleuve, s'efforçant, se traînant de pointes de glace en pointes de glace: et c'était là toute la grande-armée! Encore beaucoup de ces fuyards étaient-ils des recrues qui venaient de la rejoindre.«

Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, des généraux à pied, dispersés et sans aucune suite; enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde encore armés, étaient ses restes: eux seuls la représentaient.

Ou plutôt elle respirait encore tout entière dans le maréchal Ney. Compagnons! alliés! ennemis! j'invoque ici votre témoignage: rendons à la mémoire d'un héros malheureux l'hommage qui lui est dû: les faits suffiront. Tout fuyait, et Murat lui-même traversant Kowno comme Vilna donnait puis retirait l'ordre de se raellier à Tilsitt, et se décidait ensuite pour Gumbinnen. Ney entre alors dans Kowno, seul avec ses aides-de-camp, car tout a cédé ou succombé autour de lui. Depuis Viazma, c'est la quatrième arrière-garde qui s'use et qui se fond entre ses mains. Mais l'hiver et la famine, plus encore

que les Russes, les ont détruites. Pour la quatrième fois il est resté seul devant l'ennemi, et toujours inébranlable, il cherche une cinquième arrière-garde.

Ce maréchal trouve dans Kowno une compagnie d'artillerie, trois cens Allemands qui en formaient la garnison, et le général Marchand avec quatre cents hommes; il en prend le commandement. Et d'abord il parcourt la ville pour reconnaître sa position et rallier encore quelques forces; il n'y trouve que des malades et des blessés qui s'essaient, en pleurant, à suivre notre déroute. Pour la huitième fois, depuis Moscau, il a fallu les abandonner en masse dans leurs hôpitaux, comme on les a abandonnés en détail sur toute la route, sur tous nos champs de bataille, et à tous nos bivouacs.

Plusieurs milliers de soldats couvrent la place et les rues environnantes; mais ils y sont étendus raides devant des magasins d'eau-de-vie qu'ils ont enfoncés, et où ils ont puisé la mort en croyant y trouver la vie. Voilà les seuls secours que lui a laissés Murat: Ney se voit seul en Russie avec sept cents recrues étrangères. A Kowno, comme après les désastres de Viazma, de Smolensk, de la Bérézina, et de Vilna, c'est encore à lui qu'on a confié l'honneur de nos armes et tout le péril du dernier pas de notre retraite: il l'accepte.

Le 14, au point du jour, l'attaque des Russes commence. Pendant qu'une de leurs colonnes se présente brusquement par la route de Vilna, une autre passe le Niémen sur la glace, au-dessus de la ville, prend pied sur les terres prussiennes, et, toute fière d'avoir la première franchi sa frontière, elle marche au pont de Kowno, pour fermer à Ney cette issue, et lui couper toute retraite.

Les premiers coups se firent entendre à la porte de Vilna; Ney y court, il veut éloigner le canon de Platof avec les siens, mais déjà il trouve ses pièces enclouées et ses artilleurs en fuite! Furieux, il s'élance, l'épée haute, sur l'officier qui les commande, et il l'eût tué, sans son aide-de-camp qui para le coup, et protégea la fuite de ce malheureux.

Ney appelle alors son infanterie; mais sur les deux faibles bataillons qui la composaient, un seul avait pris les armes: c'étaient trois cents Allemands de la garnison. Il les place, il les exhorte, et l'ennemi s'approchant, il allait leur commander le feu, quand un boulet russe, écrêtant la palissade, vint casser la cuisse de leur chef. Cet officier tomba, et sans hésiter, se sentant perdu, il prit froidement ses pistolets et se brûla la cervelle devant sa troupe. A ce coup de désespoir, ses soldats s'effraient, s'effarent,

et tous à-la-fois ils jettent leurs armes, et fuient éperdus.

Ney, que tout abandonne, ne s'abandonne ni lui-même ni son poste. Après d'inutiles efforts pour retenir ces fuyards, il ramasse leurs armes encore toutes chargées, il redevient soldat, et, lui cinquième, il fait face à des milliers de Russes. Son audace les arrêta; elle fit rougir quelques artilleurs qui imitèrent leur maréchal; elle donna à l'aide-de-camp Heymès et au général Gérard le tems de ramasser trente soldats, de faire avancer deux à trois pièces légères, et aux généraux Ledru et Marchand celui de réunir le seul bataillon qui restait.

Mais en ce moment éclate, au-delà du Niémen et vers le pont de Kowno, la seconde attaque des Russes; il était deux heures et demie. Ney envoie Ledru, Marchand, et leurs quatre cents hommes pour reprendre et assurer ce passage. Pour lui, sans lâcher prise, sans s'inquiéter davantage de ce qui se prépare derrière lui, il combat à la tête de trente hommes, et se maintient jusqu'à la nuit à la porte qui ouvre vers Vilna. Alors il traverse Kowno et le Niémen toujours en combattant, reculant, et ne fuyant pas, marchant après tous les autres, soutenant jusqu'au dernier moment l'honneur de nos armes, et, pour la

entième fois, depuis quarante jours et quarante nuits, sacrifiant sa vie et sa liberté pour sauver quelques Français de plus. Il sort enfin le dernier de la grande-armée de cette fatale Russie, montrant au monde l'impuissance de la fortune contre les grands courages, et que pour les héros tout tourne en gloire, même les plus grands désastres.

Il était huit heures du soir quand il parvint sur la rive alliée. Alors voyant la catastrophe accomplie, Marchand repoussé jusqu'à l'entrée du pont, et la route de Vilkowiski, que suivait Murat, toute couverte d'ennemis, il se jeta à droite, s'enfonça dans les bois, et disparut.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Quand Murat atteignit Gumbinnen, il fut bien surpris d'y trouver Ney, et d'apprendre que, depuis Kowno, l'armée marchait sans arrière-garde. Heu-

reusement la poursuite des Russes, après qu'ils eurent reconquis leur territoire, s'était ralentie. Ils semblèrent hésiter sur la frontière prussienne, ne sachant s'ils entreraient en alliés ou en ennemis. Murat profita de cette incertitude pour s'arrêter plusieurs jours à Gumbinnen, et pour diriger sur les différentes villes qui bordent la Vistule les restes des corps.

Au moment de cette dislocation de l'armée il en réunit les chefs. Je ne sais quel mauvais génie l'inspira dans ce conseil. On voudrait croire que ce fut embarras, devant ces guerriers, de la précipitation de sa fuite, et dépit contre l'empereur qui lui avait laissé cette responsabilité; ou bien honte de reparaître vaincu au milieu des peuples les plus opprimés par nos victoires: mais comme ses paroles eurent un bien plus fâcheux caractère, et que ses actions ne les ont point démenties, comme enfin elles furent le premier symptôme de sa défection, l'histoire ne peut les taire.

Ce guerrier, monté sur le trône par le seul droit de la victoire, revenait vaincu. Dès ses premiers pas sur la terre conquise, il crut la sentir tout entière trembler sous lui, et sa couronne chanceler sur sa tête. Mille fois, dans cette campagne, il s'était expo-

sé aux plus grands dangers; mais lui qui, roi, n'avait pas craint de mourir comme un soldat d'avant-garde, ne put supporter l'appréhension de vivre sans couronne. Le voilà donc au milieu des chefs dont son frère lui a confié la conduite, accusant son ambition, qu'il a partagée, pour s'en absoudre.

Il s'écrie „qu'il n'est plus possible de servir un insensé; qu'il n'y a plus de salut dans sa cause; qu'aucun prince de l'Europe ne croit plus ni à ses paroles ni à ses traités. Il se désespère d'avoir rejeté les propositions des Anglais; sans cela, ajoute-t-il, il serait encore un grand roi, tel que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse."

Un cri de Davout l'interrompit: „Le roi de Prusse, l'empereur d'Autriche," lui repart-il brusquement, „sont princes par la grace de Dieu, du tems, et de l'habitude des peuples. Mais vous, vous n'êtes roi que par la grace de Napoléon et du sang français. Vous ne pouvez l'être que par Napoléon et en restant uni à la France. C'est une noire ingratitude qui vous aveugle!" Et aussitôt il lui déclare qu'il va le dénoncer à son empereur; les autres chefs se turent. Ils excusaient l'emportement de la douleur du roi, et n'attribuaient qu'à sa fougue inconsidérée des expressions que la haine et l'esprit soupçonneux de Davout n'avaient que trop bien comprises.

Murat resta décontenancé; il se sentait coupable. Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une trahison qui devait, plus tard, perdre la France. L'histoire n'en parle qu'à regret, depuis que le repentir et le malheur ont égalé le crime.

Il fallut bientôt porter notre abaissement dans Kœnigsberg. La grande-armée, qui depuis vingt ans parcourait triomphante toutes les capitales de l'Europe, reparut pour la première fois, mutilée, désarmée, fuyante, dans l'une de celles qu'elle avait le plus humiliées par sa gloire. Ses peuples accoururent sur notre passage pour compter nos blessures, pour évaluer, par la grandeur de nos maux, ce qu'ils pouvaient se promettre d'espérance; il fallut repaître leurs avides regards de nos misères, subir le joug de leur espoir, et, traînant notre infortune au travers de leur odieuse joie, marcher sous l'insupportable poids d'un malheur haï.

Les faibles restes de la grande-armée ne plièrent point sous ce faix. Son ombre déjà presque détrônée se montra toujours imposante; elle conserva son air de souveraine: vaincue par les élémens, elle garda devant les hommes ses formes victorieuses et dominatrices.

De leur côté, les Allemands, soit lenteur, soit

crainte, nous accueillirent docilement: leur haine se contint sous les apparences de la froideur; et comme ils n'agissent guère d'eux-mêmes, pendant qu'ils attendaient un signal, ils furent contraints de soulager nos misères. Kœnigsberg ne put bientôt plus les contenir. L'hiver, qui nous y avait poursuivis, nous y abandonna tout-à-coup; en une nuit le thermomètre descendit de vingt degrés.

Cette transition subite nous fut fatale. Une foule de soldats et de généraux, que la tension de l'atmosphère avait soutenus jusque-là par une irritation continuelle, s'affaissèrent et tombèrent en décomposition. Lariboissière, général en chef de l'artillerie, succomba; Éblé, l'honneur de l'armée, le suivit. Chaque jour, à chaque heure, on était consterné par de nouvelles pertes.

Au milieu de ce deuil général, tout-à-coup une émeute et une lettre de Macdonald vinrent porter le désespoir dans toutes ces douleurs. Les malades ne purent plus conserver l'espoir de mourir libres; il fallut que l'ami abandonnât son ami mourant, le frère son frère, ou qu'il l'entraînât expirant vers Elbing. L'émeute n'était alarmante que comme symptôme; elle fut réprimée: mais la nouvelle qu'annonçait Macdonald était décisive.

CHAPITRE SIXIÈME.

Du côté de ce maréchal, toute cette guerre n'avait été qu'une marche rapide de Tilsitt à Mittau, un déploiement depuis l'embouchure de l'Aa jusqu'à Dünabourg, enfin une longue défensive devant Riga. La composition de cette armée presque toute prussienne, sa position, et l'ordre de Napoléon, le voulurent ainsi.

C'était une grande audace à cet empereur d'avoir confié son aile gauche, comme son aile droite et sa retraite, à des Prussiens et à des Autrichiens. On a remarqué qu'en même tems il avait dispersé les Polonais dans toute l'armée; quelques-uns pensaient qu'il eût été mieux de réunir le zele de ceux-ci et de diviser la haine des autres. Mais on eut besoin des indigènes partout pour interprêtes, éclaireurs ou guides, et de leur audacieuse ardeur sur le véritable point d'attaque. Quant aux Prussiens et aux Autrichiens, il est vraisemblable qu'ils ne se seraient pas laissé disséminer. A la gauche, Macdonald et sept mille Bavarois, Westphaliens et Polonais, mêlés à

vingt-deux mille Prussiens, parurent suffisans pour répondre de ceux-ci et des Russes.

Dans la marche en avant, il n'avait d'abord été question que de chasser devant soi des postes, et d'enlever quelques magasins. Il y eut ensuite quelques escarmouches entre l'Aa et Riga. Les Prussiens, dans une affaire assez vive, prirent Eckau sur le général russe Lewis, puis l'on resta vingt jours tranquille de part et d'autre. Macdonald employa ce tems à s'emparer de Dünabourg, et à faire venir à Mittau la grosse artillerie nécessaire pour assiéger Riga.

Au bruit de son approche, le 23 août, le commandant en chef à Riga en fit sortir tous ses Russes sur trois colonnes. Les deux plus faibles durent faire deux fausses attaques; l'une, en suivant le bord de la mer Baltique, l'autre, directement sur Mittau; la troisième, forte et commandée par Lewis, dut en même tems enlever Eckau, culbuter les Prussiens jusque dans l'Aa, passer cette rivière, et s'emparer du parc d'artillerie, ou le détruire.

Tout réussit jusqu'au-delà de l'Aa, où Grawert, enfin soutenu par Kleist, rejeta Lewis; puis s'acharnant sur les traces des Russes jusque dans Eckau, il

l'y défit entièrement. Lewis s'en fut en déroute jusqu'à la Düna, qu'il repassa à gué, en laissant un grand nombre de prisonniers.

Jusque-là Macdonald était satisfait. On dit même qu'à Smolensk Napoléon pensait à élever Yorck au rang de maréchal d'empire, en même tems qu'il faisait nommer, à Vienne, Schwartzemberg feld-maréchal. Cependant les droits n'étaient pas égaux entre ces deux chefs.

Des symptômes fâcheux se manifestaient à nos deux ailes; chez les Autrichiens ils fermentaient parmi les officiers: leur génénal les contenait dans notre alliance; il nous avertissait même des mauvaises dispositions des siens, et des moyens de garantir de cette contagion nos autres alliés mêlés à ses troupes.

C'était le contraire à notre aile gauche; l'armée prussienne y marchait sans arrière-pensée, quand son général conspirait contre nous. Aussi, dans les combats, voyait-on à l'aile droite le chef entraîner ses troupes en dépit d'elles-mêmes, tandis qu'à l'aile gauche les troupes poussaient leur chef en avant presque malgré lui.

Chez ceux-ci les officiers, les soldats, Grawert lui-même, vieux guerrier loyal et sans politique, tous servaient franchement. Ils combattirent en lions toutes les fois qu'ils furent libres de leur chef: ils voulaient, disaient-ils, laver aux yeux des Français la honte de leur désastre de 1806, reconquérir notre estime, vaincre devant leurs vainqueurs, montrer que leur défaite ne devait être attribuée qu'à leur gouvernement, et qu'eux eussent été dignes d'un meilleur sort.

York voyait de plus haut. Il était de cette société des Amis de la vertu, dont le principe était la haine des Français, et le but, leur entière expulsion de l'Allemagne. Mais Napoléon était encore victorieux, et le Prussien craignait de se compromettre. D'ailleurs la justice de Macdonald, sa douceur et sa réputation militaire, avaient gagné le cœur de ses troupes. „Jamais," disaient les Prussiens, „ils ne s'étaient trouvés si heureux que sous le commandement d'un Français." En effet, unis aux conquérans, et jouissant avec eux des droits de la conquête, ces vaincus s'étaient laissé séduire à l'attrait tout puissant d'être du parti de la victoire.

Tout y concourait. Leur administration était conduite par un intendant et par des agens pris dans

leur armée. Ils vivaient dans l'abondance. Ce fut pourtant de ce côté que commença la querelle de Macdonald et d'York, et que la haine de ce dernier trouva une issue pour se répandre.

D'abord il s'éleva des plaintes dans le pays contre cette administration. Bientôt un ordonnateur français arriva, et, soit rivalité, soit justice, il accuse l'intendant prussien de fatiguer le pays par d'énormes réquisitions de bestiaux. „Il les envoyait," disait-on, „dans la Prusse, épuisée par notre passage; l'armée en était frustrée, bientôt la disette s'y ferait sentir." Selon lui, York n'ignorait pas cette manœuvre. Macdonald crut à l'accusation; il renvoya l'accusé, confia l'administration à l'accusateur; et Yorck, plein de dépit, ne songea plus qu'à se venger.

Napoléon était alors dans Moscou. Le Prussien l'observait; il prévit avec joie les suites de cette témérité, il paraît même qu'il céda à la tentation d'en profiter et de devancer la fortune. Le 29 septembre, le général russe apprend qu'York a découvert Mittau; et soit qu'il ait reçu des renforts (en effet deux divisions venaient d'arriver de Finlande), soit par une autre confiance, il s'aventure jusque dans cette ville, qu'il reprend, et se prépare à pousser son avantage. Le grand parc de siège allait être enlevé; Yorck, s'il

faut en croire des témoins, l'avait exposé, il demeurait immobile, il le livrait.

On dit qu'alors son chef d'état-major s'est indigné de cette trahison; on assure qu'il a représenté vivement à son général qu'il allait se perdre, et avec lui l'honneur des armées prussiennes; qu'enfin Yorck ébranlé a laissé Kleist se mettre en mouvement. Son approche suffit. Mais dans cette occasion, quoiqu'il y eût eu une affaire rangée, à peine compta-t-on des deux côtés quatre cents hommes hors de combat. Cette petite guerre finie, chacun reprit tranquillement sa première place.

CHAPITRE SEPTIEME.

A cette nouvelle, Macdonald s'inquiète, il s'irrite; il accourt de son aile droite, où peut-être il était resté trop long-tems loin des Prussiens. Cette surprise de Mittau, le danger qu'avait couru le parc de siège, l'obstination d'Yorck à ne pas poursuivre l'ennemi, les détails secrets qui lui parviennent de l'intérieur du quartier-général d'Yorck, tout était alarmant. Mais plus les soupçons étaient fondés, plus il fallait feindre; car enfin l'armée prussienne, non complice de son chef, avait combattu franchement, l'ennemi avait lâché prise, les apparences étaient conservées, et la politique eût voulu que Macdonald parût s'en contenter.

Il fit le contraire. Son humeur prompte, ou sa loyauté, ne purent dissimuler: il éclata en reproches contre le général prussien, au moment où ses troupes, satisfaites de leurs succès, s'attendaient à des éloges et à des récompenses. Yorck sut habilement faire

partager à des soldats frustrés dans leur attente, le dégoût d'une humiliation qui n'était réservée qu'à lui seul.

On trouve dans les lettres de Macdonald les justes motifs de son mécontentement. Il écrivait à Yorck „qu'il était honteux que ses postes fussent continuellement attaqués, sans qu'à son tour il eût harcelé une seule fois l'ennemi; que depuis qu'il était en présence il n'avait que repoussé des attaques, sans prendre une seule fois l'offensive, quoique ses officiers et ses troupes fussent de la meilleure volonté.“ Ce qui était vrai, car en général c'était un spectacle remarquable, que l'ardeur de tous ces Allemands pour une cause qui leur était étrangère, et qui pouvait leur paraître ennemie.

Tous se précipitaient à l'envi les uns des autres au milieu des dangers, pour obtenir l'estime de la grande-armée et un éloge de Napoléon. Leurs princes préféraient la simple étoile d'argent de l'honneur français à leurs plus riches cordons. Alors encore le génie de Napoléon semblait avoir tout ébloui ou dompté. Aussi magnifique à récompenser que prompt et terrible à punir, il paraissait tel qu'un de ces grands centres de la nature, dispensateur de tous les biens. Chez beaucoup d'Allemands, il s'y ajoutait une res-

pectueuse admiration pour une vie tout empreinte de ce merveilleux qu'ils aiment tant.

Mais leur entraînement tenait à la victoire, et déjà commençait la fatale retraite; déjà, du nord au sud de l'Europe, les cris de vengeance de la Russie répondaient à ceux de l'Espagne. Ils se croisaient et retentissaient sur les terres allemandes, encore sous le joug; ces deux grands incendies allumés aux deux extrémités de l'Europe se rapprochaient de son centre; ils y faisaient luire un nouveau jour, ils le couvraient d'étincelles que recueillaient des cœurs brûlant d'une haine patriotique, exaltée jusqu'au fanatisme par la mysticité. A mesure que notre déroute se rapprochait de l'Allemangne, on entendait s'élever de son sein une rumeur sourde, un murmure encore tremblant, incertain et confus, mais général.

Les universitaires, nourris de ces idées d'indépendance, inspirés par leur ancienne constitution, qui leur assure tant de privilèges, pleins des souvenirs exaltés de la gloire antique et chevaleresque de la Germanie, et jaloux pour elle de toute gloire étrangère, étaient restés nos ennemis. Absolument étrangers aux calculs de la politique, ils n'avaient jamais plié sous notre victoire. Depuis qu'elle pâlissait, un

même esprit gagnait les politiques et jusqu'aux militaires. L'association des Amis de la vertu donnait à ce soulèvement l'apparence d'un vaste complot; quelques chefs conspiraient en effet, mais il n'y avait pas de conjuration; c'était un mouvement spontané, une sensation commune et universelle.

Alexandre augmentait habilement cette disposition par ses proclamations, par ses adresses aux Allemands, et en faisant ménager leurs prisonniers. Quant aux rois de l'Europe, il n'y avait encore que lui et Bernadotte qui marchassent à la tête de leurs peuples. Tous les autres, retenus par la politique ou par l'honneur, se laissaient devancer par leurs sujets.

Cette contagion pénétra dans la grande-armée; dès le passage de la Bérézina Napoléon en avait été averti. On avait remarqué des communications entre des généraux bavarois, saxons et autrichiens. A la gauche, la mauvaise volonté d'Yorck redoubla, elle gagna une partie de ses troupes; tous les ennemis de la France se réunissaient, et Macdonald étonné venait d'avoir à repousser les perfides insinuations d'un aide-de-camp de Moreau. Cependant l'impression de nos victoires avait été si profonde sur tous ces Allemands, ils avaient été courbés si puissamment, qu'il leur fallut du tems pour se relever.

Le 15 novembre, Macdonald voyant que la gauche de la ligne des Russes s'étendait trop loin de Riga, entre lui et la Düna, fit faire de fausses attaques sur tout leur front, et en poussa une véritable sur le centre ennemi, qu'il perça rapidement jusqu'au fleuve, vers Dahlenkirchen. Toute la gauche des Russes, Lewis et cinq mille hommes, se trouvèrent séparés de leur retraite et acculés à la Düna.

Lewis chercha vainement une issue, il trouva partout l'ennemi et perdit d'abord deux bataillons et un escadron. Il était pris tout entier s'il eût été serré de plus près, mais on lui laissa assez de place et de tems pour respirer; le froid augmentant, et la terre manquant à ce général pour s'échapper, il osa se fier aux glaces faibles encore qui commençaient à couvrir le fleuve. Il fit étendre sur elles un lit de paille et de planches, et, traversant ainsi la Düna sur deux points, entre Friedrichstad et Lindau, il rentra dans Riga, dans l'intsant même où ses compagnons désespéraient de son salut.

Le lendemain de ce combat, Macdonald apprit la retraite de Napoléon sur Smolensk, mais non la désorganisation de l'armée. Peu de jours après, des bruits sinistres lui apportèrent la nouvelle de la prise de Minsk. Il s'inquiétait, quand, le 4 décembre, une

lettre de Maret, enflant la victoire de la Bérézina, lui annonça la prise de neuf mille Russes, de neuf drapeaux et de douze canons. L'amiral, disait-elle, était réduit à treize mille hommes.

Le 3 décembre, les Russes de Riga furent encore repoussés par les Prussiens dans une de leurs tentatives. Yorck, soit prudence ou conscience, se contenait. Macdonald s'était rapproché de lui. Le 19 décembre, douze jours après le départ de Napoléon, huit jours après la prise de Vilna par Kutusof, lorsqu'enfin Macdonald commença sa retraite, l'armée prussienne était encore fidèle.

CHAPITRE HUITIÈME.

Ce fut de Vilna, le 9 décembre, et par un officier prussien, que l'ordre de se retirer lentement sur Tilsitt fut envoyé à Macdonald. On négligea de lui transmettre cette instruction par plusieurs voies; on ne songea point à se servir des Lithuaniens pour un message si important. On risqua de perdre ainsi la dernière armée, la seule qui restât intacte. Cet ordre

écrit à quatre journées de Macdonald traîna en route, il mit neuf jours à lui parvenir.

Ce maréchal dirigea sa retraite sur Tilsitt, en passant entre Telzs et Szawlia. Yorck et la plus grande partie des Prussiens formant son arrière-garde marchèrent à une journée de distance de lui, en contact avec les Russes et livrés à eux-mêmes. Quelques-uns en firent un tort à Macdonald; mais la plupart n'osèrent en décider, alléguant que, dans une position si délicate, la confiance et la défiance étaient également périlleuses.

Ceux-là disent qu'au reste le maréchal français donna à la prudence tout ce qu'il lui devait, en gardant avec lui l'une des divisions d'Yorck; l'autre, que commandait Massenbach, était dirigée par le général français Bachelu; elle formait l'avant-garde. Ainsi l'armée prussienne était séparée en deux corps, Macdonald au milieu, et l'un semblait devoir lui répondre de l'autre.

D'abord tout alla bien, quoique le danger fût partout, devant, derrière et sur le flanc; car la grande armée de Kutusof avait déjà lancé trois avant-gardes sur la retraite du duc de Tarente. Macdonald rencontra l'une à Kelm, l'autre à Piklupenen, et la troi-

sième à Tilsitt. Le zèle des hussards noirs et des dragons prussiens parut redoubler. Les hussards russes d'Ysum furent sabrés et culbutés dans Kelm. Le 27 décembre, à la fin d'une marche de dix heures, ces Prussiens aperçurent Piklupenen et la brigade russe de Laskow; sans reprendre haleine, ils la chargent, la débandent, et lui arrachent deux bataillons; le lendemain ils reprirent Tilsitt sur le Russe Tettenborn.

Déjà, depuis plusieurs jours, une lettre de Berthier, datée d'Antonowo le 14 décembre, avait annoncé à Macdonald qu'il n'y avait plus d'armée, et qu'il fallait qu'il arrivât promptement sur le Pregel, pour couvrir Kœnigsberg et pouvoir se retirer sur Elbing et Marienbourg. Le maréchal cacha cette nouvelle aux Prussiens. Jusque-là le froid et les marches forcées ne leur avaient arraché aucune plainte; aucun signe de mécontentement ne s'était fait remarquer parmi ces alliés, l'eau-de-vie et les vivres ne manquaient pas.

Mais le 28, quand le général Bachelu s'étendit à droite vers Régnitz pour en éloigner les Russes, qui de Tilsitt s'y étaient réfugiés, les officiers prussiens commencèrent à se plaindre de la fatigue de leurs troupes; leur avant-garde, marchant à contre-cœur et sans précaution, se laissa surprendre; elle se mit

en déroute. Toutefois Bachelu rétablit le combat, et entra dans Régnitz.

Pendant ce tems-là, Macdonald, arrivé dans Tilsitt, y attendait Yorck et le reste de l'armée prussienne; il ne les voyait point arriver. Le 29, les officiers et les ordres qu'il leur envoya se multiplièrent vainement: aucune nouvelle d'Yorck ne transpirait. Le 30, l'anxiété de Macdonald redoubla: elle se peint tout entière dans une de ses lettres, datée de ce jour, où il n'ose pourtant pas encore paraître soupçonner une défection. Il écrivait „qu'il ne comprenait point ce retard; qu'une multitude d'officiers et d'émissaires portaient à Yorck ses ordres de le rejoindre, et qu'il ne recevait aucune réponse. Ainsi, quand l'ennemi s'avançait sur lui, il était forcé de suspendre sa retraite; car il ne pouvait se résoudre à abandonner ce corps, à se retirer sans Yorck; et pourtant ce retard le perdait."

Cette lettre se terminait ainsi: „Je m'épuise en conjectures. Se retirer? que dirait l'empereur! la France! l'armée! l'Europe! ne serait-ce pas une tache ineffaçable pour le dixième corps, que l'abandon volontaire d'une partie de ses troupes, et sans y être contraint autrement que par la prudence? Oh non! quels que soient les évènemens,

je me résigne et me dévoue volontiers pour victime, pourvu que je sois la seule;" et il finit en souhaitant au général français „un sommeil que sa triste situation lui refuse depuis long-tems."

Le même jour il rappela dans Tilsitt Bachelu et la cavalerie prussienne, encore dans Régnitz. Il était nuit. Bachelu voulut exécuter cet ordre, mais les colonels prussiens s'y refusèrent: ils se couvraient de différens prétextes. „Les routes," disaient-ils, „étaient impraticables. On ne faisait point marcher des hommes par un tems si affreux et à une telle heure! ils avaient à répondre à leur roi de leurs régimens." Le général français étonné leur impose silence, il leur ordonne d'obéir; sa fermeté les subjugue, ils obéissent, mais lentement. Un général russe s'était glissé dans leurs rangs, il les pressait de lui livrer ce Français seul au milieu d'eux, qui les commandait: mais ces Prussiens, déjà prêts à abandonner Bachelu, ne pouvaient se résoudre à le trahir; enfin ils se mettent en marche.

Dans Régnitz, à huit heures du soir, ils avaient refusé de monter à cheval; dans Tilsitt, où ils arrivèrent à deux heures après minuit, ils refusent d'en descendre. Cependant, à cinq heures du matin, tous étaient rentrés, et l'ordre paraissant rétabli, le gé-

néral prit quelque repos. Mais on avait feint de lui obéir: dès que les Prussiens ne se sentent plus observés ils reprennent leurs armes, ils sortent, et, Massenbach à leur tête, tous s'échappent de Tilsitt en silence et à la faveur de la nuit. Les premières lueurs du dernier jour de 1812 apprirent à Macdonald que l'armée prussienne l'avait abandonné.

C'était Yorck qui, loin de le rejoindre, lui arrachait Massenbach, qu'il venait de rappeler auprès de lui. Sa défection, commencée le 26 décembre, venait d'être consommée. Le 30 décembre, une convention entre Yorck et le général russe Dibitch avait été conclue à Taurogen. „Les troupes prussiennes devaient être cantonnées sur leurs frontières et y rester neutres pendant deux mois, même dans le cas où leur gouvernement désapprouverait cet armistice. Ce terme expiré, les chemins leur seraient ouverts pour rejoindre les troupes françaises, si leur roi persistait à le leur ordonner."

Yorck et surtout Massenbach, soit crainte de la division polonaise à laquelle ils étaient joints, soit respect pour Macdonald, mirent quelque pudeur dans leur défection. Ils écrivirent à ce maréchal. Yorck lui annonçait la convention qu'il venait de conclure: il la colorait de prétextes spécieux. „La

fatigue, la nécessité, l'y avaient réduit; mais il ajoutait que, quel que fût le jugement que le monde porterait de sa conduite, il en était peu inquiet; que son devoir envers ses troupes et la réflexion la plus mûre la lui dictaient; qu'enfin, quelles que fussent les apparences, il était guidé par les motifs les plus purs.“ Massenbach s'excusait d'être parti furtivement. „Il avait voulu s'épargner une sensation trop pénible à son cœur. Il avait craint que les sentimens de respect et d'estime qu'il conserverait jusqu'à la fin de ses jours pour Macdonald ne l'eussent empêché de faire son devoir.“

Macdonald se vit tout-à-coup réduit, de vingt-neuf mille hommes, à neuf mille; mais dans l'anxiété où il vivait depuis deux jours, c'était un soulagement qu'une fin quelconque.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Ainsi commença la défection de nos alliés. Je ne m'établirai point juge de la moralité de cet évènement: la postérité en décidera. Toutefois, comme

historien contemporain, je dois rapporter non seulement les faits, mais aussi l'impression qu'ils ont laissée, telle qu'elle existe encore dans l'esprit des principaux chefs des deux corps d'armée alliée, ou acteurs, ou victimes.

Les Prussiens n'attendaient qu'une occasion pour rompre une alliance forcée: ce moment était venu, ils le saisirent. Cependant non seulement ils refusèrent de livrer Macdonald, mais ils ne voulurent point le quitter qu'ils ne l'eussent, pour ainsi dire, tiré de la Russie, et qu'il ne fût en sûreté. De son côté, quand Macdonald sentit qu'on l'abandonnait, mais sans en voir la preuve matérielle, il s'obstina à rester dans Tilsitt à la merci des Prussiens, plutôt que de leur donner, par une retraite trop prompte, un motif de défection.

Les Prussiens n'abusèrent point de cette noble conduite. Il y eut de leur part défection, et non trahison; ce qui, dans ce siècle, et après tant de maux qu'ils avaient endurés, peut paraître encore un mérite; ils ne se réunirent point aux Russes. Parvenus sur leur propre frontière, ils ne purent se résigner à aider leur vainqueur à défendre le sol de leur patrie contre ceux qui se présentaient comme ses libérateurs, et qui l'ont été, ils se firent neutres, et ce

ne fut, il faut le répéter, que lorsque Macdonald, dégagé de la Russie et des Russes, avait sa retraite libre.

Ce maréchal la continua sur Kœnigsberg par Labiau et Tente. Ses derrières étaient assurés par Mortier et la division Heudelet, dont les troupes nouvellement arrivées occupaient encore Insterburg et contenaient Tchitchakof. Le 3 janvier, sa jonction était opérée avec Mortier, et il couvrait Kœnigsberg.

Toutefois ce fut un bonheur pour la réputation d'Yorck que Macdonald, si affaibli, et dont sa défection avait interrompu la retraite, eût pu rejoindre la grande-armée. L'inconcevable lenteur de la marche de Wittgenstein sauva ce maréchal; le général russe l'atteignit pourtant à Labiau et à Tente; et là, sans les efforts de Bachelu et de sa brigade, sans la valeur des colonel et capitaine polonais Kameski et Ostrowki, et du capitaine bavarois Mayer, le corps de Macdonald, ainsi abandonné, eût été entamé ou perdu; Yorck eût alors paru l'avoir livré, et l'histoire l'eût, avec raison, flétri du nom de traître. Six cents Français, Bavarois, et Polonais, restèrent morts sur ces deux champs de bataille: leur sang accuse les Prussiens de n'avoir point assuré, par un article de plus, la retraite du chef qu'ils abandonnaient.

Le roi de Prusse désavoua Yorck. Il le destitua, nomma Kleist pour le remplacer, donna ordre à celui-ci d'arrêter son ancien chef et de le faire conduire à Berlin, ainsi que Massenbach, pour y être jugés. Mais ces généraux conservèrent leur commandement malgré lui; l'armée prussienne ne crut pas libre son souverain, c'était sur la présence d'Augereau, et de quelques troupes françaises à Berlin, que se fondait cette opinion.

Cependant Frédéric n'ignorait pas notre anéantissement. A Smorgony, Narbonne n'avait accepté sa mission près de ce monarque, qu'en exigeant de Napoléon qu'il l'autorisât à une franchise sans bornes. Lui, Augereau, et plusieurs autres, ont affirmé que Frédéric ne fut pas seulement retenu par sa position au milieu des restes de la grande-armée, et par la crainte de voir Napoléon reparaître avec de nouvelles forces, mais aussi par sa foi jurée; car tout est composé dans le monde moral comme dans le monde physique, et il entre dans une seule de nos actions bien des motifs différens. Mais enfin sa bonne foi céda à la nécessité, sa crainte à une plus grande crainte. Il se vit, dit-on, menacé d'une espèce de déchéance par son peuple et par nos ennemis.

On doit remarquer que cette nation prussienne

qui entraînait son souverain vers Yorck, n'osa elle-même se soulever que successivement, en vue des Russes, et seulement à mesure que nos faibles débris abandonnaient son territoire. Dans cette retraite un fait peindra les dispositions de ce peuple, et combien, malgré sa haine, il était courbé sous l'ascendant de nos longues victoires.

Davout, rappelé en France, traversait, lui troisième, X..... Cette ville attendait les Russes; sa population s'émut à la vue de ces derniers Français. Les murmures, les excitations mutuelles, et enfin les cris, se succédèrent rapidement; bientôt les plus furieux environnèrent la voiture du maréchal, et déjà ils en dételaient les chevaux, quand Davout paraît, se précipite sur le plus insolent de ces insurgés, le traîne derrière sa voiture, et l'y fait attacher par ses domestiques. Le peuple, effrayé de cette action, s'arrêta, saisi d'une immobile consternation, puis il s'ouvrit docilement et en silence devant le maréchal, qui le traversa tout entier, en emmenant son captif.

CHAPITRE DIXIÈME.

Ainsi tomba brusquement notre aile gauche. A notre aile droite, du côté des Autrichiens, qu'une alliance bien cimentée retenait, nation phlegmatique, et qu'une aristocratie resserrée gouverne despotiquement, on n'avait rien à craindre de subit. Cette aile se détachait de nous, mais insensiblement, et avec les formes que sa position politique exigeait.

Le 10 décembre, Schwartzemberg était à Slonim, présentant successivement des avant-gardes vers Minsk, Nowogrodeck et Bielitza. Il était encore persuadé que les Russes battus fuyaient devant Napoléon, quand il apprit à-la fois le départ de l'empereur et la destruction de la grande-armée, mais vaguement, de sorte qu'il fut quelque tems sans direction.

Dans son embarras il s'adressa à l'ambassadeur de France à Varsovie. Ce ministre l'autorisa par sa réponse „à ne pas sacrifier un seul homme de plus.“ Le 14 décembre, il se retira donc de Slonim sur Bia-

lystock. Une instruction de Murat, qui lui arriva au milieu de ce mouvement, s'y trouva conforme.

Vers le 21 décembre, un ordre d'Alexandre suspendit les hostilités sur ce point, et comme les intérêts des Russes s'accordaient avec ceux des Autrichiens, on s'entendit bientôt. Un armistice mobile, que Murat approuva, s'établit. Le général russe et Schwartzemberg devaient manœuvrer l'un devant l'autre, le Russe sur l'offensive, l'Autrichien sur la défensive, mais sans en venir aux mains.

Le corps de Regnier, réduit à dix mille hommes, n'était point compris dans cet arrangement; mais Schwartzemberg, en obéissant aux circonstances, persévéra dans sa loyauté. Il rendit compte de tout au chef de l'armée: il couvrit de ses troupes autrichiennes tout le front de la ligne française, et la préserva. Ce prince n'eut point de complaisance pour l'ennemi; il ne l'en crut point sur parole; il voulut, à chaque position qu'il allait céder, s'assurer par ses yeux qu'il ne l'abandonnait qu'à une force supérieure et prête à le combattre. Ce fut ainsi qu'il arriva sur le Bug et la Narew, de Nur à Ostrolenka, où la guerre s'arrêta.

Il couvrait ainsi Varsovie, quand, le 22 janvier,

son gouvernement lui ordonna d'abandonner le grand-duché, de séparer sa retraite de celle de Regnier, et de rentrer en Gallicie. Schwartzemberg n'obéit que lentement à cette instruction; il résista aux sollicitations pressantes et aux manœuvres menaçantes de Miloradowitch jusqu'au 25 janvier; alors même il effectua sa retraite sur Varsovie avec tant de lenteur, que les hôpitaux et une grande partie des magasins purent être évacués. Il fit enfin obtenir aux Varsoviens une capitulation plus favorable qu'ils n'osaient l'espérer. Il fit plus, quoique cette ville dût être livrée le 5 février, il ne la céda que le 8, et donna ainsi trois journées d'avance à Regnier sur les Russes.

Depuis, Regnier fut, il est vrai, atteint et surpris à Kalisch, mais ce fut pour s'y être arrêté trop longtems à protéger la fuite de quelques dépôts polonais. Dans le premier désordre causé par cette attaque imprévue, une brigade saxonne se trouva séparée du corps français et se retira sur Schwartzemberg: elle en fut bien accueillie; l'Autriche lui donna passage, et la rendit à la grande-armée vers Dresde.

Cependant, le 1er janvier 1813, à Kœnigsberg, où Murat se trouvait encore, on ignorait la désertion

des Prussiens et ce que tramait l'Autriche, quand tout à-coup la dépêche de Macdonald et l'émeute des Kœnigsbergeois, apprirent le commencement d'une défection, dont il était impossible de prevoir les suites. La consternation fut grande. On ne reprima d'abord la sédition que par des représentations, que Ney changea bientôt en menaces. Murat précipita son départ pour Elbing. Dix mille malades et blessés encombraient Kœnigsberg; la plupart furent abandonnés à la générosité de leurs ennemis: quelques-uns n'eurent point à s'en plaindre; mais des prisonniers qui s'échappèrent, assurent que beaucoup de leurs compagnons d'infortune furent massacrés et jetés par les fenêtres au milieu des rues; que même le feu fut mis à un hôpital qui contenait plusieurs centaines de malades: ce sont les habitans qu'ils ont accusés de ces horreurs.

D'un autre côté, à Vilna, déjà plus de seize mille de nos prisonniers avaient péri. Le couvent de Saint-Basile en avait renfermé le plus grand nombre; ils n'y avaient reçu, depuis le 10 jusqu'au 23 décembre, que quelquues biscuits: du reste, pas un morceau de bois ni une goutte d'eau ne leur avaient été donnés. La neige des cours, déjà couverte de cadavres, étancha la soif brûlante de ceux qui survivaient. On avait jeté par les fenêtres ceux des morts qui ne pouvaient

plus tenir dans les corridors, sur les escaliers, ou sur les entassemens de cadavres, qu'on avait formés dans toutes les salles. Les nouveaux prisonniers qu'on découvrait à chaque instant étaient précipités dans cet horrible séjour.

L'arrivée de l'empereur Alexandre et de son frère fit seule cesser ces abominations. Il y avait treize jours qu'elles duraient, et sur nos vingt mille malheureux compagnons d'armes prisonniers, si quelques centaines ont échappé, c'est à ces deux princes qu'ils doivent leur salut. Mais déjà des exhalaisons infectes de tant de cadavres une cruelle épidémie était née; elle passa des vaincus aux vainqueurs, et nous vengea. Ces Russes vivaient pourtant dans l'abondance; nos magasins de Smorgony et de Vilna n'avaient pas été détruits; ils devaient encore trouver d'immenses amas de vivres en poursuivant notre déroute.

Cependant Wittgenstein, détaché contre Macdonald, avait descendu le Niémen; Tchitchakof et Platof avaient suivi Murat vers Kowno, Wilkowisky et Insterburg; mais bientôt cet amiral fut envoyé vers Thorn. Enfin, le 9 janvier, Alexandre et Kutusof arrivèrent sur le Niémen à Merecz. Là, prêt à franchir sa frontière, l'empereur russe adressa à ses troupes

une proclamation toute chargée d'images, de comparaisons, et surtout de louanges que l'hiver méritait plus encore que son armée.

CHAPITRE ONZIÈME.

Ce ne fut que le 22 janvier et les jours suivans, que les Russes abordèrent la Vistule. Pendant une marche si lente, et depuis le 5 janvier jusqu'au 11, Murat était resté à Elbing. Dans cette situation extrême, ce prince flottait çà et là, au gré des élémens qui fermentaient autour de lui; tantôt ils portaient son espoir jusqu'au ciel, tantôt ils le précipitaient dans un abyme d'inquiétudes.

Il venait de fuir de Kœnigsberg, dans un état complet de découragement, quand cette suspension dans la marche des Russes, et la jonction de Macdonald, dont la réunion avec Heudelet et Cavaignac, avait doublé les forces, l'enflèrent subitement d'une vaine espérance. Lui, qui la veille croyait tout perdu,

voulut reprendre l'offensive, et commença aussitôt : car il était de ces esprits qui se décident à chaque instant. Ce jour-là il se résolut à pousser en avant ; et le lendemain, à fuir jusqu'à Posen.

Au reste, cette dernière détermination ne fût pas prise sans motif. Le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire : la vieille garde comptait tout au plus cinq cents combattans ; la jeune garde, presque aucun ; le premier corps, dix-huit cents ; le second, mille ; le troisième, seize cents ; le quatrième, dix-sept cents : encore la plupart de ces soldats, restes de six cent mille hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes.

Dans cet état d'impuissance, les deux ailes de l'armée venant à se détacher, l'Autriche et la Prusse nous manquant à la fois, la Pologne devenait un piège qui pouvait se refermer sur nous. D'un autre côté, Napoléon, qui jamais ne consentit à aucune cession, voulait qu'on défendît Dantzick : il fallut donc y jeter tout ce qui pouvait encore tenir la campagne.

D'ailleurs, s'il faut tout dire, quand Murat imagina, à Elbing, de refaire une armée, et rêva même une victoire, il trouva que la plupart des chefs eux-mêmes étaient épuisés et rebutés. Le malheur, qui porte à tout craindre et bientôt à croire tout ce qu'on

craint, avait pénétré dans leur cœur. Déjà, plusieurs s'inquiétaient pour leurs rangs, pour leurs grades, pour les terres dont ils étaient devenus possesseurs dans les pays conquis, et la plupart n'aspiraient qu'à repasser le Rhin.

Quant aux recrues qui arrivaient, c'était un assemblage d'hommes de plusieurs nations de l'Allemagne. Pour nous rejoindre, ils avaient traversé les états prussiens, d'où s'élevait l'exhalaison de tant de haines. En approchant, ils rencontrèrent notre découragement et notre longue déroute; en entrant en ligne, loin de se trouver encadrés et appuyés par de vieux soldats, ils se virent seuls aux prises avec tous les fléaux; pour soutenir une cause abandonnée de ceux qui étaient le plus interressés à la faire triompher; aussi la plupart de ces Allemands ce débandèrent-ils au premier bivouac.

A l'aspect du désastre de l'armée qui revenait de Moscou, les troupes éprouvées de Macdonald furent elles-mêmes ébranlées. Cependant ce corps d'armée, et la division toute fraîche d'Hendelet, conservèrent leur ensemble. On se hâta de réunir tous ces débris dant Dantzick; trente-cinq mille soldats, de dix-sept nations différentes, y furent enfermés. Le reste, en petit nombre, ne devait commencer à se rallier qu'à Posen et sur l'Oder.

Jusque-là il n'avait donc guère été possible au roi de Naples de mieux régler notre déroute; mais, au moment où il traversait Marienwerder pour se rendre à Posen, une lettre de Naples vint encore bouleverser toutes ses résolutions. L'impression en fut violente: à mesure qu'il la lut, la bile se mêla à son sang avec une telle promptitude, qu'on le retrouva quelques instans après avec une jaunisse complète.

Il paraît qu'un acte de gouvernement que s'était permis la reine, le blessa dans une de ses plus vives passions. Peu jaloux de cette princesse, malgré ses charmes, il l'était avec fureur de son autorité; et c'était de la reine surtout, comme sœur de l'empereur, qu'il se défiait.

On s'étonne de voir ce prince, qui, jusqu'à ce jour, avait paru tout sacrifier à la gloire des armes, se laisser tout-à-coup maîtriser par une passion moins noble; mais sans doute que, pour certains caractères, il en faut toujours une qui domine.

C'était, au reste, toujours la même ambition sous des formes différentes, et toujours tout entière dans chacune d'elles; car tels sont les caractères passionnés. En ce moment, sa jalousie pour son autorité

l'emporta sur l'amour de sa gloire : elle l'entraîna rapidement jusqu'à Posen, où, peu après son arrivée, il disparut et nous abandonna.

Cette défection éclata le 16 janvier, vingt-trois jours avant que Schwartzemberg se détachât de l'armée française, dont le prince Eugène prit le commandement.

Alexandre arrêta la marche de ses troupes à Kalisch. Là cette guerre violente et continue qui nous suivait depuis Moscou se ralentit ; elle ne fut plus, jusqu'au printems, qu'une guerre d'accès, intermittente, lente. La force du mal parut épuisée, mais c'était seulement celle des combattans ; une plus grande lutte se préparait, et cette halte ne fut pas un tems qu'on accorda à la paix, mais qui fut donné à la préméditation du carnage.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Ainsi l'étoile du nord l'emporta sur celle de Napoléon. Est-ce donc le sort du midi d'être vaincu par le nord ? Ne peut-il le dompter à son tour ? Le succès de cette agression est-il contre nature ? Et l'effroyable résultat de notre invasion en est-il une nouvelle preuve ?

Sans doute le genre humain ne marche point ainsi; sa pente est vers le sud, il tourne le dos au nord; le soleil attire ses regards, ses désirs, et ses pas. On ne remonte pas impunément ce grand cours des hommes: vouloir leur faire rebrousser chemin, les repousser, les contenir dans leurs glaces, est une entreprise gigantesque. Les Romains s'y épuisèrent. Charlemagne, quoiqu'il s'élevât lorsqu'un de ces plus terribles débordemens tirait à sa fin, ne put que l'arrêter quelques instans; le reste du torrent, repoussé à l'est de son empire, perça par le nord, et acheva l'inondation.

Mille ans se sont écoulés depuis; il a fallu ce tems aux peuples du septentrion pour se refaire de cette grande migration, et pour acquérir les connaissances aujourd'hui indispensables à un peuple conquérant. Dans cet intervalle, les villes anséatiques ne s'opposèrent point sans motifs à l'introduction des arts guerriers dans ce vatse camp de Scandinaves. L'évènement a justifié leurs craintes. A peine la science de la guerre moderne y a-t-elle pénétré, qu'on a vu les armées russes sur l'Elbe et peu après en Italie: elles sont venues la reconnaître, un jour elles viendront s'y établir.

Dans le dernier siècle, soit philanthropie, soit vanité, l'Europe s'empressa de concourir à la civilisation de ces hommes du nord, dont Pierre avait déjà

fait des guerriers redoutables. Elle fit sagement, en ce qu'elle diminua pour l'Europe le danger de retomber dans une nouvelle barbarie, si toutefois une seconde rechute dans les ténèbres du moyen âge est possible, la guerre étant devenue si savante que l'esprit y domine, en sorte que pour y réussir il faut une instruction, où les nations encore barbares ne peuvent atteindre qu'en se civilisant.

Mais en hâtant la civilisation de ces Normands, l'Europe a peut-être hâté l'époque de leur nouveau débordement. Car qu'on ne croie point que leurs villes pompeuses, que leur luxe exotique et forcé les pourront retenir ; qu'en les amollissant il les fixera, ou les rendra moins redoutables. Ce luxe, cette mollesse, dont on jouit en dépit d'un climat barbare, ne peut jamais être que le privilège de quelques-uns. Les masses sans cesse accrues par une administration qui s'éclaire, resteront souffrantes par leur climat, barbares comme lui, toujours de plus en plus envieuses ; et l'invasion du midi par le nord, recommencée par Catherine II, continuera.

Eh ! qui pourrait croire cette grande lutte du nord contre le sud à son terme? N'est-ce pas, dans toute sa grandeur, la guerre de la privation contre la jouissance, l'éternelle guerre du pauvre contre le riche, celle qui dévore l'intérieur de chaque empire ?

Compagnons, quel qu'ait été le motif de notre ex-

pédition, voilà en quoi elle importait à l'Europe. Son but fut d'attacher la Pologne à la Russie, son résultat eût été d'éloigner le danger d'un nouvel envahissement des hommes du nord, d'affaiblir ce torrent, de lui opposer une nouvelle digue; et quel homme, quelle circonstance, pour le succès d'une si grande entreprise!

Après quinze cents ans de victoires, la révolution du quatrième siècle, celle des rois et des grands contre les peuples, venait d'être vaincue par la révolution du dix-neuvième siècle, celle des peuples contre les grands et les rois. Napoléon était né de cet embrasement; il s'en était emparé si puissamment, qu'il semblait que toute cette grande convulsion n'eût été que celle de l'enfantement d'un seul homme. Il commandait à la révolution comme s'il eût été le génie de cet élément terrible. A sa voix elle s'était soumise. Honteuse de ses excès, elle s'admirait en lui, et, se précipitant dans sa gloire, elle avait réuni l'Europe sous son sceptre, et l'Europe docile se levait à son signal pour repousser la Russie dans ses anciennes limites. Il semblait qu'à son tour le nord allait être vaincu jusque dans ses glaces.

Et cependant ce grand homme, dans cette grande circonstance, n'a pu dompter la nature! Dans ce puissant effort pour remonter cette pente rapide tant de forces lui ont manqué! Parvenu jusqu'à ces

régions glacées de l'Europe, il en a été précipité de toute sa hauteur. Et ce nord, victorieux du midi dans sa guerre défensive, comme il le fut au moyen âge dans sa guerre conquérante, se croit inattaquable et irrésistible.

Compagnons, ne le croyez pas! ce sol et ces espaces, ce climat, cette nature âpre et gigantesque, vous eussiez pu en triompher comme vous avez vaincu ses soldats.

Mais quelques fautes furent punies par de grands malheurs! J'ai dit les unes et les autres. Sur cet océan de maux j'ai élevé un triste fanal d'une clarté lugubre et sanglante; et si ma faible main n'a pas suffi à ce pénible ouvrage, du moins aurai-je fait surnager nos débris, afin que ceux qui viendront après nous, puissent apercevoir le péril et l'éviter.

Compagnons, mon œuvre est finie: maintenant c'est à vous de rendre témoignage à la vérité de ce tableau. Ses couleurs paraîtront pâles sans doute à vos yeux et à vos cœurs, encore tout remplis de ces grands souvenirs. Mais qui de vous ignore qu'une action est toujours plus éloquente que son récit, et que si les grands historiens naissent des grands hommes, ils sont plus rares qu'eux?

FIN.